



HAL
open science

Du voyage à Paris au tour de France : les récits de voyages des écrivains soviétiques (1922-1991)

Tatevik Kharatyan

► **To cite this version:**

Tatevik Kharatyan. Du voyage à Paris au tour de France : les récits de voyages des écrivains soviétiques (1922-1991). Linguistique. Normandie Université, 2021. Français. NNT : 2021NORMC030 . tel-03537805

HAL Id: tel-03537805

<https://theses.hal.science/tel-03537805>

Submitted on 20 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Normandie Université

THÈSE

Pour obtenir le diplôme de doctorat
Spécialité LANGUES ET LITTÉRATURES ETRANGERES
Préparée au sein de l'Université de Caen Normandie

Du voyage à Paris au tour de France : les récits de voyages des écrivains soviétiques (1922-1991).

Présentée et soutenue par
TATEVIK KHARATYAN

Thèse soutenue le 11/12/2021
devant le jury composé de

M. RODOLPHE BAUDIN	Professeur des universités, Sorbonne Université	Rapporteur du jury
MME SOPHIE COEURE	Professeur des universités, Université de Paris	Rapporteur du jury
MME IRENE BAIDINE	Maître de conférences, Université Caen Normandie	Membre du jury
MME LUBA JURGENSON	Professeur des universités, Sorbonne Université	Membre du jury
MME RACHEL MAZUY	Chercheur associée, CNRS	Membre du jury
M. BORIS CZERNY	Professeur des universités, Université Caen Normandie	Directeur de thèse

Thèse dirigée par BORIS CZERNY, Equipe de recherche sur les littératures, les imaginaires et les sociétés (Caen)



UNIVERSITÉ
CAEN
NORMANDIE



ERLIS

Remerciements

J'aimerais exprimer tout d'abord ma reconnaissance éternelle à mon directeur de thèse – Boris CZERNY – qui m'a guidée, encouragée et soutenue pendant toutes les années de mon doctorat. Je le remercie pour ses précieux conseils, relectures et corrections, et pour sa patience et persévérance qui m'ont poussée à continuer malgré toutes les difficultés et à mener mon projet de thèse à terme. Il dira que c'était « son travail », mais c'est aussi sa gentillesse et sa bienveillance qui m'ont accompagnée de ma première année de Licence jusqu'à la dernière année de thèse.

Je remercie également les membres du jury qui ont accepté de me lire et d'évaluer mon travail. Rodolphe Baudin et Sophie Cœuré – mes rapporteurs mais aussi des maîtres à penser, qui m'ont beaucoup appris à travers leurs livres ; Luba Jurgenson et Rachel Mazuy qui m'ont accordé leur temps en dépit de leur charge de travail et que j'ai eu aussi plaisir de lire. Enfin, je tiens à remercier Irène Baïdine qui m'a encouragée à faire de la recherche au moment où je peinais à trouver un projet professionnel.

Merci à tous les membres du Département de russe et de polonais et des Laboratoires Erlis et Erlis junior avec qui j'ai pu discuter lors de moments formels ou informels, dans le cadre des enseignements donnés ou des séminaires et colloques. Merci à Théodore que j'ai rencontré sur les bancs de la fac et qui m'a présenté Élodie, la personne qui a lu et corrigé l'intégralité de ma thèse. Je les remercie tous les deux pour les encouragements qui m'ont aidé peu à peu à avoir confiance en mes écrits. Un grand merci à tous mes camarades doctorants : Kévin, Eva, Hang, Lana, Marie et bien d'autres. Je pense en particulier à Vicky, qui est devenue une amie proche, ma confidente et ma complice, et que je remercie pour sa grande sagesse, pour toutes nos discussions, pour nos doutes et interrogations, pour avoir été là dans les moments les plus difficiles et les plus heureux.

Merci à mon père de m'avoir encouragée à sa manière à faire des études et à vouloir apprendre toujours plus et chercher à comprendre l'essence des choses. Merci à ma mère de m'avoir donné la liberté de devenir la femme forte et indépendante que je suis. Merci pour son amour inconditionnel et son soutien infaillible. Merci à mon frère, à sa femme et leur enfant, pour tous les bons moments que nous avons passés ensemble et qui m'ont permis de changer d'air à la fin des journées de travail. Merci à ma sœur, Lilit, qui a traversé toutes les épreuves à mes côtés, et qui m'a laissée vivre pleinement cette expérience bouleversante et enrichissante.

Merci à toutes les personnes qui, de près ou de loin, m'ont accompagnée jusqu'au bout et ont contribué à rendre cette thèse possible.

Note sur la translittération

Dans ce manuscrit, les noms d'auteurs et les titres d'ouvrages russes ont été présentés selon les normes de translittération scientifique. Toutefois, lorsqu'un auteur a déjà été traduit en français, j'ai conservé la forme francisée de son nom.

А а	A a
Б б	B b
В в	V v
Г г	G g
Д д	D d
Е е	E e
Ё ё	Ë ë
Ж ж	Ž ž
З з	Z z
И и	I i
Й й	J j
К к	K k
Л л	L l
М м	M m
Н н	N n
О о	O o

П п	P p
Р р	R r
С с	S s
Т т	T t
У у	U u
Ф ф	F f
Х х	X x
Ц ц	C c
Ч ч	Č č
Ш ш	Š š
Щ щ	Šč šč
Ъ ъ	"
Ы ы	Y y
Ь ь	'
Э э	È è
Ю ю	Ju ju
Я я	Ja ja

Table des matières

Introduction	1
I_ Le voyage russe en France du XVIIIème au XIXème siècle. État de l'art.....	9
1. La découverte de la France.....	9
1.1 Le contexte historique, littéraire et social des voyages russes en France	9
1.2 Les écrivains-voyageurs russes en France	11
2. Entre attentes et réalités. Imitations et rejets.....	16
2.1 La France vue de Russie.....	16
2.2 La gallophilie.....	18
2.3 La gallophobie.....	24
3. Les formes et les contenus des récits de voyages.....	27
3.1 Le récit de voyage : construction formelle.....	27
3.2 Le récit de voyage : composition thématique.....	29
3.2.1 La description de la vie quotidienne	29
3.2.2 La théâtralité des mœurs	30
II_ L'histoire de la littérature en Union soviétique. Aperçu	37
1. Les institutions de contrôle littéraire	37
2. La création littéraire et la censure	43
3. L'organisation et le contrôle du voyage des Soviétiques en France	50
III_ Le regard du voyageur soviétique sur la France du XXème siècle.....	61
1. Les écrivains-voyageurs soviétiques. Proximités et différences.....	61
2. Le récit de voyage soviétique sur la France en tant que genre littéraire	75
IV_ Le voyage à Paris de l'Entre-deux-guerres (1922-1937).....	79
1. Le prototype du récit de voyage sur Paris de l'Entre-deux-guerres.....	79
1.1 Le poète de la Révolution en tant que précurseur du récit de voyage soviétique ..	79
1.2 Le <i>travelogue</i>	83
1.3 Les guides parisiens	95
1.4 L'apparition de la photographie et du cinéma.....	100
2. La construction symbolique de l'espace	110
2.1 Le train de la liberté	110
2.1.1 Le départ de Moscou : itinéraire typique du voyage à Paris	110
2.1.2 Berlin : ville de passage	115
2.1.3 L'arrivée à Paris ou la descente aux enfers administratifs	118
2.2 Les perspectives parisiennes	123

2.2.1 Les usages alternatifs des lieux communs.....	123
a. L'hôtel.....	123
b. Les cafés.....	126
c. La Seine.....	136
2.2.2 Les curiosités soviétiques de Paris.....	142
a. Paris romantique.....	142
b. Paris soviétique.....	147
c. En métro jusqu'à la tour Eiffel.....	157
d. Les quartiers pauvres de Paris.....	163
2.2.3 La vie quotidienne dans l'organisme urbain de Paris.....	167
a. Les moyens de transport.....	167
b. L'« esprit » de Paris : la vie sur les bancs.....	173
c. Le « ventre » de Paris : les Halles ou les puces ?.....	187
2.2.4 Du chic parisien au confort américain.....	201
a. La mode et le mode de vie.....	201
b. L'architecture et les arts.....	211
3. Les figures emblématiques de Paris.....	221
3.1 Paris – ville des misérables.....	221
3.1.1 Les ouvriers et les patrons des bistrot.....	221
3.1.2 Les sans-emploi et les sans-abri.....	229
3.1.3 Les artistes.....	232
3.2. Les poupées de Paris.....	241
3.2.1 Les concierges.....	241
3.2.2 Les gueules cassées.....	245
3.2.3 Les femmes.....	248
3.3 Paris et ses touristes.....	256
3.3.1 Les touristes américains.....	256
3.3.2 Les émigrés russes.....	258
3.3.3 Les Soviétiques.....	264
V_ La découverte soviétique de la France (1946-1986).....	270
1. Les souvenirs de la Seconde Guerre mondiale.....	270
1.1 Une alliance salvatrice.....	270
1.2 « Normandie-Niémen ».....	278
1.3 « Paris sera toujours Paris ».....	284

1.4 La dimension mémorielle dans le récit de voyage soviétique.....	293
2. Les voyages pendant la guerre froide.....	303
2.1 Les visites présidentielles.....	303
2.2 Les débuts du tourisme soviétique en France	316
2.2.1 Les touristes soviétiques en France.....	316
2.2.2 Les voyageurs et leurs textes.....	321
3. Le tour de France en voiture	326
3.1 La carte du voyage soviétique.....	326
3.1.1 Les lieux visités.....	326
3.1.2 La fidèle Volga et les autres moyens de transport	334
3.2 La ville de Paris.....	341
3.2.1 Un lieu de souvenirs et de rencontres	341
3.2.2 Un espace moderne	344
3.2.3 Le point de départ pour le tour de France	350
3.3 Au centre de la France.....	355
3.4 Dans les Alpes.....	360
3.5 Dans le Sud de la France	368
3.5.1 La Provence.....	368
3.5.2 Le Pays niçois	375
3.5.3 La Corse	385
4. Les héros et les martyrs.....	390
4.1 Les communistes et sympathisants	390
4.2 Les anciens peuples colonisés.....	395
Conclusion	401
Annexes.....	405
Bibliographie.....	409

Introduction

En 1933, dans son livre *Mon Paris*¹ Ilya Ehrenbourg (1891-1967) reformule la célèbre expression « *Voir Naples et mourir* »² en « *Voir Paris et mourir* ».³ Par cette formule il souligne la place particulière de la France dans l’imaginaire russe, puis soviétique. À partir du XVIIIème siècle, de nombreux intellectuels russes viennent s’installer en France, tandis que d’autres viennent en simples touristes et voyageurs. Ces récits de voyages ont été abondamment étudiés. En revanche, les récits des voyageurs soviétiques en France est un domaine non investigué. Afin de remédier à cette absence, je me propose donc l’initiative de présenter et d’analyser dans ce travail les récits de voyages des citoyens soviétiques entre les années 1920 et 1990, c’est-à-dire pendant la période soviétique. Dans cet objectif j’utiliserai principalement des documents originaux. Leur examen, je l’espère, viendra compléter la chronologie et la compréhension de la spécificité des voyages des Russes en France.⁴

L’objet du présent travail est l’étude des récits des personnalités soviétiques qui ont durant le cours de leur vie séjourné en France et écrit sur ce pays. Il s’agit, la plupart du temps, d’intellectuels qui connaissaient déjà la France et la culture française avant d’aller sur place. Après la Révolution russe, se pose le problème des conditions matérielles de possibilité de ces voyages, de leur encadrement, puis de leur diffusion en tant que récits. C’est la branche du gouvernement appelée Glavlit (1922), et chargée de la protection des secrets d’État dans la presse, qui était responsable de la publication de la littérature et de sa censure. La Tchéka (1917) avait aussi son mot à dire dans le choix des auteurs à envoyer à l’étranger. Par exemple, Viatcheslav Menjinski (1874-1934) autorise en 1920 Ilya Ehrenbourg (1891-1967) à se rendre en France. Cet écrivain avait auparavant passé huit années, de 1909 à 1917, à Paris. Durant cette période il a rédigé de nombreuses œuvres sur la France.⁵

¹ Ehrenbourg, Ilya, *Moj Pariž, (Mon Paris)*, Moscou, Izogiz, 1933. (pas de traduction en français)

² Une expression qu’on utilise pour « marquer l’accomplissement d’un désir souhaité si ardemment, qu’après, la vie perd tout son sens ». On attribue l’origine de cette expression à Goethe dans *Voyage en Italie* (1786-1787). <http://www.expressio.fr/expressions/voir-naples-et-mourir.php> (page consultée le 13 octobre 2017).

³ Gončaruk, Elena, « Komu prinadležit fraza : uvidet’ Pariž i umeret’ ? », (« D’où vient l’expression : voir Paris et mourir ? »), *Poznovatel’nyj jurnal*, <https://shkolazhizni.ru/culture/articles/58899/> (consulté le 27 août 2017).

⁴ Cette découverte, transformée en un séminaire de recherche (Langues Slaves, Littérature, Histoire, Sociologie), serait enrichissante pour le monde de l’enseignement, ou bien encore, entre autres, pour le colloque international sur les Relations franco-russes du XVIIIème au XXIème siècle, organisé tous les ans à Paris.

⁵ Ehrenbourg, Ilya, *Ljudi, gody, žizn’, (Les gens, les années, la vie)*, Moscou, Novyj mir, 1960. (1961, 1962, 1963, 1965, 1990) Ce livre a été traduit par Michel Parfenov et Michèle Kahnet, puis publié en français en 2008 dans les Éditions Parangon. Ehrenbourg, Ilya, *Letopis’ mužestva, Publicističeskie stat’i voennyx let, (Chroniques du courage, Les articles de presse pendant la guerre)*, Moscou, Sovetskij pisatel’, 1974.

Dans l'Entre-deux-guerres les auteurs-voyageurs sont choisis et envoyés par le Politburo du Parti communiste de l'Union soviétique (PCUS), mais aussi par le commissariat du Peuple à l'éducation ou Narkompros. Son commissaire, Anatoli Lounatcharski (1875-1933), avait un rapport particulier avec la France. Il a en effet étudié dans un pays francophone – la Suisse, en 1895. Il a ensuite visité la France entre les années 1896 et 1898. Il a également séjourné en France entre 1911 et 1915. On trouve des souvenirs de ses visites dans son ouvrage *Henri Barbusse* (1933).¹ Est-ce pour cela qu'il permet à certains artistes soviétiques de se rendre en France ? Nous l'ignorons. Toujours est-il que c'est grâce à lui que Vladimir Maïakovski (1893-1930) retourne à Paris en 1923, seulement un an après ses premiers voyages en Europe. Il consacrera un recueil de poèmes sur Paris, ainsi que sur la France en général.²

Maïakovski n'est pas une exception. En effet, dans l'Entre-deux-Guerres sont publiés un grand nombre d'ouvrages. Cette profusion s'explique en partie par la reconnaissance de l'Union soviétique par la France en 1924. Les intellectuels se rendent alors en France et contribuent au développement des relations diplomatiques. Ils ont pour objectif de promouvoir la nouvelle culture soviétique. Autrement dit, leur présence à l'étranger est en soi un acte de propagande. L'URSS veut montrer à l'Europe la grandeur de ses réalisations économiques, industrielles, sociales qui constituent les principaux thèmes de la nouvelle littérature soviétique.

Depuis la fin des années 1920 domine en URSS dans le domaine des arts le réalisme socialiste qui consiste en fait à vanter les mérites du régime politique en place.³ Souvent, les écrivains qui se rendent en France participent à divers colloques pour présenter leurs livres et les ouvrages de leurs collègues à un plus large public, un public international. Parmi les écrivains de cette période on trouve entre autres Véra Inber (1890-1972) qui passe ses années de vie en France avec son premier mari – Nathan Inber – et qui ont été pour elle une source d'inspiration pour son œuvre *Amérique à Paris* (1928).⁴ Efim Zozulya, quant à lui publie *Un*

¹ Lounatcharski, Anatoli, *Henri Barbusse, Polnoe sobranie sočinenij v 8mi tomax, (Henri Barbusse, Œuvres complètes en 8 tomes)*, t. 6, Moscou, Xudožestvennaja literatura, 1965.

² Maïakovski, Vladimir, *Polnoe sobranie sočinenij v 13ti tomax, Stixotvorenija, Poèmy, Agitlubki i Očerki, (Œuvres complètes en 13 tomes, Vers, poèmes, textes de propagande et essais (1922-1923)*, t. 4, Moscou, Goslitizdat, 1957. <https://www.litmir.me/bd/?b=180792>, (consulté le 27/12/2016). Certains textes ont été traduits en français et sont parus dans Frioux, Claude, *Du monde j'ai fait le tour : poèmes et proses*, Paris, la Quinzaine littéraire-L. Vuitton, 1997. Maïakovski, Vladimir, *Pariž (stixi), (Paris (poèmes))*, Moscou, Moskovskij rabočij, 1925.

³ Tous les écrivains et poètes qui refusent de suivre aveuglement les consignes du Parti se retrouvent exilés et publient souvent dans le *samizdat*.

⁴ Inber, Véra, *Amerika v Pariže, (Amérique à Paris)*, Moscou, Xudožestvennaja Literatura, 1965. (1928) (pas de traduction en français)

aller-retour en Corse, impressions de voyage en 1928.¹ Mikhaïl Koltsov qui écrit les souvenirs de son voyage en 1929 et 1930.² Olga Forche (1873-1961) qui a entrepris un grand voyage en Europe à la fin des années 1920, pendant lequel elle a fait un séjour en France et rédigé un récit de voyage publié en 1929 : *Sous la coupole*.³ Isaac Babel (1894-1940) voit apparaître son texte « Le voyage en France » dans *Pioner*, n°3, en 1937.⁴ Lev Nikouline (1891-1967) a étudié à l'Université Paris Sorbonne dans les années 1911-1912 et s'est rendu à plusieurs reprises en France à partir des années 1920. Ses voyages ont inspiré le livre *Autour de Paris (Promenades imaginaires)* en 1929.⁵ Boris Kouchner publie en 1931 *Les capitales européennes* qui porte en partie sur Paris⁶ et deux années plus tard *Mon Paris* d'Ilya Ehrenbourg voit le jour. Comme on peut le constater dans les années -20 et -30 il y a un véritable engouement des écrivains-voyageurs sur Paris.

Avec la Seconde Guerre mondiale, bien évidemment, le nombre de voyages en France diminue et il faut attendre les années 1960 et la déstalinisation pour que le thème du voyage en France regagne sa place dans le monde littéraire soviétique. Jurij Žukov (1908-1991)⁷ et Evgueni Evtouchenko (1932-2017)⁸ racontent dans leurs textes les relations franco-soviétiques pendant la Seconde Guerre mondiale. Lev Nikouline (1891-1967),⁹ Rudolf Beršadskij (1909-1979),¹⁰ Mariette Chaguinian (1888-1982),¹¹ Daniil Granine (1919-2017),¹² Ilya

¹ Zozulya, Efim, *Iz Moskvy na Korsiku i obratno, putevye vpečatlenija*, (*Un aller-retour en Corse, impressions de voyage*), Saint-Pétersbourg, Priboj, 1928. (pas de traduction en français)

² Koltsov, Mikhaïl, « Listok iz kalendarja », (« Une page du calendrier »), *Izbrannye sočinenija v 3 tomach*, (*Œuvres choisies en 3 tomes*), t. 2, Moscou, GIXL, 1957. (1929, 1930) (pas de traduction en français)

³ Forche, Olga, *Pod kupolom*, (*Sous la coupole*), Léninegrad, Izdatel'stvo pisatelej v Leningrade, 1929. (1930, 1932, 1991) (pas de traduction en français)

⁴ Babel, Isaac, « Putešestvie vo Franciju », (« Le voyage en France »), *Pioner*, n°3, 1937, p. 8-17. (1990) (pas de traduction en français)

⁵ Nikouline, Lev, *Vokrug Pariža (Voobražaemye progulki)*, (*Autour de Paris (Promenades Imaginaires)*), Moscou, Zemlja i Fabrika, 1929. (2008) (pas de traduction en français)

⁶ Kouchner, Boris, *Stolicy Zapada*, (*Les capitales européennes*), Moscou, Ogiz, 1931. (pas de traduction de français)

⁷ Žukov, Jurij, *Na Zapade posle vojny*, (*En Occident après la guerre*), Moscou, Sovetskij pisatel', 1948. (pas de traduction en français)

⁸ Evtouchenko, Evgueni, *Vojna – èto antikul'tura*, (*La guerre est anticulturelle*), Moscou, Sovetskaja Rossija, 1983. (pas de traduction en français)

⁹ Nikouline, Lev, « Vo Francii » (1960), (« En France » (1960)), *Ljudi i stranstvija : vospominanija i vstreči*, (*Les gens et les voyages : les souvenirs et les rencontres*), Moscou, Sovetskij pisatel', 1962.

¹⁰ Beršadskij, Rudolf, *Poltorosta stranic o Francii, Korotkie povesti i rasskazy*, (*Cent cinquante pages sur la France, Des histoires courtes et des nouvelles*), Moscou, Sovetskaja Rossija, 1972. (pas de traduction en français)

¹¹ Chaguinian, Mariette, « Na Volge po Francii » (1965), (« La France en Volga » (1965)), *Zarubežnye pis'ma*, (*Les lettres de l'Occident*), Moscou, Sovetskij pisatel', 1977. (pas de traduction en français)

¹² Granine, Daniil, *Neožidannoe utro*, (*Une matinée imprévue*), Léninegrad, Lenizdat, 1970. (1987, 2006) (pas de traduction en français)

Konstantinovski (1913-1995),¹ Robert Rojdestvenski (1932-1994)² et Constantin Simonov (1915-1979)³ offrent dans leurs ouvrages respectifs un tableau de la vie quotidienne à Paris. Ils délivrent également leurs visites touristiques à travers tout le territoire français. Ces textes se caractérisent par une plus grande quantité d'informations sur les différentes destinations visitées, ainsi que sur les relations qu'ils établissent avec les Français.

Plus tard encore, d'autres écrivains perpétuent cette tradition de voyages. Ainsi, Volf Sedykh (1928-) qui était diplômé de français et avait travaillé dans les associations franco-russes entreprend de partir à la découverte de la France de ses propres yeux. Il a publié un livre de récits de voyages en France rassemblant des textes rédigés entre 1958 et 1986.⁴ L'expérience du voyageur est considérée comme celle de « l'homme soviétique » en général.⁵ Ils font figure de modèles de l'Union soviétique car nous estimons trouver dans leurs propos une incarnation globalement réussie de l'idéologie soviétique dominante de l'époque. Les intellectuels et écrivains soviétiques doivent se présenter comme des porteurs de paroles fiables qui légitiment le pouvoir. Comme on peut le voir les récits de voyages rédigés par les écrivains russes au XX^e siècle sont suffisamment nombreux pour constituer un ensemble d'analyse cohérent. Aussi, afin de ne pas nous éparpiller et de rester dans les limites de notre sujet nous n'aborderons pas le cas de la littérature des Russes émigrés en France.

Mon intérêt se porte principalement sur les représentations de la France chez les intellectuels soviétiques à travers l'étude des récits de voyages. Je considère à l'instar de A. Dulphy (1960-)⁶ que le récit de voyage est un outil précieux pour bâtir une histoire des représentations et des relations culturelles internationales. Le voyage contribue à produire un savoir sur soi, certes, mais surtout sur le monde. Le but d'un récit de voyage consiste à montrer tout ce qui est inconnu et étranger à la culture d'origine de ceux qui vont le lire. Toute l'attention est centrée sur l'autre, sur ses coutumes, ses façons de se tenir et de se comporter, et son mode de vie en général. Les représentations collectives de la France seront étudiées, suivant C. Lévi-

¹ Konstantinovski, Ilya, *Goroda i sud'by*, (*Les villes et les destins*), Moscou, Sovetskij pisatel', 1979. (pas de traduction en français)

² Rojdestvenski, Robert, *I ne končaetsja zemlja... Putevyje publicističeskie očerki*, (*La terre n'a pas de fin... Croquis de voyages journalistiques*), Moscou, Izvestija, 1971. (pas de traduction en français)

³ Simonov, Constantin, *Segodnja i davno, Stat'i, Vospominanija, Literaturnye zametki, O sobstvennoj rabote*, (*Aujourd'hui et autrefois, Articles, Souvenirs, Notes littéraires, Sur mon propre travail*), Moscou, Sovetskij pisatel', 1980. (1974, 1976, 1978, 1981) (pas de traduction en français)

⁴ Sedykh, Volf, *Francija v dviženii*, (*La France en mouvement*), Moscou, Sovetskaja Rossija, 1986. (pas de traduction en français)

⁵ Klaus, Mehnert, *L'homme soviétique*, Paris, Plon, 1960.

⁶ Dulphy, A., Léonard, Y., Matard-Bonucci, M-A., *Intellectuels, artistes et militants, Le voyage comme expérience de l'étranger*, Bruxelles, P. I. E. Peter Lang, Collection « Comparatisme et Société », n°10, 2009.

Strauss (1908-2009), à partir des représentations individuelles,¹ qui sont générées et acquises par les individus mais aussi reproductrices du social. En parlant des représentations, j'insiste sur les représentations simplifiées. Une partie de ce qui est rapporté sur la France par les écrivains soviétiques est révélateur d'opinions et de jugements formés par la société russe à une époque antérieure à la création de l'URSS. Les représentations collectives de la France produites par les Soviétiques encadrent leurs conduites à l'étranger et régissent leurs relations, qui sont construites à l'intérieur de l'idéologie dominante et servent ainsi d'instrument de légitimation. Le travail de l'écrivain soviétique consiste majoritairement dans la reproduction de cette idéologie, en raison du contrôle politique et littéraire. Les témoignages historiques, biographiques, mais avant tout littéraires sur la France que je vais analyser ici sont régis par une double contrainte extérieure. Ils doivent être conformes aux impératifs de la littérature officielle mais en même temps ils doivent répondre à la représentation de la France que les lecteurs russes ont hérité des récits des voyageurs aux XVIIIème et XIXème siècles. Cette représentation est également façonnée par la littérature française et par le cinéma français qui sont diffusés en URSS. Un film comme *Fantômas*² fait partie d'un imaginaire collectif. Les Soviétiques ayant regardé ce film vont chercher des ressemblances dans ce qu'ils liront par la suite. Il s'agit donc d'un type de lecteurs qui s'attend à retrouver des choses précises et le rôle de ces auteurs va aussi être de fournir ce qui est attendu.

Le but de mon travail ne se limite pas à une description du contenu des récits de voyages mais à une analyse critique. Je remets, avant tout, en cause les préjugés ethnocentriques³ et je dénonce les stéréotypes qui orientent le regard des écrivains aussi fortement que les institutions de contrôle. En effet, l'influence sur les discours des écrivains est double : elle se manifeste d'une part par les stéréotypes de la société russe sur la France ; et d'autre part par les idées imposées par les autorités soviétiques. La tradition du voyage des Russes en France a permis l'élaboration de certains paradigmes et de clichés. Cette histoire littéraire comporte des grands thèmes qui peuvent se retrouver dans les récits des voyageurs soviétiques. Ces thèmes sont nourris de stéréotypes et de représentations schématiques que l'on brosse en dessinant le portrait d'un autre peuple. En parlant des stéréotypes sur la France inspirés des récits de voyages russes,

¹ Bonardi, C., Roussiau, N., *Les représentations sociales*, Paris, Dunod, 2014. p. 15 : « [...] la représentation mentale individuelle conditionne la représentation collective et en permet l'émergence. »

² Personnage de fiction qui connaît un nombre important d'adaptations cinématographiques à partir des années 1910.

³ J-J Rousseau insiste dans le *Contrat social*, « qu'il faut se départir des préjugés ethnocentriques, en montrant qu'ils constituent un obstacle rédhibitoire à la connaissance de l'homme ». (cf. Corbin, Stéphane, « Don et pacte social dans l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau », *Revue du Mauss*, n°46, 2015, p. 385-401.)

j'évoque les thèmes qui reviennent régulièrement, tels que : la description de la route, de la saleté, le dynamisme dans la vie quotidienne, la capitale qui est déjà à l'époque la ville que l'on visite le plus, l'aspect hautain des Parisiens, la description des cafés et bien d'autres. Pour réaliser cette étude j'ai choisi de lire et d'analyser les récits de voyages que les Soviétiques ont écrit sur la France, des récits dont le contenu et la forme ont changé tout au long de l'histoire.¹ J'interroge le voyage en lui-même, ce qui a été écrit à son propos et publié à son issue. Je pose une question nouvelle à ces textes ce qui implique que j'obtiendrai d'eux une réponse nouvelle – du moins je l'espère. Cette réponse se trouve déjà dans le texte, il ne s'agit pas de projections de ma part. Je vais proposer mon interprétation des choses en partant du principe que seule une plus forte adhésion parmi les lecteurs peut attester de leur authenticité et leur validité. Ces textes doivent être pensés comme relevant d'une production de type idéologique. Dans les livres que j'étudie la censure n'est pas seulement directe, on parle plutôt d'une autocensure, c'est-à-dire d'une certaine prudence. Par conséquent, le rapport à la liberté est à interroger. Il faut aussi préciser l'importance de l'activité mémorielle dans la rédaction des biographies et des récits de voyages. Il y a une rupture entre vivre et dire qu'on prend en compte dans l'analyse des documents littéraires. Ce ne sont pas des documents bruts ni des notes de terrain. Tout ce que j'analyse s'appuie sur la mémoire et l'imagination des personnalités concernées ; sur leur rapport à eux-mêmes et sur leur rapport à autrui.

J'aimerais observer de quelle façon le déplacement dans un pays étranger, la France, sa découverte ou redécouverte, oriente la perception de l'autre pays.² Comment les « filtres culturels » de la tradition littéraire du récit de voyage et les stéréotypes déjà constitués façonnent-ils le regard de ces voyageurs motivés par la quête d'un idéal politique, idéologique ou artistique ? Quelles sont leurs attentes sur la France ? Comment l'idéologie soviétique transparaît-elle dans leurs écrits ? De ces questions résulte la problématique même du travail de recherche : Dans quelle mesure les écrivains soviétiques sont-ils influencés par l'idéologie du Parti et par la politique dominante en général, et comment cette influence les mène-t-elle à fabriquer des idées utopistes concernant le présent et l'avenir de la France ? Comment et par

¹ Chaque document du corpus fait l'objet d'une fiche descriptive avec ses principales caractéristiques. L'analyse d'un texte en ne se focalisant que sur le texte ne se suffit à elle-même dans le cadre d'aucune discipline. Je m'éloigne d'une approche marxiste et structuraliste. L'œuvre d'art ne représente pas uniquement ce qui est réel. On ne peut pas réduire l'œuvre d'art à ses dimensions socio-économiques d'une part (Marxisme). D'autre part, il ne faut pas faire abstraction des déterminations historiques et sociales (Structuralisme). Je suis l'approche de H. R. Jauss. (1) l'œuvre n'existe pas en soi, il faut considérer l'expérience des lecteurs [...]. (cf. Jauss, Hans-Robert, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1990.)

² Dulphy, A., Léonard, Y., Matard-Bonucci, M-A., *Intellectuels, artistes et militants, Le voyage comme expérience de l'étranger*, Bruxelles, P. I. E. Peter Lang, Collection « Comparatisme et Société », n°10, 2009.

quels moyens littéraires réfutent-ils cette domination idéologique ? Est-ce que ces récits donnent lieu à une invention féconde ?

Pour répondre à ces interrogations, je formule deux hypothèses :

1. Le récit de voyage soviétique est un genre à part qu'on ne peut pas superposer aux autres traditions de voyages littéraires, qu'elles soient orientales ou occidentales. C'est un entre-deux, qui combine les caractéristiques de traditions de voyage différentes. J'aimerais pouvoir donner à la fin de cette étude une définition de ce qu'est un voyage littéraire soviétique, pour ensuite proposer une typologie distinguant des périodes historiques précises avec des variations provisoires.

2. Par ailleurs, les récits de voyages soviétiques créent un tableau idéologiquement correct de l'Occident pour le pouvoir soviétique. Sans oublier qu'il faut distinguer plusieurs étapes dans la tradition du récit de voyage soviétique. Ces étapes correspondent aux périodes d'exercice du pouvoir par différents dirigeants politiques. La position du voyageur, ainsi que la visée du récit, changent en fonction de la personnalité alors au pouvoir. J'interroge ainsi ces textes à travers leur forme, leur contenu et leur contexte.

Tout ceci afin de pouvoir définir ces récits et les situer dans le paysage littéraire russe. J'essaierai de valider ou d'invalider mes hypothèses à partir de l'analyse de mon corpus d'étude. Il est constitué pour l'essentiel de récits de voyages ayant été réellement effectués.¹ Les textes, pour la plupart, n'ont pas été traduits en langue française.² Le premier récit date de 1922 et le dernier fut publié en 1986. La période entre ces deux dates embrasse l'histoire de l'Union soviétique. Tout en nous apportant une information sur le regard des écrivains soviétiques sur Paris, la France, les récits nous renseignent également sur le climat intellectuel, politique et culturel de l'URSS. Nous espérons ainsi déterminer les motifs récurrents et les spécificités propres à chaque époque.

Ma grille d'étude des textes du corpus est thématique. J'analyse les étapes suivantes : la préparation et l'itinéraire du voyage, le mode de déplacement et le choix des destinations en France, l'installation et la carte des lieux visités, l'intérêt pour la vie culturelle et quotidienne,

¹ J'ai choisi d'étudier entre autres des textes autobiographiques (retravaillés avec une cohérence interne), des lettres, des poèmes, mais surtout des récits de voyages sur la France. Les romans ne feront pas partie du corpus mais leur lecture permettra d'enrichir certains points de l'analyse.

² J'ai choisi de présenter ces textes aussi parce qu'ils n'ont pas encore été traduits en français. La traduction de ces récits est l'un de mes objectifs majeurs. Je suis l'auteur de toutes les traductions des extraits tirés des ouvrages du corpus (sauf les poèmes de Maïakovski). Toutefois, ces textes n'ont pas été traduits en entier. C'est un projet très ambitieux qui nécessitera plusieurs années de travail complémentaire.

ainsi que la perception de l'étranger. Les motifs et thèmes seront analysés selon un ordre chronologique. Depuis les années 1920 jusqu'aux années 1980 en passant par les voyages totalitaires dans les années 1930, des voyages sur la Seconde Guerre mondiale, puis des voyages d'après la mort de Staline et pendant la période du dégel.

Avant d'évoquer les récits de voyages des intellectuels soviétiques en France, il est important selon nous de préciser le contenu des voyages en France effectués par les écrivains et hommes politiques russes aux XVIIIème et XIXème siècles. Leurs récits ont nourri les représentations fantasmées de la France en Russie puis en URSS. Ensuite, j'aborderai la question de la censure à l'époque soviétique afin de préciser les contraintes exercées par le pouvoir sur les écrivains, contraintes qui ont influencées la représentation de Paris et de la France. Après avoir retracé l'histoire des voyages en France aux XVIIIème et XIXème siècles et défini l'importance de la censure, nous pourrons véritablement aborder l'analyse des récits pendant l'Union soviétique.

I_ Le voyage russe en France du XVIIIème au XIXème siècle. État de l'art

1. La découverte de la France

1.1 Le contexte historique, littéraire et social des voyages russes en France

« Piotr Viazemski, un chroniqueur pertinent de la vie culturelle russe de la première moitié du XIXème siècle, a dit des revues et journaux parisiens qu'ils « sont le pain quotidien de la plupart des lecteurs de notre génération ». (P. A. Viazemski, p. 90) Cette définition caractérise on ne peut mieux la spécificité de l'attitude des Russes des XVIIIe-XIXe siècles envers la culture française dans son ensemble ; ils puisaient des idées, des théories, des impressions en France sans rien perdre de leur patriotisme, de leur originalité. »¹

En général, concernant l'histoire des relations franco-russes un des premiers noms évoqués est celui d'Anna de Kiev (1025-1075) – Anna Jaroslavna,² qui, en 1051, épouse le roi des Francs Henri I^{er} (1008-1060). Après la mort de son époux, elle prend le pouvoir et gouverne en France. Du XIème siècle au règne de Pierre le Grand (1672-1725) les sources russes s'intéressant à la France sont peu nombreuses. Au cours des XVIIIème et XIXème siècles, l'alliance militaire et politique entre la Russie et la France créa un terrain propice à des échanges particulièrement fructueux.

Le premier Russe à avoir immortalisé les souvenirs de son passage en France est l'ambassadeur de Hollande Andreï Matveïev (1666-1728). Il fut envoyé en mission diplomatique en Europe par Pierre Le Grand et y demeura en 1705 et 1706. Ses *Notes de voyage* représentent le premier livre russe procédant à une description de la France. Cet ambassadeur était intéressé par plusieurs aspects du pays, dont le fonctionnement de l'État et de l'appareil administratif, la fortification et la construction des villes, l'organisation de l'armée, et l'éducation. Il admirait Paris et dans une lettre datée du 25 septembre 1705, il présente des descriptions des grandes places, des cours et des palais. Il est très impressionné par le Louvre, les Tuileries, Versailles et Fontainebleau. Son voyage précède la création d'instituts en Russie. L'ambassadeur s'intéressait également à la France dans l'optique de rapporter quelque chose de nouveau en Russie. Il visita ainsi l'Académie française créée par le cardinal de Richelieu, l'Académie des sciences, l'Académie des inscriptions et Belles-Lettres, l'Académie des Beaux-Arts. Le système éducatif faisait partie de ses centres d'intérêts principaux – un chapitre entier consacré à l'éducation des jeunes hommes et femmes d'origine noble apparaît ainsi dans ses

¹ Miltchina, V., Ospovat, A., *Les Russes découvrent la France au XVIIIe et au XIXe siècle*, Paris, Éditions du Progrès, 1990, p. 11-12.

² Anna Jaroslavna, que l'on appelle en France « Agnès » est née approximativement en 1024 et morte aux alentours de l'année 1079.

Notes de voyage. Tout ce à quoi il prête un intérêt particulier lors de son voyage est aussitôt mis en place en Russie. En 1717, c'est Pierre Le Grand qui arrive en France, qui, dans le sillage du règne de Louis XIV (1638-1715), est alors le pays le plus influent en Europe. Ce déplacement était motivé, tout d'abord, par des raisons militaires et diplomatiques. Le tsar projetait également l'arrangement d'un mariage entre dynasties, qui aurait permis un renforcement des liens unissant la Russie à la France. Ce projet ne fut finalement pas réalisé, mais Pierre le Grand ne repart pas sans contacts, notamment avec des architectes qu'il fera venir par la suite en Russie. Le voyage est donc encouragé par l'État et perçu comme une norme dans le mode de vie des nobles.

L'année 1753 voit la parution de la première grammaire du français en Russie.¹ Les familles d'aristocrates commencent ainsi à apprendre le français et à l'utiliser dans leurs conversations. Sous le règne d'Élisabeth I^{ère} (1709-1762), impératrice de Russie, le français devient la langue de la cour impériale. Lorsque Catherine II (1729-1796) prend le pouvoir, la langue française devient langue officielle du service diplomatique. Sa maîtrise permit à la noblesse russe de s'intégrer à la noblesse européenne. En outre, on pouvait trouver en Russie tout un monde français de spécialistes, commerçants, peintres, architectes, cuisiniers, etc. Il s'agissait des Français s'étant installés en Russie après la Révolution française et dont la présence enrichissait la société russe.

Le 18 février 1762, grâce au « Manifeste sur la liberté pour toute la noblesse russe »² de Pierre III (1728-1762), empereur de Russie, les nobles obtinrent le droit de quitter la Russie et de vivre à l'étranger tant que leur présence n'était pas nécessaire au pays.³ Sous le règne de Catherine II, on essaya de poser des limites aux voyages des Russes en France. Peu de temps après la Révolution française, en 1790, l'impératrice donna l'ordre (qui restait en accord avec l'article cité précédemment) de quitter la France embrasée par la flamme de la Révolution. Paul I^{er} (1754-1801), interdit en 1798 les départs de nobles en Occident pour étudier dans les

¹ Rjéoutski, V., Vlassov, S., « L'enseignement de la grammaire française en Russie au XVIII^e siècle : enseignants, méthodes et livres utilisés », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde*, n°53, 2013, p. 105-128.

² En russe : « *Манифест о даровании вольности и свободы всему Российскому дворянству* ».

³ En russe : « *Когда нужда востребует* ». Les voyageurs nobles étaient surtout concernés par l'article 4 du Manifeste : « *Кто ж, будучи уволен из Нашей службы, пожелает отъехать в другие Европейские государства, таким давать Нашей Иностранной коллегии надлежащие паспорта беспрепятственно с таковыя обязательством, что когда нужда востребует, то б находящиеся дворяне вне государства Нашего явились в своем отечестве, когда только о том будет учинено надлежащее обнаружение...* » (ПСЗ. Т. XV, № 1144.)

universités.¹ Cette nouvelle proscription fut annulée par son successeur Alexandre I^{er} (1777-1825). Sous Nicolas I^{er} (1796-1855) des mesures furent de nouveau prises afin de limiter le droit aux voyages en Occident. Selon le décret du 18 février 1831, à mettre en application à partir de 1832, personne n'a le droit de voyager sans l'autorisation de l'empereur.² Ce décret fut abrogé. Cependant, un nouveau protocole est imposé dès 1835 aux voyageurs voulant se rendre en Occident pour étudier. En 1844, les personnes qui partaient en France, mais aussi dans d'autres pays d'Europe de l'Ouest, devaient avoir au moins 25 ans.³

Au XVIII^{ème} siècle, tous les voyageurs Russes maîtrisaient parfaitement la langue française et se rendaient en France dans le but de parfaire et approfondir une éducation qu'ils avaient déjà acquise plutôt qu'en quête d'une découverte. Les écrivains Russes du XIX^{ème} siècle, également, se rendaient en France pour rencontrer des idéaux littéraires qu'ils connaissaient grâce à l'étude du français très répandue en Russie. Ils s'attachent à identifier des traits particuliers qui pourraient permettre de définir la France et les Français.

1.2 Les écrivains-voyageurs russes en France

Les voyages russes en France du XVIII^{ème} au XIX^{ème} siècle sont motivés par la recherche d'un enrichissement intellectuel et philosophique, mais ne délaissent pas pour autant la dimension esthétique, puisque le théâtre, la littérature, et la beauté féminine, sont des sujets très prisés. Les relations franco-russes s'établissent en grande partie grâce aux voyages, qui encadrent la formation d'un lien entre les deux pays. Il s'agit ici à la fois des voyages effectués en France par la noblesse russe, et des récits de ces voyages.⁴ Le voyageur pèlerin du Moyen-Âge est remplacé par un nouveau type : le voyageur noble qui se rend dans les centres culturels d'Europe. Ainsi, à partir du XVIII^{ème} siècle le voyage dans les espaces sacrés de Jérusalem et

¹ Bludilina, Natalija, *Zapadnoe učenie I russkie učeniki, Rossija i Zapad gorizonty vzaimoponimaniija*, (Les élèves russes en études en Occident, La Russie et l'Occident, terrains d'entente), Moscou, RGB, 2005. p. 222.

² Gouminski, Viktor, *Otkrytie mira, ili Putešestvija i stranniki*, (La découverte du monde, ou Les voyages et les voyageurs), Moskva, Sovremennik, 1987. « Впредь за границу никого не увольнять без дозволения Его Величества ».

³ Erofeev, Nikolaj, *Tumannyj Al'bion, Anglija i angličane glazami russkix, 1825-1853*, (Albion brumeux, l'Angleterre et les Anglais vus par les Russes, 1825-1853), Moscou, Izdatel'stvo nauka, 1982. p. 34.

⁴ Pobedimova, Galina, *Putešestvie brat'ev Demidovyx po Evrope. Pis'ma i podnevnyje Jurnaly 1750-1761 gody*, (Les voyages en Europe des frères Demidoff. Lettres et carnets de voyages des années 1750-1761), Moscou, Rossijskaja akademija nauk, 2006. p. 11-12. Pour illustration, je prends le voyage des frères Demidoff : Alexandre, Pavel et Piotr Grigorievitch, qui ont voyagé en Occident dans les années 1751-1761. Ils ont vécu à Paris pendant 2 ans. Pendant tout ce temps ils envoyaient des lettres à leurs parents pour décrire leurs voyages. G. A. Demidoff demandait à ses enfants de lui envoyer, en plus des lettres, des carnets de voyage. Il s'inquiétait pour le niveau de russe de ses enfants. C'était un problème assez commun chez les enfants des nobles partis à l'étranger dès leur plus jeune âge.

de Palestine est supplanté par le voyage dans les espaces européens. L'Occident est désormais le lieu des magies sacrées pour la partie favorisée de la société russe.¹ L'Europe occupe de plus en plus les consciences des Russes et se présente à eux comme un paradis sur terre, et le centre de ce paradis est la nouvelle Babylone : Paris. En somme, on s'est détourné de l'Est pour se tourner vers l'Ouest, distinguant ainsi deux époques culturelles et historiques, délimitées par les réformes de Pierre le Grand. La mémoire des voyages d'avant survit, mais dorénavant les nouveaux voyages sont orientés vers les centres culturels et historiques.

De nombreux écrivains russes des XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles se rendent en France pour des rencontres littéraires, ainsi que pour changer de lieu d'écriture, et pour leur enrichissement personnel et professionnel. Nous ne nous attarderons pas sur tous les textes au sujet de la France rédigés pendant cette période. De nombreux chercheurs et critiques littéraires ont longuement étudié les textes de voyages de N. Karamzine (1766-1826),² D. Fonvizine (1744-1792),³ C. Batiouchkov (1787-1855),⁴ P. Viazemski (1792-1878),⁵ I. Baratynski (1800-1844),⁶ M. Saltykov-Chtchedrine (1826-1889),⁷ F. Dostoïevski (1821-1881),⁸ L. Tolstoï (1828-1910)⁹ et bien d'autres.

N. Rudikova¹⁰ a étudié de près les étapes de formation du texte parisien dans la littérature russe pour dégager les thèmes et les sujets propres à celui-ci dans l'œuvre des écrivains russes. Qu'est-ce qui relève d'une représentation russe des Français et de la France ? Quelles sont les grandes tendances dans la représentation de la France et des Français ? La principale thèse de l'auteure se confirme également dans ma propre considération de ces textes : une hésitation entre admiration et mépris. Les écrivains ne se contredisent pas complètement lorsqu'ils font des descriptions de Paris, mais complètent chacun de leur côté une présentation standard connue

¹ Khomiakov, Alexeï, *Stixotvorenija, (Anthologie des poèmes)*, Moscou, Universitetskaja tipografija, 1888. Poème : « Mečta », (« Le rêve »).

² Karamzine, Nikolaï, *Voyage en France (1789-1790)*, Paris, Hachette, 1885.

³ Fonvizine, Denis, *Lettres de France (1777-1778)*, Paris, CNRS, 1998.

⁴ Batiouchkov, Constantin, *Sočinenija v dvux tomax, Iz zapisnyx knižek, Pis'ma, (Œuvres complètes, Mémoires et correspondances)*, t. 2, Moscou, Xudožestvennaja literatura, 1989.

⁵ Viazemski, Piotr, *Polnoe sobranie sočinenij, Pis'ma iz Francii, (Œuvres complètes, Les lettres de France)*, t. 1, Saint-Pétersbourg, Izdanie grafa Šeremet'eva, 1878.

⁶ Baratynski, Evgueni, *Polnoe sobranie sočinenij, (Œuvres complètes)*, t. 2, Moscou, Jazyki slavjanskoj kul'tury, 2002.

⁷ Saltykov-Chtchedrine, Mikhaïl, *Polnoe sobranie sočinenij, Za rubežom, (1880-1881), (Œuvres complètes, À l'étranger (1880-1881))*, t. 14, Moscou, Xudožestvennaja literatura, 1965.

⁸ Dostoïevski, Fiodor, *Notes d'hiver sur les impressions d'été*, Paris, Actes Sud, 2001.

⁹ Tolstoï, Léon, *Polnoe sobranie sočinenij, Pis'ma (1863-1872), (Œuvres complètes, Lettres (1863-1872))*, t. 61, Moscou, Xudožestvennaja literatura, 2014.

¹⁰ Rudikova, Natalija, *Obrazy Pariža v russkoj i francuzskoj literaturax konca XVIII – serediny XIX vv. : dialog kul'tur, (Les images de Paris dans les littératures russe et française (fin XVIII – milieu XIX) : le dialogue des cultures)*, Tomsk, Nacionalnyj issledovatel'skij Tomskij gosudarstvennyj universitet, 2011. p. 16.

de tous.¹ N. Lapina² effectue une description chronologique des relations franco-russes depuis le XI^{ème} siècle en s'appuyant sur les voyages entrepris par les diplomates russes et plus largement par la noblesse. Elle ne se prive pas de commenter les visites en France de Pierre Le Grand, qui selon elle ont en quelque sorte donné le mot d'ordre du voyage russe et de sa visée, qui consiste la plupart du temps à admirer et imiter afin de faire chez nous encore mieux que chez eux. Les écrits des auteurs russes des XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles qu'elle a analysé de plus près sont ceux de D. Fonvizine, F. Dostoïevski, L. Tolstoï, N. Gogol (1809-1852), A. Blok (1880-1921), I. Tourgueniev (1818-1883) et M. Gorki (1868-1936). Le choix des auteurs plus critiques envers la France est sans doute motivé par l'opinion alors partagée par l'ensemble des chercheurs en littérature de cette période, à savoir que les occidentalistes présentaient un tableau de la France beaucoup plus juste que les slavophiles. Dans les travaux de L. Nabilkina,³ M. Stefko,⁴ R. Baudin,⁵ E. Razvožaeva,⁶ E. Afanasiev,⁷ Ju. Lotman, B. Uspenskij,⁸ les voyages de N. Karamzine et de D. Fonvizine sont décrits comme formateurs d'une tradition du voyage russe en France. À ce titre nous nous y intéresserons en premier lieu avant d'aborder les autres récits, afin de mieux comprendre le jeu des influences et des intertextualités. Pour toutes les précisions contextuelles sur les relations franco-russes je me suis appuyée sur *l'Anthologie de la pensée russe de Karamzine à Poutine* constituée par Michel Niqueux et Georges Nivat.⁹

Véra Miltchina (1953-) et Alexandre Ospovat (1948-) ont élaboré un recueil des souvenirs des séjours en France des voyageurs russes. Ce sont des textes qui traitent de la

¹ Ibid., p. 9 : « На разных этапах формирования и бытования парижского текста в русской литературе происходит трансформация или коррекция уже известного изображения французской столицы. »

² Lapina, Natalija, « La France vue de Russie », (« Francija : vzgljad iz Rossii »), *Aktual'nye problemy Evropy*, n°2, 2016, p. 31-64.

³ Nabilkina, Larisa, « Evropa v travelogax russkix pisatelej », (« L'Europe dans les récits de voyages des écrivains russes »), *Teorija i praktika obščestvennogo razvitija*, Nijni Novgorod, 2014.

⁴ Stefko, Marija, « Evropejskij gorod v zapiskax russkix putešestvennikov konca XVIII – načala XIX vv. : strategija opisanija i istočniki predstavlenij (na primere Pariža) », (« La ville européenne dans les notes des voyageurs russes de la fin du XVIII^{ème} au début du XIX^{ème} siècle »), *Vestnik SamGU*, n°3, 2009, p. 84-89.

⁵ Baudin, Rodolphe, *Nikolai Karamzin en France, L'image de la France dans les Lettres d'un voyageur russe*, Paris, Institut d'études slaves, 2014.

⁶ Razvožaeva, Elena, « Francija v dnevnikax i zametkax russkix putešestvennikov konca XIX – načala XX vv. », (« La France dans les carnets et notes des voyageurs russes de la fin du XIX^{ème} siècle au début du XX^{ème} siècle »), *Nevskoe vremja*, n°1, SPBGU, 2016. p. 164-182.

⁷ Afanasiev, Egor, « Rossija i Zapad v vosprijatii « starodumov » », (« La Russie et l'Occident analysés par des grands penseurs »), *Rossija i Zapad : gorizonty vzaimopoznanija*, https://imwerden.de/pdf/rossiya_i_zapad_literaturnye_istochniki_18_veka_vyp2_2003__ocr.pdf, (consulté le 19 octobre 2016).

⁸ Lotman, Ju., Uspenskij, B., « Pis'ma russkogo putešestvennika N. M. Karamzina i ix mesto v razvitii ruskoj kul'tury », *Nauka*, 1987, p. 525-606.

⁹ Niqueux, M., Nivat, G., *L'Occident vu de Russie : anthologie de la pensée russe de Karamzine à Poutine*, Paris, Institut d'études slaves, 2016.

culture et du mode de vie des Français. Le titre original est *Russkoe otkrytie Francii*,¹ traduit en français en *Les Russes découvrent la France au XVIIIe et au XIXe siècle*.² Les éditeurs de ce corpus expliquent la raison pour laquelle la France est un partenaire particulier de la Russie.

« Il y a des périodes qui font que les habitants de tel ou tel autre pays privilégient les contacts culturels avec un « partenaire » étranger plutôt qu'avec un autre. Aux XVIIIème et XIXème siècles, la France fut pour la Russie ce partenaire de prédilection. Ivan Tourgueniev, fin connaisseur de la vie et de la culture françaises, a dit à ce propos : « L'histoire du progrès spirituel de presque tous les peuples d'Europe voit se répéter un fait assez marquant, à savoir la prépondérance de l'influence française durant la première période de mouvement intellectuel dans la société, suivie du déclin rapide de cette influence, dès que l'indépendance s'éveille dans la société. Ce fait [...] s'est répété chez nous, en Russie. »³

Au XVIIIème siècle, la France a pour la Russie un rôle pédagogique et éducatif.⁴ La connaissance de la France était devenue indispensable à tout Russe cultivé. Les Russes de noble extraction qui arrivaient à Paris n'avaient pas de barrière linguistique, et ils ne cherchaient pas seulement à découvrir la France de l'extérieur, mais aussi et surtout de l'intérieur en assistant aux séances de la Chambre des députés et de l'Académie française, ainsi qu'aux entretiens avec les grands écrivains français.

« Pour les Russes nobles le français était souvent leur langue de prédilection, la littérature française était bien la leur, et beaucoup d'entre eux – du moins au début du XIXème siècle, – préféraient même les romans français aux lettres russes. Les visiteurs russes arrivaient en France dotés d'une meilleure connaissance de l'histoire de ce pays que celle que possédait un Français moyen, [...] »⁵

Les Russes étaient intéressés par des lieux symboliques tels que Cirey, Ferney où avaient vécu Voltaire (1694-1778) et Ermenonville, mais encore le domaine du marquis de Girardin où J-J Rousseau (1712-1778) avait passé les dernières semaines de sa vie. Pour N. Karamzine ces lieux sont habités par les esprits des génies. Il en parle en termes de pèlerinage en des lieux saints :

« Les voyageurs se hâtent de s'y rendre pour voir des lieux sanctifiés par la présence invisible du Génie, flâner dans les allées où le pied de Rousseau a laissé trace, respirer l'air qu'il respira et verser sur sa tombe une tendre larme de mélancolie. [...] Quiconque, a vu le soleil couchant et songé à l'immortalité, la main appuyée sur le monument de l'inoubliable Jean-Jacques, a pu goûter une joie infinie de la vie ».⁶

¹ En russe : « *Русское открытие Франции* ».

² Miltchina, V., Ospovat, A., *Les Russes découvrent la France au XVIIIe et au XIXe siècle*, Paris, Éditions du Progrès, 1990.

³ Ibid., p. 346.

⁴ Les mots sont d'Ivan Tourgueniev.

⁵ Op. cit., p. 4.

⁶ Ibid., p. 5-6.

En outre, O. Tomanov¹ constate que ce qui intéresse le plus les auteurs-voyageurs à partir du XIX^{ème} siècle c'est la vie quotidienne. C'est ainsi tout ce qui est observé dans les rues qui amène ces auteurs à discuter des particularités de la vie à Paris, et de sa comparaison avec la Russie.

Tous ces voyageurs sont liés à la culture et à la vie intellectuelle française. Ils ne sont pas étrangers en France. Néanmoins, une différence de traitement, une diversité d'interprétations de ce qui est observé, se dessine lorsque l'on compare les textes des auteurs. L'ensemble des publications éditées doit être d'abord pensé selon la position des écrivains : c'est-à-dire les slavophiles d'un côté et les occidentalistes de l'autre dans les années 40 du XIX^{ème} siècle. Constantin Pobiedonostsev (1827-1907), écrivain occidentaliste du *Récit de voyage d'un Russe en Europe en 1847* avait au départ une certaine antipathie envers cette ville. C'est plus tard qu'il identifie certains éléments positifs comme une architecture remarquable, les rues parisiennes, les boulevards, les théâtres, tout ce qui concerne les divertissements, un goût raffiné, la fierté des Parisiens, leur dynamisme et leur incohérence. Selon les slavophiles, il est possible de s'appuyer sur des arguments historiques pour prouver que c'est le caractère incertain et rebelle des Parisiens qui a mené à la Révolution. De cette façon, le récit de voyage sur la France des années 1830-1840 présente aussi un lieu d'expression des avis politiques des slavophiles et des occidentalistes.² Cette fraction s'observe également à travers les contenus des publications dans les différents journaux russes de l'époque. Dans *Moskvityanine*³ on rejette tout ce qui est français. Tandis que dans les *Annales de la Patrie*⁴ et *Le Contemporain*⁵ une description détaillée de la vie parisienne est offerte aux lecteurs dans des domaines tels que les informations

¹ Tumanov, Oleg, « Dejatel'nost' russkix pisatelej i publicistov konca XIX – načala XXvv. po formirovaniju otnošenija k zapadnoj Evrope. », (« Les écrits des écrivains et journalistes russes de la fin du XIX^{ème} siècle au début du XX^{ème} siècle qui ont contribué à la formation d'une représentation commune de l'Europe de l'Ouest »), *Vlast'*, n°8, 2010. p. 121-124.

² Rudikova, Natalija, *Obrazy Pariža v russkoj i francuzskoj literaturax konca XVIII – serediny XIX vv. : dialog kul'tur, (Les images de Paris dans les littératures russe et française (fin XVIII – milieu XIX) : le dialogue des cultures)*, Tomsk, Nacionalnyj issledovatel'skij Tomskij gosudarstvennyj universitet, 2011. p. 10 : « В творчестве А. И. Герцена и И. С. Тургенева актуализируется проблема национальной самобытности, национального характера и культуры. Так, Герцен, критикуя буржуазную действительность Франции, не верит в перспективы её исторического прогресса и выражает уверенность, что Россия в состоянии выработать свою собственную форму социального устройства. Тургенев в своих ранних произведениях демонстрирует так называемый « псевдо-Париж », подчёркивая, что внешнее копирование парижской жизни не может оказать положительного влияния на русскую жизнь. »

³ Le titre en russe : « *Москвитянин* ».

⁴ Le titre en russe : « *Отечественные записки* ».

⁵ Le titre en russe : « *Современник* ».

politiques et sociales, les caractéristiques des mœurs et de la vie quotidienne des Parisiens est offerte aux lecteurs.¹

Les positions sont déterminées avant même le voyage et son récit. Après tout, il ne s'agit pas vraiment d'une découverte de l'inconnu. On voyage vers ce qu'on peut connaître déjà et on est sans doute souvent aveuglés par cette illusion de maîtrise de l'autre. Les auteurs essaient de faire correspondre leurs connaissances sur le pays – les idéaux à la réalité et peuvent souvent être déçus lorsque le lien ne s'établit pas de la manière qu'ils l'avaient imaginé.

2. Entre attentes et réalités. Imitations et rejets

2.1 La France vue de Russie

Avant de raconter leurs expériences de voyage, les écrivains présentent la rencontre avec la France en partant de leurs lectures. Au moment où le voyage physique, le voyage dans l'espace se met en place, le voyage imaginaire est lui déjà amorcé depuis très longtemps. Les écrivains russes, en arrivant en France, s'attendent à voir de leurs propres yeux tous les stéréotypes véhiculés dans la littérature française et dans la littérature russe sur la France. Ils sont soit admiratifs de la France en tant que centre littéraire et culturel pour les nobles russes du XVIIIème et du XIXème siècle, soit, au contraire en résistance face à son culte exclusif et dominateur. La représentation préalable au voyage esquisse déjà les contours du tableau que les écrivains vont dresser de la France dans leurs récits. Il y a des auteurs admiratifs qui réalisent que la vie française ne ressemble en rien à ce qu'ils pouvaient en lire dans les œuvres littéraires et artistiques et d'autres qui se laissent prendre au jeu de la découverte malgré un refoulement fort de tout ce que la France présente politiquement.

Mikhaïl Saltykov-Chtchédrine (1826-1889), romancier et journaliste satirique, se rend à Paris pour la première fois en 1875. Après ce voyage il va rédiger le récit *À l'étranger, (en France)*. Mais sa relation particulière à la France débute bien avant cela :

« Les noms de France et de Paris sont intimement liés pour moi à des souvenirs de jeunesse, c'est-à-dire à des souvenirs qui datent des années 1840. Ces noms contenaient, non seulement pour moi, mais pour tous les jeunes Russes de mon temps, quelque chose de

¹ Rudikova, Natalija, *Obrazy Pariža v russkoj i francuzskoj literaturax konca XVIII – serediny XIX vv. : dialog kul'tur, (Les images de Paris dans les littératures russe et française (fin XVIII – milieu XIX) : le dialogue des cultures)*, Tomsk, Nacionalnyj issledovatel'skij Tomskij gosudarstvennyj universitet, 2011. p. 16.

fascinant, de radieux, qui réchauffait notre vie, et, dans une certaine mesure, en déterminait la direction. »¹

Dans les années 1840 la société russe se divisait en deux camps, celui des occidentalistes et celui des slavophiles. M. Saltykov-Chtchédrine se place dans le camp des occidentalistes.² Il distingue sa vie matérielle qui se déroule en Russie de sa vie intellectuelle qui est liée à la France bien avant même son voyage dans ce pays :

« En Russie, ou plutôt à Saint-Pétersbourg, nous ne faisons que mener une existence de fait, c'est-à-dire nous « avons un mode de vie », comme on disait alors. Nous exerçons nos fonctions dans nos administrations, nous écrivions des lettres à nos parents, nous fréquentions les restaurants et le plus souvent les gargotes, et nous nous réunissions pour causer – mais notre vraie vie, notre vie intellectuelle et morale se passait en France. La Russie était à nos yeux un pays plongé dans un épais brouillard, où même une chose aussi simple que la publication d'un Recueil de proverbes russes semblait une entreprise ardue, parce que jugée suspecte et répréhensible. En France tout nous apparaissait clair comme le jour, en dépit des coups de ciseaux et des pâtés d'encre, que la censure infligeait aux journaux qui nous parvenaient. »³

Ce qui est exprimé ici s'applique également à la plus grande partie des auteurs-voyageurs qui se sont rendus en France entre les XVIIIème et XIXème siècles. Les bonnes impressions comme les mauvaises sont construites avant même l'arrivée en France. Lorsque les écrivains disent « *nakonec-to* »⁴ – « *enfin* », ce n'est pas pour signaler le long chemin qu'ils ont fait mais l'attente qui a été longue. Ils étaient impatients de s'y rendre.⁵

Avant d'interroger un grand nombre d'auteurs russes s'étant rendus en France et ayant écrit sur le pays, nous devons nous pencher plus particulièrement sur les deux écrivains qui ont démarré une tradition du récit de voyage russe sur la France. Il s'agit de Nikolaï Karamzine et

¹ Saltykov-Chtchédrine, Mikhaïl, *Berlin et Paris : Voyage satirique à travers l'Europe ; La conscience perdue*, Paris, Éditeur Louis Westhausser, 1887. p. 117.

² Ibid., p. 118 : « *Mais au lieu de me joindre à la majorité de ce parti, qui s'était imposé la mission de vulgariser les données de la philosophie allemande, qui exerçait seule alors une influence sur la littérature, j'entrai dans le petit cercle obscur et encore inconnu, qui instinctivement s'accolait à la France. Assurément ce n'était pas la France de Louis-Philippe et de Guizot, qui nous fascinait, mais celle de Saint-Simon, de Gabet, de Fourier, de Louis Blanc, et surtout de George Sand. Il émanait de cette France la foi en l'humanité et la confiance que l'âge d'or n'était point derrière nous, mais en avant... En un mot, toutes les aspirations vers ce qui est grand et généreux, et l'amour débordant pour tout ce qui est humain nous venaient d'elle.* »

³ Ibid., p. 118-119.

⁴ En russe : « *Наконец-то* ».

⁵ Trizno, Oksana, *Образ Франции в русской словесности XVIII – первой половины XIX вв. : мотивы, образы, концепты, (Les représentations de la France dans les textes russes du XVIIIème siècle au début du XIXème siècle : les motifs, images, concepts)*, Tomsk, Nacionalnyj issledovatel'skij Tomskij Gosudarstvennyj universitet, 2014. p. 3 : « *НАКОНЕЦ я во Францию, относящегося в большей степени не к приближению к определенной географической точке, а к возможности найти эмпирическое соответствие тому, что до сих пор имело только ментальное представление.* »

de Denis Fonvizine. Leurs représentations de la France et des Français sont la plupart du temps complètement opposées. D'une part, beaucoup d'admiration et d'enthousiasme pour la France. D'autre part, énormément de critiques. La première position est celle de Nikolaï Karamzine, qui est le premier écrivain russe à avoir publié ses notes de voyages. Son œuvre s'intitule *Lettres d'un voyageur russe*.

2.2 La gallophilie

« Je désire vivre et mourir dans ma chère patrie ; mais après la Russie, il n'est pour moi de terre plus agréable que la France, où un étranger oublie souvent qu'il n'est pas parmi les siens. »¹

Dans les travaux de N. Rudikova et de Ju. Lotman, le rôle de N. Karamzine dans le développement des relations franco-russes est comparé à celui de Pierre Le Grand, premier tsar à avoir voyagé en France entre 1697 et 1698. N. Karamzine quant à lui était en France pendant les années 1789-1790 : « *Ces voyages encerclent le XVIIIème siècle : Pierre le Grand – « le début du parcours » (F. I. Buslaev), Karamzine – la suite et le « début du parcours » dans la littérature russe.* »² Pierre Le Grand dès son premier voyage accorde une importance particulière à la science et aux établissements scientifiques qui concernent tous les domaines de la vie d'un État.³ À partir du XVIIIème siècle le voyage en Occident devient une expérience obligatoire dans l'éducation des jeunes nobles. Ces voyages avaient pour but premier de se spécialiser dans un métier, mais il y a également une autre visée, plus générale, qui prend une valeur culturelle et politique : la restructuration du mode de vie traditionnel des nobles, un changement fondamental dans le système des représentations et une européanisation de ce système.

Dans la Lettre de Paris, datant du mois d'avril de 1790, N. Karamzine décrit son arrivée. Les expressions utilisées pour donner à voir Paris sont les suivantes : « *une très belle ville* » (p. 87), « *La barrière est une maisonnette qui vous charme par son architecture.* » (p. 87). C'est avec une tendresse particulière qu'il décrit son expérience des Champs-Élysées : « [...] *un petit bois planté sans soute par les Oréades, avec de petits prés fleuris et des baraques en divers*

¹ Miltchina, V., Ospovat, A., *Les Russes découvrent la France au XVIIIe et au XIXe siècle*, Paris, Éditions du Progrès, 1990. p. 98-99.

² Gouminski, Viktor, *Otkrytie mira, ili Putešestvija i stranniki, (La découverte du monde, ou Les voyages et les voyageurs)*, Moskva, Sovremennik, 1987. (absence de numérotation) « *Эти путешествия как бы обрамляют XVIII век : Петр — « начало пути » (Ф. И. Буслев), Карамзин — продолжение и « начало пути » в русской литературе.* »

³ Levinson-Lessing, Vladimir, *Pervoe putešestvie Petra I za granicu, (Le premier voyage de Pierre le Grand à l'étranger)*, Léningrad, Gosudarstvennyj Ėrmitaž, 1985. p. 308.

endroits qui abritent l'une un café et l'autre une boutique. »¹ Mais la première impression positive est assez rapidement inversée lorsqu'il présente l'opposition des classes dans les phrases suivantes : « *Le peuple s'y promène le dimanche, on y joue de la musique, de gaies bourgeois dansent. Les pauvres gens, éreintés par six jours de travail, se reposent en plein air, boivent du vin et chantent des vaudevilles.* »² Comme son voyage rempli d'émotions nouvelles et fugaces, le récit qu'il en a fait est caractérisé par les passages rapides d'une description à une autre, mais toujours dans une suite logique. En lisant ce texte, nous avons l'impression de participer à la promenade et de redécouvrir une nouvelle image des endroits que nous avons déjà connus avant.

« Vous n'avez pas de temps de voir toutes les beautés de ce petit bois, ses charmants bosquets qui semblent éparpillés sans intention aucune, à gauche et à droite de la route : votre regard se porte en avant, là où, sur une grande place octogonale, se dresse une statue de Louis XV entourée d'une balustrade de marbre blanc. Approchez-vous et vous verrez devant vous les allées ombragées du beau jardin des Tuileries bordant un splendide palais : la vue est magnifique ! Une fois dans le jardin vous ne savez qu'admirer : les frondaisons des allées ou le charme des hautes terrasses qui s'étirent des deux côtés, sur toute la longueur du jardin ; ou la beauté des bassins, des parterres de fleurs, des vases, des groupes et des statues. L'artiste Le Nôtre, créateur de ce parc, l'un des plus admirables qui puisse se trouver en Europe, a marqué chacune de ses parties au sceau de l'intelligence et d'un goût parfait. On voit se promener ici non pas le peuple, comme aux Champs-Élysées, mais les gens de qualité, chevaliers et dames dont la poudre et le fard saupoudrent la terre. Gravissez une grande terrasse ; regardez à droite, à gauche, autour de vous : partout il y a d'énormes édifices, des châteaux, des églises, vous voyez les belles rives de la Seine, des ponts en granit sur lesquels se pressent des milliers de gens et roule une foule de carrosses ; contemplez tout cela et dites comme est Paris ? Ce sera peu dire de l'appeler la première ville du monde, la capitale de la splendeur et de la féerie. »³

La connaissance préalable de l'auteur se diffuse à travers les précisions historiques qu'il offre aux lecteurs. L'écrivain occupe le rôle du guide touristique en faisant la description de tel ou tel endroit. Les mots « *beauté* », « *charme* », « *magnifique* », « *admiration* » sont repris plusieurs fois à l'intérieur de cette même lettre. Les dernières phrases de N. Karamzine à la fin de cet extrait sont précises et courtes, il emploie des impératifs pour interpeller ses lecteurs. Il les appelle à faire le même voyage que lui, mais en réalité ces impératifs ont une fonction purement stylistique visant à rendre avec encore plus d'intensité son émerveillement. Premier à écrire un texte littéraire sur la France après un voyage réel, il passe ce message à ses successeurs.

¹ Miltchina, V., Ospovat, A., *Les Russes découvrent la France au XVIIIe et au XIXe siècle*, Paris, Éditions du Progrès, 1990. p. 87.

² Ibid., p. 87.

³ Ibid., p. 87.

N. Rudikova fait le constat que sa description de Paris reste fidèle à son plan dans chacune des lettres : après une description élogieuse de Paris ou de la France vient le moment où le tableau vacille et où Paris et la France en général sont présentés de manière insolite – telle que les Russes ne les imaginaient pas. N. Karamzine, malgré les descriptions de la splendeur et de l'élégance de Paris, présente cette ville comme le lieu d'antagonismes sociaux.¹ Paris est la ville des contrastes :

« Bref, Paris change sans cesse d'atmosphère comme d'aspect, en sorte qu'on pourrait dire que c'est la ville la plus belle et la plus hideuse, la mieux parfumée et la plus puante en même temps. Les rues sont en général étroites et sombres, à cause de la hauteur démesurée des maisons. »²

L'opposition est liée à une distance : de loin (de l'extérieur) la France est magnifique, de près (de/à l'intérieur) elle est impropre. Dans la lettre envoyée de Paris, du 27 mars, 1790, ces oppositions sont mises en évidence :

« Nous sommes bientôt arrivés au faubourg Saint-Antoine ; et qu'avons-nous vu ? Des rues étroites, sales, encombrées d'immondices, des maisons vétustes et des gens déguenillés. « Et c'est cela, Paris ? » (pensais-je), « cette ville qui de loin paraissait si splendide ? » Mais le décor a changé lorsque nous sommes sortis sur les bords de la Seine ; nous avons vu de beaux édifices, des maisons de cinq étages, de riches magasins. Quelle foule ! Quelle bigarrure ! Que de bruit ! Un carrosse en suit une autre ; on entend sans cesse les cris : gare ! gare !, et la foule s'agite comme une mer. »³

Sa description est construite à l'aide d'adjectifs qualificatifs, tels que « *indescriptible* », « *merveilleuse* », « *formidable* », « *extraordinaire* », qui coexistent avec l'adjectif « *horrible* » qui vient retourner la situation et annuler tout ce qui a été dit précédemment. Les lignes suivantes en sont la preuve : « *Ce bruit indescriptible, cette merveilleuse diversité des choses, ce formidable concours de monde, cette extraordinaire vivacité du peuple m'ont jeté dans la stupeur. Il me semblait que j'étais tel un grain de sable tombé dans un horrible abîme et que je tournoyais pris dans un tourbillon.* »⁴ La description de Paris est présentée à l'aide d'exclamations et d'énumérations. L'auteur reflète dans son écriture le caractère éphémère de Paris. La rapidité de la vie parisienne est ainsi communiquée au discours de l'auteur.

¹ Ibid., p. 88-89 : « Restez donc ici, si vous ne voulez pas changer d'avis ; en continuant votre chemin, vous verrez... des rues étroites, un offensant mélange de richesses et de misère ; à côté d'une brillante boutique de joaillier, un tas de pommes et de harengs pourris ; partout de la saleté et même du sang ruissellent des étals des bouchers – vous vous pincerez le nez et fermerez les yeux. Le tableau d'une ville fastueuse sera occulté dans vos pensées, et il vous semblera que, de toutes les villes du monde, la saleté et la turpitude s'écoulent dans Paris par des conduites souterraines. [...] Bref, à chaque pas, c'est une atmosphère nouvelle, tantôt de nouveaux objets de luxe ou de la pire impropreté – si bien que vous devrez dire de Paris que c'est la plus malodorante des villes. »

² Ibid., p. 130.

³ Ibid., p. 82.

⁴ Ibid., p. 82-83.

« *Je suis à Paris !* Cette pensée appelle en mon âme un mouvement fugace ineffable et doux... *Je suis à Paris !* me dis-je et me voilà courant de rue en rue, des Tuileries aux Champs-Élysées ; je m'arrête subitement pour tout regarder avec une franche curiosité : les maisons, les voitures, les gens. Ce que je connaissais d'après des descriptions, je le vois maintenant de mes propres yeux – je me réjouis du tableau vivant de la plus grande et la plus belle ville du monde, une cité admirable, unique par la diversité de ses manifestations. »¹

Tous les événements s'enchaînent avec une telle rapidité que l'écrivain ne voit pas le temps s'écouler : « *Cinq jours sont passés pour moi comme cinq heures : dans le bruit, la foule, les spectacles, dans la féerie du Palais-Royal.* »² Cette succession d'événements ne lui donne pas la possibilité de se faire une idée de ce qu'il observe : « *Mon âme est pleine d'impressions vives ; mais je ne puis moi-même m'y retrouver et ne suis guère en état de vous dire rien de cohérent sur Paris.* »³ Il faut également souligner qu'il ne s'agit pas vraiment d'une découverte de la France – le premier récit de voyage sur le pays est organisé et mis à l'écrit en se rapportant à tout ce qui était déjà acquis avant l'arrivée en France. L'auteur se rend en France avec un certain nombre d'attentes qui rencontreront soit confirmation, soit désillusion.

Ses connaissances préalables lui permettent de distinguer des traits essentiels du caractère de Paris, comme

« [...] une grande vivacité de mouvements populaires, une étonnante promptitude dans les propos et les actes. [...] Ici tous se hâtent quelque part ; tous se dépassent, semble-t-il, les uns les autres ; attrapent, saisissent les idées ; devinent ce que vous désirez pour vous expédier au plus tôt. [...] Le Parisien, lui, veut toujours deviner, vous n'avez pas terminé votre question qu'il a déjà répondu, fait son salut et le voilà parti ! »⁴

Le peuple français, tel qu'il est décrit par N. Karamzine et un peuple intelligent mais volage.⁵ En avril 1790, l'écrivain exprime sa crainte vis-à-vis de la Révolution française qui a modifié le caractère du peuple français.

« Paris n'est plus ce qu'il fut. Une nuée d'orage se promène au-dessus de ses tours et ternit l'éclat de cette ville autrefois fastueuse. Le luxe doré qui y régnait naguère comme dans une capitale de prédilection, le luxe doré a couvert son visage affligé d'une chape de plomb, s'est élevé dans les airs et a disparu derrière les nuages ; il n'est resté que le pâle rayon de son éclat, qui brille à peine à l'horizon comme le crépuscule déclinant du soir. »⁶

C'est là qu'il évoque le destin de la noblesse française après la Révolution : une partie quitte la France, l'autre vit dans un cercle fermé. La vie contemporaine de l'Europe observée par N.

¹ Ibid., p. 85.

² Ibid., p. 85.

³ Ibid., p. 85.

⁴ Ibid., p. 85-86. Dans la lettre du 6 mars 1790.

⁵ Ibid., p. 98-99.

⁶ Ibid., p. 92.

Karamzine était présentée comme le futur de la Russie. Cette idée universelle d'un chemin identique suivi par tous les peuples lui est dicté, selon B. Uspenskij et Ju. Lotman, par la théorie de N. Condorcet (1743-1794).¹ Sa dernière lettre est adressée à Paris en personne. Il y exprime sa volonté de revoir cette ville une deuxième fois, afin de réviser toute la superficialité de ses impressions.²

Léonce Pingaud (1841-1923) voit dans les lettres de N. Karamzine une forte dimension patriotique. Voici son analyse :

« En saluant à Lyon la statue de Louis XIV, il institue entre le grand roi et le tsar réformateur un parallèle où il renverse les termes de celui présenté par Voltaire. Il prend d'office contre Lévesque la défense du héros national, et – voyez jusqu'où va l'illusion patriotique – une violette cueillie au bord d'un chemin français lui semble moins parfumée que celle du sol natal. »³

Il montre un respect aveugle pour la tradition nationale, acceptant ainsi les actions hasardeuses justifiées par la raison d'État.⁴ Bien entendu N. Karamzine a tout de même soupçonné l'importance de la Révolution. Certains chercheurs expriment cependant l'idée inverse. En faisant l'analyse de ce même texte, M. Bagrjanski (1761-1813), dans une lettre adressée à A. Koutouzov (1748-1791) datée du 29 janvier 1791, déclare que N. Karamzine a beaucoup changé – il parle de la Russie avec mépris et injustice et au contraire avec admiration de tous les autres pays.⁵ A. Koutouzov, quant à lui, dit en mai 1791 dans une lettre adressée à A. I. Pleščeeva que N. Karamzine ne s'est jamais vraiment comporté avec beaucoup d'estime envers

¹ Lotman, Ju., Uspenskij, B., « Pis'ma russkogo putešestvennika N. M. Karamzina i ix mesto v razvitii russkoj kul'tury », *Nauka*, 1987, p. 525-606. p. 533 : « Убеждение в единстве пути всех народов, шествующих по дороге цивилизации, продиктовало Кондорсе, который, скрываясь от преследований якобинского трибунала, писал итоговую книгу французского Просвещения — пронизанный оптимизмом «Опыт исторической картины прогресса человеческого разума», — следующие слова: «Движение других народов будет более быстрым и более надежным, чем наше, поскольку они получают от нас то, что мы принуждены были открыть первыми, и потому, что знание этих простых истин, этих методов, которых мы достигли лишь путем длительных блужданий, они смогут постичь, следуя развитию доказательств в наших речах и книгах ». « Письма русского путешественника » были путешествием в будущее, « История государства Российского » — в прошлое. »

² Ibid., p. 100.

³ Pingaud, Léonce, *Les Français en Russie et les Russes en France*, Paris, Librairie académique Didier, 1886. p. 122.

⁴ Autocratie, partage de la Pologne.

⁵ Les souvenirs de V. Zinoviev, p. 626.

Gouminski, Viktor, *Otkrytie mira, ili Putešestvija i stranniki, (La découverte du monde, ou Les voyages et les voyageurs)*, Moskva, Sovremennik, 1987. « Лорд Рамсей возвратился до меня, вы его не узнаете, он совсем изменился и телом и духом [...] Обо всем, что касается родины, он говорит с презрением и с поистине кричащей несправедливостью. Обо всем же, что касается чужих стран, говорит с восхищением. »

sa patrie.¹ Les descriptions incertaines et irréconciliables de son vécu sont donc bien à l'origine des explications contradictoires proposées par les chercheurs.

L'œuvre de N. Karamzine va servir de modèle de récit de voyage à tous les intellectuels russes qui se rendront en France après sa lecture. En 1839, Mikhaïl Pogodine (1800-1875) visite Paris avec en guise de guide de voyage le livre de N. Karamzine. Il représente une norme de la vie européenne à laquelle les autres voyageurs s'attendent que la réalité vécue corresponde.² V. Pouchkine (1766-1830) va de même s'inspirer des descriptions de N. Karamzine. La personnification gagne une place importante à l'intérieur du texte de son voyage. Un nombre croissant de noms propres évoqués en est l'illustration : *Napoléon, Joséphine, Félicité de Genlis, Récamier, J.F. Ducis, Delisle, Geoffroye, F.G. Talma*. Il décrit également des cérémonies religieuses, mais toutes les descriptions sont nourries de l'idée maîtresse de l'auteur que tout ce qui nous est propre, tout ce qui nous appartient ne devient compréhensible et apparent pour nous qu'au moment de la comparaison avec une autre réalité. Par conséquent, c'est le voyage en France qui lui permet d'identifier ce qui est russe. La France sert de décor à la découverte de soi-même, mais cette découverte de ce qui appartient à son propre pays se transforme en prisme lorsque l'on est observateur à l'étranger.³

¹ Ibid., p. 137 : «... он не имел никогда уважения к своему отечеству, путешествие его, виданное им, слышанное им, свобода, сопряженная с каждым путешественником, – все сие совокупно неуважение его претворило в презрение, которого, может быть, и сам он не подозревает... »

² Lotman, Ju., Uspenskij, B., « Pis'ma russkogo putešestvennika N. M. Karamzina i ix mesto v razvitii russkoj kul'tury », *Nauka*, 1987, p. 525-606.

³ Rudikova, Natalija, *Obrazy Pariža v russkoj i francuzskoj literaturax konca XVIII – serediny XIX vv. : dialog kul'tur, (Les images de Paris dans les littératures russe et française (fin XVIII – milieu XIX) : le dialogue des cultures)*, Tomsk, Nacionalnyj issledovatel'skij Tomskij gosudarstvennyj universitet, 2011. p. 12.

2.3 La gallophobie

O. Trizno¹ étudie les récits de voyage des écrivains russes en France afin d'en déduire une représentation russe de la France du XVIIIème au milieu du XIXème siècle. Dans son travail, sont mis en avant les textes qui décrivent la France sans exagérer sa beauté et son importance. Dans cette optique, elle cite les textes des auteurs qui n'étaient pas impressionnés par la France avant leur arrivée et qui ne s'extasiaient donc pas devant une architecture et un style de vie insolite à leurs yeux. P. Viazemski et I. Baratynski expriment avec violence leur rejet du système politique et du peuple français en général, et ne s'attardent pas dans cette destination. Comme L. Nabilkina, M. Stefko, R. Baudin, E. Razvožaeva, E. Afanasiev, Ju. Lotman et B. Uspenskij, elle analyse les textes de N. Karamzine et de D. Fonvizine pour les mettre en parallèle car ils illustrent la France dans ses deux extrémités. Tous deux ont voyagé au XVIIIème siècle, avec une différence d'une dizaine d'années. N. Karamzine donne une image beaucoup plus détaillée de Paris. Il réalise un tableau complet de la ville en évoquant des aspects tels que la mythologie de la ville, la géographie, l'architecture, l'ethnologie et la vie culturelle. Tout ce qu'il décrit personnellement dans ses lettres est appuyé par des références historiques et littéraires, complétant ainsi ses propres impressions de voyage. Il ne montre pas un amour aveuglé pour tout ce qui est français, mais plutôt un respect pour les découvertes scientifiques et les réussites en art et en architecture. C'est du moins le point de vue défendu par O. Trizno. N. Karamzine exprime son émerveillement, mais il reste tout de même patriote. D. Fonvizine, lui, n'exprime que dégoût et désenchantement. Dès le début de son récit il va décrire la saleté et l'odeur désagréable qui persistent à Paris : « [...] *la malpropreté est telle dans la ville que des personnes qui ne sont pas tout à fait des bêtes ont du mal à la supporter. Presque nulle part, on ne peut ouvrir une fenêtre, en été, l'air étant si vicié.* »²

La même opposition dans l'espace que chez N. Karamzine existe dans le récit de D. Fonvizine : « *Paris a sur les autres villes cet avantage que son extérieur est beaucoup plus grandiose et l'intérieur plus méchant.* »³ Dans la continuité de l'analyse de la vie quotidienne, cet auteur va établir des liens entre le mode de vie des Français et ce qu'il désigne comme le

¹ Trizno, Oksana, *Obraz Francii v russkoj slovesnosti XVIII – pervoj poloviny XIX vv. : motivy, obrazy, koncepty, (Les représentations de la France dans les textes russes du XVIIIème siècle au début du XIXème siècle : les motifs, images, concepts)*, Tomsk, Nacionalnyj issledovatel'skij Tomskij Gosudarstvennyj universitet, 2014.

² Miltchina, V., Ospovat, A., *Les Russes découvrent la France au XVIIIe et au XIXe siècle*, Paris, Éditions du Progrès, 1990. p. 39-40 : « *Il y a en France un grand nombre de petits villages, mais on ne peut entrer dans aucun sans s'être pincé le nez. L'habitude de vivre dans la saleté jusqu'aux oreilles, dès la plus tendre enfance, fait que l'odorat des Français n'en souffre pas le moins du monde. Somme toute, pour ce qui est de la propreté on peut dire qu'il n'y a rien à imiter ici, et encore moins, pour ce qui est de bonnes mœurs. M'étant conforté dans cette vérité, j'ai cherché la raison qui attire ici un si grand nombre d'étrangers.* »

³ Ibid., p. 40.

caractère national français. La saleté dans les rues est le pendant de la liberté des mœurs. Dans une lettre adressée à P. Panine (1721-1789) datée de 14 juin 1778 et envoyée de Paris D. Fonvizine dira que c'est :

« [...] l'esprit qui empêche la nation d'ici de prospérer dans les sciences demandant une attention permanente, et que c'est l'esprit qui fait que l'on compte un mathématicien pour deux cents poètes, méchants et bons il a de soi. L'Europe tient les Français pour rusés. Je ne sais pas si ce n'est pas un préjugé qui nourrit ce point de vue à leur endroit ? Il me semble que toute leur ruse tant vantée n'est point celle dont dispose et que produit la raison, mais bien celle qui naît soudain de l'imagination et sort rapidement à l'extérieur. S'appuyer sur la raison et en appeler pour tout à son jugement est ennuyeux ; les Français ne supportent pas l'ennui. Que ne font-ils pas pour éviter l'ennui, c'est-à-dire pour ne rien faire ! En effet c'est chaque jour fête ici. À voir du matin au soir un nombre infini de gens dans une oisiveté incessante, on peut se demander quand on accomplit ici quelque chose. »¹

En réponse à la gallophilie, l'écrivain se positionne comme gallophobe. Selon lui, il n'y a rien à apporter avec soi de chez ces Français car notre société fonctionne déjà de la même manière que la leur. Autrement dit, on a déjà intégré ce qu'il ne fallait pas et au lieu de continuer à accumuler, il faudrait s'en détacher – arrêter d'être dans l'imitation. D. Fonvizine, dans les *Lettres de France (1777-1778)* est critique vis-à-vis de toutes les manières françaises adoptées en Russie. Il pense que le peuple russe ne doit rien emprunter à ce peuple sale et libertin. Selon lui, le fait que les Français considèrent leur nation au-dessus de toutes les autres ne signifie pas que les Russes devraient se sentir obligés de se soumettre à cette représentation. Il tente de briser l'image idéale de la France qui perdure dans les consciences des Russes. Pour ce faire il s'inspire des extraits du livre de Duclos, *Considérations sur les mœurs de ce siècle*, 1749. Il s'agit d'une critique de la bourgeoisie française du milieu du XVIIIème siècle. Il renvoie également aux lettres de J-J Rousseau dans *La Nouvelle Héloïse*, ainsi qu'à la presse parisienne contemporaine.

D'autres auteurs partagent le jugement de D. Fonvizine. Véra Miltchina (1953-) et Alexandre Ospovat (1948-) ont remarqué que sous la plume de Nikolai Gretsck (1787-1867), emporté par son ardeur patriotique, les Français se trouvent chargés de tous les vices possibles : intérêt personnel, égoïsme, matérialisme. Et N. Gretsck n'est pas le seul, N. Gogol et F. Dostoïevski font aussi pleuvoir sur les Français les accusations les plus extraordinaires, auxquelles se mêle la dérision. Le sentiment patriotique amène à des critiques dures de la France mises au service d'une valorisation de la Russie. Le désir de rompre avec l'influence française transparait fortement.

¹ Ibid., p. 39.

« Ces théories sont la conséquence du processus décrit par le romancier Ivan Tourgueniev : « Le moment survient où les peuples, divers individus s'arrachent à la tutelle. La réaction contre ceux qui l'imposaient devient inévitable et souvent excessive. [...] ». (p. 347) C'est la révolte contre les anciens mentors de la nation, de même que les jeunes de chaque génération nouvelle se rebuffent contre les traditions de leurs pères. Les appréciations dures à propos des Français ne sont entachées d'aucune animosité nationale. Il est significatif que durant une période de collisions aussi rudes entre la Russie et la France que la guerre de 1812, les mémorialistes qui se retrouvèrent à Paris dans les rangs de l'armée victorieuse ne ressentait aucune haine pour les vaincus, lesquels leur manifestaient une bienveillance certaine (comme en témoignent les mémoires d'Orlov et de Jirkévitch). La guerre avait opposé deux États mais non pas deux nations ; les belligérants furent les Empires de Russie et de France mais pas les cultures russe et française. »¹

Dans ce but, les auteurs présentent une critique acharnée de la société française, mais qui n'empêche pas pour autant l'admiration pour les auteurs français. Les remarques précédentes ne constituent ainsi pas toute la vérité de l'attitude de ces auteurs envers la France et la littérature française.

« « Incommensurable dans sa grandeur », ces mots de Gogol caractérisent Hugo ; « Balzac est grand ! Ses personnages sont sortis d'un esprit universel ! » – ces mots sont de Dostoïevski ; « Notre cher Rousseau », c'est Fonvizine qui le dit six ans après un voyage en France. Les traces de l'influence des lettres françaises sur l'œuvre de ces trois « détracteurs » de la France pourraient faire l'objet de tout un livre. »²

Malgré les moqueries sur la grandiloquence des Français, ainsi que leur insouciance, tous les mémorialistes constatent qu'il est tout de même agréable de vivre à Paris.

Par conséquent, on peut considérer ce regard critique porté sur la France comme un rejet de la France réelle qui les déçoit et l'expression d'une volonté de se détacher de l'influence extérieure qui pèse sur leur pays. Leurs attentes au sujet de la France ne se retrouvent pas comblées, ce qui les amènent par la force des choses à concevoir des impressions moins positives. Par-delà les différences évidentes entre ces textes, peut-on dégager des points communs afin de constituer une image globale de la France ?

¹ Ibid., p. 8.

² Ibid., p. 7.

3. Les formes et les contenus des récits de voyages

« Depuis les temps les plus anciens les gens d'une nationalité considèrent ceux d'une autre sur la base de notions acquises traditionnelles. Il y a l'image des Espagnols fiers et emportés, des Italiens voluptueux et bavards, des Allemands méticuleux et disciplinés, des Anglais imperturbables, à leur façon des originaux. Certains de ces stéréotypes tiennent pendant des siècles, d'autres surviennent pour disparaître en l'espace d'une époque. »¹

La vision de la France qu'entretenait la société russe ne cessait d'osciller entre culte et dénonciation du mythe français, contribuant ainsi à la formation dans la culture russe de représentations ambivalentes de Paris et de la vie parisienne. Au fil des étapes de la formation du corpus parisien dans la littérature russe, l'image connue de Paris est constamment reprise et amendée. Le texte servant de support à ces représentations change lui aussi de forme.

3.1 Le récit de voyage : construction formelle

Les images de Paris se modifiaient en fonction des événements qui avaient alors une influence sur les relations franco-russes : la grande Révolution française, la guerre patriotique de 1812, les autres révolutions françaises qui eurent lieu entre 1830 et 1848, et le début de la guerre de Crimée. Les paradigmes littéraires étaient également sujets à une évolution dans le temps. À partir du XVIII^{ème} siècle, la littérature russe qui tend vers une modernisation se lance dans la recherche d'une nouvelle langue littéraire. La visée linguistique du texte de N. Karamzine repose sur la mise à égalité du langage parlé et du langage littéraire suivant le modèle français. Peut-on parler en termes de récit de voyage ?

C'est à partir du voyage de N. Karamzine que le voyage russe en Occident sort du cadre privé pour devenir public. Avant ce texte charnière, tous les écrits sur l'Occident apparaissaient dans les lettres personnelles, ainsi que dans des documents que de simples citoyens ne pouvaient consulter. La publication des lettres retraçant le voyage entrepris propulse le voyage dans la littérature. À partir de ce moment précis, grâce au genre épistolaire, le récit de voyage commence à se tailler une place. Cependant, N. Karamzine n'avait pas été le premier à exprimer l'intention de faire des notes de voyage un genre littéraire à part entière. Aleksandr Soumarokov (1717-1777), en adressant une lettre *Sur les voyages* à Catherine II, exprime sa déception face à l'absence d'un genre littéraire consacré aux voyages réalisés par les intellectuels russes.² Il se

¹ Miltchina, V., Ospovat, A., *Les Russes découvrent la France au XVIII^e et au XIX^e siècle*, Paris, Éditions du Progrès, 1990. p. 3.

² Soumarokov, A., IX. M., 1781. p. 369-373 : « На Российском языке путешествий нет никаких [...] путешествия не для того только, чтобы оныя вместо романов служили для потеряния времени, но для

proposait de combler cette lacune dans la littérature russe. En fin de compte, il n'a jamais réalisé le parcours qu'il avait esquissé pour découvrir les terres européennes mais A. Soumarokova n'exclut pas l'idée selon laquelle N. Karamzine se serait inspiré de cette lettre pour organiser son premier voyage ainsi que le récit le retraçant. Les *Lettres d'un écrivain Russe*¹ est un récit de voyage fondamental dans le développement et dans la redéfinition de la littérature russe à partir du XVIIIème siècle. Pour les écrire, N. Karamzine s'est inspiré du *Voyage sentimental à travers la France et l'Italie* (1768) de L. Sterne (1713-1768), des *Lettres sur l'Italie* (1785) de J-B Mercier Dupaty (1746-1788), du *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce, dans le milieu du quatrième siècle avant l'ère vulgaire* (1788) de J-J Barthélemy (1716-1795), et des *Lettres philosophiques* ou *Lettres Anglaises* (1734) de Voltaire (1694-1778). Le voyage est associé à la recherche d'une élévation philosophique et d'une certaine sagesse.

F. Dostoïevski donne quelques précisions sur les notes de voyage. Le point de vue de l'écrivain voyageur est subjectif et personnel. Le récit de voyage est un lieu de sincérité, d'expression de ses propres impressions subjectives plutôt que de l'exactitude. Il ne s'agit pas d'un guide, mais d'un partage d'expériences, de vécu. À l'intérieur des récits de voyage des écrivains Russes sur la France il y a une évolution de contenu : au fil du temps la sphère personnelle prend de plus en plus de place dans les récits. Plus le temps passe plus les auteurs partagent leurs émotions, leurs sentiments lorsqu'ils découvrent telle ou telle curiosité, un événement, un fait d'actualité. On peut supposer qu'il s'agit d'une influence de la littérature occidentale très sentimentale, avec en premier lieu les textes littéraires de J-J Rousseau.²

Cette liberté du genre n'évacue pas un plan précis selon lequel sont construits les récits de voyages. De manière schématique, une première partie est toujours consacrée aux impressions générales sur la vie en ville, les occupations, les coutumes, les curiosités et leur description, ainsi qu'aux passages décrivant les grandes personnalités. Ensuite, on procède à des analogies entre les aspects de la vie quotidienne et la constitution du caractère national français.

прояснения географии, мыслей и рассудка». [...] «...потребно чужих земель сравнение со своим отечеством».

¹ Les *Lettres d'un voyageur Russe* de N. Karamzine sont parues pour la première fois dans *Moskovskij zhurnal* entre les années 1791 et 1792 et dans *Moskovskij al'manakh « Aglaya »* dans les années 1794-1795. Cet ouvrage a été réédité 6 fois et à chacune nouvelle publication N. Karamzine modifiait et réécrivait quelques pages. C'est un livre qui a accompagné cet auteur durant toute sa vie.

² Grečanaja, Elena, *Kogda Rossija govorila po-francuzski, (Quand la Russie parlait français)*, Moscou, IMPLI Ran, 2010.

3.2 Le récit de voyage : composition thématique

3.2.1 La description de la vie quotidienne

Quelques éléments sont communs à la majorité des récits portant sur la France : l'impatience qu'ont les auteurs de s'y rendre, les descriptions de la saleté, du bruit, de l'odeur désagréable, des cafés et de la vie quotidienne en général qui sert d'entrée de jeu à une analyse de ce que les auteurs définissent comme le caractère du peuple français.

Dans une lettre écrite à Montpellier le 22 novembre de l'année 1777 et adressée à Piotr Panine (1721-1789), dramaturge et prosateur, D. Fonvizine, auteur du *Brigadier* et du *Mineur* critique profondément la saleté. Nikolai Gretschev (1787-1867), dans ses *Lettres de voyage* raconte les semaines qu'il a passées à Paris : « *Extérieurement Paris n'a pas changé : beaucoup de monde, de mouvement, de bruit, la ville est sale, les mauvaises odeurs vous poursuivent ; [...]* »¹ Vladimir Stroïev (1818-1862), journaliste et traducteur, qui a été à Paris entre 1838 et 1839, va lui aussi noter le bruit et la foule : « *Il y a tant de monde dans les rues que vous devez marcher en louvoyant et non pas tout droit ; le bruit est tel que l'envie vous prend de vous boucher les oreilles.* »² Les premières impressions de Paris sont désagréables. À Paris la vie est dense. Les jours passent en un clin d'œil. On n'a pas le temps de s'ennuyer. C'est une course infinie.

Vassili Botkine (1812-1869), dans *Un Russe à Paris (notes de voyage)*, va notamment parler de l'importance des cafés dans la vie quotidienne des Parisiens : « *Le Français mourra sans ces lieux publics ; regardez ces milliers de cafés, ils sont tout pleins ; vous y verrez des familles entières, avec femmes et enfants. Le Parisien vit peu chez lui : il lui faut cette multitude de cabinets littéraires, de cafés, de restaurants.* »³ Le café n'est pas seulement un endroit où boire et manger, mais une pratique culturelle. Dans le quatrième chapitre de son ouvrage, V. Stroïev décrit lui aussi le mode de vie et le caractère des Parisiens selon ses propres observations. Les Parisiens n'aiment pas rester chez eux. Par beau temps ils sont dehors. S'il pleut, ils se mettent à l'intérieur d'un des nombreux cafés. Voici le déroulement d'une journée d'un Parisien type, établi par Vladimir Stroïev :

« Le Parisien se lève de bonne heure parce qu'il ne se couche pas tard. À peine debout, il sort déjà dehors, en plein air. Il étouffe, s'ennuie entre quatre murs. Il veut voir des gens, parler, discuter, connaître les nouvelles, ce qui s'est passé dans la nuit. Au saut du lit, il s'en va au café qu'il connaît, prend son petit déjeuner, lit les journaux, se mêle des

¹ Grečanjaja, Elena, *Kogda Rossija govorila po-francuzski, (Quand la Russie parlait français)*, Moscou, IMPLI Ran, 2010, p. 170.

² Ibid., p. 231.

³ Ibid., p. 161.

discussions politiques et, une fois son petit déjeuner avalé, s'en va vaquer à ses affaires. Les Parisiens aiment tellement la vie de la rue qu'ils travaillent souvent dehors, devant leur atelier. »¹

Ces observations sur la vie quotidienne vont amener D. Fonvizine à dresser le portrait psychologique des Français dans une lettre rédigée le 15 janvier 1778, toujours à Montpellier :

« On réfléchit peu ici, faute de temps, parce qu'on parle beaucoup et très vite. D'ordinaire, on ouvre la bouche avant de savoir quoi dire ; et comme ce serait honteux de refermer la bouche sans avoir rien dit, on prononce les mots qui viennent sur le bout de la langue sans se préoccuper de leur sens. »²

Ceci est le caractère général de la nation française d'après D. Fonvizine. Le dynamisme et la rapidité nuiraient, de façon spectaculaire, aux capacités de réflexion des Français.

3.2.2 La théâtralité des mœurs

Dans les années 1830-1840 décrites par les voyageurs russes, Paris est représenté avant tout à travers sa vie mondaine.³ Pavel Annenkov (1813-1887) est impressionné par les divertissements aux prix modestes. Dans une lettre du 23 décembre 1847 il explique comment les façons de s'amuser des bourgeois sont adaptées par les gens aux moyens modestes à un cadre public.

« Des bals masqués ont eu lieu dans les opéras, les théâtres, les salles publiques. Des chapeaux à plumes, des mantes espagnoles, des corsets brodés, des souliers rouges, etc., ont fait leur apparition dans les rues. Dans les cafés, les confiseries, les magasins où l'on vend des fleurs et des costumes les lumières ne s'éteignent pas de toute la nuit. Les gens qui les emplissent appartiennent à cette catégorie de personnes qui jamais ne trouvent de cassettes remplies d'or. C'est pour cela que je les aime. Le plaisir qu'ils savent trouver me procure un sentiment de contentement infini. Vous aurez beau dire, c'est un plaisir de voir s'amuser des gens aux moyens modestes qui gagnent pour eux-mêmes le bal, la musique, l'éclairage, toutes les joies du carnaval !... Je vous souhaite, en prenant congé, pour longtemps peut-être, de jouir le plus souvent possible d'un spectacle de ce genre ! »⁴

La gaîté des Français apparaît chez V. Stroïev et rejoint un des arguments majeurs de N. Karamzine :

« La gaîté est le trait de caractère le plus enviable du Parisien. Nulle part au monde on ne trouvera des boute-en-train comme à Paris. Il est presque impossible de donner une idée de cette gaîté, qui ressusciterait un mort. Il n'est pas étonnant que le Parisien rit et plaisante

¹ Ibid., p. 246.

² Ibid., p. 32.

³ Rudikova, Natalija, *Obrazy Pariža v russskoj i francuzskoj literaturax konca XVIII – serediny XIX vv. : dialog kul'tur, (Les images de Paris dans les littératures russe et française (fin XVIII – milieu XIX) : le dialogue des cultures)*, Tomsk, Nacionalnyj issledovatel'skij Tomskij gosudarstvennyj universitet, 2011. p. 9 : « В русской публицистике и трaвелогах 1830-1840-х гг. Париж изображается прежде всего через его общественную жизнь. »

⁴ Op. cit. p. 322-323.

au théâtre, à table, quand il se promène cela doit être ainsi ; mais sa gaîté ne le quitte pas même aux instants des épreuves les plus dures. Il plaisante sur le banc de la police correctionnelle, avec devant lui plusieurs mois de prison ou une amende considérable à payer ; il plaisante sur son lit de mort, voyant la faucheuse approcher ; il plaisante lorsque on l'opère, quand les souffrances physiques ne lui laissent pas un instant de répit... »¹

Ce trait de caractère présenté comme français renvoie implicitement aux considérations sur l'âme russe² – un stéréotype développé en Occident après la lecture de la littérature russe à partir du milieu du XIX^e siècle. Ce sont, entre autres, les écrivains F. Dostoïevski et L. Tolstoï qui privilégient tous les deux l'éthique à l'esthétique dans l'œuvre littéraire par opposition aux écrivains occidentaux qui sont à l'origine de la popularité du stéréotype. Ce stéréotype décrit les particularités de la mentalité russe différente de celle des étrangers ; d'après ces derniers, dans un état de souffrance, un Russe sait puiser en lui la force de sourire. M. Saltykov est également surpris par la gaîté de Paris.

« Tout est élégant autour de vous, léger, et surtout gai. Il n'y a pas moyen pour l'ennui de pénétrer dans le cœur avant que les yeux soient rassasiés de tout ce luxe de la rue. Et quand vous en aurez assez, ce sera le tour des musées, des galeries, des jardins, des environs de Paris qu'il faut voir aussi, parce que toutes ces choses sont intéressantes, belles et gaies. Elles ont encore un mérite, elles sont à la portée de tout le monde. Pour les voir, point n'est besoin de recourir à des protections, de se livrer à des recherches fatigantes pour obtenir des cartes d'entrée par l'entremise de fonctionnaires, de leurs amis, ou de leurs parents, ou de leurs maîtresses. »³

En seulement quelques lignes on peut relever deux occurrences du mot « *gaîté* » dans les formes : « *gai* » et « *gaies* », ainsi qu'une suite d'adjectifs qualificatifs, tels que : « *élégant* », « *léger* », « *intéressantes* », « *belles* ».

Dans la littérature classique russe du milieu du XIX^e siècle nous pouvons convoquer quelques textes emblématiques qui mettent en scène la France, comme celui d'Alexandre Herzen (1812-1938) et celui d'Ivan Tourgueniev (1818-1883). A. Herzen distingue Paris contemporain et Paris actuel. Il rejette la bourgeoisie qu'il décrit comme indifférente envers le destin du pays, et uniquement préoccupée par ses propres intérêts. Dans l'œuvre de I. Tourgueniev, mais plus précisément dans les *Mémoires d'un chasseur* (1874), *Nid de gentilhomme* (1859), *Roudine* (1856), et *Pères et fils* (1862), le Français apparaît à travers des personnages insignifiants qui copient de façon superficielle la vie parisienne. Ils emploient des mots ou des expressions françaises, empruntent les manières de se tenir, mais en même temps

¹ Ibid., p. 255.

² M. Confino.

³ Op. cit., p. 373.

ne maîtrisent pas vraiment la culture et l'histoire.¹ I. Tourgueniev dira que les Français ne pensent qu'à eux-mêmes et ne reconnaissent rien de ce qui leur serait étranger.

F. Dostoïevski, un des plus grands romanciers russes, se rend en France en 1862 et voit en Paris le berceau de la bourgeoisie. On peut parler d'un voyage de désillusion² car cet écrivain découvre une France réelle et donc une France ne ressemble pas à celle qu'il s'était imaginée. La pauvreté et la souffrance sont dissimulées pour ne pas empêcher les bourgeois de mener une vie paisible. La vie est ordonnée afin d'invisibiliser la misère et la souffrance – on cache les pauvres pour que les bourgeois et les visiteurs du pays ne les voient pas « *Le Parisien fait comme l'autruche : il aime à enfouir sa tête dans le sable, pour ne pas voir les chasseurs qui vont l'atteindre.* »³ L'autre particularité qu'il assigne aux Français est la volonté commune à tous de devenir bourgeois, ouvriers et paysans inclus. Les traits de caractère que l'auteur relève sont la conséquence de cette aspiration : l'individualisme, l'économie, l'hypocrisie. Il oppose ce caractère national français stable au caractère national russe qui n'est pas encore totalement formé. À travers cet ouvrage il critique l'occidentalisme. F. Dostoïevski était inquiet de voir que les Russes n'aimaient pas ce qui leur appartenait et s'inclinaient devant la civilisation européenne. Selon lui, l'occidentalisme russe n'est que superficiel car la société russe reste patriarcale.

L'esprit du Parisien est dans le devoir sacré de possession de tous les biens. Si on veut être respecté et pour se respecter soi-même, il faut posséder le plus possible de biens et d'argent. Lorsque la poche d'un Parisien est vide, il ne s'accorde aucune valeur. Pour le bourgeois l'argent serait donc la vertu supérieure à tout. Selon F. Dostoïevski, la figure du bourgeois domine car tous les Français sont serviles et font tout pour ne pas déplaire au pouvoir. En outre, les Parisiens sont indifférents à l'égard des autres peuples. Ils seraient totalement centrés que sur leur propre existence. L'amour de l'éloquence est aussi un élément représentatif des Français. Dans la lettre adressée à N. Strakhov (1828-1896), le 16 juin 1862 à Paris, F. Dostoïevski dira : « *Le Français est doux, honnête, poli, mais il est faux, et l'argent est tout pour lui. Nul idéal. Ne lui demandez pas d'avoir des opinions, ni même de réfléchir.* »⁴ Il va préciser que le niveau général de la culture est bas du fait que tout tourne autour du capital. N.

¹ Rudikova, Natalija, *Obrazy Pariža v ruskoj i francuzskoj literaturax konca XVIII – serediny XIX vv. : dialog kul'tur, (Les images de Paris dans les littératures russe et française (fin XVIII – milieu XIX) : le dialogue des cultures)*, Tomsk, Nacionalnyj issledovatel'skij Tomskij gosudarstvennyj universitet, 2011.

² Les termes sont de V. Miltchna et A. Opostovat.

³ Miltchna, V., Opostovat, A., *Les Russes découvrent la France au XVIIIe et au XIXe siècle*, Paris, Éditions du Progrès, 1990. p. 80.

⁴ Ibid., p. 142.

Gogol signale lui aussi l'aspect publicitaire, capitaliste de la vie parisienne qu'il assigne à la définition du caractère national français.

« Partout, aussi bien dans le négoce que dans les choses de l'esprit, il ne voyait qu'efforts convulsifs et recherche de la nouveauté à tout prix. Chacun s'évertuait à tenir, ne fût-ce que quelques instants, la queue de la poêle. Pour attirer la clientèle, les commerçants dépensaient leur avoir à orner splendidement leur boutique. Pour ranimer l'attention défaillante, les librairies recouraient aux gravures et au luxe typographique, les romanciers à l'étude de passions bizarres, insoupçonnées, de cas monstrueux, exceptionnels. »¹

Les caractéristiques du caractère national français sont déshonorantes et apparaissent toujours en opposition avec le pays natal.

Le Parisien pense avoir le meilleur des esprits et qualifie sa ville de capitale du monde. Une distinction entre l'esprit parisien et l'esprit humain se dessine ainsi. Dans une lettre de Paris de D. Fonvizine datant de 14 juin 1778 nous lisons :

« Constatant que l'esprit est partout rare et qu'il n'y a qu'en France que chacun le possède, je me suis demandé s'il existe quelque différence entre l'esprit français et l'esprit humain car il eût été fort humiliant pour le genre humain né hors de France s'il eût fallu nécessairement être Français pour être un homme d'esprit. »²

Selon l'auteur le manque de profondeur spirituelle est lié au désir de faire tout le temps la fête ou n'importe quoi d'autre pourvu d'éviter l'ennui. Cette vie ressemble plus à un spectacle, une mise en scène. D'où une grande place accordée dans les textes aux descriptions de la théâtralité.

Tout le voyage de N. Karamzine se met en scène à travers le théâtre. Il dit passer toutes ses soirées sans exception au spectacle.³ Les premiers souvenirs liés à la France évoquent la visite du théâtre à Lyon. D. Fonvizine, à l'instar de N. Karamzine consacre une partie de ses lettres aux spectacles. Cependant, les retours de ces deux écrivains sont opposés – D. Fonvizine trouvera dans cet art le miroir de la vie en société française, autrement dit d'une vie théâtralisée.⁴ Dans le récit de D. Fonvizine, la France est présentée comme un monde où toutes les notions et

¹ Ibid., p. 297-298.

² Ibid., p. 37.

³ Lettre de 29 avril 1790.

⁴ Ibid., p. 42 : « Pour ce qui concerne les spectacles, la comédie a été portée ici au plus haut degré de perfection. On ne saurait la regarder sans s'oublier au point de croire que c'est une histoire véridique qui se produit sous vos yeux. Je n'aurais jamais cru qu'on pût atteindre à une imitation parfaite de la nature. Bref, la comédie est à sa manière ce qu'il m'a été donné de voir de mieux à Paris. Par contre, j'ai trouvé la tragédie médiocre. Elle a beaucoup perdu depuis la mort de Lekain. On peut dire de l'opéra que c'est un spectacle merveilleux. Les décors et les danses sont d'une grande beauté, mais les chanteurs très mauvais. Je me suis étonné qu'on puisse rugir ainsi sans vergogne et encore plus que l'on écoute avec extase un tel rugissement ! [...] »

valeurs se trouvent inversées. Ce monde à l'envers n'est pas à l'envers par rapport à un monde qui existe réellement mais par rapport à un monde idéal.¹

Les représentations de la France sont liées à la révolution politique, sociale, mais également à celle des mœurs. La France est le pays où l'on se rend pour s'amuser. Il est hors de question et il ne peut être imaginé d'y nouer des liens forts. Les relations, comme toute la vie des Français, existent dans une rapidité et une brièveté exceptionnelle. N. Gogol souligne la facilité avec laquelle une relation peut débiter mais aussi rapidement se diluer.

« L'amitié se nouait rapidement, mais dès le premier jour, le Français s'était montré sous toutes ses faces ; le lendemain, il n'avait plus rien à livrer de lui-même, son âme se laissant à peine pénétrer jusqu'à une certaine profondeur que la sonde de la pensée elle-même n'arrivait point à dépasser, et l'Italien sentait trop profondément pour des natures aussi superficielles pussent le payer de retour. Il ne trouva donc qu'un vide étrange jusque dans les cœurs de gens auxquels il ne pouvait refuser son estime. Il se convainquit finalement qu'en dépit de ses traits brillants, de ses élans d'enthousiasme, de ses sursauts chevaleresques, la nation entière, bien pâle, bien imparfaite, n'était en réalité qu'un léger vaudeville créé par elle-même. Aucune idée grave, sublime ne reposait en son sein. Des embryons de pensées, mais point de pensées mûres ; des demi-passions, mais point de vraies passions ; des esquisses jetées d'une main hâtive, mais aucune œuvre définitive ; on pouvait certes tenir cette nation pour une brillante vignette, mais pour un tableau de maître, jamais ! »²

N. Karamzine et d'autres s'attardent également sur la dimension flottante de l'amitié en France.³

En outre, et en conséquence de cela, les étrangers viendraient en France uniquement pour s'amuser. En paraphrasant la lettre datant de 14 juin 1778, de D. Fonvizine : les étrangers sont attirés par Paris pour les spectacles et les femmes.⁴ Les femmes françaises, selon V. Stroïev ont l'obligation de plaire : « [...] *vocation de la femme de plaire : c'est un devoir, une obligation,*

¹ Trizno, Oksana, *Obraz Francii v russkoj slovesnosti XVIII – pervoj poloviny XIX vv. : motivy, obrazy, koncepty, (Les représentations de la France dans les textes russes du XVIIIème siècle au début du XIXème siècle : les motifs, images, concepts)*, Tomsk, Nacionalnyj issledovatel'skij Tomskij Gosudarstvennyj universitet, 2014.

² Op. cit., p. 298-299.

³ Ibid., p. 98-99 : « *L'amitié est un besoin vital ; chacun désire pour la posséder avoir un objet de confiance. Mais tout ce que je puis demander en toute justice de personnes étrangères, un Français me l'offre avec gentillesse avec un bouquet de fleurs. La légèreté, l'inconstance qui sont les défauts de son caractère s'unissent en lui à des qualités charmantes de l'esprit qui tiennent à ce même défaut. Le Français est inconstant, il n'est pas rancunier. L'étonnement, la louange peuvent bientôt l'ennuyer : la haine de même. Par légèreté il abandonne le bon, choisit le méchant : mais il est le premier à rire de cette erreur, et pleure même s'il le faut. La gaie déraison est la gentille compagne de sa vie. De même que l'Anglais se réjouit de la découverte d'une île nouvelle, de même le Français est content d'un bon mot. Sensible à l'extrême, il s'éprend passionnément de la vérité, de la gloire, des grandes entreprises ; mais les amants sont inconstants ! Ces instants d'ardeur, de frénésie, de haine peuvent avoir de terribles conséquences : comme le montre la Révolution. Dommage si ces horribles changements politiques doivent modifier le caractère du peuple si gai, si spirituel, si courtois ! »*

⁴ Ibid., p. 41 : « *À voir les choses de plus près, je pense qu'il n'y a que deux choses qui attirent les étrangers ici en si grand nombre : les spectacles et, qu'il me soit permis de le dire, les filles. Si l'on retire ces deux attraits aujourd'hui, les deux tiers des étrangers quitteront Paris demain. »*

un honneur et une gloire, son bonheur et sa richesse. »¹ Ce que les jeunes Françaises apprennent est donc un art de plaire et cet art est en quelque sorte libérateur. Une jeune femme a tout autant le droit de s'exprimer qu'une femme mariée. Le statut ne détermine donc pas la part que l'on peut prendre lors d'une discussion. La légèreté des Françaises apparaît explicitement dans l'œuvre de N. Gogol sur la France : « *Les Françaises, genre de femmes tout particulier, firent sur lui une impression encore plus profonde : il admira ces créatures légères, aériennes, leurs formes à peine apparentes, leur pied minuscule, leur taille souple et menue, leurs œillades enflammées, provocantes, leur babil langoureux.* »² Voici la description des Françaises de D. Fonvizine dans une lettre de 14 juin 1778 : « *Ces créatures sont constellées de diamants. Il y a pour elles de splendides maisons, tables et équipages, en un mot, elles sont les seules à jouir de tous les biens du monde d'ici-bas.* »³ Plus loin, l'auteur exprime l'idée qu'elles prennent des étrangers pour victimes afin de pouvoir profiter de leur argent : « *Ce sont, dans la plupart des cas, des étrangers qui d'ordinaire amènent avec eux le plus possible d'argent et, sinon toujours un esprit sain, du moins souvent un corps sain ; et ils quittent Paris en ayant perdu l'un et l'autre, souvent irrémédiablement.* »⁴ Tel est le danger de Paris. Il conseille aux parents d'un jeune homme de ne pas le laisser aller en France avant 25 ans : « *Cette ville est une vraie peste, qui, si elle n'anéantit pas un jeune homme physiquement, en fait à jamais un libertin, incapable de rien, quel que la nature l'ait fait, et qu'il eût pu être s'il n'était venu en France.* »⁵

Le récit sur le voyage russe en France du XVIIIème au XIXème siècle se caractérise par de nombreuses oppositions : Paris – Province, Paysage naturel – Ville sale, Paris d'hier (historique) – Paris d'aujourd'hui (contemporain), Paris quotidien – Paris en fête. Il y a une ambivalence omniprésente dans les descriptions de la France. La rencontre entre les stéréotypes sur la France et les impressions des voyageurs passe également par la grille de ces oppositions. On distingue une mentalité parisienne particulière : un changement dans les mœurs françaises après la révolution de Juillet. De nouveaux traits dans le caractère parisien sont identifiés, tels que l'indifférence, l'absence d'éducation, l'avarice, la débauche. Une comparaison avec Babylone persiste : plus la vie parisienne s'éloigne des lois et des mœurs, plus cette comparaison est apparente dans les récits des voyageurs russes. On présente la théâtralité

¹ Ibid., p. 258.

² Ibid., p. 293.

³ Ibid., p. 41-42.

⁴ Ibid., p. 41-42.

⁵ Ibid., p. 41-42.

française : le théâtre comme art et le théâtre comme mode de vie. Ce qui intéresse le plus les auteurs voyageurs à partir du XIX^{ème} siècle c'est la vie quotidienne. C'est ainsi tout ce qui est observé dans les rues qui amène ces auteurs à discuter des particularités de la vie à Paris, et de sa comparaison avec la Russie.

Le parcours effectué en France est au cœur du récit mais l'image littéraire des lieux visités se construit à partir du regard de l'observateur et de son identité culturelle. Dans la description de la France nous avons deux objets : celui que l'on décrit de façon explicite (la description de la France) et le lieu décrit de façon implicite¹ (la Russie), le regard passe donc à travers le prisme russe. Le voyage n'est pas seulement celui de la découverte ou de l'admiration. Il peut également servir de support à une critique d'un monde utopique à l'occidentale. On relève ainsi tout ce qui ne va pas dans un autre pays. Chaque souvenir de voyage est mis en relation avec les représentations que le voyageur a du pays. Ces représentations sont nourries des stéréotypes acquis au cours de la lecture des récits des autres auteurs-voyageurs. La formation de l'image d'un monde autre précède le voyage. Par conséquent, on ne peut s'empêcher de comparer le pays visité avec notre propre pays.

Le récit de voyage des XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles comporte des grands motifs que nous avons délimités dans ce chapitre : les premières impressions du voyage, les observations de la vie quotidienne et des réceptions mondaines, les rencontres avec les grandes personnalités, les réflexions philosophiques sur l'individualisme et les rapports humains superficiels qui forment selon les voyageurs le caractère national français. Ces motifs, sont-ils également présents dans les récits des voyageurs soviétiques ?

¹ Trizno, Oksana, *Obraz Francii v russkoj slovesnosti XVIII – pervoj poloviny XIX vv. : motivy, obrazy, koncepty, (Les représentations de la France dans les textes russes du XVIII^{ème} siècle au début du XIX^{ème} siècle : les motifs, images, concepts)*, Tomsk, Nacionalnyj issledovatel'skij Tomskij Gosudarstvennyj universitet, 2014.

II_ L'histoire de la littérature en Union soviétique. Aperçu

En URSS, la frontière entre la littérature et la politique est étroite. De fait, il est nécessaire de rappeler le contexte de production littéraire afin de saisir les enjeux de la narration d'un voyage dans un pays capitaliste. Les institutions de contrôle littéraire sont nombreuses et puissantes. Cependant, elles engendrent également une forme de résistance. Néanmoins, face à un contrôle politique et littéraire totalitaire se dégagent quelques types de résistances.

1. Les institutions de contrôle littéraire

« Quand la littérature devient ode à un pays, étendard d'une nation, voix d'un parti, porte-parole d'une classe ou d'un groupe, quels que soient les moyens utilisés pour la diffuser, aussi puissant que puisse être son rayonnement, même si elle va jusqu'à recouvrir ciel et terre, elle ne pourra éviter de perdre sa vraie nature, elle ne sera plus littérature, mais un objet utilitaire au service du pouvoir et des intérêts. »¹

Le décret sur la Presse, datant du 27 octobre 1917, «[...] visait la presse contre-révolutionnaire bourgeoise, et les nouveaux dirigeants du pays prévoyaient des répressions et des fusillades pour le non-respect de ce décret. »² Prévu par Lénine comme mesure temporaire,³ la censure s'installe définitivement en URSS : « Mais, déjà dix jours après, Lénine déclare ouvertement devant ses compagnons du Parti que « nous avons toujours annoncé la fermeture des journaux bourgeois si nous prenions le pouvoir. Tolérer l'existence de ces journaux signifie cesser d'être socialiste. »⁴ Au fil du temps, la censure « devient de plus en plus draconienne et, tout en dépendant théoriquement du Commissariat à l'Instruction, elle reçoit ses directives du centre de la police secrète, la redoutable Tchéka. »⁵ En 1918, il n'y a plus de presse d'opposition. L'édition d'État – Gosizdat, voit le jour en 1919 et a pour fonction de centraliser et de contrôler la presse, ainsi que de censurer les œuvres littéraires. Le commissariat de l'instruction, Narkompros (1918), dirigé par A. Lounatcharski (1875-1933) a également un rôle important « dans le nivellement de la littérature. »⁶ Plusieurs institutions à la fois ont pour objectif la censure de la littérature produite en URSS. Leurs collaborations permettent un contrôle d'autant plus efficace.

« La collaboration efficace du Gosizdat et du Narkompros a abouti à la création d'une troisième administration. Le 6 juin 1922, conformément au décret du Sovnarkom (Le

¹ Vaissié, Cécile, *Les ingénieurs des âmes en chef, Littérature et politique en URSS (1944-1986)*, Paris, Belin, 2008. p. 453.

² Zaretskaïa-Balsente, Ioulia, *Les intellectuels et la censure en URSS (1965-1985), De la vérité allégorique à l'érosion du système*, Paris, Logiques Politiques, l'Harmattan, 2000. p. 131.

³ Ibid., p. 131, dans V. I. Lenin, *Polnoe sobranie sočinenij*, Politizdat, 1965-1970, T. XXIV, p. 270.

⁴ Ibid., p. 54.

⁵ Slavinsky, M., Stolypine D., *La vie littéraire en URSS (de 1934 à nos jours)*, Paris, Stock, 1971. p. 22.

⁶ Op. cit., p. 132.

Conseil des Commissaires du peuple), a été créé le Glavlit, « l'Institut de la censure préventive totale, un des plus cruels que le monde ait jamais connu. »¹

Le Glavlit est créée à la place du Tribunal révolutionnaire de la presse.

« L'appareil du Glavlit dont le premier directeur est Lebedev Poliansky est gigantesque : les moindres publications périodiques comptent deux ou trois censeurs ou « réviseurs » ; les centres régionaux en comptent trois à quatre. Ils sont une quinzaine dans les capitales des républiques et des territoires autonomes. Il faut leur ajouter les armées de censeurs employés dans les entreprises d'édition où ils ont une importance plus grande que le personnel technique, dans les rédactions des différents postes de radiodiffusion et de télévision, etc. Le théâtre et le cinéma disposent d'un système identique qui porte le nom de *Glavreperkom*. Ici le problème se complique : une même pièce peut être jouée de façons différentes et susciter chez les spectateurs les sentiments les plus divers... dont le censeur doit répondre devant ses supérieurs. »²

Les censeurs viennent des milieux différents et leur degré d'instruction est variable. Il peut y avoir des commissaires politiques de l'armée et de la marine, des écrivains, des propagandistes etc. Le destin d'une œuvre littéraire en Union soviétique dépend du censeur : « *Véritable État dans l'État, tout comme les organes de la police secrète avec laquelle elle se trouve d'ailleurs en contact permanent, la censure modèle à son gré la psychologie du citoyen soviétique. C'est elle qui décide en effet de ce qu'il peut lire et connaître et de ce qu'il doit ignorer.* »³ Glavlit a existé jusqu'à la fin de l'Union soviétique et connut de nombreuses modifications hiérarchiques et fonctionnelles.⁴ Mais bien avant que le Glavlit n'intervienne, d'autres instances se chargeaient déjà d'éliminer les œuvres non conformes à la politique d'État. L'une des étapes fondamentales dans l'instauration d'une littérature d'État fut la création de l'Union des écrivains. Cette union était destinée à mettre les écrivains au service du pouvoir.

La décision de dissoudre la RAPP⁵ (1925-1932) et le Proletkoul't (1917-1932)⁶ pour créer l'Union des écrivains le 23 avril 1932, signifie l'effacement de tous les regroupements littéraires

¹ Ibid. p. 132, (cf. Blumm, Arlen, *Za kulisami Ministerstva Pravdy, (Dans les coulisses du ministère de la Vérité)*, Saint-Petersbourg, Akademičeskij prospekt, 1994. p. 82).

² Slavinsky, M., Stolypine D., *La vie littéraire en URSS (de 1934 à nos jours)*, Paris, Stock, 1971. p. 25-26.

³ Ibid., p. 27.

⁴ Op. cit., p. 132 : « (*Direction générale des affaires littéraires et des éditions auprès de Narkompros 1922-1933; Chargé de la sauvegarde des secrets militaires dans la presse auprès de Sovnarkom 1933-1946; Chargé du conseil des ministres de l'URSS pour la sauvegarde des secrets militaires 1946-1953; Direction générale de la sauvegarde des secrets militaires et d'État auprès du ministère de l'Intérieur de l'URSS 1953; Direction générale de la sauvegarde des secrets militaires et d'État auprès du Comité d'État de la presse auprès du Conseil des ministres 1963-1966.*) L'arrêté du 18 août 1966 du Conseil des ministres accorde au Glavlit un statut administrativement indépendant et change son nom pour la dernière fois : *Direction générale de la sauvegarde des secrets d'État dans la presse auprès du Conseil des ministres.* »

⁵ L'Association Russe des écrivains prolétaires. Dès lors, ceux qui ne se proclament pas écrivains prolétaires font objet d'attaques de la presse et sont accusés de contre-révolutionnaires.

⁶ Le Proletkoul't (1917-1932) – organisation de culture et d'éducation du prolétariat, est un mouvement littéraire des écrivains prolétariens qui repose sur le postulat de conformité entre l'art et la société. Les prolétariens devaient

existants. L'Union des écrivains est au service du socialisme. L'appartenance à cette Union n'est pas obligatoire mais elle assure une certaine tranquillité aux auteurs qui ont en font partie. Pour l'intégrer il faut avoir publié au minimum deux ouvrages qui n'ont pas déplu aux autorités. Les écrivains de l'Union connaissent toutes les sphères de la vie quotidienne du peuple et sont appelés par J. Staline « *ingénieurs des âmes* ». Un texte est lu plusieurs fois par des personnes différentes avant d'être publié.

« Le « bon pour publication » suppose les signatures du *redaktor* qui s'est occupé du livre, celle du *redaktor* principal et celle du directeur de l'entreprise. Ces trois signatures données, le livre passe trois fois par des révisions politiques et techniques dites « corrections ultimes de fautes ». Ce « polissage » effectué, le livre est envoyé au Glavlit (ou censure au sommet) où il reste bloqué parfois extrêmement longtemps, en dépit des changements et des mutilations déjà imposés. Les livres qui sortent et bénéficient d'une audience paraissent en post-édition dans *Roman-Gazeta*, sorte de Livre de Poche collectif. *Roman-Gazeta* sort mensuellement avec un tirage de 500000 exemplaires. Le privilégié dont l'ouvrage est inséré dans cette édition touche des droits substantiels. »¹

Plusieurs intervenants se penchent sur le même texte et sur le statut de son auteur et décident donc ensemble du destin de l'œuvre littéraire. Les services centraux de la censure établissent un dossier complet pour chaque écrivain. Dans ce dossier « [...] sont réunies non seulement toutes ses œuvres et toutes ses déclarations publiques, mais également toutes les appréciations, toutes les critiques et toutes les louanges qui ont pu lui être adressées en U.R.S.S. ou à l'étranger, dans la presse, à la radio ou à la télévision. »² C'est en fonction du contenu du dossier de l'écrivain que les autorités décident d'accorder la publication ou le refus ou non. Ce dossier également consulté lors de l'examen d'une demande d'un visa de sortie.

La littérature est fortement réglementée, car elle doit se soumettre totalement au Parti. La politique culturelle soviétique instrumentalise certains écrivains et en élimine d'autres. Elle sert à la mise en place du projet soviétique : la construction du communisme et la création d'un homme nouveau. Pour cela le Parti dicte quoi écrire et comment l'écrire. Ce ne sont plus les critères littéraires qui sont valorisés mais la capacité d'un texte à remodeler les consciences humaines. C'est à partir de l'année 1934, après le congrès fondateur de l'Union des écrivains soviétiques, que la situation se complexifie. Désormais, ce qu'on appelle la littérature est énoncé ci-dessous :

mener sur le champ littéraire, la même guerre qui s'était produite entre la bourgeoisie et les bolcheviks. Ce projet était voué à l'échec car il était possible d'instruire les prolétaires, de leur apprendre à lire et à écrire, mais l'idée de faire d'eux des nouveaux Pouchkine et Tolstoï était absurde et utopique. La production de masse d'écrivains et poètes connut un échec et le Proletkoul't a été dissous en 1932. Pérus, Jean, *Introduction à la littérature soviétique*, Paris, Éditions sociales, 1949. p. 31-35.

¹ Slavinsky, M., Stolypine D., *La vie littéraire en URSS (de 1934 à nos jours)*, Paris, Stock, 1971. p. 14.

² Ibid., p. 21.

« En URSS, elle sélectionne, oriente et contrôle les gens de lettres pour que ceux-ci se conforment aux buts et fonctions attribués à la littérature par le Parti. Par ailleurs, elle développe des contacts sous surveillance avec des intellectuels occidentaux et elle intervient, à partir de la fin des années 40, en tant qu'acteur majeur du combat pour la Paix. Enfin, après la guerre, elle entretient des liens avec les Unions d'écrivains du bloc soviétique, puis avec celles des pays en voie de développement. »¹

À ces trois missions s'ajoute, de façon presque naturelle, selon C. Vaissié, une quatrième mission : « [...] : *comme toutes les organisations sociales, l'Union des écrivains approuve en public la politique soviétique, tant intérieure qu'extérieure, et lui apporte ainsi sa caution « intellectuelle ».* »² Il s'agit d'une lutte contre la libre expression des écrivains qui ne se plient pas au dictat totalitaire du Parti. Les écrivains de l'Union soviétique doivent être au service du Parti et non pas au service du peuple. Les écrivains qui refusent de produire de la propagande sont condamnés. À la fin des années 1940, l'Union des écrivains est strictement contrôlée par le Comité central et par l'AgitProp. L'Union informe et demande une autorisation pour chaque publication et organisation. Elle exerce un contrôle, mais elle est elle-même contrôlée par des services étatiques.

La Seconde Guerre mondiale annonce une période de trêve (1943-1946) pour les intellectuels soviétiques. Pendant cette période le rôle des écrivains consiste à

« exprimer les sentiments naturels : l'amour, la défense du sol natal. [...] Quoi qu'il en soit, l'écrivain respirera un peu mieux. Il écrira avec d'autant plus de conviction que l'ennemi allemand montrant un total manque de respect humain, mais aussi une pesante absence de psychologie, multiplie dans son avance les massacres et les destructions. »³

Ilya Ehrenbourg est, pourtant, le seul écrivain à avoir consacré son livre, la *Chute de Paris*, à la guerre en Europe de l'Ouest.⁴ Malgré la situation difficile, les « *Russes se sentaient mieux pendant la guerre, car ils n'avaient pas besoin de mentir* », écrit [...] Eugène Evtouchenko. »⁵

Quatorze personnes ont occupé des postes dirigeants, dont cinq étaient à la tête de l'Union générale des écrivains de toutes les républiques fédérées, dont la Russie : Nikolaï Tikhonov (1905-1997), Alexandre Fadéïev (1901-1956), Alexeï Sourkov (1899-1983), Constantin Fédine et Guéorgui Markov (1929-1978). L'Union des écrivains de Russie fut créée en 1958 et eut seulement deux présidents : Léonid Soboliev (1844-1913) et Sergueï Mikhalkov (1913-2009). Il existait également quelques organisations locales dirigées par d'autres

¹ Ibid., p. 33.

² Vaissié, Cécile, *Les ingénieurs des âmes en chef, Littérature et politique en URSS (1944-1986)*, Paris, Belin, 2008, p. 33.

³ Slavinsky, M., Stolypine D., *La vie littéraire en URSS (de 1934 à nos jours)*, Paris, Stock, 1971, p. 65.

⁴ Ibid., p. 70.

⁵ Ibid., p. 70. J'ai gardé ici la traduction française du prénom d'Evgueni, choisie par Slavinsky.

intellectuels.¹ Les dirigeants de l'Union des écrivains après la Seconde Guerre mondiale sont Alexandre Fadéïev et Constantin Simonov. Ordinairement, l'Union accuse et expulse les écrivains qui défendent une conception non soviétique de l'art, mais aussi ceux qui publient des textes à l'étranger, comme c'est, par exemple, le cas pour Andreï Siniavski et d'Iouri Daniel. Dans les années 1970, tous les dissidents² sont expulsés de l'Union des écrivains. En 1973, est créée la VAAP (1973-1991) qui a pour but de contrôler les publications des auteurs soviétiques à l'étranger. Ils vont, en effet, empêcher la publication des œuvres qui ne sont pas acceptées par l'Union, dans le tamizdat.³ Malgré cela, à partir de l'année 1979, elles seront publiées dans l'almanach *Métropole*.

Arlen Blumm a souligné que la censure était d'autant plus importante qu'elle était invisible.⁴ Tous les moyens sont employés pour dissimuler son existence. Les rares évocations du terme de censure en Union soviétique jusque dans les années 1970 sont liées à la description des pays capitalistes et de la Russie tsariste.⁵ R. Hingley souligne la constante opposition des écrivains à l'État. Les auteurs Russes sont des opposants du régime à partir de l'époque qu'il étudie, c'est-à-dire entre 1825 et 1904.

« Opposants ou réactionnaires, les écrivains russes étaient enclins à s'engager sur le plan politique. Nombre d'entre eux, avec une ferveur de croisés, cherchaient à répandre des thèses politiques, morales et philosophiques. Dans un pays manquant d'institutions démocratiques, la littérature, quelque freinée qu'elle fût par la censure, offrait, même aux pires moments de répression, la possibilité de diffuser des idées. D'où la tradition russe de considérer l'écrivain comme une sorte de sage, capable de résoudre les énigmes de

¹ Stépan Chtchitchatchev, Sergueï Narovtchatov, Sergueï S. Smirnov et Félix Kouznétsov. Trois autres hommes ont joué un rôle majeur dans les rapports entre la littérature et la politique en Union soviétique. Il s'agit de personnalités qui n'ont pas eu de responsabilités suprêmes : Constantin Simonov (symbole de sa génération sous Staline), Alexandre Tvardovski (le symbole des années 1960) et Mikhaïl Choukhov (prix Staline et prix Lénine, ainsi que prix Nobel de littérature).

² Les dissidents luttent pour la liberté d'expression et s'opposent aux répressions politiques. On situe le début du mouvement dissident en 1956, à partir du discours de N. Khrouchtchev au XXème Congrès du Parti. L'importance de ce discours est dans la reconnaissance par l'État de ses crimes. L'action dissidente s'intensifie dans les années 1960 grâce au *samizdat* et *magnitizdat*. Les dissidents démontent les mythes que l'Union des écrivains s'efforce de créer. En 1971 Alexandre Galitch est exclu de l'Union. Il soutenait A. Soljénitsyne et était correspondant du Comité des droits de l'homme, créé par Andreï Sakharov. Boulat Okoudjava a publié des textes en Occident et a été condamné par conséquent par l'Union des écrivains. La communication avec l'étranger est importante car A. Soljénitsyne publie son *Manifeste* dans le *Monde* français.

³ Slavinsky, M., Stolypine D., *La vie littéraire en URSS (de 1934 à nos jours)*, Paris, Stock, 1971. p. 15. Les auteurs publiés à l'étranger comme Ilya Ehrenbourg ne perçoivent pas de droits de traduction. Le *tamizdat* signifie système clandestin de publication à l'étranger.

⁴ Zaretskaïa-Balsente, Ioulia, *Les intellectuels et la censure en URSS (1965-1985), De la vérité allégorique à l'érosion du système*, Paris, Logiques Politiques, l'Harmattan, 2000. p. 133-134 : « Plus le pouvoir de la censure augmente, moins elle devient visible. » Dans les années vingt, les documents de la censure étaient publiés même dans les journaux. » (cf. Blumm, Arlen, *Za kulisami Ministerstva Pravdy, (Dans les coulisses du ministère de la Vérité)*, Saint-Petersbourg, Akademičeskij prospekt, 1994. p. 10-11.)

⁵ Cf. Bolšaja Sovetskaja Ėnciklopedija, 1973.

l'existence, et qui se trouve « engagé » en permanence dans une quête de la vérité, pour citer une formule un peu trop souvent employée à propos de son rôle social. »¹

La censure était rigoureuse et les moyens de communication rares. La visée de la censure tsariste était différente de celle qui s'est installée en Union soviétique.

« Le contrôle des idées, en Russie tsariste, était avant tout négatif : les autorités tentaient d'empêcher l'expression d'opinions subversives, athées, révolutionnaires, etc., mais elles se préoccupaient beaucoup moins de répandre de bons principes. Elles cherchaient plutôt à laisser ignorer ce qu'elles jugeaient indésirable qu'à inculquer une idéologie officielle. La censure était toute à la fois morale, politique et religieuse. Même un écrivain « convenable » comme Tchekhov fut souvent obligé de supprimer des détails, quant aux relations sexuelles de ses personnages, et d'estomper l'âpreté des querelles domestiques, afin que ses nouvelles puissent être lues « en famille ». D'une façon générale, la censure russe du XIX^e siècle s'intéressait plus aux faits et aux personnes qu'aux idées. »²

Elle entravait la création mais elle ne la rendait pas nulle. Il existait même un comité pour « censurer les censeurs » :³ « Un censeur pouvait se voir puni pour manque de vigilance, concept typiquement russe, et être arrêté et mis en prison, comme un vulgaire écrivain ; aussi les censeurs s'opposaient souvent à des textes inoffensifs, pour bien montrer que rien ne leur échappait. On pouvait les suspendre ou les révoquer [...] »⁴ L'approbation d'un premier censeur ne garantissait donc pas la publication de l'œuvre, comme c'était le cas en Union soviétique. Selon les textes de l'URSS, et en totale contradiction avec les faits historiques, la Révolution et la création de l'URSS auraient supprimées la censure sur la terre russe. Ainsi, dans les années 1970, l'emploi du mot « censure », même pour décrire la Russie tsariste est définitivement interdit « afin de ne pas provoquer des allusions à la situation actuelle. [...] La raison se trouve dans les événements de Tchécoslovaquie en 1968 (époque à partir de laquelle la censure devient de plus en plus cruelle) et dans la peur du pouvoir d'une situation éventuellement analogue en URSS. »⁵ La censure était évoquée à l'aide des synonymes tels que « la réglementation de la lecture », « le contrôle de la presse ». ⁶ Il y a donc toujours cette volonté de voiler l'existence de la censure en Union soviétique.⁷

¹ Hingley, Ronald, *Les écrivains russes et la société (1825-1904)*, Paris, l'Univers des Connaissances, Hachette, 1966. p. 34.

² Ibid., p. 225-226.

³ Ibid., p. 226.

⁴ Ibid., p. 226.

⁵ Zaretskaïa-Balsente, Ioulia, *Les intellectuels et la censure en URSS (1965-1985), De la vérité allégorique à l'érosion du système*, Paris, Logiques Politiques, l'Harmattan, 2000. p. 134.

⁶ L. Lazarev, *Kolesiko i vintik*, 1993, n°8, *Oktyabr*.

⁷ Ibid., p. 134 : « Les membres du Glavlit étaient en contact uniquement avec les directeurs des éditions, ils leur communiquaient leurs remarques et leurs verdicts, que ces derniers devaient exécuter, transmettre aux auteurs en les faisant passer pour les leurs, sans se référer au Glavlit. « On les appelait les invisibles. » (cf. Evtouchenko, Evgueni, « Plač po cenzure », (« Les lamentations pour la censure »), *Ogoniok*, n°5, 1991, p. 24-26.)

2. La création littéraire et la censure

« On dit que la littérature soviétique de notre temps est semblable à un iceberg. À la surface, elle est soumise à la censure, elle est radieusement lisse, parlant souvent un langage cryptique. Sous l'eau, c'est le *samizdat*, dont les blocs tranchants et parfois informes ne cessent de grossir. Cette littérature d'aujourd'hui est indivisible, même si la critique soviétique la découpe en petits cubes d'une transparente orthodoxie. On ne peut plus la piétiner, ni la diffamer : c'est l'histoire de générations entières de non-conformistes, prêts à aller en prison ou « au cabanon », au nom de leurs convictions. »¹

En effet, la Révolution russe est interprétée comme une explosion socio-culturelle où l'art devient un instrument du pouvoir.² Entre les années 1930-1950 le réalisme socialiste se forme et s'érige en principe incontournable. Mais il ne s'agit pas d'emblée d'un canon intangible car les règles évoluent et se précisent tout au long de l'Union soviétique.

« Le terme de « réalisme socialiste », choisi par Staline lui-même, n'était qu'un habillage volontairement anodin de la « méthode de création du matérialisme dialectique », que préconisait la RAPP, et que l'un de ses principaux représentants, le romancier Aleksandr Fadeev, dans un discours intitulé « La voie royale de la littérature prolétarienne » (1928) définissait par l'esthétique du roman tolstoïen corrigée par le matérialisme historique. La notion de « méthode de création » avait donc pour fonction essentielle d'imposer subrepticement, par le canal de l'Union des écrivains (et des autres « Unions de créateurs »), une orthodoxie esthétique, qui faisait du Parti le juge et l'arbitre suprême non seulement dans le domaine idéologique, mais aussi dans celui des pratiques artistiques. »³

Les grands thèmes de la littérature soviétique sont l'optimisme et la foi dans la victoire du socialisme – la « [...] présence constante dans chaque œuvre des problèmes de l'État et de l'ordre socialiste. »⁴ Le réalisme socialiste ne définit pas une nouvelle technique littéraire. Selon cette doctrine, l'art ne se résume pas à une seule technique : « Non que le réalisme socialiste soit indifférent aux qualités formelles de l'œuvre ; mais la forme ne peut être une fin en soi : elle n'est que le moyen de rendre sensible l'idée. »⁵ En fait, « les statuts de la nouvelle organisation placent l'homme de lettres devant l'alternative : devenir un support actif du régime ou cesser d'écrire. »⁶ Deux formes principales de la création artistique en Union soviétique qui en découlent sont présentées ci-dessous :

¹ Svirski, Grigori, *Écrivains de la liberté, La résistance littéraire en Union soviétique depuis la guerre*, Paris, NRF, Éditions Gallimard, 1981. p. 23-24.

² Gucker, Jeanne, *La Russie – Des Idées et des Hommes*, Lorraine, Éditions CRDP, 1999.

³ Aucouturier, M., Depretto, C., *Le « réalisme socialiste » dans la littérature et l'art des pays slaves*, Paris, Cahiers slaves, n°8, 2004, p. 672-674. Absence de numérotation.

⁴ Pérus, Jean, *Introduction à la littérature soviétique*, Paris, Éditions sociales, 1949. p. 55.

⁵ Ibid., p. 78.

⁶ Slavinsky, M., Stolypine D., *La vie littéraire en URSS (de 1934 à nos jours)*, Paris, Stock, 1971. p. 39.

« - L'auteur respecte strictement la *ligne*. Il écrit rarement au sens large du verbe, il produit des variations sans surprise sur des thèmes sans surprise ;
- L'auteur s'autocensure au départ. Sachant sur quel chemin il s'aventure, il s'emploie à discerner jusqu'où il peut aller un peu trop loin. L'imagination, détournée en partie de son rôle purement créateur, sert à essayer de contourner les obstacles. Notre écrivain s'exprime à demi-mots ; au lecteur de saisir l'essentiel, d'oublier les contradictions, les louanges ou les critiques subites, les ruptures de ton ou les contradictions inexplicables qui témoignent de la présence du censeur. »¹

L'écrivain se doit de prendre en compte les dictats politique qui influence le domaine esthétique mais aussi les limites qu'ils se donnent dans la peinture de la société soviétique.²

I. Zaretskaïa présente le schéma institutionnel de la censure qui commence par l'autocensure que chaque écrivain pratique avant même de soumettre son ouvrage aux rédacteurs des revues ou des maisons d'édition : « *L'autocensure signifie la présence d'un « censeur intérieur ».* Il faut noter qu'elle est une conséquence de la peur, se manifestant à tout moment, pas uniquement chez les créateurs. »³ Le réseau du Glavlit assure l'interdiction d'un livre sur tout le territoire de l'URSS.⁴ Les directeurs en chef des revues et les directeurs des maisons d'éditions sont dans l'obligation de suivre à la lettre les indications du Glavlit. Les rédacteurs participaient même aux réunions du Parti.⁵ Dans chaque république fédérée de l'Union soviétique il y avait un représentant du Glavlit : Kraïlit, Oblit, Gorlit. Toutes les directions envoient des comptes rendus au Glavlit situé à Moscou et « aucune revue ne peut être diffusée sans son cachet d'autorisation. »⁶ Le Glavlit est lié à l'appareil du CC du PCUS,

¹ Ibid., p. 30-31.

² Ibid., p. 31.

³ Zaretskaïa-Balsente, Ioulia, *Les intellectuels et la censure en URSS (1965-1985), De la vérité allégorique à l'érosion du système*, Paris, Logiques Politiques, l'Harmattan, 2000. p. 248 : « Plusieurs auteurs soulignent l'idée que l'autocensure dépasse la censure. Michel Heller a noté dans son livre que « dans la société socialiste la censure commence par l'autocensure ». (« Lorsqu'on choisit un sujet de recherches ou un thème de roman, il faut non seulement évaluer ses chances de « passer » à un moment donné, mais aussi prévoir toutes les objections possibles des autorités idéologiques. C'est là que commence la censure. Le reste est l'œuvre des « organismes compétents » chargés de veiller sur la presse et de protéger les lecteurs comme les auteurs contre les déviations par rapport aux vérités du socialisme réel. » Michel HELLER et Aleksandr NEKRICH, *L'Utopie au pouvoir*, op. cit., p. 564.) Efim Etkind, en présentant son schéma de la censure mentionne un maillon très important : l'autocensure. « Au fond, le rôle de la censure en tant que telle, le Glavlit, se réduit un peu. » (Efim ETKIND, *Dissident malgré lui*, op. cit., p. 33) Ilya Souslov reprend la même idée. « Le Parti a donné tous les pouvoirs de la censure aux rédacteurs. Et eux, à leur tour, ont confié la tâche du contrôle aux auteurs. » (Il'ja SUSLOV, « Esse o cenzure », op. cit., p. 209.) [...] Cet héritage de l'autocensure, cette pression permanente, ne peuvent disparaître sans laisser de traces. Alexei Guerman croit que « pour avoir des changements sérieux dans le domaine artistique, dans le cinéma en particulier, il faut qu'une nouvelle génération de « non-battus » naisse, car les plus grands censeurs sont à l'intérieur de nous. Il faut un homme libre avec une conscience libre ». (Ekaterina KOZUNOVA, « Ne otvodit' glaza ot pravdy. Beseda s Alekseem Germanom », *Novoe vremia*, 1988, n°17, p. 43.)»

⁴ Ibid., p. 136 : « V. Golovskoiï, dans son article, (*Susestvuet li cenzura v Sovetskom souze*) remarque que le Glavlit, en accordant aux rédacteurs une partie de ses fonctions d'interdiction, perfectionne ses objectifs exécutifs. Par exemple, un livre, un film ou un disque interdit est enlevé de la circulation dans tout le pays en une journée, grâce à l'existence d'un réseau des représentants du Glavlit. »

⁵ Ibid., p. 137.

⁶ Ibid., p. 138.

mais également au KGB : « Parfois, c'est le KGB qui donne un ordre au Glavlit, parfois le Glavlit lui désigne le coupable ou lui donne des informations complémentaires dans les affaires littéraires. »¹ La fonction officielle du Glavlit consiste à empêcher « la divulgation des secrets d'État. »² Une liste des renseignements interdits à la publication et à la diffusion est éditée par le Glavlit.³

« [...] les sujets interdits du « Talmud » de la censure sont les suivants : les catastrophes naturelles, les incendies, les inondations, les catastrophes aériennes, les prix sur les produits et l'augmentation des prix, l'amélioration du niveau de vie dans les pays ne faisant pas partie du camp socialiste. Il existait également une liste des noms de personnes « interdites », c'est à dire celles qui se sont opposées au pouvoir. Cette liste était réactualisée en permanence. »⁴

Les noms de ces « opposants » n'existent plus pour les lecteurs dans le domaine public. La censure empêchait donc la création artistique. Cet état de fait a poussé de nombreux écrivains durant toute la période de l'URSS à rechercher des stratégies de contournement. Je ne vais pas plus approfondir l'étude de ces moyens d'évitement. I. Zaretskaïa en dresse un tableau complet dans son livre.⁵ Parmi les procédés de contournement de la censure, on peut se demander dans quelle mesure le voyage à l'étranger permettait de se libérer de la pesanteur du pouvoir. En effet, il semble qu'un certain nombre d'écrivains ont choisi de partir à l'étranger de manière temporaire et définitive afin de retrouver « un peu d'air et de liberté ». Nombreux sont les auteurs qui ne supportent pas ces conditions de vie et de création artistiques et partent vivre à l'étranger.

« À la question : « pourquoi avez-vous émigré ? » Valéry Afanassiev, pianiste, a répondu qu'il était fatigué de lire pendant la nuit les manuscrits empruntés et de traverser à sept heures du matin toute la ville pour rendre ce manuscrit à un jeune homme avec un cartable, en jeans et avec des lunettes. » (Exposé de V. D. STEL'MAH, in : *Cenzura v Carskoj Rossii i Sovetskomoj Sojuze, op. cit.*, p. 50.) Cette plaisanterie décrit parfaitement la réalité. La censure a conditionné le comportement de la société. Dans le roman de Fazile Iskander Sandro de Tchegeme, la société est divisée entre ceux qui travaillent et ceux qui surveillent. C'est une allégorie sur la société soviétique. Le positionnement vis-à-vis de la censure est devenu déterminant dans le système de valeurs de la population. »⁶

¹ Ibid., p. 140.

² Ibid., p. 158.

³ Ibid., p. 158 : « « *Perecen'svedenij zapresennyh k publikacii v otkrytoj pcati, k translacii po radio i televideniu* », connu sous le nom de *perecen* (la liste). »

⁴ Ibid., p. 161-162. (cf. Hingley, Ronald, *Russian writers and Soviet society 1917-1978*, Londres, Routledge Library Editions : Russia and Soviet Literature, 1979. p. 211).

⁵ La langue d'Esopé (parler indirectement des phénomènes et des personnes) ; Le choix de la forme (humour ou fantastique) ; La littérature et le cinéma pour les enfants ; Le soutien des pairs artistiques (faire le maximum pour permettre la publication d'un livre) ; L'appréciation des dirigeants ; Le soutien de l'intelligentsia technique ; Les moyens totalitaires ; La célébrité ; Coller une étiquette idéologique ; Jouer sur l'incompétence ; Le moyen relationnel et les « faiblesses humaines » ; Le facteur géographique ; Magnitizdat ; Diffusion orale ; Kapoustniki ; Kvn ; Derevenchtchiki.

⁶ Ibid., p. 256.

Il est certain que la nécessité de fuir n'a pas été toujours la même tout au long de l'histoire de l'Union soviétique. Tout simplement parce que la pression de la censure a varié, son mode opératoire également. Le but de cette présentation n'est pas de faire une étude du rapport entre les écrivains et la censure mais bel et bien de montrer comment le voyage à l'étranger apparaît comme une forme de « jeu » avec la censure. Je me limiterai pour finir à un exemple pour illustrer la situation : celui de la génération du dégel qui fait un compromis avec la censure pour pouvoir communiquer ses idées au peuple soviétique, s'inscrivant donc dans la culture soviétique tout en refusant la collaboration avec le pouvoir.

Sous Staline, chaque année, l'État exerçait une pression de plus en plus étouffante sur la littérature mais la situation a changé après sa mort : « *Après une longue période de sécheresse, quand la terre elle-même se fendille, il arrive que soudain tombent des pluies abondantes ; alors la steppe brûlée renaît d'un seul coup. Ainsi, après le découronnement de Staline, renaquit et s'épanouit, dans sa diversité imprévue, la vie culturelle russe.* »¹ Les interdictions de publication des œuvres par la censure ont amené les écrivains et poètes à l'idée d'un contournement de la censure par la voie de la dactylographie : « *À défaut de maisons d'édition et d'imprimerie – toutes entre les mains de l'État, [...] – ces intellectuels de plus en plus nombreux utilisent les moyens du bord : dactylographie, photocopie, ronéotypie ; ils sont ainsi sûrs que leurs textes, c'est-à-dire leur pensée, seront entièrement respectés.* »² Mais depuis 1953 « *[...] il s'agit d'une activité organisée qui permet de s'exprimer librement [...]* ».³ Les techniques de diffusion jouent un rôle important pendant la période du dégel car elles permettent une diffusion plus large et plus rapide. C'est une presse clandestine, à laquelle nombre d'écrivains recourent pour pouvoir publier leurs œuvres et faire en sorte pour qu'elles soient lues.

« Le *samizdat* est devenu un facteur important de la vie culturelle, une source d'inquiétude et un sujet d'enquête pour les services de sécurité. Le phénomène, qui s'est affirmé surtout de 1955 à 1965, persiste au-delà de cette date ; les textes ainsi diffusés ne sont pas seulement de caractère poétique ou romanesque, mais touchent également à la politique, à la philosophie et à la religion. »⁴

Pourtant, les questions liées à la soumission de la littérature à l'ordre du Parti furent soulevées par A. Soljénitsyne, puis, en janvier 1968, par G. Svirski⁵ pendant une réunion des écrivains

¹ Svirski, Grigori, *Écrivains de la liberté, La résistance littéraire en Union soviétique depuis la guerre*, Paris, NRF, Éditions Gallimard, 1981. p. 174.

² Slavinsky, M., Stolypine D., *La vie littéraire en URSS (de 1934 à nos jours)*, Paris, Stock, 1971. p. 31.

³ Slonine, Marc, *Histoire de la littérature russe soviétique*, Lausanne, L'Âge de l'Homme, 1985. p. 315.

⁴ Ibid., p. 315.

⁵ Samizdat I, La vérité n°546, *La voix de l'opposition communiste en U. R. S. S.*, novembre 1969. p. 199-200 : « *La censure (p. 199 – transcription du discours de Gueorgei Svirski, datant de 22 janvier 1968) : « a envahi toute*

membres du Parti.¹ Par la suite, Svirski fut exclu du Parti. Dans un entretien qu'A. Soljénitsyne a accordé à Pavel Lichko – un journaliste soviétique, et qui fut publié en mars 1967 dans *Kulturny Zivot*, l'écrivain soviétique exprime sa volonté d'écrire quelque chose qui dépasserait les frontières nationales et politiques. Dès lors, il a pour ambition de présenter des problèmes sociaux dans les pays développés sans faire de distinction en fonction du régime politique dominant. Autrement dit, A. Soljénitsyne ne veut pas continuer à propager des mensonges. Il souhaite, au contraire, enlever tous les masques et apparaître devant son lectorat tel qu'il est, en défendant les propos qui sont les siens : « *L'écrivain, lui, doit avoir le souci de se laisser guider par sa propre mémoire artistique, il doit écrire au sujet de ce qu'il voit et de la façon dont il le voit. En littérature, tout maquillage est nuisible.* »² A. Soljénitsyne met en avant les obligations de l'écrivain envers la société mais surtout des devoirs envers chaque homme : « *La vie de l'individu n'est pas toujours conforme à celle de la société, la collectivité ne vient pas toujours en aide à l'individu. Tout homme a de nombreux problèmes que la collectivité ne peut résoudre ; l'homme est une unité physiologique et spirituelle avant d'être membre de la société. L'écrivain n'a pas moins de devoirs envers l'individu qu'envers la société.* »³ Ce n'est pas seulement le statut de l'écrivain qui est remis en question mais le système politique dans sa globalité et donc le Parti communiste. A. Soljénitsyne assume sa position vis-à-vis de l'idéologie du Parti et de la censure. Au Congrès du 16 mai 1967, A. Soljénitsyne propose de

la littérature sociale avec la cruauté aveugle d'une inondation. L'Union des écrivains a tenté de sauver ne serait-ce que quelques livres de grands artistes, de Soljenitsyne, Bek et d'autres. Mais quoi ! L'opinion du collectif des écrivains ne signifie rien aujourd'hui. Pour parler en termes imagés, l'Union des écrivains a disparu sous les eaux, comme la ville de Kitej. (Allusion à l'opéra de Rimski-Korsakov « La cité invisible de Kitej », ville inondée dont quelques reflets sont perceptibles sous la surface de l'eau.) Seules les coupoles émergent des hautes eaux de la censure... Chaque écrivain a sa conscience de citoyen. L'écrivain communiste a en outre sa conscience de membre du Parti. Il répond de ce qu'il écrit. Mais ce droit de répondre devant le peuple de ce qu'il a écrit lui est retiré. L'écrivain est humilié, dépouillé de l'essentiel – du droit de faire part au peuple de ses pensées et sentiments intimes, du droit de parler de manière responsable, sans l'intervention d'une instance pseudo-secrète qui s'est arrogé celui de tout décider pour lui, en biffant ce qui lui convient. L'écrivain-sociologue se sent aujourd'hui citoyen de deuxième ou troisième zone. Il est écrasé par une existence sans lois, écrasé par le primitivisme militant des instances de contrôle. » Plus loin, p. 206 : « Lénine dit qu'on ne doit pas mentir, même aux ennemis. Chez nous, on ment aux amis. Combien a-t-on menti ces dernières années ! On a menti sur Pasternak, sur Soljenitsyne, on a menti sur Voznessenski, sur Evtouchenko, sur Evguenia Guinzbourg, sur Boulat Okoudjava. On a menti en disant qu'ils ne sont pas des patriotes, qu'ils encouragent les éléments arriérés... Que n'a-t-on pas proféré comme mensonges ! Nous nous sommes si bien habitués au mensonge que parfois nous ne nous soucions même pas d'une ombre de vraisemblance. Nous attirons dans ce mensonge les écrivains eux-mêmes, qui sont obligés de dire des contre-vérités, de mentir, comme on dit, au nom d'une discipline supérieure. » Mais également p. 208 : « L'élimination des livres de discussion est un symptôme particulièrement dangereux. Il signifie que l'on n'a pas besoin de gens qui pensent. Celui qui pense dans les conditions de l'arbitraire est en puissance un mal-pensant. »

¹ Ibid., p. 199 : « Mais en posant ce problème au cœur même d'une réunion du Parti, en suscitant les applaudissements et l'approbation de la majorité des présents, Svirski donnait au problème de la censure un caractère plus profondément politique. Sous l'appel, peut-être sincère d'ailleurs, à la compréhension de la direction du Parti, cette dernière ne pouvait pas ne pas déceler le premier moment d'une attaque frontale contre sa politique, que Svirski l'ait ou non voulu. »

² Soljenitsyne, Alexandre, *Les droits de l'écrivain suivi de Discours de Stockholm*, Paris, Seuil, 1969. p. 19.

³ Ibid., p. 19-20.

supprimer toute forme de censure, qu'elle soit ouverte ou fermée. Il demande également une assurance de la part des maisons d'édition qu'elles imprimeront toutes les pages d'une œuvre créée. La dénonciation du mensonge est également celle de la violence : « *La violence trouve son seul refuge dans le mensonge, et le mensonge son seul soutien dans la violence. Tout homme qui a choisi la violence comme moyen doit inexorablement choisir le mensonge comme règle.* »¹ Les écrivains et les artistes peuvent vaincre le mensonge en appelant d'autres écrivains et artistes à se révolter contre le mensonge propagé. Dans les faits, leur arme est dans leur art et cette arme peut s'opposer au pouvoir du Parti. Il faut faire la guerre au pouvoir et l'abattre car « *Une parole de vérité pèse plus que le monde entier.* »² L'art a, par conséquent, la possibilité de modifier le fonctionnement d'une société. Dans le cas de l'Union soviétique, dans son effondrement c'est la culture qui se charge d'abattre le politique.

En 1968, lors d'une réunion des écrivains moscovites, Andreï Svirski exprime son désaccord avec la massification du mensonge :

« Nous sommes si accoutumés au mensonge, que parfois nous n'avons plus le souci de la moindre vraisemblance. Nous entraînon dans ce mensonge les écrivains eux-mêmes, qui se voient obligés de dire le contraire de la vérité, de mentir selon une discipline supérieure, comme on dit... L'écrivain est humilié, dépouillé de l'essentiel – du droit de faire part au peuple de ses pensées et sentiments intimes, du droit de parler de manière responsable, sans l'intervention d'une instance pseudo-secrète qui s'est arrogé celui de tout décider pour lui, en biffant ce qui lui convient... »³

Le mensonge dicté par l'État est tellement rentré dans les habitudes qu'on l'applique naturellement. Ce mensonge enlève aux écrivains la possibilité de faire leur travail comme il se doit. Par conséquent, pour que la littérature revive, il faut renoncer au mensonge et commencer à propager la vérité, en redécouvrant la capacité de réfléchir par soi-même. À partir du moment où cette renonciation se met en place, on peut parler en termes d'opposition et de résistance littéraires.

I. Zaretskaïa-Balsente dans *Les intellectuels et la censure en URSS (1965-1985), De la vérité allégorique à l'érosion du système*, décrit l'idéologie comme filet moral de la société soviétique, tandis que la censure en serait le filet institutionnel. L'idéologie du Parti est annoncée dans le code moral, qui est décrit dans le Programme du Parti de 1961. En ce qui concerne la censure, elle apparaît comme un instrument à l'aide duquel le Parti transmet son programme idéologique. On appelle, essentiellement, à être vigilants parce que les ennemis sont

¹ Ibid., p. 123.

² Ibid., p. 124.

³ Ibid., p. 11.

partout. Ceci suggère un caractère militaire dans les mentalités. Il est notamment souligné chez V. Vyssotski, dans « l'Instruction avant un voyage à l'étranger ». Dans ce poème, le personnage principal rêve qu'il forge un bouclier et une épée pour attaquer ses ennemis – les pays étrangers et surtout les pays capitalistes. Ce stéréotype manipulé par V. Vyssotski lui permet de se moquer des autorités soviétiques sans que la censure ne le réproouve.

Le principe de la double pensée sépare la vie publique de la vie privée. Ilya Ehrenbourg, entre autres, n'a jamais réussi à dépasser l'ambiguïté de sa position politique et sociale. Pour rester en vie, il fallait se faire servile au Parti. La période de la stagnation se place dans la continuité du Dégel et se prolonge jusqu'à l'année 1985. Aucune initiative n'est exprimée, on vit dans l'attente d'une issue. Les opposants les plus dangereux et les plus talentueux partent à l'étranger. Sous Brejnev, la lutte contre la censure devient un mode de vie. L'existence même de la censure prouve combien le régime redoute le pouvoir de la parole. Dans les années 1980, la population commence à s'affirmer contre le pouvoir en place et cette peur se renforce, annonçant les changements à venir.¹

Outre la censure dans le domaine purement littéraire, les écrivains devaient également surmonter d'autres obstacles s'ils voulaient être autorisés à se rendre à l'étranger : ils devaient recevoir l'autorisation des services organisant les voyages des citoyens soviétiques en Occident.

¹ Zaretskaïa-Balsente, Ioulia, *Les intellectuels et la censure en URSS (1965-1985), De la vérité allégorique à l'érosion du système*, Paris, Logiques Politiques, l'Harmattan, 2000. p. 280 : « Mais c'est le système qui, sans le vouloir, crée les conditions d'existence du non-conformisme intégré. La disparition de la censure grâce aux mérites du non-conformisme intégré mène à sa propre disparition. »

3. L'organisation et le contrôle du voyage des Soviétiques en France

La reconnaissance de l'URSS par la France en 1924, marque le début des voyages des Soviétiques en France. Les voyages encouragés par le gouvernement ont un caractère diplomatique. Cependant, ceux qui effectuent ce voyage diplomatique ne sont pas nécessairement des diplomates, mais aussi des intellectuels et des écrivains. Ils étaient chargés de créer des liens avec des intellectuels occidentaux et de participer à des échanges culturels. Leur voyage était en réalité une mission d'État. Souvent l'écrivain qui voyageait était muni d'un passeport de diplomate soviétique. Les auteurs-voyageurs étaient choisis et envoyés par le Politburo du Parti communiste de l'Union soviétique (PCUS), les organes de surveillance d'État.¹ La police d'État se positionne quant au choix des voyageurs. Par exemple, A. Lounatcharski contacte le 19 décembre 1923, les représentants de Narkompros – le commissariat du peuple à l'éducation – pour les informer du départ prochain de V. Maïakovski et leur demander une aide financière.² Mais la procédure est identique pour les autres écrivains soviétiques de cette époque. Comme nous l'avons dit précédemment, ils ne sont pas simplement des écrivains mais des représentants-diplomates de l'URSS à l'étranger. Lors de leurs voyages ils sont accueillis dans les résidences soviétiques en France et ils interviennent dans des conférences organisées par les représentants de l'URSS en France. Dans l'Entre-deux-guerres la France est souvent la dernière étape du voyage de l'intellectuel soviétique. Il commence son parcours des pays occidentaux par Riga, puis passe ensuite par Berlin avant d'arriver à Paris. La capitale française était visitée en dernier car elle était considérée comme le centre politique et culturel de l'Europe. Il était donc important pour le gouvernement soviétique de créer des terrains d'entente avec la France.³

Les récits de voyages de la période soviétique peuvent être lus comme des rapports rédigés sous sur le contrôle du Parti. Ainsi V. Maïakovski ne décrit pas seulement ce qu'il voit, mais analyse également la situation politique et économique de la France. Il donne son avis sur sa production littéraire et artistique. Maïakovski n'est pas une exception. D'autres écrivains, notamment des membres de la LEF – mouvement littéraire de gauche – commencent leurs

¹ La Tchéka (1917), renommée Guépéou (1922), puis le NKVD (1934).

² Ponomariev, Evgueni, *Tipologija sovetskogo putešestvija : « Putešestvie na Zapad » v literature mežvoennogo perioda, (Typologie du voyage soviétique en Occident dans la littérature des années 1920-1930)*, Saint-Pétersbourg, Izdatel'stvo SPbGUKI, 2014. p. 48 : « (19 декабря 1923 года (подготовка следующей поездки) Луначарский пишет письмо « Товарищам полпредам, представителям НКП за границей и другим представителям Советской власти » : « Известный поэт В.В.Маяковский командировается Наркомпросом в длительную поездку с широкими художественно-литературными целями. Наркомпрос РСФСР просит всех официальных представителей российского и союзных правительств /.../ оказывать ему всемерную поддержку ».

³ Ibid., p. 49.

carrières par l'écriture des récits de voyages qui se caractérisent par leurs recherches esthétiques mais aussi leur dimension sociale.

« Sa déclaration de 1923 exprime clairement ses positions : « Nous refusons toute distinction entre poésie, prose et langue de tous les jours. Nous ne reconnaissons qu'un outil – le mot – et nous l'utilisons pour notre tâche immédiate. Nos objectifs sont les suivants : une organisation phonétique de la langue, un rythme polyphonique, la simplification de la construction verbale, l'invention de nouveaux procédés thématiques. Il ne s'agit pas là de satisfaire des préférences purement esthétiques, mais d'ouvrir un laboratoire où soit élaborée l'image la plus exacte du monde contemporain. Nous ne sommes pas des créateurs épris de discours emphatiques, nous sommes les maîtres d'œuvres d'ordre social. » Cette déclaration fait apparaître le lien entre les formalistes, qui s'intéressaient au métier littéraire et à la linguistique, et d'autres chefs de file qui se préoccupaient du rôle de la littérature dans la société nouvelle. »¹

Les porte-parole officiels du LEF étaient V. Maïakovski, N. Asséev et L. Brik, ils exprimaient le principe de l'utilité sociale de l'art.

« On tendait généralement ces années-là, sous l'influence de l'idéologie marxiste, à effacer toute différence entre travail physique et travail intellectuel. Mais Maïakovski ne perdait évidemment pas de vue les traits distinctifs du métier littéraire et de l'effort créateur ; il appelait la poésie « une chevauchée dans l'inconnu » et saluait l'effort du poète : « C'est comme d'extraire du radium – une année de travail, un gramme de gagné, pour un mot il faut une tonne de minerai verbal ». Mais il était prêt à oublier ses convictions intimes dans l'intérêt de la Révolution. Et ce n'était pas une tâche aisée. »²

Le poète le plus connu du LEF, V. Maïakovski est aussi l'un des plus lus en Union soviétique : « De 1917 à 1954, plus de 23 millions d'exemplaires de ses œuvres ont été vendus, tant en russe que dans les traductions en 51 langues parlées dans les diverses républiques. Des villages, des rues, des places portent son nom, ainsi que des sovkhoses, des kolkhozes, des écoles, des bibliothèques, des théâtres, des vapeurs et une station de métro de Moscou. »³ De nombreux écrivains de ce courant,⁴ dont V. Maïakovski, ont commencé leur carrière par l'écriture des

¹ Slonine, Marc, *Histoire de la littérature russe soviétique*, Lausanne, L'Âge de l'Homme, 1985. p. 22-23.

² Ibid., p. 23.

³ Ibid., p. 31.

⁴ Slavinsky, M., Stolypine D., *La vie littéraire en URSS (de 1934 à nos jours)*, Paris, Stock, 1971. p. 245 : « Réflétant fidèlement les conceptions des futuristes, LEF combat pour un art original, mis au service de la révolution. Tout en cherchant avidement de nouveaux moyens d'expression, la revue refuse à l'art toute valeur en soi et ne lui accorde qu'un rôle de propagande. Ses violentes attaques contre l'art bourgeois s'accompagnent de non moins violentes convulsions internes. Elle aussi cesse de paraître en 1925, mais deux ans plus tard le mensuel Nouveau LEF lui succède. Plus encore que sa devancière, la nouvelle revue, dirigée par Maïakovski, réfute la valeur de l'art au profit du « fait » et souligne sa prédilection pour la photographie aux dépens de la peinture. Si LEF prétend réaliser l'union de toutes les tendances « de gauche », Novy LEF s'adresse pratiquement à une catégorie très limitée de lecteurs. Les attaques incessantes auxquelles se livre la nouvelle publication contre les belles-lettres en tant que genre suscitent une violente polémique avec Maxime Gorki. Cette polémique dégénère bientôt en joutes littéraires avec la plupart des « grosses » revues. En 1928, Maïakovski prend ses distances avec la revue et lance son fameux slogan : « Plus à gauche que le LEF ! » Peu après, Nouveau LEF est interdit. À cette époque déjà on s'embarrasse fort peu de considérations de droit ! »

récits de voyages. Ces récits sont publiés dans des revues soviétiques¹ et connaissent une large diffusion. L'écriture des récits de voyages sur l'Occident est un genre encouragé par le pouvoir soviétique. Lorsque Maïakovski retourne en URSS il fait aussitôt un compte rendu oral de son voyage en France.

« [...] dans un poème de Maïakovski nous pouvons lire « Camarades ! Laissez-moi vous raconter mes impressions sur Paris et sur Monet » (1923) : dès son retour à Moscou le poète se rend au Département d'éducation de la ville de Moscou pour obtenir une autorisation pour faire des conférences sur son voyage. [...] L'écrivain-conférencier doit à la fois diffuser ses impressions de voyage dans un pays exotique devant un grand public, et rapporter l'opinion publique de l'ennemi potentiel devant les instances de contrôle. Après quelques temps, l'écrivain doit rendre un rapport écrit officiel sous forme de récit de voyage. »²

Chaque homme soviétique, et toute personnalité artistique, est dans l'obligation de promouvoir en permanence, aussi bien en pratique qu'en théorie, l'orientation idéologique soviétique. Par conséquent, on unifie tous les domaines : scientifiques, artistiques et littéraires. Il n'y a plus aucune différenciation entre les champs, ni entre les discours parlés et les récits rédigés. Souvent les auteurs soviétiques oralisent leurs ouvrages en les lisant en public mais également à la radio, ce qui facilite encore davantage l'accès à la « culture soviétique » pour la population qui n'est pas encore complètement alphabétisée. L'acculturation prend place alors petit à petit mais en continu. L'ethos soviétique se développe à travers la popularisation du réalisme socialiste et la vulgarisation littéraire et esthétique. Il se définit, par conséquent, par une transparence discursive et politique totale, ce qui amène à délaisser les lettres écrites ou en tout cas à s'attacher à proposer un texte écrit compréhensible par le plus large public. On pourra lire la confirmation de cette obligation de faire des comptes rendus à l'oral et à l'écrit dans une lettre envoyée par Viktor Kurilov qui porte sur Lev Nikouline dans les documents de RGALI – archives d'État de la littérature et de l'art.

« La recension d'un certain N. V. sur l'exposé de Nikouline sur le voyage en Europe (publié dans « Krasnaya gazeta » dans les années 1930) retient notre attention à cause de son ton exigeant : « L'écrivain a bien évidemment pris des notes pendant le voyage. Il ne pouvait

¹ De nombreuses revues soviétiques avaient des rubriques décrivant la vie en-dehors des frontières de l'URSS : « Za rubežom », « Krasnaja nov' », « Meždunarodnoe obozrenie », « V čuzhix krajax », « Po čužim krajam », « Za granicej ». Plus tard, « Doma i zagranicej ».

² Ponomarev, Evgueni, *Tipologija sovet'skogo putešestvija : « Putešestvie na Zapad » v literature mežvoennogo perioda, (Typologie du voyage soviétique en Occident dans la littérature des années 1920-1930)*, Saint-Pétersbourg, Izdatel'stvo SPbGUKI, 2014. p. 155 : « [...] в стихотворении Маяковского « Товарищи ! разрешите мне поделиться впечатлениями о Париже и о Моне » (1923) : поэт прямо с вокзала отправляется в Московский отдел народного образования – МОНО, чтобы получить разрешение на лекции о своем путешествии. [...] Писатель-лектор действует одновременно и как популяризатор, рассказывающий об экзотической жизни, и как дипломат-разведчик, докладывающий об общественном мнении потенциального врага. Через какое-то время писателю необходимо представить письменный отчет-травелог. »

pas faire autrement. Je ne peux l'imaginer sans un grand carnet rempli d'observations aiguisées sur la vie à l'étranger. » »¹

V. Maïakovski établit de nombreux voyages en Europe et écrit des récits sur ceux-là entre les années 1922 et 1928, et il met en place les contours de ce genre en URSS. Les textes rédigés par d'autres auteurs après lui reprennent les mêmes thèmes et motifs. V. Maïakovski est en quelque sorte le nouveau Karamzine. Comme l'auteur des *Lettres d'un voyageur Russe* il donne un modèle de représentation de la France et de la société française qui va servir de matrice aux autres textes sur le voyage en France.

La présence de certains thèmes et motifs a une origine littéraire. Elle s'explique aussi comme dans le cadre de la censure par des contraintes structurelles, concernant en particulier l'organisation du voyage. Le Narkompros – commissariat du peuple à l'éducation, organisait des échanges de professeurs et de spécialistes pour les voyageurs français voulant découvrir l'URSS.² La VOKS³ (1925) – société pour des relations culturelles avec l'étranger, avait pour fonction d'accueillir les voyageurs étrangers – personnalités des domaines de la science et de la culture : « *mais aussi [de] diffuser largement hors de l'URSS les publications, les photographies, les films ou les expositions soviétiques et remplir diverses tâches d'expertise concernant la culture étrangère.* »⁴ Après la reconnaissance de l'URSS par la France en 1924, dans l'ambassade de Russie à Paris un diplomate référent « *travaillait à relayer l'action de la VOKS.* »⁵ En 1928, l'association des Amis de la Russie nouvelle ou Cercle de la Russie neuve dirigée par Gabrielle Duchêne devient l'interlocuteur privilégié de la VOKS. En 1929 est fondée la Société d'État par actions pour le tourisme étranger en URSS.⁶ L'Intourist est une infrastructure touristique de masse sous contrôle de l'État⁷ dirigé par les commissariats du peuple au Commerce extérieur et aux Voies de communications.⁸ Comme son nom l'indique, la société est chargée de développer le tourisme étranger et remplit les fonctions d'une agence

¹ RGALI, fonds 350, inventaire 1, section 14, feuille 142 : « *Характерна требовательная интонация рецензии некоего Н.В. на доклад Л.Никулина, прочитанный по следам европейской поездки (« Красная газета », 1930-е годы) : « Писатель, конечно же, вел путевые записи. Не мог не вести. Странно подумать, что у него не было объемистого блокнота – испытанной « камеры отражения » моментальных и « с выдержкой » снимков, совершаемых острым писательским глазом.* » »

² Cœuré S., Mazuy R., *Cousu de fil rouge ; Voyages des intellectuels français en Union soviétique, 150 documents inédits des Archives russes*, Paris, CNRS Éditions, 2012. p. 45.

³ *Всесоюзное общество культурной связи с заграницей.*

⁴ Op. cit., p. 15-16.

⁵ Ibid., p. 15.

⁶ *Акционерное общество по иностранному туризму в СССР.*

⁷ Cœuré S., Mazuy R., *Cousu de fil rouge ; Voyages des intellectuels français en Union soviétique, 150 documents inédits des Archives russes*, Paris, CNRS Éditions, 2012. p. 15. Dans Studer, Brigitte, « Le voyage en U.R.S.S. et son « retour » », *Le Mouvement Social*, n°205, 2003. p. 3-8. p. 4.

⁸ Ibid., p. 18.

de voyage.¹ Malgré les objectifs fixés qui sont d'abord économiques, le politique n'est pas laissé de côté. Le tourisme de l'URSS est un tourisme politisé, tout autant que le voyage. L'Intourist dépendait du commissariat du peuple au Commerce extérieur (1929-1933 et 1938-1964) ou du *praesidium* du Soviet Suprême de l'Union soviétique (VCIK)² (1933-1938), mais était également sous le contrôle du Commissariat du peuple aux Affaires intérieures (NKVD). C'est à Paris qu'ouvre, pour la première fois en Occident, le réseau d'agences de l'Intourist (1932).

« L'organisme fut petit à petit le canal d'invitation : la VOKS bien sûr, chargée de l'« intelligentsia », mais aussi les commissariats du peuple, au premier rang desquels le *Narkomindel*, qui invitait régulièrement des représentants des gouvernements français, l'Union des écrivains fondée en 1932, ou les organisations sportives ou professionnelles soviétiques qui accueillaient leurs homologues, prolétaires ou non. Seuls les communistes venus clandestinement se former en URSS échappaient à l'aide matérielle de l'Intourist. À l'inverse, du fait que des membres de l'« intelligentsia » pouvaient s'inscrire aux voyages collectifs organisés par l'Intourist, ses dirigeants demandaient fréquemment à la VOKS de les recevoir ou d'organiser des rencontres et des visites plus spécifiquement culturelles. »³

Dans les années 1930-1937 ces organisations perdent le peu d'autonomie qu'elles possédaient encore dans les années 1920. Les deux organismes ont connu purges et réorganisations.⁴ La « Grande terreur » et la Seconde Guerre mondiale annoncent une période moins propice aux voyages.

Néanmoins, les relations diplomatiques avec l'Occident reprennent dès 1946 : « *La paix revenue, la diplomatie culturelle reprit ses activités dès 1946 par l'intermédiarité de la VOKS, de l'Intourist, et de la commission étrangère de l'Union des écrivains, sous la houlette du Comité central du parti, du Narkomindel devenu ministère des Affaires étrangères (MID) avec son puissant secteur chargé de la presse, et du ministère du Commerce extérieur.* »⁵ Le Comité pour les relations scientifiques avec l'URSS et le Cercle de la Russie neuve n'existent plus après la Seconde Guerre mondiale. C'est l'association « France-URSS », qui prend le relais : « *France-URSS fut lancée dès 1942 à Alger et tint son premier congrès national à Paris en janvier 1945. Secrétaire général des AUS depuis la fin de l'année 1932, Fernand Grenier*

¹ Vente de billets, visas, transit, change, transports, hôtellerie, spectacles, vente de souvenirs, guides et publicités, assurances, etc.

² Op. cit., p. 18.

³ Cœuré S., Mazuy R., *Cousu de fil rouge ; Voyages des intellectuels français en Union soviétique, 150 documents inédits des Archives russes*, Paris, CNRS Éditions, 2012. p. 17-18.

⁴ Ibid., p. 19 : « *Canalisées et centralisées par le pouvoir, les « organisations sociales » virent disparaître l'autonomie relative des années 1920. À la tête de la VOKS, Olga Kameneva, bannie en même temps que son frère Léon Trotski et bientôt arrêtée comme son mari Lev Kamenev, fut remplacée par Fedor Petrov puis Aleksandr Arosev.* »

⁵ Ibid., p. 21.

redevint après-guerre le pilier de l'Association, toujours présidée par des compagnons de route : Paul Langevin, Frédéric-Joliot Curie (membre du PCF) puis le général Petit. »¹ Chargée de l'importation des productions artistiques soviétiques en France, l'association était responsable également de l'organisation des voyages de l'intelligentsia française en URSS. Cependant, il arrivait que l'Union des écrivains soviétiques envoie elle-même l'invitation aux écrivains français.² Les voyages reprennent de façon régulière à partir de l'année 1949. L'association « France-URSS » se chargeait de l'organisation des voyages à la fois pour les intellectuels et pour les touristes.

« Alors que les bonnes relations franco-soviétiques, marquées par le voyage du général de Gaulle en 1944 et la signature d'un traité, s'étaient notablement dégradées, cette centralisation accrue servait l'URSS. Moscou finançait partiellement France-URSS et gardait la main sur sa direction *via* un parti communiste que Maurice Thorez avait fidèlement coulé dans le moule stalinien. En ces temps de Guerre froide, France-URSS devint sans doute avec le Mouvement des partisans de la paix, la plus importante de ces « organisations de masse » qui permettaient à la « contre-société »³ communiste de ne pas être totalement isolée de la vie politique, sociale et culturelle française, malgré des valeurs ostensiblement hostiles à celles de la IV^{ème} République, et des dirigeants exclus du gouvernement depuis 1947. À l'inverse, la présence affirmée du PCF dans les instances dirigeantes de l'association en éloigna des intellectuels qui, comme le grand professeur de russe André Mazon, avaient longtemps espéré que la VOKS resterait un interlocuteur pour des échanges culturels dépolitisés. »⁴

La période de la déstalinisation est marquée par une mutation de la diplomatie culturelle : « *Les modalités de contrôle des partis communistes occidentaux et de leurs organisations de masse évoluèrent sensiblement avec la dissolution en 1956 du Kominform et la création au Comité central du PCUS du Département international pour les relations avec les pays capitalistes.* »⁵ La libéralisation dans tous les domaines culturels liée au Dégel atteint son apogée en octobre 1956.⁶ Même des groupes de touristes, sous surveillance, peuvent aller visiter les pays européens.

« De ses multiples voyages à l'étranger, (Dans la période de dégel, des délégations d'intellectuels voyagent. Evtouchenko s'est rendu en France et même en Espagne. Voznessensky a séjourné aux États-Unis. Ces déplacements répondent généralement à des

¹ Ibid., p. 21.

² Ibid., p. 22 : « [...] même si l'invitation directe par l'Union des écrivains dont bénéficia par exemple Jean Hugo fonctionnait toujours. »

³ Kriegel, Annie, *Les communistes français (1920-1970)*, Paris, Seuil, 1968.

⁴ Op. cit., p. 22.

⁵ Ibid., p. 22-23.

⁶ Slavinsky, M., Stolypine D., *La vie littéraire en URSS (de 1934 à nos jours)*, Paris, Stock, 1971 p. 102 : « En octobre 1956, l'euphorie du Dégel atteint son point culminant dans tous les domaines de la vie culturelle. La libéralisation a gagné même le secteur du tourisme : des groupes de quatre cents à six cents touristes soviétiques, solidement encadrés de surveillants, font des apparitions très remarquées dans diverses capitales européennes, visitant au pas de course monuments et musées. »

invitations anciennes étudiées ou s'insèrent dans les échanges culturels.) il rapporte une moisson d'impressions qui lui inspirent ses recueils *la Poire triangulaire* (1962) et *les Antimondes* (1964). »¹

En 1957, la VOKS est remplacée par l'Union des sociétés soviétiques d'amitié et des relations culturelles avec les pays étrangers (*Sojuz c Zarubežnymi Stranami, SSOD*), qui développe

« [...], en miroir de France-URSS, la société « URSS-France » en réseau avec les autres « sociétés d'amitiés ». La diplomatie culturelle se voulait désormais de masse, ce qui ne voulait pas dire sans contrôle politique. L'Intourist poursuivit ses activités après une nouvelle réforme de son « actionnariat », développant un tourisme élargi à destination des pays occidentaux et des démocraties populaires. »²

Pendant toute cette période, les deux grandes institutions de voyage, se chargeaient également de la mission d'accueil des citoyens étrangers. Il était hors de question qu'un voyageur découvre en solitaire l'URSS. Tous les voyages sont encadrés du début jusqu'à la fin. Les accompagnateurs soviétiques qui guidaient les écrivains étrangers en URSS devaient rédiger des rapports réguliers. Il en était de même en France, les rapporteurs soviétiques installés à Paris, rendaient compte des activités des intellectuels soviétiques. Il est possible de lire quelques rapports dans les documents secrets d'État.³ Ce système est installé pour mieux surveiller les voyageurs et informer les autorités

« sur le travail d'influence en France, complétant les relations faites par les représentants diplomatiques. Ils prennent place dans le cadre plus vaste de cette « civilisation du rapport » constituée par l'État-parti soviétique. On ne connaît pas toujours la provenance exacte du rapport (on songe ainsi au rôle particulier du secteur secret, *sekretnyj otdel* de la VOKS, indiqué par la lettre « s »), ni son circuit précis dans et hors de son administration d'origine, parfois indiqué en bas du document, moins encore les réactions à sa lecture, parfois suggérée par des annotations manuscrites. On a parfois l'indication d'une copie de certains rapports aux Affaires étrangères ou à la police politique, ce qui ne fait pas pour autant de leurs auteurs des agents de surveillance ou des espions, tant le rôle de ces médiateurs fut plus complexe. [...] Les employés de la VOKS, de l'Intourist, mais aussi de l'Union des écrivains, en contact avec les voyageurs français furent en effet véritablement des

¹ Ibid., p. 130.

² Op. cit., p. 23.

³ Werth, N., Moullec, G., *Rapports secrets soviétiques, 1921-1991*, Paris, Gallimard, 1994. 19 juin 1961. Strictement confidentiel. Au comité central. Un des rapporteurs de K. G. B. à l'étranger a signalé auprès du président du K.G.B. le comportement de Roudolf Khamitovitch Noureïev (1938-), artiste de ballet au théâtre Kirov. Ce dernier rentrait tard le soir et de se déplaçait seul dans Paris. Il se permettait également de nouer des liens avec les artistes français. Une fois cette mauvaise conduite signalée, un entretien « prophylactique d'avertissement » a été mené, mais il n'a pas modifié malgré sa visée la conduite de Noureïev. p. 438 : « *Le K. G. B., en accord avec la commission des voyages à l'étranger du Comité central, a donné, le jour même, l'ordre à son Résident à Paris de faire rapatrier Noureïev en U. R. S. S. Le 8 juin de cette année le Résident du K. G. B. à Paris nous a informés que Noureïev avait mis un terme à ses sorties nocturnes et amélioré son comportement. En conséquence de quoi l'ambassadeur avait pris la décision de suspendre son rapatriement en U. R. S. S. Le 16 juin de cette année, lors du départ de la troupe pour Londres, suite aux instructions du ministère des Affaires étrangères d'U. R. S. S. et en accord avec la décision de la commission des voyages à l'étranger, l'ambassade a pris la décision de renvoyer Noureïev en U. R. S. S.* »

médiateurs, vivant et travaillant au point de rencontre entre deux mondes politiques parfois alliés, parfois hostiles, entre deux systèmes de codes sociaux et culturels. »¹

Ils devaient à tout prix montrer une Union soviétique qui correspondait aux attentes des intellectuels en voyage.

« Leur travail les plaçait dans une position délicate d'équilibre social, politique et diplomatique. La première génération de ces médiateurs fut recrutée, au niveau des dirigeants, parmi les « vieux bolcheviks » à la fois polyglottes, politiquement sûrs et culturellement insérés, du fait de leur émigration sous le tsarisme, dans des réseaux intellectuels français, allemands ou suisses. Les administrateurs chargés directement de l'accueil des Français et les guides faisaient quant à eux nécessairement partie de ces « ci-devants » (*byvsie ljudi*) parlant les langues étrangères. »²

Des formations sont rapidement mises en place pour faire de ces accompagnateurs des professionnels. Ils font alors partie de l'élite culturelle.³ Ces derniers avaient pour but de séduire et de convaincre les voyageurs français, sans leur laisser la possibilité de ne pas apprécier la vie en Union soviétique et de douter du modèle socialiste reproduit dans une société nouvelle.

La Guerre froide a marqué un nouveau tournant dans l'organisation des voyages par l'Intourist. La jeunesse des années 1940/1950 grandit avec une forte conviction patriotique. On organise ainsi, pour commencer, des échanges entre les associations des pays de l'Europe de l'Est. À partir de 1955, l'Intourist s'occupe également de l'organisation et surtout de la diffusion du tourisme soviétique dans les pays européens. C'est bien sûr dans la période du Dégel que la reprise des relations avec les pays occidentaux est favorisée. Le tourisme soviétique à l'international est connu pour son caractère de propagande idéologique. Il n'était pas seulement organisé dans le but de renforcer les liens entre les États, mais était avant tout perçu comme l'occasion de diffuser une propagande de l'*homo sovieticus*, en personne. En ce qui concerne l'accueil des touristes étrangers en URSS, de grands travaux de construction sont lancés afin de préparer le pays pour les Jeux-Olympiques de 1980.⁴ Mais à l'issue des Jeux, le développement des infrastructures de l'Intourist stagne. Comme toute autre organisation d'État, l'Intourist connaît des changements fondamentaux dans les années 1990, mais se maintient à ce jour en

¹ Cœuré S., Mazuy R., *Cousu de fil rouge ; Voyages des intellectuels français en Union soviétique, 150 documents inédits des Archives russes*, Paris, CNRS Éditions, 2012. p. 24-25.

² Ibid., p. 26.

³ Ibid., p. 26 : « Les avantages au quotidien étaient nombreux : logements plus vastes, automobiles, accès aux magasins spéciaux... Même les personnels subalternes grappillaient, comme le montrent quelques récits de voyage, les miettes de cette abondance en récupérant vêtements, bas de soie ou restes de repas. La rétribution symbolique et intellectuelle n'était pas moindre. Elle passait par exemple par l'accès aux publications étrangères ou la possibilité de franchir les frontières, ce qui devenait de plus en plus difficile. »

⁴ Pour toutes les informations sur le tourisme soviétique cf. Ganskij V., Andrejčik E., *Istorija putešestvij i turizma, (L'histoire des voyages et du tourisme)*, Novopolock, PGU, 2004.

tant qu'agence de voyage nationale, située à Moscou.

Les voyageurs occidentaux en URSS, tout autant que les touristes, sont accompagnés d'un guide qui a pour but de donner la meilleure image possible de l'URSS. Tout ce qui est découvert par les personnes qui se rendent en URSS, appartient à une autre réalité, une société parfaite, créée de toutes pièces afin d'impressionner les étrangers. En face, les voyageurs et touristes soviétiques qui avaient la chance de se rendre en Occident étaient limités dans leurs actions. Le change de la monnaie avait un plafond et les Soviétiques pouvaient ainsi se retrouver à l'étranger sans un sou en poche et étaient donc incapables de profiter des biens des sociétés de consommation. D'où la sélection stricte des personnes autorisées à aller à l'étranger. C'est le *kraïkom*, avec la commission des voyages à l'étranger, qui se charge de l'envoi de touristes et de représentants scientifiques à l'étranger. À partir de l'année 1979, une préférence est accordée aux ouvriers, aux contremaîtres et aux *kolkhoziens* : « *Ainsi parmi les touristes recommandés par la commission, on comptait 68,9 % de communistes et de membres de Jeunesses communistes pour les voyages organisés en direction des pays capitalistes et des pays en voie de développement [...]* »¹ Un touriste qui se rend à l'étranger est passé par les comités syndicaux, le *praesidium* du Comité régional des syndicats ; « *le compte rendu de leurs états de service a été discuté durant les réunions de (cellules) du Parti, du Komsomol, et des ouvriers, puis, en la présence des postulants, lors des réunions du bureau de l'organisation du Parti dont ils dépendent [...]* »² La visée d'une telle sélection est d'assurer une conduite sans faille des Soviétiques à l'étranger.

« La commission des voyages à l'étranger auprès du Comité central a été mise en place à la suite d'une décision du Politburo en date du 26 mai 1959. Cette commission devait juger du bien-fondé des recommandations données à un prétendant à un voyage à l'étranger, prendre des mesures pour améliorer la composition des groupes de Soviétiques envoyés à l'étranger, mener des entretiens et conduire des stages pour les spécialistes envoyés en mission à l'étranger. »³

Qu'il s'agisse d'un intellectuel en déplacement ou bien d'un touriste, le but affiché est bien le même. Le tourisme, comme le voyage des intellectuels, est réservé très majoritairement à l'élite jusqu'aux années 1970. Les conditions pour se rendre en l'Europe de l'Ouest sont difficiles à remplir. En effet, il ne suffit pas d'avoir une profession scientifique bien considérée. Bien

¹ Werth, N., Moullec, G., *Rapports secrets soviétiques, 1921-1991*, Paris, Gallimard, 1994. p. 452. Fiche 54. La sélection et l'envoi de citoyens soviétiques à l'étranger, 26 février 1980. Rapport du *kraïkom* de Krasnoïarsk sur la sélection et l'envoi de citoyens soviétiques à l'étranger. 26 février 1980. Confidentiel. Au Comité central. *Texte écrit par le secrétaire du kraïkom, P. Fedirko*,

² Ibid., p. 453.

³ Op. cit., 40. Rapport du K. G. B. sur la trahison de R. Kh. Noureïev, artiste de ballet. 19 juin 1961 p. 438.

d'autres critères entrent en jeu lorsqu'un citoyen soviétique a comme projet de se rendre en Europe.¹ Il y a une théâtralisation du tourisme, comme du voyage soviétique. La visée principale est de montrer les meilleurs aspects de l'Union soviétique. Avant de se rendre à l'étranger, les touristes devaient assister à des formations sur la conduite à avoir et sur le pays qu'ils allaient visiter. Ils recevaient également des instructions de la part de l'ambassadeur soviétique en arrivant dans le pays en question.² Chaque groupe de touristes soviétiques était accompagné d'un « informateur d'État » qui n'était pas clairement identifié. Cela entraînait une grande méfiance et forçait à rester toujours sur ses gardes. Les enjeux d'une faute idéologique étaient grands – en effet, une personne qui s'est tenue d'une manière jugée non appropriée par le pouvoir soviétique pouvait se voir refuser tout autre déplacement en Occident à l'avenir.³ À partir de 1988, les voyages touristiques ne sont plus au monopole des agences d'Intourist mais placés en vente libre. Dans cette période, le voyage en France a souvent un but professionnel : les écrivains soviétiques participent aux conférences, expositions, séminaires et congrès.

Dans l'Entre-deux-guerres, le départ de l'URSS à destination de l'Occident est un privilège accordé à un nombre restreint d'écrivains, qui se rendent à l'étranger, et plus spécifiquement en France, sous contrôle étatique total. Chaque écrivain-voyageur soviétique qui s'est rendu en France avait nécessairement un lien avec les services de surveillance soviétiques.⁴ Le début de l'ère stalinienne – avec la Grande Terreur, modifia les conditions des

¹ Une bonne réputation de communiste, une bonne santé, bon relationnel etc.

² Gorsaç, Anne, « Vystuplenie na meždunarodnoj scene : sovetskie turisty xruščëvskoj èpoxi na kapitalističeskom Zapade », (« Des spectacles sur la scène internationale : les touristes soviétiques de la période khrouchtchéviennne dans les pays capitalistes »), *Antropologičeskij forum*, n°13, 2010, p. 359-388. p. 369 : « [...] туристы, выезжавшие в капиталистические страны, прежде чем отправиться на Запад, обычно собирались для двух или четырехдневного обучения в Москве. Инструктирование продолжалось и тогда, когда туристы прибывали в зарубежную страну, где их встречал советский посол или представитель консульства, отвозивший их в посольство, чтобы зарегистрировать паспорта и снабдить дополнительными сведениями о стране, которую они посещают, а также рекомендациями по поводу надлежащих норм поведения. Все это должно было гарантировать, что, даже оказавшись под воздействием европейской культуры и красоты, туристы будут обладать иммунитетом против идеологических влияний и нездорового энтузиазма. Все это было попыткой стандартизировать дискурс и поведение советских туристов за границей. »

³ Ganskij V., Andrejčik E., *Istorija putešestvij i turizma*, (*L'histoire des voyages et du tourisme*), Novopolock, PGU, 2004.

⁴ Constantin Féline, secrétaire de l'Union des écrivains, fait de nombreux voyages à l'étranger, participe aux congrès internationaux. Il incarne l'exemple parfait de l'exercice de la politique de Staline, en mettant en œuvre tout ce qui pourrait renforcer l'influence du Parti. Alexis Tolstoï est lui aussi présenté comme bon réalisateur des stratégies de Staline. Il reste en France jusqu'au 1923, puis revient en Russie. Pendant une dizaine d'années (jusqu'à la fin des années 1920), il cherche à conserver une certaine liberté littéraire, sans critiquer le système en

voyages. Désormais, les Soviétiques se rendaient en Occident pour en rapporter et diffuser les images d'une société décadente. Cependant, les conditions des voyages et l'obligation de faire correspondre le texte du voyage aux critères préalablement définis, ne dissuadent pas les écrivains soviétiques, car la possibilité de voir l'Occident est déjà une liberté en soi. Le désir de voir l'Occident est d'autant plus grand, qu'il est interdit à la majorité des citoyens soviétiques. La Seconde Guerre mondiale, ainsi que le Dégel annoncent une période de répit pour les écrivains qui voyagent en France et rapportent leurs souvenirs de voyages. Mais il ne s'agit que d'un bref répit avant le retour d'un système plus strict. Ce n'est que dans les dernières années de l'Union soviétique que le voyage en France s'ouvre à une quelconque liberté, qui se transforme en une massification du voyage après la dislocation de l'URSS.

Après avoir exposé un rappel de l'histoire des voyages des Soviétiques en France nous allons présenter les principaux écrivains de notre corpus.

place (ce qu'on appelle « les compagnons de route »). A. Tolstoï est élu au Soviet suprême. Ilya Ehrenbourg a toujours vécu en faisant un compromis avec le Parti.

III_ Le regard du voyageur soviétique sur la France du XXème siècle

1. Les écrivains-voyageurs soviétiques. Proximités et différences

Dans l'Entre-deux-guerres, la mission des voyageurs soviétiques en France consiste à faire la propagande de la nouvelle société soviétique. Ils expriment une fierté nationale et un patriotisme soviétique, et dans le même temps ils critiquent la bourgeoisie et dénoncent les ennemis « des forces de progrès ».

Habituellement, les écrivains qui se rendent en France participent à des colloques. Dans l'Entre-deux-guerres, les voyageurs vont en France après y avoir été invités. Les voyageurs ayant déjà effectué des voyages sont prioritaires pour en effectuer d'autres. Ils ont prouvé leur loyauté au régime et de plus ils ont déjà une très bonne connaissance de la France ce qui leur permet de pouvoir s'intégrer rapidement et d'écrire sur ce pays. Ainsi, nombreux sont les écrivains qui retournent en France quelques années après leur premier voyage. La sélection des candidats susceptibles d'obtenir l'autorisation de se rendre en France prend en compte l'adhésion à la politique menée par le Parti, ainsi que l'écriture des textes conformes à la littérature soviétique. Les auteurs qui ont pu voyager en France et écrire un texte dessus seront présentés dans l'ordre chronologique.

Vladimir Maïakovski est le premier écrivain-voyageur soviétique à entreprendre un voyage en France. Il se rend à Paris en 1922 en tant que représentant officiel¹ de l'Union soviétique. Dans ses *Essais (1922-1923)* et son recueil *Paris (1925)*, qui font partie de mon corpus d'étude, le poète donne à voir une France révolutionnaire mais aussi une France capitaliste qu'il critique fortement. Ses récits de voyages sur la France sont écrits dans un style parlé, susceptible d'être celui de l'homme soviétique. Dans *Paris* il met l'accent sur la portée universelle de la Révolution soviétique. Il présente la France comme le pays du berceau de la Révolution mais la grande Révolution a eu lieu en URSS. Maïakovski vient en quelque sorte apporter le témoignage de la victoire de la Révolution dans le pays, la France, qui a donné naissance à l'esprit révolutionnaire. Lors de ses voyages suivants à Paris, il rencontre une femme, Tatiana Yakovleva,² dont il tombe amoureux. En 1928, il lui adresse une lettre rédigée en vers qu'il termine par cette déclaration déterminée : « *Un jour je te prendrai – seule ou avec Paris.* »³ Son rapport à Paris est un rapport amoureux, lyrique et non plus révolutionnaire. En

¹ Fortement recommandé par A. Lounatcharski (1875-1933).

² Tatiana Yakovleva était émigrée russe. Elle vivait à Paris depuis 1925. (cf. Makritskaïa, Tatiana, « Un jour je te prendrai – seule ou avec Paris », *Les routes de l'histoire*, https://fra.1sept.ru/view_article.php?ID=200901213 (consulté le 03/05/2021).)

³ Maïakovski, Vladimir, *Polnoe sobranie sočinenij v 13ti tomax, Stixotvorenija, Poëmy, Agitlubki i Očerki, (Œuvres complètes en 13 tomes, Vers, poèmes, textes de propagande et essais (1922-1923)*, t. 4, Moscou,

1929, il veut rejoindre Tatiana Yakovleva et déménager à Paris. Le visa ne lui est pas accordé. Les représentants soviétiques au pouvoir savent que s'ils le laissent partir, il ne reviendra pas.

Efim Zozulya (1891-1941), romancier soviétique très proche du Parti est connu pour avoir fondé le magazine hebdomadaire *Ogoniok* (1923) en collaboration avec Mikhaïl Koltsov. Il a voyagé en France en 1928 et a écrit deux textes à son retour : *Un aller-retour en Corse, impressions de voyage* (1928) et *À travers l'Europe* (1928). Tandis que **Mikhaïl Koltsov** (1898-1940) qui est aussi un écrivain retenu dans le corpus se rend à Paris entre 1929 et 1930 et rédige *Une feuille du calendrier* qui porte sur une date importante dans l'histoire française qui ne laisse pas indifférente les Soviétiques – celle de la mort de Jean-Jaurès.

Véra Inber (1890-1972) a vécu à Paris de 1910 à 1914 avant de retourner à Odessa. Puis en 1920 elle déménage à Moscou. C'est entre 1924 et 1926 qu'elle débute sa carrière de journaliste pour laquelle elle entreprend de nombreux voyages à Paris, Bruxelles et Berlin. Son livre *Amérique à Paris* (1928) est l'un des ouvrages soviétiques les plus importants sur la France de l'Entre-deux-guerres. Elle fait une étude minutieuse de la société française au moment même où la plupart des écrivains-voyageurs ne rendent compte que très brièvement de leur parcours et observations. Dans les années 1930 elle continue à écrire sur l'étranger : *L'enlèvement d'Europe* (1930), *Carnets de voyages* (1939-1941). Toujours proche du pouvoir à parti unique, en 1943, elle devient membre du Parti communiste et reçoit le prix Staline en 1946. Après la Seconde Guerre mondiale et jusqu'à sa mort Véra Inber publie un grand nombre de récits et de romans mais elle ne voyage plus en Occident.

Ilya Ehrenbourg (1891-1967) est l'écrivain soviétique ayant la meilleure connaissance de Paris et de la France. Son parcours est spécifique. La nature ambiguë des relations avec le pouvoir explique les possibilités qui s'offrirent à lui de faire de nombreux séjours en France. Ilya Ehrenbourg se retrouve d'abord à Paris sous la contrainte. Jeune homme, il est arrêté et pour qu'il échappe à la prison son père fait pour lui une demande officielle de départ à l'étranger, sous prétexte de suivi médical. Il est alors envoyé dans cette ville de tentations. Autrement dit, c'est à cause de son engagement dans les activités révolutionnaires, qu'il doit émigrer en France pour échapper à la condamnation. Il se forme ainsi en tant qu'homme et écrivain dans la capitale française. La seule chose qui l'intéressait alors dans ce départ en France était, comme il le précise dans son autobiographie,¹ la perspective de pouvoir y rencontrer

Goslitzdat, 1957. <https://www.litmir.me/bd/?b=180792>, (consulté le 27/12/2016). p. 389 : « Я все равно тебя когда-нибудь возьму — одну или вдвоем с Парижем. »

¹ Ehrenbourg, Ilya, *Ljudi, gody, žizn'*, (*Les gens, les années, la vie*), Moscou, Novyj mir, 1960. (1961, 1962, 1963, 1965, 1990) Ce livre a été traduit par Michel Parfenov et Michèle Kahnet, puis publié en français en 2008 dans les Éditions Parangon.

Lénine, ce qui signifie qu'il ne partait pas en France pour découvrir la France, mais pour mieux découvrir la Russie à travers la France. Il décida de lui-même qu'il vivrait à Paris et dans aucune autre ville française. Cependant, il faut rappeler que la position politique d'Ilya Ehrenbourg a toujours été de nature équivoque :

« Pendant la Première Guerre mondiale, il devint correspondant au front de plusieurs journaux moscovites, et en 1917, après le renversement de la monarchie, il rentra au pays. À l'époque, Ehrenbourg était un anti-communiste ; lorsque Lénine prit le pouvoir, il écrivit une « Prière pour la Russie », une attaque virulente, en vers, contre les dirigeants bolchéviques. »¹

L'écrivain change brusquement de conviction politique et assiste à une réunion bolchévique dans un café sur l'avenue d'Orléans, où il rencontre Lénine qui l'invite chez lui pour l'interroger sur les centres d'intérêt de la jeunesse communiste. En France, Ilya Ehrenbourg établit des liens avec des représentants de la gauche politique, aussi bien Français que Russes, et côtoie des milieux socialistes dans les cafés de Montparnasse et Montmartre. Ainsi, il fait connaissance avec Vladimir Maïakovski dans un café. À son retour en Russie, après la Révolution russe, il collabore avec des maisons d'éditions soviétiques. Sans ce soutien ses œuvres n'auraient jamais pu voir le jour. Son talent d'écrivain est mis au service de la promotion de la propagande soviétique. Tandis que sa connaissance inégalée de la vie en France lui offre dès 1924 la possibilité d'y être envoyé en mission d'établissement de contacts et d'observation de la société, en tant que correspondant officiel de journaux soviétiques. Sur place, la précarité de sa condition financière l'oblige à travailler en tant que guide-interprète pour les touristes soviétiques, en visite individuelle ou en en groupe, et qui sont selon lui très difficiles à surveiller. Il en fait la confession dans ses mémoires.² En 1932, Ilya Ehrenbourg manifeste son soutien au réalisme socialiste et rédige des romans et récits dans la lignée communiste. Tout au long de sa carrière et quel que soit le dirigeant politique, il s'adapte à la religion d'État, sans être cependant complètement aveuglé par l'idéologie imposée.

« En 1936 et 1937, il assura le reportage de la guerre civile espagnole, avec Mikhaïl Koltsov, un journaliste communiste des plus doués et qui disparut par la suite lors des purges. En 1941, Ehrenbourg quitta Paris, alors sous l'occupation allemande, et s'établit officiellement en Union soviétique ; ses voyages ultérieurs en Europe et en Amérique se résumèrent aux missions officielles, culturelles ou diplomatiques. »³

¹ Slonine, Marc, *Histoire de la littérature russe soviétique*, Lausanne, L'Âge de l'Homme, 1985. (1^{ère} édition : World Copyright, Oxford University Press 1977). p. 183.

² En résumé de son expérience, il conclut que certaines femmes voulaient à tout prix aller regarder de beaux vêtements, rien que dans les vitrines qui manquaient en URSS et quelques hommes rêvaient d'aller dans les maisons privées.

³ Op. cit., p. 184.

Son œuvre reflète les tendances littéraires et politiques de l'époque. Il reste la plupart du temps très vague sur les questions qui préoccupent la population, afin de ne pas risquer d'entacher son acceptation totale du communisme. Le thème qui fait figure de fil rouge traversant absolument toute son œuvre est celui des différences qui séparent la Russie et l'Occident.¹

Tout au long de la Seconde Guerre mondiale et après sa fin, Ilya Ehrenbourg, publie un grand nombre d'articles et de textes engagés, captivants et convaincants, sur la guerre et plus précisément sur l'Occupation de la France par l'Allemagne. Après *La Chute de Paris*, où il dévoile la corruption des bourgeois français qui ont conduit le pays au désastre militaire, l'auteur rédige *La tempête*, qui sera publié en 1947 et recevra le prix de Staline ; puis *La dernière vague* en 1951. L'action de ces trois romans se déroule en France. Des événements comme la chute de la République française, la résistance, les batailles entre les Allemands et l'Armée rouge, la guerre froide et d'autres du même type y sont longuement étudiés.

Comme M. Slonine l'avait déjà signalé, l'écriture d'Ilya Ehrenbourg, pleine d'ironie et de formules brèves cohabite avec « [...] une forte veine lyrique, mais son esprit pénétrant et critique l'emporte sur ses tendances poétiques. »² Cet auteur prolifique avait une position politique ambiguë et on peut presque penser qu'il hésitait entre l'obéissance au système et sa dénonciation.

« Chantant les louanges du communisme et du nouveau héros révolutionnaire, Ehrenbourg semble jouer un rôle. Mais dès qu'il se jette à corps perdu, plein de mépris et de colère, dans la révélation d'un mal social et humain, le lecteur croit à nouveau à la sincérité de ses idées et de ses sentiments. L'œuvre porte ainsi la marque d'une ambivalence profonde et irrémédiable. »³

Entre 1954 et 1962 son travail consiste à faire publier des œuvres jusque-là interdites : « *comme sa volumineuse autobiographie, Les hommes, les années, la vie dans laquelle il décrit en détail son amitié avec les surréalistes français et fait le portrait d'écrivains qui ont péri sous Staline (Babel, Mandelstam, Tsvetaïeva, Koltsov, entre autres)* ».⁴ Dans ses témoignages, il donne plus de précisions sur ses voyages en France que dans ses récits de voyages. Le voyageur du Dégel chante les louanges de la Révolution dans le but de stimuler la société et l'individu.

¹ Dans l'Entre-deux-Guerres, les politiciens et intellectuels de l'URSS voulaient construire une identité soviétique en soulignant sa spécificité, voire sa supériorité, sans pour autant se détacher des références européennes. Néanmoins, après la mort de Staline, l'URSS ne recourt plus à son héritage européen et tente de s'affirmer en tant que puissance mondiale. (à ce propos, voir Rey, 2012, p. 637). Tout cela transparait dans l'œuvre d'Ilya Ehrenbourg.

² Slonine, Marc, *Histoire de la littérature russe soviétique*, Lausanne, L'Âge de l'Homme, 1985. p. 183.

³ Ibid., p. 183.

⁴ Ibid., p. 189.

L'intelligentsia lutte pour une nouvelle forme du socialisme et pour la liberté de création. Stendhal (1783-1842), Émile Zola (1840-1902), Albert Camus (1913-1960), Jean-Paul Sartre (1905-1980) et Martin Heidegger (1889-1976) sont les auteurs préférés. On essaie de se détacher des problèmes socio-politiques.

Olga Forche (1873-1961) a enseigné le dessin avant de débiter sa carrière d'écrivain. Dans l'Entre-deux-guerres elle a effectué un voyage à Paris qui l'a inspiré pour la publication de deux grands ouvrages : *Sous la coupole* (1929) et les *Poupées de Paris* (1930). Certains de ses récits s'éloignent un peu de la réalité mais elle apporte tout de même une touche très personnelle à la présentation de Paris, notamment grâce aux descriptions des personnages français. C'est la seule auteure du corpus qui va vraiment essayer de donner de l'importance aux Français rencontrés en décrivant non seulement leurs activités professionnelles mais aussi leurs histoires de vie, en faisant état de leurs émotions et tourments.

Isaac Babel (1894-1940) avait mentionné ses difficultés à obtenir un visa pour l'étranger et l'absence d'aide financière sur place dans ses lettres adressées à M. Gorki en 1928 et en 1933. Il devait donc chercher un emploi à Paris pour assurer son séjour. Malgré tout cet écrivain passe de nombreux mois en France entre 1927 et 1928, puis entre 1932 et 1933. Mais c'est le livre *Voyage en France* publié en 1937 qui a été retenu dans le corpus d'étude car il correspond aux critères du récit de voyage soviétique. Avant cela il n'avait pas écrit de texte conséquent sur le sujet.

Figure 1. Paris



ПАРИЖ



ПАРИЖ



Source : Kouchner, Boris, *Stolicy Zapada, (Les capitales européennes)*, Moscou, Ogiz, 1931, p. 9.

Boris Kouchner (1888-1937) s'inspire beaucoup de l'œuvre littéraire de Vladimir Maïakovski. Durant l'Entre-deux-guerres il voyage à travers l'Europe et les États-Unis et fait le récit de ses « pérégrinations » dans son livre *Les capitales européennes* écrit en 1931 en Russie. Cet ouvrage est catalogué comme livre pour enfants. Cette classification permet à l'auteur de s'exprimer plus librement sur certains sujets. Par exemple, c'est dans son texte que la plupart des monuments et places historiques tels que le Louvre, le jardin des Tuileries, les Champs-Élysées, l'Arc de Triomphe, le Pont Neuf, le Quartier latin, la Place de l'Opéra et bien d'autres sont évoqués. Ainsi, il ne dissimule pas la géographie

parisienne, et donne un aperçu global de la ville. Ce livre destiné aux enfants convient également aux lecteurs adultes qui veulent découvrir l'étranger. Outre les textes le livre contient quelques illustrations des capitales visitées. La plupart des représentations iconographiques sont des photographies, mais il y a également des dessins qui caricaturent Paris. Ci-dessus à gauche, nous observons trois idées reçues sur Paris transposées graphiquement : tout en haut il y a des photographes pour signaler que Paris est la capitale de la mode et du luxe, l'image du milieu renvoie à la prostitution et à la débauche, tandis que la dernière image suggère l'importance de l'industrie de l'automobile en France. B. Kouchner se rend essentiellement dans les pays capitalistes : Allemagne, France et Angleterre. En France, il séjourna à Paris. Il a consacré beaucoup de pages de son récit aux ouvriers qu'ils admiraient particulièrement pour leur courage et leur force de travail. En 1937, Kouchner est condamné sous l'accusation de participation à une organisation contre-révolutionnaire, et il est exécuté.¹

Les morts d'Isaac Babel, de Boris Kouchner et de Mikhaïl Koltsov annoncent la fin d'une époque des voyages soviétiques en France. Ils furent victimes d'une vague de terreur et de persécutions qui allait de pair avec une atteinte à la liberté de déplacement. Au cours de la période qui va suivre l'écrivain soviétique ne voyage pas, il décrit la guerre, il rencontre le peuple ami, le soutient et lui rappelle sans cesse l'importance du rôle de l'Union soviétique dans la Seconde Guerre mondiale, et l'aide qu'elle a fourni à la France pendant les années d'occupation allemande. Dans ce moment, l'écrivain soviétique devient patriote, mais également plus libre, car la guerre lui fournit une échappatoire et un terrain pour son expression artistique et littéraire. Le récit de voyage et son auteur se font plus poétiques, plus lyriques et mélancoliques, moins élémentaires et brutaux. Un mince espoir d'une création personnelle et authentique s'installe dans les imaginaires des lecteurs soviétiques. Le thème de la guerre absorbe le récit de voyage soviétique sur la France pendant deux pleines décennies.

Jurij Žukov (1908-1991) – journaliste et traducteur soviétique – a commencé l'apprentissage de français dans sa jeunesse. Mais il n'a pas pu se rendre en France avant un âge adulte et plus précisément en 1946, lorsqu'il est devenu correspondant officiel. Depuis cette année il a multiplié des voyages d'affaires et écrit un nombre conséquent de récits et d'articles sur la France. J'ai choisi d'intégrer *En Occident après la guerre* (1948) dans mon corpus car cet ouvrage comporte des informations importantes sur la collaboration entre les Français et les Soviétiques. Pendant la Seconde Guerre mondiale et dans l'immédiate après-guerre, les voyages sont rares : désormais le point de liaison ancien – la Révolution, n'est plus d'actualité.

¹ Ejwiki, Karkaix, 03/08/2013, http://www.ejwiki.org/wiki/Кушнер,_Борис_Анисимович (page consultée le 03/05/2021).

Ce sont des événements de la guerre qui réunissent maintenant les deux peuples. Ce moment historique est l'occasion d'un véritable rapprochement : les peuples français et soviétiques sont décrits comme des peuples frères.

La mort de Staline annonce une période beaucoup plus libre que pendant ses années au pouvoir. Les écrivains sont plus nombreux à voyager en France mais tous n'écrivent pas un texte sur le pays. Souvent, ils s'y rendent pour travailler à leur propre œuvre, dans laquelle la France n'est évoquée que ponctuellement. Nous remarquons un intérêt grandissant pour l'étranger et une soif de découverte provoquée par les dures années pendant lesquelles le pays a vécu replié sur lui-même. Nikita Khrouchtchev (1894-1971) est au pouvoir pendant les années 1953-1964. Ilya Ehrenbourg publie *Le Dégel*¹ en 1954 et le titre de son ouvrage devient le maître-mot de la période. L'écrivain s'exprime sur les années de stalinisme et de persécutions et critique le système politique alors en vigueur en dénonçant une censure littéraire qui présentait un tableau rouge ou tout ce qui n'était pas rouge était forcément noir. Le combat du Dégel est ainsi antistalinien : on tend vers la Révolution, vers le léninisme et on essaie de se détacher des problèmes socio-politiques en poétisant la Révolution et les années 1920. On voit apparaître une nouvelle génération de voyageurs qui essaient de renouer des liens avec la France. Les années Khrouchtchev dénoncent le stalinisme et essaient de l'oublier. La figure de Staline n'apparaît dans aucun des textes de voyages contrairement à celle de Lénine qui est souvent évoquée. On fait comme s'il n'avait jamais existé. Cependant, certains crimes de Staline, comme les insuccès des artistes compris comme crimes et les succès comme réhabilitation,² sont rejetés dans un discours officiel d'Ilya Ehrenbourg. L'écrivain déclare :

« Quelle que fût notre estime pour l'intelligence et la volonté de Staline, nous ne pouvions vivre en paix avec notre conscience et nous nous efforcions, en vain, de ne pas penser à certaines choses. Nous savions que, parallèlement aux grandes tâches dont parlaient les journaux, se commettaient des actes répréhensibles et injustes dont les gens ne parlaient qu'en chuchotant et seulement avec leurs plus proches amis. Par « nous », je sous-entends des gens avec lesquels j'entretenais des liens d'amitié, des hommes de lettres, des peintres, quelques vieux bolcheviks, quelques militaires, peut-être une centaine ou deux. Mais je pense que de très nombreux citoyens soviétiques éprouaient des sentiments analogues.

¹ Dans le livre d'Ilya Ehrenbourg, *le Dégel*, (Ehrenbourg, Ilya, *Ottepel'*, (*Le Dégel*), Moscou, Sovetskij pisatel', 1956.) un éloge des personnes soviétiques apparaît en fil directeur. L'important dans la vie c'est le travail. Il présente un personnage, Saburov, qui ne comprend pas les règles du système de son pays. La ville de Paris est associée pour le personnage Savčenko à la tour Eiffel, à l'arc de Triomphe et une quantité énorme d'automobiles. Savčenko envoie une lettre à Sonya pour dire que les Français sont très bienveillants. Il trouve la ville de Paris belle, plus belle de ce qu'il imaginait. Cependant, la tour Eiffel et l'arc de Triomphe l'ont laissé indifférent. C'est aux paysages simples et aux gens de passage qu'ils portent son intérêt. Il met en avant l'architecture, les fleurs qu'on voit partout : dans les jardins, dans les vitrines des magasins. Savčenko a visité des usines sans trouver quelque chose de nouveau. Mais les gens lui ont plu. L'auteur soulignera la double face de Paris. Une ville joyeuse et triste à la fois. Il ne pouvait s'imaginer avant le voyage le mode de vie des Français. Pour ceci beaucoup de choses l'ont surpris. Cette méconnaissance est réciproque, car les Français ont des idées toutes faites sur la vie des Soviétiques et ils ne savent pas comment cela se passe réellement.

² Slonine, Marc, *Histoire de la littérature russe soviétique*, Lausanne, L'Âge de l'Homme, 1985. p. 45.

Presque chacun d'eux avait un ami ou un camarade, un collègue ou un voisin, arrêté et disparu sans traces, en la culpabilité desquels il était difficile de croire. Les gens gardaient le silence ou chuchotaient... »¹

Le silence commun pendant l'ère soviétique ne signifiait pas une méconnaissance du système en vigueur. Les déformations politiques dans les textes littéraires ne témoignaient pas nécessairement de la méconnaissance des auteurs, mais de la peur et de l'obéissance à un système dictatorial et criminel.

Les fins connaisseurs de la France sont nombreux à voyager dans les années 1960-1970. **Lev Nikouline**, de vrai nom – Olkenitskij (1891-1967), diplômé d'une école de commerce à Odessa en 1910, se consacre pleinement à une toute autre activité – la littérature. De 1910 à 1911, il étudie à la Sorbonne. Puis de 1912 à 1918 dans l'institut de commerce de Moscou. Il se rend en France deux fois entre 1929 et 1930 puis à nouveau en 1933. À la fin des années 1930, il était en correspondance avec l'écrivain soviétique Isaac Babel. Le 24 février, ce dernier rédige une lettre qui demande à Nikouline de venir voir sa pièce de théâtre « Crépuscule » et lui rapporte ses impressions et critiques. La seule chose qu'il trouve à dire sur Paris c'est le temps qu'il y fait : « *De tous les événements qui méritent d'être signalés, le plus important est ce temps – un printemps tellement agréable qu'impossible à imaginer. Il se trouve que les gens avaient raison – le printemps est magnifique à Paris !* »² Selon mon interprétation, cette précision sur le temps vise à critiquer les autorités soviétiques qui imposent leurs considérations politisées dans tous les domaines de la vie. Dans une autre lettre, datant cette fois-ci du 20 mars 1928, mais toujours à l'intention de L. Nikouline, I. Babel emploie en français l'expression : « *Mon pauvre Vieux !* » pour saluer son ami.³ C'est dans cette lettre que se dévoile la véritable relation de Babel avec Gorki. Il pense informer secrètement L. Nikouline : « *Non, je ne vais pas mentir, la ville est belle. Ce qui est problématique c'est qu'elle très ordonnée et stable... Je pars sûrement en Italie en avril pour voir Gorki, le patriarche m'interpelle fermement, je n'ai pas le droit de refuser.* »⁴ Enfin, le 2 avril, il l'invite à le rejoindre à Paris :

« C'est très intéressant en ce moment ici, incroyablement intéressant même. La campagne électorale m'a appris en une semaine plus sur les gens et le pays que mes observations

¹ Slavinsky Michel, Stolypine Dimitri, *La vie littéraire en URSS (de 1934 à nos jours)*, Stock, Paris, 1971. p. 38.

² Babel, Isaac, *Izbrannoe, (Les œuvres choisies)*, Moscou, Xudožestvennaja literatura, 1966. p. 436 : « *Из событий, заслуживающих быть отмеченными, на первом месте – упоительная, неправдоподобная весна. Оказывается, люди были правы – хороша весна в Париже !* »

³ Ibid., p. 436.

⁴ Ibid., p. 436 : « *Нет, грех хулить, город хороший, беда только, что очень стабилизированный... В апреле уеду, наверное, в Италию к Горькому, патриарх зовет настойчиво, отказываться не полагается.* »

quotidiennes de ces derniers mois. Je comprends bien mieux maintenant et j'espère qu'au moment du départ, je m'en irai le cerveau et le cœur comblé de toutes ces connaissances. »¹

Ces correspondances sont importantes car elles attestent que les écrivains-voyageurs communiquaient entre eux, chose qui n'apparaît pas clairement dans les pages des récits de voyages. Je n'ai pas trouvé de document relatant leur rencontre à Paris. Elle n'a sans doute pas eu lieu, car I. Babel a été mis en prison à son retour à Moscou qu'il prévoyait temporaire, puis jugé comme espion de l'ennemi. Il est fusillé en 1940. Pendant la Seconde Guerre mondiale, Nikouline était correspondant spécial pour de nombreux journaux russes. Il a été pendant de longues années directeur adjoint de l'association URSS-France. L. Nikouline est un intellectuel qui a su concilier sa liberté créatrice et privée avec l'attachement obligatoire au Parti. Dans les années 1950, il se rend de nouveau en France à plusieurs reprises pour mener les négociations avec la femme de Bounine, après la mort du grand écrivain, sur la transmission de ses archives littéraires en Russie. Cet écrivain s'inscrit dans la ligne du Parti et son œuvre relève du réalisme socialiste. Il est très apprécié par Staline qui l'intègre parmi les lauréats du prix qui porte son nom. Dans ses voyages en France, rapportés dans un récit publié en 1960, les lieux visités sont multiples et variés. Le voyageur soviétique ne se limite plus à une seule destination géographique et multiplie les régions visitées afin d'intensifier l'acuité du regard qu'il peut porter sur la France.

Les premiers articles de **Daniil Granine** (1919-2017), écrivain et scénariste soviétique, portaient sur la Commune de Paris (1937, dans *Rezets*). Il a participé à la Seconde Guerre mondiale et a écrit de nombreux textes sur celle-ci. Ses voyages en France se sont tenus dans les années 1960 et c'est en 1962 que fut publié *Une matinée imprévue*. **Mariette Chaguinian** (1888-1982) est l'une des premières écrivaines soviétiques de science-fiction, historienne et philosophe de formation. Elle a enchaîné les métiers de direction et de production dans divers domaines artistiques. En 1934, lors du premier congrès des écrivains soviétiques, elle est élue membre de la direction de l'Union des écrivains. Députée et docteure en Sciences Humaines, elle devient membre du parti bolchévique en 1942. En 1951, elle a été lauréate du troisième niveau du prix Staline et en 1972 du prix Lénine. Elle a voyagé en France au milieu des années 1960 et a écrit *Les Lettres de l'Occident* en 1965, mais il y a été publié 12 ans après. Cette écrivaine et voyageuse n'a pas la prétention d'une maîtrise totale de la culture et des coutumes de la société française. Par ailleurs, avant même de nous raconter son voyage en France, elle

¹ Ibid., p. 438 : « *Теперь здесь очень интересно, – можно сказать, потрясающе интересно – избирательная кампания, – и я о людях и о Франции узнал за последнюю неделю больше, чем за все месяцы, проведенные здесь. Вообще мне теперь виднее, и я надеюсь, что к тому времени, когда надо будет уезжать, – я в сердце и в уме что-нибудь да увезу. »*

partage avec les lecteurs sa réflexion sur l'affirmation de la connaissance ou de l'ignorance d'un pays. Selon elle, on connaît un pays à partir du moment où l'on arrive à se le représenter les yeux fermés. Ce n'est pas du tout son cas et elle exprime sa volonté de découvrir la France. En cela, elle révolutionne la figure jusqu'alors omniprésente du voyageur soviétique qui sait déjà tout ce qu'il y a à connaître. Elle exprime d'entrée de jeu son désir de tout voir, ce qui laisse à supposer qu'elle éprouve déjà a priori une certaine admiration pour la France qui se trouvera probablement renforcée, malgré les critiques qu'elle développera. Cependant, ses voyages en France n'ont jamais été qu'occasionnels et ne lui ont pas permis de comprendre la France et les Français. Dans son texte, donner une bonne impression de soi-même apparaît comme une fin en soi, comme nous le démontrerons à partir de l'analyse d'extraits dans la dernière partie du présent travail. Dans son récit, elle se montre parfois trop naïve dans le but de ne pas être associée au système capitaliste qu'elle décrit, adoptant une méthode savoureuse de contournement de la censure. Le Parti lui fait confiance, et elle peut donc s'autoriser à glisser certaines libertés dans son texte. Elle pose notamment la question de la réception de l'œuvre. La société française doit faire l'objet d'une description détaillée, mais ses aspects capitalistes doivent aussi être critiqués afin que le texte corresponde au slogan du Parti. Mais dans le même temps la description sera lue par des gens simples qui ne s'occupent guère de la politique, ou bien qui veulent s'en évader par la lecture d'un texte de voyage. Il faut courtiser les deux publics, sinon le récit ne sera pas édité et lu. **Robert Rojdestvenski** (1932-1994), a écrit quant à lui *La terre n'a pas de fin... Croquis de voyages journalistiques* en 1968 mais ce texte voit le jour en 1971. Les textes de ces trois auteurs s'inscrivent dans le courant réaliste mais également dans l'étape du voyage soviétique décentré en France, annoncé par L. Nikouline. On y trouve des réflexions sur les luttes des classes et les innovations scientifiques. Mais également des interrogations sur l'esprit parisien qu'on distingue de l'esprit français, des réflexions sur leurs propres statuts et rôles, ainsi que sur la manière dont un étranger appréhende la culture qui lui est autre.

Constantin Simonov (1915-1979) écrit de nombreux articles sur la France depuis 1974 et jusqu'à sa mort. Ils ont été recueillis et publiés en 1980 sous le titre *Aujourd'hui et autrefois, Articles, Souvenirs, Notes littéraires, Sur mon propre travail*. Simonov obtient le diplôme d'Institut littéraire en 1938 et commence aussitôt à publier des poèmes et des pièces de théâtre. Pendant la Seconde Guerre mondiale il a été correspondant de plusieurs magazines dont *Krasnaya Zvezda*. Il a reçu l'Ordre du Drapeau rouge pour son engagement durant la guerre. Dans les années 1950 il a travaillé en tant que rédacteur en chef et correspondant dans *Novyj Mir* et *Pravda*. C'était donc un écrivain proche du Parti qui avait même écrit un poème à la

mort de Staline. Il a été à deux reprises : entre 1946 et 1959, puis entre 1967 et 1979 secrétaires de l'Union des écrivains soviétiques.¹ Ses voyages en France étaient donc des voyages officiels et réglementés. Il se rendait en France en tant que représentant officiel de l'URSS et le texte retenu dans le corpus porte notamment sur le « Normandie-Niémen » et les souvenirs de guerre en général.

Rudolf Beršadskij (1909-1979) écrivain soviétique et vétéran de guerre a voyagé en France dans les années 1970. Après son voyage il a rédigé *Cent cinquante pages sur la France, Des histoires courtes et des nouvelles* (1972). Cet auteur a parcouru le territoire français accompagné parfois de sa femme, parfois des journalistes soviétiques qui résidaient en France. Il a aussi rendu visite à des amis de guerre. Son texte est en conséquence un véritable récit de voyages rempli d'anecdotes et d'observations personnelles sur la France et ses habitants.

Le destin de l'écrivain et traducteur soviétique – **Ilya Konstantinovski** (1913-1995) est lié aux voyages dans les pays socialistes mais aussi en France. Il y a passé de nombreuses années de sa vie. *Goroda i sud'by* (1979) est le titre de ses mémoires, que l'on peut traduire par *Les villes et les destins*. En France, il recherche la « véritable France », et à Paris il veut découvrir la véritable vie parisienne. Son texte est à la fois un récit portant sur son voyage mais aussi un essai sur les grands principes et valeurs pour lesquels les Français se battent avec ardeur.

Evgueni Evtouchenko, de vrai nom Gangus (1932-2017),² est poète, acteur, régisseur, et scénariste soviétique. Il devient membre de l'Union des écrivains l'année où paraît son premier recueil de poèmes intitulé *Les éclaireurs* (1952). Ses poèmes sont simples et accessibles. Comme V. Maïakovski, son maître en poésie, il les lit devant un public et se met donc en scène, d'où la popularité grandissante de ce poète au fil des années. Il va essayer d'imiter son style ce qui lui sera d'ailleurs reproché. Dans ses débuts de carrière, plus précisément en 1962, est édité dans *Pravda* le poème « Les héritiers de Staline », qui n'est rien d'autre qu'un éloge aveugle. Un an après, il est nommé au Prix Nobel en littérature. Par la suite, il va soutenir l'autre camp – les dissidents, et paraître dans les journaux d'opposition au pouvoir, tels que *Yunost'*, *Novyj Mir* et *Znamia*. Pour résister au système l'écrivain propose de se tourner vers les œuvres littéraires où l'imaginaire prend le pas sur la réalité. Par conséquent, pour

¹ Toutes ces informations sont tirées de la Grande encyclopédie russe électronique, la fiche n° 3663072, Constantin Simonov, 2015.

² Le premier poème d'E. Evtouchenko est publié en 1949 dans le journal *Sovetskij sport*. Il a étudié à l'Institut littéraire de Gorki mais fut exclu à cause de la mauvaise discipline et pour avoir soutenu le roman de Vladimir Doudintsev (1918-1998). Doudintsev, Vladimir, *Ne xledom edinyim*, (*L'homme ne vit pas seulement de pain*), Moscou, Veče, 2011. (1956)

pouvoir supporter le régime, il faut rejeter la réalité. « Neobjazatel'no ljubit' tol'ko bol'sie derev'ja » signifie « On n'est pas obligés d'aimer uniquement les grands arbres », c'est un récit sur la littérature dans lequel les écrivains se métamorphosent en arbres. Le voyage en France sert de cadre et permet à E. Evtouchenko de rencontrer différentes personnalités célèbres qu'il interroge sur des sujets littéraires, qui sont également politiques. L'Occident n'apparaît pas forcément dans son œuvre.

Volf Sedykh (1928-) – journaliste et écrivain soviétique, ainsi que spécialiste de la civilisation et littérature française, et pendant 10 ans, entre 1951 et 1961, rédacteur en chef de la revue *Inoveščanija*, va être celui dont le texte donnera le ton aux nouveaux voyages et récits de voyages sur la France. Entre les années 1961 et 1965, il s'occupe des relations internationales. Ensuite, pendant trois ans il sera vice-président des relations internationales avec les pays capitalistes. Pendant huit ans, de 1968 jusqu'à 1976, il est correspondant officiel de la revue *Pravda* en France. Dans les années qui suivent (1976-1987) il devient directeur de l'édition *Progrès*. En 1958, il est élu en tant que directeur de l'association franco-soviétique. En 1991, il devient premier président de cette association. Il a écrit *Les réflexions sur la place de la Bastille*, *Les trois vies*, *Les Communards du XXème siècle*, *La France en mouvement*, et bien d'autres récits sur la France. V. Sedykh accomplit un voyage officiel au cours duquel il montre sa parfaite connaissance des lieux et de l'histoire du pays. La France n'a rien d'exotique pour lui car c'est un pays qu'il a longtemps étudié et qu'il a beaucoup visité. C'est lui qui passe le moins de temps dans chaque ville visitée mais c'est aussi lui qui nous en dit le plus grâce à l'éclairage qu'apportent ses expériences antérieures.

Ces écrivains s'empressent de rejeter la France contemporaine afin de se conformer aux directives du Parti soviétique dominant, et de mieux mettre en valeur l'Union soviétique. Cette contrainte idéologique peut être confondue avec une méconnaissance et un manque d'intérêt pour la civilisation française. Les interprétations des auteurs sont bel et bien déterminées par leur appartenance géographique et temporelle. Cependant, les préjugés se sont construits tout le long des relations franco-russes et ne se résument donc pas à ce que l'URSS projette sur la France. Nos voyageurs n'échappent pas aux idées préconçues sur la France, mais apportent eux aussi d'autres images du pays étranger. Les impressions de voyage seront étudiées en tenant compte des caractéristiques d'une société insérée dans un contexte socio-historique précis.

Il nous faut préciser en amont que les conditions matérielles d'accueil des écrivains-voyageurs soviétiques en France ne sont pas sans incidence sur l'impression qu'ils se font du pays. Mais en les mettant en exergue, c'est la culpabilité du côté soviétique qui est suggérée. Vladimir Maïakovski prétend déposer ses bagages « dans le premier hôtel » qu'il voit, chose

impossible puisque son voyage est organisé en amont par les institutions soviétiques. Ce renseignement faussé se justifie par la suite lorsque l'auteur décrit les conditions désastreuses dans lesquelles il a été logé. Il était hors de question de dévoiler explicitement les coupables. Ilya Ehrenbourg arrive cependant à le faire dans ses mémoires publiées après la mort de Staline. Il signale que son appartement est petit et très mal équipé. N'ayant donc aucune raison de vouloir passer du temps cloîtré entre 4 murs, il va alors dans la rue comme les Français et passe ses journées à l'extérieur à les observer. Le regard de l'écrivain soviétique est un regard qui adopte principalement un point de vue externe. Les contacts avec la population française sont rares dans l'Entre-deux-guerres. Le voyageur passe son temps à observer sans rentrer dans une discussion. Même lorsqu'une discussion s'engage, les Français qu'il côtoie sont réduits à leurs fonctions dans la société. À aucun moment ces personnes ne sont désignées par leurs prénoms, et elles n'apparaissent tout simplement plus dans le texte d'Ilya Ehrenbourg. Après la Seconde Guerre mondiale les conversations avec les Français se multiplient et portent la plupart du temps sur la guerre. Les voyageurs soviétiques et les Français ont une histoire commune dans le présent, qui vient renforcer les souvenirs des révolutions passées. Chacun a fait ses preuves et le Soviétique se sent plus légitime maintenant à entrer en débat avec les citoyens de France.

Lorsque les écrivains-voyageurs partagent leurs a priori sur la France ainsi que les images qu'ils s'en sont formées à partir de la littérature et de l'imaginaire, l'attitude envers la France et les Français peut être caractérisée par deux sentiments : la réticence et l'incompréhension. Les Soviétiques ne comprennent pas leur façon d'agir et de penser. Mais l'inverse se vérifie également dans la perception que les Français ont des Soviétiques. Dans l'Entre-deux-guerres, le Soviétique est perçu comme un étranger qui n'a plus ni culture ni passé et n'est plus qu'un représentant politisé de la société nouvellement créée. Au contraire, dans les années 1940 le Soviétique est le frère-sauveur de la France. Divers prismes se dégagent donc au fil cette évolution, l'image variable de l'étranger correspond à l'adoption dans la description de perspectives hétérogènes.

L'ensemble de ces éléments – la formation, l'engagement envers le parti, les lectures préalables sur la France, la connaissance du français, les conditions du voyage et de l'accueil – exercent donc une influence sur la forme et le contenu du texte rédigé a posteriori. Les voyageurs soviétiques ont eu tous des parcours différents et les objectifs de leurs voyageurs n'ont pas toujours été les mêmes. Le récit de voyage soviétique portant sur la France est donc un genre en mouvement, qui se construit tout au long du XX^{ème} siècle et évolue en fonction

de la politique de l'URSS et des événements pesant sur les relations internationales. Néanmoins, le récit de voyage n'est pas un texte purement politique. Il est effectivement marqué par l'empreinte des institutions de contrôle politique et littéraire soviétiques, mais il est aussi littéraire, poétisé, philosophique, ainsi qu'héritier d'une grande littérature de voyage russe sur la France.

Quelles sont donc les différentes étapes de la constitution de ce genre de récit ? Est-il possible de donner une définition unique du concept « récit de voyage soviétique sur la France » ?

2. Le récit de voyage soviétique sur la France en tant que genre littéraire

Dans la première partie des années 1920, les Soviétiques voyagent dans des pays représentant un intérêt politique pour l'URSS, et en particulier en Lettonie, en Allemagne et en France. Ils mènent, en effet, dans ces pays une propagande de la Révolution mondiale. Il va sans dire que leur présence même est déjà considérée dans ces états comme une forme de propagande en soi. En 1924, cette propagande devient plus implicite.

Dans cette étude je m'attache à analyser les relations entre le voyageur et la culture du pays traversé et entre le Français et son propre mode de vie. Le voyage peut être considéré comme une communication entre le représentant de la culture soviétique et les cultures de l'Europe de l'Ouest. Le texte relatant un voyage, quant à lui, relève d'une double communication. Du point de vue de l'auteur, le récit de voyage a pour vocation d'apporter des informations sur la culture étrangère. Mais le texte propose aussi aux autres cultures de s'auto-observer à partir des remarques du voyageur soviétique.¹ Les récits de voyages sont des documents anthropologiques, car ils relèvent de l'écriture sur la rencontre avec l'autre.

Le terme « récit » suggère une narration personnelle et non une description objective. Le voyage impose aussi un cadre et des circonstances extérieurs au sujet : « *La limite, d'un côté, est la science ; de l'autre, l'autobiographie ; le récit de voyage vit de l'interpénétration des deux.* »² La localisation dans le temps et dans l'espace des expériences rapportées par les récits est également importante dans le genre du récit de voyage.

« Préparant mon voyage ou arrivant dans un pays étranger, je m'achète, à côté d'un guide pratique, un récit de voyage plus ancien. Pourquoi ? Parce qu'il m'offre le prisme dont j'ai exactement besoin pour bien profiter de mon voyage : une image des autres un peu caricaturale, qui me permet de constater avec satisfaction tout le chemin parcouru, me séparant du narrateur, mais suffisamment juste, n'est-ce pas, sur plusieurs points, pour me rassurer sur ma propre supériorité ; une image du voyageur, à laquelle je m'identifie tout en m'en distanciant et qui m'enlève donc toute culpabilité. »³

À certaines époques les auteurs soviétiques s'émancipent du cadre imposé, à d'autres, ils se soumettent à ce cadre. Une comparaison entre les cultures se développe dans les pages des récits. Le schéma culturel universel leur semble parfois justifié, mais je me range du côté de Tzvetan Todorov (1939-2017) qui déclare que : « *Le meilleur résultat d'un croisement des cultures est souvent le regard critique qu'on tourne vers soi ; il n'implique nullement la glorification de l'autre.* »⁴

¹ Ce qui est possible seulement si les textes sont traduits.

² Todorov, Tzvetan, *Nous et les Autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Laval, Laval théologique et philosophique, 1990. p. 105.

³ Ibid., p. 108.

⁴ Ibid., p. 125.

Dans l'Entre-deux-guerres le but de l'écrivain-voyageur consiste d'abord à montrer à ses lecteurs tout ce qui est inconnu et étranger à leur propre civilisation. Dans ces livres nous pouvons ainsi trouver, entre autres, des indications sur les itinéraires, ainsi que les descriptions et l'histoire des lieux emblématiques et des monuments les plus importants de Paris. Toute l'attention est centrée sur l'autre, sur ses coutumes, ses façons de se tenir et de se comporter, et son mode de vie en général. Ensuite, les voyageurs essaient toujours de persuader l'Occident qui serait bénéfique d'adhérer aux valeurs de l'Union soviétique. Le deuxième objectif consiste donc à renforcer chez les lecteurs soviétiques le sentiment de la prééminence de leur culture. Pour cela, le récit est généralement raconté par deux personnes : l'écrivain et un personnage imaginaire qui vient compléter et enrichir ses remarques générales. La plupart du temps c'est l'accompagnateur qui apporte les observations qui étonnent par leur caractère inhabituel le lecteur soviétique car il peut prendre plus de libertés que le voyageur lui-même. Ce personnage créé par l'auteur prend les décisions sur certains lieux à visiter qui éloignent l'auteur du parcours tracé au préalable.¹ Le lecteur assiste ainsi aux discussions sur le choix des destinations et leur valeur symbolique et devient en quelque sorte un compagnon du voyageur. Le narrateur, dans ce type précis, sert d'intermédiaire entre le lecteur et la vie des habitants du pays visité. Il est le point qui relie deux cultures différentes.

De texte en texte le même narratif est reproduit : la société française doit être guidée et les Soviétiques apparaissent comme susceptibles pour jouer le rôle de guide. L'URSS est le pays du progrès industriel et du développement agricole. Par contraste, la France est le pays où continue la lutte des classes et la bourgeoisie est fortement critiquée. Le capitalisme est associé à partir de 1931² à une odeur affreuse, à la saleté, au désordre et au bruit qui règnent dans les rues de Paris. La France doit renouer avec l'esprit de la Révolution. Cet esprit est un motif récurrent du premier au dernier texte du corpus, du récit de V. Maïakovski jusqu'à celui d'E. Evtouchenko. La Révolution russe et la Révolution française sont confondues dans une même évocation : les inégalités sociales et l'opposition entre la bourgeoisie et du prolétariat. L'orientation politique de la France qui n'est pas socialiste est critiquée. D'après les voyageurs, le régime politique est la principale source des maux dont souffre la France.

Les récits de voyages précédant et aussi, dans une moindre mesure, ceux qui suivent la Seconde Guerre mondiale ont un caractère caricatural. L'auteur présente d'un côté les alliés – des bonnes personnes qui se sont égarées et qu'il faudrait guider, et de l'autre les ennemis – les

¹ Par exemple, les voyageurs vont systématiquement se rendre dans les ruelles où on peut rencontrer des prostituées et à chaque fois ce choix de lieu sera présenté comme relevant d'une décision de leurs accompagnateurs.

² Depuis le texte de Boris Kouchner publié en 1931.

mauvais à qui il ne donne aucune chance. Ils sont tous dépeints de manière schématique et le récit suit généralement la même trame, comme s'ils agissaient selon un scénario rédigé par une seule et même personne. Dans l'Entre-deux-guerres les Français apparaissent toujours tous ensemble, que ça soit dans la rue en train de faire la fête, dans une manifestation ou bien en train de boire un café à une terrasse. Ainsi s'est construit le stéréotype même de la figure du Français, qui est apparu avec ces nuances dans les récits de voyages. Il était un élément d'une foule, entouré des gens. Après la Seconde guerre mondiale, l'écrivain-voyageur, n'est plus aussi solitaire que dans l'Entre-deux-guerres. Membre d'une délégation soviétique, il se déplace aussi pour revoir des amis rencontrés pendant la guerre, discuter avec des écrivains français, mais aussi avec des membres du parti communiste français. Les rencontres sont plus nombreuses et variées mais les conversations conservent une dimension politique évidente. À cette époque le but du voyageur soviétique est de montrer aux Français que la France s'est égarée dans ses amitiés mais qu'elle ferait mieux de s'allier à l'URSS.

Après la visite officielle de N. Khrouchtchev en France en 1960, l'écrivain-voyageur soviétique va lui aussi traverser tout le territoire français. La durée du séjour sera raccourcie et le nombre de destinations augmentée grâce à la popularisation de l'automobile. Les voyageurs ne seront toujours pas seuls à parcourir la France, mais ils ne vont plus essayer de dissimuler la présence d'autres personnes, en employant « nous », au lieu de « je ». Grâce aux différents accords signés par la France et l'URSS, les voyageurs de la seconde partie du XXème siècle ne doivent plus passer par la préfecture. Leurs visas touristiques ou des visas de travail leur permettent de se déplacer librement sur le territoire. Nous ne lisons donc pas d'évocations fâcheuses de la préfecture, si habituelles dans l'Entre-deux-guerres. En revanche, ils partageront volontiers des informations sur les hôtels et la nourriture consommée. L'écrivain-voyageur de cette période n'est plus aussi pudique qu'avant. Désormais, il mange, boit et dort comme toute autre personne. Nous avons le sentiment de lire des récits plus personnels car les auteurs confient aux lecteurs leurs attentes et s'expriment aussi sur leur propre rapport à la France, en citant les écrivains préférés et en empruntant leurs trajectoires de voyages. Néanmoins, il ne faut pas oublier que leur voyage est surveillé et le texte minutieusement relu par les censeurs, donc il doit être conforme.¹ Ainsi, non seulement les voyageurs multiplient les rencontres avec

¹ *Novyj mir*, mars 1963, n°3, p. 3-33. Discours de N. Khrouchtchev prononcé le 8 mars 1963, p. 32 : « Однако бывают такие случаи, когда поездки литераторов в зарубежные страны не только не приносят пользы, но и оборачиваются против интересов нашей страны. Знакомиться с материалами о выступлениях некоторых советских писателей за границей и не можешь понять, чем они озабочены, то ли тем, чтобы рассказать правду об успехах советского народа, то ли тем, чтобы понравиться зарубежной буржуазной публике во что бы то ни стало. »

les membres du parti communiste, mais ils documentent aussi leurs récits en lisant des articles de journaux et des résultats des enquêtes sociologiques pour confirmer leurs impressions. Tout cela participe à la création des textes plus longuement travaillés et réfléchis. En effet, à partir de la publication du premier guide de voyage en France en Union soviétique en 1961,¹ les auteurs ne doivent plus remplir le rôle du guide touristique. Deux décennies plus tard, les règles sont encore plus souples et les écrivains peuvent se consacrer véritablement à leurs œuvres et à l'étude des particularités observées à l'étranger. Parfois même, ils vont omettre de citer les lieux visités. Par exemple, E. Evtouchenko se rend à Paris tout d'abord pour rencontrer les éditeurs français dans le but de publier son œuvre,² et ce qui l'intéresse par-dessus tout c'est l'esprit parisien et son caractère insaisissable. Il aimerait être lu par les Français et pour cela il étudie leurs mœurs et habitudes culturelles (lecture, cinéma) en se détachant complètement des lieux touristiques. Les voyages de ce type marquent réellement la fin du récit de voyage soviétique sur la France car plus les écrivains ont de libertés, plus ils essaient de saisir leurs chances de carrière à l'étranger et moins ils produisent de textes sur le voyage.

Le récit de voyage sur la France se trouve dans le cadre officiel soviétique et correspond aux attentes de celui-ci. Néanmoins, il est aussi intéressant de l'étudier du point de vue littéraire et historique, car bien qu'il respecte les règles de l'art soviétique, il est aussi le résultat d'un effort de création et d'une quête anthropologique. En effet, les sources d'inspiration ne sont pas uniquement politiques. Les écrivains-voyageurs évoluent en relation et en dépit des normes imposées qui changent tout au long de l'Union soviétique. Ils ont réussi à construire un canon littéraire du récit de voyage soviétique, qui comporte des thématiques unifiantes, des motifs récurrents et certains leitmotiv qui demeurent constants dans tous les textes du corpus. La visée de cette étude est de présenter le récit de voyage soviétique sur la France de manière chronologique et thématique, en m'intéressant d'abord à l'Entre-deux-guerres, puis à l'après de la Seconde guerre mondiale. C'est au précurseur de cette tradition littéraire soviétique que j'ai consacré le chapitre suivant.

¹ Intourist, *Kruiznoe putešestvie vokrug Evropy, (Une croisière autour de l'Europe)*, Moscou, 1961.

² Son comportement à l'étranger était critiqué en 1963 par N. Khrouchtchev, mais personne ne dénonce ses rencontres en 1981. *Novyj mir*, mars 1963, n°3, p. 3-33. p. 32 : « *Совсем недавно поэт Евгений Евтушенко совершил поездку в Западную Германию и во Францию. Он только что вернулся из Парижа, где выступал перед многотысячными аудиториями рабочих, студентов, друзей Советского Союза. Тов. Евтушенко, надо отдать ему должное, во время этой поездки вёл себя достойно. Но и он, если верить журналу «Леттер Франсэз», тоже не удержался от соблазна заслужить похвалу зарубежной публики. Поэт странным образом информировал своих слушателей об отношении у нас в стране к его стихотворению «Бабий Яр», сообщив им, что его стихотворение принято народом, а критиковали его догматики. Но ведь широко знают, что стихотворение тов. Евтушенко критиковали коммунисты.»*

IV_ Le voyage à Paris de l'Entre-deux-guerres (1922-1937)

1. Le prototype du récit de voyage sur Paris de l'Entre-deux-guerres

1.1 Le poète de la Révolution en tant que précurseur du récit de voyage soviétique

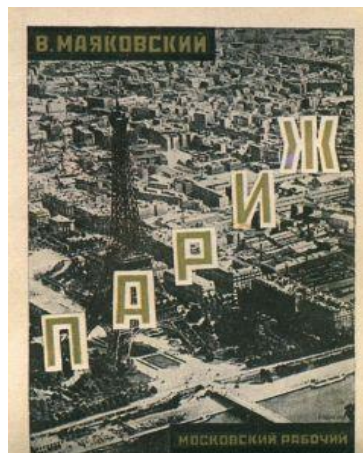
Les textes de V. Maïakovski vont devenir des modèles des récits de voyages pour tous les autres voyageurs soviétiques. Vladimir Maïakovski entreprend ses premiers voyages à Paris après la Première Guerre mondiale. Ses poèmes et textes sur ses voyages fournissent des éléments permettant une analyse du mécanisme de la propagande politique soviétique. Ils furent publiés en URSS en 1923, autrement dit avant même la reconnaissance officielle de l'URSS par la France.

Le texte de Vladimir Maïakovski publié en 1923 comporte 39 pages et regroupe des récits rédigés entre 1922 et 1923. Le titre de ce recueil est *Paris*. Sur sa

couverture nous reconnaissons la tour Eiffel, entourée d'immeubles. Cette illustration accentue la coexistence de deux mondes différents à l'intérieur même de Paris : il y a d'un côté le Paris majestueux, le Paris historique, celui des riches ; et de l'autre le Paris des ouvriers, le Paris des écrivains, des artistes, le Paris de la Commune et des pauvres. Les couleurs choisies pour la couverture du livre sont ternes, avec une dominante pour le noir et le blanc, et avec une teinte vert olive fortement présente. Ces couleurs annoncent le message de la narration : à Paris la vie est triste. La société est coupée en deux : d'un côté le blanc, de l'autre côté le noir.

Le récit de voyage de Maïakovski est bref. Il comporte un certain nombre de détails précis et de répétitions. Ces répétitions marquent l'attente d'un rendez-vous important avec un lieu et des gens. Ainsi, Maïakovski exprime son impatience à l'idée de voir Paris car il nourrit un lien particulier culturel avec cette ville. Le poète désigne cette rencontre parisienne comme une rencontre essentielle pour lui : « *Huit ans durant Paris a travaillé sans nous et nous sans Paris. Je m'y rendais tout tremblant pour l'observer avec le plus grand soin.* »¹ Lorsque le récit débute, le voyageur est déjà à la fin de son parcours dont Paris est la dernière destination en Europe.

Figure 2. Couverture de *Paris* de V. Maïakovski



Source : Maïakovski, Vladimir, *Pariž (stixi), (Paris (poèmes))*, Moscou, Moskovskij rabočij, 1925.

¹ Maïakovski, Vladimir, *Pariž (stixi), (Paris (poèmes))*, Moscou, Moskovskij rabočij, 1925. p. 85 : « *Восемь лет Париж работал без нас. Мы работали без Парижа. Я въезжал с трепетом, смотрел с самолюбивой внимательностью.* »

Il est très important pour lui de montrer ses connaissances en français et plus généralement sur la France. Dans sa rédaction, Vladimir Maïakovski a recours à la langue française. Cependant, à chaque fois le mot est expliqué dans le corps du texte même ou bien dans une note de bas de page : « Grand Prix » (p. 94), « Qualité de même » (p. 109). La langue mise à part, la littérature française est présentée comme déjà connue. Des auteurs tels que Guy de Maupassant (1850-1893), Jean Cocteau (1889-1963) et bien d'autres apparaissent pour nourrir des thématiques diverses. L'auteur est également informé sur les voyages entrepris par les Français en Russie. Ainsi, le voyage d'Édouard Herriot (1872-1957) est évoqué. La place de l'art au sens large (peinture, théâtre, musique, littérature) est essentielle. Des chapitres entiers sont consacrés à ce sujet, mais les méditations sur l'art apparaissent aussi dans l'ouvrage de manière transversale.

Le texte est rythmé par de nombreuses antithèses : Paris et Berlin, Paris et Moscou, le Paris riche et le Paris pauvre, le touriste américain et le voyageur soviétique, le Russe soviétique et le Russe émigré. La comparaison avec Berlin s'explique par le fait que les voyageurs de l'Entre-deux-guerres s'arrêtaient dans la capitale allemande avant de se rendre à Paris. En 1922, Paris abondant et riche était comparé à Berlin, qui à l'époque vivait une situation difficile et était considéré comme précaire. La comparaison entre Paris et Moscou est plus longue et détaillée mais elle vise à démontrer la modernité de Moscou, terre de l'avenir, contre l'aspect dépassé de Paris, qui n'aspire à aucun changement majeur. Le poète de la Révolution cherche le nouveau visage de Paris dans les rues, les cafés où il examine des peintures, dans les bistrot, à la Chambre des Députés. Dans les images qu'il capte, il essaie de discerner l'émergence d'un nouveau Paris. Mais à son grand regret il ne perçoit aucune évolution.

« Si l'on prend un quelconque objectif abstrait : peindre un personnage en dégageant sa forme à partir d'une combinaison de simples surfaces élémentaires, bien sûr, Picasso est le plus fort de tous.

Si l'on veut dégager une sorte de troisième dimension d'une nature morte en la faisant apparaître, non pas au niveau de l'apparence mais dans son essence, en descendant dans la profondeur de l'objet, en révélant ses aspects cachés, alors Braque bat tout le monde.

Si l'on veut prendre la couleur dans son fondement, avant qu'elle soit souillée par les aléas des reflets et des ombres, si l'on veut prendre la ligne comme une puissance ornementale indépendante, le plus fort est Matisse.

Ce travail sur la forme a atteint son apogée vers l'année 15.

À force de décomposer un violon pour la centième fois en surfaces, le violon n'en aura plus du tout, et le peintre aura perdu tout point de vue disponible sur cette tâche artistique.

Le formalisme à cru a donné tout ce qu'il pouvait. Compte tenu de l'état actuel de la physique, de la chimie, de l'optique et de la psychologie, il n'y a plus rien à découvrir (si l'on ne veut pas réutiliser ce qui a été fait précédemment). »¹

La répétition de « *po-prežnemu* » qu'on peut traduire par « encore », « toujours », « comme avant » à chaque début de paragraphe dans la version originale souligne le mécontentement de l'auteur. Certes, le développement technologique et technique semble évident, mais au niveau des mœurs et des aspirations, les Français devraient s'inspirer des Soviétiques. Pour V. Maïakovski la France n'a pas pris la mesure des changements intervenus au moment de la Première Guerre mondiale. La vie à Paris se déroule comme si rien d'important ne s'était produit.

La troisième antithèse est celle qui oppose les classes sociales. Maïakovski regrette une France bourgeoise : « [...] *en France il y a aussi des prolétaires qui font un travail révolutionnaire mais ils sont encore minoritaires et ne peuvent pas influencer la vie parisienne.* »² L'auteur n'apprécie pas Paris des bourgeois et tente à tout prix de lui donner une couleur révolutionnaire. Selon lui, il faut commencer par innover les domaines artistiques. Ce serait le premier pas vers la révolution universelle.

« C'est la mise en forme de la vie, l'ingénierie artistique supérieure. Les artistes de l'industrie en RSFSR doivent suivre non pas l'esthétique de vieux manuels mais l'esthétique de l'économie, de la commodité, de la fonctionnalité, du constructivisme. Mais ce deuxième « ou » actuellement n'est pas pour la France. Il lui faut d'abord passer par la grande purification d'un Octobre français. En attendant, avec tout notre retard technique, c'est nous, travailleurs de l'art de la Russie soviétique qui sommes les conducteurs de l'art mondial, les porteurs des idées d'avant-garde. »³

¹ Ibid., p. 86 : « Перекидываюсь от картины к картине. Выискиваю какое-нибудь открытие. Жду постановки новой живописной задачи. Добиваюсь в картине раскрытия лица сегодняшнего Парижа. Заглядываю в уголки картин - ищу хоть новое имя. Напрасно. По-прежнему центр – кубизм. По-прежнему Пикассо – главнокомандующий кубистической армией. По-прежнему грубость испанца Пикассо «отблагораживает» наиприятнейший зеленоватый Брак. По-прежнему теоретизируют Меценже и Глез. По-прежнему старается Леже вернуть кубизм к его главной задаче – объёму. По-прежнему непримиримо воюет с кубистами Делоне. По-прежнему « дикие » – Дерен, Матисс – делают картину за картиной. По-прежнему при всём при этом имеется последний крик. Сейчас эти обязанности несёт всеотрицающее и всеутверждающее « да-да ». И по-прежнему... все заказы буржуа выполняются бесчисленными Бланиами. Восемь лет какой-то деятельнейшей летаргии. Это видно ясно каждому свежеприехавшему. Это чувствуется и сидящими в живописи. »

En français : Frioux, Claude, *Du monde j'ai fait le tour : poèmes et proses*, Paris, la Quinzaine littéraire-L. Vuitton, 1997. « Paris la ville », p. 151.

² Ibid., 1923, p. 120 : « [...] *есть ведь и во Франции пролетариат, революционная работа. Есть, конечно, но не это сегодня создаёт лицо буржуазного Парижа, не это определяет его быт.* »

³ Dans un texte de 1922, p. 87 : « *Впервые не из Франции, а из России прилетело новое слово искусства – конструктивизм. Даже удивляешься, что это слово есть во французском лексиконе. Не конструктивизм художников, которые из хороших и нужных проволок и жесты делают ненужные сооружењца. Конструктивизм, понимающий формальную работу художника только как инженеррию, нужную для оформления всей нашей практической жизни. Здесь художникам-французам приходится учиться у нас. Здесь не возмьешь головной выдумкой. Для стройки новой культуры необходимо чистое место... Нужна*

Tout cela nourrit le fantasme d'une nouvelle révolution dans les rues de Paris.

Les deux dernières antithèses comparent les touristes américains aux voyageurs soviétiques, ainsi que les Russes soviétiques aux Russes émigrés. Les touristes américains sont incultes et ne savent pas se tenir en société, contrairement aux Soviétiques qui sont des êtres d'exception. Maïakovski fait passer son propre mépris des émigrés pour le sentiment exprimé par les Français : « *Plus on s'intéresse aux habitants de l'Union soviétique, moins on respecte les émigrés blancs, [...] »*¹ Les émigrés qui ont abandonné le pays ont selon l'auteur perdu toute leur légitimité et ne méritent pas qu'on s'attarde sur leur sort à Paris. Le Soviétique, membre d'une société forte et vigoureuse est une personne distincte dans son époque, qui ne veut pas être associé aux émigrés russes qu'il méprise profondément. Ces derniers sont tout ce que l'homme soviétique ne veut pas être.

V. Maïakovski donne les mots d'ordre des voyages à Paris dans l'Entre-deux-guerres : présenter Paris comme une ville avec un passé grandiose où une nouvelle révolution est tout à fait envisageable. Ses textes comportent un certain nombre d'éléments que nous allons retrouver dans les récits des autres voyageurs soviétiques : Paris visité en destination finale d'un voyage en Europe, et donc aussi l'expression de l'impatience à l'idée d'y être enfin ; l'utilisation de la langue française et des références aux grands écrivains et peintres pour montrer ses connaissances ; les descriptions de Paris comportant un certain nombre de dualités. En effet, il ne décrit pas seulement la ville de Paris, mais montre son influence à l'échelle européenne en la comparant à Berlin et Moscou. Puis, il étudie tous les domaines de la vie quotidienne et culturelle et remarque une paralysie de l'existence, qui lui déplaît tant. C'est comme si la vie s'était figée à Paris et son rôle en tant que Soviétique révolutionnaire est de proposer des solutions. Néanmoins, malgré les critiques de la société française majoritairement bourgeoise, le prolétariat n'occupe pas la place centrale du récit. Nous ne sommes là qu'au début d'une grande tradition de voyage soviétique en France. Les voyageurs suivants s'efforceront de construire et de décrire une image prolétaire dominante de Paris.

октябрьская метла. А какая почва для французского искусства ? – Паркет парижских салонов! » En français, p. 152-153.

¹ Ibid., p. 93 : « *С возрастанием интереса к людям РСФСР, естественно, падает « уважение » к белогвардейской эмиграции, [...] »*

1.2 Le *travelogue*

L'Entre-deux-guerres est la période la plus propice aux voyages des Soviétiques en France. Les relations diplomatiques sont rétablies en 1924.¹ La capitale de la France est le symbole de l'amitié avec l'URSS. Les écrivains soviétiques vont voyager à Paris, puis publier un texte sur leurs voyages. Je présenterai dans cette sous-partie les caractéristiques et les particularités de la construction du texte de voyage soviétique en France entre les années 1928 et 1937 sans perdre de vue les éléments constitutifs de ce contexte si particulier. Dans ce récapitulatif, je m'appuie en partie sur les résultats des études sur le voyage en Occident² réalisées par trois chercheurs russes,³ ainsi que sur mes propres observations et remarques.

L'idée de la solitude est persistante dans l'œuvre de V. Maïakovski, précurseur du récit de voyage soviétique sur Paris. En effet, il dialogue non pas avec des gens mais avec des monuments et des guides artistiques, littéraires, historiques et contemporains à l'intérieur du texte de voyage. En revanche, il faut noter qu'il n'y a pratiquement pas d'entrevues qui se déroulent dans le présent de la narration. V. Maïakovski voyage à Paris au moment où l'URSS n'est pas encore reconnue, donc l'image de l'écrivain seul dans la foule est une analogie de la place de la jeune Union des républiques socialistes en 1923. Son déplacement en Occident a ainsi pour but la promotion de la société nouvellement établie. L'écrivain-voyageur représente à l'étranger l'homme soviétique modèle. Sa simple présence à Paris est déjà en soi un élément de propagande : la propagande de la révolution mondiale et des valeurs socialistes. L'écrivain est le seul Soviétique, entouré de milliers de touristes américains, ainsi que de visiteurs d'autres pays. À la fin des années 1920, cette position de l'écrivain solitaire évolue. Les auteurs-voyageurs rencontrent des membres du prolétariat. Leurs rendez-vous sont toujours organisés dans le cadre officiel d'une visite de la délégation soviétique. L'écrivain apparaît seul sur les pages de son récit mais en fait il est toujours accompagné, surveillé et contrôlé. Les

¹ Ponomarev, Evgueni, *Tipologija sovetskogo putešestvija : « Putešestvie na Zapad » v literature mežvoennogo perioda, (Typologie du voyage soviétique en Occident dans la littérature des années 1920-1930)*, Saint-Pétersbourg, Izdatel'stvo SPbGUKI, 2014. p. 331 : « В Париж в декабре 1924 года приехал первый советский полпред Красин, Маяковский принял участие в официальном открытии советского полпредства. Вернувшись домой, поэт создаёт цикл стихотворений о Париже (1925). В нём проявилась новая, не « полпредская » позиция советского путешественника, и одновременно здесь формируется новое видение Парижа – не столицы враждебной капиталистической страны, а столицы государства – партнера СССР. Революционного города Коммуны. Города, близкого по духу. »

² Balina, Marina, « Literatura putešestvij », (« Littérature de voyage »), *Socrealističeskij kanon, (Le Canon du réalisme socialiste)*, Gumanitarnoe agenstvo « Akademičeskij proekt », 2000, p. 896-909. Etkind, Alexandre, *Tolkovanie putešestvij. Rossija i Amerika v travelogax i intertekstax, (Analyse des voyages, la Russie et les États-Unis dans les récits de voyages et intertextes)*, Moscou, Novoe literaturnoe obozrenie, 2001. Ponomarev, Evgueni, *Tipologija sovetskogo putešestvija : « Putešestvie na Zapad » v literature mežvoennogo perioda, (Typologie du voyage soviétique en Occident dans la littérature des années 1920-1930)*, Saint-Pétersbourg, Izdatel'stvo SPbGUKI, 2014.

³ Il s'agit des articles ou des chapitres d'ouvrages généraux sur le concept du « récit de voyage soviétique ».

déplacements officiels en groupe des auteurs-voyageurs ne sont pas mentionnés dans le récit de voyage. En revanche, plusieurs éléments laissent deviner qu'ils ont bien eu lieu. Des auteurs comme Olga Forche, Ilya Ehrenbourg, Isaac Babel, Boris Kouchner, Mikhaïl Koltsov, Véra Inber et Lev Nikouline se rendent à Paris en 1927. Ainsi les textes de ces voyageurs dialoguent entre eux et donnent une représentation commune de Paris. Quelques mois après leur séjour ils publient des textes sur cette ville et ses habitants. Olga Forche s'inspire discrètement du cinquième chapitre du livre de Véra Inber *Amérique à Paris* (1928), nommé « Sous la coupole »¹ pour intituler son recueil de récits de voyages publié pour la première fois en 1932.² En outre, l'illustration qui apparaît à côté du titre du livre de Véra Inber indique son appartenance à la tradition soviétique du voyage à Paris. Le complément du titre inscrit en italique et mis entre parenthèses (*Le voyage dans le passé*)³ laisse imaginer que le regard porté sur Paris sera rétrospectif. En effet, les voyageurs considéraient Paris comme la ville du passé révolutionnaire, tandis que Moscou apparaissait dans les imaginaires comme la ville du présent et surtout de l'avenir.

Figure 3. Le voyage dans le passé



Source : Inber, Véra, *Amerika v Pariže, (Amérique à Paris)*, Moscou, Xudožestvennaja Literatura, 1965. (1928) p. 5.

L'homme qui figure sur cette petite image porte des lunettes de soleil noires, un chapeau, et il fume une pipe. Il est une représentation du voyageur soviétique et parmi eux d'I. Ehrenbourg. Ce dessin conserve quelque chose de l'avant-garde, un courant artistique majeur qui a connu une grande popularité en URSS après la révolution de 1917.⁴

¹ « Под куполом ».

² Il s'agit d'une compilation des impressions de voyages déjà effectués en 1929.

³ (*Путешествие в прошлое*).

⁴ Günter, Hans, « Xudožestvennyj avangard i socialističeskij realizm », (« L'avant-garde artistique et le réalisme socialiste »), *Socrealističeskij kanon, (Le Canon du réalisme socialiste)*, Gumanitarnoe agenstvo « Akademičeskij proekt », 2000, p. 101-108. p. 102 : « После революции 1917 года русский художественный авангард становится на сторону революции, потому что видит в ней возможность реализации утопической программы модернизма. Политическая радикализация только усиливает тенденцию к снятию границы

« Soir d'automne. Paris sent les feuilles rouillées et la pluie. Il est agréable de passer une soirée comme celle-là à la terrasse de la « Rotonde ». L'insouciance et la gaîté propres à la vie de bohème s'éclipsent à jamais. Mais je peux vous dire que là-bas, vous verrez encore des figures, des chapeaux et des gilets de l'époque de Murger. Vous y verrez également des poètes indiens, des peintres brésiliens et les seuls sculpteurs noirs de Paris qui ne sont pas spécialistes de l'art africain. Des visages familiers passent à côté de vous, l'un d'entre eux appartient à Ehrenbourg – bossu, pipe à la bouche, sans chapeau. Aïcha la mulâtresse d'une beauté extraordinaire traverse la rue. Les feuilles tombent. Les gens passent. »¹

Le Ehrenbourg qu'elle croise n'est pas le Ehrenbourg officiel qui est dépeint sur le dessin. Dans ses souvenirs, il enlève son chapeau et se débarrasse ainsi des contraintes officielles. C'est un Ehrenbourg tel qu'on ne le verra pas dans les pages des récits de voyages, mais tel qu'il se montre devant ses camarades soviétiques. Une intertextualité se lit entre ce que l'auteure présente dans cet extrait et l'œuvre littéraire d'Henry Murger (1822-1861), *Scènes de la vie de bohème* (1851).² L'écrivain français du XIX^{ème} siècle donne dans ce feuilleton la définition de la bohème, constituée essentiellement des artistes pauvres. Le voyageur soviétique emprunte également le langage poétique de Murger.³ Enfin, la place de la tour Eiffel au second plan reflète la finalité du texte. Ce qui compte ce n'est pas Paris en lui-même mais le regard du Soviétique. Nous pouvons en déduire que les représentations de la France seront avant tout soviétiques. Les réflexions des écrivains soviétiques dans leur ensemble pèsent plus lourd que leurs observations personnelles.

« [...] la différence entre la conscience individuelle et la conscience collective est particulièrement importante dans la littérature soviétique. [...] L'écrivain soviétique est le point de rencontre et de fusion entre ces deux types de conscience. Il est à la fois un simple citoyen et l'alter ego de toute la société soviétique. »⁴

между жизнью и искусством, присущую авангарду. Первые послереволюционные годы как будто оправдывали надежды левых художников на « революцию духа » и созидание « царства авангарда ». Со временем, однако, они столкнулись с растущим отпором со стороны формирующейся тоталитарной культуры, в которой самым противоречивым образом было переплетено стремление к модернизации и культурной регрессии. »

¹ Inber, Véra, *Amerika v Pariže, (Amérique à Paris)*, Moscou, Xudožestvennaja Literatura, 1965. (1928) (pas de traduction en français) p. 75 : « В осенний вечер, когда Париж пахнет прелым листом и недавним дождём, – в такой вечер хорошо посидеть на террасе « Ротонды ». Богема, настоящая богема вымирает! Но там вы увидите ещё такие лица, такие шляпы и такие жилеты, какие видел в своё время Мюрже. Там вы увидите индийских поэтов, бразильских художников и негритянских скульпторов, единственных, которые в Париже не собирают негритянской скульптуры. Там пройдут многие знакомые лица, среди них сутулый Эренбург с трубкой, без шляпы. Пройдёт мулатка Айша, необычайной красоты, золотисто-смуглая. Листья падают. Люди проходят. »

² Murger, Henry, *Scènes de la vie de bohème*, Paris, Galmann Lévy Éditeur, 1851.

³ Richepin, Jean, « Soir d'automne » : « Dans les forêts dépouillées, /Déjà les feuilles rouillées/Font un tapis de velours, /Et l'on entend, de l'automne/Gémir le chant monotone/Coupé par des sanglots lourds. /Les frileuses hirondelles, /Rasant le sol de coups d'ailes, /Se rassemblent à grands cris, /Et tous les oiseaux sauvages /S'appellent sur les rivages /Près des étangs déflouris. »

⁴ Ponomariev, Evgueni, *Tipologija sovetskogo putešestvija : « Putešestvie na Zapad » v literature mežvoennogo perioda, (Typologie du voyage soviétique en Occident dans la littérature des années 1920-1930)*, Saint-Pétersbourg, Izdatel'stvo SPbGUKI, 2014. p. 37 : « [...] различие индивидуального и коллективного сознаний

La fonction de l'écrivain est double : il présente à l'étranger la vie soviétique et en même temps il raconte à ses lecteurs comment est la vie à l'étranger.¹ En étudiant la construction des récits de voyages sur la France, nous analyserons le soviétocentrisme : le système de principes soviétiques qui sont apparus dans la description de la France. Par exemple, le Soviétique en voyage veut à tout prix montrer ses connaissances du français. Ainsi, des renvois à la langue française apparaissent à deux reprises dans le texte « Au centre de la France » d'Ilya Ehrenbourg : « *couleur local sans explication* »,² et « *comités des forges* ». ³ Boris Kouchner, Mikhaïl Koltsov et Véra Inber procèdent à des transcriptions en lettres cyrilliques de l' « *Avénu dé chanz Elizé* »,⁴ « *Merrci mosjo* »,⁵ « *Ma ptit dam* »⁶, « *dorogie mosjo-dam* ». ⁷ Mais si « *Avénu dé chanz Elizé* »⁸ nécessite une traduction en russe,⁹ toutes les autres expressions sont bien connues par les lecteurs soviétiques et ne sont donc accompagnées d'aucune explicitation en note de bas de page. L'utilisation du français montre la volonté des écrivains de s'emparer non seulement de l'espace géographique du voyage, mais également de sa culture linguistique. Ils défendent leurs statuts de voyageurs plutôt que de touristes ou de visiteurs, en soulignant la supériorité du Soviétique qui maîtrise parfaitement la langue et la culture françaises.

Les voyages en groupe qui se traduisent par des intertextualités à l'intérieur des récits sur Paris et le soviétocentrisme sont des facteurs importants pour comprendre la visée du voyage soviétique. Mais il est aussi important de s'intéresser plus particulièrement à la forme du texte et à sa structure. Dans les années 1920 dominant des livres de voyages courts. Des extraits de ces textes sont publiés dans les revues et périodiques soviétiques, telles que *Zvezda* et *Za*

– принципиально важное для всей советской литературы. [...] советский писатель – точка слияния того и другого. Он одновременно и частный человек и рупор советского общества. »

¹ Balina, Marina, « Literatura putešestvij », (« Littérature de voyage »), *Socrealističeskij kanon, (Le Canon du réalisme socialiste)*, Gumanitarnoe agenstvo « Akademičeskij proekt », 2000, p. 896-909. p. 9 : « Путешественник-миссионер. Этот тип преобладает в путевой прозе зарубежных поездок и творческих командировок. Причем это двусторонний процесс : писатель « несет правду о Стране Советов » за рубеж, он же является одновременно носителем правды о жизни за границей. »

² Ehrenbourg, Ilya, *Viza vremeni, (Le visa du temps)*, Léningrad, Izdatel'stvo pisatelej v Leningrade, 1933. p. 284. Orthographe du texte d'origine.

³ Ibid., p. 291.

⁴ Kouchner, Boris, *Stolicy Zapada, (Les capitales européennes)*, Moscou, Ogiz, 1931. (pas de traduction de français) p. 3 : « *Avenue des Champs-Élysées* ».

⁵ Koltsov, Mikhaïl, « Listok iz kalendarja », (« Une page du calendrier »), *Izbrannye sočinenija v 3 tomah, (Œuvres choisies en 3 tomes)*, t. 2, Moscou, GIXL, 1957. (1929, 1930) (pas de traduction en français) p. 122 : « *Merci Monsieur* ».

⁶ Inber, Véra, *Amerika v Pariže, (Amérique à Paris)*, Moscou, Xudožestvennaja Literatura, 1965. (1928) (pas de traduction en français) p. 64 : « *Ma petite dame* ».

⁷ Ibid., p. 65 : « *Chers messieurs dames* ».

⁸ « *Авеню де Шанз Элизе* ».

⁹ Kouchner, Boris, *Stolicy Zapada, (Les capitales européennes)*, Moscou, Ogiz, 1931. (pas de traduction de français) p. 3 : « *Проспект Елисейских полей по-парижски называется Авеню де Шанз Элизе.* »

rubežom. Une exception à cette règle – le livre de Véra Inber qui fait 124 pages. Au-delà de ces questions de taille, le *travelogue* soviétique de l'Entre-deux-guerres est construit de manière schématique chez l'intégralité des auteurs-voyageurs. Le voyageur et son accompagnateur se déplacent ensemble et le texte de voyage retrace leur parcours la plupart du temps de manière linéaire. Habituellement, lorsqu'on lit un récit de voyage on s'attend à quelque chose d'inattendu, qui sortirait de nos imaginaires. Le récit de voyage soviétique présente lui toujours les mêmes images dans le même ordre. Son plan dialectique est prédéterminé. Le texte de voyages est construit à partir de nombreuses antithèses et oppositions. Le parallélisme entre Paris et les villes et villages de province est celui qui oriente et trace le circuit même du voyage. Il est important ici d'expliquer ce que représente la province française pour les écrivains soviétiques. Ce terme de province associe indifféremment : l'immigration, certains monuments, les quartiers éloignés de Paris et toutes les villes à part Paris. De plus, la province est associée à tout ce qui est ancien, traditionnel, démodé. Ilya Ehrenbourg explique en quoi Paris se distingue du reste de la France.

« Autrefois, des gens fiers de leurs communes vivaient dans de nombreuses villes de France. Louise Labé adorait Lyon, Joachim du Bellay ne connaissait pas d'endroit meilleur que Touraine. Les fêtes foraines d'Arras, l'exubérance d'Avignon, la légèreté de Nancy... Des dizaines d'écoles d'art avec des spécialités variées. L'architecture romaine de Périgord ne ressemblait pas aux édifices romains de Provence. Le gothique toulousain était différent de l'architecture gothique de Reims. Les imprimeurs des petites villes éditaient des articles scientifiques et des recueils de poèmes. Avant la révolution, il y avait des provinces. Après la révolution, on a créé des départements. Désormais en France il y a Paris, tout le reste n'est qu'une seule province monotone. »¹

Le choix du lieu s'associe à celui du regard qui y est porté. L'auteur-voyageur de l'Entre-deux-guerres doit se contenter des impressions superficielles. Il se concentre uniquement sur les apparences, les images rapides qu'il capte au passage et pour cela Paris est la destination idéale car il y a toujours quelque chose à voir dans les rues.

Ensuite, le schématisme dans l'organisation structurelle des récits va se communiquer au choix des grandes thématiques. Le contexte est celui de l'après de la Première Guerre mondiale. En effet, les conséquences de cette guerre ont un impact très significatif sur la vie du pays et de ses habitants, elles ne peuvent donc pas être ignorées par les écrivains-voyageurs.

¹ Ehrenbourg, Илья, *Visa vremeni*, « V centre Francii », p. 368-367, (Sobr. Soch. 7), Moscou, 1928. p. 358 : « Когда-то во Франции было много городов, гордых любовью живых людей. Для Луизы Лабэ Лион был прекрасен, а Иоахим Белле не знал ничего милее своей Турени. Существовали тогда ярмарки Арраса, задор Авиньона, легкомыслие Нанси. Можно насчитать десятки художественных школ, определяемых различными областями. Романская архитектура Перигора далека от провансальской, и готика Тулузы – не готика Реймса. В маленьких городах печатали учёные трактаты и сборники стихов. Во Франции прежде были « провинции ». Пришла революция. Вместо « провинций » разделила она страну на департаменты, и вся Франция, помимо Парижа, стала одной монотонной провинцией. »

Par ailleurs, la narration sur Paris débute toujours par une évocation de la Révolution de 1789. Elle est un passage obligé dans la littérature du voyage soviétique en France. La Révolution rassemble et uni des nations diverses et variées. Elle a une valeur universelle. Le Soviétique en voyage essaie de s'inscrire dans une historicité des relations franco-russes en visitant les catacombes de Paris et le Panthéon. Mais sa mission ne se limite pas aux visites touristiques. L'écrivain est à la recherche d'une image nouvelle de la ville, une image plus révolutionnaire. Puisqu'il ne la trouve pas, il envisage une véritable transformation de Paris. Elle est d'abord imaginée à partir de son passé révolutionnaire. Puis dans un amalgame avec l'image de Moscou et de l'URSS en général. Les ressemblances fictionnelles entre Paris et Moscou permettent au voyageur de dresser un portrait idéologiquement correct de la ville. Le message d'appel à la Révolution est persistant. Ainsi, l'espace de voyage ne modifie pas la figure du voyageur, bien au contraire c'est le voyageur qui intervient sur le terrain afin de le modifier et l'améliorer, en imagination.

« Le chronotope du voyage réaliste socialiste est construit sur le principe de dénonciation du caractère aliénant du système capitaliste. [...] Cet espace n'est plus défini historiquement et géographiquement. L'auteur-voyageur se concentre uniquement sur sa couleur idéologique, en comparant pour cela l'univers soviétique à l'univers capitaliste. Cette exclusion spatiale est au cœur du *travelogue* soviétique. »¹

De nombreux lieux sont cités dans le texte sur Paris mais le Soviétique leur donne toujours une autre interprétation que celle qui existe au moment de son voyage. Par exemple, la place de la Concorde intéresse pour son passé et Notre-Dame de Paris pour son avenir en tant que salle de cinéma. C'est dans ces formes que j'observe l'exclusion spatiale dans les récits sur Paris. En effet, les espaces décrits revêtent avant tout une importance symbolique. Les auteurs-voyageurs se trouvent à Paris, mais leurs récits nous transportent parfois dans un monde parallèle, au-delà de la dimension temporelle.

Les spécialistes du voyage soviétique en Occident ont identifié un basculement dans le texte entre la fin des années 1920 et le début des années 1930. D'après mes analyses entièrement appuyées sur les textes portant sur la France, il s'agit plutôt d'une évolution graduelle du genre au fil des années. Les conclusions des voyages sont bien évidemment prédéterminées par la politique de Staline mais celle-ci n'est pas la seule influence sur les écrits des auteurs du corpus.

¹ Ponomarev, Evgueni, *Tipologija sovetskogo putešestvija : « Putešestvie na Zapad » v literature mežvoennogo perioda, (Typologie du voyage soviétique en Occident dans la littérature des années 1920-1930)*, Saint-Pétersbourg, Izdatel'stvo SPbGUKI, 2014. p. 123 : « Вместо описания нового пространства, как это было в XVIII-XIX веках, путевой хронотоп соцреализма базируется на принципе отчуждения. [...] Вместо историко-географического возникает идеологическое пространство, в котором происходит сравнение двух миров – советского и капиталистического. Отчуждение пространства – центральный момент советского травелога. »

« En 1929 commence la Grande Terreur. [...] Le voyage dans les métropoles européennes, Berlin ou Paris, est considéré alors comme descente aux enfers capitalistes. Les écrivains partent en voyages d'affaires armés d'un protocole diplomatique établi par l'État. Ils doivent témoigner l'effondrement d'une civilisation décadente à l'aide des descriptions détaillées de la pauvreté et de la servitude qui règnent dans les pays occidentaux. »¹

Pour atteindre cet objectif, les auteurs-voyageurs empruntent davantage qu'au début des années 1920 des stéréotypes préfabriqués pour décrire Paris et ses environs. La politique de Staline encourage ce type de narration fictive. Selon Hans Günter (1891-1968), le réalisme socialiste est une méthode de création avec des canons qui sont variables et qui dépendent de facteurs essentiellement politiques, mais parfois aussi personnels. L'instrumentalisation politique de l'esthétique est accompagnée des causes démographiques et sociales, ainsi que des goûts du dirigeant en place et des habitudes de la génération des lecteurs.² La multiplication des images approximatives ne rencontre aucun obstacle car les Soviétiques n'ont plus du tout la possibilité de se rendre à l'étranger pour vérifier l'authenticité des faits rapportés. Le texte de voyage en France dans les années 1930 correspond parfaitement au réalisme socialiste. Les écrivains en voyages, des élus, doivent respecter un protocole extra-littéraire qui confère par conséquent à leurs textes un caractère protocolaire.

« La censure soviétique n'a pas manqué d'appliquer aux récits de voyage son « caractère contraignant de protocole ». Cela s'est exprimé dans le « voyage » en tant que genre, nous semble-t-il, par l'apparition puis le « figement » de structures narratives telles que le dualisme de la représentation de l'espace géographique ; le contraste entre le passé et le présent/futur dans la structure temporelle du texte ; l'attribution systématique à la figure monolithique du voyageur du rôle de devin-voyant qui prédit l'avenir radieux ; la présence d'une carte idéologique délimitant nettement « le nôtre », idéologiquement juste, et « l'autre », idéologiquement faux, qu'il s'agisse de relations, de réalités concrètes, d'appréciations, etc., et aussi la substitution de cette carte à la véritable géographie du déplacement ; l'accent mis dans le récit de voyage sur le miracle de la métamorphose de l'espace soviétique et de l'homme soviétique. »³

Les oppositions se multiplient, les antithèses sont de plus en plus fréquentes mais elles ne sont jamais nouvelles. Nous les avons déjà relevées dans les textes des années 1920. Maintenant elles font partie du paysage du voyageur. Le changement profond consiste dans le déplacement

¹ Ibid., p. 124 : « С 1929 года его диктатура усилила « войну против собственного народа », в ходе которой террор угрожал каждому, включая самую верхушку власти. [...] Путешествие в западные метрополи, Берлин и Париж, расценивалось как схождение в капиталистический « ад ». Писатели командировались в западную за границу с четким поручением запротоколировать упадок и распад декадентской цивилизации, по возможности выразительнее описав для советского читателя обнищание, нужду и рабство в западных странах. »

² Günter, Hans, « Художественный авангард и социалистический реализм », (« L'avant-garde artistique et le réalisme socialiste »), *Socrealističeskij kanon, (Le Canon du réalisme socialiste)*, Gumanitarnoe agenstvo « Akademičeskij proekt », 2000, p. 101-108.

³ Balina, M., Gréciet F., « La fin du protocole : La transformation des récits de voyage dans la littérature russe des années 1960-1980 », *Cahiers slaves*, coll. Routes et chemins slaves, n°10, 2008, p. 269-286. p. 275.

de son regard : si dans la première période de voyage il était tourné vers le passé, dorénavant tout ce qui le préoccupe c'est le futur, l'avenir radieux.

« Le passé est forcément péjoratif s'il n'y a pas eu de luttes. Dans ce cas il n'est pas remplacé par le temps présent – période transitoire – mais par le futur. En même temps, le communisme est attaché au passé : il le déteste amoureusement. Pour lui le capitalisme est la source du mal. Les gens rencontrés sur la route sont placés sur cette échelle temporelle : les ennemis dans le passé, les alliés au carrefour entre le présent et le futur. »¹

Dans le contexte du partage du continent européen entre pays alliés et pays ennemis, le Soviétique fait comme s'il devait convaincre Paris et ses habitants de rejoindre le camp de l'URSS. Dans les années 1930, le rôle de Paris dans l'histoire du fascisme n'est pas encore évident donc la ville peut être aussi bien une ville-amie qu'une ville ennemie.

« Le voyageur soviétique de cette période (en particulier après 1933) va représenter l'Europe du point de vue d'un homme qui sait que la guerre est inévitable. La carte de l'Europe est pour lui une carte politique, une encyclopédie des régimes politiques. [...] Il colorie les pays en noir ou marron en fonction de leur rapport au fascisme. Lorsqu'un pays est complètement en noir il cesse d'exister. Il est mort pour l'écrivain. »²

L'idée de la guerre se profile déjà à l'horizon. La lutte entre le communisme et le fascisme s'intensifie. En effet, l'antifascisme communiste existe déjà et il est apparent dans les récits de voyages. Le Soviétique modèle dénonce les violences de l'ennemi mais n'évoque jamais la terreur stalinienne. À cette époque, la France est plongée dans une crise économique et sociale. La gauche socialiste s'oppose violemment à l'extrême droite – c'est presque une guerre civile qui éclate dans les rues de Paris. En revanche, l'Union soviétique semble prendre ses aises au niveau international malgré la situation difficile dans le pays. Le socialisme gagne peu à peu les esprits des européens. À cet égard, les voyageurs soviétiques à Paris tentent d'influencer la

¹ Balina, Marina, « Literatura putešestvij », (« Littérature de voyage »), *Socrealističeskij kanon, (Le Canon du réalisme socialiste)*, Gumanitarnoe agenstvo « Akademičeskij proekt », 2000, p. 896-909. p. 4 : « Прошлое негативно, если в нем не было элемента борьбы, но на его смену придет не настоящее, которое воспринимается как временное, « перестроечное » состояние, а светлое будущее, так как движение воспринимается как не прекращающееся в пространстве, и пребывание в какой-либо точке есть лишь стадия перехода. В то же время прошлое обладает необратимой тягой, так как « в коммунизме слишком сильна зависимость от прошлого, влюбленная ненависть к прошлому, он слишком прикован к злу капитализма и буржуазии ». По этой временной шкале распределяются люди, встречаемые по дороге : враги – уходят корнями в прошлое, стремятся его восстановить; сочувствующие – стоят в прошлом одной ногой, их нужно вовлечь в процесс преобразований, происходящих в настоящем, они живут на пересечении временных координат; убежденные – они тоже живут на пересечении, но на пересечении настоящего и будущего. »

² Ponomariev, Evgueni, *Tipologija sovetskogo putešestvija : « Putešestvie na Zapad » v literature mežvoennogo perioda, (Typologie du voyage soviétique en Occident dans la littérature des années 1920-1930)*, Saint-Pétersbourg, Izdatel'stvo SPbGUKI, 2014. p. 234 : « Советский путешественник в этот период (особенно после 1933 года) будет смотреть на Европу глазами человека, ощущающего приближение войны. Европа для него — политическая карта, энциклопедия политических режимов. [...] По мере того как все новые части Европы штрихуются в черный, коричневый или еще какой-нибудь фашистский цвет, советский писатель начинает представлять их вымершими или несуществующими. »

population. Ils pensent que la France devrait suivre le grand camarade pour combattre le fascisme ensemble.

Si dans des années 1920 la lutte des classes occupait le cœur du récit, dans les années 1930 on entre dans une problématique nationale.¹ La question des frontières devient un enjeu essentiel dans la constitution du *travelogue*. Le récit commence par l'histoire de l'obtention du visa pour faire croire que le voyage n'est pas organisé par l'État. L'auteur insiste sur l'idée qu'il est étranger et qu'il se trouve dans un pays qui lui est étranger. Ainsi, il établit une liste des distinctions entre le caractère national français et le caractère national soviétique. Pour cela, il s'inspire de l'œuvre du « petit père des peuples », passionné par le concept de nation.²

« [...] les descriptions sont construites sur les fondements culturels des nations. La culture est comprise sous tous ses aspects – y compris l'aspect économique. La problématique du caractère national devient centrale dans chaque *travelogue*. Cependant, les approches pour traiter le sujet diffèrent d'un auteur à l'autre. »³

Le « regard soviétique sur l'autre » vient remplacer le « regard russe sur l'autre. »⁴ Galina Time, chercheuse allemande, a identifié les composantes de ce dernier qui sont : la mentalité spécifique (Bloch et Febvre), le dialogue avec l'autre qui permet d'identifier la singularité de chacun (Buber), le regard d'un autre point de vue qui aide à avoir une perspective plus large (Bakhtine). L'isolement de la Russie a contribué à la formation d'un regard spécifique qui existe bien avant la rencontre avec autrui. Il est formé dans les consciences à cause de la confrontation perpétuelle de la Russie avec l'Occident. Oswald Spengler (1880-1936), philosophe allemand, a expliqué dans *Le déclin de l'Occident* (1918-1923) que les Russes ont interprété leur retard dans les techniques de travail par rapport à l'Occident comme une « dissemblance ». En effet, ils veulent rattraper ce retard tout en restant à l'écart. La sainteté et le bolchevisme viennent renforcer l'idée russe d'une nation exceptionnelle, choisie par Dieu. C'est ici un mythe partagé par les écrivains russes et étrangers qui a été corrigé par les événements historiques du début du XXème siècle. Chez les voyageurs soviétiques, l'espace français est hypothétiquement conjuré, c'est-à-dire qu'il est maîtrisé symboliquement dans l'imaginaire. Ils signalent une proximité géographique et spirituelle entre la France et l'URSS. Tout d'abord, la campagne

¹ Ibid., p. 243 : « Национальная точка зрения все громче заявляет о себе, тесня классовую. На рубеже 1920-х – 1930-х годов противоречивость их соединения еще ощущается апологетами всемирной пролетарской революции. »

² Staline, Joseph, « Marksizm i nacionalnyj vopros », (« Le marxisme et la question nationale »), *Prosvěšćenie*, n°3-5, 1913.

³ Op. cit. p. 243 : « [...] основу описаний все чаще составляет культура нации во всех ее проявлениях – в том числе и экономическом. Проблема национального характера становится центральной практически в любом traveloge (у Фори, у Инбер, у Никулина). Различаются лишь подходы к проблеме. »

⁴ Time, Galina, *Putešestvie Moskva-Berlin-Moskva, Russkij vzgljad drugogo 1919-1939, (Le voyage Moscou-Berlin-Moscou, Le regard russe sur l'autre 1919-1939)*, Moscou, ROSSPEN, 2011.

française ressemble à la campagne soviétique, donc il y a une similitude géographique. Puis, le personnage français se voit attribuer des traits typiquement soviétiques. Cette étape est déjà plus complexe car à la suite de l'appropriation de l'espace de l'autre vient l'assimilation culturelle inversée. Contre toute attente, c'est le Français qui s'intègre et qui s'adapte à la culture soviétique. Dès lors, le récit de voyage outrepassé légèrement le canon socialiste réaliste car le Soviétique n'a plus l'exclusivité du personnage positif. Avant cela, seuls les hommes soviétiques modèles pouvaient avoir ce rôle.

Dans les années 1920, le récit de voyages sur la France est plutôt écrit comme un essai – il présente principalement une discussion autour des thèmes de l'industrie et de l'adhésion aux idées socialistes. Tandis que dans les années 1930, il relève de la littérature factuelle – les auteurs racontent ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont fait et ce qu'ils ont pensé ; et tout ce qu'ils voient, font et disent est décidé en amont. Plus précisément encore – il relève de la littérature militaire. Dans les années qui ont précédées et suivies la Seconde Guerre mondiale les récits de voyages soviétiques étaient souvent intitulés à l'aide d'une date marquante ou bien encore du nom d'une personnalité importante.

« Déjà en 1930, l'Union littéraire de l'Armée rouge et de la Flotte, appelée LOKAF, exige la « militarisation de la littérature » ; l'« expression artistique » doit être mobilisée pour assurer la protection nationale. [...] En 1933, la revue littéraire de cette union, est rebaptisée : *Znamia*. Elle devient populaire sous cette appellation. Des *travelogues* importants y sont publiés car ils comportent un discours militariste. L'occupation militaire est le but de ses voyages : l'espace de l'autre, qu'il s'agisse des pays capitalistes ou d'autres terres lointaines, doit être détruit. »¹

Si dans le récit de voyage des années 1920 on avait droit à quelques impressions rapides exprimées par les écrivains, le récit des années 1930 ne laisse quant à lui aucune place à un quelconque semblant d'impression personnalisée. L'écriture se métamorphose en une construction textuelle figée. Chaque thème est développé en quelques paragraphes au moins. Il n'est plus question de compiler dans un seul paragraphe les impressions sur l'odeur,

¹ Ibid., p. 155 : « Уже в 1930 году главный идеолог только что основанного « Литературного объединения Красной армии и Флота » (ЛОКАФ) требовал « военизации литературы »; « художественное слово » должно было быть мобилизовано для задач обороны страны. [...] Печатный орган этого литературного объединения в 1933 году получает название « Знамя », под которым и становится одним из ведущих литературных журналов. Здесь появляются многие важнейшие травелоги этих лет, если их можно так назвать. Ведь эти тексты проникнуты милитаристским дискурсом, интерпретирующим цели путешествия как объекты военной оккупации, а чужое — как вражеское, подлежащее уничтожению. Чужой и при этом враждебной представлялся с геополитической точки зрения часть мира, захваченная капитализмом, то есть все, что находится за пределами Советского Союза; с другой стороны, такой же виделась географическая периферия, не относящаяся ни к какому государству, регионы, находящиеся во власти природы, особенно регион Северного полюса. В советских травелогах 1930-х годов то и другое было привлекательно в качестве военных и милитаристских объектов. Вместе с тем цели путешествий — с известной характерной противоречивостью — рассматривались как объекты защиты от внешнего врага. »

l'architecture et les cafés de la ville. À la fin de la période de l'Entre-deux-guerres le récit de voyage porte plutôt sur un événement, la narration est non linéaire. Ces deux structures sont combinées dans le récit de voyage soviétique.¹ Le voyageur se concentre sur un seul événement ou sur des événements qui se succèdent les uns aux autres au fur et à mesure de la narration : une manifestation, une réunion communiste. Le texte est reconstruit en fonction des besoins de la politique du moment. Il s'agit presque d'un reportage mené par un correspondant de guerre. La vie des personnages positifs ressemble à une lutte. En effet, ils se battent tous ensemble pour des meilleures conditions de vie. Un vocabulaire militaire apparaît ainsi comme prépondérant. Le guide de voyage n'étudie plus l'espace de l'autre et n'emprunte plus rien de la société étrangère, se transformant ainsi en anti-guide. S'effectue alors le passage du texte de propagande vers un récit de guerre. Ce récit fera partie dans les années 1930 du programme scolaire car la littérature engagée est à l'époque considérée comme un outil important de lutte politique. Dès lors, les influences et les intertextualités entre écrivains-voyageurs ne feront que de se multiplier.

En définitive, le projet du *travelogue-type* sur Paris de l'Entre-deux-guerres est double : il rend compte de la diversité des sociétés et de leurs systèmes politiques et il engage une critique sociale de la culture étrangère. Les étapes du voyage sont clairement énoncées. Grâce à cela le lecteur soviétique participe lui aussi au voyage car il peut suivre chaque pas de l'écrivain. De toute évidence, ces textes orientent la perception des lecteurs, comme le voyage contrôlé par les instances soviétiques a prédéterminé les impressions de l'auteur. Les écrivains représentent un Paris soviétique, c'est-à-dire observé presque exclusivement par la lorgnette de la philosophie et de l'idéologie morale et politique dominante à cette époque en Union soviétique. Le récit de voyage sur Paris de l'Entre-deux-guerres ne doit pas donner envie de voyager. Bien au contraire, il doit décrire les lieux, les gens et leurs coutumes de manière à prouver que ce n'est pas nécessaire. Mais malgré la couleur idéologique du récit, le lecteur aguerri s'y intéresse pour saisir les informations sur Paris à l'époque où il n'a aucune chance de s'y rendre. Cela lui permet de s'éloigner pour quelques heures de son quotidien. Ainsi, ce

¹ Travnikov, Serguej, *Putevye zapiski Petrovskogo vremeni : problema istorizma, (Les notes des voyages sous Pierre le Grand : le problème historique)*, Moskva, MGUSU, 1987. p. 83 : « В путевом очерке сложились два типа нарратива : линейный, которым автор-путешественник пользовался для описания дороги, и точечный, который применялся для описания населенных пунктов, объектов, наиболее привлекающих внимание путешественника. »

n'est pas l'auteur qui fuit la réalité grâce au voyage, mais bien le lecteur qui finalement s'en distancie grâce à la lecture.

Dans le chapitre suivant, j'analyserai les différents guides présents dans les récits de voyages, qui accompagnent les écrivains et leur permettent de prendre certaines libertés dans la narration.

1.3 Les guides parisiens

Dans les textes de mon corpus les voyageurs s'expriment la plupart du temps à la première personne du pluriel en invitant ainsi les lecteurs à les accompagner dans leurs déplacements. Toutefois l'utilisation du « nous » signale également que l'écrivain soviétique ne se déplace pas tout seul. Isaac Babel arrive à la gare du Nord de Paris accompagné de sa délégation : « *Nous sommes sortis sur le perron et nous avons senti quelque chose qui ressemble à de la déception : c'est sale, il y a du bruit, tout est désordonné [...]* ». ¹ Ce « nous » englobe les personnes qui accompagnent I. Babel, mais aussi tous les lecteurs qui sont en train de découvrir à la fois le texte et la France. De plus, des éléments historiques et culturels mentionnés au fil du texte de voyage donnent aux écrivains la fonction de véritables guides touristiques. L'auteur-narrateur au savoir universel discute avec les lecteurs, leur indique les itinéraires et commente par la suite les images typiques de la vie urbaine.

Cependant, l'écrivain soviétique a tout autant besoin d'être guidé que ses lecteurs. Durant cette période les écrivains qui se déplacent à Paris se donnent rendez-vous aussi bien à l'étranger qu'en URSS et partagent les souvenirs de leurs rencontres dans leurs récits. ² Ainsi, Véra Inber évoque Ilya Ehrenbourg, comme une figure déjà bien connue par les lecteurs – une sorte de guide soviétique à Paris : « *Qu'est-ce qu'il est agréable de passer une soirée de ce type à la terrasse de la Rotonde. Vous y verrez passer des figures familières, et parmi eux Ehrenbourg, pipe à la bouche, sans son chapeau. [...]* » ³ À Paris les voyageurs soviétiques rencontrent certains émigrés russes. Des documents d'archives ont gardé l'historique des échanges entre Ilya Ehrenbourg et Marina Tsvetaïeva (1892-1941), exilée à Paris. Cependant, tout ceci ne rentre pas officiellement dans leur champ de vision. Les auteurs côtoyaient les intellectuels émigrés mais ces échanges n'apparaissaient jamais dans leurs textes de voyages.

¹ Babel, Isaac, « *Putešestvie vo Franciju* », (« Le voyage en France »), *Pioner*, n°3, 1937, p. 8-17. (1990) (pas de traduction en français) p. 8 : « *Вышли мы на пerrон и испытали что-то вроде разочарования : грязновато, шумновато, видимого порядка нет...* »

² Ponomarev, Evgueni, *Tipologija sovetskogo putešestvija : « Putešestvie na Zapad » v literature mežvoennogo perioda, (Typologie du voyage soviétique en Occident dans la littérature des années 1920-1930)*, Saint-Pétersbourg, Izdatel'stvo SPbGUKI, 2014. p. 326 : « *Советские писатели постоянно общаются в Париже – не с парижанами, между собой. Не случайно в Париже появляется советская писательская организация и советская газета на русском языке. Многие литературные чтения проводятся в закрытом кругу – для своих. Поездки в другие города и области Франции, даже в другие страны нередко совершаются совместно, в обществе советских коллег. Это новая форма контроля: освободившись от опеки полпредств, писатели контролируют сами себя.* »

³ Inber, Véra, *Amerika v Pariže, (Amérique à Paris)*, Moscou, Xudožestvennaja Literatura, 1965. (1928) (pas de traduction en français) p. 75 : « *В осенний вечер, когда Париж пахнет прелым листом и недавним дождём, – в такой вечер хорошо посидеть на террасе « Ротонды ». Богема, настоящая богема вымирает ! Но там вы увидите ещё такие лица, такие шляпы и такие жилеты, какие видел в своё время Мюрже. Там вы увидите индийских поэтов, бразильских художников и негритянских скульпторов, единственных, которые в Париже не собирают негритянской скульптуры. Там пройдут многие знакомые лица, среди них сутулый Эренбург с трубкой, без шляпы. [...]* »

Pour Véra Inber, contrairement à l'émigré russe, le voyageur soviétique est un élément constitutif et habituel du paysage parisien. Au-delà de ses rencontres officielles et des amitiés entre voyageurs, chaque auteur cite également des accompagnateurs ou bien encore crée un interlocuteur fictif qui sert de guide et qui rapporte ses propres impressions sur Paris. Dans ce type de récits, à condition que l'accompagnateur soit lui-même Soviétique, il occupe une place dominante et son point de vue sur Paris est exprimé à la première personne du singulier.

« Très souvent on a deux voix : celle du guide et de son accompagnateur-touriste – par exemple dans le texte de L. Nikouline dans le chapitre « Promenade avec un compatriote » apparaît le camarade Galkine, envoyé à Paris dans le but d'étudier les services publics de distribution. C'est l'écrivain qui lui fait découvrir la ville. L'interlocuteur est ignorant, le narrateur est spécialiste ; c'est ainsi qu'on montre dans le texte les connaissances que les voyageurs soviétiques ont de Paris au préalable. [...] Dans de nombreux textes ce personnage qui accompagne est créé de toutes pièces. [...] »¹

Evgueni Ponomariev a identifié la présence de deux voix narratives prenant en charge le récit de voyage en Occident. Ce dernier s'était, en effet, interrogé sur le degré d'objectivité dans les représentations qui sont rapportées à la suite des voyages.

Nous pouvons par ailleurs rencontrer parmi les rangs des guides de voyages des accompagnateurs réels des voyageurs : les *popučiki*. Dans la majorité des cas il s'agit de personnes étrangères (dans les deux acceptions du terme) que l'auteur soviétique n'avait pas prévu de rencontrer. Par le hasard des choses ils se trouvent dans le même lieu à la même heure et ils entament une discussion. Marina Balina a souligné l'importance de ces discussions dans l'extrait ci-dessous :

« Le dialogue avec le touriste croisé par hasard est un élément important de la composition textuelle. Il permet de transmettre aux lecteurs les informations dans une forme plus simple. Les faits rapportés sont attachés aux personnages du récit qui existent vraiment. La théorie est impliquée aussitôt à travers l'écrivain-voyageur qui veut apprendre des éléments sur la société occidentale et le touriste qui souhaite raconter son expérience. »²

¹ Ponomariev, Evgueni, *Tipologija sovjetskogo putešestvija : « Putešestvie na Zapad » v literature mežvoennogo perioda, (Typologie du voyage soviétique en Occident dans la littérature des années 1920-1930)*, Saint-Pétersbourg, Izdatel'stvo SPbGUKI, 2014. p. 102-103 : « Часто к голосу гида добавляется голос его собеседника-туриста – например, у Л. Никулина в главе « Прогулка с соотечественником » появляется товарищ Галкин, командированный в Париж с целью изучения коммунального хозяйства. Писатель Л. Никулин показывает ему город. Собеседник профан, повествователь дока; так реализуется в тексте изначальное, до-поездочное знание Парижа путешественником. [...] В некоторых из них, как в новелле, действует вымышленный персонаж [...] »

² Balina, Marina, « Literatura putešestvij », (« Littérature de voyage »), *Socrealističeskij kanon, (Le Canon du réalisme socialiste)*, Gumanitarnoe agenstvo « Akademičeskij proekt », 2000, p. 896-909. p. 899 : « Такой важный композиционный элемент как « разговор с попутчиком », позволяет донести до читателя необходимую информацию в более непринужденном тоне. Факт перестает существовать отдельно от человека. Информативный и статистический материал не зависит в воздухе, а приобретает точку приложения : писателя-путешественника, жаждущего узнать, и встречного-очевидца, жаждущего поведать ».

Toutes les rencontres qui précèdent l'arrivée de la voyageuse Véra Inber à Paris ont pour rôle de la préparer au voyage dans la ville. Dans le train Moscou-Berlin elle discute avec un Allemand.¹ Dans le train Berlin-Paris un dialogue se noue avec deux Américains, l'un après l'autre. Si l'Allemand présente succinctement son propre pays, l'Américain lui prend plus de place et discute d'un pays – la France, qui lui est étranger. Le premier personnage américain est malheureux, malade, il a froid et il s'est donc couvert de trois manteaux. Il n'a pas acheté son billet de train à temps et se retrouve donc obligé de payer des sommes vertigineuses à l'intérieur du train. Il retient non seulement l'attention de l'écrivaine mais aussi celle de tout le wagon.

« À chaque arrêt de train le pauvre Américain doit payer. Il paie pour la vitesse du train, mais aussi pour sa lenteur. Il paie, il paie... Il se trouve qu'il n'est plus possible d'acheter le billet à destination de Paris. Il faut donc acheter des billets dans chaque ville où le train s'arrête sur le trajet de Berlin vers Paris. Le chemin est divisé en différents tronçons. Et comme ils sont nombreux et puisque les dollars n'ont pas été échangés alors que le train traverse des pays différents aux monnaies elles aussi différentes, d'autres passagers calculent, crayon à la main, chacun dans sa langue maternelle les correspondances des sommes des dollars américains vers les marks allemands et francs belges et français. Tout ça parce qu'ils sont curieux de savoir si les contrôleurs français et belges n'en profitent pas pour lui faire payer plus cher. »²

La présence de l'Américain, sans aucun intérêt à première vue, car il ne parle pas français et fait pitié à cause de sa situation avec les billets, est justifiée par l'adhésion de son frère au parti bolchévique.

« Quand je suis arrivé à Kaunas je me suis tout de suite mis à distribuer les costumes que j'avais apporté en cadeaux pour mes frères. Mais tous mes frères n'étaient pas présents. J'ai demandé où était Gricha. Personne ne répondait. J'ai posé la question encore une fois en supposant qu'il était décédé. Il s'est avéré qu'il est parti à Moscou et devenu bolchévique. Je ne comprenais pas pourquoi les membres de ma famille pleuraient en m'annonçant cette nouvelle. Mon père a dit qu'il ne considérait plus mon frère bolchévique comme son fils. Il l'a renié à la synagogue. Mais je ne partageais pas ses considérations. J'ai préparé un colis avec le costume que j'avais apporté spécialement pour lui. C'est un habit chic et confortable qu'il pourra porter à Moscou. D'ailleurs j'ai rajouté aussi quelques sous-vêtements et mon cache-nez que je n'avais pas prévu d'envoyer. »³

¹ Inber, Véra, *Amerika v Pariže, (Amérique à Paris)*, Moscou, Xudožestvennaja Literatura, 1965. (1928) (pas de traduction en français) p. 10-11 : « Разговорчивые колёса завели свои железные частушки. И это надолго... С дивана приподымается плотная, но стройная фигура европейского покроя. Фигура вежливо приподымает кепи и спрашивает по-немецки, говорю ли я на этом языке. Я отвечаю, что, кажется, да. »

² Ibid., p. 30 : « На каждой станции с бедного американца берут за пройденный путь, берут за скорость, берут за медленность, берут и берут. Оказывается, что теперь уже взять билет до Парижа нельзя, а надо платить по частям. Ровный удобный цельный путь изрезан таким образом на куски. Но так как кусков этих много, так как доллары не разменены, а страна каждый раз другая и курс каждый раз другой, то пассажиры с карандашом в руках, каждый на родном языке, переводят американские доллары на марки, на бельгийские и французские франки. Всех интересует, не обсчитывают ли американца проворные французские и бельгийские контролёры, которые тут же, в вагоне, молниеносно производят вычисления, выдают квитанции и исчезают. »

³ Ibid., p. 31-32 : « Когда я приехал в Ковно и начал раздавать костюмы, то я недосчитался одного брата. « А где же Гриша? – спросил я. – Вот я ему привёз модную и практичную вещь ». Вижу, старики молчат.

À partir du moment où il a adhéré au Parti, il a cessé d'exister aux yeux de sa famille. Ce premier Américain est censé toucher et attendrir le lecteur soviétique. Il correspond à l'image d'une victime du capitalisme parce qu'il doit payer à chaque arrêt du train et il soutient son frère socialiste qui lui aussi a été victime car renié par sa famille à cause de ses idées novatrices pour l'époque. Le second personnage américain, en revanche, est présenté de manière à empêcher toute sympathie du public à son égard. C'est ce deuxième cas de figure qui sera le plus fréquent dans les récits de voyages soviétiques sur Paris de l'Entre-deux-guerres. Le deuxième Américain est tout d'abord physiquement envahissant : « *Je suis retournée dans mon coupé après avoir regardé Berlin disparaître dans la fenêtre du couloir. Mais un homme s'était allongé à ma place. Je voulais m'asseoir et pour cela je devais me débarrasser de son pied énormément gros.* »¹ La discussion commence en français – la langue commune de tous. La voyageuse doit le réveiller afin de pouvoir regagner son siège. Le discours de l'Américain est simple : l'Amérique est en avance sur le monde entier dans tous les domaines car elle ne laisse rien au hasard.

« - Chez nous, on fait un contrôle radiologique avant d'acheter les chaussures. Ça permet de voir si le pied est bien installé. On vérifie tout, du talon aux doigts des pieds. On achète les chaussures une fois qu'on a l'assurance totale que la chaussure va être confortable. Après ça coûte cher. Mais ça en vaut vraiment le coût. Dites-moi si en Europe quelque chose de semblable existe ?

- J'ai répondu « non » et mon allégeance l'a rendu content et fier. »²

L'auteure écoute et acquiesce mais elle n'est pas d'accord avec ce qu'ils disent. Ainsi, l'ironie occupe une place importante dans ce type de récits.

« Где же он? – спрашиваю. – Умер? » Оказывается, ничего подобного : поехал в Москву и стал большевиком. « Ну так что ж, – говорю я, – так почему же вы плачете? » Отец ответил : « Что тебе ещё надо? Он большевик. Я проклял его в синагоге. У нас нет больше сына Гриши ». Я ответил : « Синагога, папаша, ваше личное дело. Меня это не касается. Но костюм ему я посылаю в Москву, потому что это модная и практичная вещь. Я прибавляю даже ещё пару белья и кашне, которое послать не собирался ». »

¹ Ibid, p. 33 : « *Постояв в коридоре у окна и насмотревшись, как быстро исчезает Берлин, я вернулась к себе в купе. И там, на предназначенном мне месте, я обнаружила человеческую ногу гигантских размеров. Нога лежала совершенно самостоятельно, а её обладатель спал, сидя напротив и завернувшись в зебровидный плед.* »

² Ibid, p. 34 : « - У нас такие башмаки покупают при помощи рентгена. Другими словами, вы надеваете башмак, и вам его просвечивают рентгеновскими лучами, чтобы посмотреть, как внутри лежит нога. Как устроена пятка, как расположены пальцы. И если всё в порядке, в удобстве и комфорте, тогда, пожалуйста, покупайте башмак. Вы, правда, платите за это недёшево. Но зато за свои деньги вы имеете стопроцентную вещь. Скажите, может ли Европа придумать что-нибудь подобное? »

- Не может, – согласилась я.

Видя мою покорность, американец смягчился и воодушевился. »

Grâce à l'accompagnateur, l'auteur soviétique est toujours à la hauteur des exigences du Parti. Le rôle des personnes rencontrées est d'exprimer les valeurs des sociétés capitalistes que le lecteur soviétique est amené à voir comme des sociétés malheureuses, dominées par la valeur de l'argent et par l'individualisme. Il est d'autant plus facile de lui faire croire cela parce qu'il n'ira jamais à Paris. Cela n'est pas interprété comme une privation mais un vrai bonheur car ce qu'il peut lire ne donne guère envie de voyager.

1.4 L'apparition de la photographie et du cinéma

Les auteurs-voyageurs de l'Entre-deux-guerres saisissent rapidement l'importance de l'image. Quelques dessins et photographies de la ville apparaissent en couverture ou en illustrations annexes des récits. Ces images complètent les représentations textuelles en leur offrant la matérialité du réel.

Le photomontage ci-contre est fait dans le style avant-gardiste. Il est inspiré des œuvres russes des années de la Nep, comme celle de V. Maïakovski. Dans les années 1930, l'avant-garde n'a plus une présence incontournable dans le paysage artistique soviétique. Tout se passe comme si ce type d'expression continuait à Paris mais ne pouvait pas s'exprimer en Russie.

« Même les écrivains, représentants d'un ancien médium, relèvent le défi de l'époque et insèrent des photographies dans leurs textes. La concurrence entre les différents médias littéraires et visuels a modifié la construction du récit de voyage. Dans les nouveaux textes on alterne les images avec des impressions de voyages rédigées. »¹

En 1931, Boris Kouchner agrmente ses observations textuelles de quelques dessins afin de les rendre accessibles au grand public. Pour ce faire, il travaille en collaboration avec Arthur Fonvizine (1883-1973) – artiste peintre. L'écrivain soviétique en voyage en France n'est pas seulement auteur de textes mais aussi photographe et pourvoyeur des clichés français. Ainsi, Ilya Ehrenbourg s'initie à la photographie dans son livre, *Mon Paris*, publié en 1933. Cet ouvrage est publié dans l'édition Ogiz Izogiz² – une édition artistique et culturelle. À travers ce titre, nous saisissons d'emblée la référence trompeuse au domaine du personnel et de l'intime. Chaque thème, chaque texte, ou plutôt chaque article est accompagné d'une ou plusieurs illustrations qui les précèdent systématiquement et qui limitent donc les interprétations

Figure 4. Couverture de *Mon Paris* d'Ilya Ehrenbourg



Source : Ehrenbourg, Ilya, *Moj Pariž*, (*Mon Paris*), Moscou, Izogiz, 1933.

¹ Schmid, Ulrich, « Ob"ekt v ob"ektive : parižskie videnija Il'i Èrenburga », (« Un objet dans l'objectif : les visions parisiennes d'Ilya Ehrenbourg »), *Beglye vzgljady. Novoe pročtenie russkix travelogov pervoj treti XX veka*, (*Regards fugitifs : Nouvelle lecture des récits de voyages russes du premier tiers du XXème siècle*), coll. Nouveau regard littéraire, n° LXXXVI, 2010, p. 359-380. p. 361 : « Но и представители литературы, старого медийного средства, тоже приняли вызов времени, вводя в текст фотографии или используя фотографические приемы, ведя диалог между словом и образом. Конкуренция, возникающая между медийными средствами, не только оказывала стимулирующее воздействие на старые письменные и новые изобразительные средства информации, но и надолго модифицировала travelog. Новые тексты часто чередовали зрительные впечатления и поверхностные раздражения, выявляли в этих контрастах и соприкосновениях потрясающий потенциал значений. »

² Translittéré du russe : *Ogiz Izogiz*.

possibles. Sur la couverture du livre nous pouvons voir une flèche traversant un cœur à côté du portrait de l'écrivain-voyageur. Il s'agit bien sûr du cœur de l'écrivain qui s'est détaché de son corps dans le but de présenter Paris aux lecteurs soviétiques. Autre élément important : l'appareil photographique qu'Ilya Ehrenbourg tient dans ses mains et derrière lequel il semble se cacher. L'auteur choisit d'observer d'un œil aussi neutre que possible l'autre société, devant laquelle s'interpose l'objectif de sa caméra. La flèche et la figure de l'écrivain se découpent sur un fond, une ruelle appartenant visiblement à un quartier populaire et où l'on aperçoit deux personnes âgées. Il s'agit d'un montage dans un esprit d'avant-garde de trois photographies qui apparaissent plus loin dans le livre. La place accordée à l'écrivain-photographe est donc tout aussi centrale que celle qui sera réservée aux images de la ville de Paris, car c'est son regard soviétique sur la France qui intéresse, ou du moins qui devrait intéresser les lecteurs soviétiques.

Dans ce livre, les images en noir et blanc sont plus éloquentes que le texte lui-même. À la page 4, une flèche part de la statue d'une femme portant casque et épée (la légende a été floutée intentionnellement),¹ et se dirige vers une victime de la guerre (un homme) assise sur un banc. Ce dispositif annonce que l'auteur va montrer Paris sous un jour encore inédit à l'époque. En effet, la Première Guerre mondiale a profondément transformé la ville.

Figure 5. Paris sous un angle nouveau



Source : Ehrenbourg, Ilya, *Moj Pariž*, (*Mon Paris*), Moscou, Izogiz, 1933, p. 4.

¹ C'est une statue enlevée qui représente *Paris 1914-1918*. Cette information figure sur le site web : http://paris1900.lartnouveau.com/paris00/statues_de_rues1/statues_rues12.htm quatrième ligne, tout à gauche. Consulté le 30 septembre 2020.

Il s'agit de la première photographie de ce livre, qui résume l'objectif d'I. Ehrenbourg, c'est-à-dire la présentation du Paris des démunis. En effet, il ne fera pas de chant à la gloire de la France. Ensuite vient la présentation du portrait d'Ehrenbourg, réalisé par El Lissitzky (1890-1941). Il faut souligner ici que cette photographie est moderne. Elle rappelle l'affiche du film muet de Dziga Vertov (1896-1954), *L'homme à la caméra* (1929). Elles ont en commun l'association de l'œil humain et de l'œil mécanique.

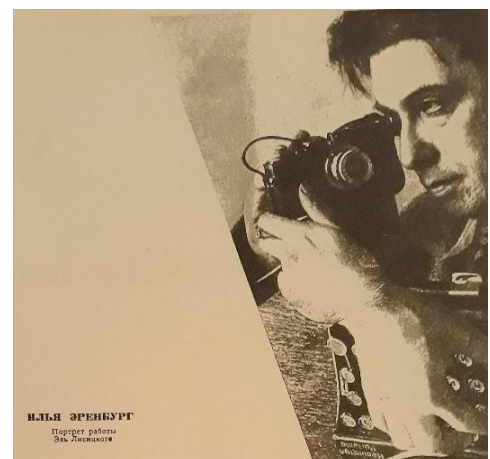
Figure 6. Affiche du film *L'homme à la caméra* (1929) de Dziga Vertov



Source : Vufku.

Une main sur l'appareil photographique, l'autre sur la machine à écrire, Ehrenbourg est valorisé par les tâches qu'il effectue, c'est-à-dire par son travail anthropologique mené à Paris. Son portrait est situé à droite de l'image dans un cadre triangulaire occupant bien moins de place que la partie gauche – laissée blanche. On peut se dire que le choix de présenter cette page complètement vide là où devrait logiquement figurer une photographie de Paris n'est pas anodin. En effet, l'auteur veut innover en tant qu'écrivain et révolutionner les impressions sur Paris en tant que photographe. Le vide de l'image suggère son point de départ. Il se dégage de toute référence

Figure 7. Le portrait d'Ehrenbourg



Source : Ehrenbourg, Ilya, *Moj Pariž*, (Mon Paris), Moscou, Izogiz, 1933, p. 5.

antérieure pour construire son portrait de Paris. Son travail est important, mais il y a plus important encore – l’objet, l’appareil photographique. Celui-ci donne son titre au premier chapitre de *Mon Paris* qui a pour objet la description de l’appareil utilisé pour la prise des photographies.

Figure 8. Leïka



Source : Ehrenbourg, Ilya, *Moj Pariž, (Mon Paris)*, Moscou, Izogiz, 1933, p. 9.

La visée de cette présentation¹ est double : elle met bien sûr en avant l’invention soviétique et promeut le progrès technique, et simultanément, en donnant accès à des détails précis, elle revendique une objectivité qui serait acquise grâce à la technique de la photographie. Toutes les explications sur les stratégies de son travail doivent convaincre le lecteur qu’il s’agit d’un récit objectif.

« Pendant des mois je me suis promené à Paris avec mon petit appareil photo à la main. Les gens étaient parfois surpris. Ils se demandaient pourquoi je filmerais la barrière ou le pont. Ils ne savaient pas que c’était eux que j’étais en train de photographier. Quelques fois les gens qui se trouvaient devant moi se refaisaient une beauté en pensant que c’était eux que je prenais en photo. Mais c’était ceux d’à côté. Je ne les regardais pas mais c’est eux que je prenais. L’appareil photo est une invention rusée. Il répond au doux nom de « Leïka ». « Leïka » a un système optique séparé de celui de la prise de vues. Il est monté comme un périscope. Je prenais les photos dans l’angle de 45°. Je dis tout ça sans rougir. Les écrivains ont leurs propres définitions de la sincérité. Toute la vie on regarde dans les fenêtres d’autres gens et on toque à leurs portes. C’est en cela que consiste notre métier. »²

¹ Ehrenbourg, Ilya, *Moj Pariž, (Mon Paris)*, Moscou, Izogiz, 1933. (pas de traduction en français) p. 9.

² Ibid., p. 8 : « Много месяцев я бродил по Парижу с маленьким аппаратом. Люди иногда удивлялись : почему я снимаю забор или мостовую? Они не знали, что я снимаю их. Порой те, что находились предо мной, отвёртывались или прихорашивались : они думали, что я снимаю их. Но я снимал других : тех, что были в стороне. Я на них не глядел, но именно их я снимал. Это на редкость хитрый аппарат. Зовут его нежно « Лейка ». У « Лейки » – боковой видоискатель. Он построен по принципу перископа. Я снимал под углом в 45 градусов. Я говорю об этом не краснея – у писателя свои понятия о честности. Мы всю жизнь только и делаем, что заглядываем в чужие окна и подслушиваем у чужих дверей – таково ремесло. »

Néanmoins, l'objectivité du regard posé sur la France est aussitôt remise en question par Ilya Ehrenbourg. L'auteur n'a finalement pas la prétention d'offrir ses images de Paris en tant que seules sources véridiques sur la ville. Bien au contraire, il signale l'aspect impersonnel du regard prédéterminé d'un artiste-travailleur soviétique. Il y a une personnification de Paris donc il y a aussi tout autant de représentations de Paris que de Parisiens et l'auteur va nous présenter le sien. Le lecteur est sensibilisé à des faits exposés qui seront pour beaucoup fictifs, et cela malgré l'objectivité qu'on pourrait croire que l'appareil photographique garantirait.

La construction de l'ouvrage est tellement surprenante que le lecteur peut commencer à douter de la nature du livre qu'il tient dans les mains : s'agit-il d'un récit de voyage ou d'un manuel d'utilisation d'un appareil photographique dernier cri ? Ce doute se dissipe rapidement dans les pages suivantes. Il n'y aura aucune image d'intérieur donc on ne découvrira la ville que d'un regard extérieur. Au centre de toutes les compositions sont placés les habitants de Paris. Ulrich Schmid a identifié trois points de prises de vue photographiques différentes chez Ilya Ehrenbourg. Dans la perspective combinée ou synthétique, l'homme apparaît dans un décor et il est assimilé à ce décor, l'objet prend le pas sur l'homme (ici, l'homme assis sur un banc en bois a lui-même une jambe en bois, donc il n'est pas entièrement humain.)¹

Figure 9. Héros de la « grande » guerre (la « dernière »)



Source : Ehrenbourg, Ilya, *Moj Pariž*, (*Mon Paris*), Moscou, Izogiz, 1933, p. 66.

¹ Schmid, Ulrich, « Ob"ekt v ob"ektive : parižskie videnija Il'i Èrenburga », (« Un objet dans l'objectif : les visions parisiennes d'Ilya Ehrenbourg »), *Beglye vzgljady. Novoe pročtenie russkix travelogov pervoj treti XX veka*, (*Regards fugitifs : Nouvelle lecture des récits de voyages russes du premier tiers du XXème siècle*), coll. Nouveau regard littéraire, n° LXXXVI, 2010, p. 359-380. p. 363 : « « Живое и неживое расположены в одном семантическом комплексе, который, в противоположность эмпирическому познанию, по-новому определяет как линии, так и плоскости изображения в их непрерывности. » Plus loin à la même page : « Скамейка и спина мужчины образуют треугольник, который находится в центре изображения. Тело и предмет почти незаметно переходят друг в друга. Единство органического и неорганического материала подчеркивается тем, что у инвалида деревянная нога, которая может показаться частью скамейки. »

Dans la perspective concentrée, l'homme est représenté en symbiose avec son activité et il est donc tout aussi important que les objets (il y a une union entre cette femme et son tricot.)¹

Figure 10. Elle tricote



Source : Ehrenbourg, Ilya, *Moj Pariž, (Mon Paris)*, Moscou, Izogiz, 1933, p. 59.

La dernière perspective se focalise quant à elle sur l'homme d'un point de vue frontal, par exemple un Parisien typique au milieu d'un grand espace est présenté comme un élément d'une constellation, important mais pas central.²

Figure 11. Grande satisfaction



Source : Ehrenbourg, Ilya, *Moj Pariž, (Mon Paris)*, Moscou, Izogiz, 1933, p. 177.

¹ Ibid., p. 367 : « Снимок старой женщины полностью сконцентрирован на ее вязании. Ее собственная цель в известной мере материализуется через оправу очков, ее векторы оптически продолжены вязальными спицами. Человек, место, инструмент тяготеют друг к другу : линии тела женщины, линии скамейки и вязальных спиц сходятся в одном пункте, соединяющем индивидуум с окружающими его предметами. [...] Человек и предмет образуют бесконфликтное единство, геометрическая композиция которого гармонично вписывается и в городское пространство. »

² Ibid., p. 369 : « Изображение мужчины, застегивающего брюки после посещения писсуара, выстроено концентрирующим взглядом. Оно структурировано отвесной линией, которую составляют мужчина и находящаяся за ним будка писсуара, а также диагоналями наклоненных деревьев, которые продолжают в линиях рук мужчины. Здесь наблюдается нечто похожее на изображение вяжущей женщины : человек и его занятие становятся одним целым; построение изображения неуклонно влечет взгляд наблюдателя к половому органу мужчины. »

Cette utilisation de perspectives diverses signale la volonté de l'auteur de faire une critique de la domination sur l'homme qu'exercent son environnement et les objets qui l'entourent. Malgré cet engagement, qui me paraît idéologiquement orthodoxe, son livre a essuyé de nombreuses critiques en URSS.¹

Si la photographie permet de présenter la ville de l'extérieur, le cinéma nous donne une représentation d'un intérieur parisien.

C'est pratiquement le seul espace intérieur décrit à Paris dans les récits de l'Entre-deux-guerres. Il faut signaler également que l'intérieur qui apparaît dans cette période est obligatoirement public : train, préfecture, hôtel, café, magasin, cinéma. L'écrivain-voyageur n'entre donc pas dans le cadre privé. Cela étant dit, avec le passage de l'extérieur vers un intérieur même s'il est du domaine public, nous nous attendons à un autre regard, qui est à la fois différent dans le sens nouveau, mais également plus complet. Le cinéma est un lieu d'observation privilégié bien qu'inhabituel. Véra Inber est la première à relater sa visite dans deux cinémas pour bien montrer et appuyer les différences sociales entre les classes.

« Il n'y a rien de plus captivant que d'observer quelqu'un qui est occupé à regarder quelque chose. Dans ces moments on a l'impression de voir l'âme de la personne ou son absence. Ce genre d'observations est plus confortable à effectuer dans les cinémas car c'est là que le public a le droit aux tableaux les plus spectaculaires. D'autant plus que le cinéma est accessible et familier à tout le monde. C'est quand la salle se remplit d'applaudissements que la séance est réussie. Mais à qui applaudit-on ? Les acteurs ne sont pas là, l'écran ne saurait les apprécier et l'auteur est mort depuis longtemps. C'est le spectacle même qui mérite des acclamations. Dans chaque ville que je visite je me rends dans un cinéma. Dans le noir des projecteurs beaucoup de choses incompréhensibles sur un peuple deviennent intelligibles pour moi... »²

¹ Ibid., p. 378-379 : « Как раз в начале тридцатых годов, когда литературно-политические распри в Советском Союзе все определеннее сдвигались в направлении марксистской эстетики, эмансипационное выступление Эренбурга едва ли было уместно. И совсем не удивительно, что его парижский альбом в 1933 году уже получил отрицательный отзыв в журнале « Звезда » : в своем произведении Эренбург слишком мало уделил внимания « пролетарскому Парижу ». Подобная критика была созвучна официальной оценке Эренбурга в Малой Советской энциклопедии в 1931 году, где констатировалось, что он посмеивается над западным капитализмом и буржуазией, однако не верит в коммунизм или же в карающую силу пролетариата. » Plus loin, p. 379 : « На Первом съезде советских писателей Эренбург пытался с помощью тонких аргументов защитить свою художественную доктрину : в выступлении он указал на свою критическую по отношению к Франции книгу. По его словам, в ней он изобразил свои наблюдения французской культурной жизни с точки зрения советской перспективы. Тем самым Эренбург попытался спасти ценности и силу своей субъективности в эру, которая превратила « изображение действительности в ее революционном развитии » в наглядную эстетическую программу. Но так или иначе, и этот художественный прием не мог скрыть, что в эстетической системе социалистического реализма не было больше места для « субъективной законченности » [...] »

² Inber, Véra, *Amerika v Pariže, (Amérique à Paris)*, Moscou, Художественная Литература, 1965. (1928) (pas de traduction en français) p. 66 : « Нет ничего более занятого, чем смотреть на того, кто, в свою очередь, смотрит на что-нибудь. Тогда раскрывается всё нутро, вся душа человека, если она есть. А если нет, то какие причудливые формы бездушия проходят перед глазами. Смотреть на смотрящего удобнее всего в кино. В ряду зрелищ всего мира кино – первое. Оно понятно и доступно всем. Величайшей победой кино является та минута, когда зал разражается рукоплесканиями. Кому рукоплещет зал? Актёрам, которых нет, экрану, который бесчувствен, автору, который зачастую мёртв? Нет, он рукоплещет самому

La France n'est pas le premier pays où l'écrivaine se rend dans un cinéma pour observer les gens. Elle raconte dans l'extrait qui suit son expérience en Turquie. Les réactions que les femmes turques expriment dans une salle de cinéma varient en fonction de leur place dans la société. Ainsi, en s'inspirant de cette expérience antérieure et pour essayer de reproduire la même expérience à Paris, l'auteure choisit d'aller dans un cinéma dans le quartier Montparnasse plutôt que sur les Champs-Élysées.

« J'aurais pu me rendre dans un cinéma sur les Champs-Élysées mais il est plutôt conçu pour des gens qui portent des grosses fourrures. Ces gens-là discutent de l'art africain et de la politique pendant l'entracte. Il est courant de voir ces gens-là accompagnés de chiens japonais qu'ils nourrissent d'oranges et de chocolat. Dans les moments du plus grand suspense, lorsque le silence total s'impose et quand on n'entend plus le piano et le violoncelle, seule la mélodie douce du violon traverse la salle. Quand l'héroïne du film est sur un floe et le héros parcourt divers obstacles pour la rejoindre, et bien même dans des moments comme ça on peut entendre un chien aboyer et une femme s'exclamer :

- Monsieur, qu'est-ce que vous faites ? C'est le siège de mon chien. J'ai acheté deux places.

Le monsieur répond :

- Veuillez m'excusez ma chère dame. Je pensais que c'était votre manchon.

Ce cinéma ne vaut rien.

Mais si on va dans un cinéma à Montparnasse on peut découvrir de véritables passions. »¹

La distinction entre les riches et les pauvres s'établit donc au niveau de l'expression des émotions qui sont plus facilement lisibles dans le quartier populaire. C'est là le deuxième type de divergences, le premier reposant sur la nationalité. Véra Inber suppose que le public n'a pas la même réception du film en fonction du pays, de la ville et de la salle du cinéma. Elle va voir une reprise de Charlie Chaplin, *La Ruée vers l'Or*. Lev Nikouline, Ilya Ehrenbourg et d'autres citent également ce titre lorsqu'ils évoquent les films regardés à Paris.² Avant d'introduire le

зрелищу. В какой бы город я ни приехала, я обязательно иду в кино. В темноте, под жужжание светового луча, мне становится ясно многое... »

¹ Ibid., p. 69 : « В Париже можно пойти в кино куда-нибудь на Елисейские поля. Туда ходят по большей части те, которые носят дорогие меха. Там в антрактах говорят об искусстве негров или о « высшей политике ». Туда принято приводить маленьких японских собак и кормить их конфетами и апельсинами. И в самую трепетную минуту, когда должна быть тишина, когда даже фортепьяно и виолончель стихают и только вздыхает скрипка, когда « она » лежит на льдине, а « он » спешит к ней по другим льдинам, в эту минуту раздаётся собачий вопль и громкий женский голос :

- Месье, куда же вы садитесь? Здесь же лежит собака. Я заплатила за два места.

И ответ :

- Мадам, тысяча извинений! Я был уверен, что это – муфта.

Такое кино ничего не стоит.

Но если пойти на Монпарнас, например. Какие слезы я там видала!.. »

² Ponomariev, Evgueni, *Tipologija sovet'skogo putešestvija* : « Putešestvie na Zapad » v literature mežvoennogo perioda, (*Typologie du voyage soviétique en Occident dans la littérature des années 1920-1930*), Saint-Pétersbourg, Izdatel'stvo SPbGUKI, 2014. p. 289-290 : « Авторы уделяют внимание не только французским картинам : они рассказывают о фильмах, которые смотрит Париж. Никулин подробно анализирует фильм « Чаплин » солдат » (речь идет о фильме Ч. Чаплина десятилетней давности « На плечо! » – « *Shoulder Arms* »), а В. Инбер на нескольких страницах пересказывает содержание « Золотой лихорадки ». (Подробный пересказ чаплинских фильмов – не случайный элемент травелога. Объявление находим в « Заметках о кино » (1926) И. Эренбурга (другое заглавие очерков - « Материализация фантастики »): « Фильмы Чаплина дошли до Европы с запозданием, но они дошли до нее. « Золотая лихорадка »

film l'auteure, comme d'autres voyageurs de l'Entre-deux-guerres, explique la signification du mot « reprise ».

« La trajectoire d'un bon film est toujours la même : pour commencer on a quelques semaines de promotion publicitaire pour annoncer la sortie du film. Puis, il y a des articles dans les journaux et revues, des interviews avec le réalisateur et des posters de la star du film. Enfin, la première du film dans les cinémas animés et denses des Boulevards parisiens... À la suite de cela, le film sera projeté dans beaucoup d'autres salles avant de disparaître des écrans et de revenir quelques temps après. C'est cela qu'on appelle la « reprise ». Le public qui va voir une reprise n'a pas suffisamment de moyens pour se rendre dans des grands cinémas. C'est souvent près d'une station de métro qu'il y a des cinémas de reprises. [...] Je regardais les affiches des films de reprises et j'ai vu qu'ils passaient *La ruée vers l'or* de Charlie Chaplin. Tout était comme il se doit : une ruelle près d'une station de métro, une machine pour gagner des cigarettes sur la grande place, un gramophone et un réveil. Il y a deux cinémas, l'un en face de l'autre. Les deux brillent de mille feux et sont couverts d'affiches colorées. Dans un de ces cinémas on pouvait voir ce soir-là *La ruée vers l'or* et dans l'autre *Titi le premier, le roi des gamins*. On voit sur l'affiche Titi en personne, un gamin de dix ans avec un visage illuminé. On pouvait lire les aventures de ce Titi dans un journal parisien. Mais maintenant on les regardera sur le grand écran... Sur l'affiche de l'autre cinéma était Charlie, le pauvre Charlot avec son pantalon qui tombe ».¹

Le titre du second film, celui que Véra Inber ne va pas voir, n'est pas indiqué correctement. Il s'agissait de l'adaptation du roman de Paul d'Ivoi (1856-1915) – *Jud Allan, roi des gamins*, (1908). Le regard de l'auteure est anthropologique : elle rapporte à la fois la disposition géographique des quartiers où les reprises sont projetées et en même temps elle examine le

провалилась в Нью-Йорке, и она свела с ума Париж. Россия не знает Чаплина, за исключением « Парижанки » (режиссура) и ранних комедий» (Эренбург И. Белый уголь, или Слезы Вертера. Л.: Прибой, 1928. С. 50). Пересказ фильмов Чаплина, таким образом, приобщает советского человека к лучшим достижениям западной кинематографии, пока не доступной в СССР.) Сквозь чаплинский грим куклы-манекена проступает живое человеческое лицо. Лицо Чарли Чаплина – не обобщенное лицо Европы, как казалось когда-то Маяковскому, а лицо живого человека, с богатой мимикой и непосредственным выражением чувств – становится символом интернационального общения. Это лицо понятно всем без исключения, людям любой национальности, любых политических убеждений. »

¹ Ор. cit., p. 69-70 : « *Путь каждого хорошего кинофильма обычно таков : сначала несколько недель рекламы, кричащей о боевике. Газетные и журнальные заметки, интервью с режиссёром и портреты звезды с огромными ресницами. И наконец появление фильма на Больших бульварах, в кольце огней и оправе очередей у кассы... Так проходит « первый » экран... Но за первым экраном идёт второй, третий, четвёртый. Затем картина исчезает и на время возвращается снова. Тогда это называется « реприз ». На реприз ходят люди, чей кошелек не позволяет смотреть премьеры. Репризные кино расположены обычно у самого входа в метро. [...] Просматривая репризные объявления, я наткнулась на картину, совершившую блистательное турне по первейшим экранам. Это была « Золотая лихорадка » Чарли Чаплина. » Было всё как полагается. Небольшая окраинная площадь, красный глаз метро; на площади рулетка, где можно выиграть папиросы, граммофон и будильник. И два кино, одно против другого. Оба в плакатах и цветных огнях. В одном шла « Золотая лихорадка », в другом – новая картина : « Тити Первый, король сорванцов ». Тут же был изображён и сам Тити, двенадцатилетний поганец со сладостно просветлённым лицом. Похождениями этого Тити ежедневно услаждала публику одна из бульварных газет города Парижа. Теперь предстояло увидеть всё это на экране... На афише другого кино был изображён Чарли, бедный Шарло со сползающими брюками. »*

public qui se rend au cinéma pour les voir. Ce sont deux garçons qui attirent son regard pendant la *Ruée vers l'or* :

« C'était la fin de la séance. La salle a commencé à s'agiter. Des vendeurs ont occupé la salle. Ils proposaient des oranges et des glaces. Puis, les lettres de fin se sont affichées et les applaudissements se sont repentis. « Oh-oh », – ont dit les garçons. Ils se sont regardés dans les yeux et sont restés figés... »¹

Les garçons décrits dans cet extrait, contrairement aux spéculations de l'auteure, ressemblent aux garçons de n'importe quel autre pays. Leur réaction est commune : les garçons ont été si impressionnés par le film qu'ils venaient de voir que l'arrivée de la glace et des oranges ne les a pas perturbés plus que cela. Véra Inber, elle, n'est surprise ni par cela ni par la fin du film. Le cinéma est un lieu idéal pour observer des individus en particulier mais le voyageur soviétique ne retient dans son œuvre que ce qui pourrait montrer une société où règne l'inégalité : « *Les deux garçons sortent du cinéma et rejoignent la grande place. Ils passent devant l'autre cinéma, tournent le dos à l'affiche de Titi et disent avec mépris : - Quoi ? Il a encore perdu le jeu Titi ?* »² Ce film est trop prévisible, trop européen aux yeux de la voyageuse. C'est bien pour cela qu'il a été choisi par ces garçons qui d'après Véra Inber ne voulaient pas voir Titi échouer. Un film qui marche bien à Paris est un film qui fait rêver, ce qui va à l'encontre de l'esprit soviétique.

L'absence d'éléments sur la vie personnelle des habitants de Paris est justifiée selon le postulat de l'auteure par la médiocrité des traits parisiens typiques. Les Parisiens n'ont pas de volonté propre car ils sont dominés par l'esprit occidental et sont écrasés sous le poids de l'Europe. Ce rapide détour par l'intérieur de la vie parisienne est remplacé aussitôt par des images des rues. La voyageuse quitte la salle de cinéma et continue son itinéraire quotidien. Elle se promène dans les rues. En effet, les lieux lui racontent le passé de Paris et elle va partager leurs souvenirs avec nous.

Le voyageur soviétique tout poète et écrivain qu'il soit en premier lieu, n'exclue pas pour autant d'autres sphères artistiques de son œuvre. Nous avons vu dans cette partie que les photographies prises durant les voyages et les dessins effectués au retour en URSS en fonction des notes sur ces voyages complètent les impressions générales sur Paris.

¹ Ibid., p. 71 : « *Наконец всё пришло к концу. В зале зашевелились. Начался антракт. Разнесли по рядам апельсины и эскимо, шоколадное мороженое, завернутое в серебряную бумагу и насаженное на палочку. На экране появилась надпись, сначала не вполне отчетливая. Но когда в зале потемнело, слова « Золотая лихорадка » выступили вполне ясно. Раздались аплодисменты. « О-о », – сказали мальчики, посмотрели друг на друга и замерли... »*

² Ibid., p. 73 : « *Выйдя из кино, оба мальчика, мои соседи, идут по площади. Проходя мимо второго кино, мимо Тити, « короля сорванцов », мальчики отворачиваются от него с отвращением. - Что, Тити, проиграл игру? »*

2. La construction symbolique de l'espace

2.1 Le train de la liberté

2.1.1 Le départ de Moscou : itinéraire typique du voyage à Paris

Le voyage en France de l'Entre-deux-guerres débute à la gare de Moscou. En effet, une ligne de train directe existait au départ de Saint-Pétersbourg en direction de Riga avant 1914.¹ Dès les premières pages de son récit, Véra Inber montre qu'elle connaît déjà les gares desservies par les trains à destination de Paris et indique ainsi qu'il ne s'agit pas de son premier voyage à l'étranger. L'auteure, dans le chapitre intitulé « Les cordes qui ne se cassent pas »,² décrit Moscou au mois de novembre et indique que « désormais » les départs pour l'étranger se font à partir de la gare Aleksandrovskij.³ L'image du train est importante. Elle annonce le voyage, le mouvement, le départ. « *Le voyage commence* »⁴ à partir du moment où le train bouge et se propage aussitôt l'illusion d'une certaine liberté grandissante au fil des kilomètres parcourus. Ainsi, l'auteure glisse dans ce chapitre introductif quelques mots sur la préparation du voyage.

« Si ma mémoire ne me trahit pas c'est à la station de Viazma que le chef de gare – tel un messager de mauvais augure, portant une ceinture et un chapeau militaire qui lui recouvrait les sourcils, est entré dans le wagon-restaurant.

- Mme I. est présente ? – demandait-il.

- Oui. C'est moi, – ai-je-dit d'une voix aiguë.

- Ah ! N'ayez pas peur.

Mais c'était trop tard, j'étais déjà effrayée. Il s'est avéré que j'ai oublié tout mon argent (les espèces et le chèque pour mon compte bancaire à Paris) à Moscou dans mon grand bureau confortable. J'ai tout oublié car beaucoup trop de personnes étaient chargées de la préparation de mon voyage. »⁵

¹ Ponomarev, Evgueni, *Tipologija sovjetskogo putešestvija : « Putešestvie na Zapad » v literature mežvoennogo perioda, (Typologie du voyage soviétique en Occident dans la littérature des années 1920-1930)*, Saint-Pétersbourg, Izdatel'stvo SPbGUKI, 2014. Sur le récit de voyage de Boris Kouchner :

p. 231-232 : « Путешественник умалчивает о том, что до 1914 года северный экспресс из Риги, не сбавляя скорости, несся в Петербург, конечную точку его тогдашнего маршрута. (Северный экспресс стоял в европейском железнодорожном расписании с 1896 по 1913 год. Сначала он отправлялся раз в неделю, на рубеже веков ходил до Берлина ежедневно, оттуда дважды в неделю на Петербург (Шлегель К. Берлин, Восточный вокзал. С. 49).) Через Вену и Варшаву европейские поезда шли на Москву (что касается Константинополя, Кушнер, по-видимому, смешал северный экспресс с восточным). Норд-экспресс почтительно тормозит перед государственной границей СССР – новым миром, куда ему нет доступа. Но это временное явление. »

² « Струны, которые не рвутся ».

³ Inber, Véra, *Amerika v Pariže, (Amérique à Paris)*, Moscou, Художественная Литература, 1965. (1928) (pas de traduction en français) p. 10 : « Теперь уезжают с Александровского вокзала. Он – в центре города, на Тверской. Не успеваешь опомниться, и ты уже там. А раньше, с Виндавским, было иначе. [...] Теперь всё изменилось. Прощальным приветом заводит уже не Сухарева башня, а Триумфальная арка. Вокзал – несколько в стороне. »

⁴ Ibid., p. 10 : « Путешествие начинается. »

⁵ Ibid., p. 13 : « На одной из остановок, если не ошибаюсь, в Вязьме, он (дежурный по станции) вошёл в вагон-ресторан, вошёл, перепоясанный ремнем, в барашиковой шапке по самые брови, как настоящий вестник беды.

- Здесь гражданка такая-то? – спросил он.

- Здесь. Это я, – ответила я тонким голосом.

- А! .. Вы только не пугайтесь.

L'identité des personnes qui ont préparé son voyage n'est pas donnée. Mais, à l'examen des documents historiques, nous pouvons supposer qu'il s'agit ici du comité d'organisation qui encadre totalement le voyage : l'autorisation du voyage, l'aller, le séjour, le retour et la publication du texte. Le vocabulaire utilisé et notamment le verbe « *ukladyvalo* », qui dans sa traduction littérale signifie « border » renvoie à l'infantilisation de l'adulte. L'absence de limites entre la vie privée et la vie sociale est ainsi signalée.

Le train que les voyageurs de l'Entre-deux-guerres empruntent pour se rendre à Paris n'est en fait pas un train direct. Un premier changement se fait en Pologne, dans la ville de Stolbtsy.¹

« La correspondance se fait à Stolbtsy. La locomotive à vapeur et les wagons soviétiques comme des chevaux fatigués de la route rentrent enfin dans l'écurie. Ils y seront lavés et nettoyés pour repartir à Moscou après l'écoulement de douze heures. La suite du voyage se fera en train européen – un autre modèle de train qui ne fait pas le même bruit que le train soviétique... »²

La comparaison du train soviétique avec le train européen permet à l'auteure d'effectuer une seconde critique du système soviétique. En effet, l'industrie lourde est un des piliers sur lequel repose la réussite de l'URSS. L'exemple du train laisse transparaître sa fragilité et son impuissance. Les gares sont nouvelles mais les trains sont anciens. En outre, ce changement marque une nouvelle étape du voyage – les voyageurs, par ce changement de train, du russe vers l'europpéen, se rapprochent encore un peu plus de l'Occident. La jonction se fait en deux temps, d'abord, avec la rencontre des voyageurs étrangers dans le train, puis par la transformation de l'objet occupé qui n'est plus soviétique.

À cette époque, la Pologne se trouve dans une position délicate, elle n'est pas considérée comme européenne, en tout cas pas par les Soviétiques. Cela renvoie sans doute à la longue histoire de domination russe sur la Pologne : la retraite forcée des Russes après la Première Guerre mondiale, suivie de la guerre polono-soviétique (1919-1921), ainsi qu'un grand nombre d'autres événements tragiques. Efim Zozulya emprunte l'image du personnage principal de la

Но было поздно; я уже испугалась. Выясняется, что в Москве, в ящике моего письменного стола, таком просторном и уютном, я забыла все свои деньги : и валюту, и чек на парижский банк, потому что целиком все на руки не выдают. Забыла потому, что слишком много народу меня укладывало и слишком обо мне все заботились. »

¹ Zozulya, Efim, *Iz Moskvy na Korsiku i obratno, putevye vpečatlenija*, (*Un aller-retour en Corse, impressions de voyage*), Saint-Pétersbourg, Priboj, 1928. (pas de traduction en français) p. 3. Efim Zozulya effectue un voyage à Paris en 1928 qui lui inspire un texte d'une longueur de 43 pages.

² Op. cit, p. 16 : « *В Столбцах пересадка. Советский паровоз и вагоны, как усталых лошадей, отводят в конюшню, где их будут чистить и мыть с тем, чтобы через полсутки им пойти обратно в Москву. Пассажиров повезет дальше уже европейский паровоз, у которого и вид другой, и голос не тот... »*

fiction de Mark Twain, *Les Aventures de Tom Sawyer* (1876) pour décrire le policier qui monte dans le train pour faire un contrôle.

« Un soldat armé et vêtu en uniforme militaire et avec cela extrêmement courtois est entré dans le wagon. J'étais témoin du même spectacle dans la petite gare de Stolbtsy : les gendarmes et les porteurs ne sortaient pas d'assauts prolongés de politesse et de prévenance. Cela semblait être une mise en œuvre convaincante d'un ordre officiel. Il fallait faire comme en Europe. Cette gare minuscule de Stolbtsy devait donc également se montrer « intentionnellement » européenne. »¹

Cette démonstration est en même temps celle de la Pologne face à la « vraie Europe » : « Et effectivement il avait l'air gentillet. Il est apparu devant notre douane tel un orphelin aventurier – comme Tom Sawyer le personnage fictif de M. Twain.² Cette comparaison n'est pas anodine. Un petit garçon représente la Pologne qui est encore loin d'être européenne – référence donc à l'indépendance toute récente du pays. Ce soldat est aussi jeune que le pays. La Pologne tout entière est décrédibilisée. De plus, la nouvelle gare, importante car elle sert de passage aux Soviétiques de l'URSS vers l'Europe, sorte de pont imaginaire entre deux grandes civilisations, est pourtant dépourvue de toute valeur et de toute efficacité. C'est à l'aide de l'emploi d'un adjectif diminutif que l'auteur parachève cette décrédibilisation : « cette gare minuscule de Stolbtsy ». »³

La question des frontières est centrale. Les auteurs-voyageurs partagent un scepticisme vis-à-vis de l'europanisme polonais. La seconde station d'arrêt se trouve à Varsovie que Véra Inber présente comme une capitale presque européenne : « *Le train s'arrête à Varsovie pendant deux heures. [...] On peut jeter un coup d'œil sur la ville qui est à deux doigts de devenir européenne* ». ⁴ E. Zozulya, qui s'est déjà rendu à Varsovie un an avant la réalisation de ce dernier voyage mis à l'écrit, partage avec les lecteurs sa réflexion sur l'ambiance de la ville.

« De l'extérieur la ville de Varsovie m'a parue un peu plus jolie que l'année dernière. C'était surprenant de voir à quel point les « ambiances » des villes, même celles de Paris

¹ Zozulya, Efim, *Iz Moskvy na Korsiku i obratno, putevye vpečatlenija, (Un aller-retour en Corse, impressions de voyage)*, Saint-Petersbourg, Priboj, 1928. (pas de traduction en français) p. 3 : « Вошёл один – правда, в боевом шлеме, весь с головы до ног обвешанный оружием (длинная сабля, револьвер, ещё что-то), но всё же один и, главное, вежливый невероятно : войдя, изогнулся – почти, как балерина. И на маленьком вокзальчике в Столбцах то же самое : и жандармы, и носильщики – прямо не выползают из судорог вежливости. Чувствуется, что это подчёркнутое выполнение официального приказа. Надо быть Европой. И маленький вокзальчик в Столбцах тоже выстроен « на зло » – чтобы быть Европой. »

² Ibid., p. 3-4 : « И действительно, вид у него щеголеватенький – он стоит перед нашей таможенной, как мальчик в « Томе Сойере » Твена : в бетонно-бархатных брючках, с бантиком на узенькой шее-крыше – перед долговязым, огромным, неуклюжим дворовым мальчуганом. »

³ Ibid., p. 4 : « над этим новым вокзальчиком в Столбцах ». »

⁴ Inber, Véra, *Amerika v Pariže, (Amérique à Paris)*, Moscou, Xudožestvennaja Literatura, 1965. (1928) (pas de traduction en français) p. 16 : « Два часа стоит поезд в Варшаве. [...] Можно взглянуть на город, который почти уже Европа. »

et Berlin, étaient désormais faciles à décoder. Comme dans une petite entreprise on pouvait voir aussitôt sur les visages des employés et des visiteurs s'il y avait ou pas de l'argent dans la caisse aujourd'hui. »¹

À un refus radical de reconnaître que la Pologne est déjà européenne, commun à tous les auteurs de l'Entre-deux-guerres, succède une affirmation tout aussi unanime sur l'uniformisation des capitales européennes. L'idée de transparence mérite également notre attention. L'homme soviétique ne part pas en Occident pour faire des découvertes, son but est en réalité de reproduire tout ce qui a été étudié et tout ce qui est correct idéologiquement dans les lieux visités. C'est donc ici une mise en pratique de la théorie soviétique sans la liberté de démontrer l'inverse. Cela dit, la ville de Varsovie n'est pas un point sur lequel les voyageurs s'arrêtent longuement. Ils se dépêchent au contraire de monter dans le train en direction de Berlin où nous allons les suivre.

Le train que Véra Inber prend à Varsovie en direction de Berlin est libérateur : « *Encore une gare. Notre train va à Berlin, puis à Paris. Beaucoup de gens montent à Varsovie. Ils sont tous accompagnés. Moi, il n'y a plus personne pour m'accompagner. Tous mes accompagnateurs sont restés à Moscou...* »² Le rôle du train est crucial et il est accentué par sa personnification : en réalité ce n'est pas le même train qui va à Berlin, puis à Paris, mais l'écrivaine qui suit son itinéraire en empruntant des trains différents. Elle fait ce trajet toute seule. Tous ses accompagnateurs sont restés à Moscou. Plus personne ne l'accompagne, un mince espoir de liberté apparaît de nouveau. Seulement, dans les faits nous savons que Véra Inber s'est rendue en France en tant que membre d'une délégation soviétique et elle n'est donc jamais restée seule. Dans ce train, elle rencontre des personnes aux nationalités variées : des Japonais, des Anglais, mais aussi des Soviétiques. Les Japonais et les Anglais consomment, le Soviétique travaille. C'est ici à la fois un élément de propagande – puisque le Soviétique ne doit pas s'amuser, il doit rester sobre, discret et servir son pays par son activité, et une dénonciation – un Soviétique qui part en voyage va travailler donc ses appréciations personnelles sur son voyage ne rentreront pas en ligne de compte. Il ne part pas en vacances, il se rend à l'étranger dans le but d'étudier les constructions économiques, politiques et sociales des pays occidentaux.

¹ Op. cit, p. 5 : « *С внешней стороны Варшава сейчас немного лучше выглядит, нежели в прошлом году. Удивительно, до чего сейчас стали прозрачны « настроения » городов – даже таких, как Париж, Берлин и т. п. Точно в маленьком предприятии – где сразу, по лицам, по « носам » служащих и посетителей чувствуется, есть ли сегодня в кассе деньги или нет.* »

² Op. cit, p. 17 : « *И снова вокзал. Наш поезд пойдёт в Берлин, оттуда – в Париж. Много народу садится в Варшаве, много народу провожает. Но меня уже не провожает никто. Все остались в Москве...* »

« Un vieux Japonais très poli entre dans le wagon-restaurant et passe discrètement sa commande. Il demande au serveur un bouillon de riz pour sa compagne, une petite japonaise qui avait le mal de train comme on pouvait avoir le mal de mer. Un Anglais boit et fume assis près de la fenêtre. Un homme en costume travaille à une autre table – ça doit être un des nôtres, de Moscou. Ses documents recouvrent la table et il gribouille quelque chose avec son stylo bleu. Tout est comme à Moscou : il a une tasse de thé au citron, son cendrier est plein. Comme lors d'une réunion de production à Moscou il insère et retire certains chiffres de l'équation... »¹

Le personnage de l'homme soviétique qui travaille dans le wagon-restaurant est pour nous, lecteurs de ce texte, l'indice de la présence symbolique. Et ceci, malgré la manière dont l'auteure avait précédemment feint d'être une voyageuse solitaire. V. Inber comme E. Zozulya, I. Ehrenbourg et d'autres voyageurs de l'Entre-deux-guerres introduisent dans leurs récits des comparaisons liées au monde de l'entreprise pour faire correspondre leurs textes aux critères du réalisme socialiste. En effet, cette doctrine exige de l'écrivain une contribution à l'éducation des travailleurs. Le texte doit ainsi comporter des rappels consistant à chanter des louanges du monde du travail et du travailleur modèle.

L'illusion de liberté ne dure jamais longtemps. Cette contrainte permet de comprendre que le départ en Occident ne signifie pas que les écrivains-voyageurs en déplacement sont dispensés de toute soumission aux contraintes politiques et idéologiques. La libération est superficielle, elle n'est qu'apparence. Elle est soigneusement créée et montée de toutes pièces pour plaire à la censure. Le voyage soviétique n'a pas de dimension d'échappatoire à proprement parler. Les précisions sur l'organisation et le déroulement du voyage apparaissent dès le début du texte. Elles se contredisent souvent et s'annulent mutuellement. En dernière instance, il revient au lecteur de construire avec tous les éléments donnés un tableau complet des conditions de voyages de cette époque.

Le voyage jusqu'à Paris ressemble à un tour d'Europe en train. Deux changements de train se font en Pologne, pour ensuite rejoindre Berlin. Paris est la dernière destination du voyage. La visite de la France en fin de parcours du voyageur soviétique est caractéristique de l'Entre-deux-guerres. Dans ce qui va suivre, je vais présenter aux lecteurs quelques images de Berlin telles qu'elles apparaissent dans les récits de voyages.

¹ Ibid., p. 17 : « В вагон-ресторан приходит седой вежливый японец и тихо заказывает лакею бульон с рисом для своей спутницы, маленькой японки, которую укачало в поезде, как на море. За столиком, у окна, англичанин пьет и курит. А за другим столиком, видать, наш, московский, в пиджачке, разложил бумаги и чиркает синим карандашом. Лимон плавает в чае совсем по-московски; пепельница полна, как в Москве, и синий карандаш вносит и выносит за скобки какие-то цифры совершенно как в Москве на производственном совещании... »

2.1.2 Berlin : ville de passage

De Moscou à Stolbtsy et de Stolbtsy à Varsovie le voyage se fait sans détour véritable pour découvrir l'étranger. Ces villes n'ont pas d'intérêt pour le Soviétique en voyage. En revanche, il va passer quelques jours à Berlin. Dans le chapitre intitulé « Les lettres pour un ami », qui apparaît en introduction du texte d'Ilya Ehrenbourg « Au centre de la France », écrit en 1929, Berlin est décrite comme une ville pauvre, triste et vide, sans rien de particulier, et que personne n'apprécie à part l'écrivain-voyageur.

« Cher ami. Je suis encore à Berlin. Tu seras étonné d'apprendre qu'au lieu d'admirer les mimosas des boulevards parisiens, les marches chaudes d'une place espagnole, le vin Chianti fabriqué dans les provinces de Florence et d'autres magnifiques choses, je me trouve là, dans une ville qui ressemble à une caserne militaire mal entretenue. Combien de fois avant nous nous sommes précipités pour changer de gare et partir aussitôt d'ici sans même jeter un coup d'œil sur ces rues droites et ennuyeuses. Berlin nous semblait alors être un nœud ferroviaire. Pas une ville. [...] Ce n'est pas parce que maintenant on peut y boire du Chianti et acheter des mimosas que j'y habite. Depuis la Révolution j'ai appris à apprécier ces nœuds ferroviaires remplis de migrants et d'horaires de trains qui ne sont pas à jour.

(Enfin, tout ça c'est de la littérature. Les raisons pour lesquelles je suis cloisonné ici sont autres que ma passion pour les chemins de fer. Tu sais bien que les mimosas des boulevards parisiens sont désormais sous le pouvoir de Poincaré et que les grandes marches de la place d'Espagne sont occupées par les Chemises Noires de Mussolini.) »¹

Malgré les changements politiques et la modernisation de Berlin, la ville apparaît comme une ville-gare. L'arrêt y est obligatoire, mais surtout parce que les voyageurs sont contraints de passer du temps dans cette ville en attendant l'autorisation de départ pour Paris. La ville de Berlin, ville la plus moderne de l'Europe, est toujours en mutation, sans couleur locale.² Tandis

¹ Ehrenbourg, Ilya, *Viza vremeni, (Le visa du temps)*, Leningrad, Izdatel'stvo pisatelej v Leningrade, 1933. p. 273 : « Дорогой друг, я всё ещё в Берлине. Ты удивишься. Как можно, когда существуют аспид и мимозы парижских бульваров, тёплые ступени римской Пьяцца Спанья, смолистое кianti в траториях Флоренции и прочие превосходные вещи, сидеть в этом городе, похожем на запущенную казарму с выбитыми стёклами, пропускающими круглый год холодные норд-осты? Ведь сколько раз в былые времена, проезжая Берлин, торопились мы скорее перебраться с одного вокзала на другой, подняв воротник пальто, не глядя на прямые, скучные улицы. Берлин тогда казался нам не городом, а узловой станцией. [...] Если я живу в Берлине, то отнюдь не оттого, что в нём появились мимозы или кianti. Нет, просто я полюбил за годы революции грязные узловые станции с мечущимися беженцами и недействующими расписаниями. (Впрочем, может быть, всё это – литература, и причины, удерживающие меня в Берлине, не имеют ничего общего с моей « железнодорожной страстью ». Ведь ты знаешь, что мимозы парижских бульваров находятся под заботливым покровительством Пуанкаре, а на широкой лестнице Пьяцца Спанья резвятся чернорубашечники Муссолини.) »

² Les images qui sont données sont celles d'une ville typiquement européenne, sauf un seul aparté – la description de la nature. Dans Ponomariev, Evgueni, *Tipologija sovet'skogo putešestvija : « Putešestvie na Zapad » v literature mežvoennogo perioda, (Typologie du voyage soviétique en Occident dans la littérature des années 1920-1930)*, Saint-Pétersbourg, Izdatel'stvo SPbGUKI, 2014. p. 131 : « Отличия одной страны от другой проявляются, например, в форме луны – которая, казалось бы, внациональна. « Луна, обособленное небесное светило, все же прикреплена к земле. В зависимости от страны она меняет свои лики. Зимней ночью в Москве – это твердый и хрусткий шар /.../. В Париже, над бульваром Сен-Мишель, мокрая худая острая луна

que la gare de Berlin est un organe indispensable au bon fonctionnement du corps européen.¹ Cette association de la ville à un corps humain rappelle la littérature réaliste de Honoré de Balzac (1799-1850), Émile Zola (1840-1902), et Vsevolod Krestovski (1840-1895).² La métaphore de la ville-gare est bien essentielle dans ces récits de voyages, la ville y représente le corps humain et la gare – son cœur. Ilya Ehrenbourg, un des premiers à proposer cette métaphore, oriente tout son texte autour de cette idée qu’il applique à toutes les villes parcourues avant d’en arriver à Paris. D’autres auteurs-voyageurs de l’Entre-deux-guerres vont reprendre ce topique de la ville-gare qui ne fournit pas d’emploi du temps de la circulation des trains afin de renforcer l’atmosphère d’attente et d’incertitude.

De nombreux motifs incontournables dans la description de Berlin forment une toile intertextuelle complète qui relie tous les auteurs du corpus. B. Kouchner élargit le thème de la gare aux transports. Il s’extasie devant les progrès technologiques de Berlin. La thématique du transport étant l’une de ses principales, l’asphalte sur lequel il circule occupe également une place importante. Parfois l’état de l’asphalte est dépeint comme facteur d’inégalité entre les classes sociales.³ Certains passages démontrent qu’une trame bien précise doit être suivie. Ainsi, Véra Inber évoque elle aussi l’asphalte dans son récit. L’asphalte devient pour elle la manifestation même du poids des autorités soviétiques qui imposent de rapporter et de critiquer absolument tous les éléments constitutifs du système capitaliste qui pourraient être interprétés comme des conséquences nuisibles de celui-ci. Elle proteste également contre l’impératif à devoir noter absolument tout ce qu’elle voit : l’asphalte, mais aussi les illuminations du soir, les publicités.

« Les messages des publicités lumineuses sont déjà connus de tout le monde... Je me surprends là en train d’écrire sur les publicités. Je ne voulais pas écrire sur cela pourtant (tout le monde le fait). Je ne voulais pas les voir. Mais elles sont faites pour être vues. Et à partir du moment où je les vois, je suis obligée d’écrire quelque chose dessus. »⁴

борется с дождем, препирается с дымным ветром, ныряет в туман. И все это в январе месяце». (Инбер В. Америка в Париже. С. 89. 166 Там же. С. 131.) »

¹ Op. cit, p. 276 : « В тот час, когда Берлин отказался от безумной мечты стать метрополией, когда он удовольствовался ролью огромной узловой станции с ее скоплением разномастных пассажиров и диковинных грузов, – в тот час он, может быть, стал подлинной столицей Европы, если не поэтическим сердцем, то органом жизни – печенью ». »

² Krestovski, Vsevolod, *Les Taudis de Saint-Pétersbourg*, Moscou, Pravda, 1990.

³ Op. cit, p. 43 : « На главных улицах Берлина, на больших площадях машины, автобусы, трамваи с трехзначными номерами маршрутов, режут и теснят друг друга и расплескивают с панелей оторопелых прохожих » (К, 43). » Plus loin : « В малоезжих улицах асфальт стоит, как освещенная вода каналов, и тихие жилые кварталы преобразуются на ночь в небывалую Венецию. Площади чопорно и ровно вымощены черными зеркалами » (К, 40). »

⁴ Inber, Véra, *Amerika v Pariže, (Amérique à Paris)*, Moscou, Художественная Литература, 1965. (1928) (pas de traduction en français) p. 17-18 : « Светящиеся рекламы сотрясают воздух... Вот сейчас я ловлю себя на

Les sensibilités esthétiques et intellectuelles propres à l'auteur en tant que personne comptent finalement peu, l'essentiel c'est que toute chose vue soit rapportée indépendamment de sa pertinence, pour figurer ensuite dans les notes sur le voyage.

Depuis V. Maïakovski, on oppose deux représentations différentes de Berlin. Là encore je n'aborde pas les textes sur Berlin écrits par les Russes de l'immigration, mais l'imaginaire de Vladimir Nabokov (1899-1977) est proche de celui que j'ai pu observer dans les récits soviétiques.¹ Les intentions de Vladimir et de Véra sont identiques. En revanche, la méthode d'expression n'est pas la même. Elle repose sur un système de sous-entendus et de renvois indirects. Véra Inber remarque et met en avant une opposition nette entre la partie orientale et la partie nord de Berlin. Le nord de Berlin est la partie qui est la plus décrite, on remarque là une préférence nettement identifiable. C'est un quartier pauvre qui est moins éclairé la nuit. Il est habité par des travailleurs acharnés qui se retrouvent aux marges de la ville et de la société : des éboueurs, des ouvriers. Les ruelles et les maisons sont étroites. Les tombes dans les cimetières sont tellement collées les unes aux autres, qu'il n'y a aucune place pour mourir dans cette ville. La voyageuse rapporte l'une de ses promenades nocturnes qu'elle a effectuée à la recherche d'une pharmacie ouverte :

« La pharmacie est là. Elle reste fermée même si un homme est gravement malade. Même si c'est une pharmacie de garde. Heureusement qu'il y a une sonnerie dont on peut s'en servir pour les urgences. Vous vous dépêchez donc d'appeler car vous avez besoin de morphine et de strophanthus. C'est effrayant d'être malade dans cette grande ville. D'autant plus que dans leurs cimetières il n'y a que des tombes grises et étroites. »²

Nous remarquons ici une référence timide au texte de V. Maïakovski qui disait qu'il « *aimerai(t) vivre et mourir à Paris, s'il n'y avait – Moscou.* » La Berlin du nord est plus simple, plus humaine. Si dans cette partie de la ville la description se concentre sur les gens, dans la description de la Berlin de l'est dominant les objets, les magasins et l'intérieur des habitations luxueuses.

« Dans les immeubles de Vesten on s'occupe beaucoup du design de l'intérieur. Les canapés suivent les lignes des murs, les armoires occupent les espaces vides. Chaque coin de la chambre, chaque petit défaut est pris en compte. On dirait que ces chambres sont

том, что пишу о рекламах. А ведь я собиралась этого не делать (все пишут о рекламах.) Сбиралась их не видеть. Но они сделаны именно для того, чтобы быть увиденными. А увидев их, необходимо о них написать. »

¹ Machu, Didier, « Nabokov à Berlin : un lieu de passage », *Les imaginaires de la ville*, Presses universitaires de Rennes, 2007, p. 229-241.

² Op. cit, p. 21 : « *А вот аптека. Если человек болен или умирает, всё равно аптека закрыта. Даже если она дежурная. Но так как при ней звонок, то вы звоните. Вы очень спешите : вам необходим строфант и морфий. Так страшно болеть в этом огромном городе, где на кладбищах такие серые и тесные могилы. »*

faites pour qu'on y écoute de la musique classique, tant aimée par les Allemands et pour qu'on y invite du monde pour le dessert... »¹

C'est le foyer, le nid de la grande bourgeoisie. La seule chose qui est identique dans la Berlin de l'est et dans la Berlin du nord c'est la propreté des espaces partagés. Cette remarque est étroitement liée à l'impression générale que donne cette ville. Selon les comptes-rendus qu'en font les auteurs-voyageurs de l'Entre-deux-guerres, à Berlin tout jusqu'au moindre détail est organisé, prévisible et équilibré.² Véra Inber, comme tant d'autres, a donc hâte de partir et monte enfin dans le train pour Paris. Sur ce trajet elle est contrôlée à de nombreuses reprises.

« La nuit dans le train entre Berlin et Paris est inquiétante. On passe trois frontières : allemande, belge et française. Il est donc évident qu'on ne peut pas dormir tranquillement. D'abord les Allemands vérifient si on a le droit de partir, puis les Belges contrôlent le droit au transit, et enfin les Français s'assurent de la validité du visa d'entrée. »³

L'arrivée à Paris ressemble à une descente aux enfers. Les enfers des auteurs-voyageurs sont ceux de l'administration. Ce sera le sujet de la sous-partie suivante.

2.1.3 L'arrivée à Paris ou la descente aux enfers administratifs

L'image de la métropole de Paris avant le voyage est celle du « paradis » sur terre : « *Tu aimes Paris ? Moi aussi j'aime beaucoup. C'est un véritable « paradis » sur terre. Quand on m'a viré l'année dernière je souriais tout aussi timidement qu'Adam.* »⁴ Cette formulation ironique dévoile son sens aux lecteurs une fois que les voyageurs sont sur place. Le rideau se lève et ils se retrouvent confrontés aux différentes étapes de la descente aux enfers administratifs. Contrairement à ce qui se produit dans le texte précurseur du récit de voyage soviétique à Paris écrit par V. Maïakovski, dans le texte d'Ilya Ehrenbourg le thème de la préfecture apparaît en filigrane. Dans celui de V. Inber aussi, la police et donc aussi la préfecture est la dernière grande thématique traitée. Le chapitre 25 : « L'escalier « E » »⁵ lui est

¹ Ibid., p. 24 : « В аккуратных домах Вестена убранству комнат уделяется необычайно много внимания. Диваны покорно следуют за всеми изгибами стены, шкафы вмещаются в незаполненные пространства. Каждый клочок комнаты, каждая её неправильность, даже недостатки её принимаются во внимание. Комнаты эти как бы созданы для того, чтобы слушать в них классическую музыку, которую так любят все немцы, принимать приятных гостей и кормить их фруктами, разрезанными «нержавеющим» Крупном. »

² Zozulya, Efim, *Iz Moskvy na Korsiku i obratno, putevye vpečatlenija*, (Un aller-retour en Corse, impressions de voyage), Saint-Pétersbourg, Priboj, 1928. (pas de traduction en français) p. 7.

³ Op. cit., p. 30 : « Ночь в поезде между Берлином и Парижем тревожна. В ней, в этой ночи, скопилось три границы : немецкая, бельгийская и французская, что отнюдь не способствует спокойному сну. Сначала немцы проверяют разрешение на выезд, потом бельгийцы – право на проезд и наконец французы – право на въезд. »

⁴ Ehrenbourg, Ilya, *Visa vremeni*, « V centre Francii », p. 368-367, (Sobr. Soch. 7), Moscou, 1928. (Publié en 1966). p. 285 : « Ты любишь Париж ? Я его тоже очень люблю. Это, пожалуй, только « рай », и когда меня в прошлом году из этого « рая » выгнали, я, как Адам, застенчиво улыбался. »

⁵ « Лестница « E » ».

entièrement consacré. L'auteure se demande si la distribution spatiale des postes de police ne serait étroitement liée au mode de vie de chaque peuple. À Paris, plus le lieu est majestueux, plus les procédures bureaucratiques sont complexes.

« Les commissariats du monde entier ont tous des aspects en commun : les escaliers en pierres bosselées, l'ennui et le froid des couloirs, l'odeur de poussière et de phénol qui vous poursuit comme une ombre. Cela varie légèrement en fonction du caractère national du pays, mais l'essence des choses reste inchangée [...] »

Le bâtiment de la préfecture de Paris est imposant, monumental. L'escalier qui s'y trouve est tout aussi monumental. C'est dans cet escalier que les ennuis commencent.

La préfecture se trouve dans un des plus anciens quartiers de Paris, à deux pas de Notre-Dame, l'endroit où les chimères fantastiques malfaisantes observent attentivement la ville de Paris. Elles sont bien évidemment moins exigeantes, moins malfaisantes et moins fantastiques que les agents de la préfecture... Ces derniers, qu'ils soient vieux ou jeunes, doivent absolument tout savoir sur vous. En renouvelant votre visa ils épuisent votre âme. »¹

Les difficultés rencontrées par des étrangers arrivés à Paris sont multiples et principalement de nature structurelle. Il s'agit des contraintes auxquelles il faut se plier pour obtenir et renouveler des titres de séjour. La visite de la préfecture est un moment difficile et douloureux pour chaque écrivain du corpus d'étude.

« Une fois arrivé dans la grande cour de la préfecture vous vous perdez. Cet édifice carré emprisonne vos angoisses et vos incertitudes. Vous vous adressez à un agent pour avoir des renseignements. Il identifie aussitôt votre accent et sans prendre le temps de comprendre véritablement la question vous dirige vers l'Escalier « E », bureau quarante-huit.

Vous trouvez cet escalier et vous commencez à monter les marches.

Les gens de toutes nationalités se déplacent en courant dans toutes les directions possibles. L'ombre de trois cent soixante-quinze francs à régler pour l'autorisation de séjour d'un an tombe sur tous les visages d'étrangers. »²

¹ Inber, Véra, *Amerika v Pariže, (Amérique à Paris)*, Moscou, Xudožestvennaja Literatura, 1965. (1928) (pas de traduction en français) p. 124-125 : « *Полицейские участки всего мира имеют в себе нечто общее, свойственное только им : щербатые каменные лестницы, унылость и холод коридоров, запах пыли и карболки, следующий за вами, как тень. В каждой отдельной стране это варьируется в зависимости от национального характера, но сущность остаётся неизменной [...]* В Париже префектура монументальна и внушительна ; и в такой же мере монументальна лестница, которая в ней заключена, и неприятности, которые от неё исходят. Место, где находится префектура, одно из самых старых мест Парижа. В двух шагах – собор Нотр-Дам, откуда старые, придирчивые фантастические химеры пристально разглядывают Париж. Но, конечно, им далеко до пристальности, придирчивости и фантастичности чиновников префектуры... Префектурским чиновникам, молодым и старым, нужно знать решительно всё. Продлевая вам визу, они выматывают из вас душу. »

² Ibid., p. 125-126 : « *Попав на огромный двор префектуры, вы теряетесь. Квадратный массив здания замыкает со всех сторон вашу тревогу и неуверенность. Вы обращаетесь за справками к ажану. Ажан, не разобрав как следует вопроса, но уловив иностранное произношение, говорит :- Лестница « E », комната сорок восемь. И тогда вы, отыскав лестницу « E », начинаете подыматься по ней. Со всех сторон вниз и вверх бегут по ней люди, журчат всевозможные наречия. И на всех лицах тень трёхсот семидесяти пяти франков, этого « налога на иностранцев », который нужно платить каждому члену семьи каждый год. »*

Pour avoir une autorisation de séjour il ne faut pas seulement payer mais répondre correctement à toutes les questions. L'extrait de l'entretien de Véra Inber à la préfecture de Paris en 1928 restitue à merveille le ridicule de la situation :

- « - Qu'est-ce que vous faites à Paris ?
- Je suis là pour des raisons de santé.
- Mais cela fait déjà deux mois que vous vous soignez ici et vous n'êtes toujours pas guérie ?
- Non. Pas encore. J'ai une maladie grave.
- Veuillez bien préciser de quelle maladie souffrez-vous.
- Eh... bien... j'ai des troubles de système vasculaire.
- Et quel traitement suivez-vous ?
- J'ai un traitement par la lumière.
- Qui est-ce qui vous soigne ?
- Un médecin bien sûr.
- Quel est son nom ?
- Je ne m'en souviens pas.
- Avez-vous son adresse ?
- Je ne me rappelle pas exactement. Quelque part dans Passy.
- Il est Français votre médecin ?
- Non. Il est Russe.
- C'est tout de même bizarre. Vous venez à Paris pour suivre le traitement d'un médecin Russe. Mais bon... donnez-moi ses coordonnées.
- Je vous ai déjà dit que je ne m'en souviens plus.
- Veuillez bien vous rappeler de cela pour demain. Je viendrai chez vous vers seize heures.
- Ne vous dérangez pas pour moi. Je viendrai par moi-même.
- Ah non surtout pas Madame. Je serai chez vous demain à seize heures. »¹

Cet employé de la préfecture est présenté comme un personnage importun, tandis que les agents de l'ambassade soviétique en France arrivent en bons sauveurs.

« Mon visa a été renouvelé grâce au long et laborieux travail de notre ambassade. J'ai même reçu une carte d'identité, un passeport pour les étrangers. Mais malgré cela mes mésaventures avec la préfecture ne se sont pas arrêtées. Le fonctionnaire ridé, si galant avec les femmes, s'est rendu chez moi à plusieurs reprises pour m'interroger sur ma vie, mes correspondances et ma santé. »²

¹ Ibid., p. 126 : « - Что я делаю в Париже?... Я лечусь. - Но ведь вы здесь уже два месяца. Неужели вы ещё не вылечились? - Нет ещё. Я серьёзно больна. - Будьте любезны сообщить, чем именно. - Я... это... у меня нарушено кровообращение. - И чем же вас лечат? - Ультрафиолетовыми лучами. - И кто же вас лечит ультрафиолетовыми лучами? - Врач, конечно. - Будьте любезны, фамилию врача. - Я не помню. - Его адрес? - Не помню точно. Где-то в Пасси. - Он – француз, ваш врач? - Нет, русский. - Странная идея – в Париже лечиться у русского врача. Но всё-таки его точный адрес? - Я же вам сказала, что я не помню. - Будьте любезны вспомнить к завтрашнему дню. Завтра я буду у вас дома к четырём часам. - Зачем же вам беспокоиться : я сама к вам приду. - Помилуйте, как можно : вы – дама. Завтра я буду у вас к четырём часам. »

² Ibid., p. 126 : « Благодаря долгим и сложным хлопотам нашего посольства я получила продление визы. Я даже получила « карт д'идантите », паспорт для иностранцев. Но, несмотря на это, префектура не оставляла меня своими заботами и попечениями. Морщинистый чиновник, столь галантный в обращении

Néanmoins, plusieurs incidents administratifs accompagnent le séjour de Véra Inber à Paris. Une fois, son titre de séjour est même annulé. À ce moment-là, pour régler ce désagrément les rencontres faites à Paris lui seront bien plus secourables que l'ambassade soviétique.

« Au fait, pendant cette période d'intégration administrative en France j'ai eu le plaisir de rencontrer un homme Français, âgé et très poli, qui aimait beaucoup l'Union soviétique. Il devait m'aider.

Il m'a reçu dans un grand bureau avec une bibliothèque impressionnante. Sur une des étagères j'ai aperçu un livre de Voltaire, sur une autre celui de Socrate et sur une troisième – Eschyle.

J'ai soixante-sept ans – dit le propriétaire du cabinet. Je pense qu'il ne me reste plus longtemps à vivre. Des voyages lointains ne sont plus possibles pour moi donc je ne pourrai pas aller en URSS un jour. Mais du haut de ma culture latine je suis avec beaucoup d'émotion et d'intérêt tout ce qui se passe dans votre jeune pays. Je lis vos journaux. J'ai pris quelques cours de russe pour pouvoir le faire. Je m'intéresse à votre littérature. J'étudie votre système éducatif qui est si différent du notre... J'ai un ami qui habite à Moscou, un jeune Tatar. Il étudie à l'Université. J'entretiens une correspondance vive avec lui. Il me raconte tout. »¹

Au premier abord l'auteure donne une image négative des Français. Le scepticisme est le point de départ de tous les récits de voyages des Soviétiques sur la France de l'Entre-deux-guerres. Les auteurs commencent par exprimer toutes les mauvaises impressions et les déceptions qu'ils ressentent, mais ensuite ils laissent court à d'autres sentiments. Le personnage négatif est alors montré sous un autre angle. Mais il n'y a qu'une seule et unique manière d'organiser cette rédemption dans ce type de récit : le rattacher à l'URSS pour une raison ou pour une autre. Dans ce cas précis ainsi qu'en général, car l'exemple choisi est représentatif, le Français se transforme en personnage positif après avoir exprimé de la sympathie envers l'Union soviétique.

с дамами, неоднократно навещался ко мне на дом, справляясь прямо и косвенно о моих делах, о моей переписке и о том, налаживается ли моё кровообращение под влиянием благотворных ультрафиолетовых лучей. »

¹ Ibid., p. 127 : « Между прочим, в период хлопот обо мне нашего посольства на мою долю выпало удовольствие познакомиться с одним старым и рыцарски вежливым французом, дружественно настроенным по отношению нашей страны. Он должен был помочь мне в моём деле. Он принял меня в большом и обильном книгами кабинете, где с книжного шкафа, глядя на огонь камина, хмурился мраморный Вольтер [...]. Со второго шкафа глядел Сократ, с третьего – Эсхил.

- Мне шестьдесят семь лет, - сказал хозяин этого кабинета. - Я не уверен, что мне осталось ещё много прожить. Далёкие путешествия уже недоступны мне и, таким образом, вряд ли мне удастся побывать в Советской России. Но с вершин своей старой латинской культуры я с жадностью и трепетом – да, да, трепетом – слежу за тем, что происходит в вашей молодой стране. Я читаю ваши газеты – для этого я выучился русскому языку, немного правда, но всё же достаточно. Я слежу за вашей литературой. Я интересуюсь вашими школами, столь не похожими на наши... У меня есть в Москве друг, молодой татарин. Он учится в высшем учебном заведении. У меня с ним оживлённая переписка. Он пишет мне обо всём. »

Le thème de la préfecture forme une boucle dans l'œuvre de Vera Inber car le sujet est abordé au début et à la fin du récit. L'importance du passage à la préfecture est également signifiée dans d'autres récits de l'Entre-deux-guerres. La mention de cette obligation administrative fait écho à la peur des Français d'une éventuelle émigration soviétique. Le voyage à Paris n'a rien de palpitant pour les écrivains soviétiques. À travers le tissu du récit personnel on devine la trame d'une nécessaire codification imposée des images par le pouvoir politique. Ce sont ces images et ces codes que nous allons essayer d'analyser à présent.

2.2 Les perspectives parisiennes

2.2.1 Les usages alternatifs des lieux communs

a. L'hôtel

Dans les guides de voyages, il y a toujours des rubriques consacrées aux endroits où se loger et se nourrir. Ce type d'informations est également présent dans le récit de voyage soviétique.

De texte au texte les descriptions de l'hôtel et les conditions d'hébergement varient peu. Dans *Amérique à Paris* de Véra Inber, l'arrivée et l'installation à l'hôtel sont relatées au chapitre sept : « Une journée ordinaire ». ¹ L'expression « *Une journée ordinaire* » revient en filigrane tout au long du chapitre et suggère que la voyageuse veut banaliser l'espace qu'elle visite et en atténuer le caractère exotique. En effet, l'univers du voyage doit habituellement nous déplacer dans un exotisme qui nous est inconnu mais comme tout est inversé dans le récit de voyage soviétique, l'extraordinaire est intentionnellement atténué. L'auteure répète plusieurs fois que tout est « *ordinaire* ». Elle souligne l'idée qu'il n'y a rien à découvrir à Paris. En fait, cette journée n'est ordinaire que pour un Parisien, elle ne l'est certainement pas pour le lecteur soviétique qui grâce à Inber découvre une réalité qu'il ignore.

« À l'aube, lorsque la ville est encore endormie, nous la traversons d'un bout à l'autre : mon logement se trouve à l'extrémité de la gare. En hiver, il fait encore nuit à sept heures du matin. Le double éclairage, celui de l'aube grandissante et des lampadaires, informe sur l'éphémère du monde sous-marin. Le double éclairage... Même le taxi coûte deux fois plus cher.

C'est dans ce crépuscule humide et adouci que Paris se met en scène...

La ville de Kronstadt, qui a un passé renversant, ne se doute probablement pas de l'existence à Paris d'un hôtel qui porte son nom.

Il est difficile d'imaginer un petit hôtel parisien pour quelqu'un qui vit dans des immeubles moscovites denses, solidement ancrés dans les fondations, dans des immeubles avec les murs épais et le chauffage... Il est également difficile d'imaginer comment s'y déroule la vie, quelles personnes y logent et comment elles organisent leur existence. Cet hôtel est loin des grandes rues populaires remplies d'automobiles. À l'entrée son nom ne scintille pas en lettres dorées et très probablement aucun confort n'est promis dans l'accueil. Non, Kronstadt, n'est pas un de ces hôtels pompeux. Ce qui est bien c'est qu'on n'est pas très à l'étroit, chose due à sa situation excentrée. On peut y voir un bout de ciel. Une grande place s'ouvre à nous au pied de l'hôtel. Il s'agit certes d'un abattoir mais c'est tout de même agréable d'y profiter du soleil quand il fait beau. Le soleil est le même ici que dans la forêt de Boulogne. »²

¹ « *День течёт своим чередом* ».

² Inber, Véra, *Amerika v Pariže*, (*Amérique à Paris*), Moscou, Xudožestvennaja Literatura, 1965. (1928) (pas de traduction en français) p. 35 : « *На рассвете, когда город ещё спит, мы пересекаем его из края в край : вокзал очень далёк от моего будущего жилища. Зимой, в семь часов утра, в городе ещё ночь. Двойной свет – слабо брезжущей зари и фонарей – сообщает всему как бы подводную призрачность. Двойной свет... И даже такси берут по двойной таксе. В этой сырой и сонной полумгле разворачивается Париж... Город Кронштадт, имеющий свою собственную историю, вероятно, даже не подозревает, что в Париже существует отель его имени. В плотных московских домах, глубоко вросших в фундамент, в домах с толстыми стенами и с печками, – в этих домах трудно себе представить, что такое маленький*

Véra Inber, telle une anthropologue, étudie l'ensemble d'objets qui l'entoure dans l'hôtel, puis elle imagine le cours de la vie des occupants et improvise une visite de l'hôtel. Le bureau du propriétaire de l'hôtel se trouve au premier étage.

« Devant une porte, il y a un plateau avec une cafetière vide et une tasse remplie de mégots. C'est simple : le locataire vient de se lever, mais il a déjà fumé un nombre important de cigarettes, en pensant à la nouvelle journée. J'ai bien peur qu'il ne soit pas de très bonne humeur. À un autre étage, derrière une autre porte, on peut entendre les sons du banjo. Les musiciens interprètent « Le petit zouave ». Très doucement pour ne pas déranger les autres clients de l'hôtel. [...]

Le majordome est assis sur une marche. Le garçon, vêtu d'un gilet, nettoie lentement la moquette. Ses mouvements sont paresseux. Lorsqu'il voit une nouvelle personne arriver, il la suit longuement du regard et s'interroge sur son identité et sur les raisons de sa visite. D'ailleurs, les garçons s'ennuient terriblement dans ce type d'hôtel. Ils n'ont pas beaucoup de travail. Il n'est pas difficile d'imaginer que le ménage ne leur prend pas trop de temps. La journée est longue. Le garçon a seulement dix-neuf ans, comme la plupart des gens qui logent ici. Il tutoie tous les étudiants et peintres. Il leur prête de l'argent et partage avec eux la joie et la tristesse. »¹

Cette forme de récréation distante du quotidien parisien est rare dans les récits de voyages soviétiques. Véra Inber décrit le cadre sans rentrer en contact avec les habitants. Pour observer la vie des habitants qui vivent aux différents niveaux, elle a emprunté l'escalier de l'hôtel. L'escalier est un élément central dans l'architecture des lieux extérieurs et intérieurs dans les descriptions des voyageurs. Nous avons déjà étudié l'escalier de la préfecture, et nous verrons plus loin les escaliers des quais de la Seine. L'escalier qui se trouve à l'hôtel est également important. Dans l'œuvre d'Efim Zozulya l'escalier du parlement est comparé à celui de son hôtel.

« Il est difficile de comprendre l'architecte qui a planifié cet immeuble. Comment a-t-il pu imaginer un escalier aussi étroit ? Ce n'est pas l'escalier principal, mais tout de même ! Est-ce qu'avant cela il n'a construit que des petits hôtels ? Je pensais avec haine à ces hôtels

парижский отель, и как течёт в нём жизнь, и какие живут там люди, и как распределяется день. Отель не там, на известных улицах, где автомобили гудят под окнами и осаждают дверь. Где у входа надпись « Отель » отливает золотом и обещает все восторги « новейшего комфорта ». Нет, « Кронштадт » очень далёк от таких пышностей. Хорошо в нём только то, что, будучи расположен почти на окраине города, он не окончательно удушен соседними домами. Он видит небо. Ему повезло ещё в том отношении, что под окнами у него большая площадь. И хотя эта площадь не что иное, как бойни, но всё же светлое солнце, когда оно есть, ласкает эту площадь так же, как самую нарядную поляну Булонского леса. »

¹ Ibid., p. 37 : « У одной двери, на полу, стоит поднос ; на нём – пустой кофейник и чашка, полная пепла. Дело ясное : жилец только встал и, обдумывая наступающий или, вернее, наступивший день, выкурил уже несметное количество трубок. Боюсь, что настроенье у него неважное. На другом этаже, за другой дверью, слышатся звуки банджо. Там негромко играют « Маленького зуава ». [...] На одной из ступеней сидит лакей, гарсон, в одном жилете и не спеша чистит медный прут ковра. Движенья гарсона ленивы. Увидя идущего человека, он долго смотрит ему вслед, очевидно соображая : кто бы это мог быть и к кому? Кстати, гарсоны эти ужасно скучают в таких отелях. Работы у них немного. Как легко себе представить, чистота отнимает у них не слишком много времени. День велик. Весёлая южно-французская кровь жужжит в жилах этого малого, которому только девятнадцать лет, как и большинству живущих здесь. Со всеми студентами и художниками он на « ты ». Он одалживает им деньги. Он делит с ними их радости и скорби. »

à chaque fois quand je montais les marches. L'avarice y est rationnelle, rugueuse, inexorable. Dans ces chambres d'hôtel il est impossible d'allumer deux lampes en même temps : quand on appuie sur le deuxième interrupteur, la première ampoule s'éteint. »¹

Ce manque de générosité illustre la pauvreté, la décadence de la société française. La ville de Paris est une ville des démunis. Chaque élément architectural, chaque objet et chaque personne participe à la création d'un tableau de misère parisienne. C'est un espace commun pour les riches et les pauvres : « *Ces escaliers en colimaçon et ces tapis bon marché témoignent de la pauvreté d'esprit de cette cupidité malade ! En effet, le parlement est composé d'idéologues et de représentants de ces forces de la nature – la cupidité, l'avarice, l'épargne et les économies.* »²

Généralement, dans la description de l'hôtel où il loge, l'auteur soviétique insiste sur son caractère inconfortable et peu touristique. En effet, le voyage à Paris pouvait être considéré comme un privilège et dans une société égalitaire, cela pouvait être mal vu. Par conséquent, les auteurs ne souhaitent pas apparaître comme des membres d'une élite qui profiteraient des conditions de vie idylliques à Paris. Très peu de lignes sont consacrées au logement des écrivains soviétiques à Paris, par contre rien n'est dit sur leur repas. On ignore ce que mangent les Soviétiques, comment ils se nourrissent à l'étranger. En effet, même ce qui est mauvais pourrait paraître très bon à un Soviétique qui utilisait une carte de rationnement pour faire ses courses donc on évite d'en parler. Les Soviétiques iront dans les cafés pour observer la vie typique des Parisiens mais ils ne consommeront point, en tout cas ils ne révéleront pas ce genre d'informations dans le récit de voyage.

¹ Zozulya, Efim, *Iz Moskvy na Korsiku i obratno, putevye vpečatlenija, (Un aller-retour en Corse, impressions de voyage)*, Saint-Pétersbourg, Priboj, 1928. (pas de traduction en français) p. 26 : « *Трудно понять архитектора, строившего это здание : как он мог строить такую узенькую лестничку ? Правда, она не главная, но всё-таки. Неужели он всю жизнь, кроме Палаты Депутатов, строил узкие французские отельчики, где тоже такие узенькие, так сказать, нищие духом лестнички? Об этих отельчиках я со злобой думал всё время пока подымался. В них скупость продуманная, заскорузлая, неумолимая. В номере такого отельчика если, например, есть две лампочки, то обе одновременно не горят : если повернуть второй выключатель тушится первая лампочка.* »

² Ibid., p. 27 : « *А эти винтообразные лестнички, скупые коврики – какой нищетой духа веет от этого плюшкинства ! А ведь в парламенте сидят идеологи и представители этой стихии – стихии скупости, скопидомства, накопления и экономии.* »

b. Les cafés

Nous avons visité les hôtels où logent les voyageurs. Il est désormais temps d'honorer les cafés. L'opposition entre les cafés et les bistrotts est un leitmotiv de la littérature de voyage sur Paris de l'Entre-deux-guerres. Tout d'abord, les voyageurs s'intéressent à la gastronomie française. Ilya Ehrenbourg, énumère dans son livre *Mon Paris* datant de 1933 tout ce que l'on peut trouver comme variété de produits dans les restaurants parisiens.

« Il y a tout un tas de restaurants gastronomiques à Paris. Une tonne de livres culinaires sort tous les ans. À Paris, on peut se procurer des gélinottes des bois de Sibérie, des cerfs de Norvège, des chappattis aux crevettes et des prodigieuses graines de Pérou. Il y a aussi beaucoup de boucheries décorées avec une tête de cheval à la place du panneau : tout le monde n'a pas les moyens d'acheter une entrecôte, les pauvres mangent la viande des vieux chevaux et des ânes pas très frais. »¹

Les pratiques de consommation divergent selon les classes sociales des populations. Les pauvres ne peuvent pas manger dans les restaurants de luxe, mais ils ont la possibilité de s'offrir un repas dans un lieu bas de gamme pour une somme modique. L'odeur qui entoure les restaurants est différente elle aussi selon les classes et les niveaux de vie.

« À midi même les fumées d'échappement des voitures ne sont pas en mesure de dissimuler les odeurs de margarine, d'ail et de transpiration qui parviennent des petits bistrotts. Les clerks ou les vendeuses adorent les illusions depuis l'enfance ; ils rêvent d'une vie belle et agréable. Mais ils occupent des grandes gargotes, où les tables sont couvertes de nappes douteuses, où sur les tables sont posées des fleurs en papier, où pour quelques francs on peut avoir un repas composé de cinq plats. Les serveurs jonglent avec les assiettes aussi bien que des jongleurs. Dans les assiettes il y a des fines tranches, saucées d'un je ne sais quoi, de la salade, des noix et des croûtons. »²

Outre Ilya Ehrenbourg, d'autres auteurs vont s'arrêter plus longuement dans leur narration sur des lieux comme les bistrotts et les cafés, qui selon eux, sont avant tout des lieux de rencontres. Véra Inber explique la différence entre ces deux espaces dans le chapitre neuf de son ouvrage, intitulé : « La reine des infusions à l'anis vert ». ³ Les bourgeois vont de préférence dans les cafés, les ouvriers et les voyageurs soviétiques – dans les bistrotts. Le lecteur russe a besoin de ce genre de détails pour ressentir une proximité avec les écrivains. Ces derniers doivent sans

¹ Ehrenbourg, Илья, *Мой Париж, (Mon Paris)*, Moscou, Izogiz, 1933. (pas de traduction en français) p. 40 : « В Париже множество гастрономических клубов. Ежегодно в Париже выходит добрая сотня томов, посвящённых кулинарии. В Париже можно купить сибирских рябчиков и норвежскую оленину, индусский хлеб из сушёных креветок и диковинные плоды Перу. В Париже также много мясных с лошадиной мордой вместо вывески : воловьё мясо не всем по карману, бедняки едят дряхлых лошадей и престарелых ослов. »

² Ibid., p. 40 : « В полдень даже чад автомобилей не в силах скрыть происходящего : из дешёвых ресторанов выползают запахи маргарина, чеснока и пота. Конторщики или приказчицы сызмальства любят иллюзии; они хотят жизни прекрасной и нежной; они заполняют огромные обжорки, где столики покрыты сомнительными скатертями, где на столиках бумажные цветы, где за несколько франков выдают обед из пяти блюд. Лакеи не хуже жонглёров мечут тарелки. На тарелках – тонкие ломтики, облитые смутной жижей, салат, орехи, бисквиты. »

³ « Королева Анисовых настоек ».

cesse justifier leur présence à l'étranger et assurer que leurs voyages ne font pas d'eux des privilégiés.

« À Paris il y a des carrefours où plusieurs rues se rejoignent. Elles viennent de différentes directions et fusionnent en un point. D'ordinaire à cet endroit se situe un immeuble d'angle qui ressemble à un fer à repasser. Sur le côté pointu de l'immeuble, la plupart du temps se place un bistrot.

Un bistrot est un café sans chaises. Mais c'est vrai qu'on peut y trouver parfois une ou deux tables et quelques chaises collées au mur du fond. Enfin, la plupart du temps c'est vide. Au cœur du bistrot – un comptoir en zinc, qui arrive à la poitrine des clients. Ce comptoir, comme le bistrot, a une forme semi-circulaire. Quand on se met devant pour commander une tasse de café ou une pinte de bière, c'est bien de tenir sa tête entre ses mains et penser à la vie... À la vie qui est difficile, au temps qui passe sans jamais s'arrêter, à la vie qui s'évapore comme la mousse de la bière.

Moins la rue est jolie, moins il y a de cafés et de bars et plus il y a de bistrots. À cinq heures du matin on peut déjà y boire un café chaud et manger un croissant. Les ouvriers qui se rendent au travail, prennent leurs petits-déjeuners debout juste là. Dans la journée ils viennent ici pour discuter, demander des nouvelles et prendre un verre... »¹

Le caractère convivial, presque familial des bistrots est mis en exergue par Ilya Ehrenbourg. Pour cela il emploie le terme d'« âme » lorsqu'il décrit la manière de cuisiner de la patronne du bistrot. Elle y met tout son âme, elle cuisine avec beaucoup d'amour.

« Les ouvriers préfèrent les bistrots – ce sont des tavernes sans fleurs. C'est la patronne qui y cuisine et elle y met tout son cœur. Là-bas pour les habitués il y aura toujours une bonne bouteille de vin et un morceau de viande bien gras. Le client gémit de plaisir rien qu'en lisant le menu sur l'ardoise. Il demande si l'agneau est suffisamment tendre. Il boit le vin et claque sa langue. Il mange lentement avec une expression dévouée. Quand il a fini, il sauce son assiette avec le pain. Non, il n'a plus faim, mais il adore le pain saucé. Il trempe aussi le pain dans le vin rouge. Le climat et l'histoire influencent le choix des plats. »²

Le seul voyageur de l'Entre-deux-guerres à avoir donné la composition d'un menu typiquement français est Ilya Ehrenbourg dans *Mon Paris* : « *Un grand garçon – un maçon ou un menuisier*

¹ Inber, Véra, *Amerika v Pariže, (Amérique à Paris)*, Moscou, Xudožestvennaja Literatura, 1965. (1928) (pas de traduction en français) p. 48 : « В Париже есть перекрёстки, где сходятся несколько улиц. Они идут с разных сторон и соединяются в одной точке. В точке этой стоит обыкновенно дом, похожий на утюг. На остром конце каменного утюга чаще всего помещается бистро. Бистро – это кафе без стульев. Правда, у какой-то из стен ютятся один или два жалких столика; при них – горсточка стульев. Но по большей части всё это пустует. Средоточие бистро, его сердце – это цинковая стойка, доходящая человеку до груди. Этот прилавок имеет полукруглую форму, как и само бистро. Став возле него и спросив себе чашку кофе или « бок », то есть бокал пива, хорошо подпереть голову руками и подумать о жизни, которая трудна, которая течёт, не останавливаясь, которая тает, как пивная пена. Чем менее нарядна улица, чем меньше на ней кафе и баров, тем щедрее разбросаны бистро. В пять часов утра здесь уже можно получить горячий кофе и горячую булочку-подкову. Рабочие, отправляясь на работу, завтракают здесь стоя. Днём они приходят сюда обменяться мнениями, поклонами и рукопожатиями и выпить рюмочку спиртного... »

² Op. cit., p. 40 : « Рабочие предпочитают « бистро » – это харчевни без цветов. Там готовит хозяйка, готовит она с душой. Там для своих найдут и бутылку постарше и кусок пожирней. Посетитель предварительно кракает и со вкусом читает меню, выписанное на грифельной доске. Он осведомляется, достаточно ли нежна баранина? Он пьёт вино и щёлкает языком. Ест он медленно и с выражением доподлинно богомольным, доев, вытирает хлебом тарелку и хлеб съедает – он не голоден, но он обожает хлеб в соусе. Он также макает хлеб в красное вино. В выборе блюд сказывается и климат, и века. »

– commence son repas avec une entrée – une minuscule sardine, pour terminer avec une tranche de fromage bien relevé et un biscuit. Ensuite, il boit un café et il fume une cigarette roulée, [...] »¹ Malgré leurs différences, ces espaces de consommation et de rencontre sont voisins. Les pauvres ne sont pas tous éloignés, ils ne se trouvent plus comme au début des années 1920 aux extrémités de la ville.

« Pendant ce temps les gastronomes véritables, les ombres qui habitent la deuxième partie de Paris, sont également occupés à se nourrir. À Paris il y a des zéloteurs de viande qui savent par cœur où il y a des restaurants où on cuisine les faisans pourris. Il y a aussi des fanatiques de vin qui se rendent aux restaurants munis d'un minuscule thermomètre pour vérifier si le « pommar » est assez tiède et si le « riesling » est suffisamment frais. Ce n'est pas si simple pour eux de manger ! En plus, ils ont une imagination émoussée, le foie endommagé et un affreux spleen qui ne quitte jamais les habitants de Paris 2.

Les chefs du club gastronomique des « cent », seraient-ils en mesure de comprendre la suprématie des deux gueux que j'ai croisé aujourd'hui dans la rue voisine ? Ils ont bu une bouteille de vin sans se soucier de sa température. Le vin les a régénéré et réchauffé. Ils ont déjeuné avec un kilo de pain et 125 grammes de saucisson car c'est midi.

Après avoir déjeuné, ils discutaient joyeusement. Dans l'après-midi tout Paris est spécialement sémillant.

Il va sans dire que le trottoir sur lequel ils étaient installés ne ressemblait en rien aux fauteuils d'un restaurant gastronomique. »²

Bien souvent les auteurs insistent sur la proximité géographique, dans une même rue, entre des restaurants de luxe et de simples gargotes. Les frontières entre ces deux mondes ne sont pas imperméables.

Figure 12. Petit restaurant



Figure 13. « L'addition, s'il vous plaît »



Figure 14. Ils ont bu et mangé



Source : Ehrenbourg, Илья, *Moj Pariž, (Mon Paris)*, Moscou, Izogiz, 1933. De la gauche vers la droite : p. 41, p. 44, p. 45.

¹ Ibid., p. 22 : « Здоровый детина – каменщик или плотник – начинает обед с орнамента – с крохотной сардинки, чтобы закончить его куском острого сыра и бисквитом. Потом – чёрный кофе и скрученная папирота, [...] »

² Ibid., p. 42 : « Тем временем доподлинные гастрономы, тени, заселяющие второй, парадный Париж, заняты тоже пропитанием. В Париже имеются ревнителы дичи, они знают на зубок все рестораны с особо протухшими фазанами. В Париже имеются фанатики вина; в ресторан идут они с крохотным термометром, проверяя достаточно ли подогрет «поммар» и достаточно ли остужен «рислинг»? Не столь просто им похарчеваться! Притом у них притупившееся воображение, больная печень и тот жестокий сплин, который не покидает обитателей второго Парижа. Могут ли понять старшины гастрономического клуба « ста » всё превосходство двух оборванцев, которых я встретил сегодня на соседней улице? Они выпили бутылку вина, ничуть не заботясь об его температуре. Вино их освежило и согрело. Кило хлеба, четверть фунта колбасы – они позавтракали; ведь это полдень. Они весело беседовали – отзавтракав, весь Париж особенно добродушно грохочет. Конечно, тротуар, на котором они сидели никак не похож на кресла дорогого ресторана. »

Plus exactement, que l'on soit « riches » ou « pauvres » à Paris on a le même mode de vie et on fréquente le café. Ainsi, l'opposition entre les classes sociales n'est plus pertinente. Les auteurs-voyageurs s'intéressent aux particularités de chaque société et à ses habitudes culturelles. Le café relève du domaine culturel et non pas politique. Plus loin, l'auteur décrit avec la même visée les cafés de Paris.

« Il y a autant de cafés à Paris que de bars-tabacs à Berlin et d'institutions soviétiques à Moscou. Il y a des cafés pour les riches, pour les pauvres, pour les députés, pour les jockeys, pour les spéculateurs et pour les prostituées, pour les chauffeurs et les cochers, pour les poètes et les éboueurs. Tout un chacun peut trouver un café à son goût. »¹

Au-delà des indications sur les manières de se tenir dans les cafés et sur ce qu'on peut y consommer, Ilya Ehrenbourg essaie de donner l'image du promeneur parisien qui prend son temps pour faire des choses simples qui lui sont agréables. Il explique aux lecteurs soviétiques la culture de la vie en terrasse. Néanmoins, la futilité est critiquée : le Parisien est fainéant et il ne cherche qu'à s'amuser. Il est le représentant d'un monde occidental corrompu et sans énergie.

« On peut prendre un verre. Si on a réussi à avoir une table, ça ne sert à rien de se précipiter, la vie ne fait que commencer.

On se rend aux cafés pour des raisons diverses : parce qu'on a soif, pour chercher une adresse dans l'annuaire, pour appeler, pour voir des amis, pour lire un journal. On peut aussi y jouer aux cartes, écrire des lettres et rêver. Les coureurs de jupons s'impatientent et quand une femme seule franchit les portes du café, ils se caressent la moustache de plaisir. Les amateurs de vin se rappellent bien la nature de l'établissement et enchaînent verre sur verre. Le verre est servi sur un plateau d'argent qui permet d'identifier le coût de la consommation. Devant les amateurs de vin il y a une montagne de plateaux. Avant de demander de régler l'addition, le serveur compte combien il y a de plateaux et de quels types ils sont. »²

Les cafés représentent pour les Français un lieu essentiel de la socialisation et font intégralement partie si ce n'est de la vie quotidienne, du moins de toutes les occasions particulières comme des rencontres entre amis ou entre membres de la famille. Le café est un lieu où les inégalités sociales sont inexistantes et où tout le monde peut se rendre sans difficultés. Le café n'est pas

¹ Ibid., p. 106 : « В Париже столько же кафе, сколько в Берлине сигарных лавок, а в Москве советских учреждений. Есть кафе для богатых и для бедных, для депутатов и для жокеев, для биржевиков и для проституток, для шофёров и для ломовиков, для поэтов и для мусорщиков. Каждый найдёт кафэ на свой вкус. »

² Ibid., p. 162 : « Можно и опрокинуть рюмочку. Если сесть за столик, то торопиться не к чему – жизнь только-только начинается. Заходят в кафе по разным причинам : по естественной нужде, чтобы разыскать в справочнике адрес, чтобы поговорить по телефону, чтобы повидать приятелей, чтобы прочитать газету. Здесь же играют в карты, пишут письма и мечтают. Любители девушек караулят очередное счастье и, когда в кафе входит одинокая посетительница, залихватски крутят тощие усики. Любители вина, помня о характере заведения, пьют за рюмочкой рюмку. Рюмку приносят на блюдечке, блюдечко это не простое – оно показывает стоимость напитка. Возле такого любителя – гора блюдечек. При расплате официант подсчитывает сколько каких блюдечек. »

seulement un monument historique, un lieu de rencontres, de socialisation et de consommation.

Il est également un lieu d'exposition d'œuvres artistiques.

« L'art contemporain est lié inéluctablement aux différentes enseignes des cafés. Jusqu'à l'année 1910 l'art habitait dans les cafés et les bars de Montmartre. C'est dans ces endroits que les poètes composaient des poèmes et les impressionnistes lisaient leurs manifestes. Ensuite, les artistes se sont déplacés à Montparnasse. C'était l'avènement du cubisme. Picasso et Modigliani avaient passé beaucoup de soirées à la « Rotonde ». Désormais la « Rotonde » n'est plus un café populaire. Elle est convoitée uniquement par les touristes en recherche de génies. »¹

Lorsque tous les magasins et restaurants ferment, les cafés prennent le relais, même la nuit.

Véra Inber découvre une exposition de tableaux à vendre dans un vieux bar tabac nocturne.

Mais au lieu de décrire les tableaux, elle exprime le sentiment qu'ils lui procurent.

« Avant de descendre c'est curieux de voir ce qui est affiché sur les murs de l'étage supérieur. Par courtoisie on va appeler cela « foyer ». Sur les murs du « foyer » sont accrochés les tableaux à vendre. Il serait plus juste de dire qu'ils aspirent à être vendus. Chaque trait, chaque coup de pinceau exhale ce besoin. Toutes les « études de nu » d'ici sont maigrichonnes et anémiques. Les tableaux sont disposés sur trois murs. Sur le quatrième mur on peut voir les noms des personnalités qui ont travaillé ici : Oscar Wilde, Gabriele D'Annunzio et bien sûr Verlaine. Leurs noms sont transcrits au crayon, au charbon et au couteau sur un vieux travertin. Est-ce qu'il y a au moins un bar à Paris sans Verlaine ? Il y a beaucoup de noms car d'après ce que j'ai entendu cette taverne est très ancienne. Sur l'une des portes apparaît même une date fantastique. Mais il ne faut pas s'y fier. »²

Dans ce vieux café il y a également un programme musical. Il y a une petite scène où des concerts sont organisés. Quand Véra Inber s'y rend ce sont des émigrés socialistes qui se donnent en spectacle. Une chanson est interprétée sur l'amour, la jalousie et la mort. Cette chanson raconte l'histoire d'un homme amoureux qui finit par tuer sa bien-aimée par jalousie. Un certain Pierre Gigout, qui semble être une personnalité talentueuse mais qui n'a pas laissée d'œuvre à la postérité, chante également dans ce café. L'idée globale exprimée par les auteurs-voyageurs est que l'artiste doit avoir faim pour créer. Les grands artistes sont toujours les moins

¹ Ibid., p. 164 : « Вся современная живопись связана с различными вывесками кафе. До 1910 года искусство ютилось в кофейнях и кабачках Монмартра. Там поэты писали стихи и там импрессионисты читали свои боевые манифесты. Потом художники перекочевали на Монпарнас. Начинаясь кубизм. Пикассо и Модильяни немало вечеров просидели в кафе « Ротонда ». Теперь и « Ротонда » отжила свой век – в неё заходят только иностранные туристы, тщетно разыскивая « гениев ». »

² Inber, Véra, *Amerika v Pariže, (Amérique à Paris)*, Moscou, Xudožestvennaja Literatura, 1965. (1928) (pas de traduction en français) p. 60-61 : « Прежде чем спуститься вниз, любопытно посмотреть, что повешено и написано на стенах верхней комнаты. Из вежливости назовём се « фойе ». В « фойе » на стенах картины, подлежащие продаже. Вернее говоря, они хотели бы быть проданными. Каждым своим штрихом, каждым мазком кисти они вопиют о жажде быть купленными. Все « этюды голого тела » здесь художничны и малокровны. Картины расположены на трёх стенах. На четвёртой, на старом ноздреватом камне, карандашом, углём и ножом вытатуированы блестящие имена, гордость погребка. Тут и Оскар Уайльд, и д'Аннунцио, и, конечно, Верлен. Есть ли в Париже кабачок без Верлена? Имён много, потому что, по слухам, погребок очень стар. На одной из его дверей даже написана какая-то фантастическая цифра. Но ей не надо верить. »

connus. Un chapitre sera consacré à ce thème dans la partie sur les figures emblématiques de Paris.

Peu importe de combien de temps disposent les spectateurs en voyage à Paris, ils se rendent tous à la « Rotonde ». Dans les années 1920 ce café connaît une grande popularité. En 1925, V. Maïakovski écrit le poème « Adieu (au café) ».

« Ordinairement
 nous disons :
tous les chemins
 mènent à Rome.
Ce n'est pas comme ça
 chez les Montparnos.
Je vous le jure.
Remus
 et Romulus
 et Remulus et Romus
viennent plutôt à la Rotonde
 ou au Dôme
Vers le café
 on vient
 par des centaines de chemins,
on y débarque
 de la rivière du boulevard. »¹

Le premier endroit où se rend le voyageur Ilya Ehrenbourg, est un café dans le quartier Latin. Dans le livre deux, chapitre vingt-six de l'ouvrage *Les Gens, Les Années, La Vie*, il dit même qu'il est arrivé à la Rotonde, pour célébrer son retour en France. Dans ce café, Ilya Ehrenbourg retrouve l'ambiance qui lui avait tant manquée, ainsi que les personnes qu'il connaissait depuis longtemps. Les voyageurs observent la vie parisienne à partir de la terrasse de la « Rotonde ». Les gens s'y rendent pour voir leurs amis et connaissances, pour parler de politique ou bien discuter des choses simples de la vie. Souvent tous les personnages qui ont fréquenté la « Rotonde » sont évoqués en même temps, comme s'ils avaient vécu au même moment. Il y a donc une confusion dans les temporalités. Chaque auteur évoque la personnalité qui lui convient le plus.

Dans l'ouvrage de Véra Inber, la visite de la « Rotonde » est présentée comme un détour imprévu dans son séjour. Elle sort du cinéma de Montparnasse, fait l'esquisse du quartier qui s'ouvre à elle et cite la « Rotonde » parmi d'autres lieux, minorant ainsi son importance.

¹ Frioux, Claude, *Vladimir Maïakovski, Du monde j'ai fait le tour, poèmes et proses*, Paris, La quinzaine littéraire, 1998. « Adieu (au café) », p. 111. En langue russe : « Обыкновенно мы говорим : все дороги приводят в Рим. Не так у монпарнасца. Готов поклясться. И Рем и Ромул, и Ремул и Ром в Ротонду придут или в Дом. В кафе идут по сотням дорог, плывут по бульварной реке. »

« J'ai vu la *Ruée vers l'or* dans un cinéma de Montparnasse, où vivent principalement des peintres, des sculpteurs, des poètes et des musiciens. Ici les gens travaillent toute la journée et ne remarquent donc pas la situation, le soir, ils se posent au café et la nuit ils dorment, par conséquent ils ne font pas toujours attention à l'environnement qui les entoure. Pour ces raisons, les chambres d'hôtel d'ici ne sont pas très confortables.

À Montparnasse, comme partout à Paris, il y a beaucoup de restaurants et de cafés et les gens s'y renouvellent sans arrêt. « Le Jockey » est un petit cabaret de nuit qui ouvrent ses portes uniquement après minuit. »¹

La vie nocturne parisienne est signalée par l'évocation du bar de nuit – « Le Jockey ». Le café « Rotonde » – doit selon l'auteure sa célébrité à son passé. Pourtant c'est le café le plus cité dans l'Entre-deux-guerres.

« En ce qui concerne la « Rotonde », elle survit grâce à sa popularité d'autrefois. Beaucoup trop de gens en ont fait des éloges par écrit ou par oral. Mais la « Rotonde » n'est plus la même. Pas du tout la même qu'avant !

- Est-ce que c'est notre bonne vieille « Rotonde », – demande un ami peintre.

- Par exemple, à présent, si quelqu'un se dispute à la « Rotonde », on le met tout de suite dehors. On le met dehors, ma chère ! C'est vraiment la fin ! Mais avant... »²

Si l'on en croit à ses observations, il ne reste plus rien de la Rotonde dont tant d'écrivains ont fait l'éloge. Cependant, elle ne quitte pas le café. Elle reste pour regarder comment vit ce lieu. La « Rotonde » n'est plus le café de la bohème. Les tableaux sur les murs rappellent l'époque où la « Rotonde » était le café préféré des peintres et des émigrés politiques. Elle a été agrandie : au second étage, il y a un endroit pour danser. Désormais, la « Rotonde » est plutôt un café touristique.

« Les gens ont tellement dansé que le parquet tremble. Quand ils dansent à l'étage le plâtre du plafond tombe en miettes sur les gens qui sont installés en bas. Dans de telles circonstances, il est recommandé de couvrir sa tasse avec une serviette ou un bout de papier, parce que c'est justement « en-dessous du lieu qui tremble ».

Une fois, un grand jet d'eau qui venait de quelque part du côté de la cuisine a rempli la pièce. Deux Américaines, chaussées d'escarpins de salon, ont relevé leurs jambes. Leur compagnon a aussitôt interrogé le serveur :

- Dites-moi, garçon, qu'est-ce que c'est ? Ça ne vient tout de même pas des toilettes ?

Le garçon s'est penché au sol pour déterminer la provenance de l'odeur, et il a répondu.

- Ne vous inquiétez pas, monsieur, c'est de l'eau propre.

¹ Inber, Véra, *Amerika v Pariže, (Amérique à Paris)*, Moscou, Xudožestvennaja Literatura, 1965. (1928) (pas de traduction en français) p. 74 : « *Золотую лихорадку* » я смотрела в кино на Монпарнасе, где живут главным образом художники, скульпторы, поэты, музыканты. Здесь люди днём работают и тогда не замечают обстановки, вечером сидят в кафе, а ночью спят, следовательно, опять не замечают обстановки. Исходя из этих соображений, отели снабжены здесь минимальным количеством удобств. На Монпарнасе, как и везде в Париже, очень много ресторанов и кафе, и люди там пестры в своей текучести... На Монпарнасе – « Жокей », маленький бар, где танцуют и который открыт только ночью. »

² Ibid., p. 74 : « *Что касается « Ротонды », то хотя её слава миновала, но она живёт за счёт прошлого. Слишком много людей письменно и устно воспевали её. Но « Ротонда » уже не та, что была. Не та, не та! - Разве это бывшая « Ротонда », наша старая « Ротонда », – говорит знакомый художник. - Теперь, например, если в « Ротонде » кто-нибудь наскандалит, его оттуда выводят. Вы-во-дят, моя милая! Значит, это конец. А раньше... »*

Les Américaines étaient rassurées. Leur compagnon a commandé un autre verre. L'eau a coulé toute la soirée. »¹

La Rotonde n'est plus un foyer artistique, où se rencontre des artistes. Elle est devenue une attraction touristique et populaire. Cependant, elle reste un lieu de rencontres entre les cultures russes et françaises. Dans ses écrits Véra Inber évoque qu'elle y avait croisé Ilya Ehrenbourg.

Figure 15. S'asseoir, discuter



Figure 16. Deux commères



Figure 17. « J'ai vu ça de mes propres yeux »



Source : Ehrenbourg, Ilya, *Moj Pariž, (Mon Paris)*, Moscou, Izogiz, 1933. De la gauche vers la droite : p. 159, p. 161, p. 169.

Le café est également un lieu de rencontres et de partages qui enferment entre ses murs un passé révolutionnaire, puis socialiste important pour les voyageurs soviétiques. Ce passé est d'abord celui de la Révolution française, puis de toutes les luttes politiques et sociales. M. Koltsov (1898-1942) déjeune au café « Du croissant »² où l'on pouvait croiser Jean Jaurès (1859-1914) quelques décennies plus tôt. Il décrit la scène historique de sa mort comme si elle avait eu lieu devant lui et il arrive à nous transporter avec lui dans le temps et l'espace. Son récit est un lieu où toutes les notions du temps sont abolies. Jean Jaurès est déjà mort depuis quinze ans, au moment où Mikhaïl Koltsov écrit son récit. Au début, il n'est pas tout à fait clair où se déroule véritablement l'action. Un vieillard – Jean Jaurès se dépêche pour se rendre dans

¹ Ibid., p. 74-75 : « Там протанцевали паркет до того, что он трясётся. Внизу в это время сыплется штукатурка. В таких случаях рекомендуется закрывать свою чашку салфеткой или бумагой, потому что это « как раз под тем местом, которое трясётся ». Однажды широкая струя воды потекла откуда-то со стороны кухни. Две американки подобрали под себя ноги в бальных туфлях. Их спутник громко спросил лакея : - Скажите, гарсон, что это течёт? Не из уборной ли? Гарсон нагнулся к полу, принохался и ответил : - Не беспокойтесь, месье, это чистая вода. Американки успокоились. Их кавалер заказал себе новое питьё. Вода текла весь вечер. »

² On est le 31 juillet au café du Croissant. Le café décrit n'est pas un café de luxe. Il est situé rue Montmartre.

ce café. Une fois installé, on entend deux tirs – il se fait tuer. Nous avons l'impression que l'auteur du récit est un témoin de la scène du crime, mais en réalité, il opère un retour dans le passé en s'appuyant sur ce qu'il a pu lire sur ce lieu et sur la personnalité de Jean Jaurès. Il nous donne à voir l'assassinat de Jaurès comme si nous y étions.

« Il y a quinze ans, le mercredi 31 juillet, Jean Jaurès, n'ayant pas dormi pendant quelques jours, fatigué physiquement et moralement, est sorti de l'*Humanité* pour venir ici au café « Du croissant », manger un peu avant les manifestations du soir. Et c'est aussi ici qu'une balle a traversé la fenêtre et a touché le jeune homme, c'était la première balle de la Première guerre mondiale. »¹

Après cette scène le service dans le café reprend comme d'habitude. L'image sur la droite apparaît à la fin de l'œuvre de M. Koltsov. Une femme bien apprêtée, chapeau sur la tête et cheveux courts, passe sa commande. Cette cliente rappelle Véra Inber telle qu'elle apparaît dans les photographies d'époque. Cette présence a une justification biographique. M. Koltsov et V. Inber ont collaboré à la création d'œuvres littéraires² en 1927. Enfin, Koltsov explique que si le café n'est pas bondé, le propriétaire montre bien volontiers l'endroit où était installé Jean Jaurès lorsqu'il a été abattu. En outre, l'histoire des révolutionnaires soviétiques qui se sont rendus dans les cafés de Paris est encore plus importante et relègue au second plan les observations des coutumes et des pratiques des Parisiens. C'est donc le lien entre la Russie et la France qui est renforcé par ce type de rappel. En effet, l'avenir soviétique de la Russie s'est en grande partie préparée dans un des cafés de Paris.

Figure 18. Au café



Source : Koltsov, Mikhaïl, « Listok iz kalendarja », (« Une page du calendrier »), *Izbrannye sočinenija v 3 tomach*, (*Œuvres choisies en 3 tomes*), t. 2, Moscou, GIXL, 1957. (1929, 1930) p. 139.

« Il y a pas mal de cafés historiques à Paris : ici Bakounine prenait un café, et là-bas Verlaine sirotait tranquillement l'absinthe. La politique et la littérature sont très attachées à ces lieux. Les symbolistes français se réunissaient dans un café, et les parnassiens dans un autre. Les serveurs de ces cafés maîtrisaient non seulement les marques de liqueurs, mais aussi une variété de principes de la rime. On peut trouver le café où Camille Desmoulins rédigeait ses articles. Les collectivistes et les réformistes ont leurs propres lieux. Je connais un café, près du Lion de Belfort, où il y a vingt-cinq ans se réunissaient les bolchéviques russes. Lénine se rendait à ces réunions. Les serveurs apportaient du café

¹ Koltsov, Mikhaïl, « Listok iz kalendarja », (« Une page du calendrier »), *Izbrannye sočinenija v 3 tomach*, (*Œuvres choisies en 3 tomes*), t. 2, Moscou, GIXL, 1957. (1929, 1930) (pas de traduction en français) p. 122 : « Ведь это ровно пятнадцать лет назад, в среду тридцать первого июля, Жан Жорес, не спавший несколько суток, изнеможенный от беспрепятственного напряжения голоса, мысли, чувств, вышел из редакции «Юманите», сюда в «Дю Круассан», подкрепиться под вечерними митингами. И здесь, через окно, настигла его широкую грудь пуля «молодого человека Вилена», первая пуля мировой войны. »

² Grin A., Leonov L., Babel I., et d'autres, *Bolšye požary*, (*Grands feux*), Moscou, Ogoniok, 1927.

au lait ou du jus de grenade. Les gens parlaient dans une langue inconnue. Personne ne pouvait se douter que dans seulement dix ans le monde entier allait apprendre leurs noms.

Les immigrés de différents pays et partis se donnent rendez-vous dans les cafés. Dans un café on peut voir des communistes italiens, dans un autre – des Russes blancs. Les partisans ont occupé le café du Palais-Royal ; quand l'« empereur » traverse la pièce, ils scandent : « hurra ». Il est difficile de surprendre les serveurs : ils sont philosophes et agnostiques. »¹

Néanmoins, la révolution et la doctrine sociale ne sont pas seulement des souvenirs historiques majeurs. Pour les auteurs-voyageurs la révolution est constante, elle est dans tous les domaines de la vie, dans les choix que l'on fait au quotidien. Ainsi, elle est sans cesse réactualisée à l'aide des manifestations diverses des militants. À l'issue des manifestations les révolutionnaires du jour se dirigent vers un café : « *Le café se remplissait rapidement. J'avais l'occasion de voir ici des représentants révolutionnaires de Paris. Ici il y avait uniquement des ouvriers. Des vieux mais aussi des jeunes femmes et hommes très sympathiques.* »² Nous devons ces observations à Efim Zozulya qui se retrouve dans cette foule révolutionnaire à l'intérieur d'un café populaire et qui ressent un sentiment d'accord parfait avec cette communauté. Il se sent parmi les siens.

Le récit de voyage soviétique de l'Entre-deux-guerres comporte des chapitres entiers sur les cafés de Paris. Nous avons constaté après l'étude des textes du corpus que ce lieu était choisi pour observer la vie parisienne car il faisait partie de la culture de consommation et de socialisation des Français de toutes les classes sociales. C'était donc pour les Soviétiques en voyage un point stratégique pour cumuler des impressions sur la ville et ses habitants et non pas un lieu pour boire et manger.

¹ Ehrenbourg, Иля, *Моя Париж, (Mon Paris)*, Moscou, Izogiz, 1933. (pas de traduction en français) p. 164 : « В Париже не мало исторических кафе : здесь Бакунин пил кофе, а там Верлен тянул абсент. Политика и литература тесно связаны с этими заведениями. Французские символисты собирались в одном кафе, парнасцы в другом. Лакеи в таких местах знали не только марки ликёров, но и различные принципы стихосложения. Можно отыскать кафе, в котором писал свои статьи Камил Демулен. Были свои кафе у гедистов и жоресистов. Я знаю одно кафе возле Бельфортского Льва, в нём двадцать пять лет тому назад собирались русские большевики. На собранья приходил Ленин. Официанты подавали кофе с молоком или гренadin. Люди на непонятном языке о чём то говорили. Никто не подозревал, что пройдёт десять лет и об этих людях заговорит весь мир. В кафе собираются эмигранты различных стран и партий. В одном кафе можно увидеть итальянских коммунистов, в другом русских белогвардейцев. Кафе в Пале-Рояле облюбовали кирилловцы; когда « император » проходит между столиков, они кричат « ура ». Лакеи ни чему не удивляются : это философы и скептики. »

² Zozulya, Efim, *Iz Moskvy na Korsiku i obratno, putevye vpečatlenija, (Un aller-retour en Corse, impressions de voyage)*, Saint-Petersbourg, Priboj, 1928. (pas de traduction en français) p. 17 : « Кафе быстро заполнялось. Я имел возможность наблюдать здесь представителей революционных масс Парижа. Тут были исключительно рабочие, – впрочем, может быть, небольшая часть мелких служащих. Были взрослые, даже старики и очень приятные юноши и девушки. »

c. La Seine

L'analyse des représentations de la Seine permet de dépasser les oppositions binaires entre les riches et les pauvres qu'on peut trouver dans certains textes. Le reflet de cette diversité trouve une expression dans le motif de la Seine. La Seine est présentée par Ilya Ehrenbourg comme étant indispensable à Paris : « *L'histoire de la ville et les vies de ses habitants ne sont pas imaginables sans elle.* »¹ La Seine est source de poésies – une véritable inspiration, une muse. Le chapitre quatre de son ouvrage, intitulé « La Seine » s'intéresse avant tout aux bouquinistes des quais de Seine.

« Les bouquinistes de Paris occupent une grande partie des quais de Seine. Les fous qui s'y promènent font semblant de s'intéresser aux livres. On peut y trouver des numéros de diverses revues et des livres d'écrivains oubliés. Tout est en accord avec le paysage. L'admirateur de la poussière et de l'ennui tremble nerveusement : « il manque le tome onze ! » Pendant une minute il pense que ce tome est le plus passionnant à lire. Il se dépoussière, puis s'en va. Ce sont des vieilles femmes qui vendent des livres. Elles ressemblent elles-mêmes à des œuvres incomplètes d'une histoire oubliée. Si on secoue un peu l'une de ces vieilles femmes, elle va probablement raconter une histoire d'amour sous le châtaignier, et la vie d'Anatole France, puis rappeler le siège de Paris et les Louis. Mais il vaut mieux ne pas la secouer parce qu'elle est tout imprégnée de poussière. De plus, elle pourrait mourir facilement. »²

La première image du chapitre sur la Seine présente une bouquiniste qui s'ennuie. On pourrait imaginer à la place une photographie d'un kiosque de livres, mais l'approche d'Ehrenbourg est différente. Il veut s'éloigner du tourisme et montrer aux lecteurs un autre Paris.

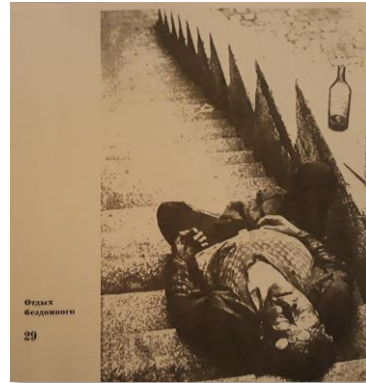
¹ Ehrenbourg, Илья, *Мой Париж, (Mon Paris)*, Moscou, Izogiz, 1933. (pas de traduction en français) p. 28 : « *В Париже Сена необходимая душевная подробность; без неё нельзя себе представить ни истории этого города, ни биографии его обитателей.* »

² Ibid., p. 30 : « *Набережные Сены обросли ящичками букинистов. Чудаки ходят по набережным и якобы смотрят книги. Здесь продаются неполные комплекты журналов и сочинения забытых всеми авторов. Это вполне соответствует пейзажу. Любитель пыли и тоски мучительно вздрагивает : « нет одиннадцатого тома! » На минуту ему кажется, что одиннадцатый том самый интересный. Отряхнувшись, он идёт дальше. Торгуют книгами старухи. Они сами похожи на разрозненные тома забытой и никому ненужной истории. Если потрясти такую старуху, она, пожалуй, расскажет про любовь под каштанами, про осаду Парижа, про Анатоля Франса, про лудоры. Но лучше её не трясти : она вся пропитана пылью, к тому же она может легко умереть.* »

Figure 19. Une bouquiniste



Figure 20. Le repos d'un sans-abri



Source : Ehrenbourg, Ilya, *Moj Pariž, (Mon Paris)*, Moscou, Izogiz, 1933, p. 27 à gauche et p. 29 à droite.

Avec la photographie 19, il donne à ses lecteurs une image d'une ville vieille et pauvre, car la bouquiniste est très âgée et elle est en position assise, les jambes et les bras croisés. Nous pouvons constater qu'elle n'a pas eu beaucoup de clients dans la journée. Ensuite, avec la figure 20, l'écrivain nous invite à descendre les marches des quais pour observer les sans-abri qui se réfugient sous les ponts.

« Les ponts de Paris, anciens et nouveaux, avec les bruits du métro, avec les zouaves à moustache, relient les deux rives – la Bourse et l'Académie, les marchés et la Sorbonne. Ils ont des appellations différentes. Sur certains ponts circulent les trains, sur d'autres se promènent les rêveurs. D'en bas ils sont tous semblables. Ce sont des lieux de refuge et d'apaisement. Ceux qui n'ont plus le courage de passer d'une rive à l'autre vivent sous les ponts. [...]

Les marches qui mènent vers la Seine ont une symbolique importante : elles provoquent le vertige et le destin. La pauvreté et l'amour poussent vers le bas. Celui qui a été amoureux à Paris se rappelle la brume qui se lève sur la Seine, des bateaux-mouches qui se mettent en marche et du jeu des ombres. Les amoureux s'enlacent sur les rambardes, ils glissent sur les marches, ils grimpent même sous les arcs des ponts. Cela n'a rien de surprenant. Les gens savent que l'amour est fauché d'avance. »¹

¹ Ibid., p. 32 : « Мосты Парижа, мосты старые и новые, с грохотом метрополитена, с усатыми зуавами, они соединяют два берега – биржу и академию, рынки и Сорбонну. У них разные имена. По одним проносятся поезда, по другим гуляют мечтатели. Снизу они все схожи, они – покров и тишина. Под ними живут те, которые больше не в силах переходить с одного берега на другой. [...] Лестницы, ведущие к Сене, не просто – столько-то ступеней : это головокружение и рок. Вниз ведёт нищета, вниз ведёт и любовь. Кто любил в Париже, тот знает сырой туман, встающий над Сеной, тоскливые вскрики парходика и трепет теней. Влюблённые целуются, прижавшись к перилам, они скользят по лестницам, они забираются и под арки мостов. Никто им не дивится – ведь любовь заведомо бездомна. »

Figure 21. Les amoureux sur un escalier raide



Source : Ehrenbourg, Ilya, *Moj Pariž, (Mon Paris)*, Moscou, Izogiz, 1933, p. 35.

Ilya Ehrenbourg dépasse les poncifs et clichés sur Paris – ville des amoureux et de l’amour, pour leur préférer les représentations de la pauvreté et d’un Paris des démunis. C’est sous ce prisme qu’il a décidé d’observer la ville. Ce voyageur s’intéresse beaucoup plus au rôle de la Seine qu’à son apparence. D’autres voyageurs du corpus partagent son approche mais nous offrent aussi des descriptions complémentaires. Dans le chapitre dix d’*Amérique à Paris* de Véra Inber : « Les chevaliers de la Misère-Noire »¹ nous pouvons lire :

« Ce fleuve tant de fois glorifié traverse toute la ville. Les ponts de Paris entourent la Seine comme les bracelets entourent une poignée. Des millions de volts s’y reflètent. Le soleil, la pluie, la brume, le givre – tout lui va à merveille parce qu’elle est tout simplement magnifique. Parfois, elle est tellement belle que c’est dommage d’y jeter les mégots. Debout sur le pont qui se lève sur ce fleuve d’amour, les Parisiens poussent un soupir de satisfaction... Loin des plus beaux ponts de Paris, la Seine est différente. Elle est plus simple. Elle enlève toutes ses jolies robes de soirée et ne porte plus qu’une tenue de travail tâchée de suie et de pétrole. Encore plus loin il y a des écluses. On y voit des blanchisseuses en train de laver le linge. »²

En effet, en empruntant l’escalier les auteurs-voyageurs descendent dans le monde souterrain – sous les quais de la Seine. Cette association métaphorique de l’enfer rattachée à l’image de la Seine et non à une caverne est plutôt novatrice. Le motif de descente aux enfers est renforcé dans l’extrait ci-dessus par l’expression : « *ça serait dommage d’y jeter les mégots* ». La simple évocation de cette pratique suggère qu’on trouve déjà dans le fleuve des mégots. La Seine coule

¹ « Рыцари чёрной нищеты ».

² Inber, Véra, *Amerika v Pariže, (Amérique à Paris)*, Moscou, Xudožestvennaja Literatura, 1965. (1928) (pas de traduction en français) p. 52-53 : « Сена, эта избалованная, столько раз воспетая река, небрежно брошена вдоль города. Она перехвачена браслетами мостов. В ней отражаются миллионы вольт. Солнце, дождь, туман, изморозь – всё ей на пользу, всё красит её, потому что она сама красива. Иногда она так хороша, что жалко бросить в неё окурок. И, стоя на мосту над возлюбленной рекой, парижане удовлетворенно вздыхают... Но чем дальше от главных мостов, тем проще река. Она снимает с себя все наряды и остаётся в будничном, рабочем платье, измазанном сажей и нефтью. Совсем далеко от центра от неё отводят каналы, потому что вода нужна всем, между прочим прачкам. »

à Paris et dans ses environs entre les deux rives du luxe et de la misère. Elle change d'habits mais reste dans son essence identique partout. Le thème des vêtements annonce la présence des blanchisseuses de Paris. C'est à travers la figure de ces travailleuses qu'Ilya Ehrenbourg inverse un autre stéréotype sur Paris : Paris – capitale mondiale de la mode. Ainsi, les voyageurs choisissent de s'intéresser aux blanchisseuses et présentent un tableau inquiétant de leurs conditions de travail.

« En longeant les écluses on peut voir l'eau recouvrir les rives en béton. On peut marcher sur le bord, au-dessus de l'eau. Il n'y a pas de trottoirs, la boue colle aux chaussures. C'est humide et sombre sous les pieds. Un atelier de forgeron se trouve sous un pont directement dans la boue. Il n'y a personne ici. Une enclume solitaire, un courant d'air glacial, noir de suie fait trembler les fragments de ceintures. Plus loin il y a un feu. Les bois humides suffoquent. On ne voit ni la personne qui a allumé le feu, ni les personnes qui doivent se réchauffer...

À la sortie du pont on marche sur la terre humide, gorgée d'eau. Il n'y a pas une mouche. À droite on peut voir l'usine de cuir frappée par le chômage. Quelqu'un a mis un vieux parapluie troué au bord de l'eau. [...]

Je vais dire quelques mots sur le « bassin ». L'eau qui s'y trouve n'est pas potable. »¹

Dans les textes de l'Entre-deux-guerres l'objet ou le lieu sont donnés comme premiers et l'individu n'arrive qu'après – il est second. Mais ce qui est vraiment important apparaît en dernier.

« Sous un abri en bois se trouvent des baquets ouverts, encerclés d'eau. Néanmoins, l'eau ne s'infiltré pas à l'intérieur. Ces baquets sont occupés par les blanchisseuses. À première vue, on peut penser qu'elles sont accroupies. En réalité, elles sont cachées jusqu'à mi-corps par les baquets. Des tonnes de linges sont posées sur les planches à linge et les blanchisseuses ont sans interruption les mains dans les eaux grasses et froides.

Quelle santé faut-il avoir pour passer toute la journée debout dans cette eau glaciale ! Quelle santé faut-il avoir pour porter le linge lavé dans ces eaux !

Dans le premier baquet il y a une femme en embonpoint, qui se couvre avec un foulard en laine troué. Elle tient le battoir entre ses mains ensanglantées. L'effort est tel qu'elle s'en mord la lèvre inférieure. À côté d'elle il y a une femme toute petite et toute fine au visage verdâtre. Elle étend un drap infernal. À ses côtés, un chat avec un seul œil est allongé sur le tas de linge mouillé. Le chat regarde l'eau. Il a plu toute la journée. »²

¹ Ibid., p. 53 : « Можно пройти возле самых шлюзов и взглянуть, как вода вровень с землёй наполняет каменные берега. Можно пройти по самому краю, над самой водой. Мостовых нет, ядовитая глина липнет к подошвам. Внизу сыро и сумрачно. Под одним мостом устроена походная кузница, прямо на немощенной земле. В ней – ни души. Одиноко стоит наковальня, и ледяной сквозняк, чёрный от сажи, шевелит обрывки ремня. Немного дальше – костёр. Сырые дрова изнемогают. И не видно ни того, кто зажжёт их, ни того, кто должен греться... Выйдя из-под моста, мы идём по размытой земле, изъеденной дождём. Никого нет. Справа нависают корпуса кожевенного завода, поражённого безработицей. И над самой водой, воткнутой неизвестной рукой в землю, стоит старый дырявый зонтик. [...] Надо рассказать о « бассейне ». Вода в нём почти непроточна. »

² Ibid., p. 54 : « Под деревянным навесом, в воде стоят открытые бочки. Вода окружает их до половины, но не проникает внутрь. Между собой они соединены помостом. А в бочках – прачки. Если взглянуть бегом, покажется, что они стоят на корточках. На самом деле половина их туловищ скрыта бочками. На помосте лежат груды белья. И в холодные жирные воды канала непрерывно опускаются руки. Какое здоровье надо иметь, чтобы целый день стоять в ледяной воде, отделённой от тела только полусгнившей деревянной стенкой! Какое здоровье нужно иметь, чтобы носить бельё, вымытое в этих водах! В первой

Les éléments de contextualisation et d'ancrage géographique sont énumérés dans l'extrait ci-dessus. On entre dans un univers sombre et austère, loin du grand luxe du centre de Paris. Les blanchisseuses lavent le linge dans la Seine. Les conditions lamentables du travail précaire sont énumérées et dénoncées. En revanche, ceux qui vont se couvrir de ces habits – les riches, sont également à plaindre. En effet, l'écrivaine soviétique – Véra Inber – exprime d'abord sa pitié pour les plus pauvres puis pour les plus riches.

La narration sur la Seine est amenée à son paroxysme dans *Mon Paris* d'Ilya Ehrenbourg. Ce dernier évoque la Seine comme le lieu de suicide préféré des Parisiens.

« Certains se jettent dans l'eau pour échapper à la famine, d'autres s'y jettent d'amertume ou à cause d'un amour non réciproque. Avant la guerre les flambeurs venaient à la morgue du quai très tôt le matin. Ils observaient les corps bleus et gonflés des fanatiques de la Seine. Désormais, les gens ont d'autres divertissements. Les morts ne les intéressent plus. Les suicidaires peuvent tranquillement attendre l'enterrement. La place des cadavres est dans la terre, non pas dans l'eau. C'est à la fois plus hygiénique et sûr. La Seine n'est pas responsable de cela. C'est une rivière ordinaire. C'est également une barrière qui a été laissée ouverte. Parfois par cette barrière partent les gens. Alors les crochets touchent le fond sableux. Pendant ce temps les flâneurs errent sur les quais de Paris. Il se peut qu'en regardant l'eau paisible, ils se préparent à la mort qui va les surprendre sur le lit à deux places, entre le notaire roux et ce qu'on appelle « l'éternité ». »¹

La poétique de la mort est introduite afin de renforcer l'image d'une ville de Paris habitée par des gens pauvres et malheureux. La Seine est à leur disposition pour en finir avec leurs souffrances. Elle accueille généreusement tout être en désarroi qui a renoncé à la vie : plonger dans la Seine est l'issue logique où s'achèvent leurs existences. La Seine a alors une indispensabilité dyadique : elle relie un Paris divisé en mille morceaux en créant une forme d'union entre les riches et les pauvres et est le lieu d'esquive par excellence pour tous, peu importe l'origine sociale.

бочке – толстая опухшая женщина, завернутая в рваную шерстяную косынку. Красные руки, налитые венозной кровью, держат валец. Нижняя губа прикушена от усилий. Рядом с ней тоненькая, маленькая, с зеленоватым лицом. Она выкручивает бесконечную простыню. Рядом с ней, на груди мокрого белья, сидит шелудивая одноглазая кошка и смотрит на воду. Дождь идёт весь день. »

¹ Ehrenbourg, Ilya, *Moj Pariž, (Mon Paris)*, Moscou, Izogiz, 1933. (pas de traduction en français) p. 34 : « *Одного швыряет вниз голод, другого обиды, третьего любовь. До войны кутилы приезжали под утро в мертвецкую – она помещалась здесь же на набережной. Они рассматривали фанатиков Сены, посиневших и распухших. Теперь люди развлекаются по-иному : они объелись смертью. Самоубийцы могут спокойно дожидаться законного погребения : место трупу не в воде, но в земле – это и гигиеничней, и спокойней. Что касается Сены, то она ни в чём не повинна : это река, как река. Это также калитка. Её оставили открытой. Через калитку люди иногда уходят. Тогда крюки ползают по песчаному дну. Мечтатели, тем временем, всё бродят и бродят по набережным. Может быть, глядя на тихую воду, они репетируют ту смерть, которая застигнет их на двухспальной кровати, между веснуцатым нотариусом и, так называемой, « вечностью »?»*

Dans les années 1930, on s'éloigne des dualités présentées par Maïakovski mais seulement pour les expliquer de manière un peu moins schématique. Désormais, chaque lieu apparaît sous un angle différent selon la population qui le convoite à un moment donné. Toute la nation française et tous les espaces de vie parisiens sont condamnés à cette représentation binaire qui n'est pas systématiquement attachée à l'espace mais aussi à la personne. La splendeur alterne avec la pauvreté, et la pauvreté avec le luxe comme la Seine de la ville coule dans les eaux de la Seine provinciale. Autrement dit si les ouvriers se promènent sur les quais de la Seine – la représentation de la Seine sera forcément positive. Tandis que si la même promenade est faite par une population aisée, l'image de la Seine sera obligatoirement négative. Dans les pages suivantes nous allons découvrir les curiosités soviétiques de Paris de l'Entre-deux-guerres.

2.2.2 Les curiosités soviétiques de Paris

a. Paris romantique

Le Soviétique en voyage n'assiste pas aux visites touristiques guidées. Son rôle est tout autre. Pour les autorités qui l'envoient, il est dépositaire de la culture soviétique et homme politique en déplacement avant d'être écrivain. Son travail consiste en l'étude minutieuse de la culture française afin de s'attaquer à chaque trait de cette vie étrangère et d'en dénoncer la décadence. La ville de Paris, les rues de Paris et les différents lieux visités, sont des terrains d'observation pour cet éclaircur. La ville en tant que corps social intéresse tout particulièrement les écrivains-voyageurs soviétiques. Paris a un statut incontournable de capitale mondiale du romantisme. Les Soviétiques ont une manière tout à fait originale de traiter cet aspect. Ilya Ehrenbourg expose les passions des Parisiens. Dans le chapitre 26 intitulé « Prisons »¹, il met en avant les crimes et les vols commis par jalousie qui ont fait la une des journaux parisiens. Ce support est choisi afin de permettre une étude contemporaine de la société française.

« En première page des journaux parisiens on peut voir les mêmes portraits tous les jours : le portrait d'un pilote inconnu, le portrait d'un champion de boxe ou de football, le portrait d'un nouveau tueur. L'homme qui a fusillé sa femme ou l'amant de sa femme est un héros. Les modistes parisiennes rêvent de lui. Les reporters décrivent son enfance et ses cravates. Son procès rappelle la première d'un spectacle : tout Paris est dans la salle. Le procureur en robe rouge ressemble à un acteur qui interprète une tragédie de Racine – « J'exige sa tête ! » L'avocat porte une robe noire. Il est à la fois pathétique et sentimental. Il parle du « pouvoir inexplicable de l'amour », et les dames pleurent discrètement dans la salle. [...] Au bout du compte le criminel est acquitté. »²

Paris est la ville des passions. Les meurtres par jalousie sont donc justifiés, tandis que le vol de nourriture est un délit qui conduit les pauvres à être jetés en prison.

« Le destin du mendiant qui a piqué du jambon et des guêtres chez l'épicier est tout autre. Personne ne le photographie et personne n'a pitié de lui. Il est jugé très vite – c'est un procès à la chaîne. Personne ne va se renseigner sur son enfance. Les magistrats vérifient la date de l'infraction, le prix du jambon et l'article de loi. Ensuite, l'homme est conduit dans la prison. »³

¹ Ehrenbourg, Ilya, *Moj Pariž, (Mon Paris)*, Moscou, Izogiz, 1933. (pas de traduction en français) « Тюрьмы ».

² Ibid., p. 198 : « На первой странице парижских газет каждый день можно увидеть несколько портретов : портрет известного лётчика, портрет чемпиона бокса или футбола, портрет очередного убийцы. Человек, который застрелил жену или её любовника – герой. Он снится всем парижским модисткам. Репортёры описывают его детство и его галстуки. Суд над ним напоминает театральную премьеру : налицо « весь Париж ». Прокурор, в красной мантии, похож на актёра, который играет трагедию Расина – « я требую его головы ! » На адвокате чёрный балахон, он патетичен и sentimental. Он говорит о « необъяснимой силе любви », и дамы в зале тихонько плачут. [...] В итоге убийцу оправдывают. »

³ Ibid., p. 198 : « Иначе складывается судьба горемыки, который стащил у лавочника окорок или пару иштилет. Его никто не фотографирует и никто его не жалеет. Его судят быстро – это суд на конвейере. Никому не придёт в голову осведомиться об его детстве. Судьи проверяют дату преступления, стоимость окорока и параграф закона. Потом человека отвозят в тюрьму. »

Dans le Paris romantique, il y a de la place pour l'amour et la jalousie mais il n'y en a pas pour la pauvreté. Dans le Paris soviétique, au contraire, tous les lieux seront occupés par les pauvres. Ces derniers n'ont pas connu le romantisme avant la prison, ce qui selon les auteurs est d'une certaine manière une « chance » pour eux. L'architecture des lieux et les façades des bâtiments sont bâties dans le style romantique. La description concerne les prisons de la Roquette.

« De l'extérieur, les prisons de Paris sont assez romantiques – elles ressemblent aux anciennes forteresses. C'est comme si elles devaient rappeler à cet hurluberlu affamé que les épiciers pouvaient aussi se défendre. Elles sont flanquées de grandes murailles. La devise : « Liberté, égalité, fraternité » est placardée dessus. Et non, ce n'est pas de l'ironie, juste une tradition. Des enfants jouent derrière les murs. Ce sont des enfants de la misère parisienne. La plupart d'entre eux vont bientôt découvrir les mêmes murs de l'intérieur. La prison de la Roquette se situe au centre d'un quartier populaire. C'est une prison pour les délinquants mineurs donc c'est aussi l'école des souffrances humaines. Ceux qui sont passés par là comprennent véritablement le sens des mots : liberté, égalité et fraternité. Personne ne va les embaucher : ce sont des lépreux. »¹

Il y a une inversion des stéréotypes : la place du romantisme ancien dans l'imaginaire soviétique est dans la prison. Les lieux visités à Paris connaissent la même transformation que ceux qui sont restés en Union soviétique. L'amour de l'époque romantique doit être mis sous clé pour laisser la place aux nouvelles formes des relations humaines. En fait, les éléments constitutifs typiques du paysage parisien ne seront donnés qu'à la fin du livre de voyage sur Paris car selon Ehrenbourg ils sont marginaux. Il y a une hiérarchisation dans ce qui est énuméré : on commence par le plus sale, le plus matériel et on va vers le plus insaisissable, le plus romantique. L'image de la ville est elle aussi inversée car les amoureux sont cités en dernière position. Dans le chapitre 27 intitulé « Les Amoureux »² de *Mon Paris* Ilya Ehrenbourg associe de manière banale les pigeons à l'amour. Les pigeons et les amoureux servent à illustrer la pauvreté. Ce sont bien leurs conditions matérielles d'existence et leur niche sociale qui déterminent leur droit d'exister dans la fiction.

« Je n'imagine pas les rues parisiennes sans la boue, sans les éboueuses, sans les fleurs, sans les pissotières, sans les vagabonds et sans les amoureux – ce sont les éléments constitutifs du paysage citadin. Les amoureux de Paris s'embrassent devant tout le monde. Seuls les touristes étrangers embarrassés décident que Paris est une ville remarquablement dépravée. En réalité, Paris est une ville remarquablement morale, et ces couples qui

¹ Ibid., p. 199 : « Тюрьмы Парижа извне романтичны – они похожи на древние крепости. Они как бы напоминают голодному чудаку о том, что лавочники умеют обороняться. Они окружены высокими стенами. На стенах проставлено : « свобода-равенство-братство » – это не ирония, но привычка. Вокруг стен играют дети. Это дети парижской голи. Многие из них вскоре увидят те же стены, но уже изнутри. Тюрьма Рокетт расположена в самом центре рабочего квартала. Это тюрьма для несовершеннолетних преступников, следовательно, это школа человеческого несчастья. Прошедшие эту школу хорошо знают, что такое свобода, равенство и братство. Никто их не возьмёт на работу : это прокажённые. »

² « Влюблённые ».

s'embrassent sur les bancs, n'incarnent pas seulement Roméo et Juliette mais aussi Paul et Virginie. »¹

Dans d'autres villes se montrer en amoureux est un choix, une volonté. À Paris c'est une fatalité. À Paris on ne peut que tomber amoureux.

« À Venise les amoureux se prennent en photo avec les pigeons au fond – c'est une tradition. Les pigeons posent volontiers. Ils picorent en même temps des grains tout à fait ordinaires. Si les pigeons de Paris étaient un peu plus cultivés, on leur conseillerait de poser pour les photos des amoureux. Les pigeons picoreraient les grains et les amoureux s'embrasseraient tranquillement derrière. »²

Les amoureux sont plus nombreux que les pigeons. À travers ce parallèle l'auteur arrive à forger un syntagme ridicule de « pigeons amoureux ». Cependant, le couple décrit par le voyageur est un couple-type représentatif des habitants les moins favorisés de Paris et mérite donc à ce titre l'attention des lecteurs. Leur simplicité est soulignée. La femme travaille dans un atelier de mode, tandis que l'homme est employé chez Citroën. Les amoureux s'embrassent en public, mais ce n'est pas forcément considéré comme un comportement vulgaire : en effet la rue leur appartient. Désormais, dans le Paris soviétique toutes les rues seront partagées par les pauvres. Ils ne se promènent pas seulement, ils vivent aussi en-dehors des murs, donc ils peuvent aussi dévoiler leurs sentiments ailleurs que dans leurs foyers (quand ils en ont un). Cet aspect de la vie est assez important pour le lecteur soviétique qui lui est invité à laisser ses émotions de côté pour servir la grande cause. La propagande soviétique ne laisse finalement pas beaucoup de place à l'amour.

« Tout commence devant les grilles de l'usine ou devant les portes d'un atelier de chapellerie. Ensuite, ils errent sur les longues rives. Ils se donnent rendez-vous – à côté de l'arrêt du métro « Dupleix » ou « Corvisart ». Il achète des violettes. Elle caresse timidement la manche de son manteau. Dimanche ils vont à Meudon où à Saint Germain. Parfois ils se rendent au cinéma. Ils s'embrassent avec passion lorsque les images des plantes tropicales défilent à l'écran. Il continue à l'embrasser même quand le héros fuit les voleurs, mais elle ne lui rend plus les baisers. Elle est partagée entre la passion et l'art. Il la raccompagne chez elle. Ils s'embrassent encore longtemps dans la cour. Ensuite, elle dit avec regret : « Il se fait tard, ma mère m'attend. » ... « Rendez-vous demain à 9h »... Elle travaille dans un atelier de mode, et lui à l'usine Citroën. Demain c'est le jour de paye. Il

¹ Ibid., p. 200-202 : « Я не вижу парижский улиц без грязи, без мусорищи, без цветов, без писсуаров, без бродяг и без влюблённых – это необходимые части городского пейзажа. Влюблённые в Париже целуются у всех на глазах. Смущает это только иностранных туристов, которые решают, что Париж город на редкость развратный. В действительности Париж город на редкость нравственный, и парочки, которые целуются на его скамейках, это не только Ромео и Джульетты, это Поли и Виргинии. »

² Ibid., p. 200 : « В Венеции влюблённые снимаются на фоне голубей – такова традиция, голуби охотно позируют, они клюют при этом весьма прозаичные зёрна. Будь парижские голуби просвещенней, им можно было бы посоветовать сниматься на фоне влюблённых. Голуби клевали бы зёрна, а влюблённые сади преспокойно целовались бы. »

va s'acheter une cravate bleue centaurée parce qu'une fois elle lui a dit qu'elle aimait bien cette couleur et lui offrir un parfum... »¹

Ilya Ehrenbourg décrit beaucoup de baisers passionnés mais les illustrations visuelles des couples restent assez pudiques.

Figure 22. Elle travaille dans un atelier de mode et lui chez Citroën



Figure 23. Paul et Virginie



Source : Ehrenbourg, Ilya, *Moj Pariž, (Mon Paris)*, Moscou, Izogiz, 1933. p. 201 à gauche, p. 203 à droite.

L'amour est omniprésent, il apparaît en fil conducteur du récit. En revanche, toutes ces relations amoureuses sont futiles et c'est justement pour cela qu'elles sont appréciées par Ilya Ehrenbourg qui y trouve une certaine particularité parisienne. Le manque de sérieux et de profondeur est souligné par le choix du titre du chapitre 29 – « Les dansettes ». ² Chaque histoire d'amour a une fin : « *L'harmonica sourit et pleure ; elle raconte une histoire d'amour classique dans la banlieue parisienne : on se rencontre, on sort ensemble, on s'embrasse sur un pont, on s'aime, on est jaloux, puis on se sépare.* » ³ Dans l'œuvre d'Ehrenbourg tout le passé parisien doit disparaître pour laisser la place à l'avènement du socialisme. Le passé est écrasé, il n'existe plus. Le Paris romantique n'intéresse guère. Il ne figurera pas dans les récits soviétiques sur le Paris de l'Entre-deux-guerres.

¹ Ibid., p. 202 : « *Начинается всё у ворот завода или у дверей шляпной мастерской. Потом они бродят по длинным набережным. Они назначают друг другу свиданья – возле метро «Дюплекс» или возле метро «Корвисар». Он покупает фиалки. Она робко гладит рукав его пальто. В воскресенье они ездят за город в Медон или Сан-Жермен. Иногда они идут в кино. Когда на экране показывают жизнь подводных растений, они сосредоточенно целуются. Когда на экране герой убегает от разбойников, он всё ещё целует её, но она не отвечает – её душа делится между страстью и искусством. Он провожает её до дому. Они ещё долго стоят в подворотне и целуются. Потом она печально говорит : « уже поздно, меня ждёт мама »... « Завтра в девять »... Она работает в ателье мод, он на заводе Citroëна. Завтра – получка, он купит ей флакончик духов, а себе васильковый галстук, ведь она сказала, что любит синий цвет... »*

² « Танцующие ».

³ Ibid., p. 210 : « *А гармошка и ухмыляется, и плачет ; она рассказывает всю историю обыкновенной любви парижского предместья : встретились, встречались, целовались на мосту, любили, ревновали, потом разошлись. »*

« Mon Paris est rempli d'immeubles gris et sales, avec des escaliers en colimaçon – le noyau des passions incompréhensibles. Les gens particuliers habitent cette ville : leur amour est inconfortable et faux, comme chez les héros de Racine ; ils savent rire pas moins bien que Voltaire ; ils pissent où ils veulent avec un enthousiasme débordant ; ils sont immunisés après quatre révolutions et quatre-cents amourettes ; ils sont honnêtes à en être fanatiques et ils ne vivent que de mensonges ; ils savent très jeunes que la vie est une équation à quatre inconnues, mais ils meurent naïvement et mystérieusement, comme des millions de fleurs qui se fanent tous les jours dans les cages étroites de Paris. Est-ce qu'il y a plus de violettes ou de syphilis ? Plus de bonheurs sages ou d'interminables jeux d'enfants ? »¹

L'image de la fleur qui se fane annonce d'entrée de jeu la mort à venir des Parisiens et de la ville de Paris.

Les représentations de Paris comme ville romantique sont peu nombreuses : les auteurs décrivent les voleurs qui se trouvent en prison (dans un bâtiment de l'époque romantique) et des couples pauvres. Seul l'amour des démunis peut exister sur les pages du récit de voyage soviétique mais il ne dure jamais longtemps. En général, la finitude des sentiments humains et la mort sont omniprésentes : « *J'aime Paris parce qu'ici tout est fiction. Même les vieilles mégères qu'on expulse devant ma fenêtre pour les ramener à l'abattoir, même ces martyres occasionnelles participent volontiers à ce mélodrame parisien.* »² À partir du moment où le passé est anéanti, à sa place tout peut être imaginé.

¹ Ibid., p. 14 : « *Мой Париж заполнен серыми, склизкими домами, в них винтовые лестницы и колтун непонятных страстей. Люди в этом городе особенные : они любят неуютно и заведомо ложно, как герои Расина; они умеют смеяться ничуть не хуже старика Вольтера; они мочатся где попало с нескрываемым восторгом; у них иммунитет после четырёх революций и четырёхсот любвей; они честны до фанатизма и они живут только обманом; они знают сызмальства, что жизнь это задача на четыре правила, но умирают они наивно и загадочно, как умирают ежедневно миллионы цветов в тесных клетях Парижа. Чего больше здесь – фиалок или сифилиса? Мудрого счастья или невмеру затянувшейся детской игры? »*

² Ibid., p. 15 : « *Я люблю Париж за то, что в нём всё выдуманно. Даже старые клячи, которых гонят перед моим окном на бойню, даже эти случайные страдалницы охотно принимают участие в парижский мелодраме.* »

b. Paris soviétique

La ville de Paris est par excellence imaginaire. Pour les Soviétiques, elle comporte une grande part d'illusion qui devient réalité. Paris est comme un théâtre, un grand spectacle qui se prolonge à l'infini. Les voyageurs soviétiques sont d'abord spectateurs de Paris mais ce rôle ne leur suffit pas. Ils vont se montrer par la suite comme des metteurs en scène futuristes. Leur spécialité sera le théâtre de rue.

« C'est une ville heureuse – les gens sont libres de faire ce qu'ils veulent. C'est une ville impitoyable – personne ne se soucie des autres. Tu peux devenir génie. Personne n'aidera, personne protestera et personne ne sera trop étonné. Tu peux aussi mourir de faim – ça sera ton problème personnel. Tu peux jeter les mégots par terre, garder le bonnet partout, critiquer le président de la République et embrasser qui tu veux quand bon te semble. Ce n'est pas inscrit dans la constitution, ce sont des coutumes d'une troupe de théâtre. Combien de fois la « comédie humaine » s'est déjà tenue ici et c'est toujours complet. Oui, dans cette ville tout est imaginé : les perspectives, les exploits, les craintes. Même un nourrisson peut tuer sa mère par jalousie : devant le grand jury il prononcera un discours digne de Hugo. Tout est inventé, sauf le sourire – Paris a un sourire étrange, un sourire à peine visible, un sourire avec désinvolture. Le clochard dort sur le banc, il se réveille, il ramasse le mégot jeté par terre par quelqu'un d'autre et il tire une taffe. Un sourire se dessine sur son visage ; ce sourire vaudrait le détour dans des centaines de villes. Les immeubles gris qui s'élèvent en haut de Paris savent sourire de manière tout aussi sublime et inattendue. C'est justement pour ce sourire que j'aime Paris – tout y est imaginé, à part la fiction : la fiction ici est admise et justifiée. »¹

Pour les Soviétiques Paris est une ville spectaculaire. Elle se donne en spectacle de diverses manières. Les voyageurs vont profiter de cette disposition pour laisser libre-cours à leur imagination : « *On coupe parfois les têtes des gens devant l'entrée de la prison « Santé ». Cela se passe à l'aube, en présence des élus – il faut avoir une invitation. La foule repoussée par les gendarmes tente en vain de voir la silhouette de la guillotine à travers la brume de la compassion.* »² Le choix des personnages est rigoureux. En effet, les auteurs ne retiennent que, d'une part des personnalités françaises qui ont marqué l'histoire internationale et qui ont eu une résonance en Union soviétique, et d'autre part des gens simples, ordinaires. Leur volonté est la

¹ Ibid., p. 15 : « *Это счастливый город – все в нём вольны делать, что только им вздумается. Это жестокий город – никому здесь нет дела до других. Можно стать гением : никто не поможет, никто не возмутится, никто не будет чрезмерно изумлён. Можно и умереть с голоду – это ведь частное дело. Разрешается кидать окурки на пол, сидеть повсюду в шапке, ругать президента республики и целоваться, где и когда вздумается. Это не параграфы конституции, это нравы театральной труппы. Сколько раз здесь прошла уже « человеческая комедия » и неизменно она идёт с анилагом. Да, всё выдуманно в этом городе : перспективы, подвиги, страхи. Даже младенец в люльке может застрелить на почве ревности свою мать : он произнесёт перед присяжными монолог достойный Гюго. Выдуманно всё, кроме улыбки – у Парижа странная улыбка, улыбка едва заметная, улыбка невзначай. Бедняк спит на скамье, вот он просыпается, он подбирает брошенный кем-то окурочек и затягивается. На лице его улыбка; ради такой улыбки стоит исходить сотни городов. Серые парижские дома умеют улыбаться столь же неожиданно и возвышенно. За эту улыбку я и люблю Париж – всё в нём выдуманно, кроме выдумки. »*

² Ibid., p. 199 : « *У ворот тюрьмы Сантэ человеку иногда отрезают голову. Это происходит под утро и присутствуют при этом только избранные – вход по приглашительным билетам. Толпа, оттесняемая жандармами, тцится издали различить, покрытый сострадательным туманом, силуэт гильотины. »*

suiuante : projeter sur Paris un avenir révolutionnaire qui se déploie au futur historique. Pour cela, ils sélectionnent les lieux avec précision. V. Maïakovski exprime sa volonté de conjuguer les deux Paris qu'il avait d'abord opposés. Sa démonstration nous fait comprendre que toutes les constructions antithétiques peuvent être annulées, à l'image des inégalités entre les classes. Tel est l'objectif du Soviétique en voyage à Paris – refaire les réalités de Paris en suivant l'exemple de Moscou. La ville de Paris se retrouve ainsi recomposée, reconstruite. Un certain nombre d'autres métamorphoses sont planifiées par l'auteur qui décrit Paris imaginé au futur en niant le Paris moderne. Paris tel qu'il est réellement vu par Maïakovski n'apparaît donc pas dans son œuvre.

Pour commencer, dans les années 1920 V. Maïakovski propose d'aménager Notre-Dame mais de raser Versailles, symbole de la royauté, pour ériger à leur place des constructions plus utiles. Il envisage ainsi de transformer Notre-Dame en cinéma.

« [...] C'est mieux que Saint-Basile.
 Bien sûr, ça ne conviendrait pas pour un club,
 C'est un peu sombre,
 Les classiques
 N'ont pas pensé à ça.
 Quant au style...
 Je ne suis pas fort dans ce domaine.
 Je ne me suis pas laissé
 Ronger par la vieillesse.
 Ce qui est bien,
 C'est qu'il y a déjà des places
 Assises.
 Ce n'est pas la peine
 De tout
 Refaire,
 [...]
 Le Goskino français
 N'aura rien à faire
 De psalmodies éthérées.
 Pour la publicité,
 Par contre
 C'est merveilleux. »¹

Dans une approche futuriste, le voyageur propose d'en faire un lieu de diffusion des valeurs révolutionnaires. L'empreinte historique de Notre-Dame n'a aucune importance à ses yeux. Comme le nouveau locataire d'un appartement, il déplace les meubles à son goût pour se sentir

¹ . Frioux, Claude, *Du monde j'ai fait le tour : poèmes et proses*, Paris, la Quinzaine littéraire-L. Vuitton, 1997. p. 111. En russe : Maïakovski, Vladimir, *Pariž (stixi)*, (*Paris (poèmes)*), Moscou, Moskovskij rabočij, 1925. « [...] он лучше Блаженного Васьки. Конечно, под клуб не пойдёт-темноват, об этом не думали классики. Не стиль... Я в этих делах не мастак. Не дался старью на съедение. Но то хорошо, что уже места готовы тебе для сидения. Его ни к чему перестраивать заново [...] французскому Госкино духовные песнопения. А для рекламы – не храм, а краса [...] »

chez soi. La publicité sur la façade du bâtiment est pour le poète une marque du progrès, à ce titre les publicités s'inscrivent dans le projet futuriste qu'elles assistent. Les conditions matérielles et pragmatiques des choses prédominent dans ce poème. La visite de Maïakovski à Notre-Dame est ainsi entièrement motivée par la recherche d'une utilité à lui donner au service du Parti, il s'agit de s'appropriier l'espace de l'étranger, et de le conquérir pour justifier ainsi en quelque sorte sa présence en France. Dans le poème « Versailles » il va aller encore plus loin.

« Ce qui m'a
Le plus plu
C'est la fente
Sur la tablette
D'Antoinette.
On y avait
Planté
Le coin
D'une baïonnette de la révolution
En dansant et en chantant
Lorsque
Les Sans-culottes
Ont traîné
À l'échafaud
La reine.
[...]
Ici il faudrait
Un palais ouvrier
De verre,
D'acier
Avec un million de places
À en avoir mal aux yeux. »¹

Deux voix peuvent être distinguées, celle du poète et celle d'une personne soviétique qui représente le peuple dans sa globalité. Cette personne propose de partager les richesses qui se trouvent à Versailles avec toute la population. Les révoltes réelles sont mêlées par métonymie aux révoltes imaginaires. Le souvenir de la révolution se transforme en rêve de la révolution. Le message est simple : L'URSS est l'alliée de la France, une alliée qu'elle n'a jamais trahie et avec laquelle elle a de nombreux points communs, avant tout la Révolution. L'auteur fait alors appel au peuple-frère pour combattre tous ensemble contre le grand mal que représente le capitalisme. À la manière de l'utopie fouriériste les auteurs soviétiques, étrangers en France, se tournent vers le futur, mais sont nostalgiques du passé. La jeune Union des républiques socialistes est une nouvelle utopie qui naît après la Première Guerre mondiale, à travers une violence assumée. Les socialistes se perçoivent comme des héritiers de la Révolution française. Selon Charles Fourier (1772-1837), la civilisation est l'un des âges de l'humanité qui succède

¹ Ibid., p. 106.

à d'autres ères historiques. Il établit aussi des liens entre les formes architecturales et urbaines, et les relations sociales. Les socialistes utopiques s'inscrivent dans un courant hygiéniste, car ils s'attachent à rappeler les conséquences de la crise urbaine du XIX^{ème} siècle. Ainsi, la transformation de Versailles annoncée par V. Maïakovski peut être analysée comme la volonté de créer une cité idéale.

« La cité idéale est, le plus souvent, un bâtiment dont l'esthétique est faite de régularité, de monumentalité. Les fouriéristes emploient fréquemment des références à l'architecture du Louvre, de Versailles ou du Palais-Royal pour décrire le Phalanstère. La forme de la communauté a une fonction très importante ; chez Fourier, l'ordonnement du bâtiment favorise les relations entre les membres, et donc la combinaison des douze passions humaines qui aboutit à l'Harmonie. »¹

L'esthétique détermine notre représentation de la beauté, elle fait partie de l'idéologie. En outre, Notre-Dame ne se situe cependant pas dans un grand cadre rural, sur ce point V. Maïakovski innove. Il faut rajouter que le but principal de la poésie de V. Maïakovski est de viser l'innovation et la modernité. Il rompt radicalement avec la littérature traditionnelle et classique tant dans la forme que dans le contenu. Sa parole s'exprime donc contre l'esthétique bourgeoise.

Ce dessein est une ambition utopique dans le sens que définit Norbert Elias (1897-1990). Dans « La critique de l'État chez Thomas More », Elias élabore sa propre définition de l'utopie qui dépasse le sens communément admis de non-lieu et/ou lieu idéal. C'est un lieu fictif dans lequel l'on imagine une société idéale. Pour les auteurs de mon corpus elle s'incarne dans la société communiste. Selon Elias, l'utopie relève d'un mode de projection cognitif et émotionnel historiquement situé. Elle peut être à la fois positive et négative car elle se place entre illusion et réalité. Elle se compose des représentations imaginaires individuelles mais également des projets sociogénétiques. Ainsi, dans le corpus étudié, le Paris représenté est un Paris imaginaire. Le récit de voyage sur Paris de l'Entre-deux-guerres est donc un essai utopique. Les auteurs partent d'une situation donnée et vécue, le socialisme en URSS, ils visent à modifier une société bien spécifique, la ville de Paris de l'Entre-deux-guerres, de mobiliser pour cette entreprise un public particulier qui est aussi une couche sociale précise – les ouvriers de Paris. L'utopie a la fonction de représentation imaginaire. Pourtant l'Union soviétique, avec son système socialiste supposant l'égalité pour tous dans une existence communautaire semble bel et bien correspondre à la définition de l'utopie.

¹ Rebérioux M., Georgel C., Moret F., *Socialisme et utopies de Babeuf à Jaurès*, Paris, Direction de la documentation française, 2001. p. 24.

En revanche, ce serait se bercer d'illusions que de considérer cette volonté de transformation idéologique de la France, que l'on retrouve chez tous les auteurs du corpus, comme l'expression de convictions intimes et individuelles. Ils présentent leurs textes comme des impressions personnelles de voyages, mais malgré cette mascarade, le message qui est dicté est celui du Parti. Et ce message est simple : notre pays est le meilleur pays du monde, donc d'autres pays, nos alliés les premiers, vont suivre notre exemple. Cette projection collective est bien évidemment celle des autorités. Les auteurs ne sont qu'acteurs, le scénario est écrit avant leur voyage. Ils se servent de la foule parisienne à leurs fins, comme le Parti se sert d'eux pour renforcer sa politique étrangère. Cette foule représente une force unique. Les individus qui se rassemblent en groupes se lancent dans des actions qu'ils n'auraient jamais entreprises seuls. Un sentiment de puissance gagne leurs esprits. En Russie soviétique, le nouveau messie est un être collectif. Selon les Soviétiques, le bonheur passe toujours par les idéaux de la grande Révolution, et le peuple français devrait s'y engager une nouvelle fois. Les auteurs soviétiques se trouvent dans une fiction révolutionnaire : hors temps et hors espace. Depuis 1917, tous les rêves du monde meilleur répondent à l'appel de la Révolution.

Ainsi la révolution est un thème incontournable des écrits soviétiques de l'Entre-deux-guerres. Les auteurs commencent par réactiver la mémoire de la Révolution française, en effectuant un quasi-pèlerinage dans les cimetières du Père-Lachaise et de Montmartre où ils dénoncent à la fois les meurtres de la Révolution et ceux de la première guerre mondiale. Mais la mémoire révolutionnaire ne repose pas uniquement dans ces lieux de commémoration. Elle est également préservée dans les cafés et bistrotts où les acteurs de la révolution se sont rendus de leur vivant.¹

Les attentes des voyageurs sont considérables et informées par leurs lectures. Lorsqu'ils arrivent finalement à Paris, ils sont très souvent déçus. L'expression de la déception apparaît au début du récit de voyage à travers le vocabulaire du désordre, du bruit et de la saleté. Les voyageurs s'attendaient à quelque chose qui sort du commun, mais en réalité, ils découvrent un espace où le désordre règne : « *Là, où sur un panneau est écrit « Ne pas marcher », tout le monde marche. Quand c'est noté « Ne pas fumer », tout le monde fume. On rit et on éclate de*

¹ Kouchner, Boris, *Stolicy Zapada, (Les capitales européennes)*, Moscou, Ogiz, 1931. (pas de traduction de français) p. 3 : « *Париж отдаёт дань благодарности великим людям, не только строя им гражданские соборы и усыпальницы да воздвигая памятники. Он делает это и более интимно, сохраняя память о том, где, в каком кабачке и в каком ресторанчике обедал или пил свой утренний напиток тот или иной знаменитый человек.* »

rire. Un groupe de jeunes s'embrasse avec ardeur. On siffle et on chante... »¹ Les gens font exactement le contraire de ce qui est autorisé. En soulignant cet état de fait, I. Babel rejette sa propre situation d'écrivain surveillé. Ensuite, il signale que Paris n'est pas une ville propre, la saleté est partout, car il faut tout de même que son discours réponde aux exigences des instances de contrôle. L'opposition de Moscou avec Paris est celle de ville propre et ville sale. Moscou a été lavée par le sang de la Révolution. Paris est sali par sa perte l'esprit révolutionnaire. B. Kouchner partagera la description suivante :

« Paris a une odeur particulière. Une odeur complexe, omniprésente et absolument insoutenable. En plus de l'odeur de la ville en général, ils existent à Paris des odeurs spécifiques à chaque quartier. Elles sont plus uniformes et donc aussi plus simples à distinguer. Globalement l'odeur est composée de trois éléments. L'odeur de la nourriture, qui sort par les fenêtres des cafés, des restaurants et des magasins. L'odeur de pissotières, placées un peu partout dans la ville. Et l'odeur des milliers d'automobiles [...] »²

Ce n'est pas du tout là ce à quoi se préparait l'écrivain : *« pas de festivité ni d'officialité superficielle ; pas de chic qui sortirait du commun ni de grands immeubles. Une ville ancienne, mal située ; à côté de larges boulevards illuminés se trouvent des rues étroites. Le trafic de la ville est désordonné et bruyant. »³ Le désordre y est signalé, ainsi que le placement peu avantageux de la ville. Ce qu'il a vu en réalité ne correspond à aucune de ses attentes. Ses premières impressions sont, par conséquent, décevantes.*

Ensuite, les auteurs-voyageurs font appel à la révolution mondiale. Pour fuir cette déception, ils s'accrochent au passé révolutionnaire de la ville et se rendent dans les lieux qui ont une valeur symbolique à leurs yeux. Paris, tel un grand refuge pour morts doit renaître. V. Maïakovski est le premier à envisager une telle transformation dans le poème « Jean-Jaurès ».

« Vivent les Soviets !
À bas la guerre !
À bas le capitalisme !... »
[...]
Ce cri de colère :
Qui ose dire
Qu'en 17

¹ Babel, Isaac, « Putešestvie vo Franciju », (« Le voyage en France »), *Pioner*, n°3, 1937, p. 8-17. (1990) (pas de traduction en français) p. 8 : « Где висят таблицы « Не ходить », — ходят; где написано « Не курить », — курят. Кто-то поет, кто-то хохочет. Шумно целуется группа молодежи, свист и песни... »

² Kouchner, Boris, *Stolicy Zapada, (Les capitales européennes)*, Moscou, Ogiz, 1931. (pas de traduction de français) p. 9 : « Парижу свойствен его особый собственный запах. Сложный, устойчивый и совершенно неопределимый. Кроме единого общегородского запаха, в Париже существуют ещё многочисленные районные запахи. Эти однороднее и проще. В основном состоят из трех элементов. Из запахов пищи, распространяемых множеством настееж раскрытых кафе, ресторанов и продуктовых лавок. Из запаха писсуаров плохой конструкции, в щедром изобилии расставленных повсюду. Из запаха автомобилей, [...] »

³ Ibid., p. 1. : « И так, мы встретили не то, что ждали : никакой торжественности, натянутости и парадной пышности ; ни особого блеска, ни громадных зданий. Старинный, плохо расположенный город ; рядом с просторными блестящими бульварами — узкие улочки, тупики, беспорядочное и громовое движение. »

Nous avons
Trahi
Le peuple français ?
Mensonge.
Nous sommes avec vous,
Français en blouse.
Oubliez
Ce
Sale caveau.
Sur toutes les barricades
Nous sommes vos alliés,
Ouvriers du Creusot,
Ouvriers de Renault. »¹

Les voyageurs soviétiques qui ont visité la France après Maïakovski ont pu se rapprocher encore plus de la Révolution, en allant manifester aux côtés de la foule parisienne.

Le Soviétique en voyage n'a pas de temps à perdre. Son emploi du temps est surchargé de déplacements diplomatiques et responsabilités officielles : « *Si tu as une heure de libre, tu peux faire un tour en ville. Tu vas voir beaucoup de choses intéressantes.* »² Pour cela, tout ce qu'il fait doit être utile pour le Parti. Efim Zozulya arrive à Paris, par le plus grand des hasards, un jour avant les festivités à l'occasion de l'anniversaire des dix ans de la Révolution d'octobre 1917 : « *Je suis arrivé à Paris le 6 novembre et j'ai appris qu'une manifestation ouvrière était prévue le 7 novembre pour célébrer les 10 ans de la Révolution d'octobre.* »³ Une grande manifestation d'ouvriers se déroule ainsi à Ivry-sur-Seine.⁴

« Enfin, de nombreux manifestants ont ouvert leurs parapluies avant de rejoindre la manifestation. Ils arrivaient par 2 ou 3. Ils étaient déterminés mais leur allure était calme.

Moi aussi j'y suis allé.

Je les dévisageais. Il y avait beaucoup de traits décidés, beaucoup de lèvres serrées, de regards fiers, mais le plus important c'est que dans tous ces traits se lisait la confiance grandissante – qui me semblait – irrévocable. On traversait une allée sinueuse pour monter la côte. D'autres petits groupes quittaient les cafés dans les rues que traversait la manifestation pour rejoindre les cortèges. Je me sentais merveilleusement bien. Chez nous les manifestations et les défilés, ainsi que les préparatifs, se passent différemment. Chez nous tout est habituel, clair et familier. C'est naturel bien sûr, mais il ne peut plus y avoir là-bas de frémissement, d'excitation et d'agitation tels que je les ressens ici.

Ici je me rappelais inconsciemment l'année 1905.

¹ Frioux, Claude, *Du monde j'ai fait le tour : poèmes et proses*, Paris, la Quinzaine littéraire-L. Vuitton, 1997. p. 106.

² Inber, Véra, *Amerika v Pariže, (Amérique à Paris)*, Moscou, Xudožestvennaja Literatura, 1965. (1928) (pas de traduction en français) p. 39-40 : « *Если есть свободный час, пройдемся по улицам. Мы увидим много интересного.* »

³ Zozulya, Efim, *Iz Moskvy na Korsiku i obratno, putevye vpečatlenija, (Un aller-retour en Corse, impressions de voyage)*, Saint-Pétersbourg, Priboj, 1928. (pas de traduction en français) p. 15 : « *Я попал в Париж 6-го ноября и узнал, что на 7-е назначена рабочая демонстрация по случаю десятилетия Октябрьской революции.* »

⁴ À l'époque le maire de cette ville était communiste.

Je n'avais pas le temps pour ça. Un bourdonnement gai et joyeux m'entourait. Les groupes se transformaient en foules et ces foules occupaient de plus en plus de place. »¹

Selon l'auteur pendant la manifestation, la foule scandait les slogans : « *Vive la révolution ! Vive la Russie soviétique !* »²

« Les manifestants prononçaient tous les slogans de manière très organisée – ils sont particulièrement appliqués et précis. Les slogans les plus importants étaient :

- Les Soviets à Paris ! (*En français dans le texte d'origine.*)

- Amnistie ! (*Idem*)

- Vive la révolution ! (*Idem*)

- Vive la Russie soviétique ! (*Idem*)

Chaque exclamation était répétée trois ou quatre fois.

Ils chantaient féroce­ment l'Internationale. Ils ne réussissaient pas à chaque fois car les Français sont de mauvais chanteurs. Mais ils persévéraient et chantaient tous ensemble avec passion – ils étaient persuadés de bien faire. [...]

- Vive la révolution ! – scandaient les ouvriers encore plus fort.

- Les Soviets à Paris !

- Les Soviets à Paris !

- Les Soviets à Paris !

- Vive la Russie soviétique !!! »³

Les manifestations sont fréquentes à Paris et tellement nombreuses que les écrivains en voyage expriment leur perplexité face au fait que la révolution ne s'est pas encore reproduite. La révolution va comme un gant à Paris. Elle est aussi constitutrice des paysages parisiens que les terrasses des cafés.

« C'était particulièrement intéressant de voir de mes propres yeux ces ouvriers français en train de manifester. Avant ça j'avais vu des manifestations de ce genre uniquement sur les photographies. Mais est-ce qu'elles allaient être comme sur ces clichés ? En effet, les clichés qui sont publiés chez nous sont conventionnels. Ce sont toujours les mêmes photographes qui photographient toujours les mêmes moments qui leur semblent spectaculaires, à savoir : les premiers rangs des manifestants qui portent les banderoles bien haut, les rassemblements autour des monuments, les policiers en cape et les couronnes

¹ Op. cit., p. 18 : « *Наконец, раскрыв зонтики, которые были у очень многих, демонстранты стали выходить на улицу. Выходили по-двое, по-трое. Шли смело, но спокойно. Пошёл и я. Я взглядывался в лица. Много было решительных черт, много сжатых губ, гордых взглядов, а, главное, во всех чертах много уверенности – как мне казалось – непоколебимой. Шли кривым переулком в гору. Из других переулочков и из таких-же кафеишек тоже стекались группки. Я чувствовал себя прекрасно. У нас демонстрации и шествия, как и подготовка к ним, проходят совсем по-иному. У нас всё ясно, привычно, знакомо. Это, конечно, естественно, но всё-же нет и уже не может быть того трепета, нервности, взвинченности, какие на каждом шагу прорывались здесь. Здесь я невольно вспоминал 1905 год. Но вспоминать было некогда. Вокруг стоял бодрый радостный гул. Группки превращались в толпы, и толпы росли. »*

² Ibid., p. 16.

³ Ibid., p. 19-20 : « [...] все лозунги демонстранты организованно выкрикивали сами – чрезвычайно чётко и несбивчиво. Главные из них были : - *Les Soviets à Paris ! (Советы в Париже !)* - *Amnestie ! (Амнистию!)* - *Vive la révolution ! (Да здравствует революция!)* - *Vive la Russie soviétique (Да здравствует Советская Россия!)*. Каждое восклицание повторялось три-четыре раза.

Очень настойчиво пели « Интернационал ». Это не всегда удавалось, – французы плохие певцы. Но всё-таки пели, дружно, страстно, убеждённо, и выходило хорошо. [...] - Да здравствует революция! – громче кричали здесь рабочие. - Советы в Париже! - Советы в Париже! - Советы в Париже! - Да здравствует Советская Россия!!! »

posées sur les tombes des communards près du mur des fédérés au cimetière du Père Lachaise. »¹

Avant de se rendre à Paris, Zozulya fait des recherches sur les luttes du prolétariat. Son commentaire sur les représentations iconographiques de ces manifestations laisse imaginer sa défiance envers les informations qui paraissent dans les journaux officiels. Le contexte se trouve ainsi inversé. Le voyageur est lui-même obnubilé par la lutte du prolétariat et il la projette sur tous les bâtiments qu'il aperçoit. Le messenger soviétique réfléchit sur la correspondance entre les clichés photos et la réalité observée. L'objet appareil photo et la photo sont au centre de ce paragraphe. L'auteur insiste sur la différence qu'il peut y avoir entre la photographie d'une manifestation et son déroulement réel.

« Malgré la pluie qui ne s'est pas arrêtée une minute, près de quatre mille personnes ont participé à la manifestation. On m'a dit que les gens seraient plus nombreux s'il ne pleuvait pas – près de dix mille. Ce nombre de participants est habituel à Paris pendant les manifestations ouvrières.

Au moins ces quatre mille étaient très actifs. [...]

Chaque demi-heure de nouvelles brigades de policiers rejoignaient celles qui étaient déjà sur place. La police a encerclé la manifestation. Le nombre de manifestants augmentait chaque minute malgré la pluie. On pouvait acheter des parapluies dans les petits commerces ouverts le dimanche. Trempé au point de ne plus sentir les gouttes d'eau dans mon dos, j'ai acheté moi aussi cet engin de conspiration salvateur, négligé je ne sais pour quelle raison chez nous. Ici personne n'a honte de s'en servir, même les gens qui ont dix-huit ans. »²

Il a la prétention de donner une autre image des manifestations, une image moins officielle, à la fois plus authentique et plus humaine. Il ne s'intéresse pas seulement aux événements mais aux acteurs qui les mettent en œuvre – les ouvriers de Paris.

Dans *Voyage en France* d'I. Babel la France est divisée en deux camps. Deux manifestations prennent place au même moment. Une manifestation ouvrière d'un côté, et une « manifestation »³ de l'intelligentsia de l'autre. Isaac Babel va faire la navette entre la Bastille

¹ Ibid., p. 15-16 : « *Чрезвычайно интересно было « своими глазами » посмотреть на демонстрирующих французских рабочих. До этого я видел подобные демонстрации только на фотографических снимках. Так-ли она произойдёт, как на этих снимках? Ведь снимки, которые мы печатаем – штампованные. Снимают более или менее те же фотографии и, главным образом, одни и те же моменты, которые кажутся им эффектными, а именно : первые ряды демонстрантов, с высоко поднятыми знамёнами, митинги вокруг памятников, полицейских в крылатках и возложение венков на могилы коммунаров у исторической стены кладбища Пер Ляшез. »*

² Ibid., p. 19 : « *Несмотря на дождь, который ни на минуту не прекращался, в демонстрации принимало участие тысячи четыре людей. Мне говорили, что, не будь дождя, участвовало бы больше десяти тысяч. Такое количество обычно бывает в Париже на рабочих демонстрациях. Но зато эти четыре тысячи были активны. [...] Полиция прибывала с каждым получасом. Она окружила весь район, по которому развернулось шествие. Количество демонстрантов увеличивалось буквально с каждой минутой, несмотря на дождь. В маленьких магазинчиках, не закрытых, несмотря на воскресенье, продавали зонтики. Насквозь промокнув, перестав даже ощущать струйки воды на спине, я тоже купил этот полезнейший и спасительный вид прикрытия, который находится у нас почему-то в пренебрежении, а здесь им не стесняются пользоваться все, начиная от восемнадцатилетних юношей. »*

³ Un tour de magasins luxueux.

et les Champs Élysées pour pouvoir observer et comparer les deux manifestations. L'écrivain soviétique prend la partie de la population française qui soutient l'Union soviétique et critique avec virulence les propos tenus par les personnes se proclamant antisoviétiques. Les voyageurs soviétiques du corpus d'étude tentent tous de faire passer un message très simple : L'URSS est l'alliée de la France, une alliée qui ne l'a jamais trahie et avec laquelle elle a de nombreux points communs, avant tout la Révolution. Ils font alors appel à leur peuple-frère pour combattre tous ensemble contre le grand mal que représente pour eux la domination américaine et plus généralement le capitalisme.

Le thème de la Révolution est l'un des thèmes principaux dans les récits étudiés. Il marque le lien entre la Russie et la France et sert de fil directeur dans l'observation de Paris. En Union soviétique, la littérature est un domaine mis au service de la Révolution, qui est considérée comme un phénomène culturel. En effet, la Révolution russe est perçue comme une explosion socio-culturelle car l'art devient un instrument au service de la conduite de la société et de sa domination. Les deux centres symboliques de l'Europe, Moscou et Paris, se trouvent en perpétuel dialogue, en tant que ville du futur et ville du passé qui va vers le futur. Les Soviétiques projettent leurs représentations imaginaires d'une société idéale, similaire à la société soviétique, sur la France. À Paris tout peut être imaginé. C'est presque une ville fictive. Cependant, le cri antisoviétique par excellence des écrivains réside dans l'expression : À Paris, on peut tout faire. Ce qui laisse penser qu'à Moscou, tout est interdit.

L'itinéraire du voyageur soviétique est composé de lieux qui abritent la mémoire révolutionnaire. Ceux-là sont conservés intacts mais tout le reste doit être refait. Pour raviver l'esprit révolutionnaire des Français, ils veulent transformer Notre-Dame en cinéma, puis partager tous les biens de Versailles avec le peuple avant de raser les châteaux. En résumé, ils s'approprient l'espace de l'étranger et se laissent rêver et imaginer une nouvelle révolution à Paris, qui serait menée par les ouvriers. Les écrivains soviétiques descendent même dans les rues pour manifester à leurs côtés mais ils aspirent à des événements d'une plus grande envergure.

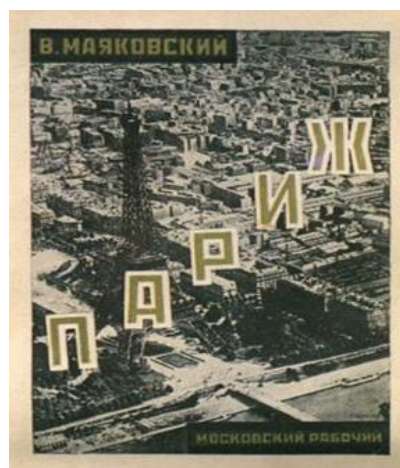
c. En métro jusqu'à la tour Eiffel

Dans la figure 24 nous pouvons voir une illustration schématique de la tour Eiffel qui accompagne le poème de Maïakovski « Discussions avec la tour Eiffel ». On a l'impression qu'elle cohabite avec l'ours russe souriant, placé légèrement devant. En 1925, la tour Eiffel apparaît sur la couverture du recueil de poèmes *Paris*. Le montage photographique réalisé par Alexandre Rodtchenko (1891-1956) donne une représentation très sombre de Paris. Une déclinaison de blanc, noir et gris correspond à la représentation politisée et militante de Paris de Maïakovski. Le titre écrit en lettres russes semble écraser la photographie de la ville.

Figure 24. L'ours russe devant la tour Eiffel



Figure 25. Couverture du recueil *Paris*



Source : Maïakovski, Vladimir, *Pariž (stixi)*, (*Paris (poèmes)*), Moscou, Moskovskij rabočij, 1925.

Après cette publication, les figurations iconographiques de ce monument célèbre dans le monde se font rares. Une exception à ces règles – les livres pour enfants. En 1929, V. Maïakovski s'engage à présenter l'étranger aux enfants soviétiques. Pour cela il publie le livre *Lis cela et parcourt le monde de Paris jusqu'à la Chine*.¹ Contrairement aux livres pour adultes, ici les pages sont colorées. Les illustrations sont faites par Petr Alkrinsky (1892-1961). Sur la couverture du livre, l'image de gauche, nous observons la tour Eiffel avec le titre du livre inscrit avec des lettres dansantes. Cette présentation est plutôt joyeuse et l'angle de vue inattendu : cela donne l'impression de survoler la tour Eiffel. En revanche, sur l'image de droite tout est figé et dominé par la mort à cause de la centralité du mausolée et la figure de Lénine. Il y donc

¹ Le titre en russe : *Прочти и катай в Париж и Китай*. Un dessin-animé a été réalisé et diffusé avec ce titre dans les années 1960. Il est totalement inspiré de l'ouvrage de Maïakovski. Cf. Maïakovski, Vladimir, *Pročti i kataj v Pariž i Kitaj*, (*Lis cela et parcourt le monde de Paris jusqu'à la Chine*), Moscou, Gosizdat, 1929. (pas de traduction en français)

une opposition entre d'un côté une représentation aérienne de Paris, et de l'autre, un graphisme classique.

Figure 26. Couverture et début du poème



Source : Maïakovski, Vladimir, *Pročti i kataj v Pariž i Kitaj, (Lis cela et parcourt le monde de Paris jusqu'à la Chine)*, Moscou, Gosizdat, 1929.

Les couleurs dominantes sont le vert et le rouge. Il y a bien sûr des raisons techniques à cela. En URSS dans les années 1920 pour l'impression en couleurs on utilisait des procédés de synthèse soustractive qui permettaient d'obtenir les couleurs rouge et verte. Mais le rouge est aussi la couleur fortement présente en Russie, puis en URSS. La symbolique rouge est omniprésente dans la société soviétique, tout comme dans les œuvres artistiques et littéraires.

Figure 27. « Au centre de Paris il y a une tour effroyablement haute »



Source : Maïakovski, Vladimir, *Pročti i kataj v Pariž i Kitaj, (Lis cela et parcourt le monde de Paris jusqu'à la Chine)*, Moscou, Gosizdat, 1929, p. 4-5.

Le choix du vert est moins évident car c'est la couleur de l'espérance et de la liberté, à laquelle aspirent les Soviétiques lorsqu'ils dépassent leurs frontières. Dans le poème et les images qui

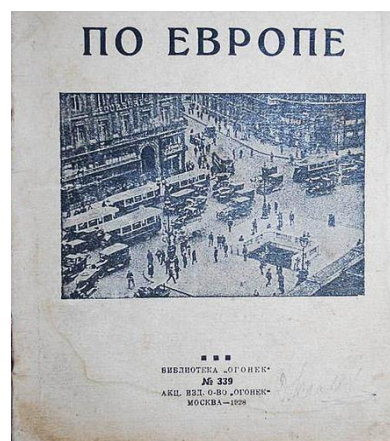
apparaissent dans la figure 27, Maïakovski confirme sa lecture binaire de Paris : « *le riche vit bien et le pauvre beaucoup moins bien.* » À la fin des années 1920 la tour Eiffel quitte les couvertures des livres sur Paris. Elle est alors remplacée par espace clos mais commun – le métro parisien.

Dans l'ouvrage de Véra Inber le chapitre 8 est nommé « La vie du point de vue de la Tour Eiffel ».¹ Elle décrit dans cette partie du récit son voyage en métro jusqu'à la tour Eiffel. Le déplacement jusqu'à la tour Eiffel apparaît comme un voyage dans le voyage. Il est plus important et occupe plus de place dans le récit que la description de la tour Eiffel. La tour Eiffel en elle-même est rejetée au second plan.

« Il faut passer cinquante minutes dans le métro pour arriver au centre : un voyage complet avec des escales, des aventures et des souvenirs : « Est-ce que vous vous souvenez dans cette station il s'est passé ça. » Pendant ce voyage les wagons du métro sortent plusieurs fois à la surface. Le métro ne connaît pas d'entre deux : il est soit sous la terre, soit par-dessus. Le métro s'envole au-dessus du fleuve. L'eau s'écoule doucement en-dessous [...] Plus on est près de l'objectif, plus c'est étroit. Les foules s'écoulent en vague dense sur les marches pour rejoindre les bassins marrons des wagons. »²

L'auteure met en lumière le progrès technique de Paris à travers la description du métro. C'est la mobilité qui est valorisée. Tout ce qui est fixe appartient au passé et apparaît dénué d'intérêt aux yeux des écrivains soviétiques. Efim Zozulya va lui aussi accorder de l'importance au métro. Sur la couverture de son ouvrage nous observons une photographie d'une rue parisienne avec le métro et d'autres moyens de transports – des voitures et des bus. Le trafic est surchargé. Les gens sont également présents, ils se déplacent, personne n'est statique.

Figure 28. Couverture du livre *À travers l'Europe*



Source : Zozulya, Efim, *Po Evrope*, (*À travers l'Europe*), Moscou, Biblioteka Ogoniok, n°339, 1928.

¹ « Жизнь с точки зрения эйфелевой башни ».

² Inber, Véra, *Amerika v Pariže*, (*Amérique à Paris*), Moscou, Xudožestvennaja Literatura, 1965. (1928) (pas de traduction en français) p. 41 : « Езды туда от центра пятьдесят минут метрополитеном : целое путешествие с пересадками, приключениями и воспоминаниями : « А помните, на такой-то станции случилось то-то ». В течение этого путешествия метро несколько раз выходит на поверхность. Оно не знает середины : оно идёт или под землёй, или над ней. Метро летит над рекой. И тогда под ним течёт вода [...] »

« Чем ближе к цели, тем теснее. Люди текут густой волной по лестницам с тем, чтобы влиться потоком в коричневые резервуары вагона. »

Au début des années 1930 la tour Eiffel fait son retour dans les ouvrages sur Paris. Dans l'œuvre d'Ilya Ehrenbourg, *Mon Paris* (1933), la tour Eiffel – monument emblématique de Paris est pour la première fois évoquée dans le chapitre 32¹ qui lui est entièrement consacré. C'est l'avant dernier chapitre du livre.

« La tour Eiffel ce n'est pas seulement un bâtiment qui se situe dans tel ou tel quartier, elle fait partie intégrante du paysage parisien. Elle se montre par surprise au bout d'une ruelle sale, au-dessus des toits enfumés, parmi les terrains vides, au milieu de la pauvreté touchante des banlieues parisiennes. Elle était pensée comme un poème, construite comme une curiosité pour une exposition et reçue telle une absurdité. Elle est devenue l'allégorie de la vie. Ce n'est plus possible d'imaginer Paris sans elle.

Dans la ville où chaque pierre est un hiéroglyphe, où chaque personne – une momie, cette tour est parue comme une jeune fille, joyeuse et irrespectueuse. En la regardant les gens pensaient que Paris ne pouvait pas s'arrêter à la place de la Concorde près de l'obélisque égyptien.

Comme tous les bâtiments qui s'élèvent haut, elle a paru au début inutile et moche. Les peintres et les poètes exigeaient sa démolition. Les habitants raisonnables protestaient – à quoi bon sert cette tour ? Elle est née bien avant le télégraphe. Elle s'est révélée une excellente station de radio. Les poètes et les peintres ont fait d'elle un objet de culte. Des centaines de poèmes lui ont été consacrés. Elle a nourri les débats bien loin de Paris et on pouvait voir son nom dans les revues soviétiques de 1920, quand les constructivistes russes essayaient de révolutionner non seulement le monde, mais aussi les chaises et les pantalons. »²

La tour Eiffel apparaît à l'arrière-plan de la photographie. Le choix du lieu pour la prise n'est pas anodin. L'auteur a choisi de s'éloigner du centre historique de Paris afin d'éviter les lieux communs. Il nous montre un autre aspect de la ville, en construction, non achevé. Le premier-plan est occupé par un terrain en construction sur lequel se trouve l'unique personnage de l'image, un ouvrier au travail. Son projet ne se limite pas à la simple construction de l'immeuble. Le photographe soviétique l' imagine en train de construire un

Figure 29. La tour Eiffel



Source : Ehrenbourg, Ilya, *Moj Pariž*, (Mon Paris), Moscou, Izogiz, 1933, p. 225.

¹ « Эйфелева башня ».

² Ehrenbourg, Ilya, *Moj Pariž*, (Mon Paris), Moscou, Izogiz, 1933. (pas de traduction en français) p. 226 : « Эйфелева башня не просто сооружение, находящееся в таком-то квартале, это неотъемлемая часть парижского ландшафта. Она показывается неожиданно в конце какой-нибудь грязной улочки, над полями прокопченных крыш, среди пустырей, в трогательной нищете парижских окраин. Она была задумана, как поэма, построена, как выставочная диковина и встречена всеми, как нелепость. Она стала самой жизнью. Париж с ней теперь не разлучить. В этом городе, где любой камень – иероглиф, где любой человек – мумия, эта башня сошла за девчонку, весёлую и непочтительную. Глядя на неё, люди думали, что Париж не может закончиться на площади Согласия у египетского обелиска. Как всё высокое, она показалась сначала и бесцельной, и безобразной. Художники и поэты требовали, чтобы её снесли. Рассудительные обыватели возмущались – к чему эта башня? Она родилась задолго до безпроволочного телеграфа. Она оказалась превосходной радиостанцией. Поэты и художники сделали из неё предмет поклонения. Ей посвятили сотни поэм. Она стала аргументом в спорах далеко за пределами Парижа и её имя можно было встретить в советских журналах 1920 года, когда русские « конструктивисты » пытались переделать не только мир, но также стулья и штаны. »

avenir meilleur pour la société française. Ainsi, tout ce qui se trouve derrière cette place centrale, la tour Eiffel incluse, est amené à disparaître dans un avenir proche car la reconstruction est déjà entamée. La tour Eiffel appartient au passé de Paris. Désormais son rôle dans la vie est sujet à caution.

« À chaque fois quand je la vois de loin, dans le brouillard parisien, j'ai envie de la saluer, ne pas enlever mon chapeau cérémonieusement, non, mais dire bonjour tout simplement, comme à une bonne amie. Je ne sais pas si elle est bien placée pour représenter notre avenir. Il me semble qu'elle révèle plutôt les souvenirs. En revanche, si Notre-Dame de Paris est un souvenir historique, la tour Eiffel est un souvenir personnel, le mien et celui de ma génération. Est-ce vrai qu'elle est jeune ? Peut-être qu'elle paraît jeune à cause du voisinage avec l'Obélisque de Louxor ? Peut-être qu'elle a déjà intégré non seulement l'esprit des contemporains mais aussi l'académie ? »¹

Même si Ehrenbourg affirme que la tour Eiffel appartient au passé il reste sentimentalement attaché à cet édifice. C'est une construction récente montée pour l'exposition universelle de 1889. À l'époque, il s'agissait de la plus haute tour européenne mais les Soviétiques vont construire la tour Ostankino (1963-1967) qui fera deux fois la taille de la tour Eiffel. D'autres monuments, par exemple Notre-Dame discuté par V. Maïakovski ont selon lui moins de chances d'être reconvertis. Ainsi, il entre en correspondance intertextuelle avec le jeune poète de l'Union socialiste. Il dialogue avec Maïakovski des possibles aménagements de ces monuments, qui ne seraient plus considérés que dans leur dimension esthétique. Ils proposent de travailler sur leur aspect utilitaire.

« Maïakovski disait que la révolution allait transformer Notre-Dame de Paris en cinéma. Mais la cathédrale n'est pas faite pour cela – la projection serait de mauvaise qualité, sans parler de l'acoustique. Il est évident qu'un slogan proactif serait plus approprié que la publicité des « meilleurs cabriolets » sur la tour Eiffel. Mais il est peu probable que la nouvelle société soit obsédée par la volonté d'accommoder et de conformer. Elle va sans doute construire d'autres villes à une distance respectueuse de ces contrées magnifiques mais rassis. La distance va être dictée par la piété et la prévention. Alors l'obélisque de la place de la Concorde et la tour Eiffel vont sans doute paraître comme des constructions d'une même époque. »²

¹ Ibid., p. 226-227 : « Всякий раз, когда я вижу её вдаль, среди серого парижского тумана, мне хочется с ней поздороваться, не снять церемонно шляпу, нет, поздороваться запросто, как с доброй знакомой. Я не знаю, вправе ли она представлять наше будущее. Мне она кажется скорей воспоминанием. Но собор парижской богородицы это историческое воспоминание, а Эйфелева башня это воспоминание моё личное, моё и моего поколения. Правда ли, что она ещё молода? Может быть, она только кажется молодой от соседства с египетским обелиском? Может быть она уже вошла не только в сознание современников, но и в академию? »

² Ibid., p. 227 : « Маяковский говорил, что революция превратит собор парижской богородицы в кинематограф. Но собор построен не для этого – получится плохая проекция, не говоря уж об акустике. Конечно, на Эйфелевой башне боевой лозунг революции куда пристойней, нежели справка о « наилучших кабриолетах ». Но вряд ли новое человечество будет одержимо страстью приновлять и приспособлять. Оно наверное будет продиктовано, как пиететом, так и профилактикой. Тогда может быть покажутся ровесниками и обелиск на площади Согласия и Эйфелева башня. »

Pour Ilya Ehrenbourg la tour Eiffel est un meilleur support pour la réclame que Notre-Dame. En effet, dans les années 1930 la tour Eiffel acquière une utilité publicitaire qui impressionne les voyageurs soviétiques.¹ Les publicités de Citroën occupent toute la ville de Paris. Une partie du texte de Véra Inber est consacré au poids des entreprises Citroën et de ses voitures en France et dans le monde. L'auteure dénonce la campagne publicitaire de Citroën.

« Après avoir consommé la terre pour la publicité, Citroën est monté dans les nuages. Son regard s'est posé sur la tour Eiffel. La tour, bien même qu'elle ait déjà rempli la fonction de la radio, était encore vierge de toute publicité. Citroën est entré dans la municipalité parisienne avec la proposition de lui céder pour la nuit l'édifice de l'ingénieur Eiffel. »²

Cette campagne est tellement présente dans la ville que les lettres mêmes de Citroën s'affichent la nuit sur la tour Eiffel. Son récit a évidemment pour but de dénigrer Citroën en tant que patron capitaliste. L'auteure est ironique. Partant de la tour Eiffel et de la publicité, elle développe un discours contre le capitalisme, l'exploitation du prolétariat et le chômage.

« Je raconte tout ça pour donner une idée sur Citroën. C'est clair qu'il est merveilleux. Mais entre autres il est également « gentil ». Il a le cœur grand et généreux. Quand le chômage a frappé il a dit : - Dans mes usines il n'y a pas et il n'y aura pas de chômeurs. Et en effet, quand les ouvriers sont retournés au travail après les congés de Noël les portes étaient ouvertes. Le travail les attendait. Seulement dans certains bureaux le salaire a été baissé. Quelques salariés étaient d'accord. D'autres sont partis. »³

Ceci est un exemple de comment le chômage est nié dans les grandes entreprises. On n'emploie pas le mot mais on s'arrange pour embaucher moins et pour payer moins. Ce sont les classes populaires qui souffrent toujours le plus. Le thème du chômage est très important. Pour l'auteure le chômage se présente comme une maladie qui a gagné la ville de Paris.

¹ Kouchner, Boris, *Stolicy Zapada, (Les capitales européennes)*, Moscou, Ogiz, 1931. (pas de traduction de français) p. 2 : « Citroën проявил наивысшую в Париже и во Франции капиталистическую предприимчивость. Даже Эйфелеву башню он сумел использовать в своих интересах. Трёхсотметровая форма башни видна, разумеется со всех точек Парижа. Citroën воспользовался этим для эффективной рекламы. По ночам его реклама горит над всем Парижем. Первая перемена – контур башни обведён белым частым пунктиром, а на вершине тёмнокрасное пламя : Эйфелева башня как факел. Вторая перемена – яркие звёзды на тёмном небе над Парижем. Потом идут в утомительном разнообразии надпись и всякий световой орнамент. Название фирмы горит и блещет, пылает и переливается в буквах величиной в десять – двадцать метров каждая. И все четыре с половиной миллиона парижских жителей да миллион постоянно пребывающих в Париже иностранцев могут одновременно наслаждаться красотой и грандиозностью Citroën-овой затеи. »

² Inber, Véra, *Amerika v Pariže, (Amérique à Paris)*, Moscou, Художественная Литература, 1965. (1928) p. 43 : « Используя землю для рекламы, Citroën поднялся в облака. Его взор упал на Эйфелеву башню. Башня, хотя и выполняла обязанности радиостанции, но в смысле рекламы была ещё совершенно девственна. Citroën вошёл в парижский муниципалитет с предложением уступить ему на ночные часы сооружение инженера Эйфеля. »

³ Ibid., p. 44-45 : « Всё это рассказано для того, чтобы дать представление, каков есть Citroën. Ясно, что он великолепен. Но, кроме всего прочего, он ещё « добр ». У него широкое, великодушное сердце. При наступлении безработицы он сказал : - У меня на моих заводах нет и не будет безработных. И действительно, когда рабочие вышли после рождественских праздников на работу, их не ждали, как это случилось в других местах, закрытые двери. Работа ждала их. Только в некоторых отделениях снизили заработанную плату. Были такие, которые согласились на это. Некоторые ушли. »

« Les Buttes-Chaumont – est un des cœurs de Paris ouvrier : parce qu’il y en a bien plusieurs. En ce moment son cœur bat lentement : il souffre d’une maladie qu’on appelle le « chômage ». La France qui était fière d’être immunisée contre ce type de maladies est néanmoins tombée malade. Au centre-ville la maladie est invisible grâce aux bruits et aux feux. [...] Mais ici... la voilà la fièvre redoutable, [...] »¹

L’auteure s’interroge sur le nombre de chômeurs en France et cite différents types de ce chômage : baisse de salaire, baisse de nombre d’heures – semaine réduite, carences. Tout cela est voilé, on essaie de ne pas parler de chômage. Mais celui-ci conduit tout de même les voyageurs soviétiques à visiter les quartiers pauvres de Paris qui pour eux ont plus d’importance que la tour Eiffel.

d. Les quartiers pauvres de Paris

Ilya Ehrenbourg donne préférence à la représentation des quartiers habités par les ouvriers et les travailleurs pauvres. Parfois ils apparaissent complètement vides : personne ne veut vivre dans ce type d’endroits. De fait, les curiosités, telles que statues, monuments historiques et tout le centre touristique n’apparaissent pas dans les iconographies soviétiques sur Paris. En revanche, un intérêt particulier mais étrange est accordé aux urinoirs publics. Sur la photographie ci-contre à droite la vespasienne figure au premier-plan. Ilya Ehrenbourg a donné à cette image le titre suivant : « La pistière² et ses alentours ». Ainsi, dans la propagande soviétique cette pissotière se substitue aux grands monuments de Paris.

Figure 30. La pistière et ses alentours



Source : Ehrenbourg, Ilya, *Moj Pariž, (Mon Paris)*, Moscou, Izogiz, 1933, p. 77.

« On ne peut pas imaginer les rues parisiennes sans ces cabines en forme de colonne en ferraille. Ces cabines sont tapissées d’affiches : des théâtres, des parfums, des radicaux... Tout en haut il y a un transparent lumineux. C’est écrit que le « chocolat Menier est le meilleur au monde ». Les pieds dépassent en bas. Voici le monument de Paris – ses pissotières. »³

Elle est plus importante que la plupart des monuments et musées car elle existe dans le temps présent. La pissotière est toujours fonctionnelle et utile, vivante. Au lieu d’une grande fontaine

¹ Ibid., p. 42 : « Бют Шомон – одно из сердец рабочего Парижа : потому что у него их несколько. В данное время сердце это бьётся медленно : оно поражено болезнью, именуемой « безработица ». Франция, которая всегда гордилась иммунитетом перед такого рода заболеваниями, всё же захворала. В центре города болезнь не заметна в шуме и огнях. [...] Но здесь... вот она, грозная лихорадка, [...] »

² Il s’agit ici de l’ancienne orthographe de « pissotière ».

³ Ehrenbourg, Ilya, *Moj Pariž, (Mon Paris)*, Moscou, Izogiz, 1933. (pas de traduction en français) p. 178 : « Парижских улиц нельзя себе представить без круглых железных будок. Будки покрыты афишами : театры, духи, радикалы... Наверху светящийся транспарант – там значится, что « шоколад Менье лучший в мире ». Снизу торчат ноги. Это и есть достопримечательность Парижа – его писсуары. »

sur une place d'une beauté opulente et majestueuse, dans le Paris d'Ehrenbourg ce sont les pissotières et les vieilles dames en train de laver leur linge qui se trouvent au centre des grandes places. Nous l'avons vu précédemment avec la scène des blanchisseuses de Paris au bord de la Seine. Leur rapprochement métonymique s'opère grâce à la thématique de l'eau. Par-delà cette symbolique, la pissotière est aussi un lieu culturel et littéraire :

« À l'intérieur les pissotières sont couvertes de littérature – des annonces de médecins douteux, des déclarations d'amour, mais aussi des controverses politiques. On suppose que les gens qui entrent ici, sont attentifs et réceptifs aux mots. Un flyer dit que les radicaux veulent nuire à la France et au franc. Un autre prétend que Coty n'est pas, loin s'en faut un « ami du peuple ». »¹

Mais ce n'est pas tout. Plus loin dans le texte, Ilya Ehrenbourg attribue encore une autre fonction à ce lieu parisien. En effet, c'est un véritable bureau des renseignements, un office de tourisme pour les voyageurs soviétiques. Autrement dit, un lieu où puiser des informations réalistes pour les observateurs de la vie parisienne. C'est un espace de liberté d'expression. On a le droit d'y écrire absolument tout ce qui vient à l'esprit. Même les insultes ne seront pas effacées.

« Il y a aussi des dessins : des schémas maladroits de l'anatomie humaine et du cœur ardent avec des explications : « Margaux est une pute ! » Peut-être que le peintre qui a dessiné le cœur a raison. En tout cas « le premier cabinet médical du monde » promet de « soigner tous les désespérés » de tous les maux inédits. Malheureusement je ne suis pas familier des statistiques municipales et je ne peux pas donner le nombre précis de ces établissements. À vue d'œil, il y en a beaucoup – presque à tous les coins de rue. On peut expliquer ce phénomène à l'aide de la psychologie, plutôt que de la physiologie. Ça peut rappeler les chiens qui lèvent la patte arrière près de chaque lampadaire. Il n'y a rien à dire, les Parisiens adorent ces cabines arrondies. »²

L'écrivain est particulièrement attentif aux publicités des cabinets médicaux. Les Soviétiques étaient en effet nombreux à se rendre en France pour des raisons de santé. Le voyageur ne pouvait évidemment pas s'attarder sur l'inefficacité du système de santé soviétique mais il a trouvé le moyen de le mentionner. Après avoir donné lecture de la paroi de la pissotière qui se donne à lire comme un guide touristique, Ilya Ehrenbourg sort de la cabine pour découvrir le quartier de Belleville.

¹ Ibid., p. 178 : « *Внутри писсуары покрыты литературой – рекламами подозрительных докторов, сентиментальными признаниями, а также политической полемикой. Предполагается, что люди, которые заходят сюда, сосредоточены и восприимчивы к слову. Один листок говорит, что радикалы хотят погубить Францию и франк. Другой уверяет, что Коти отнюдь не « друг народа ».* »

² Ibid., p. 178-179 : « *Здесь же рисунки : неумелые справки по человеческой анатомии и пылающее сердце с пояснением : « Марго стерва ! » Может быть художник, изобразивший сердце, и прав. Во всяком случае « первый в мире медицинский кабинет » клянётся, что он то « спасает даже отчаявшихся » от всех секретных заболеваний. К сожалению я не знаком с муниципальной статистикой и не могу в точности указать количество этих учреждений. Судя на глаз, их очень много – чуть ли не на каждом углу. Объяснение этого феномена надо искать скорее в психологии, нежели в физиологии. Можно вспомнить о кобелях, которые не пройдут мимо фонаря, не подняв при этом задней лапы. Слов нет, парижане обожают круглые будочки. »*

Son récit sur Belleville débute par une traduction littérale de son nom pour les lecteurs soviétiques : « *belle ville* ». Une « *ville* » à l'intérieur de la ville de Paris. Si Paris était représentée sous la forme d'une poupée russe, Belleville serait la plus petite des poupées, celle qu'on découvre en tout dernier. L'attente de la révélation permet de faire monter l'émotion. Comme pour les quais de Seine, l'image des escaliers,¹ que l'on descend sert d'entrée dans ce quartier. Cette organisation verticale de l'espace avec un haut et un bas est fréquente dans le récit sur Paris de l'Entre-deux-guerres – Paris est en-dessous.

Figure 31. Belleville



Source : Ehrenbourg, Ilya, *Moj Pariž, (Mon Paris)*, Moscou, Izogiz, 1933, p. 73.

« La rue des émigrés juifs – le simulacre de Nalewki varsovien. La rue « Sidi » – est aux Arabes. Les Polonais, les Italiens, les Espagnols. Les chambres meublées et bien sûr de nouveau la poésie cruelle des nominations : « Hôtel Acacia », « Hôtel Pékin », « Hôtel de l'Océan ». Dans les mesures se promènent les punaises de lit et les enfants, la fumée dans la cuisine, les couches, la propriétaire avec sa voix basse et sa facture impayée, la vie d'un salaire à l'autre, avec en fond sonore les injures des voisins, les gémissements de l'agent de service, qui a son flow et sa nostalgie, et les cris de sirène à l'aube : c'est l'heure d'aller au boulot ! »²

Belleville est le foyer de tous ceux qui ont été obligés de quitter leur pays. La mention du peuple juif présent dans ce quartier renvoie implicitement à la figure de l'écrivain qui a lui-même connu à plusieurs reprises des périodes d'immigration au cours de sa vie et a par le passé cherché refuge dans ce quartier.

Efim Zozulya se promène au quartier Latin, rue Mouffetard. En sortant du Panthéon il se dirige contre toute attente vers un café pour les sans-abri.

« Pour quelques centimes ils peuvent y passer la nuit. De l'extérieur ce lieu ressemble à tous les autres bistrot – bien entendu, pas spécialement confortable. Des hommes, des femmes, des adolescents sont assis là à de nombreuses tables. Le sommeil irrésistible engourdi leurs mains et leurs têtes. Il y a quelque chose dans tout cela qui rappelle les wagons de train de troisième classe à l'époque tsariste. [...] C'est un « café » étrange. Beaucoup ont les jambes sur les chaises, d'autres ont tendu les jambes devant en reposant les talons et les semelles sur les chaises voisines pour couvrir le vide. C'est pratiquement un refuge officiel, mais il « prétend » être un café. »³

¹ Ibid., p. 76 : « Бельвилль круто спускается вниз : лестницы, отвесы, графика черепиц и булыжников. »

² Ibid., p. 76-78 : « Улица еврейской голи – сколок варшавских Налевок. Улица « сиди » – арабов. Поляки, итальянцы, испанцы. Меблирашки и, конечно, снова жестокая поэзия имён : « отель Акации », « отель Пекин », « отель Океан ». В каморках спуют клопы и дети, кухонный чад, пелёнки, хозяйка с угрюмым басом и с неоплаченным счётом, жизнь от получки до получки, под брань соседей, под оханье коридорного, у которого флюс и ностальгия, под предрассветные вопли сирены : пора на работу! »

³ Zozulya, Efim, *Iz Moskvy na Korsiku i obratno, putevye vpečatlenija, (Un aller-retour en Corse, impressions de voyage)*, Saint-Pétersbourg, Priboj, 1928. (pas de traduction en français) p. 25 : « За несколько сантиметров им разрешается сидеть в нём всю ночь. Внешне кафе имеет вид обыкновенного бистро – не особенно,

En Russie soviétique, il n'y a officiellement pas de sans-abri donc la référence qui est faite par l'auteur renvoie à l'Empire russe : « *Devant ces gens malheureux endormis il y a des shots et des verres avec toute sorte de cochonnerie qu'ils sont obligés d'acheter pour y passer la nuit. C'est d'une hypocrisie remarquable. Deux policiers se trouvent à l'entrée et ils observent attentivement chaque personne qui entre et qui sort.* »¹ Elle souligne l'évolution de la société en URSS et *a contrario* le caractère anachronique de Paris, qui appartient au passé.

Avec les descriptions des cafés et d'autres lieux qui font partie de la vie quotidienne des Parisiens, les écrivains soviétiques changent la structure habituelle des récits de voyages. Généralement, les récits de voyages sont une découverte de l'exotisme, de l'extraordinaire. Les Soviétiques se concentrent au contraire sur la vie ordinaire et dressent un portrait humain, complet de la société française décadente de l'Entre-deux-guerres. Leur approche du banal, s'appuie sur les observations des activités relevant du domaine du travail et du divertissement qui seront évoquées dans le chapitre suivant.

разумеется, комфортабельного. За многочисленными столиками сидят мужчины, женщины, подростки. Неодолимый сон сковывает их руки и головы. Что-то есть во всём этом от нашего вокзала третьего класса в царские времена. [...] Странное « кафе ». Ноги у многих поджаты, а у многих вытянуты вперёд, упираясь каблуками и подмётками в соседние стулья и зияя дырами. Это почти официальная ночлежка, но она « делает вид » кафе. »

¹ Ibid., p. 25-26 : « *Перед несчастными спящими людьми стоят рюмочки и стаканчики со всевозможной дрянью, которую в принудительном порядке нужно купить, чтобы провести здесь ночь. Лицемерие поразительное. Снаружи у полукруглых дверей стоят двое полицейских и внимательно оглядывают каждого входящего и выходящего.* »

2.2.3 La vie quotidienne dans l'organisme urbain de Paris

a. Les moyens de transport

Le réseau urbain et notamment les transports occupent une place importante dans les impressions des voyageurs soviétiques. E. Ponomariev – un chercheur spécialiste des récits de voyages soviétiques de l'Entre-deux-guerres indique dans son ouvrage que, plus que la diffusion des idées révolutionnaires, l'analyse de la révolution industrielle en France était en fait le but premier de la diplomatie soviétique naissante.¹

« Le récit de voyage sur l'Europe doit avant tout faire le point sur l'organisation de la production. En effet, la rationalisation de la production – est un des fondements idéologiques essentiels des autorités soviétiques dans le contexte du redressement de l'industrie. De plus, l'auteur du récit doit démontrer avec des arguments idéologiquement corrects pourquoi la société bourgeoise décadente dispose des techniques de pointe. »²

V. Maïakovski est le premier à évoquer le sujet :

« Dans ce flamboiement,
Scarabées
De toutes marques,
Les automobiles –
Bourdonnent. [...] »³

Dans son œuvre le développement impressionnant des technologies est contrebalancé par la platitude de la vie culturelle et philosophique : « *Je passe d'une peinture à une autre. Je recherche une découverte quelconque. J'attends de voir une nouvelle forme d'expression picturale. Je veux saisir ce qui inquiète le Paris contemporain à travers ces tableaux. J'examine les signatures dans l'espoir de trouver des nouveaux noms. C'est peine perdue.* »⁴ L'auteur exprime sa désillusion face à cette absence de formes nouvelles dans l'art. En URSS, les années qui ont suivies la Révolution étaient propices à la création. V. Maïakovski compare le constructivisme soviétique au cubisme français afin d'insister sur l'importance de l'art nouveau

¹ Ponomariev, Evgueni, *Tipologija sovjetskogo putešestvija : « Putešestvie na Zapad » v literature mežvoennogo perioda, (Typologie du voyage soviétique en Occident dans la littérature des années 1920-1930)*, Saint-Pétersbourg, Izdatel'stvo SPbGUKI, 2014. p. 169 : « *Импорт машин и технических идей – первоочередная задача ранней советской дипломатии. Не менее важная, чем экспорт революции.* »

² Ibid., p. 169-170 : « *Европейский очерк должен, во-первых, рассказать читателю об организации производства на Западе : рационализация производства – одна из основных идеологических установок советской власти в области возрождения промышленности. Во-вторых, очерк должен идеологически аргументировать, почему отсталое буржуазное общество обладает передовой техникой.* »

³ Maïakovski, Vladimir, *Polnoe sobranie sočinenij v 13ti tomah, Stixotvorenija, Poëmy, Agitlubki i Očerki, (Œuvres complètes en 13 tomes, Vers, poèmes, textes de propagande et essais (1922-1923)*, t. 4, Moscou, Goslitizdat, 1957. <https://www.litmir.me/bd/?b=180792>, (consulté le 27/12/2016). « *В огне жуками всех систем жужжат автомобили.* »

⁴ Frioux, Claude, *Du monde j'ai fait le tour : poèmes et proses*, Paris, la Quinzaine littéraire-L. Vuitton, 1997. p. 86 : « *Перекидываюсь от картины к картине. Выискиваю какое-нибудь открытие. Жду постановки новой живописной задачи. Добиваюсь в картине раскрытия лица сегодняшнего Парижа. Заглядываю в уголки картин – ищу хоть новое имя. Напрасно.* »

– de l’art au service de la Révolution. Selon lui, une révolution artistique pourrait avoir lieu en France, mais il faudrait qu’elle s’accompagne d’un renversement idéologique. Dans les années 1920, les dirigeants soviétiques n’ont pas tous abandonné l’espoir d’une révolution universelle. D’autres peuples, même en Occident auront peut-être leur chance et pourront mettre en valeur les progrès technologiques au service d’une idéologie communiste.

Les voitures sont partout : dans les rues, dans les vitrines et dans les publicités. Des publicités électriques s’illuminent la nuit, ce qui est tout à fait nouveau dans cette deuxième décennie du XX^{ème} siècle. La technicisation de la vie a modifié profondément l’apparence de Paris, ce qui sera très critiqué dans l’ouvrage de B. Kouchner, soit dès la fin des années 1920. Il observe que le transport est beaucoup plus développé en Europe qu’en Union soviétique et que les automobiles font partie intégrante du paysage parisien : « *Si l’industrie mondiale florissante d’automobiles, présentée à l’exposition dans le Grand Palais, se développe avec un tel succès encore dix ans, toute la population active de l’humanité aura sa propre automobile, comme aujourd’hui tout le monde a sa paire de chaussures.* »¹ D’après B. Kouchner, en fournissant de grands efforts il est possible de rattraper ce retard technologique en URSS. Une telle motorisation de la ville a cependant son revers et ses limites. La circulation des automobiles expose les Parisiens à des dangers mortels, qui sont énumérés dans une revue soviétique qui porte le nom *Za rulem – Au volant*² et publie un numéro sur les automobiles tous les mois à partir de 1928. Mikhaïl Koltsov, Vladimir Maïakovski, Lev Nikouline et bien d’autres écrivains-voyageurs ont consacré de brefs articles aux nouveautés du marché automobile français. *Le cocher motorisé*³ est le titre du compte rendu du dernier écrivain cité, L. Nikouline, qui observe le travail des chauffeurs de taxi dans la ville de Paris et évoque entre autres choses les accidents de route.

« Les roues de devant du taxi sont prises en remorque. Le taxi et le camion ressemblent à des scarabées qui sont en train de se battre. Il y a eu un « accident »⁴ apparemment. Quand le marchepied est écrasé – on parle d’un « accident ». Lorsqu’il y a collision de deux trains de messagerie avec des centaines de morts et de blessés – c’est aussi un « accident ». Il y a cent cinquante mille voitures en tout dans la ville dont vingt mille qui se bousculent tous les jours dans un seul et même lieu autour de la place de l’Opéra. Ce qui est étonnant c’est qu’il y a bien moins d’« accidents » que je ne l’imaginais.

¹ Kouchner, Boris, *Stolicy Zapada, (Les capitales européennes)*, Moscou, Ogiz, 1931. (pas de traduction de français) p. 7 : « *Если цветущая мировая автомобильная промышленность, представленная и показанная на выставке в Большом дворце, успешно проработает в течение ещё только 10 лет, то всё активное и движущееся человечество будет посажено на колёса, и автомобильные шины станут самым распространённым видом человеческой обуви.* »

² « За рулём. »

³ « Извозчик с мотором. »

⁴ Le mot français est transcrit en russe dans le texte d’origine.

Quand il pleut, les Parisiens prévoyants et attentionnés demandent au chauffeur de conduire le plus doucement possible. Quelques minutes après vous comprenez ce que cela signifie. Sur l'asphalte humide et lisse comme un miroir les automobiles font des pirouettes incroyables et inattendues. Ici même vous pouvez admirer la carrosserie d'une voiture prestigieuse pliée comme une boîte d'allumettes. La voiture a heurté la lanterne à gaz et elle l'a brisé comme un bouleau fin. Dans une demi-heure un fourgon mortuaire, tel un catafalque ambulante, arrivera pour atteler le véhicule et l'amener au garage ou directement au cimetière. [...]

Il ne faut pas avoir peur des accidents : chaque voiture est assurée, le policier va établir le protocole et l'assurance remboursera les frais. Il est beaucoup plus dangereux de renverser quelqu'un. Vous risquerez votre « carte grise »¹ – le certificat de capacité pour la conduite des véhicules. »²

Le « permis de conduire » est apparu en France en 1922 et il a fallu attendre quelques années pour qu'il soit généralisé. Boris Kouchner et Lev Nikouline mettent en garde la population soviétique en soulignant qu'avec un tel trafic et l'étroitesse des rues tout peut vite tourner à la catastrophe. Par conséquent, l'URSS doit rattraper le retard en matière automobile mais également transformer l'environnement urbain afin qu'il soit adapté à la voiture.

Dans les récits de voyages des années 1930 le métro est mentionné dans la continuité du chapitre sur l'automobile. Selon les Soviétiques il suit le même schéma d'évolution. Le chapitre 11 intitulé les « « Tripes » de Paris »³ dans l'œuvre de Véra Inber est consacré aux différents moyens de transport : chevaux, automobiles, métro.

« [...] bien en-dessous des ruelles parisiennes il y a une toute autre vie, pas moins bruyante que celle qui est à la surface. Dans les rues et en bas, le créneau le plus bruyant est entre 18 et 19 heures. Les automobiles sont bloquées dans le trafic et les conducteurs s'énervent : « Eh ! Vous devant ! Avancez ! » Mais ceux qui sont devant restent à leurs places car d'autres les empêchent d'avancer. Les tramways et les bus sont remplis. Il n'y a pas un seul cheval. Il n'y a plus que cinquante fiacres à Paris. Il est formellement interdit aux cochers d'acheter de nouveaux chevaux. Les particuliers ne sont bien sûr pas concernés par cette proscription. Ces derniers peuvent s'amuser comme ils le souhaitent. Il y a des familles à Paris pour qui c'est troublant d'avoir une automobile – c'est trop accessible et trop démocratique. C'est dans ce type de familles qu'il y a encore des chevaux. Parfois, dans

¹ Le mot français est transcrit en russe dans le texte d'origine.

² Nikouline, Lev, « Izvožčik s motorom », (« Un cocher à moteur »), *Za rulem*, n°9, décembre 1928, p. 32-34. p. 32 : « Передние колеса такси подтянуты лебедкой кверху, и такси и грузовик похожи на сцепившихся жуков. Повидимому, произошел « аксидан ». Машине смяли подножку — « аксидан ». Столкновение двух курьерских поездов с сотней убитых и раненых — тоже « аксидан ». В городе сто пятьдесят тысяч машин, из них двадцать тысяч толкуются каждый день в одном и том же месте вокруг площади Оперы, и удивительно только то, что « аксиданов » гораздо меньше, чем следовало ожидать. Когда же идет дождь, осторожные парижане, нанимая такси, трогательно уговаривают шофера ехать возможно тише. Несколько минут спустя вы понимаете, что это значит. На мокром, отполированном, как зеркало, асфальте машины делают удивительные и неожиданные туры. Тут же можете полюбоваться смятым, как спичечная коробка, кузовом дорогой машины. Машина ударила о газовый фонарь и сломала его, как тонкую березку. И через полчаса к машине подъедет погребальный грузовик, катафалк с лебедкой, зацепит ее и потащит в ремонт, или прямо на кладбище. [...] Помять машину, это — не страшно : каждый автомобиль застрахован, полицейский составит протокол, и страховое общество вернет убытки. Гораздо опаснее переехать человека. За это отнимают « карт гри » — серый билет — разрешение на право езды. »

³ « « Нутро » Парижа ».

une rue silencieuse et calme, où les rideaux sont toujours bien tirés aux fenêtres des maisons, on peut apercevoir une vieille dame installée dans un confortable landau. Elle a un boa autour du cou et un voile sur le visage (complètement démodés). Le cocher porte une cape. Il est vieux lui aussi. Le cheval est également d'une autre époque – il n'avance pas vite. Tous les trois désapprouvent le monde. Et ils le perçoivent probablement comme quelque chose d'horrible, dominé par la peur, les ringards et les automobiles. »¹

Ce sont les plus précaires qui empruntent le métro pour leurs déplacements quotidiens. Une échelle sociale du haut vers le bas peut être imaginée – les bourgeois sur les chevaux, la classe moyenne en automobiles et la classe populaire dans le métro. Ce thème de transport invite ainsi à une analyse marxiste de la situation économique. Comme pour la préfecture et les quais de Seine, la découverte d'un nouveau lieu est annoncée par l'image de l'escalier.

« Mais si c'est bondé et troublant dans les rues parisiennes, ça ne l'est pas moins en-dessous. Il y a le métro. Et le métro c'est un monde à part entière. Presque ¼ des Parisiens passent au moins 45 minutes dans le métro... Vous empruntez un escalier pour descendre. Ici l'air est âpre. C'est opprimant quand on n'est pas encore habitué. C'est un air sans pluie, sans soleil et sans vent. De temps en temps un courant d'air chaud pollué ressort par les grilles situées au niveau de la voirie. C'est le métro qui recrache l'oxygène épuisé – le dioxyde de carbone. »²

Le métro n'est pas seulement un moyen de transport mais aussi un lieu d'habitation. Les descriptions du métro parisien permettent à l'auteure d'évoquer les conditions de vie et de travail des poètes – de véritables habitants souterrains.

« En hiver, quand il fait très froid, il y a des gens qui passent toute la journée dans le métro loin de leur studio non chauffé. Parfois ça peut être un chômeur, parfois, un poète. Les poètes s'y réchauffent les mains pour pouvoir tenir leurs plumes. Les temps changent...

¹ Inber, Véra, *Amerika v Pariže, (Amérique à Paris)*, Moscou, Xudožestvennaja Literatura, 1965. (1928) (pas de traduction en français) p. 55-56 : « [...] глубоко под парижскими улицами протекает своя жизнь, не менее шумная, чем на его поверхности. На улицах и под улицами шумнее всего от шести до семи часов дня. Автомобили стоят, тесно прижавшись друг к другу, и вопят неистово : « Эй вы, передние, продвигайтесь же! » Но передние не продвигаются : им, в свою очередь, мешают другие. Трамваи и автобусы переполнены. Лошади не видно ни одной. В Париже осталось всего каких-нибудь пятьдесят фиакров. И город не разрешает никому из этих извозчиков обзаводиться новой лошастью. Конечно, запрещение это не относится к частным лицам. Частные лица могут развлекаться как им угодно. В Париже есть семьи, для которых автомобиль слишком беспокоен, слишком общедоступен, слишком демократичен. В таких семьях водятся лошади. Изредка на какой-нибудь тихой и очень спокойной улице, где в домах всегда прищурены шторы, можно ещё увидеть удобное ландо и в ландо даму, немолодую, в боа на шее, с лицом над вуалью (каких теперь не носят). На козлах кучер в пелеринке, тоже немолодой ; и лошадь, тоже немолодая, двигается не быстро. Все трое неодобрительно смотрят на мир. И, вероятно, он кажется им ужасным, полным страхов, выскочек и автомобилей. »

² Ibid., p. 57 : « Но если на улицах Парижа так тревожно и людно, то не менее тревожно и людно под Парижем. Там есть метро. И метро – это целый мир. Почти три четверти Парижа по крайней мере три четверти часа проводит в метро... Вы сходите по лестнице вниз. Внизу особый воздух, который с непривычки угнетает. Воздух без дождя, солнца и ветра. Иногда на поверхности улицы из решётки дохнет на вас нездоровым теплом, отгоревшим дыханием. Это метро выдохнуло отработанный кислород – углекислоту. »

Autrefois les poètes vivaient au-dessus de la terre, dans les mansardes, à présent ils s'enfoncent sous la terre. »¹

La vie souterraine des auteurs parisiens pauvres peut également servir de métaphore pour évoquer les écrivains soviétiques bannis de l'URSS. Nous reviendrons sur ce point dans le chapitre portant sur les figures qui habitent Paris. Les « tripes de Paris » se composent de plusieurs conduits : ceux du métro, ceux des égouts et enfin ceux des catacombes. Véra Inber va d'ailleurs visiter les catacombes de Paris. À la fin du XVIIIème siècle, pour répondre aux problèmes d'insalubrité dans les cimetières de la ville, les corps furent transférés sous terre. Les vastes carrières souterraines de Paris sont donc habitées entre autres par les héros de la Révolution française.² Au terme de cette expédition souterraine douloureuse la voyageuse est soulagée de regagner la surface et d'y rester.

« Il y a encore un escalier. Cette fois-ci c'est un escalier en colimaçon avec des marches hautes. Après ce froid de tombeau le cœur est impatient de respirer profondément l'air frais. Nous éteignons les bougies : elles ne sont plus utiles. Nous sommes de plus en plus haut. Nous commençons à entrevoir une lueur devant nous. Elle est de plus en plus étincelante. En enfin, – quelle joie ! – l'air frais, des gens vivants, le ciel et le soleil, le soleil, le soleil. Des taxis et des tramways.

- Nous rentrons, – dit mon accompagnateur. – « Prenons » (ainsi disent les Russes de Paris, en traduisant mot à mot), « prenons » le métro. Descendons.

- Non, – dis-je en réponse. – Même si c'est loin et pas pratique du tout, cette fois-ci on va « prendre » le tramway. Je ne veux plus descendre sous terre. »³

Véra Inber est bouleversée – cette visite est symboliquement importante car elle a été témoin de ce que sont devenus les hommes de la Révolution – ceux qui se sont sacrifiés pour l'avenir radieux. C'est le côté obscur du métro qui est ici dévoilé. Malgré ce passage mélancolique, l'image du métro est plutôt positive dans l'ensemble des récits de l'Entre-deux-guerres. Il est un énorme progrès pour l'humanité et les écrivains soviétiques le mettent en valeur.

¹ Ibid., p. 57 : « Зимой, когда очень холодно, есть люди, которые целый день проводят в метро, спасаясь от нетопленной комнаты. Иногда это – безработный, иногда, быть может, поэт. Поэты, которые отогревают там свои пальцы настолько, что могут держать перо. Времена меняются... Раньше поэты обитали над землёй, в мансардах, теперь опускаются под землю. »

² Ibid., p. 59 : « Здесь есть площадки и переулки. Смутные тупики, где округло поблёскивают черепа. Особо пышные ниши, где, склонив голову набок и сложив кости рук на костях колен, сидят целые скелеты. Большая круглая площадь, где посредине (из костей же) сложен не то маленький храм, не то часовня, с колоннами и куполом. Чёрная полоса на потолке образует в этом месте смоляной крест. И всюду кости : черепа и берцы. »

³ Ibid., p. 60 : « И потом опять лестница. Она вьётся, ступени высоки. Сердце, наглотавшись могильного холода, дышит глубоко и жадно. Свечи мы гасим : они больше не нужны. Всё выше, выше. Впереди уже брезжит свет. Он ярче, ярче. И наконец, – о радость! – воздух, живые люди, небо, солнце, солнце, солнце. Такси и трамвай. – Едем домой, – говорит мой спутник. – « Возьмём » (так говорят русские в Париже, переводя с французского), « возьмём » метро. Спустимся вниз. – Нет, – отвечаю я. – Хоть это и неудобно и далеко, но на этот раз « возьмём » трамвай. Снова под землю, о нет... »

Après le métro c'est l'aviation française qui va intéresser Véra Inber. Dans le chapitre 14 – « La société des ailes cassées »¹ elle décrit sa visite de la dixième exposition d'aviation dans le Grand Palais de Paris. Le titre « les ailes cassées » comme on le verra plus loin renvoie à l'expression des « gueules cassées » héritée de la Première guerre mondiale. Dans son introduction, l'auteure partage quelques réflexions sur les oiseaux. Pour elle, les humains devraient à tout prix apprendre à voler. Cette conquête du ciel est nécessaire afin de maîtriser tout le territoire. On peut trouver l'origine du motif du vol au-dessus de Paris dans l'œuvre de Victor Hugo qui dans le livre trois de *Notre dame de Paris*² consacre un chapitre entier à « Paris à vol d'oiseau ». Elle emprunte son vocabulaire et précise que l'idée d'étudier le squelette d'un oiseau dans le but d'emprunter sa capacité à se déplacer dans les airs remonte au Moyen-Âge français. C'est le Paris de 1482 qui est raconté dans l'œuvre de V. Hugo. Son Paris est observé du haut des tours de la cathédrale Notre-Dame de Paris. Quelques siècles plus tard et plus à l'ouest et donc aussi plus près de la tour Eiffel, Véra Inber examine les avions Renault bien mis en avant par les organisateurs de l'événement. En effet, le progrès et le confort sont signalés à égalité avec le risque encouru par des pilotes.

« À l'ombre des ailes, sur une place d'honneur certes, mais un peu sur le côté quand même pour que ça ne saute pas trop aux yeux, il y a un bureau où les réceptionnistes acceptent les frais d'adhésion pour des nouveaux membres de « La société des ailes cassées ». Mais qui sont ces gens qui tiennent les listes et qui parlent au public ? Ils sont modestes mais bien habillés en civil. L'un d'entre eux n'a pas d'oreilles et de nez, le deuxième n'a qu'une narine enflammée à la place du nez. Au lieu du visage – des écailles bordeaux. Cette personne parle bien mais sa voix vient de loin, comme si elle retentissait sous un oreiller. L'autre n'a pas de cou : sa petite tête repose sur les épaules. En plus de cela, il n'a plus qu'un bras et une jambe... Ces deux hommes proposent aux volontaires de s'inscrire à « La société des ailes cassées ». Et il y en a qui le font. Mais ce faisant leurs mains tremblent légèrement lorsqu'ils cherchent ce qu'il faut dans le porte-monnaie et leurs sourires sont gentils mais forcés. »³

Ce sont des anciens aviateurs. Ils ont survécu aux crashes d'avions et à l'incendie qui s'est déclaré une fois au sol – « *Ils sont à moitié brûlés. Ils ne sont vivants qu'à moitié.* »⁴

¹ « Общество сломанных крыльев ».

² Hugo, Victor, *Notre-Dame de Paris*, Paris, Pocket, 2019.

³ Inber, Véra, *Amerika v Pariže, (Amérique à Paris)*, Moscou, Xudožestvennaja Literatura, 1965. (1928) (pas de traduction en français) p. 83 : « Под сенью крыльев, на почётном месте, спору нет, но всё же немного сбоку, чтобы не слишком бросалось в глаза, стоит стол, где принимаются членские взносы и где записываются в члены « Общества сломанных крыльев ». Но кто эти два, сидящие у стола? Они принимают записи и разговаривают с публикой. Они скромно, но хорошо одеты в штатское. Но у одного нет ни ушей, ни носа, а у другого взамен носа одна воспалённая ноздря. Вместо кожи лица – багровая чешуя. Человек этот разговаривает учтиво, но голос звучит как из-под подушки. У другого – нет шеи : странно уменьшенная голова положена на плечи. Кроме того, у него нет руки и ноги... Оба эти человека предлагают желающим записаться в члены « Общества сломанных крыльев ». И желающие записываются. Но при этом они преувеличенно вежливо улыбаются, и пальцы их, вынимая из бумажника членский взнос, слегка дрожат. »

⁴ Ibid., p. 84 : « Они обгорели наполовину, они живы только наполовину. »

« N'est-ce pas une chose cruelle, – dis-je timidement à la jeune femme qui vendait les cartes, – n'est-ce pas horrible d'exiger leur présence ici ? Est-ce que c'est fait dans le but de promouvoir cette association ?

Elle me regardait fixement avec ses yeux gris et tristes.

- Non, répondit-elle, – je pense que c'est tout de même bien qu'ils soient là. Autrement les gens pourraient oublier à quel point c'est dangereux de prendre l'avion.

En quittant le Grand Palais tu peux penser à la lutte difficile que mène l'humanité à la victoire finale. Et la hauteur de « quarante-et-une tours Eiffel » est d'autant plus impressionnante quand tu as vu ce monsieur avec un seul œil. »¹

Les souffrances infligées par la technicisation de la vie et par la Première Guerre mondiale ne sont pas seulement physiques. L'impact est beaucoup plus profond car ces événements cruciaux de l'histoire ont modifié irrémédiablement la vie quotidienne des populations.

Le développement de l'industrie automobile, de l'aviation française et l'extension du métro parisien sont des progrès remarquables que les écrivains soviétiques reconnaissent. Mais ils soulignent toutefois les limites : l'augmentation des accidents mortels et l'accentuation des inégalités sociales (tout le monde ne peut pas avoir une automobile).

b. L' « esprit » de Paris : la vie sur les bancs

Dans l'œuvre de Véra Inber, l'arrivée à Paris ouvre par la description du brouillard. L'écrivaine pénètre dans un espace qui manque de netteté, que l'on peut difficilement appréhender, qui est marqué par la mort et la sueur. Le regard soviétique se brouille dans les volutes du brouillard et c'est à travers ces volutes que la vie parisienne sera observée.

« Quelques mots sur le brouillard parisien. Ils sont différents dans chaque ville. Ils peuvent être de densités, couleurs et résistances variables. Les meilleurs brouillards sont fabriqués à Londres. Le brouillard de Londres enveloppe la ville comme un imperméable. Ni le vent ni la pluie ne peuvent passer à travers. En revanche, la capitale française ne porte pas d'habits aussi peu sophistiqués. Ses brouillards tels des robes de bal cintrées au niveau de la taille fine de la tour Eiffel vont en s'évasant vers le bas... À quoi ressemble l'hiver à Paris ? Les grands boulevards disparaissent sous le suaire de brouillard, les automobiles sont humides à cause de leurs propres pots d'échappement et le crépuscule blême. »²

¹ Ibid., p. 84 : « - Разве это не жестоко, – несмело говорю я девушке, продающей открытки, – разве это не ужасно – заставлять их присутствовать здесь ? Неужели это делается для рекламы общества ? По-моему, это жестоко. Она смотрит пристально грустными серыми глазами. - Нет, – отвечает она, – всё-таки это правильно, что они здесь. А то ведь люди могли бы совсем забыть о том, как это опасно - летать по воздуху. Уходя из Гран Пале, думаешь о том, как труден путь человечества к победам. И высота « сорока одной Эйфелевой башины » становится ещё более потрясающей при мысли о безглазом человеке. »

² Inber, Véra, *Amerika v Pariže, (Amérique à Paris)*, Moscou, Художественная Литература, 1965. (1928) (pas de traduction en français) p. 39 : « Несколько слов о парижском тумане. В каждом городе туманы различны, различной плотности, цветов и прочности. Самые лучшие туманы вырабатывает Лондон. Лондонский туман окутывает город, как непромокаемое пальто. Сквозь него не могут пробиться ни дождь, ни ветер. Но столица Франции одевается не столь примитивно. Её туманы, как бальное платье, спадают со

C'est un climat qui n'est pas sein mais qui mérite cependant le détour. L'observateur décrit la vie dans la ville de Paris. Pour cela il se promène beaucoup dans les ruelles : son regard est externe et ses impressions de voyages sont limitées à la vie en-dehors. La découverte de Paris est facilitée par le fait que les Parisiens vivent beaucoup dehors.

En 1931, Boris Kouchner signalait un partage topographique entre les riches et les pauvres. Les premiers se promènent sur les boulevards Saint-Michel, Saint-Germain et Montparnasse. Ceux-là, qui n'intéressent pas les Soviétiques, errent à Pigalle, sur la place Blanche et rue de la Trinité. Les centres de divertissement de la bourgeoisie parisienne, tels que le quartier latin avec le jardin de Luxembourg et la Fontaine Medici, n'intéressent guère les auteurs-voyageurs soviétiques. Dans le chapitre du livre de B. Kouchner, consacré aux derniers communards,¹ nous pouvons lire :

« Sur le flanc sud de la butte Montmartre se situe le triangle entre les places Pigalle, Blanche et Trinité. C'est le principal lieu de divertissement de la bourgeoisie parisienne. Les plus grands consommateurs sont Américains, mais il y a aussi quelques Anglais. Ils peuvent régler la note avec des dollars ou au pire avec des livres sterling. C'est pour cela qu'ici tout brille et tout est chic.

Un bourgeois américain honnête, qui se respecte mais qui ne respecte pas l'Europe, se rend aux Folies Bergère directement à partir de la gare du Nord pour acheter des billets pour le soir même. C'est après avoir acheté les tickets qu'il va à l'hôtel. Certains disent que les plus riches et les plus Américains de tous les Américains réservent les places aux Folies Bergère à la radio quand ils sont encore à New York. [...]

Autrefois, pendant la lutte de la bourgeoisie contre les vestiges de l'aristocratie féodale, elle avait créé la revue comme une satire amère, gémissante et vive, dans le but de renforcer et étendre son pouvoir politique, ainsi que sa puissance. Les spectacles parlaient des questions politiques et des problèmes de la vie en société. Cette période marquée par l'apogée du théâtre revue est passée irrévocablement. La bourgeoisie n'a plus besoin de l'arme de la satire politique. Désormais, elle finance des spectacles féeriques avec des femmes superbes qui portent des bijoux de valeur. »²

стройного туловища Эйфелевой башни... Как выглядит зима в Париже? Это – дымная перспектива бульваров, автомобили, влажные от собственного дыхания, и солнце без лучей. »

¹ Kouchner, Boris, *Stolicy Zapada, (Les capitales européennes)*, Moscou, Ogiz, 1931. (pas de traduction de français) Dans le chapitre « Là où se sont battus les derniers communards » – « Там, где сражались последние коммунары ».

² Ibid., p. 12 : « На южном склоне Монмартрского холма расположен треугольник между площадями Пигаль, Блани и Тринитэ. Это – главный увеселительный район буржуазного Парижа. Основные потребители увеселений – американцы, слегка разбавленные англичанами. Оплачивается здесь всё долларами, в худшем случае фунтами стерлингов. Блеск и шик в силу этого здесь рекордные. Порядочный американский буржуа, уважающий себя и неуважающий Европу, с Северного вокзала едет прямо в Фоли Бержер и приобретает билеты на вечер. Только после этого отправляется в гостиницу. Говорят даже, что наиболее богатые и американистые американцы заказывают билеты в Фоли Бержер ещё с Нью-Йорка по радио. [...] Когда-то, когда буржуазия боролась ещё с остатками феодальной аристократии за укрепление и расширение своей политической власти, и своего могущества, она создала театр обозрений, как едкую, бичующую, яркую сатиру. Содержанием обозрений были злободневные политические вопросы и проблемы общественной жизни. Это время расцвета, театра-ревью прошло безвозвратно. Буржуазии больше не нужно оружие политической сатиры. Театр-ревью выродился в показ со сцены фантастических феерий, в которых участвуют только самые красивые женщины, увешанные драгоценностями несметной цены. »

Le rôle de la femme, qui est souvent dénudée, vêtue seulement de plumes, de diamants et parfois d'un chapeau, dans ce genre de spectacle se résume au rôle d'objet de plaisir. Le corps féminin occupe une place centrale – la femme doit être belle et maîtriser les pas de danse. Ce rapport à la femme semble bouleverser Boris Kouchner, qui trouve le spectacle vulgaire, sans intérêt, et surtout dégradant et anachronique. Il est le vestige d'une société capitaliste qui a disparu en Russie mais qui existe toujours en France. Kouchner regrette ce passage aux Folies Bergère. Après son voyage, les écrivains ne seront plus aussi catégoriques que lui sur le partage des lieux, autrement dit ils vont visiter et décrire tous les espaces mais se concentrer sur la manière dont ils sont occupés par les plus modestes habitants de Paris. Cela dit, ils ne seront pas nombreux à se rendre dans ce genre de salles de spectacles.

Autre passe-temps favori – les foires avec leurs attractions féériques impressionnent les auteurs de l'Entre-deux-guerres. Le chapitre 31 de *Mon Paris* d'Ilya Ehrenbourg est consacré aux Foires.¹ L'auteur se rend dans ces lieux de divertissement pour observer les manèges et les automates qui lisent l'avenir.² Il y a aussi des dames qui le prédisent, rien qu'en regardant la main des clients.

Figure 32. Le manège



Figure 33. « La machine qui va leur dire s'ils sont heureux en amour »



Source : Ehrenbourg, Ilya, *Moj Pariž, (Mon Paris)*, Moscou, Izogiz, 1933. p. 219 à gauche et p. 221 à droite.

« Les « foires » parisiennes ce sont des distractions : des stands, des toboggans, des tirs, des mascarades, des charrettes de sucreries, des manèges et des forains. Il y en a toute l'année mais dans des quartiers différents. Durant la foire la vie dans le quartier est animée : personne ne dort avant minuit, des milliers de lanternes s'illuminent, l'orgue de barbarie pleure un air et la foule bourdonne.

Il y a des manèges différents – pour les enfants ou pour les amateurs des vieilleries – les chevaux, les cochons, les dauphins. Pour les adolescents modernes il y a des automobiles et des avions. En plus des manèges, il y a ici beaucoup d'attractions qu'on appelle fièrement « américaines ». On peut, par exemple, conduire une automobile qui se déplace grâce à l'électricité. Elle ne manquera pas de percuter une autre voiture. »³

¹ « Ярмарки ».

² Le titre de l'image du milieu est : « Автомат для гадания – будут ли они счастливы в любви. » – « La machine qui va leur dire s'ils seront heureux en amour ».

³ Ehrenbourg, Ilya, *Moj Pariž, (Mon Paris)*, Moscou, Izogiz, 1933. (pas de traduction en français) p. 220 : « Парижские « ярмарки » – это гулянья : балаганы, катанье с горок, стрельба в цель, паноптикумы,

La joie déborde et l'auteur semble la partager. Néanmoins, il n'oublie pas de souligner les limites de ces divertissements : la violence dans les jeux. Cela dit, ils ne vont pas l'occuper longtemps. Après avoir décrit les différents personnages qui sont là pour amuser le public, il parle de leurs vies personnelles.

« Les camionnettes sont sur le côté, au milieu des arbres. Les propriétaires des stands vivent dedans : la femme sirène, les morpions dressés, tous les gens nomades qui naviguent de quartier en quartier. La femme sirène enlève sa queue et prépare la soupe au navet sur une toute petite plaque. Le patron des morpions dressés chante une romance sentimentale : il est amoureux de la femme sirène. Ils pourraient, sans doute, se marier et voyager partout ensemble... »¹

Ces gens – artisans du bonheur – ont par ailleurs une existence parfaitement banale. Leur mode de vie modeste et « leur amour naissant » font d'eux des héros d'un récit soviétique. En même temps, à travers cette description le lecteur soviétique découvre que même ces travailleurs pauvres ont leur propre logement. Les Français ont le droit à cette solitude qui est pratiquement absente en URSS, car en raison du manque de logements disponibles, les Soviétiques vivent dans des appartements communautaires. Cet extrait démontre que la propriété privée n'est pas toujours maléfique.

Pour les auteurs-voyageurs de l'Entre-deux-guerres, les Parisiens sont spontanés et libres. La spontanéité des Français est très appréciée par Isaac Babel qui leur reconnaît la capacité de donner libre cours à leur volonté du moment. Le Français est enthousiaste et il a un avis sur tout. En revanche, le caractère fêtard est souvent critiqué. Les Français ont cette liberté de vivre que les Soviétiques n'ont pas et c'est un regret récurrent dans les textes. En soulignant cet aspect de la vie parisienne, ils pointent du doigt le problème qui persiste chez eux, autrement dit ils évoquent de cette manière l'absence des libertés en Union soviétique. Les habitants de Paris font partie de ses nombreuses curiosités au même titre que les places nationales connues. Cependant, aux yeux de nos voyageurs, certains Parisiens sont irresponsables, il s'agit des Parisiens les plus aisés. Une mécanisation est remarquée dans leurs échanges. Il s'agit d'une

ларьки со сладями, карусели, циркачи. Гулянья продолжаются круглый год, они только перекочёвывают из одного квартала в другой. Во время ярмарки квартал оживает, он не спит до полночи, мерцают тысячи фонариков, режут шарманки, гудит толпа. Карусели бывают разные – для детей или для любителей старины – лошади, свиньи, дельфины. Для подростков, усвоивших азы современности, – автомобили или самолёты. Кроме каруселей имеется немало забав, которые гордо именуются « американскими ». Можно, например, управлять автомобилем. Он движется с помощью электричества. Он обязательно налетает на другой автомобиль. »

¹ Ibid., p. 222 : « В стороне, среди листов деревьев – фургоны. В них живут владельцы палаток, женщина-сирена, дрессированные блохи, весь, кочующий из квартала в квартал, народ. Женщина-сирена снимает хвост и варит на маленькой печурке суп из репы. Владелец дрессированных блох поёт sentimentalный романс : он влюблён в женщину-сирену. Они могут, пожалуй, пожениться и кочевать вместе... »

répétition insensée des mots, des actions et des gestes travaillés durant des siècles, qui constituent et organisent la société française. Le mode de vie des Parisiens est formé à l'aide des traditions anciennes, incarnées et donc habituelles et presque naturelles. L'âme occidentale est souvent caractérisée comme une âme qui fonctionne de façon mécanique.

Olga Forche décrit longuement une réunion qui se déroule dans la salle Wagram – une salle de spectacle – et qui a pour objet les chats afin de mettre en évidence l'absurdité des loisirs parisiens. Dans l'introduction elle précise qu'un docteur en psychologie, ainsi que des professeurs et des journalistes sont présents pour animer les échanges avec une foule nombreuse de spectateurs. Le thème de la soirée est « Le chat et la Parisienne ». ¹ Il est inspiré du roman *L'amour d'une Parisienne*, ² mais le nom de l'auteur de cette publication ne figure pas dans l'ouvrage. En revanche, Olga Forche précise que sur la couverture de ce livre, il y avait un cœur sanglant avec une tête masculine qui faisait un câlin à un autre cœur, couleur de rose fanée, qui avait la tête d'une femme. La voyageuse raconte ensuite l'histoire du roman : un duc ou un marquis offensé par le manque de morale des Parisiennes, épouse une femme sourde et muette d'une beauté incroyable. Elle exprime à maintes reprises son mépris pour ce livre. En effet, elle fait mine de ne pas se rappeler exactement s'il s'agissait d'un duc ou d'un marquis et elle remet en question la capacité de lecture des Parisiens. Selon elle, ils n'ont pas compris avant la lecture des derniers chapitres que sa femme n'était qu'une poupée, alors qu'elle l'avait deviné dès le second chapitre. Ils ne sont donc pas en mesure de saisir l'essentiel. Ce rapide aperçu des grandes lignes du roman me rappelle un classique de la littérature polonaise – *La poupée* de Bolesław Prus (1847-1912). ³ La réaction de l'auteure montre que le jugement soviétique est bien plus important que l'événement décrit. Cependant, la particularité de cette réunion présente un intérêt littéraire et historique. Olga Forche met en scène des émigrés russes qui se rendent à la salle Wagram.

« Quand le Russe, qui a acheté un billet pour assister au débat sur « Le chat et la Parisienne » est entré dans la salle « faubourg », elle était pleine à craquer.

- On voit des têtes alignées comme dans un champ de choux, dit mon accompagnateur français, – et le voilà le lieu typiquement français, où vous vouliez tant vous rendre.
- Il faut vraiment avoir un chou à la place de la tête pour venir écouter des bêtises de ce genre.
- Oh, monsieur, ne jugez pas si vite, – dit le Français, – la capacité de se réjouir d'un rien du tout – n'est-ce pas la manifestation d'une culture subtile et des richesses esthétiques ? Laissez-leur un peu de temps et ils vont tisser une dentelle de mots ! Ça va être très joyeux ; mais ne boudez pas, monsieur, n'appellez pas aux grandes idées et

¹ Forche, Olga, *Sočinenija, (Œuvres)*, t.4, Moscou, Gosudarstvennoe izdatel'stvo xudožestvennoj literatury, 1956. p. 386 : « Кошка и парижанка. »

² « Любовь парижанки ».

³ Prus, Boleslaw, *La poupée*, Paris, Éditions Mondiales, 1964.

à la vertu. Souvenez-vous des paroles d'un sage populaire de chez vous, *un certain*¹ Kozma Proutkov. Un ami m'a appris son merveilleux aphorisme : « Si tu as une fontaine, bouche-la : laisse la fontaine se reposer aussi. » – Le Français a éclaté de rire : – Kozma Proutkov était probablement lui aussi un peu Français. [...]

En entrant ils se trouvent directement au cœur d'un différend. Un autre russe – un vieil immigré, critiquait la futilité des Français et rappelait avec mépris l'importance particulière des « faubourg » pendant la révolution. Il parlait tout ému de la mission du club Saint Antoine et se tournait à droite et à gauche en suppliant de lui dire de quel sujet secret il est réellement question.

- Il n'y a rien de secret, monsieur, – juraient les Français, – ça parle uniquement des chats.

La réunion porte sur la relation des chats avec les Parisiennes, si quelqu'un ose aborder un autre sujet, on va interrompre aussitôt son intervention !

- Mais même avec la répression, qu'est-ce qui est vraiment sous-entendu ?

- Un sentiment sain, monsieur, – l'envie de s'amuser ! Cette capacité de se vider la tête guérit le foie. Mais tsss ! [...]

Le débat sur les chats continue. Les différents intervenants énumèrent leurs qualités : ils sont chasseurs de souris, ils sont très fidèles. Pour chaque argument avancé, il y a des gens qui ne sont pas d'accord. Mais l'ambiance est agréable – les gens s'amuse tous, sauf les Russes.

« Quatre mille têtes éclatent de rire. Seul le Russe est désorienté et tourmenté :

- Une mise en scène ? Un pamphlet ? Peut-être une guerre avec les rimes ? Une question coloniale ?

- Au diable votre mise en scène ! C'est un thème pour femmes, monsieur. Les concierges et les chats – constituent un seul organisme. Ils viennent ici de différents quartiers. »³

Le docteur en psychologie postule que tous les êtres humains ont besoin d'amour. Leur équilibre intérieur, la santé physique et leur ordre en sont dépendants. Il est nécessaire d'aimer pour exister mais il est difficile de donner son amour aux hommes – cela coûte cher en émotions et en argent. Selon lui, l'amour pour les animaux est plus économique. Le public semble d'accord avec cela. Seul le Russe continue à chercher un autre sens à ce qui est dit.

¹ En français dans le texte d'origine.

² Op. cit., p. 387-388 : « Когда русский, взявший билет на диспут « Кошка и парижанка », пришёл в залу « фобура », она была набита битком. - Голова к голове, как поле капусты, - сказал ему спутник-француз, - вот оно, уже несомненно французское место, куда вы так стремились попасть. - А ведь, пожалуй, и вправду надо иметь кочан на плечах, чтобы прийти слушать подобную дребедень? - Ах, мосье, подождите судить, - сказал француз, - разве не проявление тонкой культуры и богатств эстетических уже одно умение невинно забавляться невиннейшим пустяком? Дайте срок, здесь наткут вам словесного кружева! И будет преселело; только вы, мосье, не дуйтесь, не вызывайте к высоким идеям и добродетели. Вспомните, как говорил ваш народный мудрец, *un certain* Кузьма Прутков. Его чудесному афоризму обучил меня мой приятель : заткни фонтан, и ему нужен отдых! - Француз расхохотался : - Не может быть, чтобы он, этот Кузьма Прутков, хоть немножко не был француз. [...] Вклинившись в проход, попали в гущу спора. Старый эмигрант, тоже русский, припоминал, с укоризной по адресу легкомысленных французов, особое значение « фобуров » в революции. Говорил с чувством, о роли клуба Сен-Антуан и, умоляюще поворачиваясь направо и налево, заклинал сказать ему : какое тайное содержание кроется под объявленным диспутом? - Никакого тайного содержания, мосье, - божились французы, - только о кошке. О кошке и парижанке : если себе кто позволит иное, вы увидите, как его пресекут! - Но всё-таки, хотя бы и с пресечением, что именно, что под этим? - Прездоровое чувство, мосье, - желание забавляться! Умение веселиться излечивает печень. Но тсс! [...] »

³ Ibid., p. 389 : « Хохочут четыре тысячи голов. И недоумевают и мучается русский : - Инсценировка? Памфлет? Может быть, война с рифмами? Колониальный вопрос? - На дьявола ваша инсценировка! Это женская тема, мосье. Консьержки и кошки - один организм. Здесь их со всех кварталов. »

« - Ils sont tous de mèche, ils font exprès... – râlait le Russe, anéanti par sa réflexion, perdant son sang-froid.

- Cher monsieur,¹ nous sommes des gens libres, et quand nous voulons déconner – nous déconçons. Soignez votre foie, monsieur !

Un vieillard bien conservé mais avec un monocle a pris la parole. Dégouté, il regardait la salle pleine et parlait avec des pauses :

- J'avais une domestique anarchiste ou communiste...

Le public l'interroge :

- Pourquoi ne vous a-t-elle pas giflé ?

Il continuait sans gêne :

- Je craignais justement qu'elle le fasse, donc je lui ai offert un chat et elle est devenue radicale.

Quand le chat a eu des bébés, elle était républicaine modérée, très modérée, comme moi.

Ainsi, pour la paix dans le pays, je pense que ça peut être bénéfique d'obliger les anarchistes et les communistes à avoir des chats. »²

Le pouvoir des chats est sans limites tout comme la liberté d'expression en France. Il n'y a pas de sujet interdit. Si un certain nombre de personnes veulent discuter des chats, ils vont le faire sans se soucier du regard extérieur. Le protagoniste du récit joue un rôle essentiel pour montrer l'ambivalence de la société. Il représente à la fois le modèle d'un homme réfléchi et en même temps complètement paranoïaque à cause des restrictions des libertés qui existent dans son pays.

La mécanisation dans la communication se reflète donc dans cette légèreté des thèmes abordés. La bienveillance et la gentillesse des Parisiens, leur volonté de s'amuser est considérée comme quelque chose de complètement ringard – héritage d'une autre époque. C'est cet immobilisme qui agace les voyageurs soviétiques. Ceux-ci se livrent en effet à des observations trop hâtives et superficielles, et qui conduisent, par conséquent, à la création de représentations caricaturales. Pour eux, pour vivre dans un monde meilleur, la rupture avec le capitalisme est inévitable. Ce régime politique est un danger véritable pour le peuple français qu'ils tentent d'ailleurs de définir dans des essais sur le « caractère national ».³ Cette question occupait à

¹ Transcrit en russe dans le texte d'origine.

² Op. cit., p. 391-392 : « - *Здесь все сговорились, здесь всё нарочно... - стонал русский, съеденный рефлексией, теряя последнее самообладание. - Шер мосье, мы свободные люди, и когда хотим дурить - мы дурим. Лечите вашу печень, мосье! Выступил старичок, очень подтянут, с моноклем. Старичок брезгливо смотрел в полный зал. Говорил с паузой : - У меня была прислуга, может быть анархистка, может быть коммунистка... Его спросили : - Отчего же она вас не ухлопала? Он продолжал, не смущаясь : - Я именно боялся, что она меня ухлопает. И подарил ей кошку, и что же - она сделалась радикалкой. Когда же кошка принесла ей котят, она стала умеренной республиканкой, очень умеренной, как я сам. И вот, в интересах спокойствия страны, считаю полезным обязать анархистов и коммунистов иметь кошек! »*

³ Dorna, A. Niqueux, M., *Le peuple, cœur de la nation ?*, Paris, l'Harmattan, 2004. L'expression du « caractère national » est pour la première fois utilisée en 1758 dans la Lettre à M. Alembert sur les spectacles de Rousseau. Elle se rencontre cinq fois dans l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert. Le caractère national est un fait social total pour Alexandre Dorna. Selon Capello les caractères nationaux ne renvoient pas à la personnalité individuelle. Mais au contraire aux structures « socio-psychologiques intersubjectives qui forment une conscience et un sentiment collectif. » Le caractère national, à l'inverse de la personnalité, a tendance à rapprocher les individus. A. Dorna se pose alors la question de savoir si ce qu'il appelle la « conscience nationale » pourrait se manifester sous une double forme : l'appartenance (l'identité) et la participation (le caractère). Le caractère national est soumis à l'influence des modes de vie relatifs aux événements et aux changements socioculturels. En conséquence, il

l'époque l'esprit du dirigeant de l'URSS. Elle nourrit également les analyses des voyageurs. La définition est difficile à composer car le capitalisme a envahi la société française. Tous les aspects de la vie sans exception ont été touchés. Néanmoins, la vie parisienne ressemble toujours à un spectacle. Mais ce n'est pas un spectacle nouveau qui se met en scène aux yeux des écrivains qui ont voyagé en France avant la Révolution russe. Ilya Ehrenbourg, qui avait vécu en France avant la Révolution russe, construit son discours autour du changement qui s'est produit en Russie, en lui, tandis que la France demeurait inchangée. Son but étant clairement défini : expliquer aux Français ce qui s'est passé en lui et dans son pays.

« Les gens vivent toujours dans la rue, les amoureux s'embrassent où ils veulent, personne ne fait attention à personne [...] Il n'y a rien à dire, le monde a changé. Cela veut dire que les Parisiens aussi devraient penser aux choses, auxquelles ils n'ont jamais réfléchi avant : la bombe atomique, les méthodes de production accélérées, le communisme. »¹

Le communisme est placé dans l'énumération de l'auteur à côté des méthodes de production nouvelles et du nucléaire, nous pouvons donc en déduire qu'il partage leur statut de progrès. Cette évaluation peut ainsi à la fois sonner comme de l'admiration et comme du mépris, une ambivalence qui fait la beauté des textes écrits, qui sont toujours laissés à l'interprétation libre pour contourner la censure. Les nouvelles inventions ont droit à la reconnaissance, ce qui n'est pas le cas des opinions politiques qui ne rentrent pas dans l'idéologie soviétique. Le récit de voyage commence toujours par l'annonce de la déception face à un Paris non révolutionnaire, et il est suivi par la proposition de ressusciter en France la révolution.

Pour Ilya Ehrenbourg, la banalisation de la technique implique une simplification de la psychologie du peuple. Ce stéréotype est répandu mais la rupture avec ce mode de vie est encore envisageable. Il suffit pour cela de rejoindre les rangs de l'armée socialiste. Les habitants de Paris en sont capables car ils ont l'habitude de vivre dans un contexte de diversité culturelle et linguistique : « *Il n'y a pas une seule langue que vous n'entendrez pas parler à Paris, il n'y a pas un seul sentiment humain qu'on ne saurait exprimer dans toute cette diversité de langues inconnues. Il n'y a pas de vin qu'on ne pourrait pas boire.* »² La mondialisation crée un contexte

serait fautif de nous imaginer un caractère national stable car toutes les modalités de la culture se transforment. Nous ne pouvons pas appliquer les constats des événements historiques à ce qui se passe de nos jours.

¹ Ehrenbourg, Ilya, *Ljudi, gody, žizn'*, (*Les gens, les années, la vie*), Moscou, Novyj mir, 1960. (1961, 1962, 1963, 1965, 1990) p. 93 : « *По-прежнему люди живут на улице, влюбленные целуются, где им вздумается, никто ни на кого не обращает внимания. [...] Слов нет, изменился мир, - следовательно, и парижане должны думать о многом, о чем они раньше не подозревали : об атомной бомбе, о скоростных методах производства, о коммунизме. Но с новыми мыслями они все же остаются парижанами, [...] »*

² Babel, Isaac, « *Putešestvie vo Franciju* », (« *Le voyage en France* »), *Pioner*, n°3, 1937, p. 8-17. (1990) (pas de traduction en français) p. 9 : « *Нет языка, которого вы не услышали бы в Париже, нет человеческого чувства, которое не было бы выражено на одном из бесчисленных и чужих языков. Нет вина, которое нельзя было там выпить.* »

où une multiplicité de cultures sont en interaction constante dans un espace assez réduit. Elle renforce en revanche la concurrence entre ceux qui ont migré en France d'un côté, et les habitants de souche, de l'autre. Efim Zozulya fait au contraire remarquer que dans l'Entre-deux-guerres le patriotisme et le nationalisme ne sont pas présents chez les Français qui sont habitués à vivre entourés d'étrangers.

« Paris est inondé d'étrangers de partout et ils sont en général (à l'exception des révolutionnaires qui sont, ce dernier temps, traqués en permanence) bien traités, même ceux qui sont influents. Cela dit, le patriotisme français est aussi important, mais il est rarement zoologique. Il y a des cafés pour les Français – des écrivains et des peintres – les gardiens zélés des traditions autochtones. Mais comme c'est souvent le cas dans de telles circonstances, les Français de souche peuvent être aussi bien des Espagnols, et des juifs et n'importe qui d'autre. Mais, de toute façon, il est désormais difficile de se forger une carrière sur les principes d'un nationalisme zoologique, – Paris est une ville beaucoup trop inter-ethnique pour que cela soit possible. Son capital est international et les grands domaines de la culture française sont également multinationaux. »¹

L'auteur postule que la France est le pays de l'internationalisme par excellence, comme l'Union soviétique. En réalité, des zoos humains² existent en France jusque dans les années 1930. Les populations des colonies sont parquées dans un village spécifique – « village nègre » – et peuvent être observées par toute personne en manque d'exotisme. Pendant cette même période les nombreux peuples qui vivent en URSS connaissent des épisodes tragiques. Tout commence dans les années 1920, quand les cosaques du Caucase du Nord sont déplacés dans les régions voisines. Après leur départ, leurs bourgs sont renommés ou rasés. Une nouvelle vague répressive liée à l'identité civile éclate dans quelques années. Cette fois-ci les populations stigmatisées sont plus nombreuses : les Juifs, les Tatares de Crimée, les Tchétchènes, les Ingouches, les Ossètes du Nord, les Coréens, les Allemands, et bien d'autres, sont surveillés et parfois déportés. Pour consolider la soviétisation et ne former qu'une seule et unique grande nation, ils sont mélangés et délogés de force.³ Un silence entoure cette question et il est donc

¹ Zozulya, Efim, *Iz Moskvy na Korsiku i obratno, putevye vpečatlenija*, (Un aller-retour en Corse, impressions de voyage), Saint-Pétersbourg, Priboj, 1928. (pas de traduction en français) p. 31 : « Париж наводнён всякими иностранцами и отношение к ним, в общем (за исключением революционеров, которых в последнее время стали энергично преследовать), хорошее, даже к тем из них, кто входит в гуцу французской жизни и имеет влияние. Правда, достаточно силён и французский патриотизм, но он всё-таки редко бывает зоологическим. Есть кафе, где собираются французы - писатели и художники - ревностные хранители исконно-французских традиций. Но, как всегда бывает в таких случаях, истинно-французскими французами оказываются и испанцы, и евреи, и все, кому не лень. Во всяком случае, на зоологическом национализме строить сейчас карьеру во Франции трудно, - Париж слишком для этого интернационален. Интернационален его капитал и интернациональны крупнейшие области французской культуры. »

² Zeitoun, Charline, « À l'époque des zoos humains », *CNRS le Journal*, Société, 25/08/2015. <https://lejournale.cnr.fr/articles/a-lepoque-des-zoos-humains> (consulté le 19 mars 2020).

³ Pour plus d'informations sur le sujet, lire : Campana, A., Dufaud, G., Tournon, S., *Les déportations en héritage : Les peuples réprimés du Caucase et de Crimée hier et aujourd'hui*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010.

évident que le sujet ne sera pas mentionné dans les textes soviétiques. Mais il serait illusoire d'analyser ce postulat comme un témoignage réel sans rappeler les événements qui attestent concrètement la xénophobie d'État.

En France, cohabitent différentes communautés qui ont chacune leur langue. Le français est évidemment la langue officielle, mais les populations émigrées peuvent échanger dans leur langue. Personne ne va les juger pour cela. C'est comme si les gens profitaient de cette transparence pour vivre sans se soucier du regard extérieur. Ilya Ehrenbourg, évoque la liberté au moment où il arrive à Paris, à travers sa sensation d'être complètement invisible, presque inexistant : « À vrai dire, j'étais mal habillé, mais personne n'y faisait attention. Au bout de quelques heures j'ai compris que dans cette ville, il est possible de passer inaperçu et que personne ne s'intéresse à moi. »¹ Cette ville permet à l'écrivain de se sentir libre. Il n'a plus sur lui la contrainte d'être toujours à la hauteur car ici, il ne signifie rien. Il croit pouvoir vivre dans l'invisibilité totale. Dans le cas d'Ilya Ehrenbourg cette invisibilité est aussi maintenue grâce à l'appareil photographique qu'il utilise pour faire son reportage sur Paris.

Les Français sont incapables de saisir l'âme slave. Il en est de même pour les Soviétiques vis-à-vis du caractère français. Ils n'offrent que des bribes d'observation et de jugements politisés. Cette catégorisation relève des différences culturelles et nationales. Malgré l'interculturalisme, une incompréhension persiste entre les peuples. Pour étayer cette position, je m'appuie principalement sur l'œuvre d'Olga Forche, *Sous la coupole*. L'auteure présente ses recherches sur le caractère des Français qui apparaît au prisme du théâtre et du cinéma. Ce choix n'est pas anodin. En effet, le titre même de son récit renvoie à l'existence théâtralisée à Paris. La voyageuse part du principe que tout à Paris est imaginé, interprété, joué. La préoccupation de la forme et du style est tellement rigoureuse qu'elle ne laisse pas la place au travail sur le fond. Son point de vue est idéologiquement correct car elle pointe du doigt et incrimine la culture de consommation en France : « Forche, comme toute personne soviétique remplie d'idées, fait aux Parisiens un procès historique. Et cela dans une approche marxiste tout à fait sérieuse. Comme la milice soviétique, elle ne pardonne aucun écart d'un comportement exemplaire à hauteur d'homme. »²

¹ Ehrenbourg, Ilya, *Ljudi, gody, žizn'*, (*Les gens, les années, la vie*), Moscou, Novyj mir, 1960. (1961, 1962, 1963, 1965, 1990) p. 91 : « Правда, одет я был несуразно, но никто не обращал на меня внимания, в первые же часы я понял, что в этом городе можно прожить незаметно - никто тобой не интересуется. »

² Ponomariev, Evgueni, *Tipologija sovetskogo putešestvija* : « Putešestvie na Zapad » v literature mežvoennogo perioda, (*Typologie du voyage soviétique en Occident dans la littérature des années 1920-1930*), Saint-Pétersbourg, Izdatel'stvo SPbGUKI, 2014. p. 283 : « Форш судит парижан судом истории, как наполненный идеями советский человек. С точки зрения абсолютно серьезного марксистского мировоззрения. Не прощает ни малейшего отступления от высокого звания человека, как советская милиция. »

D'autres auteurs de l'Entre-deux-guerres font une présentation plus détaillée, plus raffinée et donc aussi moins radicale des différences culturelles. Dans les récits de V. Inber et d'I. Babel la ville de Paris peut être à la fois le foyer des grands écrivains et le lieu d'incivilités terribles. En cela, mon analyse s'inscrit dans la continuité des postulats d'E. Ponomariev. Selon lui, V. Inber s'est montrée quelquefois indulgente envers les faiblesses humaines – elle cite Rabelais et Zola, anciens habitants de Meudon, mais ne manque pas de souligner en parallèle que ce lieu est plein de déchets car les gens sont sales et les éboueurs passent rarement.¹ Cette voyageuse ne décrit pas des oppositions figées. Elle ne voit pas en noir et blanc. Sa description ressemble plutôt à une palette de couleurs qui a déjà bien servi. Toutes les couleurs sont mélangées et elles illustrent des sentiments et des habitudes propres aux Parisiens. La saleté est certainement condamnable mais elle est tout aussi importante que la grande littérature car elle fait partie d'un ensemble de caractéristiques qui lui permettent d'identifier l'essence même du peuple qu'elle étudie. I. Babel quant à lui entre en débat avec O. Forche.²

« Nous avons vu dans les rues un peuple moqueur et agité. Lorsqu'un artiste de rue se montre dans les parages, les spectateurs se rassemblent aussitôt autour de lui, prennent les feuilles avec les textes des chansons interprétées et chantent en chœur avec lui. Lorsque la conductrice de tramway fait un commentaire à quelqu'un, c'est tout de suite suivi d'une dispute joyeuse pendant au moins une demi-heure. Tout cela peut créer l'illusion qu'une attention particulière est accordée aux aspects superficiels de l'existence. Au début tu te poses des questions : est-ce vraiment ce peuple léger et irrespectueux qui a été à l'origine d'un art, inégalé dans sa beauté, sa simplicité et sa facilité de présentation ? Est-ce vraiment dans cette société que sont nés Balzac, Hugo, Voltaire et Robespierre ? Il faut du temps pour sentir le charme et le mystère de cette ville, de ses habitants, de leur merveilleux pays, orné d'amour et d'un goût raffiné. [...] La culture de la France ne relève pas d'un luxe ostentatoire : nous devons être concentrés et prudents pour pénétrer dans sa profondeur. Si on veut parler en termes de caractère national, les Français sont pour la plupart des philosophes. Ce peuple a une pensée claire, précise et fine. Les gens présentent des idées éminentes sous forme de plaisanterie. Ce peuple réservé, malgré sa réputation, ne se confie pas inutilement. Mais le problème c'est que la primauté des finances, ainsi que l'appareil politique d'un état capitaliste altèrent le beau visage de ce pays et contaminent les espaces de vie. »³

¹ Ibid., p. 283 : « *Инбер более снисходительна к человеческим слабостям, ее не смущает близость великого имени и, например, неустроенности городского хозяйства : « Медон – не предместье. Медон – самостоятельный город. У него – свои сплетни, свои достопримечательности, свои особенности. Самое замечательное в нем то, что он – родина Раблэ, что в нем жил Эмиль Золя. Особенность его та, что в нем не вывозят мусора с дальних улиц, а бросают его под окна соседей ».* (Inber V. *Америка в Париже*. С. 117. *Мусор, вываливаемый прямо на улицу, – мотив, традиционный для многих парижских трэвелогов XIX века.*) »

² Ibid., p. 284 : « *Бабель в своем позднем трэвелогe напрямую спорит с Форш.* »

³ Babel, Isaac, « *Putešestvie vo Franciju* », (« *Le voyage en France* »), *Pioner*, n°3, 1937, p. 8-17. (1990) (pas de traduction en français) p. 9 : « *На улицах мы видели народ, насмешливый и беспокойный. Стоит появиться личному певцу, как вокруг него собираются люди, расхватывают листки с песнями, которые он исполняет, и тут же подпевают ему. Стоит кондукторше в трамвае сделать кому-нибудь замечание, как поднимается всеобщий скандал на полчаса. Все это может создать впечатление существования поверхностного. Вначале думаешь : неужели легкий и неуважительный этот народ создал искусство, недостижимое по красоте, простоте и легкости изложения? Неужели народ этот дал Бальзака и Гюго,*

Après un paragraphe entier d'éloges, il ajoute trois lignes sur l'impact néfaste du capitalisme. Il s'agit d'une critique assez faible car Isaac Babel vient insérer à la fin du chapitre un élément absent par ailleurs dans son texte de voyage. Chose assez surprenante car généralement la conclusion permet de faire la synthèse des éléments énoncés précédemment. Ainsi, il est fort probable que ces deux dernières phrases aient été ajoutées a posteriori dans le but d'échapper à la censure et qu'elles ne témoignent pas des représentations de l'auteur.

L'analyse de L. Nikouline est fondée sur les anecdotes de la vie quotidienne, qui lui permettent de distinguer clairement des éléments du caractère du peuple français.

« Ils peuvent rire de tout avec les amis et réagir avec une indifférence joyeuse à tout, sauf à l'interdiction de circuler en voiture. Par exemple, un jeune chauffeur fait sa première virée et tombe dans la bouche du métro sur la Place de l'Opéra. Bien évidemment, il n'est pas tombé, mais descendu doucement sur les marches jusqu'au tourniquet et la billetterie. Les passagers ont éclaté de rire, la caissière moqueuse lui a proposé un ticket, et le contrôleur a débloqué le tourniquet avec hospitalité pour autoriser le voyage. Même les policiers ont apprécié le ridicule de la situation. »¹

Il se concentre sur les états émotionnels, notamment sur le rire parisien. D'après cet auteur, la joie partagée peut en dire plus long sur les groupes d'individus que leurs échanges verbaux. D'autant plus que les Soviétiques analysent la communication française comme démunie de toute spontanéité. D'autres voyageurs partagent cette idée.

« Le trait national essentiel des Français, repéré par l'intégralité des voyageurs russes, était la joie. Elle apparaît comme l'antithèse du mystère et de la tristesse russe. La plus révélatrice des expressions de ce trait est la fête. Si les voyageurs assistaient aux festivités, ils les décrivaient toujours à travers le prisme de la « joie du peuple parisien ». »²

Вольтера, Робеспьера? Нужен срок, чтобы почувствовать, в чем прелесть и тайна этого города, его народа, его прекрасной страны, разделанной с тщательностью, любовью и вкусом. [...] Культура Франции не в показном блеске : нужны внимание и серьезность, чтобы проникнуть в ее глубину. Если говорить о том, что называется национальным характером, то французы в массе своей — народ философичный, народ ясной, точной, изящной мысли, скрывающий часто под шуткой глубокое содержание. Народ, несмотря на свою репутацию, замкнутый, не раскрывающий по пустякам своего сердца. Беда в том, однако, что власть капиталистов, политическое устройство капиталистического государства искажают прекрасное лицо этой страны, поражают ее жизненные центры. »

¹ Nikouline, Lev, « Izvoždik s motorom », (« Un cocher à moteur »), *Za rulet*, n°9, décembre 1928, p. 32-34. p. 33 : « Ко всему можно отнестись с веселым безразличием, кроме запрещения ездить, над всем можно смеяться с приятелями. Например, молодой шофер выехал в первый раз и на площади Оперы свалился со своей машиной прямо в зев метрополитена. Надо себе представить станцию метрополитена, парижскую толпу и такси, свалившийся в метро. Шофер, собственно, не свалился а, не удержавшись, тихо съехал по ступеням вниз к самому турникету и кассе. Пассажиры надрывались от смеха, кассирша удачно сострила, предлагая шоферу билет, контролер у турникета гостеприимно повернул вертушку. Даже полиция оценила юмор положения. »

² Razvožaeva, Elena, « Francija v dnevnikah i zametkax russkix putešestvennikov konca XIX – načala XX vv. », (« La France dans les carnets et notes des voyageurs russes de la fin du XIXème siècle au début du XXème siècle »), *Nevskoe vremja*, n°1, SPBGU, 2016. p. 164-182. p. 172 : « Главной национальной чертой французов, которую отмечали все русские путешественники в своих записках, была их веселость. Она всегда выступала антитезой русской загадочности и грусти. Самым ярким выражением этой черты французского национального характера был праздник. Если путешественники присутствовали на таком событии в Париже, они всегда описывали его через призму « веселья парижской толпы ». »

L'autre élément de la devise nationale française qui inquiète les Soviétiques est la fraternité.¹ Elle est étudiée à travers la foule parisienne rassemblée partout dans la ville de Paris. Les auteurs sont nombreux à décrire les manifestations, les réunions, les concerts et les spectacles qui se déroulent dans les rues. Toutes les places où les Parisiens se retrouvent en grand nombre retiennent leur attention.

Ilya Ehrenbourg avait confié aux lecteurs de sa biographie que l'habitude des Français de passer beaucoup de temps dehors, lui avait beaucoup profité car il avait ainsi pu photographier ces nombreuses personnes aux activités diverses qui peuplent les pages de *Mon Paris*.

« La vie à Paris n'est pas du tout casanière. En hiver il fait froid à la maison, en été, la chaleur est étouffante, et puis c'est tout le temps sale. Enfin, certaines personnes n'ont même pas de maison. Le foyer de Paris est la rue. On y trouve même des meubles : les bancs. Les gens de Paris passent leurs journées sur les bancs. »²

Dans la version originale en russe l'auteur fait une personnification de Paris. En effet, il ne parle pas de « la vie à Paris » et des « gens de Paris » mais directement de Paris. Ainsi, il prête des traits humains à la ville, comme si elle était un organisme vivant. Les bancs de Paris accueillent aussi bien les Parisiens que les touristes. Le banc est un éventuel lieu de rencontres.

« Huit personnes peuvent s'asseoir côte à côte sur un banc – c'est comme un club. Ils font connaissance. En fait, ils ne parlent pas aux inconnus – c'est inapproprié et dangereux : ce sont peut-être des escrocs ? Mais ils regardent attentivement une personne en train de lire un journal ou bien encore une autre qui fume une pipe. Ainsi le temps passe – les gens se reposent et se cultivent en même temps. Parfois un événement de grande importance force à oublier les bonnes manières, ils sont tous portés par le même sujet : le vendeur des journaux informe sur la chute du ministère ou le petit garçon capricieux ne laisse pas sa maman lui essuyer le nez. [...] Sur les bancs les amoureux se déclarent leur flamme et sur ces mêmes bancs les couples mariés mettent fin à ce qu'ils appelaient autrefois « l'amour ». Personne n'écoute leurs discussions : l'amour et la déception sont bien connus de tous. Si les amoureux s'embrassent avec entrain, la vieille dame, assise à côté, change de banc. Elle essaie de se convaincre que c'est l'immoralité des jeunes qui l'a mis en colère. En réalité, elle a des vertiges et les jambes qui tremblent. En ce qui concerne les scènes conjugales, elles obligent parfois les voisins raisonnables à partir. Ils savent que les tragédies commencent avec de petites choses émouvantes : un bœuf trop cuit, un cheveu blond trouvé sur la veste ou une question comme : « Est-ce que tu penses qu'on peut se permettre ce chapeau avec notre budget ? » »³

¹ Ehrenbourg, Ilya, *Visa vremeni*, Moscou, Goslitizdat, 1931. p. 311-312 : « Люди французской революции все свои мечты выразили в триединой формуле. Свобода опозорила себя в наших глазах. У нее оказалась душа проститутки и повадки лакея, который, унижаясь перед одним столиком, отыгрывается на другом. Равенство несет нам не одно лишь моральное успокоение, оно несет также суету машин, все ничтожество арифметики, отказ от творчества – следовательно, и от свободы. [...] Тогда-то приходит « братство ». Видимо, без него нет ни равенства, ни свободы ».

² Ehrenbourg, Ilya, *Moj Pariž*, (*Mon Paris*), Moscou, Izogiz, 1933. (pas de traduction en français) p. 56-58 : « Париж никак не домосед. Дома зимой холодно, а летом нестерпимо жарко, и зимой и летом дома грязно. Кроме того дома скучно. Наконец, у некоторых и вовсе нет дома. Дом Парижа это – улица. На улицах имеется и мебель : скамейки. Париж коротает дни на скамейках. »

³ Ibid., p. 58-60 : « На скамейке могут поместиться восемь человек – это клуб. Люди знакомятся друг с другом. С чужими они конечно не заговаривают – это неприлично, да и опасно : может быть сосед по

Il y a tout un folklore sur les mendiants, les parcs, les amoureux et les bancs, folklore que l'on retrouve exprimé par exemple dans la chanson de Brassens, « Les amoureux des bancs publics », sortie en 1953. La figure de style de la répétition de la même expression au début de chaque paragraphe – l'anaphore – signale la grande popularité des bancs. Le banc est convoité par un large public.

« Sur les bancs des petites filles jouent avec leurs poupées et les vieilles dames tricotent des attaches pelviennes. Le copiste chômeur ouvre le journal du soir et regarde les annonces : est-ce qu'il y a du travail pour lui ? C'est lié à beaucoup d'autres fonctions des bancs : les sans-abri s'y reposent, ceux qui n'ont pas de tables mangent ici, des drôles d'hommes ne vont même pas à l'hôpital et meurent là.

Sur les bancs on boit du vin, sans verre, directement au goulot. Pendant la pause déjeuner les ouvriers dorment sur les bancs. Parfois la pause est plus longue : sur les bancs du matin au soir il y a des chômeurs, ils attendent le travail, comme on attend la pluie pendant les périodes de sécheresse.

Sur les bancs il y a aussi les déchets humains. Ils n'ont pas été ramassés par les éboueurs : les héros de la guerre avec des copeaux à la place des jambes, des femmes folles harcelées par leurs familles, des poètes atteints de tuberculose et des vagabonds asthmatiques. Ils se relèvent doucement pour ramasser les mégots et pour donner aux passants le journal *L'ami du peuple* du parfumeur Coty. Quelqu'un l'a oublié sur le banc. Un passant va probablement poser un peu de monnaie encore chaude dans la main noire. »¹

Le journal *L'ami du peuple* date de la période révolutionnaire. Le personnage qui le tient entre les mains est souffrant, il n'a pas tous les membres. Sa main noire dévoile son appartenance aux pays colonisés. Ce thème sera plus longuement développé dans le chapitre suivant.

скамейке жулик? Зато они внимательно следят за тем, как один читает газету, а другой набивает трубку. Так проходит время – отдыхая, люди поучаются. Иногда событие чрезмерной важности заставляет позабыть о приличии, все оказываются захваченными общими интересами : газетчик сообщает о падении министерства или капризный мальчуган не позволяет мамаше вытереть ему нос. [...] На скамейках влюблённые объясняются в любви и на тех же скамейках супруги подводят итоги тому, что они некогда называли « любовью ». Никто не прислушивается к классическим диалогам : и любовь, и разочарование хорошо всем известны. Если влюблённые слишком упорно целуются, пожилая дама, сидящая рядом, переходит на другую скамейку. Она пробует уверить себя, что её возмутила безнравственность молодёжи. На самом деле у неё кружится голова и млеют колени. Что касается супружеских сцен, то и они порой заставляют благоразумных соседей удалиться. Они знают, что трагедии начинаются с трогательных мелочей : с пережаренного ростбифа, с какого-то русого волоса, обнаруженного на пиджаке, или с вопроса о том « можно ли при нашем бюджете заказывать себе вот такую шляпу?.. » »

¹ Ibid., p. 60 : « На скамейках девочки играют в куклы, а старые бабки вяжут набрюшники. На скамейках люди сплетничают и поджидают счастье. Безработный писец жадно разворачивает вечернюю газету, он смотрит объявления : нет ли для него работы? Это связано со многими другими функциями скамеек : на них отдыхают бездомные, на них обедают те, у кого нет стола, на них умирают иные чудачки, не доковыляв даже до ворот госпиталя. На скамейках пьют вино, пьют без стакана из горлышка. В обеденный перерыв рабочие спят на скамейках. Иногда перерыв затягивается : на скамейках с утра до ночи сидят безработные, они все ждут и ждут работы, как ждут в засуху дождь. На скамейках валяется человеческий сор – его не подобрали мусорщики : герои войны с обрубками вместо ног, сумасшедшие девушки, затравленные родней, чахоточные поэты и астматические бродяги. Они приподымаются, чтобы подобрать окурок или чтобы протянуть встречному « Друг народа » – газету парфюмера Коти. Этот листок кто-то забыл на скамейке. Может быть за него положат на чёрную ладонь большой тёплый медяк? »

Les écrivains soviétiques suivent les habitants de Paris dans les salles de spectacles, les foires et les réunions. Mais d'après eux les rues et les gens sont les deux aspects les plus curieux et amusants de la ville. Une grande partie de la vie d'un Parisien se passe dans la rue, dans les petits cafés, sur les bancs, dans les boulevards et dans les parcs. L'aisance, le tempérament passionné, la joie des Français, tout cela est observé dans la rue ou depuis les terrasses des cafés et bistrots. Cette étude urbaniste se concentre sur la vie quotidienne. C'est dans sa vie ordinaire de tous les jours que l'autre est observé. Mais quels sont les autres loisirs des Parisiens ?

c. Le « ventre » de Paris : les Halles ou les puces ?

L'industrialisation de la ville a pour pendant la mécanisation des divertissements et des échanges humains. Le progrès technologique va de pair avec l'anéantissement de la pensée des Parisiens. C'est en tout cas la thèse que défend E. Zozulya et pour la démontrer il analyse les médias et signale l'absence d'une presse sérieuse – ouvrière.

« Ils lisent des journaux à sensation, où il y a des bêtises que nous ne serions tout simplement pas capables d'imaginer. Les petites maisons d'éditions parisiennes consomment des quantités de papiers exorbitantes. Ce n'est pas étonnant que la jeunesse ouvrière comme les représentants des classes moyennes adorent les manèges où ils peuvent faire des tours sur les chevaux en bois, les vélos et les automobiles.

À propos, ces « divertissements » se font rares depuis quelques années. Les montagnes « américaines »,¹ « la femme sans tête », « le temple de la beauté »... « Le temple de la beauté » c'est une tente ordinaire. Mais à l'intérieur il y a six ou huit cartes avec des représentations des femmes antiques que vous pouvez regarder à travers une loupe. C'est tout. Ça coûte un franc. Essayez juste de prouver que ce n'est pas un « temple de la beauté ».

Et cela existe dans une ville où il y a le Louvre, le musée de Luxembourg et puis un large choix d'autres musées et expositions. »²

La vie quotidienne varie en fonction de la classe sociale. Les ouvriers n'ont pas vraiment de répit. Ils passent la plus grande partie de leur existence au travail. Leurs divertissements sont rares et ils correspondent aux jours des manifestations.³ Les Parisiens qui ne font pas partie de

¹ Appelées « montagnes russes » en Europe.

² Zozulya, Efim, *Iz Moskvy na Korsiku i obratno, putevye vpečatlenija*, (Un aller-retour en Corse, impressions de voyage), Saint-Pétersbourg, Priboj, 1928. (pas de traduction en français) p. 24 : « Читают мелкие бульварные газетки, наполненные такой чепухой, о которой мы просто не имеем никакого представления. Какую макулатуру представляют собой мелкие уличные парижские издания – уму непостижимо. Неудивительно, что популярным развлечением не только для рабочей молодёжи, но и для средних городских широких масс являются карусели, где взрослые люди серьёзно кружатся на деревянных лошадаках, велосипедиках или автомобильчиках. Кстати, эти « развлечения » мельчают с каждым годом. Американские крутилки, « женщина без головы », « храм красоты »... « Храм красоты » - это палатка с земляным полом, в котором висят шесть-восемь обыкновенных открыток с изображением античных женщин, которых можно разглядывать в увеличительное стекло. Только и всего. Это стоит франк. Попробуйте спорить, что это не « храм красоты ». И это – для жителей, в котором находятся Лувр, Люксембургский музей и множество всевозможных музеев и выставок!.. »

³ Ibid., p. 21-22 : « Однако, революционные выступления не часты в жизни парижского пролетариата. Французские рабочие знают грустные будни, знают серые тоскливые, безвыходные дни. Их много, этих дней. Я это особенно почувствовал, когда побывал в рабочих районах – Муфтар, Белвилль и др. После часу

la jeunesse révolutionnaire s’amuse différemment. Leurs passe-temps favoris sont la danse et les sorties au cinéma.

« Le bal est le loisir préféré des Français. Mais même les salles de danse ont perdu leur popularité après la vague dansante de l’après-guerre. Si le Français a quelques francs – il est obligé d’aller danser. C’est presque un club. Il va y rencontrer des gens et discuter des sujets divers. À la deuxième place dans le classement des activités favorites se trouve le cinéma. Il est facile de deviner les thèmes des pièces de spectacle. Si nous regardons des œuvres soigneusement choisies, le « meilleur » de tout ce qui a été produit, eux se contentent des scènes médiocres. »¹

La qualité de ces films est contestable. Les voyageurs présument que ce que regardent les classes favorisées est nécessairement mauvais. Il est donc inutile de trop s’attarder sur ce point.

Ilya Ehrenbourg insiste sur le programme hebdomadaire suivant : quotidien joyeux, week-end ennuyeux. Selon lui les Parisiens prennent plus de plaisir à leur quotidien ordinaire qu’aux jours de repos, ils sont heureux les jours ouvrés et tristes les jours fériés.

« À quel point les gens sont tristes quand ils doivent être heureux. Dans les jours ouvrés Paris sait rire, mais pendant les fêtes c’est un endroit lugubre et cruel. Les gens dansent comme des jouets mécaniques. Un brouillard brûlant s’élève sur Paris. Les pierres ne refroidissent même pas pendant la nuit. Les gens dansent trois nuits d’affilée. Les nourrissons sont couchés sur les genoux de leurs mères. Ils se réveillent et laissent tomber la salive. Des musiciens sont épuisés et s’endorment debout. Ils soufflent dans les trompettes, les veines gonflent sur leurs fronts, ils boivent de la bière et s’essuient les visages à l’aide des manches pour reprendre aussitôt le jeu. Les danseurs sont fatigués eux aussi, ils bougent leurs jambes et haussent les épaules, mais ce ne sont que des réflexes qu’ils ont gardé de leur ancienne vie.

Les touristes adorent cette période. Ils n’ont jamais vu les taxis s’arrêter pour laisser passer les danseurs. [...] Ils ne comprennent pas que c’est justement pendant ces jours que Paris ressemble à toutes les autres villes d’Europe, avec le chagrin du foxtrot, avec les mêmes sourires courtois et les divertissements identiques qui sont inévitables et qui tuent immédiatement tout semblant de plaisir.

Sous l’affiche officielle qui informe sur le lieu et la date de l’événement dort un errant. Peut-être qu’il fait de merveilleux rêves ? – La prise de la Bastille ? Ou un lit confortable ? »²

ночи здесь можно наблюдать острые, странные и печальные сцены буйства, нищеты, продажности, тоски, отчаяния. Полиция ходит здесь в усиленном количестве. »

¹ Ibid., p. 22 : « Высший вид развлечения – танцулька. Но и она сейчас тускнеет, как вообще постепенно снижается послевоенный « танцевальный » порыв. Если есть франк другой – посещение танцульки неизбежно. Она же до некоторой степени является клубом. Здесь происходят встречи и всякого вида общение. Вторым могучим развлекателем является, конечно, кинематограф. Содержание пьес легко себе представить. Если то, что мы смотрим – « лучшее » и тщательно выбранное, то можно себе представить, какая дрянь идет там. »

² Ehrenbourg, Ilya, *Moj Pariž, (Mon Paris)*, Moscou, Izogiz, 1933. (pas de traduction en français) p. 174 : « Как люди грустны, когда они должны быть веселыми. В будни Париж умеет смеяться, в праздники он уныл и жесток. Люди танцуют, как заводные игрушки. Неистовый зной туманом застилает Париж. Камни не остывают и ночью. Люди танцуют три ночи подряд. На коленях у женщин – грудные младенцы. Они просыпаются и роняют слюну. Дремлют измученные музыканты. Они дуют в трубы, вены на лбу набухают, они пьют пиво вытирают лицо рукавом и снова дуют в трубы. Засыпают и сами танцоры, они переставляют ноги и поводят плечами, но это только рефлексивная отдача их прошлой жизни. Париж в эти дни кажется иностранным туристам сказочным. Они никогда не видели, чтобы автобусы останавливались перед танцорами. [...] Они не могут понять, что именно в эти дни Париж становится

L'auteur émet l'hypothèse que les sorties au théâtre et au cinéma des Parisiens le samedi, jouent le même rôle de ciment social pour la population que les grands bains communaux en URSS.¹ C'est aussi samedi que les Soviétiques allaient à la *banya* publique pour se laver. Il s'agissait d'un bain de vapeur chaude. La majorité des logements en Russie sont désormais équipés d'une salle d'eau donc les *banyas* ne sont plus nécessaires pour appliquer les règles d'hygiène. Néanmoins, elles existent toujours et les Russes sont nombreux à y aller pour passer la journée avec des amis. En hiver, la coutume veut qu'en sortant de la salle chaude on se baigne dans la neige avant de se réchauffer dans le salon en buvant un thé ou de la vodka. Dans son texte Ehrenbourg ne mentionne pas tout cela car ces éléments sont bien connus par les Soviétiques. En revanche, il donne un aperçu des spectacles qui sont joués à Paris :

« « Deux catins. Un drame profondément réaliste. L'entrée à 2 francs ! » Il ne faut pas croire sur parole – le « drame réaliste » est plein de romantisme douteux et de chagrin déguisé. La première catin – est une femme du monde, elle est extrêmement vulgaire et l'auteur la dénigre. L'autre catin – est fille d'un chômeur, l'auteur est prêt à pleurer sur son destin. Le chouchou de Belleville, un vieux Montéhus, qui a eu le temps d'être un chrétien exemplaire, un impie, un disciple de la désertion et un patriote fervent, connaît par cœur tous les rêves et les insomnies des ruelles étroites indiscernables. Il a écrit la pièce tout seul et il va interpréter aujourd'hui le rôle de Marat. Il porte une chemise en soie rouge et condamne les riches. Le public approuve avec enthousiasme. Les gentilhommes reçoivent non seulement des commentaires haineux mais aussi des épluchures d'oranges : Belleville se défoule. Les riches sont enfin stigmatisés. « L'ami du peuple » est applaudi. Il s'incline comme un vieux bouffon. L'orchestre joue le fox-trot. Les jeunes filles repoudrent rapidement les visages inondés de larmes. »²

Une autre théorie – cette fois-ci sur le déroulement d'un dimanche typique à Paris, occupe quelques pages de son récit. Ehrenbourg se réfère notamment à la vie du poète français – Jules Laforgue (1860-1887) : « *Si on croit les historiens, le poète français Jules Laforgue, est mort jeune car il était atteint de phtisie. Toutefois, on peut trouver dans ses poèmes une autre raison*

похожим на любой европейский город, с тоской фокс-трота, с повторностью улыбок с теми обязательными увеселениями, которые тотчас же убивают всякое веселье. Под казённой афишей, которая оповещает, где и когда люди будут танцовать, спит бездомный. Может быть хоть ему снятся весёлые сны? – Взятьё Бастилии? Или мягкая койка? »

¹ Ibid., p. 78 : « *В субботу идут в театр или в кино ; это как баня. »*

² Ibid., p. 78 : « « *Две потаскухи. Глубоко реалистическая драма. Билеты от 2 франков!* » *Не надо доверять словам – «реалистическая драма» полна подозрительной романтики и бутафории горя. Одна потаскуха – это светская дама, она глубоко развратна и автор её шельмует. Другая – дочь безработного, над её судьбой автор готов заплакать. Любимец Бельвилля, старый актёр Монтегюс, который был на своём веку и добрым христианином, и безбожником, и апостолом дезертирства и ревностным патриотом, который знает на зубок все сны и бессоницу узких путанных улиц, он сам написал эту пьесу и он вырядился сегодня Маратом. На нём рубаха из красного шёлка, он обличает богатых. Публика восторженно поддакивает. В изысканных кавалеров летят не только веские словечки, но и корки апельсина : Бельвилль отводит душу. Богатые наконец-то заклеяны. «Друг народа» выходит на аплодисменты, он кланяется, как старый гаер. Оркестр играет фокс-трот. Девушки спешно припудривают заплаканные лица. »*

de décès prématuré : *il est mort de l'ennui insupportable des dimanches à Paris.* »¹ Ses poèmes la « *Complainte d'un certain dimanche* »² et la « *Complainte d'un autre dimanche* »³ ont paru dans le recueil les *Complaintes* publié en 1885. Le poète décrit une vie monotone et sans intérêt. Tel un prisonnier, il peint un monde en décomposition et exprime son désespoir. Dans sa narration le choix du dimanche suggère l'ennui mortel. C'est le dernier jour de la semaine qui annonce la fin de l'existence.

À cette époque à Paris les théâtres ainsi que quelques magasins sont ouverts le dimanche. Ilya Ehrenbourg décrit un de ces dimanches en insistant sur le fait que ce type de divertissement est finalement un travail beaucoup plus laborieux que le travail habituel. Il y a une véritable passion pour le travail et une crainte de l'ennui car l'ennui ne s'inscrit pas dans les mœurs, il ne fait pas partie du quotidien des Parisiens. Sur ce point le texte soviétique correspond donc au canon du réalisme socialiste. En effet, l'éloge du travailleur acharné qui ne sait pas se reposer et qui est valorisé par cet acharnement appartient à la poétique des récits soviétiques de l'Entre-deux-guerres. Ce transfert de la réalité soviétique à Paris vise ainsi à montrer qu'il existe de réelles similitudes entre les deux civilisations.

¹ Ibid., p. 186 : « *Французский поэт Жюль Лафорг, если верить биографам, умер молодым от чахотки. Однако, стихи Лафорга дают иное объяснение его преждевременной смерти : он умер от невыносимой тоски парижских воскресений.* »

² Laforgue, Jules, *Œuvres complètes, Poésies*, t. 1, Paris, Mercure de France, 1922. p. 89-91 : « *L'homme n'est pas méchant, ni la femme éphémère./Ah ! fous dont au casino battent les talons./Tout homme pleure un jour et toute femme est mère./Nous sommes tous filials, allons!/Mais quoi! les Destins ont des partis-pris si tristes./Qui font que, les uns loin des autres, l'on s'exile./Qu'on Se traite à tort et à travers d'égoïstes./Et qu'on s'use à trouver quelque unique Évangile./Ah! jusqu'à ce que la nature Soit bien bonne,/Moi je veux vivre monotone./Dans ce village en falaises, loin, vers les cloches,/Je redescends dévisagé par les enfants/Qui S'en vont faire bénir de tièdes brioches ;/Et rentré, mon Sacré-Cœur Se fend !/Les moineaux des vieux toits pépient à ma fenêtre,/Ils me regardent dîner, sans faim, à la carte ;/Des âmes d'amis morts les habitent peut-être ?/Je leur jette du pain : comme blessés, ils partent !/Ah ! jusqu'à ce que la nature soit bien bonne,/Moi je veux vivre monotone./Elle est partie hier. Suis-je pas triste d'elle ?/Mais c'est vrai ! Voilà donc le fond de mon chagrin !/Oh ! ma vie est aux plis de ta jupe fidèle !/Son mouchoir me flottait sur le Rhin..../Seul. - Le Couchant retient un moment son Quadrigue/En rayons où le ballet des moucherons danse./Puis, vers les toits fumants de la soupe, il s'afflige... Et c'est le Soir, l'insaisissable confidence.../Ah ! jusqu'à ce que la nature soit bien bonne,/Faudra-t-il vivre monotone ?/Que d'yeux, en éventail, en ogive, ou d'inceste,/Depuis que l'Etre espère, ont réclamé leurs droits !/Ô ciels, les yeux pourrissent-ils comme le reste ?/Oh ! qu'il fait seul ! oh ! fait-il froid !/Oh ! que d'après-midi d'automne à vivre encore !/Le Spleen, eunuque à froid, sur nos rêves se vautre !/Or, ne pouvant redevenir des madrépores,/Ô mes humains,/consolons-nous les uns les autres./Et jusqu'à ce que la nature soit bien bonne,/Tâchons de vivre monotone ».*

³ Ibid., p. 92-93 : « *C'était un très-au vent d'octobre paysage,/que découpe, aujourd'hui dimanche, la fenêtre,/avec sa jalousie en travers, hors d'usage,/où sèche, depuis quand ! Une paire de guêtres/tachant de deux mals blancs ce glabre paysage./Un couchant mal bâti suppurant du livide ;/le coin d'une buanderie aux tuiles sales ;/en plein, le val-de-grâce, comme un qui préside ;/cinq arbres en proie à de mesquines rafales/qui marbrent ce ciel crû de bandages livides./Puis les squelettes de glycines aux ficelles,/en proie à des rafales encor plus mesquines !/ô lendemains de noce ! ô brides de dentelles !/Montrent-elles assez la corde, ces glycines/recroquevillant leur agonie aux ficelles !/Ah ! Qu'est-ce que je fais, ici, dans cette chambre !/Des vers. Et puis, après ! ô sordide limace !/Quoi ! La vie est unique, et toi, sous ce scaphandre,/tu te racontes sans fin, et tu te ressasses !/Serai-tu donc toujours un qui garde la chambre ?/Ce fut un bien au vent d'octobre paysage... »*

« Dans l'après-midi la foule se met sur son trente-un. Les gens ne sont pas habillés comme d'habitude et même leur allure est différente. On estime qu'ils s'amuse. En réalité, ils accomplissent une tâche difficile : ils imitent la joie de vivre.

Comment vous décrire les cauchemars du dimanche ? Les marchandes obèses portant des chapeaux dernier cri occupent les cafés. Elles envient leurs voisines parce que leurs chapeaux sont plus jolis. Elles jasant méchamment et crient sur leurs maris. Les mères poules viennent avec leurs progénitures mais ces derniers n'en ont rien à faire de tout ce « beau monde ». Ils tirent la langue, souillent les vêtements et pleurent. Devant les théâtres il y a des queues d'amatrices de la beauté. Elles attendent assises sur leurs chaises pliantes, pelote de laine à la main. Elles patientent en tricotant. Ensuite, elles écoutent les plaintes de Lacmé et marmonnent avec colère : « Si Jean ne quitte pas cette salope, je vais te l'asperger d'acide sulfurique ! » Pour marquer ce jour de repos la ville est pleine d'affiches et des épilures des oranges consommées. Ils attendent avec impatience la fin de ce jour sans intérêt. Il y a une semaine de travail devant eux. »¹

Quand ces Parisiens aisés ont un peu de temps libre ils se rendent aux marchés et plus précisément aux Halles centrales. Boris Kouchner commence par en décrire l'installation qui se déroule dans la nuit : « *Les Halles centrales se trouvent au plein centre de Paris. C'est le ventre de la ville. À partir de minuit dans les quartiers adjacents aux halles, dans les rues latérales et dans les allées, apparaissent des paysans avec des chariots solides, chargés de légumes et de plantes.* »² L'auteur est impressionné par la composition des étals des marchands. Tout cela lui semble extraordinaire, étranger mais il en parle avec beaucoup d'ironie. L'extrait ci-dessus m'évoque le *Ventre de Paris*.³ Comme le héros du roman de Zola, Florent, Kouchner est affamé et cette débauche de produits alimentaires ne lui est pas familière. Il fait très certainement partie des « maigres ». Tout le travail de mise en place des fruits et légumes est exposé comme un tableau vivant. Les marchands sont comme des peintres à l'œuvre dont les tableaux sont pleins de vie et de couleurs. Les œuvres d'Émile Zola ont fait des Halles un objet de fascination pour les écrivains car ils y retrouvaient, dans un lieu littéraire, la même représentation du capital qu'en URSS. C'est donc une véritable excursion touristique pour les passionnés de la littérature française. Les voyageurs soviétiques vont à leur tour se mettre à

¹ Op. cit., p. 188 : « После обеда улицы заполняются расфранченной толпой. Люди одеты не по привычному, они и ходят не по привычному. Считается, что они отдыхают. На самом деле они выполняют самую трудную работу : они имитируют веселье. Как описать вас, кошмары воскресного дня? Толстые торговки в модных шляпах заселяют кафе. Они завидуют шляпкам соседок, злобно сплетничают и покрикивают на мужей. Мамаши выводят в свет свои выводы; выводы, не признавая « света », высовывают языки, пакостят и ревут. Возле театров – хвосты любительниц красоты. Они приносят с собой в очередь складные стульчики и клубок шерсти. Они сидят и вяжут. Потом они слушают жалобы Лакме и сердито бормочут: « если Жан не бросит эту сучку, я оболюю её серной кислотой »! Празднующий день отдыха, улицы обрастают кожурой апельсина и подозрительными бумажками. Все ждёт с нетерпением, когда же кончится этот скучный день. Перед ними неделя труда.»

² Kouchner, Boris, *Stolicy Zapada, (Les capitales européennes)*, Moscou, Oviz, 1931. (pas de traduction de français) p. 12 : « В самом центре Парижа расположено, как полагают, его брюхо, центральный рынок – Алль Сантраль. Как только перевалит за полночь, в районах, примыкающих к Алль Сантраль, в переулках, на улицах начинают появляться добротные крестьянские возы, груженные овощами и зеленью. »

³ Zola, Émile, *Le ventre de Paris*, Paris, Le livre de poche, 1971.

observer les Parisiens aisés, un groupe qu'ils ne respectent pas et pour lequel ils ne ressentent aucune empathie. Dans ce but d'observation, Ilya Ehrenbourg fait le tour d'un marché. Dans le chapitre 25 – « Les commerçants de rue »¹ de *Mon Paris*, il constate que l'éloquence des marchands attire les clients.

« Les marchands occupent les rues, ils vendent des stylos à plume, du produit pour laver les casseroles, du savon en poudre et de l'émeri. Ils ont le talent d'orateurs. Beaucoup de députés pourraient s'en inspirer. Les passants sont chassés par la pluie et d'autres préoccupations. Les vendeurs doivent les séduire grâce à leur éloquence. Ils doivent prouver à un certain Dupont d'humeur maussade, qui vit comme un célibataire et qui n'a pas de casseroles, que sans ce produit il n'est pas un Dupont mais un rien du tout, et que seul ce produit pourra rendre sa vie merveilleuse, comme dans un conte. Ils crient à en avoir la voix cassée, ils font rire la foule avec des anecdotes et la fascinent avec des poésies authentiques. Ils y arrivent toujours – Dupont achète le produit. Il rentre chez lui et regarde autour de lui. Que faire avec cette acquisition ? Acheter une casserole ? Ou offrir ce flocon bizarre à la concierge ? Il est déprimé par ce qui vient de se passer, comme tout homme qui a été victime de l'art de l'enchantement. »²

Le mot « *torgaši* »³ qu'on peut traduire par « *magouilleurs* » ou « *trafiquants* » met en avant le mépris qu'éprouve l'auteur à leur égard. Ils sont d'ailleurs présentés comme de véritables arnaqueurs.

« L'un d'entre eux montre aux passants une jambe plâtrée – c'est mystérieux et terrifiant. Mais ce n'est qu'un coup publicitaire : si vous lui achetez une pommade quelconque, les ampoules centenaires vont disparaître immédiatement. Un autre marchand, debout sur une petite scène, épluche les carottes nuit et jour – il prétend que les carottes râpées sont non seulement plus agréables à regarder, mais aussi meilleures pour la santé. Un troisième vend un jouet – c'est une toupie ordinaire. Mais il promet que le jouet a été fabriqué aux États-Unis, que c'est une technologie de pointe, et que seul ce jouet pourrait divertir les gens dans cette période de crise dramatique. »⁴

¹ « Уличные торговцы ».

² Ehrenbourg, Илья, *Мой Париж, (Mon Paris)*, Moscou, Izogiz, 1933. (pas de traduction en français) p. 192-194 : « На улицах Парижа стоят торговцы, они продают самопишущие перья, мазь для кастрюль, галстуки, мыльный порошок и наждак. Это не просто торгаши, это прежде всего ораторы. У них могут поучиться многие депутаты. Прохожих гонят прочь непогода и дела. Продавцы должны увлечь их своим красноречием, они должны доказать какому нибудь угрюмому Дюпону, который живёт по-холостяцки и у которого нет никаких кастрюль, что без этой мази он погибает, что без этой мази он не Дюпон, но ничтожество, что только эта мазь способна сделать его жизнь прекрасной, как сказка. Они кричат до хрипоты, они смешат толпу весёлыми анекдотами и они увлекают её доподлинной поэзией. Они достигают цели – вот Дюпон уже покупает мазь. Он приходит домой и растерянно оглядывается. Что ему делать с покупкой? Купить кастрюлю? Или подарить эту непонятную баночку консьержке? Он подавлен случившимся, как всякий человек, который пережил на себе чары искусства. »

³ « торгаши ».

⁴ Ibid., p. 194 : « Один из них показывает прохожим гипсовую ногу – это таинственно и жутко. Впрочем, это только справка : если купить у продавца какую-то притирку, тотчас же исчезнут все вековые мозоли. Другой, стоя на подмостках, с утра до ночи скоблит морковь – он уверяет, что, если морковь гофрировать, это не только приятней для глаза, но и полезней для здоровья. Третий продаёт игрушку – это обыкновенный волчок. Но продавец клянется, что игрушка прислана из Америки, это последнее слово техники, только такая игрушка может развлечь человека в наши дни жестокого кризиса. »

Mais pourquoi ce détour gonflé de tant de haine fait-il partie du parcours soviétique ? En fait, les fonctionnaires en voyage sont chargés de se renseigner sur les dernières innovations techniques vendues dans ce haut lieu du commerce parisien. Malgré la détestation dont il fait l'objet, ce lieu conserve une certaine valeur symbolique, même si celle-ci est signalée dans des notations ironiques.

« Les Halles centrales¹ – est un lieu populaire, qui a été mentionné dans la littérature mondiale. Zola lui a consacré un roman entier. Les clients les plus entreprenants de Montmartre font une expédition dans le marché central. C'est connu en tant qu'activité culturelle, comme un travail d'éducation politique pour les ivrognes civilisés. »²

Les boutiques de Paris apparaissent également sous la plume des écrivains qui leur adjoignent systématiquement l'image de leurs vendeurs bien en chair. Un chapitre à part porte sur eux.³

« Les commerçants parisiens sont identifiables même au jugement dernier : ce sont les gens les plus gros de Paris. Seuls leurs propres chats peuvent les concurrencer – tous les commerçants et toutes les commerçantes ont des chats. En plus, ces chats ont le même ventre et le même postérieur que leurs propriétaires. »⁴

Il n'y a aucune représentation de chat dans les photographies d'Ilya Ehrenbourg. Mais cet animal est mentionné à plusieurs reprises. Le portrait qu'il fait des vendeurs est coloré négativement car selon lui ils incarnent la société de surconsommation, ils vivent dans l'excès.

« Les chats prennent du poids parce qu'ils sont castrés. Mais les commerçants eux ne sont pas castrés. Au contraire – ils se reproduisent obstinément. Dans l'épicerie de fruits et de légumes il y a des grandes citrouilles rousses. Le propriétaire de l'épicerie a le ventre gigantesque de la même forme que la citrouille. Dans la crèmerie il y a d'énormes fromages ronds. Il est inutile de préciser que la poitrine de la laitière peut être comparée à juste titre à deux de ses meilleurs fromages. En ce qui concerne la propriétaire de la boucherie, elle a des grosses joues rouges, comme deux côtelettes. »⁵

¹ Transcrit en russe dans le texte d'origine.

² Kouchner, Boris, *Stolicy Zapada, (Les capitales européennes)*, Moscou, Ogiz, 1931. (pas de traduction de français) p. 13 : « Аль Сантраль – место знаменитое, отмеченное в мировой литературе. О нём Зола написал целый роман. Наиболее предприимчивые иностранные посетители Монмартра предпринимают под утро поход на центральный рынок. Это считается культурным занятием, чем-то вроде политпросветительной работы для цивилизованных пьяниц. »

³ Chapitre 14 : « Лавочники » – « Les commerçants ».

⁴ Ehrenbourg, Илья, *Мой Париж, (Mon Paris)*, Moscou, Izogiz, 1933. (pas de traduction en français) p. 116-118 : « Парижских лавочников можно будет опознать и на страшном суде : это самые толстые люди Парижа. С ними могут потягаться разве что их коты – у всех лавочников и лавочниц имеются коты, причём эти коты обладают животами и задками своих хозяев. »

⁵ Ibid., p. 118 : « Коты, впрочем, жиреют от того, что их оскопляют. Лавочников же никто не оскопляет и они упорно плодятся. В зелёной лавке – большие рыжие тыквы, у хозяина этой лавки гигантское брюхо, похуже на тыкву. В молочной под колпаками круглые шары сыров. Незачем говорить о том, что бюст молочницы может быть справедливо приравнен к двум самым отменным сырам. Что касается хозяйки мясной, то её щёки обильны и красны, как две котлеты. »

Contrairement aux travailleurs du marché aux Puces qui seront immortalisés en plein travail, ces commerçants-là apparaîtront dans des clichés au cadrage plus resserré où ils se contentent d'exister passivement. Ils sont au travail mais ils ne font rien d'utile. Ils prennent des pauses et ils posent devant les photographes.

Figure 34. Il regarde avec méfiance



Figure 35. La propriétaire de la boucherie



Figure 36. La glace



Figure 37. Le tavernier



Source : Ehrenbourg, Ilya, *Moj Pariž, (Mon Paris)*, Moscou, Izogiz, 1933. De la gauche vers la droite : p. 115, p. 117, p. 119, p. 121.

Ces personnages sont des malfaiteurs qui ne font confiance à personne et qui savent tout sur tout le monde. Il n'y a que la mort qui peut les arrêter.

« Quand ils vendent quelque chose ils interrogent les clients sur la santé de Jules et sur les dispositions du ministère. Ils détestent le crédit et le pessimisme. Ils sont profondément convaincus que c'est eux l'image de Paris : sans eux il n'y aurait pas de vin, pas de confort et pas d'amour. Ils pensent aussi former un État à part entière qui serait dépositaire de la sagesse de l'histoire française. Ils sont cruels et sentimentaux. Ils sont pour la peine de mort et contre les impôts. Ils rêvent de mettre de côté suffisamment d'argent pour vendre l'épicerie et acheter une maison de campagne. [...] Ils se lèvent à l'aube et se rendent aussitôt au travail. Ils examinent avec méfiance les produits, la balance et la monnaie laissée par la clientèle. Ils savent que tout le monde veut les duper. Ils ne trompent personne – il s'avère que la mort est plus sournoise qu'eux. L'épicerie est alors fermée pour la journée et les héritiers agacés laissent un mot sur la porte : « c'est fermé à cause des funérailles ». Le lendemain matin les successeurs fouillent déjà entre les savons, les tonneaux ou les saucissons. Ils se retournent terrifiés : est-ce que l'escroc à la casquette va les arnaquer ? Est-ce que la mort viendra frapper à la porte ? »¹

¹ Ibid., p. 118-120 : « [...] отпуская товар, они спрашивают покупателей о здоровье Жюль и о положении министерства. Они ненавидят кредит и пессимизм. Они глубоко уверены, что Париж это они : без них не было бы ни вина, ни уюта, ни любви. Они уверены также, что они это государство и что в этом – весь смысл французской истории. Они жестоки и сентиментальны. Они за смертную казнь и против налогов. Они мечтают накопить толику денег, продать лавочку и купить загородный дом. [...] Они встают на заре и тотчас же бегут в лавку. Недоверчиво, они смотрят на товар, на стрелку весов и на монеты, которые им дают покупатели. Они знают, что все их хотят обмануть. Они же никого не обманывают – смерть оказывается хитрее их. Тогда лавочку прикрывают на день и наследники раздражённо пишут на двери : « закрыто по случаю похорон ». На следующее утро наследники уже копошатся среди мыла, бочек или колбас. Перепуганно они озираются : не надует ли их этот прощальца в кепке? Не покажется ли на пороге смерть? »

Ils soupçonnent l'intégralité des clients, mais surtout les ouvriers. Les Soviétiques reconnaissent ces derniers grâce à un élément incontournable de leur garde-robe – la casquette. Les gens qui ont une mauvaise opinion de cette population laborieuse ne méritent pas l'attention des voyageurs et ne suscitent que dégoût. En outre, dans ce passage l'auteur soulève la question de l'héritage. Isaac Babel avait lui aussi fait un compte rendu sur les déterminismes sociaux qui régnaient en France : « *Il y a des éditions qui existent depuis des siècles. Souvent dans la librairie on peut rencontrer le petit-fils de celui qui a fondé la librairie trois-cents ans auparavant, c'est-à-dire au moment où chez nous, autour de Moscou, on croisait encore des loups et des ours.* »¹ Pour les Soviétiques ce genre de transmission des biens accumulés appartient à une époque révolue. La comparaison présentée ci-dessus est sarcastique. En effet, l'auteur indique l'ancienneté de la pratique pour mieux souligner l'abîme entre les progrès effectués en URSS et la morosité de la vie en France. Ilya Ehrenbourg, à l'instar d'Isaac Babel, établit un lien direct entre les commerces dirigés par les membres d'une même lignée et la commercialisation de la mort. À Paris, il est possible de gagner de l'argent sur la mort.

« Les vitrines des pompes funèbres présentent tout aussi bien que celles des tailleurs et des bijoutiers. Elles séduisent les passants avec les funérailles grandioses et répondent aux besoins des clients. Ils ont dix scénarios possibles : avec ou sans attelage, avec ou sans carrosses. Vous pouvez regarder les photographies pour choisir le corbillard, comparer les prix et même demander une réduction. Paris s'y connaît en enterrement. Ici on salue les morts sans dépouiller les vivants.

Le personnel spécialisé surveille la cérémonie. Les hommes et les femmes ne doivent pas marcher côte à côte. En plus, (probablement, pour ne pas confondre le cimetière avec un café) les femmes laissent les hommes passer devant. »²

La description de l'organisation des funérailles n'est pas seulement un outil de dénigrement du système capitaliste, mais aussi un élément anthropologique. C'est un des rares moments où nous retrouvons des éléments propres à la culture française dans les textes soviétiques. À l'issue de la cérémonie, l'assistance se rend dans le café du quartier pour échanger leurs souvenirs sur

¹ Babel, Isaac, « *Putešestvie vo Franciju* », (« Le voyage en France »), *Pioner*, n°3, 1937, p. 8-17. (1990) (pas de traduction en français) p. 9 : « *В Париже есть книжные издательства, насчитывающие столетия существования, и часто в книжной лавке сидит праправнук по прямой линии того человека, который основал эту лавку лет триста назад, то есть в то время, когда у нас на окраины Москвы заходили волки и медведи.* »

² Ор. cit., p. 156 : « *Бюро похоронных процессий устраивает свои витрины ни-чуть не хуже портных и ювелиров – они соблазняют прохожего пышными похоронами, они идут навстречу клиенту, они предвидят похороны по десяти различным разрядам, – с цугом и без цуга, с каретами и без карет. Можно, рассмотрев фотографии, выбрать катафалк, прицениться, даже поторговаться. Хоронит Париж с толком, отдавая честь мёртвым, но не забывая и о кармане живых. За церемонией следят особые специалисты. Мужчины должны идти отдельно от женщин, причём (может быть, чтобы не спутать кладбища с кафе), женщины пропускают мужчин вперёд.* »

le défunt. La photographie qui apparaît à la page 155 de *Mon Paris* est signée : « Le défunt était radin ».¹

Figure 38. « Le défunt était radin »



Source : Ehrenbourg, Иля, *Moj Pariž, (Mon Paris)*, Moscou, Izogiz, 1933, p. 155.

« Les cafés aux alentours des cimetières sont assez particuliers. Il y a de longues tables et des bancs – il est admis de boire tous ensemble en souvenir des morts. Nous pouvons aussi y voir des ivrognes solitaires : les cochers des corbillards, les fossoyeurs et les maîtres de cérémonies. Ils boivent tous du vin, du blanc et du rouge. Une fois ivres, ils trinquent avec les bouteilles.

Tout autour des cimetières il y a également des ateliers de pierres tombales. Jadis les gens préféraient des croix et des épigraphes lyriques. Désormais, ils optent pour les monuments massifs et les photographies des morts sur médaillon émaillé. L'inscription « pour usage éternel » apparaît obligatoirement sur le monument. Ce n'est pas de l'ironie. Il est possible de louer une tombe pour cinq ou dix ans. À l'expiration du délai les os sont déterrés et un cadavre tout frais occupe la place. [...]

Une fois par an les vivants rendent visite aux morts. Cette visite se déroule le premier novembre. Ce jour-là les environs des cimetières se raniment. Les commerçants installent des tentes et vendent hâtivement des fleurs, des pommes de terre frites et des oranges.

La cérémonie des pauvres est très modeste. Les hommes et les femmes peuvent marcher tous ensemble. Mais la plupart du temps personne ne suit le cercueil – le défunt n'avait pas de maison et pas de famille. Il a connu la prison et les foyers. Il vivait dehors devant les gens, mais il était seul. Pour atténuer l'amertume du destin, il est enterré dans une tombe commune. »²

¹ « Покойник был скуповат ».

² Ibid., p. 156-157 : « Кафе вокруг кладбищ носят особый характер ; длинные столы и скамьи – поминая покойника, полагается пить соборно. Впрочем, в этих кафе можно увидеть и одиноких пьяниц : сюда приходят кучера катафалков, могильщики и церемониймейстеры, все они пьют вино, не только белое, но и красное, а, напиваясь, чокаются с бутылками. Кроме кафе вокруг кладбища – мастерские надгробных памятников. Когда-то люди предпочитали кресты и лирические надписи. Теперь в ходу массивные монументы и эмалированные фотографии покойников. На монументе обязательно проставляют : « вечное пользование ». Это отнюдь не ирония : могилу можно получить на пять или на десять лет. По истечении срока кости выкапывают и на освободившееся место кладут свежего мертвеца. [...] Раз в год живые ходят к мёртвым с визитами – это происходит 1-го ноября. Тогда окрестности кладбищ оживают. Торговцы устанавливают палатки, бойко они торгуют цветами, жареной картошкой и апельсинами. Бедняков хоронят по последнему разряду – здесь даже мужчины могут идти вместе с жёнщинами. Но часто никто не идёт за гробом – у человека не было ни дома, ни семьи. Он знал в жизни тюрьмы и ночлежки – он жил на людях и он, однако, был одинок. Чтобы смягчить горечь судьбы, его кладут в общую могилу. »

Dans cette œuvre remarquable le lien entre la mort de l'être humain et de la ville est omniprésent :

« L'homme ne peut pas vivre éternellement mais il peut attendre la fin très longtemps. Alors ses rêves commencent à ressembler aux souvenirs. Il perd ainsi la notion du temps et regarde au loin pendant des heures, en pensant que ça a duré une minute seulement. C'est comme ça que les gens meurent. C'est peut-être aussi de cette manière que meurent les villes. »¹

Les funérailles décrites semblent également être celles de la ville. Le monde capitaliste est destiné à disparaître pour préparer l'avenir radieux. Fermons cette parenthèse sur la mort et son coût élevé pour revenir à la description d'autres commerces qui apparaissent dans le récit de voyage soviétique.

Heureusement pour les Soviétiques, les images déplaisantes des Halles centrales, puis celles des boutiques luxueuses sont rapidement remplacées par les photographies des marchés populaires. C'est dans ces lieux que la population favorite des voyageurs se procure des biens. Les puces de Paris sont connues pour leurs remarquables soldes. Le chapitre 30 intitulé « Magasins »² débute par une image dont le titre est « Soldes ».³ En réalité, ce ne sont pas de vrais magasins avec des soldes d'été ou d'hiver mais des friperies et des brocantes.

Figure 39. « Soldes »



Source : Ehrenbourg, Ilya, *Moj Pariž, (Mon Paris)*, Moscou, Izogiz, 1933, p. 213.

« À Paris les gens aiment tout faire dans la rue : manger, pisser, s'embrasser, méditer. Chez eux ils ne font que dormir, et encore, seulement ceux qui ont une maison. Il y a des terrasses devant les cafés et les clients sont installés dehors. En hiver, comme il fait froid, le propriétaire allume le chauffage d'extérieur. Les gens déjeunent sur les terrasses des restaurants. La seule activité que les Parisiens font dans un espace fermé est le patinage, et encore probablement parce qu'il est plus facile de chauffer la rue que de la geler. Ils s'efforcent de faire tout le reste dehors. Devant les magasins, les articles sont présentés sur des stands dans la rue. Il y a des cravates, des fromages, des tasses, des vestes de costume, des pâtisseries, des livres et des parfums. Inutile d'entrer pour acheter quelque chose.

¹ Ibid., p. 234 : « Жизнь долго нельзя, но можно долго, очень долго доживать своё. Тогда мечты начинают походить на воспоминания. Тогда пропадает чувство времени и часами человек глядит вдаль, думая, что это – одна короткая минута. Так обыкновенно умирают люди. Может быть, так же умирают и города. »

² « Магазины ».

³ « Распродажа ».

Devant les supermarchés les dames fouillent dans un tas de soie. C'est aussi là, dans la rue qu'elles font des essayages de chapeaux. Un drôle d'homme lit un nouveau roman devant le stand de livres – il va finir et remettre le livre à la place. Dans les quartiers riches les articles sont bien évidemment cachés à l'intérieur des magasins. Même les tenues dans les vitrines sont médiocres. Jamais une jolie robe ne sera exposée. Mais dans les quartiers plus modestes, les rues sont encombrées de tas de marchandises bariolées et Paris ressemble là-bas à un marché oriental. »¹

Figure 40. Supermarché



Figure 41. Cherchez un peu et vous trouverez des bottines merveilleuses



Figure 42. Des pantalons et des chemises



Source : Ehrenbourg, Ilya, *Moj Pariž*, (*Mon Paris*), Moscou, Izogiz, 1933. De la gauche vers la droite : p. 93, p. 97, p. 99.

Les photographies qui apparaissent plus haut sont tirées de l'œuvre *Mon Paris* d'Ilya Ehrenbourg et illustrent parfaitement son propos. Les titres de ces clichés sont, de gauche à droite : « Supermarché »² « Cherchez un peu et vous trouverez des bottines merveilleuses... »³, « Des pantalons et des chemises »⁴ : des vêtements, des chaussures et des chapeaux sont posés sur des planches et par terre de manière totalement désordonnée. Ces descriptions sont celles des marchés aux puces.

« Paris n'a pas peur des puces. Cette ville ne craint pas la saleté, la jalousie et le sang. Elle a peur uniquement des bourdonnements de l'aspirateur et de la vérité évidente pour tout le monde.

Dans une boutique dans la rue de la Paix on montre aux clients des nouveautés dans la musique et les cocktails. Les plus jolies femmes de Paris essayent des robes ici. Aux

¹ Ibid., p. 214-216 : « Париж любит все делать на улице : есть, мочиться, целоваться, философствовать. Дома люди только спят, притом, разумеется, только те, у которых есть дом. Возле кафе устроены террасы, посетители сидят на улице. Зимой на улице холодно, тогда ставят большие жаровни и улицу начинают отапливать. На террасах ресторанов люди обедают. В закрытом помещении парижане только катаются на коньках – это от того, что улицу легче отопить, нежели проморозить. Всё остальное они стараются делать снаружи. Возле магазинов товар разложен на улице : галстуки, сыры, чашки, ботинки, пиджаки, пирожные, книги, духи. Чтобы купить, незачем заходить внутрь. Возле универсальных магазинов дамы роются в ворохе шёлка. Здесь же на улице они примеряют шляпы. Чудак возле книжной лавки стоя читает новый роман – прочтёт и положит назад. Конечно, в богатых кварталах магазины старательно прячут свои товары. Там даже витрины скромничают – никогда ни одно хорошее платье не будет выставлено в окне. Но в кварталах поскромнее улицы завалены горами пёстрых товаров, и Париж там смахивает на восточный базар. »

² « Универсальный магазин ».

³ « Поройтесь, и вы найдёте чудесные ботинки... ».

⁴ « Штаны, рубашки... ».

« puces de Paris » sont vendus des jupes sales, des pantalons moisis, des bottines trouées, et toutes sortes de vêtements qui sont prêts à tomber en lambeaux, en dévoilant la « perle de la création » – le corps poilu, bouffi et boutonneux.

Aux « puces de Paris », vous pouvez acheter une automobile et un clou rouillé. Personne ne va vous forcer à acheter des dizaines de clous : il y a des marchands qui vendent les clous usés à la pièce. À côté des petits clous il y a une soucoupe recollée, des cartes de voyage, un fil de fer, un cadre de photographie cassé et des bretelles.

Les aristocrates des « puces » vendent des meubles. [...] Un lit d'époque Directoire, une table de chevet d'époque Empire avec à l'intérieur, par oubli des générations dissipées, le pot de chambre de Louis-Philippe. Chaque famille parisienne possède ces tables et ces pots. »¹

La fin de cet extrait affiche un mépris évident pour les dynasties royales. La mention du pot de chambre discrédite intégralement ces élus enterrés. La seule chose que la France en a hérité sont leurs excréments. Revenons maintenant aux acteurs impliqués dans ces ventes. De quelle origine sont ces commerçants qui boivent du thé et mangent du hareng sur leur lieu de travail ?

« Ils fouillent entre les commodes des Louis, entre les montagnes des vieilles guêtres, entre les romans de Sue. C'est ici même qu'ils prennent le thé, le thé du samovar en plus. C'est ici même qu'ils mangent le hareng. Ils adorent les francs français mais leurs estomacs sont fidèles à la patrie à moitié oubliée. Ils disent aux passants : « fouillez ! fouillez ! » Les amateurs éternuent mais fouillent dans ce bazar. Les uns sont là par nécessité, ils cherchent un pantalon rapiécé ou un matelas moucheté d'une éruption cutanée. D'autres exaucent leurs désirs les plus secrets (à Paris la cueillette des champignons est interdite), ils sont à la quête d'un bonheur insaisissable. Dans tout ce bric-à-brac ils espèrent décrocher un Rembrandt ou au moins un récent Henri Rousseau. Il y a aussi des esthètes qui sont prêts à tout pour l'art. Ceux-là ne chinent rien, ils ne font que regarder – ils sont amoureux de la beauté pittoresque de la misère. C'est aussi une variété de l'ennui parisien. [...]

Aux « puces de Paris » il y a des centaines de bars et de tavernes. Le vin y est particulièrement aigre. Jamais nulle part je n'ai entendu le chant des orgues de Barbarie aussi rauque qu'ici. Une veste de costume raccommodée ou une tasse recollée resuscitent pour une énième fois. Les hommes qui porteront cette veste auront droit à l'amour. Des cafés seront encore servis dans cette tasse. La vie ici pourrait être éternelle. »²

¹ Ibid., p. 94-95 : « Париж не боится блох. Он не боится ни грязи, ни ревности, ни крови. Он боится только жужжания пылесоса и обязательной для всех истины. В ателье мод на улице Мира клиентам показывают новые модели среди музыки и коктейлей. Эти платья примеряют самые красивые девушки Парижа. На « блошином рынке » продают засаленные юбки, трухлявые штаны, рваные ботинки, всё то тряпье, которое готово свалиться на землю, обнажив « перл создания » – волосатое, отёкшее, прыщавое тело. На « блошином рынке » можно купить и автомобиль, и ржавый гвоздь. Никто не заставит купить десяток гвоздей : имеются продавцы, у которых старые гвоздики продаются поштучно. Рядом с гвоздиками – склеенное блюдо, открытки с видами, проволока, поломанная рамка для фотографии и подтяжки. Аристократы « блошиного рынка » торгуют мебелью. [...] Кровать Директории, ночной столик ампир, а в нём, по недосмотру рассеянных поколений, ночной горшок Людовика-Филиппа. У любой парижской семьи имеются и эти столики, и эти горшки. »

² Ibid., p. 95-98 : « Они спуют между комодами Людовиков, между горами старых итиблет, между романами Сю. Здесь же они пьют чай, притом из самоваров, здесь же едят селёдку : они любят французские франки, но их желудки верны полузабытой родине. Они зазывают прохожих : « поройтесь! поройтесь! » Любители, чихая, роются в груде хлама. Одних привела сюда нужда, они ищут залатанные штаны или тюфяк, испещренный клопиной сылью. Другие удовлетворяют здесь тайную страсть (нельзя же в Париже ходить по грибы) они ищут невозможного счастья. Среди мусора они хотя бы находят Рембранта или, по меньшей мере, нового Анри Руссо. Имеются и эстеты, готовые ради искусства перетерпеть всё. Эти ничего не ищут, они только смотрят – они влюблены в живописность нищеты. Такова ещё одна разновидность парижской скуки. [...] На « блошином рынке » сотни кабачков и харчевен.

D'après l'auteur, ce sont des juifs russes, polonais et lithuaniens qui font du commerce sur ce marché.¹ Les Parisiens qui font leurs achats ici sont des chômeurs, des journaliers et des émigrés. L'auteur est sensible à leur misère financière mais il souligne leur grandeur d'âme. Dans le pays où tout est mort, ces gens-là symbolisent la vie. Un parallélisme est tracé entre : « *L'homme ne peut pas vivre éternellement mais il peut attendre la fin très longtemps.* »² et « *La vie ici pourrait être éternelle* »³ La première citation porte sur les héritiers qui n'ont pas de place dans l'imaginaire soviétique et la seconde sur les gens simples, sur les classes populaires qui sont le grand espoir de l'humanité. Finalement, dans cet organisme parisien mourant, tout doit être renouvelé à part la technologie et le savoir vivre des populations modestes.

Nous avons vu dans cette sous-partie que les divertissements divergent selon la classe sociale des Parisiens : les riches vont à la salle de danse, au théâtre ou au cinéma, tandis que les pauvres manifestent ; les premiers font des achats dans les boutiques de luxe ou aux Halles centrales, alors que les seconds privilégient les friperies, les brocantes et sont des habitués des Puces. La mode et plus généralement l'art intéressent grandement nos voyageurs. C'est à ce thème que je consacre le chapitre suivant.

Там особенно кислое вино. Нигде не слыхал я таких сильных шарманок. Залатанный пиджак или склеенная чашка в такой-то раз воскресают. В этом пиджаке ещё будут щеголять и любить. Из этой чашки ещё будут пить кофе. Жизнь здесь может сойти за вечность. »

¹ Ibid., p. 95 : « *Торговлей на толкучке заняты преимущественно евреи – русские, польские и литовские.* »

² Ibid., p. 234 : « *Жить долго нельзя, но можно долго, очень долго доживать своё.* »

³ Ibid., p. 98 : « *Жизнь здесь может сойти за вечность.* »

2.2.4 Du chic parisien au confort américain

a. La mode et le mode de vie

Les auteurs soviétiques qui ont écrit sur le Paris des années 1930 soulignent l'emprise des États-Unis. C'est exprimé d'abord sur les lieux les plus connus de Paris : place de l'Opéra, rue de la Paix, Champs-Élysées, Montmartre. Tous ces endroits ont été transformés en centres touristiques. Ensuite, les publicités américaines ont couvert la ville entière. Dans tous les coins de rue et dans chaque commerce on parle anglais pour attirer la clientèle. Dans les restaurants, les menus sont traduits dans cette langue. Certains noms de plats ont même été déformés pour mieux sonner à l'oreille américaine. « Paris » était prononcé à l'américaine en insistant sur le « s » final.¹

L'omniprésence américaine est telle que son influence se reflète même dans les titres des livres des auteurs soviétiques. L'ouvrage *Amérique à Paris* de Véra Inber s'inspire du récit *Paris en Amérique* (1863) d'Édouard Lefebvre de Laboulaye (1811-1883).

« Le héros du roman, un certain René Lefebvre, détenteur d'une quantité impressionnante de titres pseudo universitaires et membre honorable de nombreuses académies des sciences fictives, est miraculeusement transporté de Paris à New-York grâce à une intervention magique. René Lefebvre, devenu récemment citoyen américain, a conservé sa conscience de Français. Il compare les rapports sociaux aux États-Unis et le quotidien de plusieurs individus avec la vie en France. Ce personnage accorde une préférence absolue et inconditionnelle aux États-Unis – « le pays de la liberté » véritable. En 1928, je me suis souvenue de ce livre attrayant et je me suis engagée dans une polémique avec celui-ci, en donnant à mon recueil de récits de voyages sur la France le titre *Amérique à Paris*. »²

Dans ce paragraphe d'introduction, l'auteure résume son travail anthropologique et littéraire en France. Elle entre en dialogue avec un auteur français du XIX^{ème} et s'inscrit ainsi dans la littérature de voyage internationale. L'inversion du rayonnement culturel est à retenir et Véra Inber la décèle intuitivement. Paris a bel et bien perdu sa puissance autrefois redoutable. Certains auteurs emploient même le terme d'« occupation américaine » qui nuit à l'image de la ville.

« Les navires à vapeur traversent l'Atlantique et amènent sur le Nouveau Monde non seulement les robes parisiennes [...], mais surtout la vieille âme européenne installée confortablement dans une cabine de luxe. Comme tous les colonialistes, les Américains s'emparent de tous les biens et détruisent le reste. L'anéantissement est clément comme

¹ Koltsov, Mikhaïl, « Listok iz kalendarja », (« Une page du calendrier »), *Izbrannye sočinenija v 3 tomah*, (*Œuvres choisies en 3 tomes*), t. 2, Moscou, GIXL, 1957. (1929, 1930) (pas de traduction en français) p. 123 : « Пэрыз ».

² Inber, Véra, *Amerika v Pariže*, (*Amérique à Paris*), Moscou, Xudožestvennaja Literatura, 1965. (1928) (pas de traduction en français) p. 7 : « Герой романа, некий Рене Левефр, облеченный множеством псевдоученых званий, почётный член множества вымышленных академий наук, чудесным, « спиритическим » способом перенесён на некоторое время из родного Парижа в Нью-Йорк. Став американским гражданином, но сохранив сознание француза, Рене Левефр начинает сравнивать социальную природу американского общества в целом и жизнь отдельных его членов с жизнью Франции, отдавая безоговорочное предпочтение Америке, как подлинной « стране свободы ». В 1928 году я вспомнила об этой занятой книге и, как бы полемизируя с ней, назвала сборник своих очерков о Франции « Америкой в Париже ». »

une mise à mort sur la chaise électrique : les électrodes sont plus discrètes que la dynamite. »¹

En dépit de cette occupation culturelle les voyageurs expriment toujours leur amour pour les Français, surtout quand ils sont dans un autre pays de l'Europe.

Les auteurs se rendent en Belgique en mission diplomatique. Véra Inber va à Bruxelles pour y donner une conférence. Elle effectue un aller-retour très rapide. Son déplacement à l'intérieur de son voyage en France permet de faire un point sur la dimension politique de son parcours. Ainsi le fonctionnement de la VOKS apparaît de manière presque transparente.

« « L'association pour l'établissement des échanges culturels avec la Russie soviétique », qui existe en Belgique, a organisé avec notre VOKS, société pan-soviétique pour les relations culturelles avec l'étranger, mon intervention en Belgique : une conférence sur « La littérature contemporaine de Moscou ». Le département de cinéma a reçu la demande du bureau commercial de Paris pour le transport du film soviétique *Le chef de gare*. Les six rouleaux de ce film soigneusement rangés dans des boîtes métalliques plates étaient dans le taxi à côté de ma petite valise où se trouvait aussi mon exposé minutieusement préparé. Durant le trajet depuis mon hôtel jusqu'à la gare, j'étais complètement paralysée par le poids de ma responsabilité face aux deux « sociétés » moscovite et belge... Les roues étaient bavardes, elles grondaient et chantaient. Elles voulaient s'immiscer dans mes affaires et dans les échanges entre l'association belge et la VOKS. Elles s'inquiétaient pour ma conférence, elles se méfiaient et se consultaient à mon sujet. Elles étaient aussi anxieuses que moi. »²

Cette image des roues est utilisée par l'auteure pour signifier qu'elle est écoutée. Il s'agit d'une métaphore pour décrire les gens qui sont là, des officiels soviétiques qui l'accompagnent.

« Alors, à la frontière franco-belge, grâce au *Chef de gare* pour qui cette station s'est avérée vraiment pleine de surprises, j'ai vu pour la première fois à quel point la vie pouvait être paisible et figée. J'ai passé trois heures ici en attendant le prochain train, ainsi que le douanier qui devait certifier que le film que j'ai sur moi aujourd'hui était le même qu'il y a cinq jours. On devait aussi me remettre la taxe que j'ai payée à l'aller pour l'assurance de

¹ Galcova, Elena, *Beglye vzgljady : Novoe pročtenie russkix travelogov pervoj treti XX veka, (Regards fugitifs : Nouvelle lecture des récits de voyages russes du premier tiers du XXème siècle)*, Moskva, Novoe literaturnoe obozrenie, 2010. p. 86 : « Трансатлантические пароходы увозят в Новый Свет не только парижские платья [...], – нет, в трюмы и кабины первого класса грузится старенькая европейская душа. Как всякие колонизаторы, американцы вывозят одно, уничтожают другое. Последнее, впрочем, совершается гуманно и бесшумно, как казнь на электрическом стуле : вместо динамита – зелененькие ассигнации. (Е-47)»

² Op.cit, p. 84 : « « Общество интеллектуальных сношений с Советской Россией », существующее в Бельгии, предварительно списавшись с нашим московским ВОКСом, то есть Всесоюзным обществом культурной связи с заграницей, организовало в Бельгии мой доклад « О современной литературной Москве ». На помощь мне киноотделом при парижском торгпредстве был дан наш советский фильм « Станционный смотритель ». Шесть катушек плёнки « Смотрителя », заключенные в плоские металлические коробки, были уложены в такси ; туда же был уложен небольшой чемодан, где лежал тщательно подготовленный доклад ; туда же села я, подавленная ответственностью перед двумя « обществами », московским и бельгийским, и все мы отправились на вокзал... Снова запыли, зарокотали общительные колёса, снова они приняли участие в моих делах, в делах бельгийского общества и ВОКСа. Они были полны беспокойства за моё выступление, они определённо сомневались, они советовались друг с другом. Они волновались так же, как и я. »

retour. (Ce n'est vraiment pas facile de transporter un film de France en Belgique et réciproquement.) »¹

Elle a attendu de longues heures et a eu une discussion sur l'URSS avec le directeur de la gare. Sa position d'observatrice de la Belgique est différente de celle qu'elle adopte en France. Son déplacement est rapide, on comprend qu'il n'est pas désiré, elle ne prête donc qu'une attention distraite au pays qui est observé par la fenêtre du train en mouvement. C'est au moment où elle entreprend le voyage en Belgique que l'on remarque son véritable attachement à la France. Aucun passage de son récit sur la France ne laisse entrevoir un doute sur son identité. L'auteure est Soviétique, mais elle ne se sent pas étrangère en France. On ne peut pas dire qu'elle est chez elle, mais elle est dans un pays où la langue et les mœurs lui sont familières. Sa maîtrise de la culture française la rend sensible aux différences de prononciation en Belgique et en France : « *Après la manière de parler à la française – toute douce et presque incompréhensible, l'accent belge et les innombrables « rrr » cassent les oreilles. Ils parlent lentement, tous les mots apparaissent dans un ordre précis. Les Belges disent « ui », au lieu de « oui ». Aucun Français ne ferait ça.* »² Les personnes rencontrées dans le train de retour à Paris sont bien identifiées par l'auteure. Il s'agit d'ouvriers :

« [...], qui ont certainement passé le week-end chez des amis, dans la « ville voisine ». Il y en avait deux qui étaient pâles et bouclés. Ils venaient du Sud, je pense. Le troisième était un vrai Flamand. Il était bien costaud. [...] L'un des ouvriers lisait le journal. C'était *Le drapeau rouge* belge. (Traduction en russe entre parenthèses.) Il a commencé par la rubrique : « Chômage ».

- Eh, dit le premier.
- Oh-la-la, rajouta le second.
- « Ui », répondit le dernier. »³

¹ Ibid., p. 85 : « *Тогда, на бельгийско-французской границе, благодаря « Станционному смотрителю », для которого эта станция действительно оказалась полной приключений, я впервые узнала, как тиха и неподвижна может быть жизнь. На этой станции мне пришлось провести три часа от поезда до поезда в ожидании таможенного чиновника, который должен был удостоверить, что плёнка – та самая, которую я пять дней тому назад везла из Парижа. Кроме того, мне должны были вернуть пошлину, взятую условно в виде страховки. (Ввоз киноплёнки из Бельгии во Францию и обратно совершается не просто.)* »

² Ibid., p. 85 : « *После мягкого и невнятного парижского говора, где катятся многочисленные «р-р», твёрдое бельгийское произношение поражает ухо. Речь течёт гораздо медленнее, слова в каждой фразе расставлены определённо и прочно. Слово « да » бельгийцы произносят « уй ». Француз так никогда не скажет.* »

³ Ibid., p. 88 : « *[...], очевидно проведших воскресный день у приятелей, в « соседнем городе ». Двое были бледны, кудрявы, вероятнее всего южане. Третий – настоящий фламандец, плотный. [...] Один из рабочих развернул газету. Это была бельгийская « Ле драпо руж » (« Красное знамя »). Первым делом он стал читать отдел : « Безработица ».*

- Э? – спросил один.
- О ла-ла, – сказал второй.
- Уй, – ответил третий. »

Non seulement elle saisit les différences de prononciation entre les Belges et les Français mais également entre les habitants des différentes régions de France.

De retour à Paris, Véra Inber renoue avec le thème de la présence américaine, elle est certainement l'un des auteurs soviétiques développant le plus ce point. Selon elle, l'influence américaine est tellement puissante dans cette ville qu'elle atteint tous les niveaux de vie, dont la mode. Véra Inber raconte l'histoire du braquage d'une banque aux États-Unis par un homme qui voulait acheter une robe à sa petite amie. Contre toute logique c'est sa petite amie qui passe devant le juge et qui est sanctionnée. Les réflexions de l'auteure sur l'importance des vêtements interviennent juste après cet épisode. La consommation qui pousse au crime par intérêt est fortement critiquée. Un nouvel art de vendre est en train de se développer en Occident. C'est le début de l'époque de la grande consommation et du règne de l'objet, des achats à outrance. Les pertes dues à la Première Guerre mondiale n'étaient pas négligeables pour les grandes maisons de mode et elles devaient donc penser à des méthodes nouvelles pour regagner le marché : « *Maintenant avec la hausse du franc il y a relativement peu d'étrangers à Paris. Il devient difficile de vendre quoi que ce soit. Si, avant la guerre, « le prestige de la marque » ne pouvait pas lui permettre de laisser partir un client sans achat, de nos jours dans ce besoin de vendre se lit le désespoir.* »¹ Véra Inber explique et dénonce la sacralisation ridicule des boutiques qui se situent sur les Champs-Élysées.

« Il ne faut pas aller dans une simple boutique sur les grands boulevards, mais sur les Champs-Élysées dans l'atelier du « Grand couturier », dans le temple. [...] Sur les Champs-Élysées la porte d'entrée s'ouvre avec délicatesse. Le gardien s'incline. La rampe grise et brillante invite chaleureusement : « *Bienvenue. Nous sommes très heureux de vous voir. Mais... soyez sérieuse. Nous allons vous présenter 240 robes de la « collection prêt-à-porter printemps* ». Je vous en prie, soyez sérieuse. » En haut, à l'entrée de la salle, il y a une meute de vendeuses. Elles portent des robes de soie noire, leurs mains et leurs coudes sont dénudés. La robe est extrêmement noire et le cou extrêmement blanc : on dirait des pingouins. »²

Elle entre dans ce grand magasin et rapporte dans son ouvrage tous les codes à respecter pour voir la nouvelle collection. Pour pouvoir y entrer il faut connaître une habituée de la boutique

¹ Ibid., 99-100 : « *Сейчас, в связи с ростом франка, иностранцев в Париже осталось сравнительно немного. Продать что бы то ни было становится всё труднее. Если до войны « честь фирмы » не допускала возможности отпустить покупателя с пустыми руками, то сейчас в этой жажде продать сквозит отчаянье.* »

² Ibid., p. 100 : « *Не в обычное место нужно идти, не в магазин на Больших бульварах, а на Елисейские поля, в ателье « Большого портного », в храм. [...] На Елисейских полях парадная дверь внизу распахивается мягко. Швейцар кланяется. Деликатно отлогая лестница, вся в серебристо-сером бархате, говорит : « Пожалуйте, мы вам очень рады. Но... будьте серьёзны. Вам покажут « весеннюю коллекцию » в двести сорок платьев. Пожалуйста, будьте серьёзны. » Наверху, у входа в зал – целая стая продавищи. На них чёрный шёлк, руки и шеи открыты. Платье очень чёрное, шея очень белая : они слегка похожи на пингвинов. »*

ou en être une soi-même. Les élues qui ont pu pénétrer dans ce temple découvrent une grande salle grise et brillante avec des chaises confortables prévues pour le public composé de Parisiennes maigres et pâles, ainsi que de couturières américaines bien en chair. L'auteure va elle-même prendre une chaise pour assister au défilé décrit dans l'extrait qui suit.

« Les mannequins sont toutes vivantes et belles. Elles sont surveillées par une vieille sorcière maigrichonne trop maquillée. La porte intérieure s'ouvre et nous observons les robes. Elles ont toutes des noms renseignés dans des cahiers spécifiques. Elles ont un nom et un numéro. Tous les noms sont magnifiques ! Il y a « Cendrillon », « Corail mauve », « Dandy », « Picasso », « Ali Baba », « Paradoxe », « Mille et une nuits », « Embrasse-moi » et « Tant mieux » ... Toutes ces robes défilent l'une après l'autre devant moi. Chaque « mannequin » porte un numéro dans la main avec lequel vous pouvez retrouver le nom... Elles ont toutes la même posture : la main droite avec le numéro est tendue en avant, la main gauche est inclinée vers le bas et se trouve légèrement en arrière. Ce spectacle dure deux heures dans un silence assourdissant. De temps en temps la ou le modiste américain demande au « mannequin » de s'approcher pour toucher le tissu. Toute discussion est proscrite. Pas de questions, pas de réponses. Il y a quelques « mannequins » seulement qui se changent sans arrêt... J'ai un voile devant les yeux. Les robes sont jolies mais il y en a beaucoup trop. »¹

Les robes sont au centre de toute l'attention. En effet, elles sont les seules à avoir des noms et les jeunes femmes qui les portent doivent répéter des gestes bien précis à un rythme soutenu. C'est d'ailleurs le nom d'une robe que l'auteure découvre dans ce magasin qui inspire le titre du chapitre. Dans son imaginaire, ces robes ont des vies fictives. L'objet prédomine donc sans aucun doute sur le sujet humain.

« Quand l'une des mannequins a parlé et rit bruyamment, la vieille sorcière maigrichonne trop maquillée s'est tournée vers elle et a dit :
- « Pourriez-vous être plus sérieuse, mademoiselle ? »
Et la « demoiselle » (qui n'a pas de nom car seules les robes en ont un ici) s'est mordu la lèvre et s'est ressaisie. »²

La performance n'est pas artistique. Ce n'est pas la présentation qui va déterminer l'achat mais la qualité des tissus et le travail des couturiers. Néanmoins, l'auteure dénonce toujours avec

¹ Ibid., p. 101 : « Манекены все живые и все красивые. Наблюдает за ними старенькая покрашенная ведьма на сухоньких ногах. Из внутренней двери плывут платья. Все они имеют имена, отпечатанные в особых тетрадах. Имя и номер. Какие имена! Здесь и « Сандрильона », и « Лиловый коралл », и « Дэнди », и « Пикассо », и « Али-Баба », и « Парадокс », и « Тысяча и одна ночь », и « Целуй меня », и « Тем лучше »... Все эти платья плывут и плывут мимо. У каждого « манекена » в руках номер. По номеру вы можете определить название... У всех один и тот же жест : правая рука с номером вытянута вперед, левая слегка откинута назад. Всё это длится два часа. Тишина. Изредка только американская портниха или портной подзывает к себе « манекен » и щупает материю. Разговаривать не полагается. Вопросов никаких, ответов никаких. « Манекены » (их несколько) переодеваются без конца... Перед глазами повисает туман. Платья хороши, но их слишком много. »

² Ibid., p. 101-102 : « Вот какая-то манекениша произнесла громкое слово, засмеялась. И тотчас же сухонькая покрашенная ведьма повернула к ней свою маленькую головку :
- « Нельзя ли быть серьёзнее, мадмуазель ! »
И « мадмуазель » (она без имени : только платья имеют здесь имена) прикусила губу, сделалась « серьёзна ». »

force ce qu'elle trouve injuste. Pendant cette cérémonie, les mannequins éveillent sa curiosité et elle décrit les jeunes femmes qui défilent devant un public indifférent.

« « Tant mieux » est très jolie. C'est une petite robe noire serrée avec une ceinture large. [...] « Tant mieux » a un visage beau et sombre. Ses yeux verts ne regardent personne. « Tant mieux » tousse. La transpiration ressort sur le front de « Tant mieux ». Je suppose que « Tant mieux » a des poumons fragiles. À quoi peut-elle penser ? Elle croit peut-être que : « Pire c'est, mieux c'est ». »¹

Elle lit une grande tristesse dans les yeux de cette mannequin et constate un état maladif grave. En effet, ces mannequins ont été contaminées par une autre civilisation. L'influence américaine est manifeste dans absolument tous les champs de production et de consommation et Véra Inber l'observe dans cette boutique parisienne. La tendance à exposer les vêtements plus rapidement et à ne plus prendre le temps de vendre oblige les clients à acheter de plus en plus. La voyageuse décrit et rejette la domination des machines sur l'humain importée des États-Unis d'Amérique.

« La production a été transformée. Il ne faut pas oublier qu'avant la guerre la France était avant tout un pays agricole. Après la guerre, il a fallu adopter les nouveaux modes de production américains. La France s'est peu à peu « technicisée ». La vie s'accélère, les méthodes de travail s'améliorent. Mais si la voiture est facilement maniable, le mécanisme humain, lui, s'avère ne pas être si malléable... La voiture n'a aucune habitude, elle n'a pas de tempérament, elle n'a pas de patrimoine génétique. Elle n'a pas de mémoire sociale difficile à modifier. »²

La production est devenue plus mécanique et le travail des vendeurs également. Désormais, ils doivent vendre plus en moins de temps pour rentabiliser le travail.

« « L'américanisation » de la France n'est pas facile pour les gens. Ils doivent changer leur rythme de vie. Si la machine va plus vite et produit plus, il va de soi que le vendeur doit lui aussi travailler plus vite pour écouler la marchandise. Et si avant la vendeuse souriait pendant au moins 20 secondes en proposant une robe à une cliente, maintenant elle doit faire le même sourire en 5 secondes, dans le cas contraire la montagne des robes non vendues tombera sur elle et l'écrasera. Si avant son sourire coûtait à peu près 1 franc, maintenant il coûte plus cher, parce que le temps vaut plus. La vendeuse a le choix entre sourire moins bien ou vendre son sourire plus cher. Il faut ajouter qu'elle fait les deux. [...] Les gens qui travaillent dans ce nouveau système sont très fatigués. Ils ne se sont pas encore habitués au nouveau rythme. Ils ne maîtrisent pas encore tous les gestes. Les Français ont tendance à rendre leur routine de travail plus romantique. Ils plaisantent, ils rient, ils fument, ils draguent les femmes, ils caressent les chats et font des milliers d'autres petites

¹ Ibid., p. 102 : « Тем лучше » очень красиво. Это – узкое чёрное платье с широким поясом. [...] У « Тем лучше » красивое и сумрачное лицо. Зелёные глаза не смотрят ни на кого. « Тем лучше » кашляет. У « Тем лучше » на лбу явственно проступает пот. Я предполагаю, что у « Тем лучше » лёгкие не в порядке. О чём она может думать? Может быть, она думает примерно так : « Чем хуже, тем лучше »... »

² Ibid., p. 104 : « В производстве изменились навыки работы. Нельзя забывать, что довоенная Франция была страной главным образом земледельческой. После войны пришлось перенимать новые американские способы производства. Франция постепенно стала « механизироваться ». Убыстряется жизнь, улучшаются методы производства. Но, в то время как с машинами дело обстоит сравнительно просто, в то время как машина послушна, у неё нет нервов и колесо можно заставить вращаться с желаемой скоростью, – человеческий механизм оказывается далеко не так податлив... У машины нет никаких привычек, у неё нет темперамента, у неё нет наследственности. Нет того, что отлагается в человеке веками и что не так легко поддаётся изменению. »

choses indispensables. Mais tout ce luxe relève du passé. Désormais, il faut avoir les yeux partout. »¹

La manière de travailler des Parisiens est fondamentalement opposée à ce nouveau mode, d'où les difficultés rapportées par l'auteure. Ils sont dans l'obligation de travailler énormément car ils sont en concurrence avec les États-Unis, l'Angleterre et l'Allemagne. Ils ne peuvent pas se permettre de perdre leurs clients. Véra Inber puise dans ses souvenirs sur l'histoire de la France pour développer le thème du chômage. Cent ans auparavant, la main d'œuvre était tellement rare que les Français ont fait appel aux étrangers pour remplir les usines et les entreprises. Maintenant il n'y a pas de travail pour tout le monde. On embauche de moins en moins car les machines remplacent les humains. Pour l'auteure, le progrès technique est important mais elle remarque également que les conditions de travail se sont détériorées et le coupable est tout désigné.

Bien avant l'organisation du défilé chronométré qui vient remplacer les performances artistiques, le choix de la méthode de production et du style vestimentaire se fait selon le modèle américain et pour la population américaine.

« Les États-Unis se sont infiltrés dans les soies argentées des Champs-Élysées. Non seulement les couturiers américains observent avec des jumelles les secrets de la mode française mais la patte américaine a modifié la spécificité des vêtements parisiens. Les couturiers du Nouveau Monde qui arrivent ici découvrent la même chose que chez eux, avec une toute petite touche d'élégance à la française. »²

Le chic parisien a été adapté et revisité pour être porté de manière plus simple. Les Américaines préfèrent des vêtements confortables, fabriqués avec des tissus agréables.

« Dans la France d'avant-guerre il n'y avait pas de styles vestimentaires différents. Les gens portaient les mêmes vêtements partout : dans la rue, au travail, au théâtre, chez eux. La soie, les manchons et les cous dénudés étaient partout. [...] Les créateurs parisiens utilisent le mot « flou » pour décrire les vêtements spécifiques, tels que les robes chics sans

¹ Ibid., p. 104-105 : « *« Американизация » Франции тяжело даётся живым людям. Человек должен изменить весь ритм своего существования. Ведь естественно, что если машина работает быстрее и быстрее производит, то продавец должен тоже работать быстрее, чтобы сбывать товар. И если раньше продавица, предлагая в магазине платье, улыбалась покупательнице с определённой скоростью, трата на улыбку примерно двадцать секунд, то сейчас она должна на такую же улыбку потратить пять секунд ; в противном случае гора непроданных платьев обрушится на неё и задавит её. Если раньше её улыбка стоила примерно франк, то сейчас она стоит дороже, потому что время подорожало. Продавице остаётся либо улыбаться хуже, либо брать за улыбку дороже. Нужно прибавить, что она делает и то и другое. [...] Люди, начиная работать по-новому, непомерно устают. Они ещё не приновились к новому ритму. Они ещё не умеют соразмерять своих движений. Француз, работая, вносит в дело романтику. За работой он любит посмеяться и пошутить, закурить трубочку, окликнуть женщину, погладить кошку – тысячи мелочей, которые вчера ещё были необходимостью, а теперь стали роскошью... Теперь надо зорко смотреть по сторонам. »*

² Ibid., p. 102 : « *Но и на Елисейские поля в серебристо-серые шелка проникла Америка – проникла не только в виде американских портных, выматривающих в бинокли тонкости французской моды. Америка изменила характер парижского платья. И портнихи Нового Света, приехав сюда, находят здесь свою же Америку, слегка только смягчённую французской грацией. »*

façon. Mais les États-Unis viennent remplacer ce « flou ». On lui a substitué des vêtements pratiques, simples et confortables – en un mot, américains. »¹

Il s'agit des chaussures créées à l'aide des podoscopes à rayons X, des bas en laine et des imperméables. Tout est conçu dans un style sportif et décontracté, détesté auparavant par les Français. Maintenant, tout le monde porte ces vêtements et chaussures : hommes, femmes, Français, Américains. Il n'y a aucune différence. L'idée de perdre le particularisme français déplaît à l'auteure mais elle apprécie néanmoins le côté utile et confortable des vêtements importés des États-Unis.

« Il y a désormais deux costumes : un pour l'extérieur, un autre pour l'intérieur. La notion d'utilité s'introduit progressivement dans les consciences. Les couturiers élaborent la forme et la façon de la tenue pratique, cousue en deux parties distinctes : une jupe droite ou plissée et un pull. La plupart du temps tout est fabriqué en laine. C'est beau et surtout confortable... Il n'y a pas eu de grandes nouveautés dans la mode. Mais plutôt des petits changements comme la couture en ligne droite importée des États-Unis et qui j'espère sera encore utilisée pendant longtemps. »²

Ces observations ne sont pas étonnantes puisqu'il s'agit aussi des grandes tendances de la mode soviétique. Le rejet de la consommation ostentatoire et des valeurs occidentales est la ligne directrice de la culture vestimentaire soviétique. La mode socialiste à la fois simple et pratique s'est formée en opposition à l'extravagance inutile.³ Il semblerait donc qu'à cette époque les préférences vestimentaires de l'URSS et des États-Unis étaient loin d'être incompatibles.

La ligne droite des vêtements pratiques enchante l'auteure mais plus loin elle va tout de même revenir au problème majeur. Véra Inber énumère les articles qui remplissent les rayons du Printemps. L'influence américaine est omniprésente, et dans ce cas précis il s'agit de produits américains importés. C'est le confort qui est massifié, popularisé, amenant ainsi au problème de la surabondance – il y a beaucoup d'objets et leur utilité est parfois discutable. L'idée en soi est bonne, mais la production est trop massive.

¹ Ibid., p. 102-103 : « Раньше, в довоенное время, во Франции не существовало различных типов одежды. Всюду : на улице, на работе, в театре, дома – всюду одевались одинаково. Всюду были шёлк, короткие рукава, голые шеи. [...] У парижских портных существует словечко «флу». Это «флу» обозначает специфические парижские вещи : платьица, у которых нет даже фасона, а только один шик. И вот на смену «флу» появилась Америка. На смену появились практичные, спокойные, удобные – одним словом, американские вещи. »

² Ibid., p. 103 : « Костюм во Франции сделался дифференцированным : один для улицы, другой для дома и т.д. Идея утилитарности постепенно внедряется в сознание. Постепенно вырабатывается стандарт удобного рабочего платья, состоящего из двух частей, « из двух кусков », как говорят портные : из гладкой или плиссированной короткой юбки и джемпера. Всё это делается чаще всего из тёплой шерстяной материи, из шерстяного трико. Всё это не только красиво, но и очень удобно... Характерно, что за последнее время почти ничего нового в области моды не выдумано. Конечно, изменились некоторые детали, пусяки. Но основная линия осталась неизменной. Эта удачно найденная прямая линия пришла во Францию из Америки. Нужно надеяться, что она не скоро изменится. »

³ Zakharova, Larissa, *S'habiller à la soviétique. La mode et le Dégel en URSS*, Paris, CNRS Éditions, 2011.

« Au dernier étage il y a des meubles (« simples »), des tapis (« suffisamment raisonnés et justifiés ») et des babioles (« ces petites choses horribles qui... » etc.) Toutes ces brouillilles, ces choses sans importance, n'ont pas disparu. Elles se présentent maintenant principalement sous la forme de fleurs, selon moi ravissantes... Les meilleures fleurs sont fabriquées en verre transparent et uni. Ces brins en cristal, ces glycines et ces jonquilles sont présentés dans des vases droits en bois. Les fleurs faites à partir de plumes vertes et rouges, les orchidées et tulipes monstrueuses, sont posées sur des plats transparents. [...] Bien entendu, c'est trop. »¹

Indépendamment de la massification des articles vendus au Printemps et de leurs copies plus abordables exposées dans les centres commerciaux, l'auteure est aussi frappée par la popularisation de certaines idées dans les expositions à thèmes. Par exemple, elle cite la quantité de lampes présentées et s'en étonne.

« [...] il n'y avait pas de fleurs du tout, mais à la place il y avait une tonne de lampes. Des grandes, des petites, des minuscules, des lampes suspendues, des lampes de chevet, des lampes à poser sous la table, à fixer sur les murs, à mettre dans les murs, le sol ou le plafond, des lampes avec une partie inférieure en forme de cercle rempli d'eau et occupé par des poissons. Des lampes, des lampes et encore des lampes... »²

En Soviétique modèle, la question qu'elle pose est de savoir pourquoi il y a autant de lampes différentes.

« Dans une seule pièce j'ai vu 14 lampes. J'ai compris plus tard que l'existence des lampes est tellement « raisonnée et justifiée » qu'elle ne suscite aucun doute. C'est très important à l'époque où aucune statuette (si ce n'est pas un vase) et aucun vase (si ce n'est pas une lampe) ne peut trouver une place dans les appartements agencés selon une cohérence implacable. Je répète que c'est trop exagéré et même ridicule. Mais cette conception est juste. L'homme né à l'« ère industrielle », à l'« ère des mouvements chronométrés », doit vivre dans un environnement approprié à cette nouvelle forme d'existence. »³

¹ Inber, Véra, *Amerika v Pariže, (Amérique à Paris)*, Moscou, Xudožestvennaja Literatura, 1965. (1928) (pas de traduction en français) p. 112 : « На самом верху магазина – отделение мебели (« простой »), ковров (« в достаточной мере логичных и оправданных ») и безделушек (« этих отвратительных маленьких дряней, которые... » и т.д.). Все же безделушки, то есть ненужные вещи, не исчезли. Главным образом они приняли форму цветов, и цветов, надо им отдать справедливость, очаровательных... Самые лучшие цветы – из стекла, одноцветного и прозрачного. Эти стеклянные колосья, глицинии и нарциссы сидят в прямых деревянных вазах. Цветы из зелёных и красных перьев, чудовищные орхидеи и тюльпаны, лежат в плоских прозрачных тарелках. [...] Конечно, здесь допущен перегиб. »

² Ibid., p. 112-113 : « [...] были изгнаны не только цветы, но даже зародыши цветов, – на такой выставке меня поразило несметное количество ламп. Лампы были всякие : большие, маленькие и крошечные, висячие, стоячие, лежащие под столом, торчащие из стен, вделанные в стены, в пол и потолок, лампы, у которых нижняя часть была стеклянным шаром с водой и рыбами, лампы, лампы и лампы... »

³ Ibid., p. 113 : « В одной только комнате я насчитала их четырнадцать. Но, подумав, я поняла. Лампа настолько « логична и мотивирована », что её присутствие в комнате не может возбудить никаких сомнений. А это очень важно в эпоху, когда ни одна статуэтка (если она не ваза) и ни одна ваза (если она не лампа) не могут проникнуть в « точно обдуманное » жилище человека. Повторяю, во всём этом много преувеличенного и даже смешного. Но суть правильна. Суть в том, что человеческая улитка, рожденная в « век машины », в век « мотивированных движений », должна иметь соответствующую « мотивированную » раковину. »

Figure 43. Un atelier de mode sur les rives de la Seine



Source : Ehrenbourg, Ilya, *Moj Pariž, (Mon Paris)*, Moscou, Izogiz, 1933, p. 33.

Dans l'ouvrage *Mon Paris*, la mode est présentée dans une perspective novatrice. En effet, Ilya Ehrenbourg ne voudra pas décrire le luxe et la volupté. Loin des grandes galeries et des magasins de luxe parisiens, il saisit dans ses clichés des ateliers de mode d'une autre envergure. Le titre de cette photographie est « Un atelier de mode sur les rives de la Seine ». ¹ Ce titre est tout à fait ironique. Nous voyons ici une femme qui en apprête une autre. Les essayages se passent dans la rue car même les sans-abri ont envie d'être bien sur soi et de plaire. Par ici il n'y pas d'abondance ni de difficultés à choisir sa tenue. Ces femmes se contentent de quelques bouts de tissus récupérés par ci par là. Peut-être même qu'elles se préparent pour aller danser.

À cette époque les danses aussi ont été révolutionnées, suivant la mode américaine. Elles sont devenues plus rythmées. Selon Ehrenbourg, les foxtrots, charlestons, black bottom sont toutes importées des États-Unis d'Amérique. Véra Inber partage cet avis et décrit les chorégraphies françaises qui étaient, naguère, bien différentes.

« Avant, pour présenter la France à l'aide d'un graphique je dessinais des arcs géométriques. La douceur et la rotondité étaient requises dans l'éducation ancienne pré-révolutionnaire. Les révérences étaient arrondies, les danses (le menuet et même la valse) avaient des pas gracieux. [...] Maintenant, à la place de toutes ces formes circulaires, ces arcs et ces ovales, il y a l'angle droit. Le carré a remplacé le cercle, l'angle a remplacé l'arc... Si nous étudions de près les danses contemporaines, nous allons constater qu'elles sont inventées sur le principe de l' « angle droit ». Le cavalier et la dame se tiennent les mains de manière que le coude forme un angle. Le couple ne tourne pas, il se déplace sur une ligne polygonale. Tout cela ressemble à de la gymnastique. Ce sont des danses pour des sportifs, des entraînements pour des garçons américains en bonne santé... » ²

Tous ces changements culturels sont observés d'abord dans les ateliers de mode et les expositions, puis dans les salles de danses.

¹ Ehrenbourg, Ilya, *Moj Pariž, (Mon Paris)*, Moscou, Izogiz, 1933. (pas de traduction en français) p. 33 : « Модный салон на берегу Сены ».

² Inber, Véra, *Amerika v Pariže, (Amérique à Paris)*, Moscou, Xudožestvennaja Literatura, 1965. (1928) (pas de traduction en français) p. 103-104 : « « Если бы пожелать изобразить Францию графически, то легче всего было бы сделать это при помощи дуг. Дореволюционное, старинное придворное воспитание требовало мягкости и округлённости. Реверансы были округлы, танцы (менуэт и даже вальс) были округлы. [...] Теперь же на смену этим округлостям, всем этим дугам и овалам, пришёл прямой угол. Место круга занимает квадрат, место дуги – угол... Если мы присмотримся к современным танцам, то легко убедимся, что они построены по принципу « прямого угла ». Кавалер и дама держат руку так, что локоть образует угол. Пара не вращается, а движется по ломаной линии. Всё это уже приближение к гимнастике. Это – танцы для спортсменов, упражнение для здоровых американских мальчиков... »

La place importante de tout ce qui est américain à Paris est critiquée par les écrivains-voyageurs soviétiques. En effet, à Paris on parle en anglais, la langue des touristes, et on imite aussi leur style de vie et de vêtements. Le tourisme américain et l'emprunt de leurs techniques de production et de vente amènent à une accélération de la vie, qui est contraire aux mœurs des Parisiens. Les Soviétiques, fins connaisseurs du pays, rejettent cette domination croissante car selon eux elle nuit au bien-être des Français. Non seulement elle viole leurs habitudes culturelles, elle favorise dans le même temps le chômage : si un vendeur doit travailler plus rapidement qu'avant, les propriétaires ne vont pas embaucher plus de personnes, et cela malgré un grand nombre de clients, ce sera toujours au seul vendeur présent d'aller plus vite. En outre, pour les écrivains-voyageurs la surproduction et l'abondance sont néfastes : les gens peuvent se contenter d'un strict minimum pour se sentir plus libres et heureux. Dans la sous-partie suivante, je vais continuer à exposer les champs qui sont selon eux touchés par la présence américaine.

b. L'architecture et les arts

En 1923, en cédant aux demandes insistantes de ses amis V. Maïakovski visite Le Bourget – un petit village avec un grand aéroport.

« Ici j'ai éprouvé un vrai plaisir. Les hangars d'acier (dont on distingue à peine le haut) sont alignés l'un derrière l'autre. Celui qui fait visiter appuie sur un bouton et l'électricité actionne d'un mouvement aisé et régulier d'in vraisemblables portes de coffres-forts. Derrière la porte apparaissent les avions bien soignés et brillants. Il y en a de dix, de douze, de vingt places. Des « gilets » largement écartés découvrent les poitrines étincelantes des puissants moteurs. Avec quel intérêt superlouvre nous examinons dans ces superbes cabines tous ces raffinements innovants, aimablement commentés par le pilote qui nous accompagne. Le hangar suivant est celui des réparations. On ne montre que des débris. Par exemple dans celui-ci on a traversé la Manche. Un passager devenu fou qui montait pour la première fois a tué le pilote d'un coup de revolver. Tous ont péri. C'est depuis cet incident que les places des pilotes et des passagers sont séparées. »¹

V. Maïakovski admirait toutes ces constructions nouvelles. En revanche, à son époque, dans Paris même, il se promenait en vain à la recherche des éléments architecturaux avant-gardistes.

¹ Frioux, Claude, *Du monde j'ai fait le tour : poèmes et proses*, Paris, la Quinzaine littéraire-L. Vuitton, 1997. p. 132. En russe : Maïakovski, Vladimir, *Pariž (stixi)*, (*Paris (poèmes)*), Moscou, Moskovskij rabočij, 1925. p. 99-100 : « Здесь я получил действительно удовольствие. Один за другим стоят стальные (еле видимые верхушками) аэропланые ангары. Провожаящий нажимает кнопку, и легко, плавно электричество отводит невероятную несгораемую дверь. За дверью аккуратненькие, блестящие авиолеты – вот на шесть человек, вот на двенадцать, вот на двадцать четыре. Распахнутые « жилеты » открывают блестящие груды многосильнейших моторов. С каким сверхлурским интересом лазим мы по прекраснейшим кабинкам, разглядываем их украшения и изобретения, любезно демонстрируемые провожающим лётчиком. Рядом второй – ремонтный ангар. Показывают одни обломки, – вот в этом летели через Ла-Мани, и сошедший с ума, в первый раз влезший пассажир убил выстрелом из револьвера напавшего пилота. Погибли все. С тех пор пилотов и пассажиров размещаем иначе. »

« Les immeubles de trois et quatre étages sont sombres, il y a énormément de déchets sur les trottoirs. Le jour de notre arrivée il faisait à la fois chaud et lourd. Un grand soleil jaune pétant illuminait cette ville de pierre. Dans les terrasses de cafés, sans costumes, sont assis des personnes en surpoids, qui me rappelaient mes compatriotes d'Odessa. Un peuple lui aussi effacé, rapide et sûr de lui. »¹

Issac Babel qui voyage bien après le poète de la Révolution dit que le centre historique est resté pratiquement intact. L'esthétique de la ville n'a pas changé depuis l'époque haussmannienne. On ne reconnaissait plus Moscou, mais Paris était toujours la même. Selon Véra Inber, l'architecture parisienne est très conservatrice car les bâtiments restent sur place pendant des siècles. Dans le chapitre 20 « « Les Ludovics » et les vers »² elle explique que tout est monté selon un seul modèle : « [...] : dans les immeubles, les dimensions standards des fenêtres, des portes etc. doivent être respectées. Ce choix architectural participe à l'uniformisation de la ville, en la rendant unique et distincte des autres villes. Les particuliers se sacrifient en se lavant les mains dans les éviers racornis, au service d'objectifs communs. »³ Les immeubles anciens devraient être rénovés. Ce sont les fenêtres étroites qui inquiètent notre voyageuse par-dessus tout. Elle présente leur défaut majeur dans l'extrait ci-dessous.

« La fenêtre c'est mon ennemi. Tous les jours elle me vole quelques minutes de lumière et quelques centimètres cubes d'air. [...] Les premières constructions humaines comportaient des petites fentes à la place des fenêtres. C'était tout à fait justifié à l'époque où les habitations avaient pour fonction de protéger l'homme de la pluie, du vent, du froid, mais avant tout du danger. La société était à peine formée et les intrus étaient encore plus pénibles que maintenant. Plus la fenêtre était étroite, plus il était difficile pour le danger d'y pénétrer. Compte tenu de ce qui précède, on peut affirmer que les subtilités des relations humaines sont directement proportionnelles à la taille des fenêtres. »⁴

En 1923, Auguste Perret (1874-1954) fait une critique fervente des propositions architecturales du Corbusier. Véra Inber se réfère à leur controverse pour expliquer son point de vue. Le

¹ Babel, Isaac, « Putešestvie vo Franciju », (« Le voyage en France »), *Pioner*, n°3, 1937, p. 8-17. (1990) (pas de traduction en français) p. 8 : « Трехэтажные и четырехэтажные, закопченные, сумрачные дома, порядочно мусора на тротуарах. День нашего приезда был удушливо-жаркий. Над раскаленными камнями города висело желтое солнце. На тротуарах, в кафе, без пиджаков, в одних жилетах, сидят, шумно и непринужденно ведут себя толстоватые люди, напомнившие мне моих земляков — одесситов, — такой же невидный, быстрый, уверенный в себе народ. »

² Inber, Véra, *Amerika v Pariže*, (*Amérique à Paris*), Moscou, Xudožestvennaja Literatura, 1965. (1928) (pas de traduction en français) « Людовики » и черви ».

³ Ibid., p. 108-109 : « [...] : для домов выработана форма со строго определённым размером окон, дверей и т.д. Правда, это придаёт Парижу ту стройность, то единообразие, которое так выгодно отличает его от других городов. Но эта жертва частностями в пользу целого слишком дорого обходится каждой отдельной окостеневшей « раковине », каждому отдельному дому. »

⁴ Ibid., p. 109 : « Окно это – мой враг. Каждый день оно крадет у меня несколько минут света и несколько кубических сантиметров воздуха. [...] Первые человеческие постройки не имели окон, а только узкие щели. Да оно и понятно : в те далекие и беспокойные времена задачей человеческого жилья было защищать человека не столько от дождя, ветра и холода, сколько от опасности. Человеческое общество было еле слажено, и непрошенные гости были в те времена ещё неприятнее, чем сейчас. Чем уже было окно, тем труднее сквозь него проникала опасность. Исходя из вышесказанного, можно утверждать, что тонкость человеческих взаимоотношений прямо пропорциональна величине окна. »

Corbusier a révolutionné la forme des fenêtres en travaillant sur leur volume. Ainsi, il proposait des grandes fenêtres horizontales. Son but était de créer des espaces clairs en faisant entrer l'air et la lumière. Perret avait vu là une contradiction entre esthétique et ergonomie. Tandis que Véra Inber souligne la cohérence du projet avec les besoins humains – plus la fenêtre est grande, plus la pièce sera illuminée longtemps : « *En ce moment même en citant Le Corbusier, je regarde ma maigre fenêtre parisienne qui me vole le coucher du soleil avec autant de mépris que lui-même et je lui dis : « Ton époque est déjà révolue. Tu dois disparaître. Ce n'est qu'une question de temps ».* »¹ D'un côté l'auteure aimerait avoir une fenêtre plus large, de l'autre elle se prononce contre les nouvelles constructions qui s'élèvent dans Paris et sur les façades desquelles on peut observer des fenêtres démesurément grandes. Cette architecture est mauvaise car elle est inspirée par les États-Unis. Elle n'est pas à son goût ni, selon elle, au goût des Parisiens, car elle ne correspond pas à leur mode de vie.

« Par exemple, dans les banlieues parisiennes, là où vivent soit les riches, soit les « fous », nous pouvons observer la « cité moderne », c'est-à-dire « le foyer de l'architecture moderne » ... Ce qui étonne par-dessus tout c'est la simplicité des formes et leur aspect rectangulaire. Ce sont d'énormes cubes clairs en verre et en pierre. Le verre occupe tout autant de place que la pierre, si ce n'est plus. Les fenêtres ne ressemblent pas à celles qu'on a l'habitude de voir. »²

Les voyageurs soviétiques n'imaginent pas comment il est possible de vivre à l'intérieur de ces bâtiments. Pour eux, ce n'est qu'une tendance architecturale qui sera vite abandonnée. Comme dans les danses, ici les lignes droites viennent remplacer les figures circulaires et les angles arrondis traditionnellement français.

« Désormais, il n'y a plus rien de superflu : pas de chapiteaux, pas d'ornements. Les immeubles sont montés dans le respect des spécificités des matériaux et conformément aux exigences de confort. L'escalier est placé là où il occupe le moins de place et dessert une grande quantité d'appartements. »³

Il est important de souligner ici que si l'escalier est emprunté par les classes populaires, il ne fera l'objet d'aucune critique. En revanche, le même escalier dans les immeubles où vivent les

¹ Ibid., p. 11 : « В данную минуту, цитируя Корбюзье, я с наименьшим ядом, чем он сам, гляжу на своё художничное парижское окно, крадущее у меня закат, и думаю : « Твоя роль уже сыграна. Ты должно исчезнуть; вопрос только во времени ». »

² Ibid., p. 109 : « В предместьях Парижа, например, там, где селятся либо богатые люди, либо « чудаки », можно уже видеть то, что называется « сите модерн », то есть « дом новейшей архитектуры »... В домах этих прежде всего поражает простота их очертаний, их прямоугольность. Все они – большие светлые кубы, где стекло занимает столько же, если не больше, места, чем камень. Их окна не похожи на обычные. »

³ Inber, Véra, *Amerika v Pariže, (Amérique à Paris)*, Moscou, Художественная Литература, 1965. (1928) (pas de traduction en français) p. 111 : « Нет теперь также никаких ненужностей, никаких каменных бантов и локонов, искажающих простые черты постройки. В соответствии с законами « материала » и с требованиями удобства строят теперь дома. Лестница устанавливается там, где она занимает наименьшее количество места и обслуживает наибольшее количество комнат. »

riches sera considéré comme centre de l'esthétique bourgeoise.¹ L'architecture de cet immeuble met en valeur la transparence de la vie des ouvriers : « *La solidité des constructions en ferraille est frappante. Surtout les escaliers. Habituellement ils sont cachés [...]. Mais là ils sont au cœur de l'immeuble. Ils le séparent en deux.* »² Les classes les mieux dotées ont tendance à vouloir dissimuler leurs richesses. L'ouvrier, lui, n'a rien à cacher.

D'après l'auteure, s'habituer à ces nouvelles formes architecturales est assez difficile car elles ne ressemblent aucunement au type d'habitations qui a existé pendant des siècles. Ces logements ont la même fonctionnalité et le même style utilitaire que les voitures.

« La France est l'un des premiers pays à construire ces « cités ». Si l'influence ne vient pas directement des États-Unis, l'initiative est du moins inspirée par « l'esprit des voitures ». L'un des créateurs de cette « nouvelle » architecture l'explique de manière suffisamment claire :

- Les immeubles, – dit-il, – ce n'est rien d'autre que des voitures pour la vie. »³

Ainsi, le strict nécessaire suffit aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur. La présence de chaque objet doit être justifiable. C'est la formule de l'architecture contemporaine.

Les voyageurs lisent la dépendance économique européenne dans les influences culturelles. En effet, l'homogénéité architecturale de Paris et de Varsovie n'est que la conséquence de leur subordination aux États-Unis. À cette époque se dessine déjà l'opposition des deux grandes puissances. Ces textes de voyages s'inscrivent bien dans la propagande soviétique. À la fin des années 1920, ils sont à la recherche du caractère national français mais ils ne sont pas en mesure de l'identifier pleinement car la commande dicte de souligner uniquement les influences extérieures jugées nuisibles et destructrices.⁴ Cela dit la fraternité et

¹ Ponomariev, Evgueni, *Tipologija sovet'skogo putešestvija : « Putešestvie na Zapad » v literature mežvoennogo perioda, (Typologie du voyage soviétique en Occident dans la littérature des années 1920-1930)*, Saint-Pétersbourg, Izdatel'stvo SPbGUKI, 2014. p. 300 : « Если лестница служит пролетариату, она не утилитарна ; она несет идею коммунистического коллектива. Если же сытому ограниченному буржуа, она немедленно осуждается за безыдейность. Искусство абстракций и прагматики распространилось по Европе и перестало быть пролетарским. » В категорию обобщенной Идеи, соответствующей идее Пролетариата, вновь возвели прежнюю (буржуазно-эстетскую, в терминологии ранних двадцатых) Красоту. »

² Op. cit., p. 49 : « В этих домах поражает их в полном смысле слова « железная » непреклонность. Особенно лестницы. Обычно лестницы всегда скрыты в глубине дома [...]. Здесь они совершенно обнажены. Дом разделяется как бы на две половины. »

³ Ibid. p. 112 : « И всё же Франция одна из первых начала строить эти « сите ». Здесь, конечно, сыграла роль если не непосредственно Америка, то, во всяком случае, « дух машины ». Об этом с достаточной ясностью говорит один из создателей « новой » архитектуры.

- Дома, – утверждает он, – есть не что иное, как машины для жизни. »

⁴ Ponomariev, Evgueni, *Tipologija sovet'skogo putešestvija : « Putešestvie na Zapad » v literature mežvoennogo perioda, (Typologie du voyage soviétique en Occident dans la littérature des années 1920-1930)*, Saint-Pétersbourg, Izdatel'stvo SPbGUKI, 2014. p. 302 : « Разговор об « американизации Европы » позволяет представить дегуманизацию и денационализацию западного человека как единый процесс угнетения нации нацией, связав тем самым классовую риторику начала двадцатых (социальная революция как раскрепощение человека) с риторикой поздних двадцатых (национальная самобытность всех народов и государств). Уподобляясь Америке, Старый Свет превращается в Соединенные Штаты Европы,

la joie – des caractéristiques récurrentes dans les récits sur les Parisiens – sont des marqueurs de la résistance du peuple français contre les États-Unis et le capitalisme en général. Aux États-Unis comme dans l'atelier de mode où se rend Véra Inber tout doit être « sérieux ». Le manque de sérieux des Parisiens est donc une lutte à part entière contre l'installation des pratiques américaines à Paris.¹

Les voyageurs cherchent à Paris des éléments architecturaux nouveaux, mais lorsque ceux-là ont été inspiré par les Américains, ils s'empressent de les critiquer, et cela même s'ils répondent aux demandes qu'ils venaient de formuler : Véra Inber regrette la fenêtre trop petite de son hôtel, mais postule en même temps que les fenêtres des nouveaux bâtiments sont beaucoup trop grandes. Plus généralement, la nouvelle architecture de Paris est l'illustration de l'utilitarisme. Les voyageurs partagent l'idée que l'architecture utilitariste est une conséquence de la mécanisation des conditions de travail et d'existence dans les sociétés occidentales. Cela laisse très peu de place à la créativité des artistes.

Dorénavant, nous allons étudier l'impact de cette influence sur l'art français. Dans un texte écrit en 1922, Vladimir Maïakovski décrit l'importance de l'art parisien d'avant-guerre. Selon lui, les peintres parisiens ont eu une popularité qui n'était pas du tout justifiée : « *Mais je dis : nos peintres doivent cesser de peindre des tableaux parce que les Français peignent mieux. Mais les Français aussi doivent cesser d'en peindre parce qu'ils n'en feront pas de mieux.* »² Le poète s'efforce de démontrer une sorte de paralysie artistique dans la ville qui a autrefois été célèbre grâce à des peintres reconnus mondialement : Pablo Picasso (1881-1973), Georges Braque (1882-1963), Jean Metzinger (1883-1956), Albert Gleizes (1881-1953), Fernand Léger (1881-1955), Robert Delaunay (1885-1941), André Derain (1880-1954), Henri Matisse (1869-1954) et Jacques-Émile Blanche (1861-1942). L'argument de l'auteur repose sur la négation totale de toute idée nouvelle dans l'art français. L'art qui n'est pas politisé n'a pas de sens aux

лишенные как национальных чувств (их, утверждает советская пропаганда, Америка не знала никогда), так и чувств общечеловеческих (они, согласно советской пропаганде, вытравлены в Америке звериным капитализмом).»

¹ Ibid., p. 357 : « *Париж, по мнению советского путешественника, никогда не станет Америкой, потому что у парижанина есть оружие против американской прямолинейности – юмор и смех.* »

² Frioux, Claude, *Du monde j'ai fait le tour : poèmes et proses*, Paris, la Quinzaine littéraire-L. Vuitton, 1997. p. 142. En russe : Maïakovski, Vladimir, *Polnoe sobranie sočinenij v 13ti tomah, Stixotvorenija, Poëmy, Agitlubki i Očerki, (Œuvres complètes en 13 tomes, Vers, poèmes, textes de propagande et essais (1922-1923)*, t. 4, Moscou, Goslitizdat, 1957. <https://www.litmir.me/bd/?b=180792>, (consulté le 27/12/2016). p. 84-85 : « *Париж приказывал, Париж выдвигал, Париж прекращал. Так и называлось : парижская мода. Критики (как всегда, недоучившиеся художники) были просто ушиблены Парижем. Что бы вы не делали нового, резолюция одна : в Париже это давно и лучше.* »

yeux de Maïakovski. Mais en citant tous ces noms, connus pour leurs œuvres artistiques surprenantes, allant du cubisme au dadaïsme en passant par le fauvisme et le néo-impressionnisme, il défend malgré lui l'idée d'une grande variété inexistante en URSS. En France, il n'y a rien de nouveau certes, mais il y a l'embarras du choix et une liberté d'expression esthétique. Néanmoins, selon Vladimir Maïakovski, les Français s'intéressent à l'art soviétique et le distinguent des productions de l'immigration russe installée à Paris. Selon le poète, la révolution artistique en France ne peut pas être réalisée sans une révolution idéologique. Mais celle-ci est nécessaire pour éveiller la créativité des peintres.

À la fin des années 1920, les auteurs critiquent également les mouvements artistiques en fonction de leur reconnaissance par le pays socialiste. Par exemple, le Bauhaus, inspiré du constructivisme est mis en valeur. Ils observent l'utilitarisme non seulement dans les rues de Paris, mais aussi dans les arts. Certains évoquent l'unanimité. La question de l'utilité artistique dans la vie quotidienne et culturelle est primordiale dans *Amérique à Paris* de Véra Inber. Dans le chapitre 22, symboliquement intitulé « Zigzag »¹ l'auteure s'efforce d'analyser l'incarnation de cette utilité dans la peinture et la littérature.

« Les objets dessinés ont eu chacun une place définie dans un monde construit avec précision. Plus de nervosité impressionniste, plus de tempêtes futuristes. Les objets ont désormais leur apparence et leur poids réels. Par exemple, la pomme de la période « impressionniste » ne pesait rien. Il y avait que l'idée d'une pomme, la composition d'une pomme sans respect de sa forme. Si vous soufflez dessus, la pomme va se volatiliser comme une bulle de savon. Les successeurs des impressionnistes ont choisi l'effet inverse. Leur pomme pesait 16 kg. [...] La pomme a enfin son poids habituel, le poids qui lui a été donné par la nature. »²

L'extrait qui suit porte sur la réaction des intellectuels face à cette présence de l'utilité dans l'art. Selon l'auteure les écrivains s'opposent à celle-ci. Il est étonnant de lire cela dans un texte qui se doit de relever du réalisme socialiste. La voyageuse utilise la littérature française comme exemple pour exprimer son propre positionnement vis-à-vis de cette problématique très soviétique. En tout cas, c'est l'interprétation qui s'impose après la lecture de ce point important. Pour Véra Inber, les dadaïstes postulaient que l'intelligence déformait tout, tandis que les unanimistes signalaient l'importance de toutes les choses vivantes. Tous les rapports sociaux

¹ Inber, Véra, *Amerika v Pariže, (Amérique à Paris)*, Moscou, Xudožestvennaja Literatura, 1965. (1928) (pas de traduction en français) « Zigzag ».

² Ibid., p. 113-114 : « *Изображаемые предметы заняли определённое место в точно сконструированном мире. Теперь мы не видим уже ни импрессионистской нервности, ни футуристических бурь. Предметы обрели не только естественные очертания, но и естественный вес. Яблоко периода « импрессионизма », например, совершенно не имело веса. Это была идея яблока, содержание яблока, не имеющее формы. Дуньте на такой плод, и он взлетит на воздух, как мыльный пузырь. Пришедшие на смену импрессионистам делали обратное. Их яблоко весило пуд. [...] Только теперь яблоко приобрело свой нормальный вес – тот вес, который дан ему природой. »*

étaient considérés comme sacrés. Les unanimistes étaient opposés à toute violence et Véra Inber pense de même. En revanche, elle trouve que ces derniers transposent des situations vécues pendant la guerre sur la vie en temps de paix.

« L'écrivain devait donner son premier cours magistral à Moscou dans le théâtre dramatique de Meyerhold. Sur scène, il y avait une estrade avec un microphone. Le conférencier parlait en se déplaçant dans la salle. Mais d'un coup, en montant sur l'estrade, il a remarqué le microphone et il a interrompu son discours, en posant cette question :

- Il faut peut-être que je parle directement dans ce machin ?

Il faut admettre que ces mots étaient prononcés d'un ton condescendant. Et même, à travers sa voix on pouvait déchiffrer la méfiance et la haine qu'il avait pour « ce truc ». Il était évident qu'il ne voulait pas l'utiliser. Mais pourquoi donc ? La réponse est claire : la radio est la manifestation de cette civilisation de la maîtrise. Celle-là même qui pendant la guerre prend la forme d'un projectile destiné à diffuser des gaz asphyxiants, et durant les temps de paix se transforme en toute sorte de dispositifs « techniques ». »¹

Elle trouve cette réaction un peu exagérée dans le contexte d'un cours magistral. Toutes les inventions techniques et technologiques ne présentent pas le même danger que des armes. Pour Véra Inber, les unanimistes ont tout simplement peur de vivre dans un monde moderne qui signifie pour elle : un monde où persistent les inégalités de classes. En ignorant cette réalité, ils semblent désintéressés des tares réelles des sociétés et ne méritent pas le respect de l'auteur.

En 1933, Anatoli Lounatcharski publie un texte sur le peintre Auguste Renoir (1841-1919). Son objectif était de démontrer que les meilleurs des impressionnistes n'étaient pas des grands bourgeois. Ils arrivaient à transmettre le sentiment de bonheur à travers leurs œuvres.

« Leur talent, leurs manières s'étaient développés quand ils vivaient encore dans des mansardes, pendant des débats excentriques, dans des restaurants et des cafés sales. Pendant les années où ils rêvaient et travaillaient avec ardeur sans gagner un sou. Beaucoup sont morts. Il y en a qui ont connu la gloire à titre posthume. D'autres ont réussi sans se trahir. Renoir est de ceux-là. Contrairement à ses amis impressionnistes pour qui « l'atmosphère » (« la poésie » de l'art) était presque plus importante que l'artisanat, sur les tableaux de Renoir figurait toujours la même ambiance, mais une ambiance très riche. Cette humeur était le bonheur. »²

¹ Ibid., p. 114-115 : « Писатель выступал в Москве со своей первой лекцией в театре Мейерхольда. На сцене была поставлена кафедра, а на ней – микрофон. Говоря, лектор рассказывал по сцене. Но внезапно, взойдя на кафедру и заметя микрофон, он прервал свою речь вопросом :

- Может быть, нужно, чтобы я говорил прямо в эту штуку?

Надо сознаться, что слова эти были произнесены отнюдь не дружеским тоном. Наоборот, в голосе выступавшего можно было уловить целую гамму недоверия и нелюбви к « этой штуке ». Совершенно очевидно, что он не хотел говорить ни в неё, ни с ней, ни прямо, ни косвенно. Почему же, собственно? Ответ ясен : радио – проявление всё той же ненавистной « цивилизации ». Всё той же « цивилизации », которая на войне принимает форму снаряда с удушливыми газами, а в периоды мира преобразуется во всевозможные « технические » приспособления. »

² Lounatcharski, Anatoli, *Henri Barbusse, Полное собрание сочинений в 8ми томах, (Henri Barbusse, Œuvres complètes en 8 tomes)*, t. 6, Moscou, Xudožestvennaja literatura, 1965. (pas de traduction en français) p. 78 : « Их талант, их манеры определялись, когда они жили по мансардам, спорили, как сумасшедшие, в грязных ресторанах и кафе, мечтали и работали, как черти, и ничего не продавали. Многие погибли. Иных слава спасла после смерти. Иные добились успеха и славы, но остались как художники верны тому, что выработали в голодной юности. Таков был и Ренуар. В отличие от других импрессионистов, и именно тех,

Il n'était pas non plus un peintre révolutionnaire mais ces peintures procurent un tel degré de bonheur que Lounatcharski le lui pardonne. Ses tableaux sont chaleureux, amicaux. Il a dépeint une foule de gens libres et joyeux. Son récit est une véritable ode au bonheur, il admire Renoir. Il trouve que l'art de Renoir sera toujours utile car il rend les gens heureux.

Véra Inber décortique le théâtre parisien. Elle en fait un compte rendu dans le chapitre 23, intitulé « L'Amérique ne fait rien au hasard ».¹

« Une fois, j'ai vu l'affiche d'un théâtre avec les mots d'ordre : « Il vaut mieux glisser et tomber en avançant, plutôt que de rester indemne mais ne pas avancer ». Les théâtres plus classiques sont opposés à cela.

- Le spectacle doit être « rigolo » – disent les Français. – Tout le reste, c'est beaucoup trop ennuyeux. »²

Ce sont les Français qui vont au théâtre. Les Américains, eux, préfèrent se rendre aux spectacles pour les touristes au Casino de Paris. Cinq-cents femmes y donnent le spectacle, à moitié nues.

« Il y a des choses fantastiques qui se passent au « Casino de Paris ». Voici les fonds marins, on voit les coraux blancs, roses, rouges et noirs se déplacer dans la pénombre. Bien évidemment, ce sont des femmes et elles sont pratiquement nues. Il y a une automobile formée avec les corps de ces femmes dans la partie la plus moderne du spectacle. On voit les roues, ensuite les pédales, les phares, le klaxon et le moteur – en bref, tous les éléments de l'automobile. « Les roues » sont particulièrement mignonnes, nues jusqu'à la taille, avec des culottes en diamants, et des roues argentées sur la tête. Toutes jeunes et jolies... « Les phares » sont nues jusqu'à la taille aussi, mais elles portent un pantalon serré décoré avec des perles, il y a des lumières étincelantes sur leurs têtes... Une autre mise en scène nous transporte sur les rives tropicales, où se promènent des crocodiles et des autruches. Elles chantent des chansons joyeuses. Ce n'est qu'à la fin qu'on réalise que tout cela est la publicité des sacs et des éventails. »³

La description d'une soirée au Casino de Paris ressemble plutôt à un compte rendu détaillé pour une organisation, voir à une dénonciation.

« Enfin, arrive le moment solennel, le « clou » de la soirée... On annonce sur scène qu'un ballon sera jeté dans le public et que celui qui va l'attraper gagnera le droit d'embrasser

более ему близких, для которых « настроение » (« поэзия » живописи) казалось чуть не важнее самого ремесла, Ренуару было присуще одно и то же настроение, но очень богатое. Это настроение было - счастье. »

¹ Inber, Véra, *Amerika v Pariže, (Amérique à Paris)*, Moscou, Xudožestvennaja Literatura, 1965. (1928) (pas de traduction en français) « Америка ничего не делает наугад ».

² Ibid., p. 116 : « Случилось мне однажды видеть афишу юной театральной студии с девизом : « Лучшие, идя вперёд, поскользнуться и храбро подняться, чем, никогда не оступаясь, стоять на месте ». Другие вполне зрелые театры предпочитают как раз обратное.

- В театре должно быть « rigolo » – забавно, – говорят французы. – Всё остальное скучно. »

³ Ibid., p. 118 : « В « Казино де Пари » проходят перед зрителем самые фантастические вещи. Вот морское дно, где в полумгле движутся белые, розовые, чёрные и красные кораллы. Все они, конечно, женщины, и все почти раздеты. Наиболее « современной » частью обзора является та, где изображён автомобиль : сначала колёса, потом руль, потом педали, фары, клаксон, мотор, – словом, все его части. И всё это – женщины, все обнажённые. Особенно мило выглядят « колёса », до пояса голые, в алмазных трусиках, с серебряными колёсами на головах. Все молодые и красивые... « Фары » тоже голые до пояса, узкие жемчужные штаны, на голове – ослепительные лучи... Другая картина изображает берег тропической реки, где прогуливаются крокодилы и страусы. Они поют весёлые куплеты. И только в конце уясняешь себе, что всё это вместе взятое – реклама магазина сумок и вееров. »

« la roue » ou « le crocodile » de son choix. [...] En fin de compte, le ballon a été attrapé successivement par trois personnes : deux Français et un Américain. Comme convenu, ils ont été tous conviés sur scène. Pendant qu'ils traversaient la salle, les femmes se sont rangées en une seule ligne. L'un des Français n'était pas du tout intéressé. Pourquoi donc s'est-il donné la peine d'attraper le ballon ? Le « chanceux » embrasse la première main sans regarder et il part aussitôt. Le deuxième Français fait pratiquement pareil. Mais le troisième gagnant... [...] L'Américain met ses lunettes et commence à faire le tour pour observer les femmes. Il ne se laisse pas charmer avec un sourire indigne. Il prend son temps : ça ne sert à rien de prendre une décision précipitée. Il s'est donné à fond pour attraper le ballon et il a réussi. Maintenant, il compte profiter de sa victoire en choisissant la plus jolie, la plus jeune et la plus attirante des demoiselles. Quand il se décide enfin, il nettoie la poudre des joues avec son mouchoir en soie et fait un baiser fort et confiant. Puis il réfléchit deux secondes, et il fait encore un baiser. »¹

L'Américain qui a attrapé le ballon est le seul à avoir profité de son droit d'embrasser l'une de ces femmes. Ce personnage est vraiment décrit de façon à pousser les lecteurs à en être dégoûté.

Le danger de l'influence américaine en France est encore plus développé dans le chapitre 24 : « Soleil et poudre à canon ». ² Cette influence est présentée comme dangereuse.

« La France voit bien le danger que ça représente, elle le voit et elle le craint... Le premier indicateur préoccupant c'est l'intérêt grandissant pour l'économie. Il y a toujours eu des spécialistes qui travaillaient sur ce sujet en France. Mais à part eux, personne ne se préoccupait de l'industrie minière ou textile, de l'agriculture ou de la culture maraîchère. En revanche, récemment dans les espaces les plus divers à Paris, de l'université aux « sociétés » de toutes sortes, on donne des conférences et on organise des débats qui ont pour but de discuter de ces sujets plutôt inattendus. Tous les mondains de Paris écoutent attentivement les exposés sur les réserves françaises de houille, les implantations de blé et les plantations des pommes de terre et des navets. Les hommes élégants et les femmes les mieux habillées, poussent des soupirs de soulagement et échangent les regards satisfaits, en écoutant les rapporteurs « respectueux et compétents ». »³

¹ Ibid., p. 119-120 : « Наступил торжественный момент, « звезда » вечера... со сцены было объявлено в рупор, что в публику будет брошен мяч и что тот, кто его поймает, обретает право пойти на сцену и поцеловать там по своему выбору любую из « колёс » или « крокодилов ». [...] В конце концов его поочерёдно поймали трое : два француза и один американец. Они все согласно обещанию были приглашены на сцену, где длинным рядом выстроились дамы. [...] Один из поймавших мяч французов несомненно охотнее всего ушёл бы подальше от этого дела ? Но зачем же он тогда так усердно ловил мяч ? И, не глядя ни на кого, « счастливец » целует первую попавшуюся руку и быстро уходит. Второй поступает приблизительно так же. Но третий... [...] Надев очки, американец идёт вдоль ряда девушек. Он не даёт обольстить себя несостоящей улыбкой. Он не торопится : спешить ему некуда. Он трудился, он ловил мяч, он поймал его. И теперь в награду за все потраченные усилия он выберет себе самую красивую, самую молодую, самую привлекательную. Выбрав, он шелковым платком смахивает избыток пудры с приглянувшейся ему ямочки на щеке и крепко, уверенным деловым поцелуем целует её. Затем, подумав, он целует ещё раз. »

² « Солнце и порох ».

³ Ibid., p. 120 : « Да, Франция прекрасно видит опасность, видит и боится её... Первый наиболее серьёзный показатель – это всё растущий интерес к экономике. Конечно, во Франции всегда были специалисты по этим вопросам. Но кто, кроме них, ещё интересовался горной промышленностью и промышленностью текстильной, земледелием и огородничеством ? Никто. Однако за последнее время в самых различных сферах Парижа, начиная университетом и кончая всевозможными « обществами », читаются лекции и устраиваются собеседования по всем этим довольно необычным вопросам. И самые « светские » люди Парижа жадно слушают о том, сколько тонн каменного угля таят в себе недра французской земли, сколько гектаров засеивается пшеницей и сколько засажено картофелем и репой. Элегантные мужчины и модные женщины, слушая « уважаемых и компетентных » докладчиков, облегчённо вздыхают и довольно переглядываются между собой. »

On termine sur une note d'espoir : cette fraternité va préserver le Parisien, mais on commence par explorer les marges de la ville.

Dans l'Entre-deux-guerres, Paris est une ville où les touristes américains sont nombreux.¹ L'influence américaine sur tous les champs de la vie parisienne : mode, commerces, danses, théâtres, cinémas, est grandissante année après année. Les Soviétiques apprécient très peu cette nouvelle tendance car ils avaient leurs propres idées de transformation de la ville. En dépit de tous les changements importants qui se sont faits à Paris par imitation mais aussi par nécessité, les voyageurs soviétiques vont continuer à y propager les idées socialistes et à chercher des amis qui partagent leurs croyances. Dans leurs textes, ils vont faire les descriptions des gens qu'ils ont rencontré et avec qui ils ont échangé. C'est le sujet du chapitre suivant.

¹ Koltsov, Mikhaïl, « Listok iz kalendarja », (« Une page du calendrier »), *Izbrannye sočinenija v 3 tomah, (Œuvres choisies en 3 tomes)*, t. 2, Moscou, GIXL, 1957. (1929, 1930) (pas de traduction en français) p. 123-124 : « Река богатого туризма повернула русло. Мясо­торговцы из Огайо и фабриканты перочинных ножей из Бирмингама, быстро топая тяжёлыми башмаками мимо высокопочтенных кабаков и академий, решительно направляются – куда? В Берлин! К немцам! К бывшим неприятелям! Да, в Германию. В этом году немцы развили в Америке и Англии бешеную пропаганду. Они волокут туристов за фалды к себе. На Рейн. В Гарцские леса, в Шбарцвальд. В Исполиновы горы. И даже на Ванзее – маленькую озерную лужу под самым Берлином, которую за один год превратили в изумительный курорт. Те же развлечения, что в Париже, но тише, удобнее и дешевле. Это тоже очень важно – сейчас из Англии и Америки потянулся турист-середняк с ограниченными суммами в кошельке, он хочет не слепо, как икру, метать деньги. Он рассчитывает получить красивые пейзажи, вино и женец­ин за плату умеренную, и во всяком случае строго таксированную. »

3. Les figures emblématiques de Paris

3.1 Paris – ville des misérables

3.1.1 Les ouvriers et les patrons des bistrots

Lors de leur voyage à Paris, les écrivains soviétiques rencontrent tous des représentants de la jeunesse ouvrière. Mais, si au début des années 1920, les réunions sont officielles, ce sont ensuite des rencontres de hasard et la figure de l'ouvrier acquiert de l'épaisseur.

En 1928, Efim Zozulya fait connaissance avec Marcel Cachin (1869-1958), un homme politique français, proche par ses idées de l'URSS.

« Cachin est robuste et bien bâti. Il y a quelque chose de très esthétique dans son visage. Ses mouvements sont lents mais tenaces. Il parle calmement, mais à travers chaque phrase se fait sentir le tempérament vif des classes populaires. Il plaisante souvent et ses blagues sont très correctes. Elles ne provoquent pas de fou-rire, non. Elles ont pour vocation de créer une atmosphère chaleureuse et des liens étroits entre l'orateur et le public. Il paraît que Cachin est vraiment très apprécié. J'en arrive à cette conclusion non seulement après avoir entendu les acclamations qui ont précédé son discours, mais surtout parce que j'ai observé des sourires sur les visages des gens tout au long de son discours émouvant. »¹

L'atmosphère est tendue mais l'aspect festif de la réunion est indéniable.

« Dans le public il y avait principalement des ouvriers. Ils étaient sérieux et avisés. Cachin parlait des répressions de toutes sortes et les ouvriers l'interrompaient avec des cris d'indignation. Mais la plupart du temps ils étaient silencieux et leur silence était plus féroce et plus effrayant que les cris. [...] la solennité et la convivialité de toutes les interventions collectives des ouvriers sont visiblement typiques des pays capitalistes. Les luttes leur permettent d'oublier un peu les journées de travail difficiles et oppressantes. »²

L'auteur contribue à la structuration d'une image-type de l'ouvrier parisien. Il décrit son niveau de vie et ses occupations.

« Les gens qui pensent que les ouvriers des pays capitalistes ont le même quotidien et les mêmes conditions de vie que les capitalistes mais en moins bien, c'est-à-dire qu'ils fument des cigares de mauvaise qualité, portent des cravates moins chics et mettent des tenues élégantes au coût plus modestes pour sortir le soir, se trompent grossièrement car les ouvriers sont rarement satisfaits d'un tel train de vie. Peut-être parce qu'il est difficile de s'intégrer. La jeunesse ouvrière a moins d'occasions de profiter de tout l'éventail culturel. Mais à chaque fois quand j'ai partagé mes impressions avec les Français de mon entourage,

¹ Zozulya, Efim, *Po Evrope, (À travers l'Europe)*, Moscou, Biblioteka Ogoniok, n°339, 1928. (pas de traduction en français) p. 21 : « *Кашин коренаст, широкоплеч. Что-то есть скульптурное в его лице и медлительно-веское в движениях. Он говорит спокойно, в каждой фразе чувствуется бурный, « народный » темперамент. Он часто шутит, и шутки эти того хорошего тона, которые не вызывают громкого смеха, а создают тёплую, тесную связь между аудиторией и оратором. Действительно, Кашена, по-видимому, очень любят. Это видно было не только по тому, что ему устроили овацию, когда он пришёл на собрание, а по тому, как хорошо и ласково улыбались, слушая его проникновенную и в то же время улыбочную речь. »*

² Ibid., p. 21 : « *Аудитория, состоявшая в большинстве из рабочих, была настроена строго, вдумчиво. Слушали речи о всевозможных репрессиях, прерывали их возгласами возмущения, но молчали больше, и это молчание было суровее и страшнее выкриков. [...] характер торжественности, праздничности всякого коллективного выступления рабочих, по-видимому, типичен для рабочей общестственности в странах капитализма. Рабочие в борьбе отвлекаются от тяжёлых, давящих будней. »*

j'ai fait face à un désaccord immédiat. Selon eux, l'ouvrier a accès à tout : les bibliothèques, les musées [...] »¹

L'ouvrier est directement identifiable par les voyageurs soviétiques grâce à sa casquette qu'il porte tous les jours sans exception. Ilya Ehrenbourg compare l'apparence d'un ouvrier allemand et d'un ouvrier français pour démontrer ce qui distingue ce dernier.

« Le dimanche, l'ouvrier berlinois porte un chapeau. Il va à la boulangerie avec sa femme. Personne ne pourrait deviner que c'est un serrurier ou un charpentier. L'ouvrier parisien, lui, n'enlève jamais sa casquette : c'est l'uniforme de sa classe. On ne pourra pas en trouver dans le 16^e arrondissement, habité par des rentiers, des avocats branchés et des émigrés russes. Dans le 20^e arrondissement, au contraire, il n'y a pas de chapeaux. L'ouvrier parisien est fils d'un ouvrier et petit-fils d'un ouvrier. Il parle de son métier avec fierté : « dans notre famille on est tous machinistes », ou « nous sommes tous maçons ». Il aime ce qu'il fait. »²

Selon l'auteur, un ouvrier parisien est quelqu'un qui est fier de son travail et qui a soif de connaissances. Il rappelle étrangement l'ouvrier stakhanoviste. En effet, ces deux représentants des classes populaires en France et en Russie sont très productifs et dévoués aux tâches qui leur sont assignées.

« Il aime les matières brutes qui lui permettent de fabriquer des choses merveilleuses : le bois, le fer, l'argile et la pierre. Il travaille comme il vit : avec vivacité et sautes d'humeur. [...] Il veut maîtriser aussitôt la plus complexe des machines. Il est aussi impatient qu'un enfant qui a vu un paillasse mécanique. L'ouvrier est indifférent envers la machine même. Il ne va pas décharger sa colère sur les leviers. Il n'a aucun respect pour eux. Il n'a de l'estime que pour la sueur des ouvriers, et il adore se reposer. »³

La mention du temps libre désiré par l'ouvrier le déshonore devant les lecteurs soviétiques qui vont comprendre par-là que même les ouvriers sont meilleurs en URSS. Mais cela ne suffit pas à le stigmatiser comme le sont les autres personnages du monde capitaliste. Il a un certain

¹ Ibid., p. 22-23 : « *Сторонники теории, что рабочие в странах капитализма живут в быту и в бытовых привычках так же, как и капиталисты, но похуже, т.е. курят сигары похуже, носят галстучки похуже, совершают вечернее переодевание, но скромное и т.д. – ошибаются в основном, а именно : рабочих редко удовлетворяет такой быт. Впрочем, может быть, потому, что приобщение к нему идёт по трудным путям. Очень уж мало приходится на долю рабочей молодёжи даже этих объедков. Когда я пробовал этими впечатлениями поделиться со знакомыми французами, мне возражали, что рабочему всё доступно : есть библиотеки, есть музеи [...]* »

² Ehrenbourg, Ilya, *Мой Париж, (Mon Paris)*, Moscou, Izogiz, 1933. (pas de traduction en français) p. 102 : « *Берлинский рабочий в воскресенье надевает шляпу. Он идёт с женой в кондитерскую. Никто не скажет, что это слесарь или плотник. Парижский рабочий не расстаётся с кепкой – это его классовая форма. В 16-м округе не купить кепки : в 16-м округе живут рантьееры, модные адвокаты и русская эмиграция. В 20-м округе, заселённом рабочими, нет шляп. Парижский рабочий – сын рабочего и внук рабочего. О своём ремесле он говорит с гордостью : « у нас в семье все токаря », « мы каменщики ». Он любит своё дело. »*

³ Ibid., p. 102-104 : « *Он любит ту грубую плоть мира, из которой он создаёт прекрасные вещи : дерево, железо, глину, камень. Работает он нервно, вспышками, так же, как он живёт. [...] Он хочет тотчас же понять самую сложную машину. Ему не терпится, как ребёнку, который увидел заводного паяца. Но к самой машине он равнодушен. Он не станет вымещать на рычагах свою злобу, к этим рычагам он и не чувствует никакого почтения. Он уважает только рабочий пот, а влюблён он в отдых. »*

nombre de qualités qui font que les auteurs ne vont pas lui tourner le dos. Le courage est également un trait caractéristique dans le portrait de l'ouvrier parisien.

« Les ouvriers parisiens ne sont ni persévérants ni patients, mais ils sont braves. Ils se disputent pendant les réunions mais ils font grève ensemble. Ils adorent l'éloquence. Ils sont fidèles aux mots qui ne signifient plus rien en dehors de leur quartier et de leur classe. Pour ces ouvriers parisiens ces mots sont encore emplis de leur sens premier : « justice », « fraternité », « grandeur d'âme ». [...] Il y a pas mal d'ouvriers qui ne savent rien sur Babeuf et Blanqui. En revanche, tous les ouvriers de Paris savent que la Commune c'est leur passé et que la Commune sera aussi leur futur. »¹

L'héritage de la Commune est très important aux yeux de l'écrivain soviétique. Pour lui, cet événement historique peut encore être exploité pour inspirer un autre soulèvement populaire.

« Ils échangent autour de la politique mondiale et partagent aussi les ragots sur le maître Duran qui a dupé Jules. Ils parlent très fort ; les étrangers pensent qu'ils se disputent mais c'est une discussion à cœur ouvert. Ils boivent beaucoup de vin, mais c'est rare de voir des personnes ivres dans les quartiers des ouvriers. [...] L'ouvrier peut être très sentimental. Au cinéma, il pousse des soupirs devant un mélodrame niais mais dès qu'il y a une scène comique, il éclate de rire. Quand il est amoureux, il offre des friandises à sa chérie : des pralines et des bonbons parfumés à la violette. Il fait des compliments même aux prostituées. Il est grossier et raffiné en même temps. Il sait qu'il ne faut attaquer que ceux qui ne se laisseront pas intimider. »²

Ces ouvriers habitent à Belleville – une terre sacrée, propice aux grandes idées dans l'imaginaire soviétique. C'est en quelque sorte le noyau dur de Paris de l'avenir rêvé : Paris des ouvriers, la ville des socialistes. Il nourrit leur rêve d'une nouvelle révolution à l'intérieur de Paris.

¹ Ibid., p. 104 : « У парижских рабочих нет ни выдержки, ни терпения, зато они отважны. Они ссорятся друг с другом на собраниях, но бастуют они дружно. Они любят красноречье. Они преданы некоторым словам, которые за пределами их города и их класса давно стали низкими и лживыми. Для рабочих Парижа эти слова ещё полны их первоначального значения : « справедливость », « братство », « великодушие ». [...] В Париже немало рабочих, которые никогда не слышали ни о Бабефе, ни о Бланки. Но все рабочие Парижа знают, что коммуна это – их деды и все они знают, что коммуна это – их будущее. »

² Ibid., p. 106 : « Они беседуют о мировой политике или о том, что мастер Дюран надул Жюля. Говорят они очень громко; чужестранцу кажется, что они ругаются, но это задушевная беседа. Они пьют много вина, но редко в рабочем квартале увидишь пьяного. [...] Он может быть весьма сентиментальным. В кино он тяжело вздыхает, когда ему показывают дурацкую мелодраму, но стоит в дело втесаться смешной детали, как тот, что вздыхал, громко захохочет. Влюбляясь, рабочий подносит любимой конфеты – пралине и фиалки. Даже проститутке он не преминет сказать, что она на редкость красива. Он грубоват и он отменно деликатен. Он знает, что обижать можно только тех, кого нельзя обидеть. »

Figure 44. Imprimeur



Figure 45. Maçons



Figure 46. Le revêtement en asphalte coulé



Figure 47. Ils ramassent les ordures



Figure 48. Il y a pas mal de Rolls-Royce à Paris



Figure 49. Un tatouage sur le bras : l'autoportrait et le profil d'une jolie fille



Source : Ehrenbourg, Ilya, *Moj Pariž, (Mon Paris)*, Moscou, Izogiz, 1933. Du haut vers le bas, de la gauche vers la droite : p. 101, p. 103, p. 105, p. 107, p. 108, p. 109.

C'est au moment où Paris se vide, en été, que les pauvres deviennent visibles. Dans le chapitre 13 de l'ouvrage de Véra Inber « Paris en été »,¹ comme son titre l'indique l'objet de ce chapitre est le Paris estival. L'image qui domine est celle d'un espace vide : « *Toutes les grandes villes perdent en été leur apparence habituelle. Elles se vident à moitié, elles sont plus paresseuses et plus simples. Il n'y a que les soirs, avec les illuminations nocturnes, qu'elles retrouvent pour un court laps de temps leur bruit et leur rapidité vertigineuse.* »² Tous ceux qui pouvaient se permettre de partir sont partis en vacances. Paris est donc vidé de ses riches et est occupé par les pauvres auxquels l'auteure s'assimile volontairement. Leur pauvreté est minutieusement décrite. Elle est composée de plusieurs catégories bien distinctes. Il y a comme une échelle de pauvreté qui se complète au fur et à mesure de l'avancement de la narration. Quand on pense avoir déjà tout appris sur les pauvres de France, d'autres pauvres surgissent et exhibent des conditions encore plus misérables.

¹ Inber, Véra, *Amerika v Pariže, (Amérique à Paris)*, Moscou, Xudožestvennaja Literatura, 1965. (1928) (pas de traduction en français) « Париж летом ».

² Ibid., p. 75 : « *Все большие города теряют летом свой истинный облик. Они наполовину пустеют, становятся ленивее и проще, и только по вечерам, при вечернем освещении, в огнях, как бы обретают на время обычную звонкость и стремительность.* »

« Au crépuscule, en s'éloignant des rues centrales on peut voir la misère des gens. Ils vivent dans des petites maisons sans air frais. C'est pire encore dans les habitations qui sont face aux rails des trains. Les trains en se déplaçant secouent tous les produits qu'ils transportent et couvrent de suie chaque feuille. Le train est l'intrus de chaque dîner et de chaque déjeuner... La chambre est petite et défraîchie. Les deux fenêtres sont grandes ouvertes à la recherche d'un filet d'air. Une ampoule nue est suspendue au plafond. Le père de famille pâle à la moustache grise et aux tempes creuses est assis à table. Il vient de rentrer de l'usine. La mère à bout de souffle apporte la soupe. Leur fille est vendeuse dans un magasin de chaussures. Elle repose sa tête aux cheveux coupés à la garçonne sur le dos de la chaise. Elle est tellement épuisée qu'elle ne veut pas toucher à la nourriture.

- « Pourquoi tu ne manges pas, Jeannette ? C'est la soupe à la viande et le bœuf mironton que tu aimes tant. En plus, tu as besoin de reprendre des forces. Tu tousses tellement fort. » – dit sa mère.

- « Je suis trop fatiguée. » – répond-elle. « Et puis, j'ai encore l'image des pieds chauds transpirants que je dois chausser toute la journée devant les yeux. J'ai l'impression que cette odeur me poursuit. Je me demande pourquoi donc ils ont besoin d'autant de paires de chaussures. » – en prononçant ces mots elle étire sa jambe en avant, elle porte des vieux chaussons. »¹

Toutes ces personnes travaillent dur. Elles symbolisent le prolétariat qui souffre et c'est pour cette raison qu'elles apparaissent dans le récit de voyage soviétique. Elles sont tellement fatiguées qu'elles ne peuvent même plus se reposer. Leur activité professionnelle les accapare et leur lieu d'habitation est insalubre. La famille décrite dans l'extrait ci-dessus vient du Sud. Le père, la mère et la fille se changent les idées en lisant les nouvelles de leur région dans les journaux. Même s'ils ne possèdent rien, ils sont heureux d'apprendre qu'il y aura cette année une magnifique vendange. Ils n'oublient pas d'où ils viennent et les succès de leur terre de naissance sont aussi les leurs. Cela retient évidemment l'attention de l'auteure qui à travers cette histoire expose son propre rapport, idéologiquement correct, à la patrie.² De fait, elle se trouve elle aussi loin de son pays mais lit les journaux sur l'URSS. Comme cette famille elle travaille dur, mais son travail est différent. Par exemple, elle s'engage à présenter aux lecteurs

¹ Ibid., p. 76 : « Если пройтись в сумерки по какой-нибудь из улиц подальше от центра, похуже, победнее, то можно увидеть, как тяжело томятся иные без свежего воздуха. Особенно плохо в домах, мимо которых почти вплотную проходит поезд. Он сотрясает утварь и обдаёт сажеей каждую складку. Он присутствует при каждом ужине и обеде, как незваный гость... Комната мала и уныла. Оба окна жадно раскрыты в погоне за каплей воздуха. С потолка свешивается голая лампочка. За столом сидит отец, вернувшийся с завода, бледный, с сединой в усах и впальми висками. Мать, задыхаясь, несёт суп. Приходит дочь из какого-нибудь универсального магазина, где она служит приказчицей в обувном отделении. Она устало откидывает по-мальчишески остриженную голову на спинку стула. От утомленья ей не хочется есть.

- Как, – говорит ей мать, – как, Жанетта, ты не ешь? А у нас сегодня мясной суп и отварная говядина с гарнионами. Ты же любишь это. Кроме того, тебе надо поправиться : ты так кашляешь.

- Я слишком устала, – отвечает Жанетта. – И потом эти горячие потные ноги, на которые я должна целый день натягивать туфли. Теперь мне кажется, что всё пахнет ножным потом. Удивляюсь, зачем людям столько обуви! – И, говоря это, она вытягивает ногу в старенькой домашней туфле. »

² Ibid., p. 76-77 : « Отец тоже доволен газетой. Он вычитал, что там, на родине, в южной провинции, будет прекрасный урожай винограда. И хотя у него самого нет ни единой лозы, но приятно знать, что родная земля так хорошо ведёт себя... »

soviétiques les figures emblématiques de Paris, dont les plus importants : ouvriers et patrons des bistrots.

La figure du patron du bistrot est tout aussi centrale que celle de l'ouvrier. C'est ici que ce dernier se nourrit pendant la pause de midi et c'est également là qu'il vient prendre un verre après le travail et pendant ses jours de repos. Sa casquette et lui-même entrent dans la pièce. Certains ouvriers demandent de manger à crédit.

« Les casquettes ouvrières sont tendrement penchées sur le piteux ragoût d'agneau. Une nouvelle casquette exceptionnellement usée entre dans la pièce et se met à négocier avec le propriétaire :

- Est-ce qu'il serait possible de manger à crédit ? Vous voyez, même mes yeux se troublent. Le propriétaire secoue la tête pour refuser :

- Ce n'est malheureusement pas possible mon cher ami. Il ne faut pas mélanger amitié et affaires. Votre dette est trop grande !

La casquette louche sur le ragoût d'agneau, puis s'en va. N'est-ce pas l'employé du glorieux Citroën qui avait dit qu'il y aura toujours des postes de travail dans ses usines. »¹

L'auteure a aperçu un ouvrier qui n'avait pas de quoi se payer son repas et elle remet en question le discours de Citroën. Le patron du bistrot ne peut plus offrir de repas gratuits aux ouvriers car ils sont trop nombreux à ne pas pouvoir payer. Finalement, d'après l'auteure, tout cet argent dépensé dans la publicité pourrait nourrir des ouvriers. Le patron du bistrot ne fait plus de geste car il est lui-même dans le besoin. La description des plats servis laisse voir qu'il a de faibles moyens et pourtant il partage quand c'est possible. Ce refus n'entache aucunement sa réputation. Il est admiré au point que certains se déguisent en patron de bistrot pour le carnaval.

« Les peintres joyeux qui se rendent aux bals costumés pour se divertir, adorent se déguiser en « patrons de bistrot ». Ce costume est comme l'« uniforme » d'un « personnage type », quelque chose qui ressemble à Polichinelle. Il parle d'une manière étrange et fait des blagues piquantes et salées. Il a sa propre philosophie. Son costume se compose d'un chandail à manches longues en laine, d'un pantalon de velours côtelé et d'un tablier bleu. Il porte une casquette, il a une moustache rousse et un tatouage sur le bras – un cœur traversé d'une flèche et signé « Zizi » ... La plupart du temps Zizi est sa femme. Assise auprès de son mari, derrière le comptoir en zinc, elle vend des timbres et des citrons. Dès qu'elle a une minute de libre, elle tisse des écharpes en laine bleue et marron. En tricotant elle regarde autour d'elle avec satisfaction. Tout est si beau et si stable ici et il y a beaucoup de clients. Sur l'enseigne et dans le coin de la rue on peut lire tout à fait distinctement le nom de son mari... Les bistrots ont des noms différents qui ne sont pas obligatoirement un nom de famille. Par exemple : « Rendez-vous des amis-chauffeurs », ou « Joie de vivre »,

¹ Ibid., p. 45 : « Рабочие кепки бережно склоняются над бараньим рагу, про которое нельзя сказать ничего хорошего. Но вот входит ещё одна кепка, необычайно потёртая, и вступает с хозяином в длинные переговоры :

- Нельзя ли пообедать в долг? Знаете ли, даже в глазах темнеет.

Но хозяин качает головой :

- К сожалению, дружище, совершенно невозможно. Дружба – дружбой, а дела – делами. Очень уж велик долг!

Кепка, покосившись на баранье рагу, медленно уходит. Не рабочий ли это великолепного Citroëна, который поклялся, что на его заводах работа не будет прекращена? »

ou « Mominette ». Dans un quartier éloigné à la périphérie de Paris il y a un bistrot nommé « La reine des infusions d'anis ». « La reine » est entouré de taudis enracinés dans la terre et de bâtiments en bloc. Ils sont montés comme un lego donc s'il y a suffisamment de terre, on peut toujours rajouter un nouveau bloc. Ce sont souvent des usines et des dortoirs pour les ouvriers. »¹

À proximité de ces bistrots se trouve un grand immeuble pour ouvriers – les clients principaux de ces établissements.

L'atmosphère conviviale et bienveillante du petit bistrot est mise en avant par opposition aux grands cafés. Ici les ouvriers sont presque chez eux. Le vocabulaire est travaillé de manière à décrire deux univers distincts.

« À la nuit tombée, le grand immeuble est éclairé légèrement par la brume. La cage d'escaliers est obscure. Tout est immense et noir. À cette heure-ci, « La reine des infusions d'anis », toute petite et chaleureuse, attire particulièrement les âmes perdues. C'est à cette heure tardive qu'elle accueille ses amis. Le propriétaire a tiré sa moustache rousse vers le haut. Il plaisante et il sourit à chaque personne présente dans la salle. Il voit tout, il sait tout et il gère tout. »²

Les exemples de la manière de discuter du patron de bistrot, de son intérêt et de son implication dans les discussions avec la clientèle, montrent qu'il est au centre de tous les événements. Il sait tout sur tout le monde et il se sent également concerné par les problèmes vécus par les autres.

« - Bon alors, mon pote, comment ça va ? Tu bosses à temps plein ? J'ai vu ton ingénieur hier. Il est passé prendre un verre. Dieu merci, il est en forme. De toute évidence le chômage n'impacte nullement son appétit... »

- Madame, – répond-il à une femme qui l'interrogeait sur la qualité des citrons, – ce citron est aussi frais que vous-même. Vous pouvez me croire sur parole. Je ne mens jamais aux femmes...

¹ Ibid., p. 49 : « *Vesёлые художники, которые не утратили ещё способности веселиться на костюмированных балах, любят наряжаться « хозяином бистро ». Костюм этот, « хозяин бистро » – это тип, это « маска », нечто вроде Пульчинеллы. Он говорит по-особому, его шутки остры и солёны. У него своя жизненная философия. Костюм его состоит из шерстяной фуфайки, толстых бархатных штанов и синего передника. На голове – кепи, на лице – рыжие усы, на руке – татуировка : сердце, пронзенное стрелой, подписанное именем Зизи... Очень часто Зизи уже его жена. Она сидит тут же рядом за оцинкованной стойкой и продаёт марки и лимоны. В свободные минуты она вяжет шарфы из шерсти, синие и коричневые. Она вяжет и удовлетворённо оглядывается вокруг себя. Всё так прекрасно и солидно устроено, у них столько клиентов. И на вывеске, на углу, фамилия её мужа выведена чёткими буквами... Но иногда это не фамилия. Это – название. Бистро может называться по-разному, например : « Свидание друзей-шофёров », или « Радость жизни », или « Моминетт ». В одном далёком квартале, на самой окраине Парижа, есть бистро, которое называется « Королева анисовых настоек ». « Королеву » окружают лачуги, приросшие к земле, и так называемые дома-блоки. Они строятся корпусами с таким расчётом, что к ним всегда можно пристроить ещё корпус ; только бы хватило земли. Обычно это фабрика или общежития для рабочих. »*

² Ibid., p. 49-50 : « *Вечером громадный дом начинает смутно светиться сквозь туман. Чёрные переплёты лестниц, окружённые мраком, освещены слабо. Всё темно. Всё огромно. И в этот час « Королева анисовых настоек », очень маленькая, очень тёплая, особенно привлекает сердца. В такой час « Королева » принимает своих друзей. Хозяин, повыше подкрутив рыжие усы, направо и налево сыплет шутки и улыбки. Он видит всё, он всё знает, он успевает всё. »*

- Madame, – dit-il à une autre cliente qui lui tend tout hésitante un billet de dix francs déchirés en deux, – ne vous inquiétez pas, madame. Je vais les recoller ce soir en pensant à vous...

Il déverse des mots doux dans toutes les directions jusqu'au moment où ça commence à parler des Rouane. Ce moment arrive toujours parce que cette famille est très malheureuse et les maux ont tendance à éveiller l'intérêt des gens [...] »¹

La description de la vie du patron de bistrot est suivie par celles des gens des classes populaires auxquelles celui-ci s'intéresse. Dans ce récit de voyage beaucoup de pages sont consacrées aux destins des familles des ouvriers et des petits entrepreneurs. Ainsi, la vie de Denise Rouane – une enfant qui remplace ses deux parents au travail à cause de leurs problèmes de santé – a pour but de sensibiliser les lecteurs soviétiques, qui seraient plus à même de comprendre ce genre de problèmes bien précis que la vie luxueuse de Paris.

Les auteurs-voyageurs soviétiques s'intéressent longuement aux ouvriers et patrons des bistrots parisiens, qui sont pour eux de véritables héros. Ils présentent des ouvriers courageux, curieux, dévoués, productifs et fiers de leur travail. Les patrons des bistrots, quant à eux, sont généreux, bienveillants, compréhensifs et toujours à l'écoute de leur clientèle, composée en grande partie des ouvriers.

¹ Ibid., p. 50 : « – Ну что, дружище, как дела ? Работаете полностью ? Видел вчера вашего инженера. Он проходил тут. Прекрасно выглядит, благодарение небу. Очевидно, безработица не слишком лишает его аппетита...

- Мадам, – отвечает он женщине, справляющейся у него о качестве лимона, – этот лимон так же свеж, как вы сами. Можете мне поверить. Я никогда не обманываю женщин...

- Мадам, – говорит он другой посетительнице, которая с сомнением подаёт ему потёртые десять франков, вернее, две половинки бумажки, – мадам, не беспокойтесь. Я склею их вечером, думая о вас... Так сыплет он во все стороны любезными словами, покуда разговор не зайдёт о семье Руан. А разговор зайдёт непременно, потому что семья это очень несчастна, а несчастья обладают свойством привлекать чужое внимание. [...] »

3.1.2 Les sans-emploi et les sans-abri

De nombreuses photographies de chômeurs et de vagabonds sont présentées dans *Mon Paris* d'Ilya Ehrenbourg. Dans son texte les gens sans emploi sont aussi ceux qui se retrouvent à la rue. Ainsi, il leur dédie un chapitre entier qu'il appelle « Sans-abri ».¹

Figure 50. Chômeur

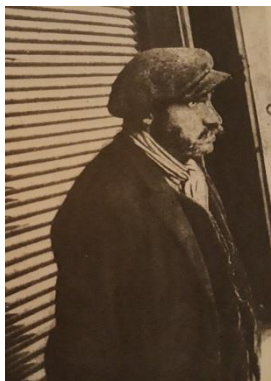


Figure 51. Vieux vagabond **Figure 52. Sans emploi depuis trois mois**



Source : Ehrenbourg, Ilya, *Moj Pariž, (Mon Paris)*, Moscou, Izogiz, 1933. De la gauche vers la droite : p. 131, p. 134, p. 137.

La première image est celle d'une personne sans emploi, mais toutes les autres prennent pour sujet des gens qui n'ont pas de domicile fixe. En regardant ces photographies, on remarque que la personne sans emploi, en haut à gauche, est la seule qui se tient debout. Les vagabonds sont quant à eux soit assis, soit allongés sur des bancs.

Figure 53. Deux pancartes au choix : « voitures pour mariages » ou « pompes funèbres »



Source : Ehrenbourg, Ilya, *Moj Pariž, (Mon Paris)*, Moscou, Izogiz, 1933, p. 138.

¹ Ehrenbourg, Ilya, *Moj Pariž, (Mon Paris)*, Moscou, Izogiz, 1933. (pas de traduction en français) « Бездомные ».

Les hommes qui ne trouvent pas de travail pendant plusieurs mois descendent encore plus bas. Ils sont représentés allongés par terre en compagnie des chiens.

Figure 54. « Vie de chien »



Figure 55. Il n'a pas pu se retenir



Source : Ehrenbourg, Ilya, *Moj Pariž, (Mon Paris)*, Moscou, Izogiz, 1933. p. 140 à gauche, p. 143 à droite.

Leurs casquettes sont par terre pour signaler qu'ils ne sont plus ouvriers. Le titre de la photographie qui se trouve à la page 140 est « Une vie de chien ». C'est comme s'ils avaient perdu leur humanité après avoir été licenciés. D'après l'auteur, ces gens seraient plus heureux s'ils avaient un emploi fixe et donc aussi un toit sur leur tête. Ils sont à la fois sans emploi, sans abri et sans droits. En effet, il est interdit de vivre dans la rue. Lorsque les vagabonds sont contrôlés, ils doivent être mis à l'amende car ils ne sont pas autorisés à loger dans les lieux publics : « *Selon la loi française toute personne doit avoir un domicile. Lorsqu'il y a un contrôle les personnes interpellées doivent communiquer leur adresse complète. S'ils n'ont pas de domiciliation fixe ils peuvent être arrêtés et accusés de vagabondage, puis convoqués au tribunal.* »¹ Ces lois existaient bien avant que la crise économique et le chômage viennent perturber la vie des habitants de Paris. Néanmoins, selon Ilya Ehrenbourg, les policiers sont indulgents et compréhensifs.

« Il est évident qu'aucun policier qui déambule à Paris et qui voit tous les jours des centaines de sans-abri, n'aura l'idée de les interroger sur leur adresse. [...] L'adresse ? Et bien ça change tout le temps. Les vagabonds dorment dans des lieux divers. Ils se couchent sur les bancs et sur les trottoirs, sous les voûtes des marchés et sous les ponts de la Seine, sur les marches du métro et sur les remparts des forteresses. Ils se reposent partout où il est possible de soulager ses jambes lourdes. Ils peuvent aussi tomber dans un sommeil sombre et anxieux, tout en étant assis. Pendant les nuits d'hiver glaciales, ils essaient de se réchauffer près de l'entrée au métro : une vapeur chaude sort des égouts. Parfois ils s'effondrent sur le trottoir ; les passants les contournent comme une flaque d'eau. Ils rôdent à côté des marchés et des gares de fret : quelqu'un aura peut-être besoin d'eux pour décharger les marchandises. Au marché, ils ramassent les pommes de terre et les pommes pourries. Ils attendent qu'il neige avec horreur et espoir. Quand la neige tombe à Paris c'est le début d'une catastrophe. De nombreuses personnes meurent aussitôt de froid. Mais il y

¹ Ibid., p. 130-132 : « *По французским законам каждый гражданин должен иметь свой дом. На вопрос представителя власти он обязан указать точный адрес. В случае, если он нигде не проживает, он может быть арестован и предан суду по обвинению в бродяжничестве.* »

a un point positif pour les sans-abri qui sont embauchés pour déblayer la neige. Ils cherchent du travail. Ils se battent pour mener une vie meilleure. Ensuite, ils s'allongent sur un caillou ou sous un arbre. Puis, ils s'éteignent pour toujours. C'est à ce moment fatidique qu'ils acquièrent une adresse exacte. »¹

Aucune issue sociale n'est possible. Ici la neige annonce la mort des sans-abri. Elle est vécue à la fois comme bénédiction et fatalité. C'est une fois que ces gens-là sont morts qu'ils obtiennent une adresse permanente.

Les sans-emploi et sans-abri de Paris de l'Entre-deux-guerres sont immortalisés dans les photographies prises par Ilya Ehrenbourg. Ces victimes du chômage s'installent sur les bancs et les trottoirs de la ville et rappellent par leur présence les conséquences néfastes du capitalisme en Occident.

¹ Ibid., p. 132 : « Конечно, ни одному полицейскому, который проходит по улицам Парижа и видит сотни бездомных, не придёт в голову осведомиться об их адресе. [...] Адрес? Он меняется. Бездомные спят в различных местах. Они спят на скамейках и на тротуарах, под сводами рынков и под мостами Сены, на лестницах метрополитена и на валах фортификаций. Они спят повсюду, где только можно вытянуть усталые ноги. Они спят также сидя, тяжёлым напряжённым сном. В холодные зимние ночи они стараются согреться возле лестниц « подземки »: оттуда идёт тёплый пар. Иногда, обессиленные, они валяются на тротуар; прохожие их обходят, как лужу. Они бродят возле рынков и товарных вокзалов : может быть их возьмут разгрузить фургон? Они подбирают на базаре гнилую картошку и яблоки. Они ждут снега с ужасом и с надеждой. Когда в Париже выпадает снег – это катастрофа. Немало людей тотчас же умирает от холода. Но когда выпадает снег, безработных нанимают, чтобы чистить от снега улицы. Они ищут работы. Они отстаивают свою жизнь. Потом они ложатся на камень или на дерево. Потом они умирают. Тогда наконец-то они приобретают точный адрес. »

3.1.3 Les artistes

Selon E. Zozulya, la peinture est le seul domaine typiquement français et les peintres sont habituellement très pauvres.

« À cet égard, la peinture française, qui absorbe le meilleur de tout ce qui a été créé dans le monde, est très caractéristique. Paris est encore vu comme le foyer des artistes, leur flambeau et leur école supérieure. Beaucoup de personnes sacrifient leur énergie et leur vie entière pour l'art. Comme avant, elles arrivent de tous les coins du monde et connaissent ici la famine, la misère et dans la plupart des cas la désapprobation impassible et intransigeante de leur œuvre. Les critiques d'art français médisent très rarement sur les nouveaux peintres. Ce n'est pas dans les mœurs. Ne mettons pas les artistes dans l'embarras – disent-ils avec une cruauté pragmatique ou avec un pragmatisme cruel. Mais les artistes sont rarement gênés : ils sont pauvres mais ils continuent de travailler. »¹

Les artistes, quant à eux, ont une adresse provisoire. En effet, ils logent dans des hôtels. Bien évidemment, il ne s'agit pas des grands hôtels de luxe, mais de petites chambres d'hôtes situées dans les banlieues parisiennes et les quartiers pauvres de Paris. Selon Ilya Ehrenbourg, ces lieux habités par étudiants, ouvriers et prostituées, sont idéaux pour un écrivain.

« La place de l'écrivain est dans ces « hôtels » parisiens, auprès des héros. Il y a quelques barjos qui rédigent encore des poèmes. Ici les meurtriers relisent avidement les articles de presse sur le cadavre trouvé dans la poubelle. Ici les créateurs cachent leurs « ouvrages » dans le panier à linge sale. Ici les maniaques entrent en discussion avec les photographies délavées. Les gens ordinaires vivent dans des appartements, alors qu'ici se terrent les personnes exceptionnelles, des exclus du monde normatif ou excluant celui-ci. »²

Véra Inber consacre également quelques paragraphes aux habitants de l'hôtel où elle loge.

« Il ne faut pas croire que personne ne travaille ici. Dans chaque chambre il y a des gens qui écrivent, qui lisent, et plus important encore, qui dessinent. Après avoir passé la journée à l'atelier où les « jeunes génies » ont dessiné les « modèles nus », ils rentrent, enlèvent les bérêts bleus avec le pompon au milieu, et se remettent au travail. Il faut profiter des rayons de soleil restants. La nuit tombe. On a allumé l'éclairage dans la rue. Il faut fermer la fenêtre maintenant. Comme d'habitude, la journée s'est terminée avec la brume et la pluie. [...] Les couloirs sont plus animés le soir. Le garçon a l'air préoccupé comme tous les autres soirs. Vêtu d'une veste, il descend les marches de l'escalier. Dans une demi-heure l'hôtel sera à moitié vide : les gens vont dîner dans les petits restaurants aux alentours. Ils vont déguster le ragoût fait avec l'agneau qui encore ce matin bêlait sous la fenêtre. Le repas

¹ Zozulya, Efim, *Po Evrope, (À travers l'Europe)*, Moscou, Biblioteka Ogoniok, n°339, 1928. (pas de traduction en français) p. 31 : « В этом отношении характерна непревзойдённая пока французская живопись, которая вбирает в себя лучшее из того, что есть во многих странах. Париж пока ещё твёрдо считается родиной живописцев, маяком и высшей живописной школой. Множество людей отдаёт жизнь и силы в жертву этому искусству. Как и раньше, в Париж приезжают со всех концов мира и познают в нём муки голода, нищеты и, в большинстве случаев, сурового, холодного, корректного непризнания. Французская художественная критика почти не ругает плохих художников. Это не принято. Не надо смущать художников, – говорят они с лукавством жестокости или жестокостью лукавства. Но художники редко смущаются: они бедствуют, но работают. »

² Ehrenbourg, Ilya, *Мой Париж, (Mon Paris)*, Moscou, Izogiz, 1933. (pas de traduction en français) p. 148 : « Место писателя – в парижских « отелях », здесь живут его герои. Здесь чудаки ещё пишут стихи. Здесь убийцы жадно перечитывают газетные отчёты о трупе, найденном в корзине. Здесь изобретатели прячут среди грязного белья свои « великие изобретения ». Здесь маниаки разговаривают с выцветшими фотографиями. В квартирах живут просто люди, здесь же ютятся исключения, выкинутые из жизни или сами выкинувшие эту жизнь прочь. »

chaud sera servi seulement à ceux qui ont de l'argent, donc il y en a qui [...] ne vont pas quitter l'hôtel ce soir-là. »¹

Les patrons de bistrot et les ouvriers portent des casquettes, tandis que les artistes se coiffent de bérets. Ces choix vestimentaires ne sont pas anodins. Ils permettent de lire une ressemblance entre leurs existences. L'uniforme des peintres est mis en valeur pour accentuer l'idée de productivité. Ils n'attendent pas que la muse vienne les inspirer. Leur travail ne relève pas d'une intervention divine. Ils se tuent à la tâche comme les ouvriers donc leur présence dans les textes des Soviétiques est pleinement justifiée. Mais leur travail ne paye pas toujours. Nous pouvons en déduire que l'art coexiste avec la pauvreté et la précarité la plus extrême, mais son existence n'est pas interrompue pour autant. Selon Véra Inber, les artistes sont plus pauvres que tous les autres pauvres.

« À l'autre bout de la ville, là où il n'y a ni rivière, ni « bassins », il y a une impasse. Dans cette impasse il y a une sorte de village où habitent les plus démunis, les plus misérables de tous les misérables qui se sont consacrés un jour à la peinture et à la sculpture... C'est difficile à dire de quoi sont montées ces maisons ; ou plutôt cette grande maison ronde. Il y a deux statues de femmes datant de l'époque de Victor Hugo à l'entrée. Elles protègent chaque habitant de ce lieu. Autrefois, le lierre recouvrait les murs. Comment s'en passer dans un sanctuaire aussi romantique ? Mais maintenant le lierre est desséché : il ne reste plus que les troncs d'arbres gris et quelques feuilles pétrifiées. L'escalier part dans l'obscurité dans trois directions. Si on va tout droit – on verra un peintre, si on tourne à gauche – un sculpteur, et à droite loge une femme qui fabrique des fleurs de porcelaine. Les trois sont taciturnes. Mais peu importe, c'est quand même une maison. C'est la construction centrale du village, montée il y a longtemps par un homme entreprenant et divisée en plusieurs ateliers à louer. [...] Derrière cette maison ronde, il y a également une multitude de petites boîtes en pierre, en carton et en verre où vivent les habitants. »²

¹ Inber, Véra, *Amerika v Pariže, (Amérique à Paris)*, Moscou, Xudožestvennaja Literatura, 1965. (1928) (pas de traduction en français) p. 38-39 : « Не надо думать, что здесь не работают. В каждой комнате пишут, читают, рисуют, главное – рисуют. Придя из студии, где они работали над « натурой », и сняв синюю плоскую шапочку с маленьким хвостиком посередине, [...], « молодые гении » работают дома. Надо « ловить солнце », которого так мало. Но вот темнеет. Внизу зажгли огонь. Необходимо закрыть окно. Как и было предсказано, день кончился дождём и туманом. [...] В коридорах стало оживлённее. Гарсон в куртке, с озабоченным вечерним видом мчится вниз по лестнице. Через полчаса отель на время опустеет : все пойдут обедать, все разбредутся по маленьким ресторанам, где им подадут рагу из барана, который утром блял под окном. Пойдут обедать все, у кого есть деньги. Но найдутся и такие, [...], которые не пойдут никуда... »

² Ibid., p. 54 : « Совсем в другом конце города, где нет ни реки, ни « бассейнов », есть тупик. В этом тупике – своего рода городок, где живут самые нищие, самые злосчастные из всех злосчастных, когда-либо посвящавших себя живописи и скульптуре... Трудно рассказать, из чего состоят их дома ; точнее, это один большой круглый дом. У входа две каменные женщины, эпохи Виктора Гюго, охраняют каждого посетителя этого места. На доме некогда был плющ. Как же без плюща в столь романтическом убежище! Но теперь он вылез и облысел : остались серые стволы и несколько окаменевших листьев. Лестница уходит во мрак по трём направлениям. Пойдёшь прямо – попадёшь к живописцу, налево – к скульптору, прямо – к женщине, делающей восковые цветы. Все трое мрачны. Но, какой ни на есть, это всё же дом. Это – основная постройка городка. Его в своё время выстроил какой-то предприимчивый человек и сдал под мастерские. [...] Но за круглым домом скопилось великое множество маленьких коробок из камня, картона и стекла и тоже образовали жилища. »

Leurs conditions d'habitation et de vie laissent clairement à désirer. Ces personnes vivent à moitié dehors car leurs huttes improvisées manquent de matériaux. Néanmoins, ils ne se laissent pas abattre par cette calamité et gardent la tête haute.

« Nous pouvons lire des inscriptions sur les portes, rédigées avec un sens de l'humour macabre : « Un tel peintre, vit ici sans sortir depuis quarante ans. Il reçoit les amis exclusivement dans la nuit, quand on ne voit pas les trous. » [...] Dans ce lieu le silence est bouleversant. L'odeur de la terre humide et les torsos de pierre couverts de mousse sont omniprésents. [...] Un peu sur le côté nous observons des pigeons qui vivent dans des cages métalliques. Ils sont immobiles. Pour une raison qui m'est inconnue ils sont nourris de poissons. [...] Il y a une décharge juste derrière. Entre les bouts d'étain et les vieux châssis, nous observons des toiles froissées et noircies. Est-ce qu'elles sont là depuis quarante ans ? Quoi qu'il en soit, leurs trous sont visibles même au crépuscule. En partant nous remarquons un signe de vie dans ce royaume de désolation et d'échec. Il s'agit d'un seau oublié sous le robinet. La fuite d'eau est incontrôlable. Le seau est déjà plein et l'eau coule directement par terre. C'est le seul bruit que nous avons entendu dans ce village des « artistes ratés ». Plusieurs centaines habitent ici. Voilà une autre inscription. Une affiche de couleur marron est accrochée sur une porte bleue en pierre. Sur l'affiche figure la silhouette d'un cavalier rude assis sur un cheval osseux. Il tient une lance cassée. Tout en bas, une inscription : « Le foyer des « cavaliers de la misère noire ». »¹

Paris est la ville de l'art mais les artistes vivent plutôt en périphérie. Ilya Ehrenbourg attire l'attention des lecteurs sur l'idée qu'ils ne peuvent pas vivre grâce à leurs créations et connaissent des problèmes financiers. Il établit même une comparaison efficace à cette époque entre les peintres et les statisticiens.

« À Paris, il y a beaucoup de peintres et très peu de statisticiens. Il est plus facile de trouver les portraits de ceux qui font de la statistique, que des statistiques sur ceux qui ont une activité artistique. Certains disent qu'il y a trente mille peintres à Paris. D'autres affirment qu'ils sont plutôt soixante-dix mille. Ceux-là sont principalement des citadins. Ces mêmes villes se sont partagées les marchandises : le marché mondial du blé se trouve à Liverpool, Amsterdam est la ville des diamants, tandis que Paris est le berceau de la peinture. Une ou deux centaines de peintres fabriquent les toiles qui sont cotées à la « bourse mondiale ». Tous les autres vivent d'espoir et se nourrissent de croissants dans les cafés. Ils déjeunent rarement mais ils le font avec inspiration. Ils habitent dans les mansardes, dans les casernes en bois, dans les cellules des monastères dissous. À part l'« art sacré », ils font un peu de tout : ils retouchent des photographies, façonnent les étiquettes des parfums et décorent les

¹ Ibid., p. 55 : « На дверях – надписи, составленные со смертельным юмором : « Живописец такой-то. Живёт здесь безвыходно сорок лет. Друзей принимает исключительно ночью, когда не видно дыр. » [...] Что потрясает в этом месте – это тишина. И всюду запах сырой замиелой земли и каменные торсы, покрытые мхом. [...] Немного в стороне, в металлических клетках, живут голуби. Они неподвижны. Почему-то их кормят рыбой. [...] За клетками – свалка. Там, среди обрезков жести и старых подрамников, чернеют смятые, скомканые полотна. Не лежат ли и они здесь сорок лет? Но их дыры видны даже ночью. Уже уходя, мы замечаем подобие живого существа в этом царстве запустения и неудач. Это – ведро, забытое под краном. Вода течёт неудержимо. Она давно перешла уже все границы и льётся прямо на землю. Её голос – единственный, который звучит в городке « неудавшихся художников ». Их живёт здесь несколько сот. А вот ещё одна надпись. На синей каменной двери – бурый плакат. На плакате чёрный грубый силуэт всадника на костистом коне. В руках сломанное копьё. Внизу подписано : « Общежитие « Рыцарей чёрной нищеты ». »

mouchoirs. Ils sont à la fois tapissiers, costumiers et rêveurs : ils sont beaucoup trop nombreux et ils ont faim. »¹

Figure 56. « Il faudrait que ça soit plus clair ici... »



Source : Ehrenbourg, Ilya, *Moj Pariž*, (*Mon Paris*), Moscou, Izogiz, 1933, p. 111.

La multitude des métiers cumulés par les peintres n'est pas étrangère à l'auteur, qui a également fait toute sorte de petits boulots pour subvenir à ses besoins lorsqu'il séjournait à Paris. La photographie qui figure à la page 111 de *Mon Paris* a pour but d'illustrer le propos de l'auteur développé dans l'extrait ci-dessous. Les peintres sont installés dans la rue, entourés par une foule de spectateurs qui observent leur travail et qui font des remarques et des suggestions.

« Il s'est installé dans la rue avec une tranquillité telle qu'on pourrait croire qu'il est à l'Académie des Arts. Il a une chaise pliante et une faculté d'imagination médiocre. Il est assis devant un vieil immeuble couvert de moisissure, qu'il trouve très romantique, sans doute parce qu'il est encore jeune. Il est entouré par une foule curieuse. Il y a un ouvrier, une jeune modiste, un rentier hautain qui se promenait par là et des écoliers. Ils restent près du chevalet pendant des heures. Ils approuvent ou émettent leurs doutes en chuchotant : « le ciel est peut-être trop bleu... il faudrait rendre ce mur un peu plus joyeux »... Ils adorent l'art surtout quand la création se passe devant eux. »²

Dans le Paris d'Ilya Ehrenbourg l'art a le droit d'exister s'il est créé dans la rue et avec les conseils de la population. Il ne parle pas des grands peintres mais des gens simples qui peignent leur toile assis sur une chaise dans la rue. La volonté de montrer qu'à Paris toutes les activités se déroulent dans les rues amène Véra Inber à décrire les peintres des quais de Seine.

« L'artiste errant travaille assis quelque part au bord de l'eau. Parfois il peint le portrait d'un simple passant qui repartira aussitôt avec. Il dessine sous le regard de quelques spectateurs. Dans le public il y a un courtier qui ne veut plus penser aux transactions pendant quelques minutes, un militaire, un homme à l'appartenance sociale non définie, et

¹ Ehrenbourg, Ilya, *Moj Pariž*, (*Mon Paris*), Moscou, Izogiz, 1933. (pas de traduction en français) p. 112 : « В Париже очень много художников и очень мало статистиков. Куда легче найти портреты людей, занимающихся статистикой, нежели статистику людей, занимающихся живописью. Некоторые говорят, что в Париже тридцать тысяч художников. Другие уверяют, что их число доходит до семидесяти тысяч. Города уверяют, что их число доходит до семидесяти тысяч. Города поделили между собой товар : Ливерпуль стал мировой биржей пшеницы, Амстердам – брильянтов, Париж – живописи. Сто или двести художников изготовляют картины, которые котируются на этой « мировой бирже ». Остальные живут надеждами и рогаликами в кафэ – обедают они редко и с вдохновением. Живут художники в мансардах, в дощатых бараках, даже в кельях упразднённых монастырей. Помимо « святого искусства », они занимаются всем, чем им удаётся заняться : ретишируют фотографии, делают этикетки для духов и раскрашивают носовые платочки. Заодно они драпировщики, костюмеры и мечтатели : их чересчур много и они хотят есть. »

² Ibid., p. 112-113 : « Преспокойно он уселся на улице, как будто улица это академия искусств. У него складной стульчик и посредственная фантазия. Он засел перед каким-то старым домом, покрытым плесенью. Эта плесень ему кажется необычайно романтической : он ещё очень молод. Вокруг него толпятся любопытные. Здесь и рабочий, и молоденькая модистка, и степенный рантье, который прогляуливался, и школьницы. Подолгу стоят они вокруг мольберта и смотрят. Они вполголоса одобряют или высказывают свои сомнения : « небо, пожалуй, чересчур синее... надо бы стенку сделать повеселей »... Они любят искусство, особенно, поскольку это искусство делается у них на глазах. »

un jeune sénégalais. Le peintre continue à travailler... De temps à autre il dessine des paysages juste pour le plaisir. Quelques traits et points et ça y est, on voit la Seine, couverte de brume, le bateau à vapeur « Hirondelle » la traverse et sur le quai, ce n'est plus une hirondelle mais un pigeon qui picore les grains renversés par terre. Au loin, se montre Notre-Dame, tel un souvenir obsédant... Le dessin est enfin prêt. Vous ne décevrez pas le peintre si son travail ne vous enchante pas tant que ça. Mais ne lui dites surtout pas que la photographie contemporaine est plus rapide et efficace que lui. Il serait furieux s'il entendait ça. L'art meurt, il ne reste plus que l'artisanat : c'est ainsi que raisonne l'artiste errant... »¹

Ce sont des personnages historiques qui habitent dans le vieux Paris et qui vont, d'après l'auteure, bientôt disparaître.

Un autre élément important dans la description des artistes pauvres est le métro. Les wagons de métro servent de refuge pour les poètes souterrains.

« Dans les rues parisiennes peuplées l'ambiance est inquiétante, mais elle ne l'est pas moins sous Paris – dans le métro. C'est un monde à part entière. Presque ¼ des Parisiens passent en moyenne trois quarts d'heure dans le métro. Il fait toujours chaud là-bas. Après avoir acheté le ticket et emprunté le passage souterrain, vous pouvez y passer la journée, en changeant constamment de train et en poirotant sur les bancs des stations. Mais si vous ouvrez la porte de « Sortie », votre ticket ne sera plus valable. En hiver, quand il fait très froid, il y a des gens qui restent tous les jours dans le métro pour fuir leur chambre glaciale. Parfois c'est un chômeur, de temps à autre – un poète qui réchauffe ses doigts au point de pouvoir tenir une plume dans la main. Les temps changent... Autrefois, les poètes vivaient dans les mansardes, mais maintenant leur place est sous la terre. »²

Dans la narration de Véra Inber ils apparaissent d'ailleurs dans la continuité du chapitre sur les blanchisseuses. Parfois, les peintres dessinent celles-ci en train de travailler. Tout cet environnement sombre et dépourvu de vie laisse à croire que le monde de l'art, en tout cas tel qu'il existe à cette époque en France, n'a aucun avenir. Véra Inber décrit la Place Saint-Michel

¹ Inber, Véra, *Amerika v Pariže, (Amérique à Paris)*, Moscou, Xudožestvennaja Literatura, 1965. (1928) (pas de traduction en français) p. 39-40 : « Сидя где-нибудь у реки, бродячий художник работает. Иногда это портрет досужего прохожего, который сейчас же и унесёт его под мышкой. Покуда рисуется портрет, собирается несколько зрителей. Здесь и маклер, забывший на минуту о капризах биржи, и военный, и человек неопределённой социальной сущности, и молодой сенегалец. А художник работает... Но иногда это не портрет для денег, а городской пейзаж для души. [...] Несколько штрихов, несколько точек, и вот – течёт Сена, тронутая туманом, скользит пароход « Ласточка », а на самой набережной уже не ласточка, а голубь клюёт просыпанные зёрна. Вдали, как неотвязное воспоминанье, встаёт Нотр-Дам... Наконец рисунок готов. Вы не обидете художника, если не придёте в восторг. Только не говорите, что современная фотография может сделать это лучше и скорее. Тут он придёт в ярость. Искусство гибнет, остаётся ремесло : так думает бродячий художник... »

² Ibid., p. 57 : « Но если на улицах Парижа так тревожно и людно, то не менее тревожно и людно под Парижем. Там есть метро. И метро – это целый мир. Почти три четверти Парижа по крайней мере три четверти часа проводит в метро. [...] В метро всегда тепло. Купив билет и опустившись под землю, вы можете провести там целый день, бесконечно пересаживаясь и сидя на вокзалах. Но если вы выйдете в заповедную дверцу, над которой написано : « Выход », билет теряет силу. Зимой, когда очень холодно, есть люди, которые целый день проводят в метро, спасаясь от нетопленной комнаты. Иногда это – безработный, иногда, быть может, поэт. Поэты, которые отогревают там свои пальцы настолько, что могут держать перо. Времена меняются... Раньше поэты обитали над землёй, в мансардах, теперь опускаются под землю. »

qui donne sur la Rue Saint-André-des-Arts où se trouve une maison close qui est également cave à vins.

« La rue Saint-André des Arts se situe près de la place Saint-Michel. Il y a une impasse encerclée de roche brute. Dans l'ombre des bars délabrés dans une niche confortable se cachent deux policiers. Ils sont toujours deux à surveiller et leur présence signifie qu'il y a un repaire à proximité. Pourtant, cette désignation n'est pas tout à fait appropriée pour cette petite cave à vins, « Kavo Bole ». Ce n'est ni un repaire, ni un endroit décent. Mais plutôt une petite tanière. Ça sent l'haleine du vieux Paris, l'odeur qui s'est estompée dans d'autres lieux. Nous ne sommes pas à Montmartre mais au centre du quartier Latin et c'est grâce à sa disposition que cette cave a préservé quelque chose d'insaisissable du Paris d'avant la guerre – l'époque où les marchandises américaines n'avaient pas le culot de se présenter dans les vitrines françaises et où le franc-or n'avait pas encore perdu toute sa valeur. Ici les gens font comme s'il n'y avait pas eu de guerre. Mais ce n'est qu'un simulacre. »¹

Dans cette cave du quartier Latin il y a une exposition de tableaux à vendre. Elle s'inscrit dans la vision de l'auteure comme étant à l'image du Paris classique, du Paris d'avant. L'élément dominant de la description est la faim ressentie dans ces peintures.

« Avant de descendre je regarde les tableaux accrochés à l'étage supérieur. Pour rester courtoise je vais appeler cela « foyer ». Dans ce « foyer » sont présentés les tableaux à vendre. Il sera sûrement plus juste de dire que ce sont des tableaux qui aimeraient être vendus. Chaque trait, chaque coup de pinceau témoignent de ce désir. Toutes les études du nu d'ici sont minces et anémiques. Les tableaux occupent trois murs. Sur le quatrième mur il y a une inscription faite au crayon et au charbon, à l'aide d'un couteau. Ce sont les noms des personnes célèbres qui sont passées par là – la fierté de cette cave. »²

Le métier d'artiste est à plusieurs reprises signalé comme étant le plus pauvre. L'art ne nourrit pas, même quand il est au service des autorités. Vera Inber continue à décrire ce bar tabac où elle voit accroché un tableau de Verlaine ainsi que d'autres peintures.

« Il y a Oscar Wilde, d'Annunzio et, bien évidemment, Verlaine. Est-ce qu'il y a au moins une taverne sans Verlaine à Paris ? Il y a beaucoup de noms, car d'après les rumeurs qui courent c'est une cave très ancienne. Sur l'une des portes il y a même une date fantastique. Mais il ne faut pas faire confiance à tout ce qu'on voit. Cela dit cet endroit est vieux. Les inscriptions provenant de tous les pays du monde forment un ensemble crédible. Jack, Bob,

¹ Ibid., p. 60 : « Возле площади Сен-Мишель помещается улица Сент-Андре дез-Ар. Там есть один тупичок... Сырые камни обступили его вплотную. В тени одной из подворотен в очень удобной нише темнеют обычно пелерины двух ажанов, непременно двух. Это означает, что поблизости притон. Впрочем, это название не вполне подходит для маленького погребка, так называемого « Каво Боле ». « Каво Боле » не притон, но и не вполне достойное место. Это – притончик, назовём его так. В нём – дыхание старого Парижа, которое в других местах почти уже выветрилось. Находясь не на Монмартре, а в сердце Латинского квартала, место это сохранило нечто от старого, от довоенного Парижа, когда американские товары не смели появляться во французских витринах и полновесный золотой франк не рассыпался ещё бумажной трухой. В погребке этом как будто не слышали о войне. Но это только « как будто »... »

² Ibid., p. 60-61 : « Прежде чем спуститься вниз, любопытно посмотреть, что повешено и написано на стенах верхней комнаты. Из вежливости назовём се « фойе ». В « фойе » на стенах картины, подлежащие продаже. Вернее говоря, они хотели бы быть проданными. Каждым своим штрихом, каждым мазком кисти они вопиют о жажде быть купленными. Все « этюды голого тела » здесь художничны и малокровны. Картины расположены на трёх стенах. На четвёртой, на старом ноздреватом камне, карандашом, углём и ножом вытатуированы блестящие имена, гордость погребка. »

Rabinowytch et un certain Archibald. Quand nous lisons tout cela, une voix féminine rauque commence à chanter en bas. Le « programme » a déjà commencé. »¹

Efim Zozulya va également écrire quelques mots sur Verlaine. Pendant son séjour à Paris, il visite le lieu de travail de celui-ci et décrit ses conditions de vie.

« Au fait, dans la rue Mouffetard j'ai vu la maison où vivait et travaillait Verlaine. C'était une sombre maison. Elle suintait la pauvreté, même maintenant. J'ai visité également la statue montée à la mémoire de Verlaine dans le Jardin du Luxembourg. On l'appelle « bouteille » car elle ressemble vraiment à une bouteille. Elle a été installée en 1912. Un fait curieux : pour l'inauguration on avait invité la famille de Verlaine. Mais la seule personne qui s'est présentée était son fils – conducteur de tramway. »²

Paris – ville artistique par excellence – rend les peintres dépendants de l'alcool et de la drogue. Ils viennent ici pour réaliser leurs rêves mais finissent anéantis et ivres dans les bars. L'état maladif du peintre est souligné par sa couleur de peau verte.

« Vous vous asseyez et vous voyez aussitôt d'un côté un mur vert, et de l'autre, un peintre tout aussi vert. Son histoire est courte. Il est Hollandais. Il est arrivé à Paris pour devenir célèbre et riche, il rêvait d'avoir une vie facile et bienheureuse. Il était jeune, il avait des étincelles dans les yeux et un crayon agile. Mais Paris a pris toutes ses forces. Il descendait de plus en plus bas et un jour il s'est retrouvé ici. Il boit du vin et fume de la cocaïne. À cet instant même le peintre pointe son crayon tremblant sur votre profil pour dessiner votre portrait. Restez tranquille : ça ne vous ressemblera pas. Les lignes vont être floues et courbées. Seulement un petit quelque chose reste du talent hors pair d'autrefois. Le plus important c'est que ça ne va pas vous coûter cher – vingt-trois francs. Avec cet argent, le peintre va commander un autre verre de blanc. Il va le boire doucement, à sa santé et à la vôtre surtout. »³

C'est un café populaire, abordable pour les artistes pauvres. Personne n'a pitié d'eux. Personne n'essaie de les aider. Ils sont complètement délaissés. Bien au contraire, les gens sont froids et

¹ Ibid., p. 61 : « Тут и Оскар Уайльд, и д'Аннунцио, и, конечно, Верлен. Есть ли в Париже кабачок без Верлена? Имён много, потому что, по слухам, погребок очень стар. На одной из его дверей даже написана какая-то фантастическая цифра. Но ей не надо верить. И всё же кабачок стар. Почерки всех стран переплетают здесь свои закорючки. Тут и Джек, и Боб, и Рабинович, и какой-то Арчибальд. Мы читаем подписи, а снизу, из глубин погребка уже несутся звуки хриповатого женского голоса. Ибо там уже началась « программа ». »

² Zozulya, Efim, *Po Evrope, (À travers l'Europe)*, Moscou, Biblioteka Ogoniok, n°339, 1928. (pas de traduction en français) p. 26 : « Между прочим, в этом же районе Муфтар я видел дом, в котором жил и творил Верлен. Печальный дом. Бедность сочится из него и сейчас. Видел я также памятник Верлену в Люксембургском саду. Его называют « бутылкой » и он в самом деле похож на бутылку. Его поставили в 1912 году. Любопытная мелочь : вызывали родственников Верлена. Явился его сын – трамвайный кондуктор. Больше никого не было. »

³ Inber, Véra, *Amerika v Pariže, (Amérique à Paris)*, Moscou, Xudožestvennaja Literatura, 1965. (1928) (pas de traduction en français) p. 61 : « Вы садитесь, и тотчас же с одной стороны на вас наваливается зелёная стена, а с другой – такой же зелёный художник. История его коротка. Он – голландец. Он приехал в Париж за славой, за деньгами, за лёгкой и удачливой жизнью. Приехав, был он краснощёк, с юными зоркими глазами и проворным карандашом. А теперь Париж выпил из него все силы. Он катился всё ниже, пока не докатился до этого места. Он пьёт вино и нюхает кокаин. В данную минуту художник вонзает в ваш профиль свой уже дрожащий карандаш : назревает портрет. Сидите спокойно : вы не будете похожи на себя. Линии будут расплываться и гнуться. Но нечто будет в рисунке от прежнего мастерства. А самое главное, вы дадите за это удовольствие два-три франка. Художник немедленно закажет себе стаканчик белого. Он выпьет его медленно за ваше или за своё здоровье. »

cruels. En revanche, l'auteur s'intéresse à eux et décrit leur apparence et leur attitude dans les lieux publics.

« Le type du vieux bohémien aux cheveux longs portant une veste de velours a disparu depuis longtemps. Dans ce café les peintres sont habillés à l'européenne, mais à travers leurs yeux et leurs costumes tâchés et imbibés par l'odeur de l'essence, on peut comprendre à quel point la fraternité artistique est dans le besoin. Voilà un homme grand et mince, avec une expression de visage gentille, charmante, douce et honnête. Il peint des natures mortes, mais récemment il était tellement affamé qu'il n'a pas pu se retenir de manger tous les fruits qu'il était en train de dessiner : quelques pommes, poires et pêches couvertes de poussière, qu'il avait eu tant de mal à se procurer. Il est très déçu car la toile était presque terminée, mais maintenant ce n'est plus possible de la finaliser. Ce peintre a un marchand (négociant) très mesquin. Il n'achète pas tous ses tableaux et donne seulement deux à trois cents francs, deux-trois ducats, pour ceux qu'il revend. Cela n'arrive qu'une ou deux fois par mois. Voici un autre peintre. Il y a vingt ans il avait un avenir prometteur, il peignant des toiles d'une frénésie exceptionnelle. Maintenant il est tout calme, installé auprès de sa femme. Tous ses cheveux sont blancs, et les dents de sa femme sont de couleur or. Il n'a pas eu de succès. Mais on peut encore voir dans ses yeux des étincelles d'espoir. Il croit au miracle. Les enthousiastes, les peintres, les rêveurs, les créateurs et les ratés sont très nombreux à Paris ! »¹

Malgré cela, ils continuent d'avoir une vie sociale. Les artistes se voient dans les cafés. Mais leurs relations sont superficielles. Ils ne partagent pas leurs malheurs et leur bonne fortune. Certains ne montrent même pas les œuvres à leurs collègues.

« Ils sont patients et ils n'arrêtent pas d'y croire. Mais en attendant la gloire, ils partagent les ragots décents, envient les autres, se mentent mutuellement et tâtent les bouts de vérité dissimulés dans les mensonges. Pourtant, il n'y a jamais de grands scandales. Ils pensent tous que Paris est la ville avec la meilleure atmosphère possible pour la création artistique. Ils achètent les toiles et les pigments à Montparnasse, souvent à crédit. Ils savent tout sur les vendeurs : comment s'adresser à eux pour ne pas avoir de refus. Les marchands font sentir leur bras de fer. Ils concluent des contrats différents : certains prennent toutes les œuvres, d'autres seulement une partie ; l'achat d'une toile est plus rare, c'est souvent la quantité de centimètres qui sera décisive. C'est le résultat d'un dur labeur. Les artistes travaillent jusqu'à l'épuisement total. Quarante mille tableaux par an – telle est la moyenne de productions sur le marché de l'art parisien, son trafic habituel. »²

¹ Op. cit., p. 32 : « Тип старого богемца в бархатной куртке, с длинными волосами исчез. В кафе художников все одеты по-европейски, но можно узнать по глазам, по тщательности, с какой смыты бензином пятна с костюмов, как нуждается художественная братия. Вот сидит высокий человек, очень худой, с хорошим, обаятельно-честным и милым выражением лица. Он пишет натюр-морты, но на днях он был так голоден, что не выдержал и съел весь натюр-морт, состоящий из нескольких запыленных яблок, груш и персиков, которые он раздобыл с немалыми усилиями. Он очень огорчен – картина близилась к концу, а сейчас нет возможности её закончить. У этого художника есть свой маршан (купец) – очень мелкий. Он покупает не все его картины, а за те, которые покупает, платит не больше, чем по двести-триста франков, т.-е. приблизительно по два-три червонца. И это раз в месяц или два. Вот другой художник. Двадцать лет тому назад он подавал большие надежды, он писал что-то необыкновенно буйное. Он тихо сидит за столиком с женой. У него совершенно седые волосы, у жены все зубы золотые. Славы нет. В глазах настороженная надежда на чудо. И сколько их в Париже – энтузиастов, художников, мечтателей, творцов и – неудачников! »

² Ibid., p. 33 : « Они пишут в тиши мастерских, мансард и комнатушек. Они надеются и ждут. А пока корректно сплетничают, завидуют, « приятно » лгут друг другу и нащупывают под взаимной ложью крохи правды. Но крупных « склок » нет, и все они говорят, что в Париже – лучшая атмосфера для искусства. Они покупают краски и полотна на Монпарнасе. Часто покупают в кредит. Они знают

Les marchands d'art, les critiques d'art et les artistes même savent tout sur les qualités et les défauts des œuvres. Comme s'il s'agissait de quelque chose de clairement défini. Efim Zozulya est étonné de voir une telle assurance.

« J'ai voulu savoir sur quoi sont basés leurs jugements. On m'a répondu que les tableaux d'art à Paris étaient estimés à leur juste valeur. Mais est-ce vrai ? Je ne pense pas. S'ils ne se trompent jamais, pourquoi les biographies de tous les grands artistes commencent par l'histoire des années passées dans le besoin, l'impossibilité de vendre les toiles et quand la vente a lieu – pour 50 francs. Et, à chaque fois, c'est après leur mort que leur talent est reconnu. »¹

L'auteur remet ainsi en cause la pertinence de l'expertise du marché d'art parisien. Pour lui, l'art n'est pas correctement apprécié. Il signale une grande injustice qui fait vivre des centaines d'artistes talentueux dans des conditions précaires. Cette pauvreté, cette existence nécessiteuse le choque et le tourmente. C'est évidemment le côté obscur et décadent qu'il fallait trouver à l'étranger qu'il partage dans ses souvenirs de voyage. Malgré la grande émotion transmise par Efim Zozulya, nous pouvons identifier que son discours est soigneusement agencé de manière à correspondre aux commandes de la propagande.

En résumé, les artistes de Paris sont encore plus pauvres, malheureux et malades que les sans-emploi et les sans-abri. Affamés et épuisés, ils cherchent désespérément à vendre leurs tableaux. Ils travaillent tout aussi dur que les ouvriers mais ils ne sont pas toujours payés correctement car la valeur de l'art est revue en baisse.

характеры приказчиков. Знают, к кому обратиться, чтобы не получить отказа. Маришаны держат их в железных лапах. [...] Контракты, которые маришаны заключают с художниками различны : у кого берут всю продукцию, у кого часть ; реже покупают по холстам, чаще по количеству сантиметров. Труд огромный, мученический. Художники работают до изнеможения. Сорок тысяч картин в год – приблизительная норма парижского художественного рынка, приблизительный его оборот. »

¹ Ibid., p. 34-35 : « Я спросил, на чём основана эта определённая суждений. Мне ответили, что живопись в Париже безошибочно оценивается. Но безошибочно ли? Вряд ли. Если безошибочно, то почему любая биография крупного художника начинается с того, что он бесконечно голодал, не мог продать ни одной картины, а если продавал, то за традиционные 50 франков, и только после смерти нашёл надлежащую оценку? »

3.2. Les poupées de Paris

3.2.1 Les concierges

Le chapitre 3 de *Mon Paris*, porte sur l'âge de la ville. L'image de la finitude complète traverse l'œuvre entière d'Ilya Ehrenbourg. La vieillesse de la ville et de sa population inquiète l'auteur. Il photographie des vieilles, des chats et des rats. Dans cette ville tout est étroit et sombre.

« La ville de Paris est intolérablement vieille. Elle étouffe dans les souvenirs historiques et familiaux. Seuls le vent de la Manche et le maquillage la rafraîchissent. Le bon goût empêche de faire quoi que ce soit. Cela étant, ce n'est pas comme s'il y avait quelque chose à faire. Tout a déjà été fait ici. La chambre des députés après la convention est réduite au buffet et aux potins. Seuls les demoiselles et les universitaires peuvent écrire des rimes après les célèbres François Villon et Rimbaud. Chaque ruelle est un paysage fini. Chaque épicerie de fruits et légumes a déjà figuré au moins une fois dans les natures mortes. Est-ce qu'il faut évoquer les cathédrales gothiques ? Je me souviens d'un mur dans la rue Saint-Médard. Un mur parisien ordinaire. Il y avait une vieille femme installée devant avec toute sa famille, dont les enfants. Ces derniers étaient tout aussi vieux que leur grand-mère. Ils pourraient expliquer précisément ce qu'est la vertu et dans quelle épicerie il est préférable d'acheter les sucettes. Sur ce mur était dessinée une flèche traversant un cœur et un monogramme. Le mur a gardé les messages des amoureux d'époques différentes. Encore une fois, c'est un mur comme il y en a partout à Paris. [...] Les rues sont étroites et obscures. Les chats se promènent ici dans la journée. Ils font des pas prudents car ils ont peur de se salir. Ils lèchent les boîtes de conserves vides. Un soir, je me promenais dans la rue Mouffetard. Les gens dormaient. Tous les chats étaient rentrés. Seuls les rats couraient dans la rue. Ils rongeaient avec avidité le corps décrépit de la ville et la ville tremblait dans son sommeil. »¹

Les descriptions d'une ville vieillissante, des personnes âgées, des maisons délabrées se complètent pour former un grand panorama d'une ville en décomposition. Tout se déconstruit, se déforme. Les habitants de Paris ont l'âge de la mort. Et pourtant, l'auteur rapporte que les Français pensent avoir un pas d'avance sur toutes les autres civilisations.

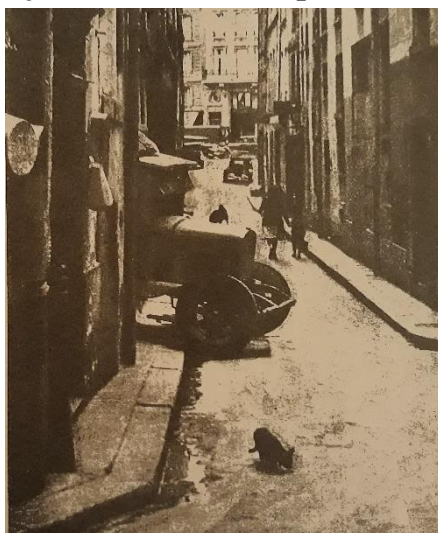
« Les immeubles ont ici une vie très longue. Ils tiennent à peine debout. Ils sont couverts de fissures, de tâches, [...]. Dans ces immeubles habitent le peuple de Paris. Ils préparent la soupe et chantent des romances sentimentales. [...] Ici un écrivain cinquantenaire est un « jeune écrivain ». Les ministres, quant à eux, vivent jusqu'à quatre-vingts ans. À la veille de l'agonie, ils mènent encore des débats et chassent les perdrix. Nulle part ailleurs vous

¹ Ehrenbourg, Ilya, *Moj Pariž*, (*Mon Paris*), Moscou, Izogiz, 1933. (pas de traduction en français) p. 18 : « Париж нестерпимо стар. Он задыхается среди исторических воспоминаний, как среди семейных сувениров. Молодят его только ветер с Ламанши и косметика. Хороший вкус мешает ему что-либо делать. Да и делать ему нечего : всё как будто уже сделано. Палата депутатов после конвента – это буфет и сплетни. После Франсуа Вийона и Рембо рифмовать могут разве что барышни или академики. Любая улочка это законченный пейзаж. Любая зелёная лавка это столько-то натюр-морт. [...] Стоит ли говорить о готических соборах ? Я хорошо помню стену на улице Сан-Медар. Это обыкновенная парижская стена. Возле неё сидела старуха. Имелись и дети. Дети были, разумеется, никак не моложе старухи. Они могли бы в точности изложить, что такое добродетель и в какой лавке выгодней покупать леденцы. На стене были сердце со стрелой, вензель, росчерки. Здесь расписывались влюблённые, здесь расписывались и века. Узки и темны улицы. Днём по ним бродят кошки. Они ступают осторожно, боясь выпачкать лапы. Они вылизывают жестянки из-под консервов. Как-то ночью я шёл по улице Муфтар. Люди спали. Кошки благоразумно разбрелись по домам. По улице носились крысы. Жадно грызли оно дряхлое тело города и город во сне вздрагивал. »

ne verrez une telle quantité de vieux et de vieilles. Ils ne se dépêchent pas de mourir. Rien et personne ne les brusque : ni le climat, ni les petits-enfants. Ils meurent de vieillesse, comme s'ils ne vivaient ni dans une ville avec le métro et la bourse, ni dans une Terre de Canaan. [...] Les dames lépreuses portent des corsets serrés et ne croient pas à une histoire d'amour s'il n'y a pas eu de duel. Les vieux pensent que la France est un pays développé et que derrière les frontières tous les gens sont des barbares. Paris est une ville beaucoup trop ancienne pour se moquer des vieux. Elle observe les immeubles construits par Le Corbusier avec un sourire à peine perceptible, elle est convaincue qu'ils seront bientôt couverts de suie et de moisissure. De surcroît, elle sait que les anarchistes deviennent des policiers exemplaires. Elle est sûre que dans trois-cents ans les Américains vont enfin apprendre à cultiver les roses et à sourire de manière sceptique. Et Paris ? Paris peut attendre. »¹

Ilya Ehrenbourg exprime son mépris des personnes âgées. Pour lui, elles s'accrochent désespérément à la vie mais elles n'ont plus de place dans le monde moderne. Leur ancienneté n'est pas non plus synonyme de maturité.

Figure 57. Toute la journée les chats se promènent au milieu de la route



Source : Ehrenbourg, Ilya, *Moj Pariž*, (*Mon Paris*), Moscou, Izogiz, 1933, p. 19.

¹ Ibid., p. 20 : « Дома здесь живут столетья. Они едва стоят. Они покрыты трещинами, подтёками, [...]. В этих домах живут люди, они варят суп и пьют сентиментальные романсы. [...] О пятидесятилетнем писателе здесь говорят : « это молодой писатель ». Министры, те живут и до восьмидесяти; накануне агонии они ещё полемизируют и стреляют куропаток. Нигде на улице не увидишь такого количества стариков и старух. Они не торопятся умирать, да никто их и не торопит – ни климат, ни внуки. Они умирают от старости, как будто они живут не в городе, где метрополитен и биржа, ни в библейском Ханаанс. [...] У дряхлых дам непримиримые корсеты и они признают только ту любовь, которая скреплена рапирами дуэли. Старики, те всерьёз думают, что Франция передовая страна и что за её границами живут варвары. Париж слишком стар, чтобы смеяться над стариками. С едва приметной усмежкой он смотрит на дома, построенные Корбюзье : он убеждён, что и эти дома покроются копотью или плесенью. Кроме того он знает, что из anarchists выходят замечательные полицейские. Он верит, что через триста лет американцы научатся выращивать розы и даже скептически улыбаться. А Париж? Париж подождёт! »

« Quand un jouet pour enfant est vendu dans la rue, les passants s'arrêtent et peuvent regarder pendant des heures le combat de deux coqs mécaniques ou un singe qui grimpe le long d'une corde. Ici les gens sont puérils même quand ils ont perdu la foi et les cheveux. »¹

On pourrait se demander pourquoi donc consacrer autant de pages aux personnes pour qui l'auteur n'a aucun respect. En réalité, il s'agit de personnages importants dans la vie parisienne. Dans l'extrait ci-dessous Ilya Ehrenbourg explique le rôle de ces dames.

« En Bosnie, le commerçant qui s'absente pour boire un café plie le coin du tapis. Cela signifie que la boutique n'est pas surveillée et qu'il serait donc honteux de voler. À Moscou, il y a une explication sur les portes d'entrée : « Ivanov – deux sonneries courtes, Pasjuk – deux longues, une courte », – personne ne veut ouvrir la porte pour Ivanov ou pour Pasjuk. À Berlin, chaque citadin a un trousseau de clés : pour l'immeuble, l'ascenseur, l'appartement, les placards et la sagesse. À Londres chacun a sa propre entrée et sa propre peine. À Paris cette peine est partagée par tous, une peine et une corde. La nuit, on entend un cri perçant : « tirez sur la corde, s'il-vous-plaît » ! Il ne veut pas mourir, non. Mais pour qu'il puisse sortir de l'immeuble, la concierge doit tirer sur la ficelle. »²

Les concierges sont un peu comme les vieilles sorcières. Elles ont beaucoup de pouvoir et très peu de volonté. Elles sont payées pour surveiller tous les habitants de l'immeuble.

« Un locataire ne paye pas régulièrement son loyer, un autre reçoit beaucoup trop de lettres avec des timbres étrangers (c'est peut-être un espion), un troisième ne s'essuie pas les pieds, et profane ainsi la virginité de l'escalier aussi sombre que l'enfer, un quatrième fait entrer des personnes de mauvaise vie. La vie des concierges est difficile et morne. Elles vivent des loyers versés par les locataires et du sentiment de leur supériorité. Elles délivrent des attestations pour la police. Dans les archives des commissariats, il y a les autographes de toutes les concierges de Paris. C'est plus qu'une profession – une véritable mission. Les concierges habitent dans des pièces obscures. Depuis cet antre, elles cuisinent le ragoût d'agneau et critiquent la locataire du deuxième étage, qui reçoit les visites d'un homme blond arrogant. Avant de se coucher, elles se mettent des papillotes dans les cheveux et vérifient s'il n'y a pas un voleur caché sous le lit. En été elles passent les soirées dehors, assises sur des petites chaises devant la porte d'entrée. Elles ne bougent pas d'un millimètre, on dirait des statues. Mais il ne faut pas croire qu'elles sont dépourvues de sentiments. Par exemple, elles aiment tendrement de gros chats castrés. Si elles détestent les humains, c'est probablement leur faute... »³

¹ Ibid., p. 124 : « Когда на улице продают детскую игрушку, прохожие восхищённо останавливаются – часами могут они смотреть, как два заводных петушка дерутся друг с другом или как обезьяна карабкается по верёвке. Здесь люди сохраняют детскость даже тогда, когда они потеряли и веру, и волосы. »

² Ibid., p. 48 : « В Боснии базарный торговец, уходя в кофейню, загибает угол ковра – это значит, что в лавке никого нет и красть бесчестно. В Москве на дверях квартир регистр : «Иванов – два коротких, Пасюк – два долгих, один короткий » – никто не хочет открывать за Иванова или за Пасюка. В Берлине у каждого бюргера связка ключей : от дома, от лифта, от квартиры, от шкафов и от мудрости. В Лондоне у каждого свой вход и своё горе. В Париже одно горе для всех, одно горе и одна верёвка. Ночью человек пронзительно кричит : « будьте добры, верёвку »! Он не собирается удавиться, он просто хочет выйти из дому и он просит консьержку потянуть за предполагаемый шнур. »

³ Ibid., p. 49-50 : « Один жилец неисправно платит за квартиру, другой получает чересчур много писем с заграничными марками (не шпион ли ?), третий не вытирает ног, оскверняя тем девственность чёрной, как ад, лестницы, к четвёртому шлятся подозрительные субъекты. Жизнь консьержек сложна и темна. Живут они данью, которой обладывают жильцов, а также сознанием своего величия. Они выдают удостоверения для полиции. В полицейских участках хранятся автографы всех консьержек Парижа. Это скорее миссия, нежели профессия. Консьержки водятся в тёмных логовах. Там они вярят рагу из баранины, там они осуждают жилищу с третьего этажа, к которой повдился нахальный блондин. Готовясь к ночи, они надевают папильотки и смотрят под кровать – не спрятался ли под кроватью вор? »

Figure 58. La concierge avec son balai



Figure 59. Le repos



Figure 60. Fidèle au poste



Figure 61. Le nirvana



Source : Ehrenbourg, Ilya, *Moj Pariž, (Mon Paris)*, Moscou, Izogiz, 1933. De la gauche vers la droite : p. 47, p. 51, p. 52, p. 53.

En quelque sorte, elles sont les gardiennes de Paris. Des femmes fortes et indépendantes qui contrôlent la vie des habitants de leurs immeubles. Elles ne sont pas vraiment appréciées mais tout le monde reconnaît leur puissance et les craint.

D'après les voyageurs soviétiques, Paris est une ville ancienne, habitée par des vieilles personnes, et parmi elles, les concierges, démonisées et comparées aux sorcières.

В летние вечера консьержки показываются на свет. Они сидят возле дверей на крохотных стульчиках, сидят неподвижно важно, как памятники. Не следует думать, что они лишены чувств. Они, например, нежно любят жирных, оскопленных котов. Если они ненавидят людей, то, вероятно, в этом повинны люди... »

3.2.2 Les gueules cassées

Des travailleurs mutilés et handicapés – les « gueules cassées » – intéressent particulièrement les voyageurs soviétiques. Je l'avais déjà mentionné dans la partie sur l'aviation française, mais les pilotes ne sont pas les seules victimes. Dans l'ouvrage de Zozulya ce thème est évoqué brièvement. L'auteur se rend dans un cinéma situé sur les Grands boulevards pour regarder une projection organisée par l'association « Gueule cassée ».

« Avant le début du film, les organisateurs ont projeté à l'écran des photographies des membres de l'association blessés et défigurés. Je ne sais pour quelle raison ils étaient tous vêtus de queues-de-pie de couleur noire. Mais il m'était impossible de regarder leurs visages. J'ai remarqué que mes voisins tournaient aussi la tête. Après la dixième photographie, j'ai arrêté de regarder moi aussi. [...] La salle était pratiquement vide. Les gens ont senti que ce ne serait pas un film amusant. Ceux qui étaient présents avaient l'air malades. On partageait tous le même chagrin. »¹

Il souligne le paradoxe de la rencontre entre le lieu de divertissement par excellence et la tragédie humaine qui y est présentée.

Olga Forche, comme Véra Inber, se rend au gala organisé au nom des « gueules cassées » et raconte également cette expérience dans les *Poupées de Paris*.

« À côté de l'affiche, il y avait un poster avec des photographies de ces individus et le titre : « Masques de l'horreur ». Il suffit de voir ce poster une fois pour réaliser que ce genre de déchets humains doivent être hors de vue. Il faudrait les mettre dans les marges de la ville, comme les lépreux, les fous et leurs semblables, tous ceux qui déshonorent l'humanité dans son ensemble.
- Avant de telles blessures provoquaient la mort.
- Maintenant c'est le triomphe de la médecine. C'est très flatteur pour les médecins de les garder en vie. »²

Les propos de l'auteure sont assez inquiétants car elle s'exprime très violemment sur l'image des gueules cassées. La volonté de dissimuler tout ce qui sort du commun, tout ce qui est effrayant et suspect, est dominante dans son argumentation. D'autant plus que les « gueules cassées » illustrent en chair et en os les conséquences de la guerre. Son récit est construit sous forme d'un dialogue. Le statut des « gueules cassées » est discuté par les

¹ Zozulya, Efim, *Po Evrope, (À travers l'Europe)*, Moscou, Biblioteka Ogoniok, n°339, 1928. (pas de traduction en français) p. 38 : « Перед картиной на экране был показан ряд несчастных, на веки обезображенных людей, членов общества. Почему-то все они были одеты в чёрные фраки, но на лица их нельзя было смотреть. Я видел, как отворачивались мои соседи. После лицезрения десятого члена общества « Gueules cassées » отвернулся и я. [...] В зале было мало публики. Люди пронюхали, что картина не такая, которая может развлечь. Но о те посетители, которые были, сидели, как больные, в настоящем горе – в точно таком же, в каком пребывал и я. »

² Forche, Olga, *Pod kupolom, (Sous la coupole)*, Leningrad, Izdatel'stvo pisatelej v Leningrade, 1929. (1930, 1932, 1991) (pas de traduction en français) p. 435 : « Вывешенный рядом с афишей плакат с фотографиями главных « типов » носил кинематографический заголовок : « Маски ужаса ». При одном взгляде на этот плакат ясно было, что подобные остатки людей надо убрать с глаз долой, надо держать их где-то за городом, как держат прокажённых, безумных и прочих, позорящих благопристойную жизнь.
- От подобных ранений, бывало, один конец – смерть!
- Сейчас они – торжество медицины. Врачам лестно сохранить жизнь именно таким. »

différents personnages créés à l'intérieur du récit de voyage. Le premier considère que ces gens-là ne devraient plus vivre car leur invalidité ne figure même pas dans le Code Napoléon. Il y a une comparaison des blessures, comme s'il ne s'agissait pas de vraies personnes, mais de poupées exposées dans une vitrine. Mais ici on n'essaie pas de trouver la plus mignonne, mais la plus affreuse.

« Non, monsieur, je vous demande pardon... Mais le mien est plus terrifiant que le vôtre, le voilà – celui qui est le plus loin. Tout le monde sera d'accord si on fait la comparaison. Ses deux mâchoires ont été enlevées, alors son visage ressemble à une pâte liquide enveloppée dans un petit mouchoir. Regardez ! Le nez, les joues et la bouche se mélangent. Lisez ! Cette atrocité est le résultat de quarante opérations. »¹

Il y a une réelle incompréhension quant au choix des médecins de les garder en vie. Ils ont perdu leur humanité après toutes ces opérations et leurs femmes ont préféré trouver de nouveaux maris. Maintenant, ils sont exposés là pour gagner de l'argent.

« - On paye cher l'entrée, mais ça vaut le coup. Rien que pour la Joséphine noire... Que le diable me prenne, Paris va tourner aux « gueules cassées » les six prochains mois.
- Vous ne trouvez pas que c'est très gracieux de les aider en organisant des bals ?
Lobov voulait hurler. Pour lui cette méthode était d'une vulgarité inouïe. C'était l'expression même de la perversion de l'esprit, qui est pire que les dégradations physiques car plus désespérée. Mais il n'a rien dit de tout ça. Il s'est éloigné de la foule d'un pas rapide pour se promener tout seul dans les boulevards. Et pour une raison qui m'est inconnue, Lobov a commencé à chercher une traduction en russe pour les « gueules cassées » : les « mâchoires cassées », les « museaux cassés ». Mais en russe ça sonnait comme des injures de tractoristes et on perdait l'ironie amère de l'expression française. »²

L'évocation des « gueules cassées » s'inscrit dans la thématique du livre d'Olga Forche. Les *Poupées de Paris* sont toutes les personnes qui sont vidées de leur vie. Ces « poupées » ne sont pas seulement des militaires qui ont été à la guerre, ce sont aussi des mannequins. Cette mutilation causée par la guerre sert d'élément d'introduction au sujet principal du texte : le travail presque mécanique des mannequins, la réduction de l'homme à l'objet, son statut de poupée commandée des États-Unis.

¹ Ibid., p. 436 : « - Ну нет, мосье, прошу извинить... Мой ужасней, чем ваши, вот он – самый крайний ! Все согласятся, если сравнят. У него удалены обе челюсти, отчего всё лицо как жидкое тесто, увязанное в тонкий платок, и глядите-ка : нос, щёки, рот – все сплылось в кучу. И читайте : этот ужас – результат сорока операций. »

² Ibid., p. 436 : « - Однако, хоть дорого, мы берём билеты. Хороша цена, хороши и аттракционы. Одна чёрная Жозефина...

- Чёрт возьми, Париж выпляшет этим *gueules cassées* пресытое полугодие.

- Вы не находите, что такой способ помощи ближнему не лишён даже грации?

Лобову хотелось крикнуть, что способ полон неслыханной пошлости, что он – выражение одичания внутреннего, которое страшней одичания внешнего, потому что безнадежней, – но он ничего этого не сказал, он только, выбравшись из толпы, пошёл скорее обычного по бульварам. И для чего-то Лобов стал пытаться найти словам « *gueules cassées* » русский перевод : « разбитые пасти, разбитые рыла ». Но по-русски отдавало тракторным дебошем и не выходило горькой иронии французского слова. »

« La femme-mannequin, grande, avec une coiffure dernier cri et des sourcils aussi fins que des fils, dessine les pupilles des poupées d'un geste régulier, rapide, sans relâche, comme une machine, tout en mordillant ses lèvres « rouge vampire ». Elle faisait le trait et passait la poupée à sa voisine qui était chargée du fard à joues. Une troisième personne s'occupait des lèvres ; une fois sur deux en forme de cœur, l'autre fois en forme de flèche de Cupidon. [...]

- Est-ce que Louisa Barbier a travaillé ici ? – dit Lobov en s'approchant : Je suis là à la demande de sa grand-mère qui habite à Moscou. [...]

La jeune femme a répondu sans lever les yeux :

- C'est moi. Je vous prie de patienter dans la salle d'attente. Je viendrai vous voir dès que j'ai terminé. [...]

Dans cette pièce il y avait plusieurs étagères avec des poupées prêtes à être vendues. Les marquis et marquises s'embrassaient sur les canapés dorés Louis XV, [...], les « Nana » qui avaient pour seuls vêtements les gants et les chaussures, souriaient vulgairement pardessus leurs chapeaux en forme d'abat-jour. Juste au-dessus de ces poupées était marqué : « Cadeaux pour les célibataires ». Il y avait des modèles à destination des deux Amériques, de Sidney et de l'Angleterre. Sous l'étiquette « province », pouffaient de rire les poupées-propriétaires paniers à la main, et pleurait un Pierrot noir et blanc. Il y avait des poupées fétiches : pour les taxis, les hôtels, les alcôves et le sport. Mais aussi des poupées souvenirs : commandées par les grands restaurants Ritz et Crillon pour les offrir aux clients qui consomment pour plus de 1000 francs. »¹

Les poupées américaines sont opposées aux poupées bolcheviques, les poupées vivantes aux femmes en plastique ² Lobov attend que Louisa termine sa journée de travail pour l'accompagner chez elle. Mais Louisa ne veut pas qu'il entre.

« - Il n'y a pas de raison, – dit-elle très bas, – en plus, si vous venez, ça sera d'autant plus difficile pour vous de mentir à ma grand-mère. Mais vous êtes obligé de mentir. Vous ne pouvez pas lui apprendre que son fils, beau et intelligent, dont elle a été si fière autrefois, n'est plus qu'un ballon de foot, [...]. »³

¹ Ibid., p. 437-438 : « Девушка-манекен, высокая, под последнюю парикмахерскую моду, с бровями в нитку, чуть прикусив губы « ружь вампир », – как машина, размеренно, быстро, без усталости, наводила куклам зрачки. Наведя, передавала соседке, которая двумя взмахами кисти порожила румянец. Третьи руки делали губы ; один раз сердечком, другой – луком амура. [...]

- Тут служила Луиза Барбье? – осмелел Лобов и двинулся ближе : Я к ней от бабушки из Москвы. [...]
Девушка, не глядя, сказала :

- Луиза Барбье – это я. Прошу вас подождать в приёмной, я окончу сейчас и приду. [...]

На полках сидели уже готовые для продажи нарядные « сериш ». На золотых диванчиках Луи XV маркизы обнимались с маркизами, [...], голые куклы « Нана », в перчатках и туфельках, развратно улыбались из-под шляп-абажуров, над которыми крупной надписью было : « Подарки холостякам ». Здесь были модели заказов обеих Америк, Сиднея и Англии. Под этикеткой « провинция » усмехались куклы-хозяйки с корзинами, плакал чёрно-белый Пьерро. Здесь были куклы-фетиши : для такси, для гостиных, альковов и спорта. Куклы-сувениры : заказы больших ресторанов « Риц » и « Крийон », которые раздавались на память гостям, оплатившим тысячей франков свой ужин. »

² Ibid., p. 438-439 : « Из-за всех этих тюлей и блёсток пожаром горели страховидные « роупеё болшевик », в яркокрасной черкеске, с огромным топором и штыком, с отметкой на алой папахе из небывалых в природе баранов – « charpeau russe – Astrakhan ». Кукол-большевиков, по непонятным причинам, себе вытисал город Гренобль. »

³ Ibid., p. 443 : « - Незачем вам заходить, – сказала очень тихо Луиза, – да и моей бабушке вам всё будет труднее солгать. А солгать надо. Ведь не рассказать же старухе, что её сын, красавец и умница, которым она так гордилась, – сейчас футбольный мяч, [...]. »

Louisa, qui fabrique des poupées, ressemble à l'une de ses créations : « [...] : son visage était horrible. C'était un visage de poupée rempli de haine humaine. »¹ et son père n'est plus qu'une poupée cassée. Néanmoins, la réaction de Louisa est prévisible car son père est une des « gueules cassées » et elle prend la célébration comme un manque de respect envers des personnes qui se sont retrouvées défigurées dans tous les sens du terme, alors qu'elles voulaient défendre leurs droits et leur pays. Louisa trouve complètement irrespectueux de danser au gala parce que ces gens ont perdu tout ce qu'ils avaient.

Les écrivains soviétiques présentent les « gueules cassés » comme des personnes dépourvues de toute humanité, des poupées cassées, qui ont survécu grâce au progrès de la médecine. Dans le récit d'Olga Forche personnage de Louisa permet de faire la transition entre les gueules cassées et les représentations des femmes poupées. En effet, son père a été victime de la guerre et elle-même travaille en tant que mannequin. Domine ainsi la conception de la ville de Paris comme le foyer des marionnettes. Elles sont manœuvrées, commandées, guidées. Leurs désirs et leurs aspirations n'intéressent personne.

3.2.3 Les femmes

Selon les Soviétiques, ce sont des femmes-mannequins, de véritables poupées qui habitent à Paris. Sur cette photographie prise par Ilya Ehrenbourg et dans le titre qui l'accompagne, il n'y a pas de réelle différence entre la petite fille et la poupée. Les possessifs sont évités et ainsi l'appartenance de l'objet à une personne n'est pas non plus évidente. C'était le souhait de l'auteur – montrer que le sujet ne domine plus sur l'objet.

Figure 62. La petite fille et la poupée



Source : Ehrenbourg, Ilya, *Moj Pariž, (Mon Paris)*, Moscou, Izogiz, 1933, p. 129.

Dans le texte *À Paris* (1940) d'Olga Forche, le personnage féminin – Alice – travaille en tant que mannequin. Elle est caractérisée par sa pâleur naturelle et un maquillage très élaboré. Alice vit dans un environnement stressant et oppressant. Sa première apparition dans le texte est accompagnée d'une précision sur le fait qu'elle se dépêche pour aller au travail.

¹ Ibid., p. 443 : « [...] : лицо было страшно. Это было лицо куклы, вдохновлённое великим человеческим гневом. »

« Alice se dépêchait pour aller au travail. Quand je suis rentrée le soir, je l'ai vu assise dans le fauteuil, exténuée après une journée de travail chargée. Malgré le maquillage élaboré, sa pâleur naturelle se voyait à travers ses petites oreilles transparentes et le sang bleu qui courait dans les veines des tempes, là où par inadvertance quelques cheveux se sont décoiffés. Alice devait défiler pendant des heures devant les regards cupides des clientes riches, arrivées d'Amérique à la recherche du chic parisien. Avec la rapidité d'un transformateur électrique Alice devait changer les robes et montrer tous leurs avantages. »¹

Il y a un côté très caricatural dans la description d'Alice qui est vraiment présentée comme un mannequin. Une poupée avec quelques émotions cependant et un côté humain qui n'est pas effacé mais qu'on essaie d'écraser. La déshumanisation est accentuée.

« Alice ne bougeait pas, elle pleurait doucement. Il lui était arrivé quelque chose.

- Vous avez été licenciée, Alice ?

- Vous pensez vraiment qu'une mannequin avec la taille de quarante-huit centimètres peut perdre son travail à Paris ? – dit-elle avec dédain, puis elle prit son miroir pour sécher ses joues à l'aide d'une houppette. Elle vient de se refaire le visage et ça a été assez coûteux. »²

Elle raconte son histoire tout en se repoussant. En fait, en faisant la poussière le nouvel employé l'a confondue avec une poupée.

« Aujourd'hui à l'atelier on devait rester immobiles pendant une heure à côté des poupées en bois habillées des robes des dernières collections. Nous sommes debout, nous ne respirons pas, nous ne clignons pas des yeux... Tout cela pour que les badauds se demandent laquelle d'entre nous est vivante et laquelle est en bois. Nous quittons la scène sous les applaudissements. C'était une publicité.

- Il n'a peut-être pas fait exprès... – dis-je sans succès.

Alice sourit amèrement :

- C'est bien le problème. [...] Quand tu oublies que tu es humaine, tout le monde fait de même. »³

C'est comme si l'humanité d'Alice était préservée par sa volonté de vouloir assister à la soirée de V. Maïakovski. Elle n'est pas insensible au talent de ce grand poète soviétique.

¹ Forche, Olga, *Sočinenija, (Œuvres)*, t. 4, Moscou, Gosudarstvennoe izdatel'stvo xudožestvennoj literatury, 1956. « À Paris » (1940), p. 473-474 : « Алиса торопилась на работу. Когда вечером я к ней вошла, она, утомлённая своим тяжёлым днём, сидела в кресле. Несмотря на искусную подрисовку, природная бледность проступала в прозрачности маленьких ушей и за голубой жилкой виска, где случайно раздвинулись светлые волосы. Работа Алисы состояла в том, чтобы часами прохаживаться взад и вперёд под жадными взорами богатых клиенток, приехавших из Америки за парижским шиком. С быстротой трансформатора Алиса должна была менять платья и, согласно их покрою, расчётливо играть своим телом. »

² Ibid., p. 474 : « Алиса не двигалась в кресле, она тихо плакала, с ней что-то случилось.

- Вы лишились места, Алиса?

- Разве в Париже манекен с талией сорок восемь, как у меня остаться без работы? – несколько высокомерно отозвалась Алиса и вынул зеркальце, проиhsась пуховкой по лицу, чтобы слёзы не оставили после себя следов. »

³ Ibid., p. 474 : « - У нас в ателье сегодня час, когда мы должны стоять на выставке попеременно с деревянными болванами в модных платьях. Мы стоим – не дышим, не моргнём... И это всё ради того, чтобы зеваки на улицах бились об заклад, где женщина живая, а где деревянная. Уходим под аплодисменты – это реклама.

- Вероятно, гарсон не нарочно... – неудачно сказала я.

Алиса горько усмехнулась :

- В том-то и дело, что не нарочно. [...] Когда сам забываешь, что ты человек, забывают и все. »

« Vous m'avez fait venir pour expliquer pourquoi est-ce si important d'aller à cette soirée du poète russe, mais je ne vois aucune raison...

- Il y en a, – dit Alice sévèrement. – Parmi tous ceux qui vont être dans le public, croyez-moi, je suis celle qui en a le plus besoin. Parce que je réfléchis encore à si je dois envoyer mon annonce au journal. »¹

On peut supposer que ce personnage pense que la soirée de V. Maïakovski pourrait sauver son humanité, en la préservant et en la dissuadant d'envoyer son annonce de prostituée dans le journal.

« Alice m'a tendu un bout de papier. C'était la proposition qu'elle avait écrite à un inconnu pour qu'il puisse lui donner un rendez-vous. Il y avait une liste des qualités qui pourraient séduire n'importe quel citoyen à la recherche d'une aventure : une jeune femme, blonde, peau douce, taille de quarante-huit centimètres.

- N'est-ce pas la description d'un cheval ? – dit-elle en souriant. – Ce genre d'annonces paraissent à la quatrième page du journal. La plupart de mes collègues ont perdu patience et ont déjà publié les leurs. D'autres ont eu plus de chance... Moi j'attends encore... Pourquoi ? J'étais très déçue par Élise, vous savez. Elle m'a dit qu'il ne faut pas faire ça, que ça ne me correspondait pas. Elle m'a donné des tracts révolutionnaires et le portrait de Louise Michel. À vrai dire, les textes étaient ennuyeux mais le portrait m'a beaucoup inspirée. »²

Ce qui peut la dissuader et améliorer la société française est toujours lié à la révolution. Louise Michel est une sorte d'icône. L'auteure va à la soirée de V. Maïakovski avec Alice et François. Ce dernier compare le poète à l'ange dessiné sur le mur de la cathédrale de Kiev. L'archange Gabriel, messenger de Dieu tient une lance dans sa main, tandis que Maïakovski porte un livre. Les deux symboles les autorisent à parler devant le peuple et c'est effectivement ce qu'il va faire. Mais avant cela il observe le public et le public fait de même.

« Ses paupières inférieures n'atteignaient pas la pomme des yeux, ainsi le contraste avec l'iris était plus visible que chez le commun des mortels. Son regard était pénétrant, les yeux étaient très enfoncés sous les sourcils. Soudainement, grâce à un sourire léger et timide son visage s'est débarrassé de sa lourdeur et il a commencé à ressembler à un jeune homme. Enthousiasmé, il a penché sa tête en arrière pour enlever les cheveux qui étaient sur son front. Maïakovski a fait un seul pas pour monter sur scène. Il s'est mis tout droit et il a avancé légèrement la tête. [...] Il s'est empli d'une force intérieure extraordinaire. L'expression de sa bouche, large et délibérément arrogante, a été renforcée par le geste

¹ Ibid., p. 474 : « - Вы меня звали, чтобы объяснить, почему вам так важно попасть на вечер русского поэта, но я не вижу причины...

- Причины есть, – сказала сурово Алиса. – Из всех, кто будет его слушать, поверьте, мне он необходимее всего. Ведь я всё медлю посылать моё объявление в газету. »

² Ibid., p. 474-475 : « Алиса протянула бумажку. Это было предложение, адресованное неизвестному, написать ей до востребования, когда он желает с ней встретиться. Тут же стояло перечисление качеств, способных обольстить воображение ситуатива, жаждущего авантюры : девица, блондинка, свежая кожа, талия сорок восемь.

- Не правда ли, совсем как про лошадь ? – усмехнулась Алиса. – В газете подобные объявления печатаются на четвёртой странице. Многие из моих товаров, потеряв терпение, уже прибегли к таким публикациям. Иным повезло... Но вот я медлю... Почему? Меня, знаете, очень расстроила Элиза, – тебе, значит, не стоит брать жизнь такой ценой! На этом пути везёт только тем, кто не думает. Элиза дала мне какие-то революционные листки и портрет Луизы Мишель. [...] По правде сказать, листки мне было скучно читать, но портрет Луизы сказал мне многое. »

audacieux avec lequel il a mis les mains dans la poche de son pantalon. [...] Il a commencé à parler. Il libérait les mots, comme le premier homme sur terre qui nommait pour la première fois les choses qui l'entourent. Il y avait quelque chose de complètement novateur dans son intonation. Son poème était comme une balle qui frappait entre les deux yeux. »¹

Les spectateurs et l'auteure sont admiratifs. Ce n'est pas une conférence quelconque. Ils sont venus écouter leur poète préféré. Il est représenté comme une divinité et un objet de culte. C'est la vedette de la soirée et de l'époque. Son apparition suscite une sorte de frénésie dans le public.

« Maïakovski nous a bouleversé et ému avec sa voix unique de grandeur. D'un mot fervent prononcé de la tribune, il détruisait l'ennemi. Puis, il éveillait avec fougue les sentiments les plus nobles. Il lisait ses vers d'une vitesse absolue, il réduisait en cendres la prospérité de la bourgeoisie, il inspirait la confiance pour les grandes idées, qui peuvent rendre heureuse l'humanité entière. Maïakovski trouvait une crédibilité nouvelle à chaque poème, il donnait aux mots des nuances inconnues, mais poignantes [...]. C'est comme s'il serrait dans la main la pesanteur de chaque mot et le portait à la conscience de chacun, en les persuadant et en les entraînant dans le rythme auquel évolue la vie. »²

Quand il a terminé la lecture des poèmes, le public l'encercle mais ses véritables admirateurs ne veulent pas le déranger.

« Nous avons fait le chemin jusqu'à la maison dans un silence total. En nous disant au revoir, M. François a parlé sans son ironie habituelle :

- Je suis heureux de l'avoir écouté. Bien évidemment, je ne peux pas traduire tout ce qu'il a dit, mais je reconnais que ces mots forts et véridiques ont été revigorés grâce au génie de cet homme.

Alice a retrouvé le courage de parler à l'entrée de sa chambre, mais elle parlait doucement, comme si elle avait honte :

- Dites-lui qu'il a sauvé ma vie. Ses poèmes m'ont donné la force de changer mon destin. »³

C'est comme si Maïakovski était le seul à maîtriser la parole. En sortant de la salle, les personnages du récit d'Olga Forche mettent du temps à exprimer leurs impressions et ne se

¹ Ibid., p. 476 : « Его нижние веки не доходили до тёмного яблока глаза, отчего узкая полоска белка оттеняла тёмный зрачок ярче, нежели это бывает обычно у людей. Взор его был проникающ, глаза сидели глубоко под бровями. Внезапно от лёгкой застенчивой улыбки лицо сбросило тяжесть и стало как у юноши. Задорно откинулась голова, отмахнув с белого лба тёмную прядь. Маяковский вдруг одним шагом прошагнул на эстраду. Расставив ноги, он чуть вперёд двинул голову. [...] Он налил огромной внутренней силой. Выражение его рта, широкого и словно нарочно надменного, подчеркнулось до дерзости благодаря своеобразному жесту, каким он сунул руки в карманы брюк. [...] Он стал говорить. Он рождал свои слова, как первый человек, когда он в самый первый раз называл по имени вещи. Такая новизна была в его интонации, что стих его, как ядро, попадал прямо в цель. »

² Ibid., p. 477 : « Маяковский долго гремел и ласкал своим единственным по могуществу голосом. То он жарким словом трибуна валил с ног врага, то пробуждал своим волнением лирику чувств. Он гнал свои строки неустовым бегом, он испепелял благополучие мещан, он заражал доверием к силе великих идей, которые одни могут дать счастье всему человечеству. Маяковский находил стиху новую, свежую убедительность, он давал слову оттенки, до него не бывшие, то пронзительные, [...]. Он словно брал в руку своё полновесное слово и доносил до сознания каждого, убеждая, вовлекая в стремительность обновления жизни. »

³ Ibid., p. 478 : « Мы молча пошли домой. Прощаясь, мосье Франсуа произнёс без обычной иронии :

- Я счастлив что услышал его. Конечно, я не смогу это перевести, но я честно признаю, что слова такой силы и правды законно нашли новую форму благодаря гению этого человека.

Алиса заговорила только у порога своей комнаты, и тихо, как бы стыдясь своих слов :

- Когда-нибудь передайте ему, что, конечно, не бог весть кто, но всё-таки живой человек, поддержанный его душевным огнём, это, знаете ли, доходит без слов, нашёл в себе силу изменить свою жизнь. »

sentent pas légitimes à prononcer les mots. Le talent du poète de la révolution laisse une grande impression. La nouveauté de l'expression poétique est soulignée à plusieurs reprises. Les femmes – poupées de Paris – sont superficielles dans leur apparence mais sont capables de reconnaître le génie de Maïakovski. En conclusion, leur âme n'est pas totalement perdue.

La question des femmes amène une interrogation sur les enfants. Olga Forche en voit très peu dans la capitale française et explique que souvent les femmes qui ont des enfants sont dans l'obligation de les mettre à la charge de leurs parents qui habitent dans d'autres régions, car les avoir à Paris aurait pu rendre leur travail plus difficile. Quand Louisa voit son médaillon, elle pleure et se met à interroger Lobov. Elle partage avec lui ses souvenirs d'enfance et lui demande de raconter à sa grand-mère à quel point la vie est différente maintenant. Subitement, Lobov veut savoir si elle a des enfants ce qui rend Louisa furieuse. Elle lui répond qu'« *il n'y a pas d'enfants à Paris* ». ¹ Louisa est décrite telle une poupée : « *Elle s'est arrêtée d'un coup et elle a tourné son visage rigide bien éclairé vers Lobov. Il était encore étonné de la forme de ses sourcils : qui n'étaient ni dessinés au crayon, ni rasés, mais coiffés poil après poil en une ligne.* » ² Le regard intense de Lobov l'oblige à lui expliquer à quoi est due la forme de ses sourcils.

« Ah, vous vous demandez comment j'ai obtenu cette forme de sourcils ? Non, ils ne sont pas rasés, mais épilés. Ça m'a coûté quinze francs chez l'esthéticienne. Elle propose aussi de faire l'épilation et une coiffure pour trente francs. Et il faut faire ça chaque semaine. La concurrence est rude. Les employeurs préfèrent les Parisiennes soignées aux provinciales. » ³

Dans le récit « La dernière rose » (1929), ⁴ la voyageuse Olga Forche se déplace à Chartres en train pour la fête de la cathédrale Notre-Dame de Chartres. Dans ce train un abbé raconte l'histoire de la fête comme s'il s'agissait d'un déplacement purement touristique. Il s'agit de la fête de l'Immaculée Conception. L'abbé explique aux passagers la conception de la Vierge Marie « sans tache », donc exempte du péché originel. La relation conjugale était considérée comme un péché. Marie a conçu Jésus par l'intervention du Saint Esprit. Le voile a été donné à l'église de Chartres vers 876. La chemise, ou le voile, de la Vierge a été découpé en plusieurs

¹ Forche, Olga, *Sočinenija, (Œuvres)*, t.4, Moscou, Gosudarstvennoe izdatel'stvo xudožestvennoj literatury, 1956. « Poupées de Paris » (1929), p. 439 : « *В Париже детей не бывает.* »

² Ibid., p. 440 : « *На ходу она остановилась и повернула к Лобову своё ярко освещённое каменное лицо. Он изумился ещё раз бровям : не нарисованным, не побритым, а как-то непостижимо убранным, волосок к волоску, в ниточку.* »

³ Ibid., p. 440 : « *Ах, вы недоумеваете насчёт моих бровей ? Да, они не выбриты, а выщипаны. У парикмахера пятнадцать франков сеанс. А полностью « сделать лицо с головой » стоит тридцать франков. И это каждую неделю. Конкуренция, знаете, слишком велика! Во всякой работе предпочитают не провинциалок, а подтянутых женщин Парижа.* »

⁴ Последняя роза (1929).

morceaux et vendu pendant la révolution française. Mais plus tard la relique a été restaurée : « *N'est-ce pas providentiel – continuait l'abbé, – que le plus grand morceau du voile ait été expédié à Chartres en mille neuf cent dix-neuf, au moment où les objets de valeur étaient confisqués en Russie bolchevique.* »¹ Ce jour-ci pendant la fête les gens pourront voir deux mètres et huit centimètres de ce tissu divin récupéré en 1919. La préparation a commencé depuis des mois. Le spectacle s'annonce grandiose. Selon le guide improvisé la cathédrale de Chartres est à l'image de la pensée française. Il la considère plus française que Versailles. En revanche, les alentours de la cathédrale majestueuse laissent à désirer.

« La cathédrale de Chartres est tout à fait étonnante. Elle rend magique toute la ville. La dissymétrie entre cette construction et les petits immeubles de deux étages tout autour est assez surprenante. Cette cathédrale en ivoire et gigantesque comme Gulliver s'élève sur les nains et les écrase. »²

Le guide professionnel est remplacé par un guide bénévole – le boulanger que l'auteure rencontre. C'est un guide du monde populaire qu'elle semble plus apprécier que le premier qui a été ridiculisé dans le train. C'est ce deuxième guide qui lui apporte des précisions sur la fête religieuse en question : « *Notre cathédrale est comme une ville à part entière, – dit le boulanger du coin, le guide bénévole de Chartres. – On appelle les deux donjons « papa et maman », la famille des tours légères sont leurs filles. Et là ce sont tous leurs proches – des nuages entiers de sculptures de saints.* »³ Les habitants de Chartres ont tous contribué à l'organisation de cet évènement. Les femmes se sont occupées des fleurs. Aujourd'hui, les rues portent les noms des fleurs tellement il y en a partout. Absolument toutes les places centrales sont décorées. Grâce aux couleurs des fleurs et aux tenues des évêques se crée une impression d'unité de l'ensemble de la composition. Ils sortent de la cathédrale, vêtus de costumes en soie violette. Les chérubins habillés de vêtements couleur argent portent la traîne des évêques. Il y a aussi des représentants des églises étrangères : des Espagnols et des Italiens. Tout le monde est là pour voir le bout de la chemise de la Vierge. C'est le culte marial qui est illustré dans ce récit. Au moment où l'on fait défiler le voile, une femme malade arrive sur la place. Elle s'appelle Rose et toutes les femmes présentes exigent son départ immédiat. Elle repart aussitôt. Plus loin on apprend son

¹ Forche, Olga, *Sočinenija, (Œuvres)*, t. 4, Moscou, Gosudarstvennoe izdatel'stvo xudožestvennoj literatury, 1956. « La dernière rose » (1929), p. 405 : « - *Разве это не providенциально, – заключал высокий аббат, – что самый большой кусок покрывала чудесно возвратился в Шартр в тысяча девятьсот девятнадцатом году, когда в большевисткой России происходило безбожное изъятие ценностей ?* »

² Ibid., p. 406 : « *Собор Шартра действительно поражает как никакой другой. Из-за него весь город делается сказочным, так удивительно несоответствие обычного роста провинциальными двухэтажниками. Цвета слоновой кости, как Гулливер над лилипутами царит он, раздавливая всё вокруг.* »

³ Ibid., p. 406-407 : « - *Наш собор сам целый город, – говорит нам местный кондитер, добровольный гид по Шартру. – Мы зовём его передние башни « папа и мама », семья лёгких колонн – чем не дочери-красавицы? А вот и многочисленная родня – целые тучи скульптурных святых.* »

histoire : c'est parce qu'elle était tout le contraire de la Vierge Marie qu'on l'a expulsé de cette fête. Mais pourquoi une auteure soviétique décrirait-elle une cérémonie religieuse ?

À travers cette esquisse c'est la condition féminine qui est remise en question. Le public semble préoccupé par l'histoire de Rose. Rose, jeune et jolie se rend à Paris pour se faire une situation : rencontrer un mari. Elle commence à travailler dans la « Maison Fripet », en face du bar « Fantaisie ». Très vite elle rencontre Eugène et va à un rendez-vous avec lui. Elle apprend par la suite qu'il est marié. Dans ce texte le verbe « se [te] déboucher » est cité à plusieurs reprises en français dans le texte original russe, à partir de la page 411, pour parler de la perte de virginité de Rose. Tout se passe dans une chambre d'hôtel, au cours de la journée qu'elle passe avec cet homme irrespectueux. Le lendemain, comme la tradition le veut, Rose apporte des gâteaux au travail pour fêter cet événement. Elle continue à le voir, malgré le dégoût qu'il lui inspire, dans le but d'avoir un enfant. Quand Rose tombe enceinte, la personne qui raconte cette histoire à l'auteure – Lolotte Carigu – affronte Eugène pour demander de l'argent pour l'avortement. Rose cède aux conseils de ces collègues et va avorter. Peu de temps après, victime d'une grave dépression, elle tombe de nouveau enceinte, cette fois-ci d'une autre personne. En l'occurrence, elle est vraiment amoureuse, mais l'homme qu'elle aime meurt subitement. Elle garde l'enfant. Son fils s'appelle Didi. Il vit à la campagne avec ses grands-parents parce que la situation de sa mère ne lui permet pas de l'avoir avec elle à Paris. Rose a reçu un carton jaune pour avoir laissé les traces de ses aventures (assimilées à la prostitution). Cela a entaché sa réputation. Lolotte n'est plus amie avec Rose mais elle demande à la narratrice de lui rendre visite et de la soigner. Celle-ci loge chez sa tante qui a accepté de l'héberger mais ne se préoccupe guère de sa santé. La narratrice accède à la demande de Lolotte et on constate une réelle sympathie entre ces deux femmes.

L'auteure a une discussion importante sur la condition féminine avec Rose. Dans le dialogue reconstitué Rose semble envier les droits des femmes soviétiques.

« J'ai entendu dire que vos femmes étaient plus indépendantes que les femmes d'ici. Elles ont des droits et elles peuvent divorcer facilement... [...] Chez nous les femmes mariées perdent tout jusqu'au prénom. Si j'étais mariée à Eugène, on ne m'appellerait pas Rose Driliac, mais Mme Eugène Driliac. En revanche, j'aimerais savoir si vos femmes sont heureuses. Vous savez, je pense que l'indépendance économique et sociale ne suffit pas. Ça doit venir de l'intérieur. »¹

¹ Ibid., p. 418-419 : « У вас женщины свободнее, чем у нас, я слыхала. Она имеет все права, и развод – сущий пустяк... [...] У нас замужем теряют даже собственное имя. Если в Эжен на мне женился, я была бы не Роза Дрильяк, а мадам Эжен Дрильяк. Однако я спрошу вас – счастливы ваши женщины? Я, знаете, думаю, что никакое внешнее, даже экономическое, освобождение в сущности не сделает женщину счастливее, пока она сама не освободится внутренне. »

Son idée est exprimée à la page 419 en une phrase : « *Les femmes saines et séduisantes, qui ont connu l'amour, veulent être mères après avoir eu des aventures amoureuses décevantes.* »¹ Rose demande à la narratrice de proposer l'ouverture d'une maison pour les nouveau-nés issus de la première grossesse à son retour en Russie.

« Il faut que cette merveilleuse maison soit respectée. Les gens doivent savoir qu'accoucher une première fois c'est un exploit. L'essentiel c'est que l'enfant soit conçu dans l'amour. C'est extraordinaire. On peut toujours comparer les femmes avec les hommes mais les hommes ne peuvent pas donner la vie. C'est une fonction exclusivement féminine. L'admirable maison du nouveau-né devrait subvenir aux besoins de la mère dès les premiers jours de sa grossesse et jusqu'au dernier jour de l'allaitement. [...] Madame, les hommes peuvent toujours parler mais l'État devrait valoriser les femmes qui ont eu un enfant, leur donner des droits. Ça devrait être signalé au plus haut niveau pour changer le rapport à la maternité. Les femmes devraient être honorées et respectées pour devenir des êtres humains authentiques. »²

La maternité est un thème rarement soulevé par les auteurs du corpus d'étude. Il est d'actualité à la fin des années 1920 et renvoie très probablement à des éléments de la vie privée de l'auteure.

Dans le récit de voyage soviétique sur Paris de l'Entre-deux-guerres, on trouve souvent des descriptions des femmes américaines qui sont à cette époque très nombreuses et très à la mode en Allemagne comme en France.

« Ils sont les plus riches et les plus « forts ». Ils savent tout, ils s'intéressent à tout et ils savent tout faire. Tout a commencé avec les hommes, mais désormais les femmes sont tout aussi nombreuses. C'est assez commun d'entendre à Paris qu'une Américaine a surpassé une Parisienne. Et effectivement, les Américaines qui arrivent ici confirment ces rumeurs. Elles sont belles, élancées, fortes. Elles sont toutes très sportives et instruites. »³

D'après Efim Zozulya, toutes ces femmes ont quelque chose de très spirituel qui se lit sur leurs visages et qui prouve qu'elles ne ressemblent en rien aux poupées parisiennes.

¹ Ibid., p. 419 : « *Но здоровые и привлекательные женщины, понимающие любовь, – они хотят быть матерями только после того, как тайно или явно обожают как любовницы.* »

² Ibid., p. 419-420 : « *Надо, чтобы это был замечательный, великолепный дом и, главное, чтобы считалось почётным, – слышите меня – именно почётным, – родить в первый раз. Всё равно от кого только. Не скрепя сердце, не от лопнувшего презерватива, а от любимого... Родить прекрасно – есть самое важное во всём женском вопросе, потому, сколько вы с мужчинами нас ни равняйте, это уж неотъемлемо, это исключительно наше. Чудесный « Дом первенца », и чтобы обеспечена была жизнь со дня беременности до окончания кормления. [...] Мадам, сколько бы мужчины ни ратовали за признание гражданского равноправия, только когда государство будет особенно почитать женщин, родивших и вскормивших первенца, они действительно дадут ей права. Ведь только подчеркнув уважение к материнству женщины, вы её сделаете настоящей второй половиной, восполняющей то, что зовут – человек. »*

³ Zozulya, Efim, *Po Evrope, (À travers l'Europe)*, Moscou, Библиотека Ogoniok, n°339, 1928. (pas de traduction en français) p. 29 : « *Они самые богатые, самые « сильные ». Они всё знают, всем интересуются и всё могут. Началось это с мужчин, а теперь уже перешло и на женщин. Уже не так трудно слышать в Париже утверждение, что парижанку опередила американка. И, действительно, те американки, которые приезжают в Париж, усиливают это утверждение. Они красивы, стройны, крепки, они поголовно спортсменки, они образованы, даже в выражении их лиц есть что-то более одухотворённое, чем то пуговично-кукольное, что есть в незначительном лице современной французженки.* »

Nous avons vu que dans la société française de l'Entre-deux-guerres les mannequins humaines pouvaient être confondues avec les mannequins en plastique ; l'objet remplaçait ainsi le sujet. Mais les auteurs soviétiques s'engagent à démontrer que ces femmes ont aussi une âme et qu'elles peuvent être touchées par l'art et la littérature. La question de la maternité est également étudiée. En général, les femmes célibataires qui viennent à Paris pour travailler ne peuvent pas s'occuper de leurs enfants. Elles demandent de l'aide à leurs parents qui acceptent de les garder chez eux, en province. De fait, les écrivains mettent en évidence les failles du système capitaliste – aucune structure n'est prévue pour la petite enfance et le soutien institutionnel des femmes qui se sont retrouvées seules avec les enfants est inexistant. En outre, les femmes françaises sont comparées aux Américaines et c'est l'image des touristes, hommes et femmes, que nous allons observer dans la sous-partie suivante.

3.3 Paris et ses touristes

3.3.1 Les touristes américains

Dans l'ouvrage de Véra Inber les Américains sont présentés comme les maîtres de Paris. La caractérisation des États-Unis comme le pays qui s'est enrichi de la guerre est un élément récurrent dans la littérature soviétique. Les représentants du pays sont jugés en fonction de sa place politique et économique. L'Américain est à la fois l'ennemi de Paris et l'ennemi de Moscou. Avec un ennemi en commun les deux pays deviennent amis. Un Américain occupe la place de Véra Inber dans le train pour Paris car il ne fait pas attention à ce qui se passe autour de lui. Puis, il présente les avantages des chaussures américaines, en affirmant que d'autres peuples n'auraient pas pu avoir une idée pareille. L'Américain parle beaucoup et n'écoute pas son interlocuteur. La parole de l'autre n'est pas respectée. La technique et le confort sont les deux seules choses qui l'intéressent. À Paris il achète des vêtements et s'amuse, il est là uniquement pour consommer et la découverte du pays n'est pas au programme. Il trouve que Paris est trop peuplé de Parisiens et dit avec ironie qu'on entend beaucoup le français dans les rues.

L'idée reçue qui apparaît en filigrane de tous les récits de cette période c'est que les Américains peuvent tout acheter.

« Il y a des légendes qui courent sur les Américains : ils ont acheté un tableau ou encore autre chose à un prix excessivement élevé. Ils peuvent tout acheter ! Ils demandent souvent aux propriétaires des petits restaurants de ne plus laisser entrer personne et les propriétaires mettent le panneau « fermé » sur la porte. Dans la rue les gens disent : « C'est fermé. Il y a des Américains. » Cela dit, on se moque souvent d'eux : de leurs goûts, leur cupidité et leur avidité pour tout ce qui est européen. S'il y a un objet mal fait, de mauvais goût, on peut être sûr que les Américains vont l'acheter. Ils se ridiculisent dans les music-halls à cause de leur brutalité, leur véhémence, leur manque de galanterie etc. Mais le fait demeure que ce qu'on faisait avant dans les pays conquis à l'aide de baïonnettes et fusils, est désormais

pratiqué par les Américains dans un pays libre contre les coupures de dollars froissées. Ils achètent et ils exportent vraiment tout : les tableaux, les diamants, les meubles, les femmes, les antiquités. Il y a quelques temps ils ont déplacé un arc historique. On ne les aime pas mais on les craint. »¹

Cependant les Anglais sont encore plus insupportables.

« Cela dit, on les apprécie déjà plus que les Anglais. Parfois, on a du mal à supporter ces derniers. Les Anglais ont une attitude étrangement provocante. Il y en a qui savent parler français mais méprisent la langue au point d'appeler un traducteur dans les magasins, et cela uniquement pour intimider. Ils sont détestables et détestés. [...] Les Américains dépensent au moins leur argent ici donc l'attention est rentable. Mais les Anglais sont avares. Leur air fanfaron insupportable est inconcevable. »²

Les touristes américains et anglais ne font aucun effort pour parler français. Tandis que les Soviétiques qui vivent à Paris, même si c'est pour un temps très court, apprennent à dire les choses essentielles en français pour pouvoir se faire comprendre et communiquer *a minima* avec les habitants.

Dans le récit de voyage soviétique le personnage positif est le voyageur lui-même – l'observateur de Paris. Le personnage négatif est le touriste américain – le consommateur. Les Américains sont incultes, naïfs, agressifs, prétentieux, autocentrés et irrespectueux. Ils sont souvent décrits comme envahisseurs économiques et culturels de la France. Cette influence est présentée en termes d'occupation par exemple dans le titre du livre de Véra Inber, *Amérique à Paris*.

¹ Ibid., p. 30 : « Про Американцев идут легенды : они купили такую-то картину за неслыханные деньги, они купили то-то и то-то за ещё более неслыханные. Они всё могут купить! Когда они приходят в маленький ресторанчик, то часто велят его закрыть для других посетителей, и хозяин закрывает. И на улице говорят : « здесь закрыто. Сюда пришли американцы. » Правда, иногда издеваются над их вкусами, над их жадностью и погоней за всем европейским. Если нужно сбить бесвкусную, аляповатую вещь, то говорят с улыбочкой : это купят американцы. Над ними смеются в мюзик-холлах, высмеивают их грубость, резкость, отсутствие галантности и т.д. Но факт остаётся фактом : то, что раньше делали в завоёванных странах при помощи штыков и пушек, то теперь делают американцы в незавоёванной стране при помощи мятых и даже не очень крупных купюр долларов. Они, действительно, покупают всё, и всё вывозят : картины, бриллианты, мебель, жемчуг, предметы старины – недавно даже сняли и перевезли целую историческую арку. Их не любят, но побаиваются. »

² Ibid., p. 30 : « Впрочем к ним относятся гораздо лучше, чем к англичанам. Англичан порой просто не выносят. Да и держат себя англичане, действительно, до странности вызывающе. Иной англичанин способен, зная хорошо французский язык, из презрения к нему и исключительно в целях издевательства, вызывать в магазине переводчика. Относятся к англичанам плохо. [...] Если « возятся » с американцами, то те хоть, как говорится, деньги платят. А на чём основано невыносимое чванство англичан – не совсем понятно. »

3.3.2 Les émigrés russes

À Berlin, l'émigration russe est principalement bourgeoise : « *Quand je demande de rencontrer les Russes de Berlin, on me conduit dans un endroit qui ressemble à un club. À l'entrée je suis fascinée par les sacs en peau de serpent et les chaussures en peau de crocodile.* »¹ Toute la description est faite dans le rejet des possessions des émigrés russes. Cette surconsommation est effrayante pour Véra Inber. À la fin du passage, un émigré russe dit qu'il vit bien ici, mais demande tout de même, apparemment, comment revenir en Russie.² Il s'agit d'un détournement de la situation à des fins de propagande. On imagine bien que cette demande n'a jamais eu lieu.

À Paris, les émigrés russes sont plus nombreux et ils n'ont pas tous hérité de chaussures en peau de crocodile. Véra Inber expose les conditions de travail et de vie des chauffeurs dans le chapitre sur le « *Ventre de Paris* ». ³ Il y a ici une référence indirecte à l'émigration russe. Les Russes issus de l'émigration blanche et installés à Paris pratiquaient pour grand nombre d'entre eux le métier de chauffeur.

« Dickens qui a décrit les gros vieux cochers dans son œuvre avait sa théorie sur leur « *psychologie qui n'était pas encore à l'époque suffisamment étudiée.* » Ils ont été remplacés par les chauffeurs agiles. Au fait, c'est difficile de devenir chauffeur à Paris. Il faut passer deux examens : conduite et connaissance des rues. Les chauffeurs doivent connaître les noms et l'emplacement de toutes les rues parisiennes. Parfois ils repassent les examens trois ou quatre fois. Mais quand les chauffeurs voient des étrangers, ils oublient aussitôt tout ce qui leur a été enseigné et empruntent le chemin le plus long. »⁴

La discréditation de l'émigration est un objectif en soi. Le but étant de la montrer vulgaire et bête. Elle est toujours rencontrée en Province et renvoie aux vieilles traditions.

« [...] D'abord
le brouhaha du café
confondait
les paroles,
les bouches,
les visages.
Et voici que des mots
se sont

¹ Inber, Véra, *Amerika v Pariže, (Amérique à Paris)*, Moscou, Xudožestvennaja Literatura, 1965. (1928) (pas de traduction en français) p. 26 : « *Мне хочется взглянуть на русских в Берлине, и меня ведут не то в кружок, не то в клуб. Уже в передней змеиные сумки и крокодиловые туфли потрясают меня.* »

² Ibid., p. 26-27 : « *Здесь – прекрасная культурная жизнь. Квартира у меня замечательная. Я душевно удовлетворён. – И вдруг совсем тихо : - Как вы думаете, смог бы я вернуться в Россию? »*

³ « *« Нутро » Парижа ».*

⁴ Ibid., p. 56-57 : « *Кучеров, старинных толстых кучеров, про которых Диккенс в своё время сказал, что их « психология ещё недостаточно исследована », сменили проворные шофёры. Между прочим, быть шофёром в Париже дело нелёгкое. Нужно сдать два экзамена : на умение управлять машиной и на знание улиц. Шофёры должны знать название и расположение всех парижских улиц. Иногда они по три, по четыре раза держат экзамен. Впрочем, иностранцев шофёр узнаёт моментально и, забывая всё, чему его учили, везёт самой дальней дорогой.* »

dégagés de la rumeur

et moulés
en phrases.
« Ici
vient de passer
Maïakovski,
vous savez, le boiteux ?
Vous ne l'avez pas vu ? »
« Avec qui était-il ? »
« Avec Nicolas Nicolaievitch »
« Lequel ? »
« Mais avec le Grand duc ! »
« Avec le Grand duc ?
Arrêtez vos histoires ! »
Il est tout rond
et chauve
comme la main.
C'est un tchekiste,
il est venu ici
pour faire sauter... »
« Qui ? »
« Le bois de Boulogne »
« Vas-y, Michka », lui a-t-on dit.
Un autre rectifie :
« Vous racontez n'importe quoi,
c'est pénible à entendre !
Il ne s'appelle pas Michka
mais Pavel.
Souvent on était assis ensemble et je lui disais
– mon vieux Pavel !
Il y avait aussi
sa femme,
la princesse,
une brune
d'environ trente ans... »
« Quoi
mais Maïakovski
n'est pas marié... »
« Mais si
– et avec l'impératrice »
« Pardonnez,
Mais on l'a fusillée... »
« Et vous
croyez ça.
Je vous en prie !
Maïakovski l'a sauvée
pour un trillion !
Et elle a bien
rajeuni ! »
Alors s'élève une voix sensée :
« Mais non
Maïakovski c'est un poète.
Eh oui
– deux chiens loups qui se sont confondus –
à la fin

de 17
 à Moscou
 Nekrassov a été confisqué par la Tcheka.
 Et on a tout donné
 à Maïakovski.
 Vous pensez
 que c'est lui qui écrit ?
 Tout est chipé
 jusqu'aux
 virgules.
 Il prend son Nekrassov
 et on vend
 dix roubles
 par jour.
 Où êtes-vous,
 marieuses
 de l'ancien temps ?
 Quel fiancé inouï
 à proposer !
 A-t-on jamais vu
 qu'un homme
 avec une telle biographie
 soit resté célibataire
 et ait vieilli sans épousailles ?
 Paris,
 capitale des siècles,
 ces ragots d'émigrés
 sont-ils
 dignes de toi ?
 Chasse
 par les oreilles
 tous ces cancans !
 Quelle province
 Irrespirable !
 Je suis sorti
 rêveur –
 on peut bien sûr
 cracher sur tout ça
 mais qui sait –
 Tout le monde
 n'a pas
 les oreilles
 ouvertes aux courants d'air
 Il y en a
 chez qui ça peut rester !
 Alors
 Quand vous lirez
 que Maïakovski
 fait ami,
 avec Churchill
 ou bien
 qu'il a épousé
 la tante de Coolidge,
 je vous en prie humblement,

ne le croyez pas. »¹

L'auteur discrédite l'émigration russe en France. Le destin de celle-ci consiste à « *Vivre et mourir à Paris* », puisque la grandeur de Moscou ne signifie rien pour tous ceux qui sont partis d'URSS. Ils ne voient pas également les changements intervenus à Paris, car ils vivent dans un Paris ancien, historique.

De manière symbolique et péjorative, dans l'ouvrage de Véra Inber, les émigrés sont présentés à la suite d'un paragraphe portant sur les déchets ménagers. Et dans cette continuité ils deviennent eux aussi une forme de rebut de l'histoire. Mais peut-on imaginer qu'à la manière des objets jetés à la poubelle que l'auteur énumère quelques lignes plus haut, il serait possible de tirer un profit de l'émigration russe ? Est-ce que la question ne serait pas plutôt celle du rôle de cette émigration russe en France, puisqu'elle est complètement rejetée et considérée comme ennemi majeur du système soviétique nouvellement établi ?

D'autres personnes sont plus généralement qualifiées de déchets humains – tous ceux qui doutent des bienfaits de la société soviétique.

« Dans les banlieues parisiennes les déchets ne sont pas seulement par terre sous les fenêtres. Il y a une autre sorte de déchets qui ne s'exporte plus depuis des années. Dans les banlieues parisiennes, certaines personnes m'ont demandé s'il y a de l'eau potable dans les immeubles de Moscou et si les tramways y circulent. Un jeune médecin russe, qui travaille dans une crèche pour nourrissons des familles favorisées à proximité de Paris, m'a demandé, un peu embarrassé, de ne pas toucher les petits.

- Pourquoi donc ? – ai-je dit, offensée. – Je suis moi-même mère, ne paniquez pas, je ne vais pas le prendre la tête en bas.

- Non, ce n'est pas ça. Tout d'abord, on a une règle qui stipule que les personnes extérieures ne doivent pas s'approcher des enfants. Puis, vous venez de Russie quand même...

- Et alors ?

- C'est le foyer de la peste.

- Où exactement ?

¹ Frioux, Claude, *Du monde j'ai fait le tour : poèmes et proses*, Paris, la Quinzaine littéraire-L. Vuitton, 1997. p. 111-116. En russe : Maïakovski, Vladimir, *Polnoe sobranie sočinenij v 13ti tomax, Stixotvorenija, Poëmy, Agitlubki i Očerki, (Œuvres complètes en 13 tomes, Vers, poèmes, textes de propagande et essais (1922-1923), t. 4*, Moscou, Goslitizdat, 1957. <https://www.litmir.me/bd/?b=180792>, (consulté le 27/12/2016). « ПРОЩАНИЕ (Кафе) » : « [...] Сначала слова, и губы, и скульпы кафеинный гомон сливал. Но вот пошли выдупляться из гула и лепятся фразой слова. « Тут проходил Маяковский давече, хромой - не видали рази? » - « А с кем он шел? » - « С Николай Николаичем ». – « С каким? » « Да с великим князем! » - « С великим князем? Будет врать! Он кругл и лыс, как ладонь. Чекист он, послан сюда взорвать... » - « Кого? » - « Буа-дю-Булонь. Езжай, мол, Мишка... » Другой поправил : « Вы врете, противно слушать! Совсем и не Мишка он, а Павел. Бывало, сядем - Павлуша! - а тут же его супруга, княжна, брюнетка, лет под тридцать... » - « Чья? Маяковского? Он не женат ». « Женат - и на императрице ». – « На ком? » Ее ж расстреляли... » - « И он поверил - Сделайте милость! Ее ж Маяковский спас за трильон! Она же омолодилась! » Благоразумный голос : « Да нет, вы врете - Маяковский – поэт ». – « Ну, да, - вмешалось двое саврасов, - в конце семнадцатого года в Москве чекой конфискован Некрасов и весь Маяковскому отдан. Вы думаете - сам он? Сбондил до йот - весь стих, с запятыми, скраден. Достанет Некрасова и продает - червонцев по дюне на день ». Где вы, свахи? Подымись, Агафья! Предлагается жених невиданный. Видано ль, чтоб человек с такою биографией был бы холост и старел невиданный?! Париж, тебе ль, столице столетий, к лицу эмигрантская нудь? Смахни за ушми эмигрантские сплетни. Провинция! - не продохнуть. - [...]»

- Comment ça ? Partout. Ils n'arrivent pas à la traiter. Au fait, dites-moi, les tramways circulent chez vous ?

On a eu une longue discussion. En souvenir de notre vieille amitié, le propriétaire de la crèche a bien voulu me croire pour la peste. Mais il avait encore un doute pour les tramways. Il disait qu'il me faisait confiance mais je voyais bien dans ses yeux que ce n'était pas le cas.

Après le dîner nous sommes allés dans le jardin... C'était le soir, on voyait la lune au loin. On sentait l'odeur forte des châtaigniers en fleurs. J'avais les joues rouges et des picotements dans les oreilles à cause du cidre que j'avais bu. Dans l'ombre veloutée du châtaignier mon vieil ami m'a pris la main et a dit :

- Nous sommes seuls maintenant, n'est-ce pas ?

- Oui, complètement.

- Vous n'allez pas vous fâcher ?

- Je vais essayer.

- Je ne demande qu'une chose – la vérité. Vous ne m'avez jamais menti avant.

- Et je ne vous mentirai pas aujourd'hui non plus.

- Dites-moi franchement, est-ce que les tramways circulent chez vous ? »¹

Chaque discussion avec un émigré ressemble plutôt à un affrontement des idées, à une démonstration par l'auteure soviétique des mérites de la société soviétique en réponse aux doutes exprimés par l'émigré russe qui vit en France. Ils s'affrontent pour l'héritage de la culture russe : « [...] les émigrés affirment qu'il ne reste plus rien de la véritable culture russe en Russie soviétique. Tandis que la propagande soviétique prouve que le meilleur du patrimoine culturel russe est protégé et conservé en URSS. »² Toutes les rencontres avec les officiels

¹ Inber, Véra, *Amerika v Pariže, (Amérique à Paris)*, Moscou, Xudožestvennaja Literatura, 1965. (1928) (pas de traduction en français) p. 79 : « В предместьях Парижа встречается не только мусор под окнами. Там есть мусор иной, который тоже не вывозится годами. В предместьях Парижа есть люди, которые спрашивали меня, есть ли в Москве во всех этажах вода и, главное, ходят ли трамваи. Один молодой русский врач, у которого под Парижем ясли для грудных детей, только не бедных, а очень богатых, помявшись немного, попросил меня не трогать его питомцев.

- Почему это? – обиделась я. – Я сама мать и, не бойтесь, не возьму ребёнка вниз головой.

- Нет, не то. Во-первых, у нас такое правило, чтобы посторонние люди не брали детей, а потом... ведь вы из России.

- Так что же?

- Там ведь чума.

- Где именно?

- Как « где именно »? Всюду. В Москве не переводится чума. А кстати, скажите, трамваи у вас ходят?

Мы имели с ним длинный разговор, и – во имя старой дружбы – хозяин яслей поверил мне, что чумы в Москве нет. Но трамваи остались под сомнением. Хотя он говорил, что верит мне, – я видела недоверие в его глазах.

После ужина мы вышли в сад... Был вечер, была луна. Старые каштаны цвели и пахли. От яблочного вина, которое мы выпили за столом, звенело в ушах, горели щёки. В бархатной тени каштана мой старый приятель взял меня за руку :

- Мы теперь совсем одни, не правда ли?

- Да, совсем.

- Вы не рассердитесь на меня?

- Постараюсь.

- Я прошу одного : правды. Вы никогда не лгали.

- Я и теперь не солгу.

- Скажите, ходят ли у вас трамваи? »

² Ponomarev, Evgueni, *Tipologija sovetskogo putešestvija : « Putešestvie na Zapad » v literature mežvoennogo perioda, (Typologie du voyage soviétique en Occident dans la littérature des années 1920-1930)*, Saint-

soviétiques à Paris ne figurent pas dans le récit de voyage soviétique. En revanche, si le voyageur tombe sur une vieille connaissance russe, qui vit désormais en France, il est obligé de transmettre leur dialogue dans son compte rendu. Tout ceci dans le but de démontrer leur dépravation et de les ridiculiser. Et cela même si l'auteur et l'émigré sont amis dans la vie. Souvent, après une rencontre amicale, ce qui figure dans le carnet ne correspond pas car il ne faut pas prendre le risque de déplaire aux organes de contrôle. Les auteurs préfèrent décevoir leurs amis, tout en comptant sur leur compréhension, plutôt qu'être convoqués et devoir se justifier devant les instances soviétiques.

Efim Zozulya se rend au Sénat qu'il décrit comme un lieu très mal agencé et peuplé de gens déraisonnables. Ils prennent des décisions d'une grande importance mais ils n'ont rien pour imposer le respect. D'autant plus que la plupart des députés ne prennent pas leur propre travail au sérieux car beaucoup de sièges sont vacants. La voix de Fernand Bouisson (1874-1959), président de la Chambre des Députés, s'élève sur toutes les autres mais ce n'est pas son discours que l'auteur va citer.

« Le député communiste, Fournier, parlait du harcèlement et des repressions auxquels les révolutionnaires étrangers sont confrontés. Ils sont aussitôt reconduits à la frontière, alors que les Russes blancs sont hébergés et protégés par l'État français. Au moment où on ferme les revues communistes d'Alsace-Lorraine, les journaux de l'émigration publient des éloges frénétiques de Boris Kowderda et il n'y a personne pour arrêter cela. »¹

Encore une fois les communistes sont comparés aux émigrés russes blancs. Efim Zozulya trouve qu'il est tout à fait injuste qu'ils reçoivent tout ce soutien des Français. Ce parallèle semble forcé et exagéré car il confond des événements politiques avec une aide humanitaire.

Les écrivains soviétiques présentent les émigrés russes comme des personnes pauvres d'esprit. Ils n'ont pas su reconnaître la grandeur des idées révolutionnaires et ont fui pour la France dans l'espoir d'avoir une vie meilleure. Dans le texte soviétique ils apparaissent plutôt comme des profiteurs du système français. L'accueil des Soviétiques est souvent décrit en opposition aux occupations des émigrés russes en France et des activités des touristes

Pétersbourg, Izdatel'stvo SPbGUKI, 2014. p. 294-295 : « [...] эмигранты утверждают, что в Советской России не осталось ничего подлинно русского, советская пропаганда доказывает, что все лучшее из культурного наследия России в СССР хранят и преумножают. »

¹ Zozulya, Efim, *Po Evrope, (À travers l'Europe)*, Moscou, Biblioteka Ogoniok, n°339, 1928. (pas de traduction en français) p. 27 : « Говорил Фурнье, коммунистический депутат, о притеснениях и репрессиях, которым подвергаются иностранные революционеры. Их высылают из Франции без всяких церемоний, в то время, как белым даётся приют. В Эльзас-Лотарингии закрываются коммунистические журналы, а в белых газетах печатаются безудержные восхваления Коверде, и это разрешается. »

américains. C'est le sujet de la dernière sous-partie portant sur le voyage de l'Entre-deux-guerres.

3.3.3 Les Soviétiques

Dans les années 1930, l'accueil que les étrangers reçoivent à Paris est glacial. La grande dépression du franc en est pour beaucoup responsable. La France, autrefois multiculturelle et ouverte au monde, angoisse en constatant la perte de son attrait et désigne les coupables : les étrangers.

« Plus la valeur du franc était basse, plus la valeur des étrangers et de leur devise était élevée. Mais le franc a retrouvé sa puissance, ce qui a provoqué la chute libre de l'adoration pour les étrangers. Alors s'est produit un phénomène curieux : les étrangers effrayés par la croissance du franc ont fait leurs bagages. Les Parisiens furieux de cette fuite se sont mis à détester ceux qui sont partis, mais ceux qui sont restés aussi. [...] Un jeune homme qui accompagne sa mère jusqu'au bus demande au chauffeur de lui indiquer l'arrêt où elle doit descendre car elle ne connaît pas Paris et ne parle pas français.

- Est-ce que l'argent est français ? – demande le conducteur.

- Oui, bien sûr.

- C'est tout ce qu'il me faut. Qu'elle se débrouille. Si ça ne vous plaît pas, retournez dans votre pays. »¹

Un visiteur de Paris est d'abord étranger, puis humain. Selon l'auteure, il n'y a que son argent qui intéresse les Parisiens de souche. La question de l'immigration est également importante. Pour Véra Inber le chômage est intrinsèquement lié au départ des étrangers.

« Néanmoins, tous les malheurs de Paris ont commencé quand les étrangers « sont retournés dans leur pays ». Cette ville s'était trop habituée aux étrangers. Une quantité infinie d'objets était fabriquée pour eux, et pour leur porte-monnaie généreux. Tous ces étrangers passionnés de parfums et de bas français, les Américaines niaises, les Allemandes avec des yeux ronds d'admiration, les Anglaises tenaces – tous ceux qui remplissaient les bus touristiques, [...] soutenaient, entretenaient et choyaient l'industrie française. Pour les Français c'étaient de gentils moutons qui se laissaient tondre la laine, tout en continuant à sourire. Mais un jour les « moutons » ne souriaient plus. Ils ont froncé les sourcils et enfin, se sont mis en colère. Un gémissement puissant a traversé tous les ateliers de mode de Paris. On n'entend plus de langues étrangères dans les magasins. »²

¹ Inber, Véra, *Amerika v Pariže, (Amérique à Paris)*, Moscou, Xudožestvennaja Literatura, 1965. (1928) (pas de traduction en français) p. 45-46 : « Чем ниже падал франк, тем выше ценили иностранцев и их валюту. Но вот франк начал подыматься, и волна восхищения перед иностранцами пошла на понижение. Тут произошло любопытное явление : иностранцы, испуганные ростом франка, стали покидать Париж. А парижане, придя в бешенство от этого бегства, возненавидели в то же время тех, кто остался. [...] В автобусе юноша, усадивший свою мать, просит кондуктора ссадить её на такой-то станции, потому что она не знает Парижа и не говорит по-французски.

- А деньги у неё французские? – спрашивает кондуктор.

- Французские.

- Ну, остальное меня не касается. Она выйдет где ей угодно. А если ей это не нравится, пусть отправляется в свою страну. »

² Ibid., p. 46-47 : « А между тем все беды Парижа начались именно с того часа, как иностранцы « отравились в свою страну ». Слишком уж привык этот город к чужим людям. Бесконечное количество предметов изготовлялось для чужих, таких щедрых кошелев. Все эти иностранцы, помешанные на французских духах и чулках, эти нескладные американки, эти немки с круглыми от восхищения глазами,

La perte des consommateurs a un impact sur la main d'œuvre : le départ des étrangers a provoqué une hausse du chômage.

Néanmoins, Véra Inber rapporte quelques représentations que les Français ont de l'Union soviétique. Cet aspect du récit de voyage soviétique à Paris est très répétitif.

« En prenant votre petit-déjeuner en ville, vous pouvez faire des rencontres intéressantes et même trouver des amis. Si les gens apprennent que vous venez de Moscou, ils vont vous entourer et poser des questions sur la vie là-bas. Est-ce que telle chose est vraie ou fausse ? Parfois, ces individus, notamment des femmes, disent des choses qui relèvent de la science-fiction. Est-ce vrai qu'il n'y a pas de cuisines dans les appartements et qu'il faut donc aller dans les cantines communes où la soupe de pommes de terre coule de tuyaux qui traversent toute la ville ? Est-ce vrai que les enfants, surtout les garçons, se baignent dans les eaux glacées, pour se « préparer à une existence austère » ? »¹

La voyageuse essaie de donner une bonne image de l'Union soviétique en luttant contre les idées toutes faites mais souligne également le ridicule des questions qui lui ont été posées.

Globalement, tout ce qui est soviétique est mis en valeur dans le récit de voyage. Ainsi, même à l'étranger, les mots d'ordre ne sont pas oubliés. Le travail de présentation d'un homme de type nouveau est pris très à cœur. Les Soviétiques veulent montrer qu'ils profitent d'un meilleur accueil à Paris que les autres touristes et voyageurs.

неутомимые англичанки – все, кто наполнял знаменитые автокары, [...] поддерживали, питали, холили французскую промышленность. Французы относились к ним, как к добродушным овцам, которые позволяли себя стричь и ещё улыбались при этом. Но вот « овцы » перестали улыбаться. « Овцы » нахмурились и, наконец, вовсе обозлились. Великий стон прошёл тогда по всем ателье портных. В магазинах не стало слышно иностранной речи. »

¹ Ibid., p. 41 : « Завтракая на улице, вы можете завести ряд интересных знакомств и даже закрепить узы нескольких дружб. Если узнают, что вы из Москвы, то вас окружат кольцом и станут расспрашивать о московском житье-бытье. Правда ли то и правда ли это? Сведения иногда поразительны по своей неудержимой фантастике. Особенно отличаются женщины. Правда ли, что в домах нет кухонь, а взамен них питательные пункты, откуда картофельный суп растекается в трубах по городу? Правда ли, что в проруби купают маленьких детей, особенно мальчиков, чтобы « закалить их для суровой жизни » ? »

Conclusion de la partie IV

La destination principale du voyage de l'Entre-deux-Guerres des écrivains soviétiques en France est la ville de Paris. Tout le monde s'y rend sans exception. Paris est le repère, le modèle, et tout ce qu'ils vont voir ailleurs est nettement inférieur. Même en sortant de Paris pour une autre destination le récit de voyage laisse la place principale à la capitale française. Je vais donner la liste des autres destinations soviétiques de l'Entre-deux-Guerres. Elles occupent une part moindre des récits mais méritent d'être mentionnées.

Les voyageurs soviétiques se rendent à Meudon, à dix minutes de Paris. Vera Inber entend des discussions sur les déchets, les objets jetés après utilisation qu'on peut rapprocher de manière assez caricaturale aux débris, aux ruines de ce qui a existé avant. Les objets jetés sont encore en bon état. Il y a une critique évidente de la société française qui est déjà à l'époque une société de consommation. Plus à l'ouest se situe Villejuif – la commune adorée par les voyageurs soviétiques et le noyau dur pour les rencontres communistes. Dans le chapitre intitulé la « Ceinture rouge » dans le *Voyage en France* d'I. Babel, ce dernier dit que les communistes sont plus nombreux dans la banlieue parisienne qu'à Paris même. Une délégation soviétique s'est rendue à Villejuif pour un congrès de culture. Le communisme relie les personnes d'origines différentes, par exemple, entre communistes, tout le monde communique en employant le terme « camarade », au lieu de « madame » et « monsieur ». Ceci donne un aspect amical à la discussion. Dans ce lieu l'auteur se sent comme chez lui, en Union soviétique et il espère pour la France un avenir communiste. Il est accueilli sur place par le maire de cette ville, Vaillant Couturier (1912-1996), membre du parti communiste français, écrivain et journaliste, ainsi que rédacteur dans la revue l'Humanité. I. Babel souligne la différence entre la ville bourgeoise et la campagne communiste. Il n'y a pas de délimitation géographique entre les deux, mais les conditions de vie changent au fur et à mesure que l'on s'éloigne du centre de Paris. Juste à côté – à Ivry sur Seine, il y a des mobilisations importantes.

Ilya Ehrenbourg fait des escapades plus lointaines à la recherche de l'âme française. Il visite la Bretagne, se rend également à Limoges et Poitiers et partage ses souvenirs dans un texte intitulé « Au centre de la France ». L'auteur se donne pour but de montrer la différence entre un Français et un Parisien et décrit minutieusement les différentes facettes de la vie en province. Depuis que la France n'est plus au centre de l'Europe, ces villes sont en deuil. C'est la France qui est en deuil, non pas Paris. Le pays fait le deuil de la Révolution française. L'idée de la mort est également persistante car l'auteur signale un nombre important de décès dans les familles françaises pendant la Première Guerre mondiale. Les familles de province vivent encore dans les souvenirs et les conséquences de la guerre. Ilya Ehrenbourg signale l'air

historique qu'on respire dans ces lieux. Les habitants s'enferment et évitent la lumière du jour, ils vivent dans la crainte des changements. C'est comme s'ils s'enfermaient dans une forteresse abondante d'objets. Les paysans sont présentés presque comme des bourgeois qui sont en train d'accumuler des richesses à l'intérieur de leurs grandes maisons. Un portrait tout à fait contraire à celui du paysan soviétique de la même époque.

La journée-type dans ces lieux est une journée où l'on mange beaucoup. Les habitants vouent un véritable culte de la nourriture. Leurs repas occupent une bonne partie de la journée et sont parfois les seules activités possibles. Personne ne manque un repas de famille et tout le monde reste du début jusqu'à la fin. Dans le Périgord le voyageur signale une production de vin dans des quantités impressionnantes : il s'agit des vins de Bergerac ou vins de Périgord noir. Tout le monde sait boire, mais il n'y a pas d'abus, comme il peut y en avoir en Union soviétique. En signalant la capacité des Français à boire sans se débaucher, Ilya Ehrenbourg renvoie au problème d'alcoolisme qui persiste en URSS.

L'auteur trouve les provinces ennuyeuses et leurs occupants sans intérêt. Il évoque les bâillements des touristes. C'est Paris qui présente un intérêt particulier. La province dort, alors que la capitale est insomniaque.

Le sud de la France est décrit comme le foyer des inégalités sociales. Selon Isaac Babel, la pauvreté et la richesse cohabitent et c'est l'une des conséquences du système capitaliste.

« Les journées passées à Marseille, au bord de la Méditerranée, « sous le ciel toujours bleu », et le soleil brillant et généreux, sont pour moi inoubliables. Les rues du sud les plus animées commencent au pied de la mer. Dans cette même ville, il y a un quartier ancien où le soleil ne s'invite jamais. Il est composé de ruelles étroites et d'immeubles moyenâgeux de six et huit étages. Les rayons de soleil ne peuvent pas traverser les gorges des hourdages, collées les unes aux autres, pour entrer dans les couloirs gris et sinueux des ruelles puantes, [...], habitées par des exclus. En haut, le linge est étendu entre deux immeubles. En bas, on prépare la nourriture dans les fours, sur les carreaux de charbon, dehors et dans les couloirs. Les odeurs âcres et épicées remplissent tout l'espace. Ici vivent les pauvres – des Maures, des Arabes et des Noirs – la main d'œuvre opprimée du port de Marseille. À 500 mètres d'ici les coques blanches et rapides des bateaux se reflètent sur la mer scintillante, couleur vert émeraude. Les villas et les palais s'élèvent vers le ciel, et les routes s'enivrent d'automobiles de marques... Les camarades, c'est donc ça le « capitalisme » ... »¹

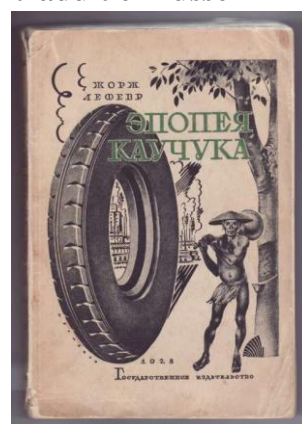
¹ Babel, Isaac, « Putešestvie vo Franciju », (« Le voyage en France »), *Pioner*, n°3, 1937, p. 8-17. (1990) (pas de traduction en français) p. 12 : « Незабываемы для меня дни, проведенные в Марселе, на берегу Средиземного моря, « под небом, вечно голубым », под щедрым, сверкающим солнцем. [...] Веселые южные улицы берут начало у моря. И в этом же Марселе есть старая часть города, где нет доступа солнцу. Там узкие улицы, средневековые шести — и восьмизэтажные дома. Солнце не проникает в теснины средневековых громад, близко поставленных друг к другу, в извилистые и сырые коридоры улиц, [...], в одуряющее зловоние отверженных кварталов. Наверху между домами висит белье ; внизу, на очагах, на угольных плитках, на улице и в коридорах, готовят еду, распространяющую едкие, пряные запахи. Здесь живут мавры, арабы, негры — беднота, подавленная рабочая сила марсельского порта. Всего только в пятистах метрах сверкает изумрудное море, вода отражает белые стремительные корпуса яхт, вверх поднимаются

Les travailleurs étrangers sont exploités dans une ville habitée par les riches. Ce sont des héros authentiques du récit de voyage soviétique, contrairement aux députés et aux fainéants corses.

« La majorité des élus de l'Assemblée sont endormis, apathiques, terriblement barbant. Ils me rappellent les voyous corses qui passent toute la journée au soleil sur la place Bastia à Ajaccio et ne savent pas quoi faire de leurs mains, de leurs jambes, de leurs nez et de leurs mentons. [...] Mais au moins ces fainéants ramollis par la chaleur n'ont pas de feuilles et de crayons devant eux. Alors que les députés de la chambre basse ont ces attributs de l'action sociale. Néanmoins, ils se réveillent toujours au moment où Poincaré lève la main, pour faire de même, et la ranger le plus loin possible quand c'est au tour des communistes de voter pour. »¹

Ainsi, le sort de ces travailleurs immigrés est dénoncé. Le thème des colonies inquiète également les voyageurs. Véra Inber qui rédige le chapitre : « Le noir et le blanc »,² cite l'ouvrage de l'historien Georges Lefebvre (1874-1959) – *Épopée du caoutchouc* (1927), traduit en russe en 1928. L'Indochine coloniale produisait des tonnes de caoutchouc destinées à être importées en France. À Paris l'auteure se rend à une exposition au Grand Palais qui a pour thème le caoutchouc. À cause d'une autre exposition qui se tient au même moment dans le bâtiment et qui porte sur les « Indépendants », le public n'est pas très nombreux. Véra Inber condamne les conditions de travail inhumaines dans les plantations : « Toute tentative, même minime, pour donner aux travailleurs ne serait-ce qu'une miette de droits, est discutée par

Figure 63.
Couverture du livre traduit en russe



Source : Lefebvre, Georges, *Эпопея каучука*, (*Épopée du caoutchouc*), Moscou, Gosudarstvennoe izdatel'stvo, 1928.

Lefebvre avec sarcasme et ironie. [...] Le journaliste français est obsédé par la grande bataille pour le caoutchouc. Il craint que la France reste en retrait et observe le combat comme « une jolie dame installée dans sa loge ». »³ C'est la production du caoutchouc qui permettrait de

кварталы вилл и дворцов, улицы простреливают сильные, неудержимые тела дорогих автомобилей... Товарищи, это называется капитализмом... »

¹ Zozulya, Efim, *Po Evrope, (À travers l'Europe)*, Moscou, Biblioteka Ogoniok, n°339, 1928. (pas de traduction en français) p. 28 : « Депутатское большинство такое сонное, вялое, такое бесконечно скучное, что оно напоминает Корсику, когда в летний день сидят на залитой солнцем площади в Бастия или в Аяччио бездельники и не знают, что делать со своими руками, ногами, носами и подбородками. [...] Перед корсиканскими разморенными солнцем бездельниками хоть не лежат листочки бумаги с карандашами. А перед депутатами французской палаты красуются эти несомненные признаки общественной деятельности. Впрочем, они просыпаются только для того, чтобы подымают руку, когда подымает её Пуанкаре, и засовывают её куда попало, когда подымают руки на скамьях коммунистов. »

² « Белое и чёрное ».

³ Inber, Véra, *Amerika v Pariže, (Amérique à Paris)*, Moscou, Художественная Литература, 1965. (1928) (pas de traduction en français) p. 123 : « Всякая даже самая скромная попытка предоставить местным рабочим хотя бы тень каких бы то ни было прав встречает со стороны Лефевра сарказм и иронию. [...] Больше всего французского журналиста волнует мысль о том, что в великом сражении за каучук Франция может остаться в стороне и будет наблюдать за битвой, как « прекрасная дама из ложи ». »

renforcer l'économie française. Mais le matériau est travaillé dans une terre éloignée et grâce à une force de travail étrangère. Quand on lit le passage sur les conditions de travail des employés des plantations, on comprend que cela ressemble beaucoup plus à de l'exploitation qu'à un contrat de travail rémunéré. Cette thématique est développée avec subtilité.

Dans cette partie, nous avons lu et analysé des récits de voyages de l'Entre-deux-guerres qui portaient principalement sur la ville de Paris. Après la Seconde Guerre mondiale, les conditions de voyages et la construction des récits se retrouvent modifiées. Les itinéraires s'élargissent et permettent ainsi aux lecteurs soviétiques une découverte plus approfondie de la France. Un véritable tour de France se profile à l'horizon.

V_ La découverte soviétique de la France (1946-1986)

1. Les souvenirs de la Seconde Guerre mondiale

1.1 Une alliance salvatrice

Des millions de morts, une perte de repères, le traumatisme et l'obligation de construire une nouvelle vie sur des ruines ne représentent que les plus visibles des traces indélébiles gravées dans l'histoire de l'humanité par la Seconde Guerre mondiale. Bien que le présent travail n'ait pas vocation à présenter les mémoires de guerre, j'estime nécessaire de consacrer un chapitre aux souvenirs de cette « Grande Guerre patriotique » (1941-1945).¹ En effet, des événements d'une telle ampleur ont profondément touché les écrivains à l'instar du reste de la population. Les notes de voyages des voyageurs soviétiques s'étant rendus en France pendant et après la guerre font état de réflexions sur l'amitié franco-soviétique qui a selon eux permis non seulement une issue héroïque des combats mais aussi un renouveau dans les relations entre les deux pays. Mais avant de présenter ces textes, j'aimerais rappeler quelques éléments du contexte.

En 1939, les négociations engagées entre Paris et Moscou échouent. Le 23 août, l'Union soviétique signe un traité de non-agression avec l'Allemagne, que la France dénonce avec ardeur dès l'automne dans une campagne très critique vis-à-vis de l'URSS. Néanmoins, l'URSS, comme l'attestent entre autres les récits de voyages, se considère toujours comme un recours nécessaire pour la France sur le plan militaire mais aussi économique, et a tenté des rapprochements stratégiques à de nombreuses reprises. Mais rien n'y fit et sous le régime de Vichy (1940-1941), dès l'année 1940, Philippe Pétain (1856-1951) décide de collaborer avec l'Allemagne, choix critiqué par l'URSS. Peu de temps après, le 22 juin 1941, l'Union soviétique est attaquée par les troupes d'Hitler (1889-1945) qui brise alors le pacte Molotov-Ribbentrop. Après cette agression, l'URSS devient une alliée de la France antiallemande et résistante coordonnée par Charles de Gaulle (1890-1970).

Ilya Ehrenbourg, qui était correspondant de guerre, séjourna à Paris pendant la Seconde Guerre mondiale et rédigea des articles témoignant de la situation dans la ville et le pays. Dans un document datant du 3 octobre 1941, il rappelle les événements de l'été précédent, c'est-à-dire la signature de l'armistice avec l'Allemagne par Philippe Pétain et sa contestation par Charles de Gaulle. Pendant la Seconde Guerre mondiale, la France était divisée entre le régime de Vichy et la Résistance. Les Soviétiques, pour des raisons indiquées ci-dessus, collaboraient

¹ En Russie la Seconde Guerre mondiale est appelée « Grande Guerre patriotique » et elle commence deux années plus tard qu'en France. La raison de ces deux années de calme relatif avant le début des batailles sera explicitée dans le corps du texte.

avec la France Libre. C'est avec beaucoup d'émotion, de tristesse, mais aussi avec détermination qu'Ilya Ehrenbourg revient sur les aléas de l'été 1940.

« C'était il y a un an dans un Paris vide. J'étais assis seul devant le poste de radio. Les tristes nouvelles étaient diffusées de Bordeaux. [...] Laval – le premier escroc de France, batifolait sur les ruines de sa patrie. [...] Pendant que l'armée française agonisait et la ville morte de Paris ressemblait à Pompéi, j'entendais le trépignement des bottes de troupes nazis marchant dans les rues éternelles. Soudain, retentit une voix courageuse : « Moi, général de Gaulle, j'ordonne de détruire les équipements et les munitions et brûler le carburant pour ne rien laisser à l'ennemi. Les gens de Bordeaux ont signé un pacte éhonté. La France ne l'a pas signé. La France continue à se battre et elle vaincra. » Je n'oublierai jamais ce moment historique. J'ai regardé par la fenêtre et j'ai vu des nazis ivres marcher dans la rue. Ce jour-là je les ai vu autrement : ils n'étaient pas les envahisseurs de la France mais ses otages. Dans la nuit les Allemands fêtaient leur victoire sur la France. [...] La ville de Paris, humiliée par cette trahison, était bien silencieuse. De loin, on pouvait entendre la voix du général : « La France est morte, vive la France ! »¹

En réalité, malgré les guillemets, il ne s'agit pas d'une citation de discours de De Gaulle. Bien que le message semble être proche à celui qui fut prononcé par ce dernier, les formulations sont d'Ilya Ehrenbourg.² De plus, Pierre Laval (1883-1945), qu'il mentionne au début de l'extrait, était l'une des personnalités les plus importantes du régime de Vichy. Il fut d'abord vice-président du Conseil puis chef du gouvernement. Selon lui, l'Allemagne était le « rempart contre le bolchévisme ».³ Il est présenté ici comme l'antagoniste de Charles de Gaulle, qui contrairement à lui lutte pour une noble cause – la libération de la France. Ilya Ehrenbourg commence son article par l'évocation de l'armistice dans un but précis, démontrer que l'ennemi fasciste a rencontré non seulement une résistance de nombreux Français mais aussi des contre-attaques réussies de l'armée française, qui a combattu aux côtés des Anglais et des Soviétiques. L'auteur signale le rôle majeur des civils qui se sont engagés dans les combats militaires.

« Désormais le général de Gaulle n'est plus seul. Les bateaux de pêche traversent le canal – ce sont les renforts de De Gaulle. Les ouvriers de Renault et Citroën cassent les machines

¹ Ehrenbourg, Ilya, *Letopis' mužestva, Publicističeskie stat'i voennyx let, (Chroniques du courage, Les articles de presse pendant la guerre)*, Moscou, Sovetskij pisatel', 1974. (article de 1941, pas de traduction en français) p. 140 : « Это было в пустом Париже прошлым летом. Я сидел один у радиоприёмника. Из Бордо передавали причитания. [...] Первый вор Франции Лаваль резвился на развалинах своей родины. [...] Агонизировала, всеми брошенная, французская армия. Мёртвый Париж напоминал Помпею. Я слышал топот : это по древним улицам Парижа бродили табуны гитлеровцев. И вдруг донёсся мужественный голос : « Я, генерал де Голль, приказываю уничтожить снаряжение и боеприпасы, жечь горючее, не оставлять ничего врагу. Люди из Бордо подписали позорное перемирие. Франция его не подписала. Франция продолжает воевать, и Франция победит. » Я никогда не забуду этого часа. Я подошёл к окну. По улице шли пьяные гитлеровцы. Я взглянул на них другими глазами : это были не победители Франции, но заложники. [...] Париж молчал, униженный изменой. И только издали раздавался голос полководца : « Франция умерла. Да здравствует Франция! » »

² Voir l'appel prononcé par Charles de Gaulle le 22 juin 1940 à la radio de Londres. <https://mjp.univ-perp.fr/textes/degaulle22061940.htm#:~:text=J'invoque%20les%20chefs%2C%20les,honneur%20et%20dans%20l'ind%C3%A9pendance%20!> (consulté le 14/05/2021).

³ Hérodote, Le média de l'histoire, « Pierre Laval (1883-1945), Du socialisme à la collaboration », https://www.herodote.net/Du_socialisme_a_la_collaboration-synthese-85.php (consulté le 14/05/2021).

– ce sont les troupes d'ingénierie de De Gaulle. Les officiers allemands meurent sous les balles – ce sont les services secrets de De Gaulle. La France bout et bouillonne – c'est le front arrière de De Gaulle. [...] Avec les régiments de De Gaulle il y a aussi les pêcheurs bretons et les vignobles de Provence, les ouvriers et les scientifiques, les étudiants et les personnes âgées, les femmes et les adolescents, tout Paris éternel est avec lui. Chaque jour la voix du peuple français résonne de plus en plus fort. »¹

Mais il se doit également de souligner le rôle de l'URSS pendant la guerre et son soutien indispensable au peuple français. Il s'applique aussitôt à cette tâche.

« Le peuple russe a été le plus touché par l'ennemi nazi. Nous tuons tous ceux qui ont humilié la France. Nous tuons tous ceux qui ont incendié Rouen. Nous tuons tous ceux qui ont désacralisé la ville de Paris. Nous tuons tous ceux qui tiraient sur les femmes et les enfants à partir des avions militaires volant en rase-mottes. Nous tuons les mécènes de Laval et les patrons de Darlan. Chaque jour nous tuons des milliers et des milliers de nazis. Nous trouvons sur eux des preuves de leurs crimes, des carnets dans lesquels ils racontent comment ils ont torturé les Français à Avallon et à Arras, à Nantes et à Nancy. Nous trouvons sur eux des objets qui appartenaient autrefois aux Français, des médaillons et des tabatières, des larmes et du sang de la France outragée et pillée. »²

Ilya Ehrenbourg présente les batailles réussies des Soviétiques comme actes de vengeance accomplis au nom de la France. Il est évident que ce n'était pas le seul objectif de l'armée rouge, mais le voyageur a pour vocation de valoriser les efforts soviétiques aux yeux des camarades français.

« C'est avec joie que le peuple russe et l'armée rouge a appris la reconnaissance de De Gaulle par notre gouvernement. Rien ne pouvait amoindrir notre amour pour la France. [...] Nous savons que la France se bat toujours et que jamais aucun peintre tyrolien ne pourra mettre à genoux le peuple de Valmy, le peuple de Hugo, le peuple de Jaurès, le peuple de Verdun. [...] Tout le peuple français lutte pour sa libération. Il est salué par les armes russes sur les rives de la Neva et du Dniepr. Nous nous battons pour notre patrie et pour la liberté du monde. [...] Nous nous battons pour notre indépendance et la France éternelle. »³

¹ Ehrenbourg, Ilya, *Letopis' mužestva, Publicističeskie stat'i voennyx let, (Chroniques du courage, Les articles de presse pendant la guerre)*, Moscou, Sovetskij pisatel', 1974. (article de 1941, pas de traduction en français) p. 141 : « Генерал де Голль теперь не одинок. Пересекают пролив рыбацкие лодки – это подкрепление де Голля. Рабочие Рено и Citroena ломают станки – это инженерные войска де Голля. Падают сражённые пулями немецкие офицеры – это разведка де Голля. Клокочет, кипит Франция – это тыл де Голля и это его фронт. [...] Но с де Голлем не только его полки, с ним рыбаки Бретани и виноделы Прованса, с ним рабочие и учёные, студенты и старики, женщины и подростки, с ним бессмертный Париж. Каждый день всё громче и громче звучит голос французского народа. »

² Ibid., p. 141 : « Русский народ принял на себя основной удар врага. Мы убиваем тех, кто унизил Францию. Мы убиваем тех, кто сжёг Руан. Мы убиваем тех, кто осквернил Париж. Мы убиваем тех, кто на бреющем полёте убивал французских женщин и детей. Мы убиваем покровителей Лаваля и хозяев Дарлана. Мы убиваем каждый день тысячи и тысячи гитлеровцев. Мы находим на них следы их преступлений, дневники, в которых они рассказывают, как они измывались над французами в Аваллоне и Аррасе, в Нанте и в Нанси. Мы находим на них французское добро, медальоны и табакерки, слёзы и кровь разграбленной, замученной Франции. »

³ Ibid., p. 142 : « С радостью русский народ и Красная Армия узнали о признании генерала де Голля нашим правительством. Ничто не могло ослабить нашу любовь к Франции. [...] Мы знаем, что Франция жива, что никогда тирольскому маляру не поставит на колени народ Вальми, народ Гюго, народ Жореса, народ Вердена. [...] За Францию и за свободу борется весь французский народ. Ему салютуют русские орудия

Le rapprochement entre la France libre et l'URSS est sensible entre l'hiver 1942 et l'été 1943 et se poursuit jusqu'à la fin de la guerre.¹ Dans un article écrit le 18 mars 1943, Ilya Ehrenbourg explique que la France occupée par les nazis a été sauvée par l'URSS dans la bataille décisive qui s'est tenue à Stalingrad : « *En 1942 l'Armée rouge, lançant de furieuses contre-attaques contre l'ennemi dans la ville de Stalingrad complètement détruite, ouvrait à la France le chemin vers la France.* »² Dans son texte la diplomatie passe au second plan. Tout ce qui le préoccupe c'est la force militaire du peuple français.

« Il y a des époques où les paroles sont fortes, où « *Je ne puis plus me taire* » de Léon Tolstoï ou « *J'accuse* » d'Émile Zola font le tour du monde. Mais il y a d'autres époques où la mort est un lot quotidien, où les gens meurent parce qu'ils restent fidèles à eux-mêmes. [...] La France est une nation guerrière. En parlant de ce pays, on a eu tort d'accorder tellement d'importance au quartier bombardé de Bécon-les-Bruyères ou encore au « Café du Commerce ». C'est le pays des barricades et de Valmy, le pays de la Marne et de Verdun. Les batailles en Savoie pour la libération de la France, pour son avenir indépendant, ont été plus décisives que la plupart des négociations et discours. C'est le début du printemps. Nous devrions faire face à d'importants défis. La bête allemande blessée est encore capable de nous faire beaucoup de mal. Hitler rêve de prendre sa revanche après son échec à Stalingrad. Nous sommes prêts pour de nouveaux affrontements. Nous savons que nous avons des frères d'armes. Nous n'oublions pas notre vieil ami, doublement cher dans le chagrin : le peuple français. Nous sommes fermement convaincus qu'il va se battre héroïquement contre les troupes allemandes. Nous sommes convaincus que les ouvriers français évolueront de la grève italienne au soulèvement français. Nous sommes convaincus que les francs-tireurs français vont jusqu'au bout exterminer les échelons et garnisons allemands. Pour nous la France n'est pas un théâtre des opérations possibles. Pour nous la France c'est avant tout le peuple français. Pour nous la France c'est avant tout notre allié. Les diplomates discutent des concessions, des frontières, des différentes clauses du contrat. Les soldats se disent : « Nous sommes là, l'ennemi est de l'autre côté – ouvrons le feu ! » »³

на берегах Невы и Днепра. Мы сражаемся за нашу Родину и за свободу мира. [...] Мы сражаемся за нашу независимость и за вечную Францию. »

¹ Hérodote, Le média de l'histoire, « 12 novembre 1942, Normandie-Niémen sur le front de l'Est », https://www.herodote.net/12_novembre_1942-evenement-19421112.php (consulté le 13/05/2021).

² Op. cit., p. 143 : « *В 1942 году Красная Армия, отбивая атаки врага среди развалин Сталинграда, открыла союзникам дорогу в Париж. Она открыла Франции дорогу во Францию. »*

³ Ibid., p. 145-146 : « *« Есть эпохи, когда слово – героика, когда « не могу молчать » Льва Толстого или « я обвиняю » Эмиля Золя обходят мир. Есть и другие эпохи, когда смерть буднична, когда за право быть честным человек расплачивается головой. [...] Франция – страна воинов. Напрасно её представляли только как Бекон-ле-Брюер, только как « кафе де коммерс ». Это страна баррикад и Вальми, это страна Марны и Вердена. Бои в Савойе для освобождения Франции, для её будущего независимой державы важнее многих переговоров и разговоров. Весна началась. Нас ждут большие испытания. Раненый немецкий зверь способен ещё причинить нам много зла. Гитлер мечтает о реванше за Сталинград. Мы готовы к новым битвам. Мы знаем, что у нас есть боевые друзья. Мы не забываем о нашем старом и вдвойне дорогим в горе друге : о французском народе. Мы твёрдо верим, что он героически будет бить по тылам германской армии. Мы верим, что французские рабочие от итальянской забастовки перейдут к хорошему французскому восстанию. Мы верим, что французские франтиреры не устанут истреблять немецкие эшелоны и немецкие гарнизоны. Для нас Франция не театр возможных военных операций. Для нас Франция – это прежде всего французский народ. Для нас Франция – это прежде всего наш союзник. Дипломат говорит другому дипломату об уступках, о границах, о параграфах договоров. Солдат говорит другому солдату : « Вот здесь мы, вот там враг – огонь по врагу! » »*

Ces prémisses sont confirmées également du côté soviétique, par les actions du régiment de chasse 2/30 « Normandie-Niémen » – une unité de combat de l'Armée de l'air française qui fut la seule force européenne ayant assisté les troupes soviétiques sur son territoire. Les auteurs-voyageurs expriment encore leur gratitude longtemps après ces batailles. Ce point mérite d'être développé plus longuement car les voyageurs y consacrent des dizaines de pages de leurs récits de voyages. Nous analyserons ainsi leurs textes dans la sous-partie suivante.

Malgré de multiples tentatives, la confirmation politique de cette alliance entre la France et l'URSS ne fut consacrée au sommet qu'en 1944.¹ Cette année, avec l'ouverture du second front, a marqué un tournant dans les relations franco-soviétiques. La France fut alors libérée et les Soviétiques en voyage en attribuent le mérite à leurs combattants et dirigeants sans jamais mentionner l'apport des Anglo-Américains. Cette reconnaissance est un enjeu important pour les Soviétiques qui ont brillamment réussi l'opération Bagration et libéré la Biélorussie,² accomplissant ainsi la plus grande offensive de l'année 1944 qui se déroula pour des raisons stratégiques au moment où les Alliés étaient sur les côtes normandes. Cependant, dans le numéro 19 d'*Ogoniok* une double page est consacrée au compte rendu des efforts effectués par les troupes alliées occidentales pendant les premiers jours de la bataille de Normandie. Peu de voyageurs soviétiques rappelleront ensuite ces événements *a posteriori* dans leurs notes de voyages car leur but était avant tout l'établissement de liens avec les Français, ils ne s'attardaient donc pas vraiment sur d'autres sujets, mais les faits furent bien rapportés dans la presse.

¹ Lévêque, François, « Les relations franco-soviétiques pendant la Seconde Guerre mondiale, de la défaite à l'alliance (1939-1945) : essai historique d'après les Archives du Quai d'Orsay », *Revue des études slaves*, t. 69, fascicule 3, 1997. p. 439 : « *L'extrême tension de l'automne 1939, la tentative (de dernière heure) de Paris en juin 1940 de renouer, mais trop tard, avec Moscou, les hésitations du gouvernement de Vichy en 1941 à adopter une diplomatie réellement neutre et pragmatique, le rapprochement décidé par les Français libres dès juin 1941, les incertitudes de l'automne 1942, la crise de l'automne 1943 et de l'hiver 1944 et le retour au dialogue au printemps 1944, lequel fut couronné enfin par la signature d'une alliance en décembre 1944 — toutes ces étapes principales des relations franco-soviétiques ne se firent pas sans à-coups. [...] Tensions, hésitations, lenteurs et importantes influences d'éléments extérieurs à ces relations sont les termes essentiels que l'on peut retenir si l'on veut trouver quelque explication aux variations du climat, aux différentes phases de ces relations pendant cette période.* »

² Ponomarenko, Ljudmila, « Francuzsko-sovetskoe sotrudničestvo v gody vtoroj mirovoj vojny », (« La coalition franco-soviétique pendant la seconde guerre mondiale »), *Vestnik RUDN*, sér. Relations internationales, 2005, n° 1, p. 65-75. p. 72 : « *Освобождение Франции было непосредственно связано с операциями союзников « Оверлорд » и « Энвил ». 6 июня 1944 г. с началом высадки союзников в Нормандии возник второй фронт, на открытии которого долгое время настаивал Советский Союз. Высадка американско-английских и французских войск в Северной Франции явилась крупным успехом антифашистской коалиции. Германия оказалась в тисках двух фронтов. Согласованные удары по гитлеровскому рейху с востока и запада приближали день окончательной победы союзников.* »

Figure 64. Le débarquement des alliés en Normandie



Source : Archives du magazine hebdomadaire russe *Ogoniok*, 1944, n°19, p. 8-9.

Dans sa réponse à une lettre envoyée de France en 1969¹, Constantin Simonov (1915-1979) explique que cet événement était très attendu par les Soviétiques. En effet, ce n'est qu'à partir de l'été 1944 qu'ils ont compris la détermination des alliés : « *Cela peut sans doute paraître injuste mais je veux rester honnête avec vous : peu importe ce qui se passait en Occident avant le débarquement, que ce soit en mer, dans l'air ou sur la terre, [...], rien de tout cela n'était perçu par nous comme des actions du second front. Dans nos consciences le second front réel a marqué son début en Normandie et pas un seul jour avant.* »² Il reconnaît bien évidemment qu'avant cette date l'implication du peuple français dans la guerre était tout aussi sérieuse et héroïque, mais le débarquement a changé le cours de l'histoire. Selon Simonov, la libération de Paris a été préparé par les combats sur les plages normandes.

« Pour le dire simplement, Paris dans nos représentations était le Moscou français, c'est-à-dire un lieu sans lequel il est impossible d'imaginer la France. Peu de soldats comprenaient l'impact de la prise de Cherbourg ou de Caen, la plupart de nos combattants ne savaient même pas situer ces villes sur la carte. Mais chaque personne comprenait la valeur de la libération de Paris. Je peux affirmer, sans exagération aucune, que nous avons compris l'importance fondamentale du débarquement en Normandie le jour où Paris a été libéré. »³

¹ Le nom de son correspondant n'est pas renseigné dans le texte.

² Simonov, Constantin, *Segodnja i davno, Stat'i, Vospominanija, Literaturnye zametki, O sobstvennoj rabote, (Aujourd'hui et autrefois, Articles, Souvenirs, Notes littéraires, Sur mon propre travail)*, Moscou, Sovetskij pisatel', 1980. (1974, 1976, 1978, 1981) (pas de traduction en français) (1969 pour l'envoi de la correspondance) p. 158 : « *Возможно, это кому-то покажется несправедливым, но надо говорить так, как оно было : всё, что происходило до этого на Западе – и на море, и в воздухе, и на суше, [...], – всё это всё равно не воспринималось нами как второй фронт. Реальный второй фронт в нашем сознании начался с высадки в Нормандии и ни днём раньше.* »

³ Ibid., p. 160 : « *Если говорить самыми простыми словами, то Париж в нашем сознании был тогда французской Москвой, то есть чем-то таким, без чего наммыслимо само представление о Франции. Что значило взятие Шербурга или Кана, у нас на фронте знали далеко не все, а иные, чего греха таить, и не слишком точно разбирались, где что находится. Но что значит освобождение Парижа – знал каждый.* »

C'est avec beaucoup d'entrain et d'émotion que Constantin Simonov revient sur ces moments historiques, témoignant par ailleurs d'un amour inconditionnel pour la France et sa capitale.

Plusieurs numéros des magazines et journaux *France-URSS*, *Ogoniok*, *Pravda* et d'autres, publiés à l'époque témoignent par de nombreux articles et photographies de l'aide fournie pendant la guerre aux Français par les Soviétiques et réciproquement. Sur la couverture du magazine *France-URSS* publié à la fin de l'année 1944, un dessin illustre l'alliance militaire entre ces deux pays.

Figure 65. Couverture du magazine *France-URSS*, décembre 1944



Source : Bibliothèque nationale de France, magazine *France-URSS*, 1944, n°12.

Nous pouvons y voir deux militaires côte à côte : un Français que l'on reconnaît à son uniforme et au drapeau déployé derrière lui ; et un soldat soviétique que l'on distingue aux mêmes attributs mais propres à sa patrie. Tous les deux tiennent à la main des armes de guerre.

Le dialogue franco-soviétique continue d'évoluer et De Gaulle se rend même en URSS en hiver de l'année 1944. Le 30 janvier il visite Stalingrad pour remettre une plaque en hommage aux soldats de l'Armée rouge tombés pendant la Seconde Guerre mondiale dans le combat qui a contribué à la libération de la France. Après de longues négociations lors de ce séjour le traité bilatéral d'alliance et d'assistance mutuelle¹ est enfin signé le 10 décembre 1944

И если уж говорить об эмоциях, то, пожалуй, не будет с моей стороны неточностью сказать, что мы до конца ощутили всё значение высадки в Нормандии именно в тот день, когда был освобождён Париж. »

¹ Ponomarenko, Ljudmila, « Francuzsko-sovetskoe sotrudničestvo v gody vtoroj mirovoj vojny », (« La coalition franco-soviétique pendant la seconde guerre mondiale »), *Vestnik RUDN*, sér. Relations internationales, 2005, n° 1, p. 65-75. p. 73 : « 24 августа 1944 г. Париж был полностью освобождён. Временное правительство генерала де Голля вернулось в столицу Франции. Его признали СССР, Англия и США. Учитывая сложившуюся обстановку, Временное правительство пришло к выводу, что поднять международный престиж Франции можно только сближением с её естественным союзником – СССР. В ноябре-декабре 1944 г. Французская делегация во главе с генералом де Голлем посетила Советский Союз. Это стало первой крупной дипломатической акцией правительства де Голля. »

par Georges Bidault (1899-1983) et Viatcheslav Molotov (1890-1986). La photographie ci-dessous a été trouvée dans les archives de la Société « France-URSS ».¹ Au premier plan figure Molotov signant le pacte, et derrière lui, à gauche Staline et à droite, De Gaulle.

Figure 66. Visite de De Gaulle à Moscou. Signature du traité franco-soviétique



Source : Société « France-URSS », Archives et documents franco-russes, 1944.

Roger Garreau, ambassadeur de France à Moscou entre 1942 et 1945, participa aux débats avant la signature du pacte. Il présenta les circonstances de sa mise en place dans une communication destinée à l'Académie diplomatique internationale. Garreau témoigna de l'atmosphère tendue des échanges franco-soviétiques : « [...] la première question que souleva le maréchal Staline fut celle de la future frontière de l'Oder-Neisse, qu'il estimait indispensable à la sécurité de l'Union soviétique, de la Pologne et de la Tchécoslovaquie. »² De Gaulle refusa, de même qu'il s'opposa à la reconnaissance, exigée par Molotov, du gouvernement polonais institué à Lublin sous la protection de l'armée rouge. Cette rencontre se solda d'ailleurs par un fiasco, car les modifications du pacte formulées par Staline, furent systématiquement et sans appel rejetées par De Gaulle. Un compromis finit par être atteint grâce à leurs conseillers, mais le dirigeant de l'URSS, très déçu de ne pas avoir pu atteindre les objectifs souhaités, tourna immédiatement le dos à la France en procédant à la bolchevisation de la Pologne.

J'ai évoqué ci-dessus quelques éléments de l'histoire des relations franco-soviétiques pendant la Seconde Guerre mondiale, et les faits mentionnés l'ont été uniquement dans la mesure où ils avaient une importance pour les écrivains soviétiques effectuant des voyages en France. Dans les sous-parties qui suivent, je présenterai leurs propres comptes rendus de ces

¹ Société « France-URSS », Archives et documents franco-russes, 1944, <http://adafrance.ru/?p=2872> (consulté le 13/05/2021).

² Garreau, Roger, « Comment fut signé à Moscou le pacte franco-soviétique », *Le monde diplomatique*, janvier 1955, p. 1-4.

moments marquants de la guerre qui furent exploités aussi bien dans les années de l'après-guerre que dans les décennies plus tard.

1.2 « Normandie-Niémen »

Les redoutables pilotes de chasse du « Normandie-Niémen »¹ occupent une place centrale dans les récits de voyages d'après-guerre. Les premiers noms des héros sont annoncés par Ilya Ehrenbourg. Il s'agit de Marcel Albert (1917-2010) et de Roland Paulze d'Ivoy de la Poype (1920-2012), deux pilotes qui travaillaient la plupart du temps en tandem et qui remportèrent donc aussi ensemble des victoires homologuées sur le front soviétique. En URSS ils reçurent les titres de héros de l'Union soviétique, mais aussi d'autres distinctions telles que : l'ordre du Drapeau rouge et l'ordre de Lénine. Pour Ehrenbourg, ces décorations symbolisent principalement l'amitié franco-soviétique.

« Je ne vais pas essayer de deviner si le vicomte de la Poype aurait pu imaginer que son fils deviendrait héros de l'Union soviétique. Mais je vais poser la question suivante : est-ce que le commun des Français pouvait supposer au moment des accords de Munich que l'amitié entre deux peuples séparés par les calomnies et la méfiance serait un jour scellée par le sang et deviendrait invincible ? Les titres honorifiques reçus par les pilotes français témoignent non seulement d'une distinction juste mais aussi d'une preuve d'affection entre les deux grandes nations. »²

Pour l'auteur-voyageur, le peuple français a su reconnaître avant tous les autres pays la valeur de l'URSS dans la Seconde Guerre mondiale.

« La table des vainqueurs est toujours bondée. Mais nous savons distinguer les amis dans le besoin des gens qui sont venus fêter la victoire au moment où les premiers feux d'artifice étincelaient déjà dans le ciel nocturne. La France combattante était à nos côtés durant l'automne 1942 – avant la campagne des Balkans, avant Niémen, avant les batailles du Dniepr et de Stalingrad. [...] Ce n'est bien évidemment pas une question de nombre : un groupe constitué des pilotes les mieux instruits et les plus courageux reste un groupe, une unité qui a mis sa pierre à l'édifice de la victoire durant les grands affrontements pendant lesquels des millions d'autres soldats se sont battus. C'est l'amitié qui l'emporte, un sentiment qui vaut plus que n'importe quelle déclaration et n'importe quel discours. Il est aussi question du sang versé sur la terre russe. Jamais la Russie n'oubliera que les Français, les pilotes du « Normandie-Niémen », sont venus à notre secours avant Stalingrad. »³

¹ Un nom de province française, un nom de fleuve russe.

² Ehrenbourg, Ilya, *Letopis' mužestva, Publicističeskie stat'i voennyx let, (Chroniques du courage, Les articles de presse pendant la guerre)*, Moscou, Sovetskij pisatel', 1974. (article de 1944, pas de traduction en français) p. 149 : « Я не стану спрашивать : думал ли виконт де ла Пуап, что его сын будет именоваться Героем Советского Союза ? Но я спрошу : думали ли в дни Мюнхена рядовые французы, что дружба двух народов, казалось, разъединённая ржой клеветы и недоверия, будет скреплена кровью и станет неодолимой? Присвоение двум французским лётчикам высокого звания не только справедливая награда двум отважным лётчикам, это символ дружбы двух великих народов. »

³ Ibid., p. 149-150 : « За столом победителей всегда тесно. Но мы умеем отличать друзей в беде от людей, пришедших « на огонёк » победных салютов. Сражающаяся Франция была с нами в лето и в осень 1942 года – до Балкан, до Немана, до Днепра и до Сталинграда. [...] Дело, конечно, не в арифметике : что значила группа даже самых умелых и самых отчаянных лётчиков в гигантских битвах, где миллионы

Cet extrait montre la cohérence entre les décisions politiques au plus haut niveau et l'union entre les deux peuples. À cette époque, le plus important pour les Soviétiques était de faire oublier le pacte Molotov-Ribbentrop et montrer qu'ils sont les alliés des Français. Leur gratitude est alors infinie lorsque ceux-ci viennent leur prêter main-forte, et qui plus est, sur le territoire soviétique. Ilya Ehrenbourg insiste sur l'idée que cette aide a une valeur symbolique plus importante encore que le soutien réel. L'escadrille « Normandie-Niémen », transformée ensuite en régiment, se battit héroïquement et enchaîna de glorieuses victoires. C'est cette collaboration en tant que telle qui laissa dans l'imaginaire soviétique la marque la plus considérable.

Pendant un voyage effectué en 1946, Jurij Žukov assiste à la première commémoration de la victoire à Paris. Pour célébrer cette occasion une marche est organisée et le « Normandie-Niémen » y participe.

« Dans ce brouhaha les gens n'ont pas tous vu que le régiment légendaire « Normandie-Niémen » représentant l'aviation française défilait sous les nuages remplis d'eau. Les pilotes de chasse aux visages si familiers pour nous avançaient d'un pas cadencé : ce régiment effectue les vols sur des Yak offerts par le gouvernement soviétique en signe de reconnaissance pour leur service vaillant sur le front de l'Est pendant la « Grande Guerre patriotique ». Ce détail permet de se rappeler de notre glorieuse coalition militaire. »¹

Quelques jours après, l'auteur-voyageur accompagné de représentants soviétiques officiels se rend à un rendez-vous avec ce groupe de pilotes. Il estime que ces derniers étaient heureux de les recevoir : « *Les pilotes étaient très contents de rencontrer des gens venus tout droit de l'Union soviétique. Ils demandaient des nouvelles et participaient à la conversation avec grand intérêt.* »²

Des films furent tournés à la mémoire des aviateurs en URSS et en France, et l'équipe artistique fut parfois invitée à Paris pour présenter son travail. Ainsi, sur la photographie que vous pouvez voir à la page suivante, datant du 24 février 1960, figurent des artistes et des diplomates soviétiques prenant un verre à l'Ambassade d'URSS en France après la première projection d'un de ces films. Celui-ci, intitulé tout simplement *Normandie-Niémen* est le fruit

столкнулись с миллионами? Дело в дружбе, в том душевном движении, которое дороже народам всех речей и всех деклараций, дело в этой крови, которая была пролита на русской земле. И никогда Россия не забудет, что французы, лётчики « Нормандии » пришли к нам до Сталинграда. »

¹ Žukov, Jurij, *Na Zapade posle vojny, (En Occident après la guerre)*, Moscou, Sovetskij pisatel', 1948. (pas de traduction en français) p. 183 : « *В этом грохоте не все заметили, как под серыми, опоенными дождём тучами вдруг показался представлявший на параде французскую авиацию легендарный авиаполк « Нормандия-Неман ». Чётким строем шли отлично знакомые нам истребители : полк летает на « Яковлевых », подаренных ему советским правительством за доблестную службу на фронтах Отечественной войны. Эта подробность – напоминание о славном боевом содружестве. »*

² Ibid., p. 183 : « *Лётчики были очень рады встретиться с людьми из Советского Союза, с интересом спрашивали о том, что у нас нового. »*

de collaboration entre un réalisateur français – Jean Dréville (1906-1997) et un réalisateur soviétique – Damir Viatitch-Berejnykh (1925-1993).

Figure 67. Les acteurs soviétiques du *Normandie-Niémen* à Paris en février 1960



Source : Société « France-URSS », Archives et documents franco-russes, 1960.

Des artistes renommés tels que Constantin Simonov (1915-1979), Elsa Triolet (1896-1970) et Charles Spaak (1903-1975) écrivirent le scénario de ce film. Nous ne les voyons malheureusement pas sur la photographie, mais nous pouvons reconnaître tout à droite Nil Lenski (1924-1995) qui était journaliste et diplomate et, à l'époque, chef d'édition de l'agence de presse Tass à Paris. À côté de lui, un cigare à la main, se trouve Nikolai Rybnikov (1930-1990) – acteur soviétique qui doit sa gloire entre autres à un film sorti un an après son déplacement à Paris, donc en 1961. Il s'agit du film *Les Filles*¹ réalisé par Youri Tchoulukine (1929-1987). Dans le film *Normandie-Niémen*, Rybnikov interprète la chanson « Tatiana »² qui était d'après les documents d'époque la chanson préférée du régiment français sur le front soviétique. En avril 1960, Jean Champenois, envoyé spécial à Moscou du magazine France-URSS écrit : « *Nous apprenons d'Orel, qu'à la demande des travailleurs une des plus belles rues de la ville vient de recevoir le nom de « Rue Normandie-Niémen ». Une plaque de marbre apposée sur le n°1, porte l'inscription suivante : « En l'honneur du régiment d'aviation français Normandie-Niémen », qui prit part aux combats pour libérer Orel des envahisseurs fascistes. »*³

La sortie de ce film influence les discours des auteurs-voyageurs soviétiques. Pendant quelques années le « Normandie-Niémen » avait quitté les pages de leurs textes, mais en 1960 des passages lui sont de nouveau consacrés. Lev Nikouline évoque Marcel Lefèvre (1918-1944)

¹ Le titre du film en russe est « Девчата ».

² En cliquant sur ce lien vous pouvez l'entendre chanter :

https://www.youtube.com/watch?v=Hd01mmdsoQ8&ab_channel=%D0%A1%D0%B5%D1%80%D0%B3%D0%B5%D0%B9%D0%98%D0%B2%D0%B0%D0%BD%D0%BE%D0%B2 (lien consulté le 21/05/2021).

³ Champenois, Jean, « Le voyage de « K » vu de Moscou », *France-URSS magazine*, n°172, 1960, p. 25.

qui n'avait pas encore été cité par ses collègues. Comme Marcel Albert et Roland Paulze d'Ivoy de la Poype, il fut pilote sur le front de l'Est pendant la Seconde Guerre mondiale. Blessé lors des batailles, il mourut dans un hôpital de Moscou en juin 1944 mais ne fut pas oublié par les écrivains soviétiques. Marcel Lefèvre étant originaire de Normandie, pour lui rendre hommage, certains auteurs de mon corpus d'étude accomplirent un pèlerinage dans cette région. C'est le cas notamment de Lev Nikouline, qui énumère trois raisons pour lesquelles il voulait absolument visiter la Normandie : tout d'abord, Marcel Lefèvre était Normand, ensuite il faisait partie du régiment nommé « Normandie-Niémen », et en dernier lieu, les combats des alliés sur les côtes normandes furent décisifs. Dans ce texte, l'auteur met Jeanne d'Arc (1412-1431) et Marcel Lefèvre sur un pied d'égalité. Pour parler de Jeanne d'Arc il utilise l'expression « *la fille de la France* »¹, tandis que Lefèvre est présenté comme « *le fils de la Normandie* ».² On apprend plus loin que Lev Nikouline avait fait connaissance avec Marcel Lefèvre 16 ans avant son voyage en France. Leur rencontre avait eu lieu sur le front pendant la guerre, le pilote français combattait en URSS alors que notre auteur était correspondant de guerre. C'est avec beaucoup d'admiration que Marcel Lefèvre lui avait parlé de sa région.

« Lefèvre plaisantait :

- Les touristes connaissent notre région surtout grâce au cidre et aux madeleines. Ce n'est pas pour rien que Flaubert écrivait : tous les Rouennais sont pâtisseries, et tous les Normands portent des bonnets d'âne. Ils oublient que nous sommes des descendants des vikings qui étaient des guerriers puissants, et notre petite « Normandie » va le rappeler à toute la France. Il parlait de sa patrie, de la France avec un sourire rêveur aux lèvres. Ses yeux noirs étincelants étaient voilés par une brume légère. »³

Nous pouvons imaginer que leur dialogue l'a incité à visiter la Normandie.

Les années s'écoulaient mais les noms des héros sont toujours mentionnés dans les récits de voyages soviétiques. En revanche, l'attachement qui était d'abord militaire, puis officiel, devient de plus en plus personnel : les auteurs qui ont fait la guerre avec eux leur rendent visite. Après avoir évoqué tous les aviateurs français héros de l'Union soviétique, ils vont parler d'autres pilotes, qui bien qu'ils n'aient pas eu cette décoration, en ont obtenus d'autres jugées

¹ Nikouline, Lev, « Vo Francii » (1960), (« En France » (1960)), *Ljudi i stranstvija : vospominanija i vstreči*, (Les gens et les voyages : les souvenirs et les rencontres), Moscou, Sovetskij pisatel', 1962. (pas de traduction en français) p. 496 : « *дочери Франции* ».

² Ibid., p. 496 : « *о сыне Нормандии* ». Plus loin, p. 496 : « *вдвойне её сыне, потому что он был не только уроженцем этой страны, но и лётчиком эскадрильи « Нормандия – Неман », сражавшейся на нашем фронте вместе с советскими лётчиками, в составе советских вооружённых сил.* »

³ Ibid., p. 496 : « *Левфевр шутил : - Туристы знают наши места главным образом по нормандскому сидру и пирожным, недаром Флобер в прописных истинах писал : все руанцы – кондитеры, а все нормандцы носят бумажные колпаки. Забывают, что мы потомки древних норманнов, это были прирождённые воины, и наша маленькая « Нормандия » напомнит нации об этом. С мечтательной улыбкой он говорил о родине, о Франции, и сверкающие, агатовые глаза его как бы подёргивались дымкой.* »

non moins importantes. Seul fait étonnant, Jacques André (1919-1988) qui reçut le titre de héros soviétique n'apparaît pas dans les récits de voyages aux côtés de ses frères d'armes. Son parcours ambivalent en est peut-être la cause principale. En effet, avant de rejoindre le « Normandie-Niémen » en décembre 1943, il était fidèle au maréchal Pétain et avait également participé aux affrontements en Algérie que l'URSS dénonçait rigoureusement.¹

Rudolf Beršadskij effectue de nombreux voyages en France, et dans un texte de 1968 il évoque un camarade qui était membre du « Normandie-Niémen ». Malheureusement pour nous, l'auteur ne donne pas le nom de famille de son ami « Paul » et le seul Paul qui apparaît sur les listes officielles des aviateurs et techniciens² de ce régiment est Paul des Forges qui fut d'abord porté disparu en 1943, puis retrouvé mort en 2018. Il se peut que Rudolf Beršadskij ait volontairement changé le nom de la personne à qui il a rendu visite mais il faudrait en identifier la raison. Je m'avancerais à supposer qu'il a voulu ainsi préserver la vie privée de son ami car il fournissait par ailleurs beaucoup d'informations sur ses possessions. Son personnage est d'ailleurs présenté comme un petit bourgeois que l'auteur apprécie malgré tout car il s'est illustré par ses actions passées, surtout pendant la guerre.³ Il possède un appartement à Paris et il loue pendant les vacances une maison près de Deauville. Un jour la baronne Marie-Hélène de Rothschild, propriétaire d'un haras à Meautry avec son époux Guy de Rothschild,⁴ lui rend même visite. En partant, elle aperçoit sur la cheminée les décorations que celui-ci avait obtenues pendant la guerre, dont une médaille en bronze reçue à l'occasion du premier voyage de De Gaulle en URSS en 1944 et que Paul devait à son engagement dans le régiment « Normandie-

¹ Nebo Vitebska, 1941-1944, « Normandie-Niémen, Jacques André » : http://www.pobeda.witebsk.by/sky/hero/nn_ls/andre/ (consulté le 21/05/2021).

² Nebo Vitebska, 1941-1945, « Ličnyj sostav » : http://www.pobeda.witebsk.by/sky/nn_ls/ (consulté le 21/05/2021). Mais également dans *Ouest France*, « Que sont devenus les pilotes de Normandie-Niémen disparus entre 1943 et 1945 ? », 24 août 2018 : <https://www.ouest-france.fr/culture/histoire/que-sont-devenus-les-pilotes-de-normandie-niemen-disparus-entre-1943-et-1945-5934414> (consulté le 21/05/2021).

³ Beršadskij, Rudolf, *Poltorosta stranic o Francii, Korotkie povesti i rasskazy, (Cent cinquante pages sur la France, Des histoires courtes et des nouvelles)*, Moscou, Sovetskaja Rossija, 1972. (pas de traduction en français) p. 33 : « *Ах, Польша, Польша ! Если бы ты знал, мой верный друг по фронту, насколько ты был мне милее, когда делил с нами чёрствую краюху, запивал её водой из колоды у коновязи и совершенно искренне говорил, что никогда не ел и не пил ничего вкуснее ! И одорял нас наборными разноцветными пластмассовыми мундштуками, которые с такой выдумкой и любовью вытачивал при свете бензинового светильника, сооружённого из стрелёной снарядной гильзы, – ты же вообще был самым неистощимым изобретателем и рационализатором из всех наших инженеров и техников, с налёту схватывал в технике всё новое и непременно ещё совершенствовал, что только мог. А как быстро ты усвоил наш язык ! Я помню, как ты почти уже на чистом русском звал нас всех после войны к себе в гости в Париж. Но я не могу « подгонять » тебя под этот образ, который бы мне больше импонировал. Ты живой, а не моя выдумка. И хочешь, не хочу, а я должен принимать тебя таким, как ты есть. Или отвергать. Но отвергать тебя я не желаю. С какой стати мне отдавать кому-то друга наших самых страшных лет ! »*

⁴ Banquier et aristocrate français.

Niémen ». ¹ Lorsque le voyageur et son ami se voient à Paris, Paul porte sur lui tous ses galons et médailles car une fois par un, le 5 août, tous les pilotes de son escadrille qui vivaient à Paris se réunissaient pour honorer la mémoire des défunts. ²

« C'est un jour bouleversant mais j'ai toujours répondu présent... Je suis nostalgique... Pourquoi ne me suis-je jamais senti aussi humain nulle part comme en Russie ? Si c'était une histoire rapportée, jamais je ne l'aurais crue. Je dirais : « C'est impossible » – qu'un peuple dans sa totalité se lève contre les nazis ! Que tout soit sacrifié pour la cause : l'argent, les affaires, les maisons, les vies. Mais j'ai vu ça de mes propres yeux ! Et tu sais quoi encore ? Je ne me sentais pas étranger quand j'étais chez vous. C'était bizarre, étonnant, je n'arrive toujours pas à m'expliquer ce sentiment car je me sentais en même temps Français et Russe... J'étais l'un des vôtres. » ³

Les années passées sur le front ont pour conséquence un rapprochement entre les deux peuples malgré leurs différences, ce qui rend donc les propos de Paul tout à fait crédibles. Ils sont rapportés par l'auteur afin de rappeler que le peuple soviétique a lutté sans aucune hésitation pour la libération de l'Europe. Il faut souligner que dans aucun des récits de voyages, le pacte germano-soviétique n'est abordé. On en fait abstraction et on ne se concentre que sur les batailles remportées à partir de 1941. Dans l'exemple cité, la discussion entre Paul et Rudolf est conviviale et se déroule dans un cadre privé. On peut comprendre que ces deux anciens combattants qui se sont connus au front ne souhaitent retenir que les meilleurs moments.

Dans les textes des auteurs-voyageurs, le régiment du « Normandie-Niémen » apparaît comme la preuve d'une alliance réussie entre la France et l'URSS. Une coalition victorieuse qui mérite toutes les louanges qui lui ont été adressées. Il s'agit véritablement du point culminant de leur histoire commune et donc d'un élément significatif figurant dans la plupart des récits de voyages d'après-guerre. Dans la sous-partie suivante, nous nous pencherons sur les textes rédigés sur la ville de Paris un an après la grande victoire.

¹ Ibid., p. 41 : « Уже заканчивая визит, баронесса увидела на подзеркальнике над камином большую бронзовую медаль – Поль возит её с собой всюду, – выбитую по случаю первого приезда де Голля в СССР в 1944 году, в честь совместной советско-французской борьбы с немецким фашизмом. Поль был отмечен этой медалью в числе весьма немногих, как ветеран полка « Normandie-Неман ». »

² Ibid., p. 53 : « А я каждый год пятого августа так выряжаюсь. Помнишь Франсуа из моей эскадрильи? Ну, которого боиши на глазах у нас сбили над своим расположением? Он на « Яке » летал. Так это было, день в день, пятого августа. И он свалился на них вместе со своей машиной, а мы руки себе кусали и ничего не могли сделать, когда его « ЯК » врезался в землю и взорвался. »

³ Ibid., p. 53 : « И хотя это грустный день, я не пропустил его ни разу... Вспоминаешь то время... Вот, объясни мне, почему чёрт возьми, я никогда не чувствовал себя человеком, как в России ? Если бы мне рассказывали, я бы не поверил, сказал бы : « Это невозможно! » – чтобы весь народ, до одного человека, вот так, как вы, встал против фашистов! Чтоб ничего для этого не жалели : ни денег, ни вещей, ни дома своего, ни жизни – ничего! Но я же это видел своими глазами! И знаешь, что ещё? Я тоже чувствовал себя тогда вашим. Это было странно, удивительно, я до сих пор не могу этого понять, но я как-то одновременно чувствовал себя у вас и французом, и вашим... »

1.3 « Paris sera toujours Paris »

Au printemps 1946, Jurij Žukov fait un voyage à Paris et partage ses impressions sur la ville dans un récit de 40 pages intitulé *Na zapade posle vojny*,¹ qui sera publié deux ans plus tard. Comme le titre et l'année de publication le suggèrent, le thème de la guerre y occupe une place centrale. La table des matières vient confirmer cet a priori. En effet, les titres des chapitres sont les suivants : *Sous les toits de Paris (Le premier printemps d'après-guerre)*,² *Les réflexions le jour de la victoire*,³ *Deux batailles*,⁴ *Dans une campagne française*.⁵ Dès le début de son texte, l'auteur tente de renouer avec le passé. Il cite un passage de l'ouvrage *Mon Paris* d'Ilya Ehrenbourg analysé dans la partie IV, afin de montrer qu'en dépit de la guerre la ville et ses habitants n'ont pas été profondément altérés.

« Un jour Ilya Ehrenbourg a dit : « Il y a autant de Paris que de Parisiens – chacun voit cette ville différemment. » Une multitude infinie de caractères et de tempéraments est le propre de toute grande ville, mais ici, à Paris, ce n'est pas une particularité privée mais un trait caractéristique. Les Parisiens se ressemblent et on peut les reconnaître dans n'importe quelle foule. Mais paradoxalement, il n'y a pas plus différents que deux Parisiens marchant côte à côte. Même les façons de parler divergent d'un quartier à l'autre. Un Français en écoutant les passants peut identifier que : « celui-ci habite à Belleville », « et celle-là vit à Montmartre ». Chacun a ses habitudes, ses goûts, ses humeurs. Le premier adore la tour Eiffel, le deuxième la hait et ne la voit que comme preuve par excellence de la pénurie du talent. »⁶

L'individualisme des Français est ici mis en exergue. D'après l'auteur, les Allemands considéraient que ce trait de caractère du peuple français allait faciliter leur victoire. Cependant, Žukov montre qu'ils se sont trompés.

« Mais les Allemands ont commis une grave erreur : ils ont sous-estimé l'engagement des gens simples – leur attachement à la patrie et la haine pour l'ennemi ; ils ont oublié Valmy et la Commune de Paris ; ils ont oublié que le danger ne divisait pas mais au contraire rassemblait les gens courageux. Il y avait bien sûr des traîtres – les personnes prêtes à vendre leur âme aux occupants pour sauver leur peau. Ces gens étaient déjà infidèles à la France avant les premiers coups de feu, pendant les accords de Munich. L'occupation a seulement aiguë cette séparation déjà existante : les Français honnêtes ont pris les armes,

¹ *En Occident après la guerre*.

² « Под крышами Парижа (Первая послевоенная весна) », р. 164-176.

³ « Раздумья в день победы », р. 176-183.

⁴ « Две битвы », р. 183-195.

⁵ « Во французской деревне », р. 195-202.

⁶ Žukov, Jurij, *Na Zapade posle vojny*, (*En Occident après la guerre*), Moscou, Sovetskij pisatel', 1948. (pas de traduction en français) р. 162 : « Илья Эренбург однажды сказал : « Парижей не меньше, чем парижан – каждый видит этот город по-своему. » Бесконечное разнообразие характеров и темпераментов присуще каждому большому городу, но здесь, в Париже, оно – не частная подробность, а отличительная черта. Парижане похожи друг на друга, и их узнаешь в любой толпе. И в то же время нет на свете более разных людей, чем два парижанина, идущих рядом. Даже разговаривают в разных кварталах по-разному. Прислушавшись к болтовне прохожих, француз скажет : « этот из Бельвиля », « а эта с Монмартра ». У каждого свои привычки, свои вкусы, свои настроения. Один обожает башню Эйфеля, другой её презирает, как эталон бездарности. »

les gens malhonnêtes, qui n'ont plus le droit de se revendiquer Français, se sont mis au service des Allemands. »¹

La guerre a révélé les nuances du caractère du peuple français. Les événements récents les ont endurcis et de plus ils ont conservé des valeurs intactes – leur mode de vie. Nous pouvons ainsi relever dans l'extrait ci-dessous des attributs qui avaient été déjà mentionnés par les voyageurs soviétiques avant la Seconde Guerre mondiale.

« Ils sont toujours aussi joyeux, voire frivoles – à Paris les gens sourient même quand ils veulent pleurer ; ils demeurent toujours aussi indiscrets et désinvoltes, ils adorent les débats et les disputes ; même quand le Parisien est pressé, il va s'arrêter au coin de la rue pour écouter deux musiciens jouer de l'accordéon et une femme chanter une chanson, la foule va aussitôt se former autour d'eux, les gens vont acheter les partitions pour pouvoir chanter tous ensemble. »²

Žukov souligne que la population s'attache à montrer que la vie parisienne n'a pas été profondément bouleversée par la guerre. Il relève la témérité des Français qui mènent en dépit de tout le même train de vie que pendant les années 1920 et 1930, et emploie pour souligner cet état de fait à plusieurs reprises les comparatifs et adverbes de temps : « *comme avant* »,³ « *encore* »,⁴ et « *toujours* ». ⁵

« Paris sera toujours Paris. C'est difficile de vivre avec les rations de pain qui diminuent. On se lasse vite des terribles cohues et bousculades dans le métro. La spéculation sauvage bat son plein. Pourtant les Parisiens fêtent joyeusement l'arrivée du printemps, le premier printemps d'après-guerre. Les amoureux se promènent en s'enlaçant sur les berges ombragées de la Seine. [...] Les femmes souriantes surveillent leurs gamins qui lancent les voiliers en papier dans l'eau. Les vieilles dames aux joues roses et avec des chapeaux dernier cri font la sieste sur les chaises pliantes, sans lâcher leurs tricots. De braves policiers vêtus d'uniformes et casquettes bleus, gérant la circulation dans les carrefours encombrés, regardent les conducteurs avec des sourires de complaisance – pour un tel printemps, monsieur, on peut leur pardonner beaucoup de choses ! »⁶

¹ Ibid., p. 162-163 : « *Но немцы допустили грубейший просчёт : они недооценивали силу простых людей Франции – силу их любви к родине и силу ненависти к врагу ; они забыли о Вальми, забыли о Парижской коммуне ; они забыли, что опасность не разъединяет, а сплачивает мужественных людей. Конечно, и во Франции нашлись свои квислинги – люди, готовые продать ради спасения своей шкуры. Эти люди начали изменять Франции ещё до первых выстрелов, в дни Мюнхена. Но оккупация лишь резко обозначила размежевание : честные французы взяли за оружие, бесчестные люди, утратившие право называть себя французами, пошли в услужение к немцам. »*

² Ibid., p. 163 : « *Они всё так же веселы, может быть, даже легкомысленны – в Париже улыбаются даже тогда, когда хочется плакать ; они по-прежнему шумливы, темпераментны, обожают споры и диспуты ; как бы ни спешил парижанин, он обязательно остановится на углу, где двое играют на аккордеоне, а девушка поёт новую песенку, и вокруг них сразу образуется толпа, люди купят ноты и станут подтягивать. »*

³ Ibid., p. 163 : « *всё так же* ».

⁴ Ibid., p. 163 : « *по-прежнему* ».

⁵ Ibid., p. 164 : « *всегда* ».

⁶ Ibid., p. 164 : « *Париж всегда остаётся Парижем, – трудно жить на урезанном хлебном пайке, надоедают страшная давка и толчея в метро, удручает дикий разгул спекуляции, а всё-таки парижане весело и экспансивно встречают весну, первую послевоенную весну 1946 года. По тенистым набережным Сены бродят в обнимку влюблённые, [...] ; матери с улыбками следят за ребятами, пускающими парусные кораблики в бассейнах фонтанов, дремлют, сидя на переносных стульчиках, напудренные*

L'auteur s'abstient de rappeler la collaboration de la police et de la gendarmerie françaises avec le Troisième Reich sous l'Occupation. L'extrait cité ci-dessus commence par la phrase « *Paris sera toujours Paris* » mais ce n'est qu'à la fin du texte de voyage de Žukov que nous comprenons l'origine de cette affirmation. Notre auteur rencontre Louis Aragon (1897-1982) qui lui raconte un exemple de résistance française. Un chanteur français connu a refusé de chanter pour les Allemands pendant la guerre en dépit des menaces. Le voyageur rappelle que Louis Aragon a lui aussi été un résistant. Il a créé pendant la guerre le Comité national des Écrivains (1941)¹ qui avait pour but de publier des textes littéraires sur la résistance. Dans le récit d'Aragon, le nom du chanteur n'est pas donné mais le texte laisse supposer que c'était Maurice Chevalier (1888-1972). « Paris sera toujours Paris » qui est une chanson de son répertoire : « *Paris sera toujours Paris/La plus belle ville du monde/Malgré l'obscurité profonde/Son éclat ne peut être assombri/Paris sera toujours Paris/Plus on réduit son éclairage/Plus on voit briller son courage/Plus on voit briller son esprit/Paris sera toujours Paris* ». ²

« Lorsque la guerre a commencé, ça ne lui a pas du tout plu : ça tire, ça bombarde, c'est bruyant, il faut se mettre à l'abri. Il était habitué à chanter des chansons d'amour et vivre sans se soucier de rien. Puis, les Allemands sont arrivés en France et Pétain a dit : « Nous allons faire la paix et tout sera comme avant ». Notre chanteur a bien aimé entendre cela. Il a cru que le malheureux incident était réglé et qu'il allait retrouver sa vie insouciante sur les grands boulevards. Il a même donné son accord pour chanter « Paris sera toujours Paris » à la radio. Mais Paris ne pouvait pas et ne voulait pas vivre sous l'occupation allemande comme si de rien n'était. Il voulait se défendre. Le chanteur a alors compris que toutes ses chansons sonnaient faux donc il s'est tu. Les Allemands se sont agités : « Comment ça, il ne veut pas chanter ? » Ce chanteur est l'une des curiosités de Paris ! Il est trop populaire pour que les gens ne se rendent pas compte de son absence sur scène. Une visite lui a été rendue et on lui a dit : « Nous savons que votre femme est juive. Si vous acceptez de chanter comme avant, elle n'aura rien, on lui donnera le titre d'aryenne d'honneur. Rappelez-vous de cela. » Ce n'était pas une promesse mais une mise en garde. Le chanteur l'a compris et il a caché sa femme chez des amis avant de refuser. Ce n'est pas l'acte de résistance le plus héroïque mais chacun fait son possible. »³

розовощёкие старухи в модных шляпах, с вязанием в руках. И brave полицейские в кокетливых синих мундирчиках и каскетках, дирижируя движением на бойких перекрётках, глядят на лихих шофёров со снисходительными улыбками – ради такой весны, мсье, можно им многое простить! »

¹ Ibid., p. 186 : « Тот же Арагон сумел очень быстро овладеть техникой нелегальной работы и показал себя прекрасным организатором-подпольщиком. Рядом с Национальным комитетом писателей, в котором он работал, действовали подпольные организации учителей, шахтёров, студентов, металлистов, юристов, врачей, художников. »

² Pour écouter la chanson, suivez ce lien :

https://www.youtube.com/watch?v=GvGmxNmX4AA&ab_channel=MauriceChevalierMauriceChevalier (consulté le 25/05/2021).

³ Žukov, Jurij, *Na Zapade posle vojny, (En Occident après la guerre)*, Moscou, Sovetskij pisatel', 1948. (pas de traduction en français) p. 185 : « Когда началась война, это ему очень не понравилось : стреляют, бомбят, шумно, надо прятаться в убежище. А он привык петь только о любви и жить без всяких забот. Потом вдруг пришли немцы, и Петен сказал : « Сейчас мы помиримся, и опять всё будет хорошо ». Это нашему певцу понравилось. Ему показалось, что неприятный инцидент исчерпан и беззаботная жизнь на Больших

La compagne de ce chanteur était Raïssa Beloff (1915-2015), qui fit carrière sous le pseudonyme de Nita Raya, une chanteuse, actrice et danseuse française, d'origine juive roumaine. Leurs autobiographies corroborent les faits décrits dans le récit de voyage. De plus, les vers de la chanson que cite ensuite l'auteur correspondent à la traduction de « l'Amour est passé près de vous » interprétée pour la première fois en avril 1936 par Maurice Chevalier dans le film *Le Vagabond bien-aimé*.¹

« L'amour est passé près de vous
Un soir dans la rue n'importe où
Mais vous n'avez pas su le voir en chemin
L'amour est un dieu si malin
Prenez bien garde une autre fois
Ne soyez pas si maladroits
Sachez le comprendre et le garder toujours
Si vous voyez passer l'amour. »²

On pourrait se demander pourquoi Žukov cite cette chanson dans un texte décrivant le Paris d'après-guerre. Il se trouve en fait que le réalisateur du film dans lequel Chevalier a interprété cet extrait – Curtis Bernhardt (1899-1981), est né dans une famille juive en Allemagne, et a dû quitter son pays en 1933.³ L'auteur montre ainsi qu'un chanteur français de variété s'est engagé dans la résistance et son nom à ce titre mérite d'être mentionné dans un texte soviétique.

Pour souligner le caractère normal de la vie parisienne Žukov décrit les rues parisiennes avec les galeries Lafayette et d'autres grands magasins. Comme les voyageurs d'avant la Seconde Guerre mondiale, il renvoie à l'œuvre d'Émile Zola. Seulement le livre qu'il choisit est différent – il s'agit d'*Au Bonheur des Dames* (1883),⁴ tandis que le livre le plus cité dans l'Entre-deux-guerres était plutôt *Le ventre de Paris* (1873). Comme dans le roman de Zola,

бульварах начнётся снова. Он даже согласился выступить по радио со своей знаменитой песенкой « Париж остаётся Парижем ». Но Париж не мог и не хотел оставаться при немцах старым добрым Парижем. Он хотел стрелять в немцев. И певец вдруг понял, что все его песни звучат фальшиво. Тогда он замолчал. Немцы всполошились : как так ? Ведь этот певец – одна из парижских достопримечательностей! Он слишком популярен, чтобы народ не заметил его отсутствия на сцене. К нему пришли и сказали : « Мы знаем, что ваша жена еврейка. Если вы будете выступать по-прежнему, – с ней, ничего не случится, мы выдадим ей диплом почётной арийки. Запомните! » Это был не только посул. Это была угроза. Певец понял. Он спрятал свою жену у друзей, а петь на сцене отказался. Конечно, это был не такой уж героический акт сопротивления. Но каждый делает то, что ему по силам. »

¹ Un film britannique réalisé par Curtis Bernhardt (1899-1981).

² Op. cit., p. 185-186 : « Амур пробежал мимо вас/Вечером, не помню, на какой улице,/Но вы не заметили его на дороге./Ведь это самый лукавый из богов./Смотрите, берегитесь, в другой раз/Нельзя быть такой неловкой./Ведь надо ловить хранить./Любовь, когда она встречается вам! »

³ Pour plus d'informations sur sa biographie et son œuvre, suivez ce lien :

http://www.cinememorial.com/acteur_Curtis_Bernhardt__1613.html (consulté le 25/05/2021).

⁴ Zola, Émile, *Au Bonheur des Dames*, Paris, Georges Charpentier, 1883.

Žukov attire l'attention des lecteurs sur l'abondance d'objets exposés dans les vitrines des galeries, et en conséquence, la disparition des petits commerces.

« Les Provinciaux sont stupéfiés par les affiches : « 100 milles chemises », « Les meilleures chaussures du monde ». Un franciscain joufflu, couvert d'une soutane roussie, marche lentement sur le trottoir et diffuse l'encens pour purifier les lieux, [...]. Une dame aux cheveux mauves promène son caniche. Le fleuriste vend des bouquets de lilas, de roses et de muguets. L'or falsifié et les diamants contrefaits scintillent dans les vitrines des joailliers. »¹

Il semble bien que les premières pages du récit de Žukov sont construites comme une vaste antiphrase qui ne se révèle qu'à la fin de ce passage. L'or et les diamants faux signalent ici le leurre d'une vie ordinaire. Lorsque le franciscain effectue le rituel d'une cérémonie d'adieu, la mort n'est pas directement évoquée mais bien sous-entendue. Ainsi, les chemises et les chaussures citées au début peuvent suggérer en réalité les défunts. Cette partie du texte rappelle le début d'un poème d'Ossip Mandelstam² (1891-1938) écrit en 1915 et intitulé « l'Abbé ».

« Ô abbé de Zola, Flaubert,
Compagnon d'éternel roman,
Avec un chapeau à bord rond
Et soutane au soleil roussie...
Près de nous il repasse encore,
Traînant dans la brume à midi
Les restes du pouvoir de Rome,
Dans les épis de seigle mûr. »³

La référence implicite à Mandelstam prouve que Žukov se place dans une continuité poétique. Chez lui, la volonté de préserver l'image de Paris, ville joyeuse est dominante mais malgré de véritables efforts pour sauver les apparences, son projet échoue après quelques jours passés dans la capitale française.

« Il y a quelque chose de terrifiant et de surprenant dans l'apparence de la France et de Paris contemporains. Au début, vous ne le saisissez pas car les Français n'aiment pas se plaindre et étaler leurs problèmes au grand jour. Vos yeux se reposent : vous ne voyez aucun signe de destruction nulle part. Les petits jardins touffus verdoyants, les minuscules champs et vignobles, semblent tout à fait épanouis. Les rivières bleues serpentent, et les lignes d'autoroute de couleur gris foncé appellent au voyage. Les villes à première vue

¹ Žukov, Jurij, *Na Zapade posle vojny, (En Occident après la guerre)*, Moscou, Sovetskij pisatel', 1948. (pas de traduction en français) p. 164 : « Ошеломляют провинциала вывески : « 100 тысяч рубашек », « Лучшие в мире ботинки ». Медленно шествует по тротуару, распространяя аромат дорогих духов, толстый монах-францисканец в рыжей сутане, [...]. Дама с крашенными в лиловый цвет волосами ведёт на прогулку пуделя. Цветочный киоск завален охапками сирени, роз, пучками ландышей. В окнах ювелиров ослепительно сияют поддельное золото и фальшивые бриллианты. »

² Grand poète et essayiste russe, mort dans le goulag en 1938. Pour consulter sa biographie, suivez ce lien : <https://www.culture.ru/persons/9327/osip-mandelshtam> (consulté le 25/05/2021)

³ Mandelstam, Ossip, *La Pierre*, Belval, Les éditions Circé, 2000. p. 137. p. 136 pour la version en russe : « « О, спутник вечного романа,/Аббат Флобера и Золя –/От зноя рыжая сутана/И шляпы круглые поля. Он все еще проходит мимо,/В тумане полдня, вдоль межи,/Влача остаток власти Рима/Среди колосьев спелой ржи. »

agréables avec des toits typiques en tuiles augurent un accueil chaleureux et une conversation captivante avec leurs habitants. Mais quand on regarde de plus près, on voit que tout est empreint d'absence de vie et d'épuisement. Il n'y a pas de voitures sur la route et les bateaux passent très rarement. Les villes sont usées, effilochées, leurs habitants sont amaigris, pâles et malades. »¹

Nous trouvons enfin un témoignage rendant compte des conséquences de la guerre en France. Mais étrangement, les Allemands ne sont pas les seuls coupables désignés. Žukov dénonce également le comportement dominateur et colonialiste des Anglo-Saxons. Ils étaient les Alliés de la France pendant la guerre, mais se comportent maintenant comme de véritables occupants.

« Les représentants des entreprises américaines, des monopoles, des journaux, des sociétés de cinéma, des agences télégraphiques et toutes sortes de commis voyageurs affluent à Paris depuis l'autre côté de l'océan, vantant le « mode de vie américain » sous toutes ses formes. En effet, il semblait qu'une foire sans précédent était en cours ici à Paris : on vendait des idées stupides d'outre-mer, et on espérait acheter la France. Le rôle disgracieux de commis voyageurs qui vendaient des nouvelles marchandises emportées d'outre-mer a été assumé de bon gré par certains Français – qui, pour la plupart étaient les mêmes qui, à l'époque de Munich, glorifiaient les marchandises allemandes, mais qui, pendant la guerre, ont fui de l'autre côté de l'océan et ont passé toutes ces années en Amérique. »²

Nous nous devons de rappeler qu'en décembre 1945 les États-Unis prêtèrent 550 millions de dollars à la France et que les accords Blum-Byrnes lui apportèrent 650 millions de plus en annulant dans le même temps les dettes antérieures contractées sous le régime du prêt-bail. En réalité, cet argent ne suffisait pas à assurer le plan de redressement de la France et les contraintes étaient nombreuses. Par exemple, l'industrie cinématographique française, la presse, les commerces et bien d'autres domaines furent fragilisés sous la domination américaine exigée en contrepartie des crédits accordés.³ Et ce fut précisément durant la dernière phase des négociations avant la signature des accords Blum-Byrnes, le 28 mai 1946, que cet

¹ Žukov, Jurij, *Na Zapade posle vojny, (En Occident après la guerre)*, Moscou, Sovetskij pisatel', 1948. (pas de traduction en français) p. 183-184 : « *Есть страшная и поразительная черта в сегодняшнем облике Франции, Парижа. Сначала вы не замечаете её - французы не любят жаловаться и выставлять свои беды напоказ. Ваш взор отдыхает : нигде не видно разрушений. Весело зеленеют маленькие кудрявые сады и совсем крохотные поля и виноградники. Прихотливо вьются голубые реки, и чистенькие тёмно-серые ленты автострад зовут путешествовать. Уютные городки с черепичными крышами как будто сулят вам радушный приём и занимательную беседу с их обитателями. Но вот взглядываешься повнимательнее и видишь, что на всём лежит печать странной безжизненности, истощения. Не видно машин на дорогах, редко-редко увидишь дымок парохода на реке ; обветшали, обтрепались города, и сами жители их исхудали, побледнели, нажили болезни. »*

² Ibid., p. 167 : « *В Париж хлынули из-за океана представители американских фирм, монополий, газет, кинокомпаний, телеграфных агентств, разного рода политических коммивояжеров, на все лады расхваливавших « американский образ жизни ». Действительно, было похоже на то, что здесь, в Париже, затевалась небывалая ярмарка, где объектом сбыта были немудрящие заморские идейки, а объектом купли была сама Франция. Неприглядную роль коммивояжёров нового заморского товара охотно брали на себя и некоторые французы – преимущественно те же, что во времена Мюнхена славили немецкий товар, а во время войны убралась за океан и отсиживались все эти годы в Америке. »*

³ Wall, Irwin, « Les accords Blum-Byrnes. La modernisation de la France et la guerre froide », *Vingtième Siècle, revue d'histoire*, n°13, janvier-mars 1987, p. 45-46.

assujettissement grandissant rencontra l'opposition de manifestations massives à Paris. Pour Žukov, ce sont les ouvriers qui avaient été les gardiens de la Résistance et qui donc s'organisaient désormais en réaction à l'impérialisme américain.

« Je n'oublierai pas les grandes réunions enthousiastes à la française, qui se tenaient à la périphérie de la ville. Je n'oublierai pas la fureur avec laquelle les ouvriers encore adolescents, des garçons maigres et bronzés en blouse bleue, les manches retroussées jusqu'aux coudes pointus, arrachaient les affiches nazies des murs, barraient leurs slogans à la craie, pour écrire leurs propres messages à la place, [...] »¹

D'après David Caute (1936-), le Parti communiste français connaît alors une croissance maximum, avec des communistes ministres du gouvernement entre les années 1944 et 1947.² Ainsi, lorsque Žukov se trouve à Paris en 1946, il se sent particulièrement épaulé par les camarades français.

« Le secrétaire de la fédération des communistes du département de la Seine m'a montré une pile de papiers griffonnés au crayon. C'étaient les feuilles d'émargement pour les dons à la caisse électorale des communistes. Ces derniers, contrairement aux partis bourgeois généreusement financés par leurs riches mécènes, n'ont pas et ne peuvent pas avoir de capital. Ils sont soutenus par les travailleurs ordinaires. Chacun a donné ce qu'il pouvait – l'un quelques francs, l'autre quelques centaines de francs, certains y ont laissés toutes leurs économies. Mais ils ont tous écrit des messages émouvants : « Pour la victoire du parti et contre le marché noir », « Pour une politique forte au service du peuple », « Pour le triomphe de notre parti », « Pour en finir avec la réaction ». L'argent était rassemblé auprès des ouvriers, des petits commerçants, des étudiants, des concierges, des serveurs de cafés. Plusieurs millions de francs ont été collectés de cette manière. »³

Cette rencontre se passe avant les manifestations du 1 mai et des 11 et 12 mai 1946. Notre auteur s'y prépare avec ses confrères et s'informe ainsi sur les aléas logistiques.

« Plusieurs jours avant la manifestation, les jeunes apprennent de nouvelles chansons, les peintres dessinent des affiches, des caricatures et des masques amusants, les couturières cousent des costumes hétéroclites en papier et les fanfares jouent de la trompette. Mais cette fois-ci, tout est plus sobre que d'habitude : la classe ouvrière de Paris ne descendra pas dans la rue pour se réjouir simplement du printemps à l'occasion de la journée du

¹ Žukov, Jurij, *Na Zapade posle vojny, (En Occident après la guerre)*, Moscou, Sovetskij pisatel', 1948. (pas de traduction en français) p. 170 : « Не забыть взволнованных, экспансивных, по-французски ярких собраний на окраинах города, не забыть, с какой яростью рабочие-подростки, худые, загорелые ребята в синих блузах с рукавами, закатанными до острых локтей, сдирали со стен фашистские плакаты, перечёркивали их мелом, писали поперёк свои лозунги, [...] »

² Caute, David, *Le communisme et les intellectuels français (1914-1966)*, Paris, Gallimard, 1967. p. 11.

³ Op. cit., p. 170 : « Секретарь федерации коммунистов департамента Сены показал мне в эти дни кипу захватанных пальцами, исписанных карандашами листков – то были подписные листы по сбору пожертвований в избирательный фонд коммунистической партии – ведь коммунисты, в отличие от буржуазных партий, щедро финансирующихся их богатыми покровителями, не располагают и не могут располагать капиталами. Их поддерживает простой рабочий люд. Каждый жертвовал, сколько мог : один – несколько франков, другой – несколько сот ; некоторые отдавали целиком все свои сбережения. И всюду – трогательные приписки : « Для победы партии и против чёрного рынка », « За сильную политику на службу народу », « Ради триумфа нашей партии », « Чтобы свалить реакцию ». Деньги вносили рабочие, мелкие торговцы, студенты, консьержки, гарсоны из кафе. Так было собрано несколько миллионов франков. »

muguet, la fleur traditionnelle du mois de mai. Elle marchera vers la place de la Bastille pour rivaliser une fois de plus avec la réaction. »¹

Dans l'imaginaire de l'auteur cette marche devait confirmer la victoire de la Résistance sur le régime de Vichy, et c'est donc pour cela que les événements festifs furent particulièrement grandioses cette année-là. Tout le début du mois de mai on célébrait à Paris le triomphe sur l'Allemagne nazie. Le texte de Žukov comporte quelques précisions purement techniques qui permettent de se rendre compte de l'ampleur de la fête.

« Malgré la pénurie aiguë d'électricité, le ministère de la production a autorisé, à titre exceptionnel, l'illumination des plus beaux bâtiments de la ville. Un spectacle de Grandes Eaux Musicales est prévu à Versailles. Pour cette occasion les fontaines seront allumées pendant une heure et demie. La garnison a déjà envoyé ses orchestres sur place. Un feu d'artifice éblouissant préparé scrupuleusement par les pyrotechniciens devrait s'illuminer dans le ciel près du pont d'Arcole. »²

Attiré par ces différentes manifestations, Žukov décide d'y assister comme membre à part entière en se fondant dans la foule parisienne. Pour cela, il suit l'itinéraire conseillé par ses amis communistes.³ Il va d'abord devant le palais de Chaillot qui se trouve en face de la tour Eiffel, puis il se rend sur les places de la Bastille et de la Nation, et enfin il passe dans le quartier de Montmartre. C'est grâce à la description de son parcours en ce jour festif que les lecteurs soviétiques redécouvrent les lieux qui avaient quittés les récits de voyages durant les années de la guerre. La transition choisie par l'auteur pour marquer le retour des lieux culturels dans les textes sur Paris et la France est symbolique, car il la situe le jour de la première commémoration de la fin de la Seconde Guerre mondiale. En définitive, Žukov est déçu par tous les spectacles et par l'ambiance en général. Il ne retrouve pas en France la même joie que procure en URSS le jour de la victoire. Le peuple français, bien que fier du dénouement atteint au terme des multiples batailles et négociations, reste à cette époque profondément choqué et traumatisé par la guerre. Le jour de la victoire est donc aussi un jour de réflexions sur le conflit militaire et moral, ainsi que sur les dégâts et pertes qu'il a causés.

¹ Ibid., p. 171 : « Заранее, за много дней до демонстрации, молодёжь разучивает новые песенки, художники мастерят забавные плакаты, карикатуры, маски, швеи шьют из бумаги пёстрые костюмы, оркестры трубят марши. Но на этот раз всё было строже, чем обычно, – трудовой Париж выходил на улицы не ради того, чтобы попросту порадоваться весне в День Ландыша – традиционного майского цветка. Он шёл к площади Бастилии, чтобы ещё раз помериться силами с реакцией. »

² Ibid., p. 177 : « Невзирая на острый недостаток электроэнергии, министерство производства разрешило, в виде исключения, иллюминировать наиболее красивые здания города. В Версале должны были на целых полтора часа пустить в ход знаменитые фонтаны. Гарнизон высылал на площади свои оркестры. Пиротехники готовили у моста д'Арколь ослепительный фейерверк. »

³ Ibid., p. 177 : « Мне посоветовали обязательно побывать у знаменитого дворца Шайо, который стоит над Сенной, как раз напротив Эйфелевой башни, замыкая одну из замечательных архитектурных перспектив Парижа, затем съездить в район площадей Бастилии и Насьон, где всегда веселился рабочий Париж, и конечно же заглянуть на Монмартр. »

Le thème de la guerre ne disparaît pas rapidement des pages des récits de voyages soviétiques. Il devient au fil du temps le sujet de prédilection des auteurs discutant avec leurs connaissances françaises et il influence même le choix des destinations. Il sert aussi de lien stable pour une reconnaissance mutuelle et amène à des discussions philosophiques sur la valeur de la vie humaine et le destin de l'humanité. Dans la sous-partie suivante, je mettrai ainsi en valeur les éléments qui m'ont semblés les plus révélateurs dans les textes du corpus rédigés à partir de la fin des années 1950 et jusqu'au dernier récit de voyage soviétique sur la France.

1.4 La dimension mémorielle dans le récit de voyage soviétique

Dans cette sous-partie je m'intéresse à la dimension mémorielle dans le récit de voyage soviétique de l'après Seconde Guerre mondiale. La première observation concerne l'itinéraire des voyages. Ce point sera plus longuement développé dans le chapitre suivant mais il faut souligner dès maintenant que les régions de France les plus touchées par la guerre seront encore visitées par les voyageurs soviétiques longtemps après la fin des combats armés. Nous pouvons donc en retenir que durant cette période le choix des espaces touristiques intègre une volonté de rendre hommage aux héros de la guerre. J'ai relevé trois régions qui sont les plus citées par les auteurs-voyageurs en relation avec la guerre : les Alpes – grand foyer de la Résistance, la Normandie – terres et plages du Débarquement, et l'Alsace-Lorraine – territoires annexés par les nazis. C'est aussi dans cet ordre géographique que j'exposerai les éléments importants retenus, un ordre qui se trouvera aussi correspondre à la chronologie des textes que je m'appête à exploiter.

Chaque découverte d'un nouveau lieu s'accompagne d'un rappel des années de guerre. Par exemple, Lev Nikouline visite les Alpes et se souvient que c'est ici même que se cachaient les héros de la Résistance.

« Nous nous approchons des Alpes. De douces silhouettes de montagnes, des vallées verdoyantes, des vignobles sur les flancs des montagnes, les centres historiques des petites villes avec des monuments représentant la République, mais plus souvent un obélisque avec les noms des habitants tombés pendant la Première et la Seconde guerres mondiales. Ici, dans les montagnes, se cachaient les partisans et les héros de la Résistance. Les batailles sanglantes contre les envahisseurs nazis se sont tenues dans les Alpes jusqu'à la victoire finale. Le siège de la Gestapo se trouvait à Grenoble. Un assaut des chasseurs-parachutistes était organisé par les SS dans les montagnes près du massif du Vercors. Les troupes de la Résistance locale ont fait preuve d'un courage exemplaire et ne se sont pas rendus à l'ennemi vivants. Plus de deux milles héros sont morts à l'issue de cette bataille. Chaque année les Grenoblois patriotes, anciens membres de la Résistance, se rendent à Gresse pour leur rendre hommage. »¹

La Seconde Guerre mondiale est un sujet transversal dans les récits de voyages soviétiques. Elle sert d'accroche pour commencer une discussion avec les inconnus. Lev Nikouline explique

¹ Nikouline, Lev, « Vo Francii » (1960), (« En France » (1960)), *Ljudi i stranstvija : vospominanija i vstreči*, (*Les gens et les voyages : les souvenirs et les rencontres*), Moscou, Sovetskij pisatel', 1962. (pas de traduction en français) p. 478-479 : « Мы приближаемся к Альпам. Мягкие очертания гор, зелёные долины, виноградники на горных склонах, небольшие города с маленькими центральными площадями, на которых стоят монументы, изображающие республику, но чаще всего обелиск, на котором начертаны имена жителей города, павших в годы первой и второй мировых войн. Здесь, в горах, скрывались партизаны, герои Сопротивления. В Альпах не прекращались кровавые схватки с гитлеровскими оккупантами. В Grenoble был штаб гестапо. Гестапо организовало на планерах парашютный десант эсэсовцев в горах близ местности Веркор. Партизаны оказали героическое сопротивление, не сдавались живыми ; в этой битве погибло более двух тысяч героев. Каждый год сюда, чтобы почтить память погибших, приходят жители Гренобля, патриоты – бывшие участники Сопротивления. »

notamment qu'à Lyon il est de coutume de parler de la Résistance. Les lieux autrefois occupés où se déroulaient les actes d'agression font désormais partie de l'itinéraire des visites touristiques guidées.

« Toute conversation commence généralement par des souvenirs du passé récent, de l'occupation de Lyon par les nazis. On montre les petits cafés où se retrouvaient les héros de la Résistance, dont beaucoup sont morts de la main des bourreaux ou se sont suicidés dans les cellules de la Gestapo.

Près de la gare, on m'a montré la rue où se trouvait la Gestapo et on m'a dit :

- Les cris des malheureux qui avaient été torturés la nuit pouvaient être entendus ici, la nuit, à cinq cents mètres de là. Imaginez ce que nous ressentions !

Une femme âgée m'a raconté un épisode abasourdissant. Après que le traître Philippe Henriot, qui s'était prononcé à la radio en faveur d'Hitler, a été assassiné dans un hôtel parisien, la Gestapo a organisé des appels écrits de la population exprimant son regret et son indignation à propos de son meurtre. À Lyon, comme dans d'autres villes, des hommes de la Gestapo et des traîtres de la milice Darnand ont tenu une table à l'extérieur, en invitant les passants à signer ce document honteux. Les plus anxieux ont apposé leurs signatures, mais deux jeunes hommes ont eu le courage de refuser. Alors ils ont été littéralement torturés par les SS français sous les yeux du peuple. On les a obligés à se mettre à genoux devant la table où reposait l'appel, et ils ont été vidés de leur sang. Leurs cadavres sont restés sur le trottoir jusqu'à la nuit tombée pour intimider les Lyonnais. »¹

Le récit de voyage de Nikouline relie les événements tragiques de la guerre à quelque chose qui est devenu ordinaire et banal parce que n'importe quel touriste peut entrer dans les lieux de mémoire. C'est un fait selon lui regrettable, mais il est bien heureux de pouvoir lui aussi découvrir ces espaces témoins des souffrances. Il glorifie la Résistance française tout au long de son texte et développe une réflexion sur la paix durable. Bien évidemment, celle-ci sera d'après lui impossible à établir sans la participation de l'URSS. Mais il faut reconnaître que Nikouline exprime cette idée, partagée par une majorité des Soviétiques, de manière beaucoup plus subtile que les autres auteurs du corpus.

« Pour éviter un tel désastre, il est nécessaire d'instaurer une amitié et une paix durables entre tous les peuples du monde. Cette sentence est irrévocable et nous nous félicitons de cette conquête pacifique. [...] Tout peut être restauré par le travail de l'homme, même un monument ancien comme la cathédrale de Reims. Nous pouvons planter de nouvelles

¹ Ibid., p. 477 : « Обычно разговор начинается с воспоминаний о недавнем прошлом, об оккупации Лиона нацистами. Показывают маленькие кафе, где встречались герои Сопротивления, многие из которых погибли от рук палачей или покончили с собой в застенках гестапо.

Вблизи вокзала мне показали улицу, где находилось гестапо, и сказали :

- Вопли несчастных, которых пытали ночью, были слышны здесь по ночам на расстоянии пятисот метров, и вы понимаете, что мы испытывали!

Пожилая женщина рассказала мне об одном потрясающем эпизоде. После того как в парижском отеле был убит предатель Филипп Анрио, выступавший по радио в пользу Гитлера, гестапо организовало письменные обращения населения с выражением сожаления и негодования по поводу его убийства. В Лионе, как и в других городах, на улице поставили стол. Гестаповцы и предатели из милиции Дарнана предлагали прохожим подписать этот позорный документ. Робкие люди соглашались и ставили свою подпись ; двое юношей отказались – они были буквально истерзаны французскими эсэсовцами на глазах у народа. Их поставили на колени у стола, где лежало обращение ; они истекли кровью, а затем их трупы до ночи лежали на тротуаре для устрашения жителей Лиона. »

vignes, remplacer des vergers de poires abattus. Les restaurateurs sont en mesure de redonner vie à des tableaux noyés ou brûlés. La seule chose que nous ne pouvons pas faire c'est resusciter des millions de victimes. Nous ne pouvons ni rendre aux mères leurs enfants, ni aux orphelins leurs pères. Ainsi, lutter pour la cause de la paix, s'efforcer de parvenir au désarmement universel est le devoir sacré de tous les habitants de notre planète... »¹

Son texte s'achève ainsi avec un message de paix rempli d'espoir. Nikouline se prononce pour la démilitarisation des pays et contre les armes nucléaires qui est un sujet de polémique de l'époque.² Les voyageurs qui iront en France après lui vont eux aussi tenter de transmettre cette aspiration soviétique mais leurs discours seront plus fermes et hostiles en raison de la fin de la période du dégel. Ce point sera traité plus longuement dans le chapitre suivant.

Le voyageur ayant passé le plus de temps dans la seconde région retenue comme dépositaire de la mémoire de la guerre – la Normandie – est Rudolf Beršadskij. Sur 141 pages qu'il consacre aux descriptions de ses séjours en France réalisés entre les années 1963 et 1971, la moitié porte sur cette région héroïque. Cet auteur soviétique a lui-même participé aux deux guerres mondiales. Il a rejoint l'Armée rouge pour la première fois à l'âge de 12 ans, les événements de la guerre ont donc une importance particulière et très personnelle pour lui. En 1963, il se rend à Rouen en bus touristique. Au début de son récit qui s'intitule « La Matriochka Jeanne »,³ il est déjà sur la route de Rouen.

« La nature était imprégnée d'une tranquillité extraordinaire. Il n'y avait pas de vent et tout était vert aux alentours : l'herbe luxuriante, que les vaches lisses, brillantes, bien nourries et aux pis immenses, mâchaient lentement ; l'eau de la rivière ; les vergers de pommiers sans fin. Même plus que ça. Je ne sais pas si je peux parler de champs de pommiers, mais il faudrait sûrement le dire ainsi. Ici, les pommiers sont plantés sur plusieurs kilomètres sans la moindre interruption, dans un ordre parfait, comme des soldats à la parade, [...] L'arôme acide du cidre frais – nous y sommes allés en janvier – entrainé par les fenêtres ouvertes du bus, et était si enivrant, qu'il semblait que nous pouvions boire l'air qui en était saturé. J'en avais même la tête qui tourne... »⁴

¹ Ibid., p. 511 : « Для того чтобы не было этого бедствия, нужно на вечные времена утвердить дружбу, мир между всеми народами, населяющими нашу планету. Эта истина постепенно завоевывает всё человечество, и мы приветствуем это мирное завоевание. [...] Всё может восстановить труд человека, даже древний памятник, подобный собору в Реймсе, – можно насадить новые виноградники, насадить грушевые сады вместо вырубленных, реставраторы возвращают жизнь испорченным водой и даже огнём картинам. Нельзя только вернуть жизнь миллионам погибших, вернуть матерям – детей, сиротам – отцов. И потому бороться за дело мира, стремиться к всеобщему разоружению – священный долг всех людей, которые обитают на нашей планете... »

² Ce texte est rédigé entre 1959 et 1960, deux ans avant la crise des missiles de Cuba. Des missiles nucléaires soviétiques furent repérés par les services américains sur l'île de Cuba, pointés dans la direction des États-Unis. La question fut réglée de manière pacifique par Kennedy et Khrouchtchev. Les deux dirigeants ordonnèrent d'un commun accord le retrait de certains missiles nucléaires qui étaient placés dans les pays frontaliers et voisins. Pour plus d'informations, voir Ganser, Daniele, « Retour sur la crise des missiles à Cuba », *Le Monde diplomatique*, novembre 2002, p. 28.

³ « Жанна-Матрёшка ».

⁴ Beršadskij, Rudolf, *Poltorosta stranic o Francii, Korotkie povesti i rasskazy*, (Cent cinquante pages sur la France, Des histoires courtes et des nouvelles), Moscou, Sovetskaja Rossija, 1972. (pas de traduction en français)

Ses premières observations ne sont pas très originales car il renvoie aux choses pour lesquelles la Normandie est connue – les vaches et les pommes. Mais ce qui est moins typique pour les touristes et en même temps caractéristique du récit de voyage soviétique ce sont les remarques sur la qualité des routes et des transports français et plus généralement l'ardeur avec laquelle les Normands travaillent. C'est grâce à leur persévérance et leur détermination que leurs terres prospèrent.

« De temps en temps, une ferme avec des haies de peupliers apparaissait près de la route et disparaissait tout aussi rapidement : la route était immaculée, notre puissant bus diesel filait à 120-130 kilomètres-heure. Dans les fermes et les vergers, les gens ne se retournaient pas aux bruits des voitures, malgré leur nombre et leur indiscretion, personne, pas même les enfants, ne faisait coucou de la main, ils travaillaient tous sans lever la tête. Nous roulions en Normandie, la terre la plus abondante de France. Et nous pouvions voir en tout que cette terre devait sa richesse non seulement à une nature généreuse, mais aussi au dur labeur des mains humaines. »¹

Une fois arrivé à Rouen, il visite la cathédrale. Mais ses impressions sont plutôt d'ordre technique car il énonce une longue liste d'informations sur la construction de cet édifice religieux gothique.

« Mais pour une raison quelconque, l'art gothique et surtout les cathédrales, dans lesquelles tout tend si passionnément et frénétiquement vers le haut, vers le ciel, m'impressionnent encore aujourd'hui. Comme leurs silhouettes sont légères de loin ! Mais approchez-vous et vous n'oublierez plus jamais les efforts titanesques fournis pour l'élaboration de chaque pierre, de chaque prise sur la pierre, de chaque colonne... Et il y en a toute une forêt ! Et tout cela a été fait à la main ! Chaque courbe de la pierre a été sculptée à la main. Chaque pli de vêtement des saints a été ciselé à la main, et il n'y a aucune niche dans la cathédrale qui n'ait pas été occupée par un saint. Chaque brique et chaque dalle ont été posées à la main. »²

р. 3 : « Необычайное спокойствие было разлито в природе. Ни ветерка, и всё кругом зелено : и сочная трава, которую не спеша жуют гладкие, лоснящиеся, откормленные коровы с необъятным выменем ; и зелёная вода реки ; и бескрайние яблоневые сады. Даже не сады. Не знаю, можно ли сказать – яблоневые плантации, – но, наверно, следовало бы сказать так. Потому что яблони тут посажены на многие километры без малейшего перерыва и стоят в таком идеальном порядке, в каком видишь лишь солдат на параде, [...] Запах сидра, острый и по-зимнему свежий – мы ехали в январе, – проникал сквозь открытые окна автобуса и пьянил так, что казалось, воздух, насыщенный им, можно пить. Даже чуть кружилась голова... »

¹ Ibid., р. 3-4 : « Изредка близ дороги возникала ферма с изгородью из тополей и столь же стремительно исчезала из глаз : дорога была безукоризненной, наш мощный дизельный автобус мчался со скоростью 120-130 километров в час. И на фермах и в садах люди не оборачивались на шум машины – много их катилось здесь, – никто, даже дети, не махал вслед руками – все, не подымая головы, работали. Мы ехали Нормандией, обильнейшей землёй Франции. И видно было во всём, что не только благодатной природе, но и натруженным человеческим рукам обязан этот край своим богатством. »

² Ibid., р. 4 : « Но почему-то готика и в особенности готические соборы, в которых всё так страстно, так исступленно рвётся вверх, к небу, потрясают меня и сегодня. Как легки их силуэты издали! Но подойдёшь вплотную – и никогда уже не сможешь позабыть, какого титанического труда требовал каждый камень, каждая розетка на камне, каждая точечная колонна... А их тут целый лес! И все это делалось вручную! Вручную вырезали на камне каждую завитушку. И каждую складочку на облачении каждого каменного святого – нет ни одной ниши в соборе, не занятой таким святым, – тоже ваяли вручную. Вручную клали каждый кирпич и каждую плиту. »

Pour l'auteur, la ville réelle est moins jolie que ses images publicitaires : « *Dans toutes les intersections et dans les vitrines de n'importe quel bureau de tabac, il y avait des cartes postales de Rouen imprimées sur papier glace. Tout ce qui nous entourait était intéressant et pittoresque, mais sur les cartes postales la ville était encore plus belle [...]* »¹ Ensuite, il se dirige avec ses camarades de voyage vers La place du Vieux Marché tristement rendue célèbre par la mort sur le bûcher de Jeanne d'Arc. Pour Beršadskij c'est une héroïne de l'histoire française : « *[...], elle a été brûlée vive mais jusqu'au dernier souffle, on pouvait entendre ses prières à travers le feu : elle priait pour la France. Elle n'a laissé échapper aucun gémissement plaintif...* »² Le premier texte sur la Normandie porte principalement sur Jeanne d'Arc et son parcours est purement touristique, tandis que le second voyage est d'un autre genre. L'auteur ne prévoyait pas de visiter la Normandie. Lors d'un voyage à Paris en 1968, il rencontre un ami – ancien combattant, qui l'invite à venir dans sa résidence secondaire à Touques. J'avais déjà évoqué rapidement cet épisode dans la sous-partie sur « Normandie-Niémen » sans commenter l'itinéraire du voyage de Beršadskij. C'est dans le chapitre 3, publié sous le titre « Mon ami Paul, le bourgeois »³ qu'il raconte leur périple. L'amitié née en URSS pendant les batailles aux côtés des Français est cruciale. C'est une relation qu'il est impossible de détruire parce qu'elle repose sur un sentiment beaucoup plus englobant que la simple expérience de deux êtres humains.

« Peut-être que si je l'avais rencontré seulement maintenant, en France, je n'aurais pas eu un sentiment aussi chaleureux à son égard. Il a certes beaucoup de charme, mais il est avant tout bourgeois et donc complètement étranger à mon cœur soviétique. Petit bourgeois ou grand bourgeois c'est une autre question, mais il est bourgeois. Par exemple, son rêve le plus cher est de paraître toujours plus riche qu'il n'est en réalité. »⁴

Dorénavant, un bourgeois peut être un personnage positif s'il a contribué par son activité à la libération de l'URSS et de l'Europe du joug allemand. Cela dit, l'auteur essaie d'atténuer sa richesse. Par exemple, l'appartement de Paul à Paris, se trouve à côté de l'avenue Foch, en lisière d'un quartier chic mais pas directement à l'intérieur, et il est bien trop petit et inconfortable.

¹ Ibid., p. 5 : « *На всех перекрёстках и в витрине любой табачной лавчонки отливали лаком цветные фотооткрытки Руана. Всё вокруг и так было интересно и живописно, но на открытках город выглядел ещё красочней [...]* »

² Ibid., p. 6 : « *[...], её сожгли живой, и, пока она не задохнулась, из огня всё время летели её молитвы : она молилась за Францию. Стонов от неё так и не услышали...* »

³ « *Мой приятель Поль, буржуа* ».

⁴ Beršadskij, Rudolf, *Poltorosta straníc o Francii, Korotkie povesti i rasskazy, (Cent cinquante pages sur la France, Des histoires courtes et des nouvelles)*, Moscou, Sovetskaja Rossija, 1972. (pas de traduction en français) p. 31 : « *Может, если бы я познакомился с ним только теперь, во Франции, у меня не возникло бы к нему столь тёплого чувства. Ибо, пусть в нём и тьма обаяния, по сути, однако, он буржуа, совершенно чуждый моему советскому сердцу. Мелкий ли, средний – это другое дело. Но буржуа – безусловно. Например, его сокровеннейшая мечта – чтоб его всегда считали богаче, чем он есть.* »

« Son appartement situé près de cette avenue est mal agencé et les meubles sont défraîchis. Ce n'est pas étonnant qu'il ne reçoive jamais d'invités ici. Heureusement qu'en France, il est tout à fait décent de les inviter dans un café ou un restaurant plutôt que chez soi. En revanche, c'est tellement classe de pouvoir mettre sur la carte de visite l'adresse : « avenue Foch » et le métier : « commerçant ». Personne ne peut imaginer en voyant cette carte la cabane du Monsieur le commerçant. »¹

Sa résidence secondaire se trouve près de Deauville et non pas exactement à Deauville comme celles des personnes très aisées. De plus, il s'agit d'une location. Nous pouvons donc en conclure que l'auteur tente en vain de débourgeoiser ce personnage. Il le présente comme quelqu'un qui veut se montrer plus riche qu'il ne l'est parce que son image est très importante pour les affaires. Selon l'auteur, certaines pratiques aristocratiques sont nécessaires pour mener avec succès une carrière de commerçant. Pour Beršadskij, comme pour un auteur soviétique, il est essentiel de montrer une autre facette de cet ami bourgeois. Il va écrire à cette fin que lorsque cela est nécessaire, Paul sait se serrer la ceinture : « *Paul et Élise savent parfaitement bien faire des concessions. Mais cela ne s'appliquera jamais à la datcha près de Deauville !* »² L'auteur continue tout au long du texte de détromper les lecteurs sur la vie bourgeoise de Paul. Au départ pour la Normandie, il précise que la voiture de celui-ci est correcte, même si elle n'est plus neuve : « *Il a fumé une cigarette et pris le volant d'une Peugeot tout à fait décente malgré son ancienneté, puis il m'a déposé à l'hôtel pour que je récupère ma valise et que je règle la note avant d'aller à Deauville.* »³ En arrivant à Touques, il va prendre le temps de relever que ce n'est pas une villa mais une simple maison : « *Ah oui, quand nous sommes enfin arrivés jusqu'à sa « villa », qui s'est avérée être une simple maison que les propriétaires avaient pour habitude de mettre en location pendant les congés estivaux, avant de partir ailleurs, nous avons surpris Élise et Marie devant la télévision.* »⁴ Élise est la femme de Paul et Marie est sa fille. Beršadskij ne les apprécie pas beaucoup et traite en général de manière particulièrement maladroite les personnages féminins. Dans son texte toutes les femmes sont des coquilles vides, mais ce n'est pas cet aspect de son écriture qui retient mon attention. Ce voyageur, une fois arrivé en

¹ Ibid., p. 32 : « *Но квартирка у него близ этой авеню более чем неавантажная, а меблировка и того незавиднее. Недаром он никогда не принимает гостей в своих апартаментах – благо, во Франции вполне прилично приглашать не домой, а в кафе или в ресторан. Зато как rispetабельно выглядит напечатанное на визитной карточке блестящим выпуклыми литерами : « Авеню Фош, коммерсант... » Из карточки ведь не вычитаешь, какая там хибара у мосье коммерсанта!* »

² Ibid., p. 32 : « [...] и Поль и Элиз великолепно знают, как можно отказывать себе во многом. Но в даче близ Довиля – ни за что! »

³ Ibid., p. 34 : « *Потом он со смаком закурил, сел за руль своего отнюдь не нового, но вполне пристойного « пежо » и повёз меня в мой отель, чтобы я забрал чемодан, расплатился и отправился на дачу под Довиль.* »

⁴ Ibid., p. 47 : « *Кстати, когда мы с Полем добрались, наконец, до его « виллы », оказавшейся обыкновенным домом, – хозяева сдавали его на лето, селясь на эти месяцы где-то в другом месте, – мы застали Элиз и Мари у телевизора.* »

Normandie, donne un aperçu des départs habituels des Parisiens pendant les vacances d'été et d'hiver. Il explique qu'une grande partie des Parisiens viennent à Deauville en été.

« C'est ici que se trouve « tout Paris » en été. Inutile de s'attacher au sens direct de l'expression « tout Paris » et dire qu'il doit être à Paris et nulle part ailleurs. Du point de vue de la haute société, le « tout Paris », signifie le seul Paris qui vaille la peine d'être vu, celui-ci se trouve en hiver sur la Côte d'Azur, à Cannes, à Monte-Carlo et à Antibes, et en été, quand il fait trop chaud dans le sud, à Deauville. Il fait quand même plus frais par ici. En plus, il y a les courses hippiques de Deauville avec la participation de chevaux venus des meilleures écuries d'Europe. Et un casino qui est aussi grand que celui de Monte-Carlo et où on peut faire tout autant de jeux et de paris ! »¹

Nous n'avions pas encore lu des informations de ce type dans les récits de voyages qui ont précédés le sien. Dans les années 1970, le souvenir de la guerre est toujours présent. La mise en valeur de l'URSS est très forte mais les auteurs soviétiques commencent à s'intéresser aussi à d'autres sujets : à l'avenir politique de la France et aux pratiques touristiques de ses habitants. Tout cela sera longuement développé dans le chapitre suivant mais pour l'instant je vous propose de découvrir les dernières régions qui font partie du parcours soviétique sur les traces de la mémoire de la guerre.

L'Alsace-Lorraine, appelée aussi Alsace-Moselle, a été annexée par les armées du Troisième Reich entre les années 1940 et 1945. Les Soviétiques en voyage évoquent non seulement ce triste épisode mais aussi les annexions des décennies et du siècle précédents.

« J'ai parcouru des centaines de kilomètres à travers la Lorraine, couverte du sang versé par des générations de Français. Il y a eu trois invasions par les armées allemandes : en 1870, 1914 et 1940. J'ai vu des longues rangées de croix sur les tombes des victimes de Verdun et j'ai aussi rencontré les anciens membres de la Résistance. Les habitants de cette région qui a tant souffert depuis longtemps apprécient particulièrement une paix durable et une sécurité fiable. Le cœur de la Lorraine bat la chamade, obligeant ainsi le pays tout entier à l'écouter. »²

De la Lorraine, Volf Sedykh part pour l'Alsace et dira que le peuple qui vit sur ces terres est celui qui a le plus souffert en France, et que la mémoire des tragédies mondiales qui se sont

¹ Ibid., p. 32 : « *« Весь Париж » обретается летом именно здесь ; бесполезно придираться к слову, по прямому смыслу которого « весь Париж » должен находиться в Париже – где ж ещё ?! С точки зрения создавшего это выражение высшего света, « весь Париж », то есть тот Париж, который единственно заслуживает внимания, в разгар зимы обретается на Лазурном берегу – в Канне, Монте-Карло или Антибе, а летом, когда на юге чересчур жарко, – в Довиле : тут летом прохладней. И затем – довильские скачки, лошади из лучших конюшен Европы. А казино, не уступающее по величине ставок монтекарлоскому! »*

² Sedykh, Volf, *Francija v dviženii, (La France en mouvement)*, Moscou, Sovetskaja Rossija, 1986. (pas de traduction en français) p. 300 : « *Сотни километров проехал я по лотарингской земле, обильно политой кровью поколений французов. Три раза – в 1870, 1914 и 1940 годах – вторгались сюда полчища германских милитаристов. Я видел длинные ряды крестов на могилах жертв Вердена, встречался с бывшими участниками движения Сопротивления. Люди этого многострадального края особенно ценят прочный мир и надёжную безопасность. Натруженное сердце Лотарингии бьётся беспокойно, заставляя прислушиваться к себе всю страну. »*

déroulées sur le Rhin sera éternelle : « *Mais les tragédies vécues sur les rives du Rhin ne seront jamais oubliées.* »¹ Les personnes et les lieux sont profondément marqués par l'histoire sanglante. Par exemple, notre voyageur remarque qu'une visite du « Pont d'Europe » est suggérée dans le guide de Strasbourg fourni par l'agence du tourisme locale. Ce pont routier relie Strasbourg à Kehl au-dessus du Rhin. Reconstitué en 1960, il est aussi symbole de réconciliation franco-allemande : « [...], les auteurs de la brochure nous rappellent que « de nombreuses guerres ont fait rage ici ». Mais avec un peu de chance, écrit le guide, « la ville sur le Rhin, cette ville à la croisée des chemins, croit désormais à la paix ». »² Sedykh exprime son mécontentement vis-à-vis de la stratégie adoptée par l'Europe, c'est-à-dire son soutien aux Américains qui pour lui nuit à la sécurité du continent. Néanmoins, sa critique est purement politique. Au cours de son voyage, l'auteur a développé une certaine sensibilité à l'égard de l'histoire de la ville et des personnes qui y habitent. Mais ce qui l'intéresse par-dessus tout c'est ce qui renvoie au sentiment de révolte du peuple français. Il le trouve à Strasbourg, où en 1792 un jeune officier et poète français a composé la future Marseillaise.

« Strasbourg abrite également la « Petite France », un quartier pittoresque de la ville où ont été préservées des maisons médiévales aux hauts toits en pente, l'ancienne cathédrale avec sa flèche culminant à 142 mètres, et la place Broglie où une plaque en l'honneur de Rouget de Lisle a été apposée sur la maison n°4. C'est ici, à Strasbourg, en 1792, que ce jeune officier, poète et compositeur français a écrit le « Chant de bataille de l'armée du Rhin », devenu plus tard l'hymne national français, la « Marseillaise » :

Que veut cette horde d'esclaves,
De traîtres, de rois conjurés ?
Pour qui ces ignobles entraves,
Ces fers dès longtemps préparés ?
Français, pour nous, ah ! quel outrage
!
Quels transports il doit exciter !
C'est nous qu'on ose méditer
De rendre à l'antique esclavage ! »³

D'après V. Sedykh, désormais ces rois sont les Américains et le nouveau risque à l'horizon est la catastrophe nucléaire. La position politique de l'Alsace et de la France en général le

¹ Ibid., p. 301 : « *Однако никогда не забудутся мировые трагедии, происходящие здесь, на берегах Рейна.* »

² Ibid., p. 301 : « [...], авторы книжечки напоминают, что здесь « прокатилось немало войн ». Однако, с надеждой говорится в путеводителе, « город на Рейне, этот город, стоящий на перекрестках дорог, отныне верит в мир ». »

³ Ibid., p. 303 : « « Помимо других достопримечательностей туристов привлекает в Страсбурге и « маленькая Франция » – живописный уголок города, где сохранились средневековые дома с высокими остроконечными крышами, и древний собор со 142-метровым шпилем, и площадь Брой, где на доме n°4 укреплен мемориальный щит в честь Руژه де Лилля. Именно здесь, в Страсбурге, в 1792 году этот молодой французский офицер, поэт и композитор сочинил « Боевую песню Рейнской армии », ставшую впоследствии национальным гимном Франции – « Марсельезой » : Что означает сговор гнусный/Предателей и королей?/Где замышляется искусно/Позор для родины твоей?/Французы! Что за оскорбленье!/Ужели дрогнет ваш отпор ». »

tourmente. Il exprime sa crainte de voir la France tomber complètement sous l'influence américaine après une difficile libération du joug allemand. Bien que la coopération continue sous la pression de Washington, De Gaulle fait selon lui le nécessaire pour l'indépendance de son pays par rapport à l'OTAN.¹ Un parallèle est établi entre la Seconde Guerre mondiale et la guerre froide. Cette dernière n'est jamais nommée mais Sedykh utilise l'expression : « *Alliance Atlantique* »² et explique que ce n'est rien d'autre qu'une manœuvre d'intimidation³ dirigée contre l'URSS – pays qui s'est sacrifié pour la liberté de la France.

« Pendant mon séjour à Strasbourg, l'Alsace a célébré l'anniversaire de sa délivrance des envahisseurs hitlériens. De nombreux Strasbourgeois ont participé à cette cérémonie. Dans un silence solennel, ils ont parcouru les rues de la ville jusqu'à la place Broglie, où se trouve le monument du maréchal Leclerc. En novembre 1944, alors que les troupes soviétiques combattaient déjà sur le sol allemand, sa division a libéré Strasbourg. »⁴

Le sentiment d'injustice et de trahison domine son récit et vient se superposer à la fierté que suscitent les héros soviétiques. Le voyageur ne perd pas l'espoir de resouder les liens d'amitié avec le peuple français. Pour cela, il sait exactement vers qui se tourner – des camarades communistes avec qui il passe la majeure partie de son temps à Strasbourg.

¹ Ibid., p. 304 : « *Учитывая подобные настроения, генерал де Голль ещё в марте 1959 года вывел из-под командования НАТО французский флот в Средиземном море. Затем вооружённым силам НАТО было запрещено размещать на территории Франции американское атомное оружие и установки для запуска ракет. Наконец, в 1966 году Франция вышла из военной организации НАТО и вывела свои вооружённые силы из-под атлантического командования.* » OTAN : Organisation du traité de l'Atlantique nord.

² Ibid., p. 303 : « *Атлантический блок* ».

³ Perspective Monde, Outil pédagogique des grandes tendances mondiales depuis 1945, 4 avril 1949, « *Création de l'Organisation du traité de l'Atlantique Nord* ». <https://perspective.usherbrooke.ca/bilan/servlet/BMEve/25> (consulté le 27/05/2021). Au début de l'article : « *Un climat de tension règne entre l'Est et l'Ouest alors que des négociations sont entreprises en 1948 afin de mettre sur pied une alliance entre les États-Unis, le Canada et une dizaine de pays d'Europe occidentale, hormis l'Allemagne. Elles aboutissent en avril 1949 avec la création de l'OTAN, une organisation dont les membres s'engagent à se porter à la défense les uns des autres en cas d'agression armée. [...] Présent à la signature qui se déroule à Washington, le président américain Harry Truman met l'accent sur le caractère défensif du traité qu'il perçoit comme une « armure contre l'agression ». Le sentiment n'est pas partagé par les dirigeants de l'Union des républiques socialistes soviétiques (URSS) qui considèrent cette alliance comme une menace.* »

⁴ Sedykh, Volf, *Francija v dviženii*, (La France en mouvement), Moscou, Sovetskaja Rossija, 1986. (pas de traduction en français) p. 304 : « *В дни моего пребывания в Страсбурге Эльзас отмечал годовщину своего избавления от гитлеровских захватчиков. В этой церемонии приняли участие многие жители Страсбурга. В торжественном молчании они прошли по улицам города к площади Брой, где возвышается памятник генералу Леклерку : в ноябре 1944 года, когда советские войска уже сражались на земле Германии, его дивизия освободила Страсбург.* »

Les souvenirs de la Seconde Guerre mondiale sont très nombreux dans les récits de voyageurs soviétiques qui voient dans les événements de la guerre une réconciliation avec le peuple français. La guerre influence ensuite le choix des destinations des voyages et oriente les thèmes abordés. En effet, nous avons constaté que les Soviétiques se rendaient dans les lieux de la mémoire de guerre (Alpes, Normandie, Alsace-Lorraine) et rappelaient souvent les épisodes tragiques vécus par les Français et les Soviétiques (combats menés côte à côte ou simultanément pour défendre la même cause) pour renforcer les liens d'amitié.

2. Les voyages pendant la guerre froide

2.1 Les visites présidentielles

La guerre froide est une période de fortes tensions géopolitiques opposant le bloc de l'Ouest et le bloc de l'Est, elle débute deux ans après la Seconde guerre mondiale (1947) et se poursuit jusqu'à la chute des régimes communistes en Europe, suivie de la dislocation de l'URSS en 1991. Les relations sont difficiles entre les États-Unis d'Amérique et l'Union soviétique qui sont en concurrence sur tous les plans. De nombreux pays, dont la France, signent des accords avec les Américains, particulièrement le traité de l'Atlantique Nord menant à la formation de l'Organisation du traité de l'Atlantique Nord (OTAN) en 1949, ils ne sont dès lors plus considérés comme des pays-amis de l'URSS. Néanmoins, le dialogue, même s'il est tendu et ne porte pas toujours ses fruits, n'est pas interrompu et devient même plus ouvert après l'élaboration de la doctrine de coexistence pacifique proposée par Khrouchtchev en 1956 lors du XXème Congrès. En juillet 1959, le chef d'État américain Richard Nixon (1913-1994) se rend en URSS, et deux mois après son homologue russe Nikita Khrouchtchev séjourne aux États-Unis. La coexistence pacifique et le désarmement sont les maîtres-mots de sa tournée américaine. Dans ce contexte, qui semble plus apaisé et favorable aux échanges, le président de Gaulle invite en France Khrouchtchev, premier secrétaire du Parti communiste de l'Union soviétique de 1953 à 1964 et président du conseil des ministres de 1958 à 1964. Khrouchtchev accepte cette invitation et il sera le premier chef d'État soviétique à se rendre en France. Son voyage se déroulera entre le 23 mars et 3 avril 1960 dans une ambiance plutôt amicale, malgré le climat de guerre froide.

Le voyage de Khrouchtchev devait permettre de renouer avec la tradition de l'amitié franco-soviétique. Son accueil fut donc très longuement préparé. La propagande soviétique en France prévoyait un plan sur six mois de décembre 1959 à mai 1960. Il consistait en la publication de livres et de brochures en français présentant Khrouchtchev ainsi que l'URSS en général, et incluait également une collaboration avec la revue *Études soviétiques* qui sortit 8 numéros spéciaux avant le voyage de Nikita Khrouchtchev.¹ Trente-neuf dossiers sur le dirigeant soviétique, les relations franco-soviétiques, le désarmement, le commerce soviétique et les conditions de vie en Union soviétique furent de plus rédigés par des Soviétiques à l'intention des journalistes français travaillant à Paris et en province. Ces mêmes dossiers orientèrent la tonalité des articles parus dans le magazine *France-URSS*. En effet, les documents produits au cours de cette période sont sans ambiguïté prosoviétiques.

¹ RGANI, fonds n°11, opis' n°1, delo n°184, rolik n°3864, plan de propagande du Sovetskogo Informbjuro (A. Poryvaev), non daté.

« La population française prépare un accueil de grande cordialité. Elle recevra en Khrouchtchev le pèlerin de la coexistence pacifique, et aussi un des principaux animateurs de l'optimisme, du dynamisme soviétique. Sans nul doute les échanges économiques et culturels, qui se sont notablement accrus depuis 1955, bénéficieront-ils du rapprochement franco-soviétique au sommet. Et ceci est capital : les liens humains tissés par les premiers doivent rendre irréversible le second. »¹

En janvier 1960, trois mois avant l'arrivée de Khrouchtchev, les journalistes de *France-URSS* préparent un grand dossier rapportant les déclarations de plusieurs personnalités françaises s'exprimant sur l'importance symbolique de la rencontre au sommet entre De Gaulle et Khrouchtchev. D'après Jean Grandmougin (1913-1999), Geneviève Tabouis (1892-1985), Jean Cocteau (1889-1963), François Mauriac (1885-1970), Pierre Mendès-France (1907-1982) et Jean-Paul Sartre (1905-1980), l'accueil du chef soviétique en France confirme la paix entre l'Ouest et l'Est. Ci-dessous figure un extrait du discours de François Mauriac.

« Je considère la visite du Président Khrouchtchev en France comme un événement très heureux, surtout à cause de ce qu'il signifie. Cette visite se situe, en effet, dans un climat nouveau : pour la première fois le monde respire. Personne en France, ne doute plus du désir qui anime le Président Khrouchtchev. Les quinze jours qu'il va passer en France, lui prouveront, j'en demeure persuadé, que les sentiments du peuple français à l'égard du peuple russe n'ont pas varié. C'est une ère nouvelle qui s'ouvre et dont je me réjouis profondément. »²

La question de la paix demeure extrêmement importante. Harris Puisais (1924-1989), le secrétaire de l'Association « France-URSS », écrit en février 1960 :

« Dans le monde à chaque fois que pour son destin un peuple fit un pas vers plus de progrès et plus de justice, il s'était nourri de la pensée française. L'Amérique s'en souvient ; l'URSS s'en glorifie. Aujourd'hui encore presque au sommet de leur puissance, ces deux nations ont conscience de l'influence de la France. Au carrefour des « Forces » nous sommes avec notre Histoire la référence de l'esprit et de la liberté. Il est nécessaire que nous connaissions mieux ceux qui détiennent en ce siècle les puissances d'argent, de technique, de sciences. C'est dans cet esprit que nous demandons aux Français d'accueillir le président Khrouchtchev. En dehors de toute autre pensée que celle de l'Humanisme. En 1960, c'est à l'échelle du Monde que l'Homme est témoin et créateur. Et la paix est en marche s'il le désire, s'il mène son combat avec lucidité. Aux barrières des complexes et des malentendus, peuvent succéder les rendez-vous de la connaissance, de la compréhension et de l'estime. »³

À cette époque Khrouchtchev s'exprime contre l'utilisation de l'arme nucléaire et aspire au désarmement. Mais les essais nucléaires perdurent en France et il était difficile de trouver un terrain d'entente sur cette question, de même que sur celle de la RDA. Nous ne nous étendrons pas plus sur ce point, car il a déjà été développé par de nombreux historiens et journalistes. En revanche, nous pouvons retenir l'essentiel : Khrouchtchev était vu comme un ambassadeur de

¹ Pierrard, André, magazine *France-URSS*, n°169, janvier 1960. p. 3.

² Mauriac, François, magazine *France-URSS*, n°169, janvier 1960. p. 7.

³ Puisais, Harris, magazine *France-URSS*, n°170, février 1960. p. 3.

la paix et c'est cette image que la presse prosoviétique diffusait en France. Outre les dossiers, un travail au préalable sur les représentations iconographiques fut accompli et un nombre important de photographies fourni aux journaux français. Tous ces supports furent préparés à l'intention des publications françaises.¹ Mais les journalistes français n'étaient pas les seuls à suivre de près le tour de France de Khrouchtchev. Vingt-cinq correspondants soviétiques résidant à Moscou furent désignés par le Ministère des Affaires étrangères soviétiques pour couvrir ce voyage.²

Le numéro 171 de « France-URSS », datant de mars 1960, fut intégralement consacré à la préparation du lectorat au voyage de Nikita Khrouchtchev. Son itinéraire et le programme des visites y apparaît clairement à la page 7 mais fut par la suite modifié car Khrouchtchev tomba malade et son voyage dut être reporté de quelques jours.³ Il arriva à Paris le 23 mars accompagné de sa femme et de ses enfants. Des personnalités officielles figuraient également dans la délégation soviétique : Alexis Kossyguine (1904-1980), vice-président du Conseil des Ministres de l'URSS, Andreï Gromyko (1909-1989), ministre des Affaires étrangères, Gueorgui Joukov (1896-1974), le président du Comité d'État pour les relations culturelles avec l'étranger, Vassili Emelianov (1901-1988), le directeur général de l'Administration centrale pour l'utilisation de l'énergie atomique près le Conseil des ministres de l'URSS, et bien d'autres.

¹ Morin, Violette, « Une analyse de presse : Le voyage de Khrouchtchev en France », *Communications*, n°1, 1961. p. 81-107.

www.persee.fr/doc/comm_0588-8018_1961_num_1_1_919 (consulté le 7 avril 2021).

Morin Violette raconte ce voyage à travers l'étude détaillée de la presse française : *L'Humanité*, *Le Monde*, *l'Aurore*, *Le Figaro*, *Le Parisien libéré*, *Paris-Jour*, *France-Soir*, *Carrefour*, *L'Express*, *France-Observateur*, *Paris-Match*, *France-Dimanche*, *Point de vue*, *Jours de France*, *Noir et Blanc*, *Elle*.

² RGANI, fonds n°11, opis' n°1, delo n°184, rolik n°3864, plan de propagande du Sovetskogo Informbjuro (A. Poryvaev), non daté. La liste des journalistes est reportée dans la Figure 1 dans les Annexes.

³ Dans le magazine *France-URSS*, n°171, mars 1960. p. 7. Voir Figure 2 dans les Annexes.

Figure 68. La foule attend N. Khrouchtchev

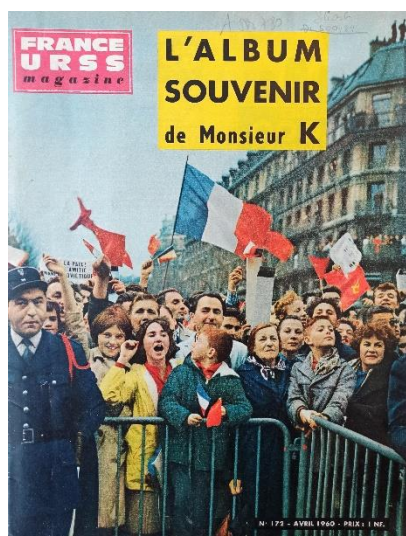


Figure 69. L'arrivée de Khrouchtchev à l'aéroport



Source : La couverture et la quatrième de couverture du magazine *France-URSS*, n°172, avril 1960.

Un accueil chaleureux est organisé pour Khrouchtchev à l'aéroport d'Orly. Des années plus tard Khrouchtchev partage avec enthousiasme ses premières impressions sur Paris dans son autobiographie :

« L'aérodrome de Paris est très bien équipé, avec une excellente piste en béton. Il faut reconnaître qu'à l'Ouest ils savent mieux poser le béton que nous. Vous n'y verrez pas une brindille et il n'y a aucune rugosité, tout est comme neuf, comme si on venait de poser l'asphalte. Malheureusement, ce n'est pas comme ça chez nous. J'ai beau m'en occuper, j'ai beau critiquer nos constructeurs, au bout d'un an, les nids de poule se remarquent et la chaussée prend un coup de vieux. Je crois qu'il n'y a pas de secrets. Il y a ici une discipline de production, le respect de proportions correctes et un processus technologique strict de préparation et de pose du mélange. Tout le secret réside dans la haute culture du travail. Je le remarque maintenant, et je l'ai toujours remarqué auparavant, lorsque j'étais à l'étranger. La différence était immédiatement apparente et malheureusement les comparaisons n'étaient pas en notre faveur. »¹

Il souligne, en effet, que la France est en avance sur l'URSS dans le domaine des infrastructures : routes, trains, aéroports. Khrouchtchev ne cherche donc pas à dénoncer les faiblesses de la France mais observe et note les éléments dont les Soviétiques pourraient

¹ Khrouchtchev, Nikita, *Vremja, ljudi, vlast'*, (*Vospominaniya*), čast' 4, « Vizit vo Franciju », (*Le temps, les gens, le pouvoir, (Souvenirs)*), partie 4, « La visite en France », Moscou, Informacionnaja-izdatel'skaja kompanija « Moskovskie novosti », 1999. Le livre a été consulté en ligne sur http://www.hrono.ru/libris/lib_h/hrush59.php le 17 août 2021. p. 1 : « Парижский аэродром очень хорошо оборудован, с отличной бетонной дорожкой. Нужно отдать должное Западу, он умеет укладывать бетон лучше, чем мы. Там не встретишь ни сучка, ни задоринки, все лежит как новенькое, будто только что уложенное. У нас, к сожалению, не так. Сколько я ни занимался этим, сколько ни критиковал наших строителей, но уже через год заметны выбоины, дорожки приобретают старый вид. Считаю, что тут никаких секретов нет, а есть производственная дисциплина, соблюдение нужных пропорций и строгого технологического процесса при изготовлении смеси и при ее укладке. Весь секрет – в высокой культуре труда. Я это отмечаю сейчас и раньше всегда тоже отмечал, когда пребывал за границей. Разница сразу бросалась в глаза, а сравнения, к сожалению, были не в нашу пользу. »

s'inspirer. À la fin du discours de bienvenue à l'aéroport d'Orly le dirigeant soviétique est conduit dans les appartements royaux du quai d'Orsay, près du palais Bourbon,¹ où il va loger durant son séjour à Paris, il y dépose ses bagages avant que débute le programme officiel. Durant 12 jours, il voyage à travers la France, sillonnant son territoire de Paris jusqu'à Arles et de Pau jusqu'à Lille, en s'arrêtant en chemin dans plusieurs villes.² Les destinations ont été longuement discutées par les représentants des deux pays et les Soviétiques ont refusé le voyage en Algérie car ils dénonçaient la politique colonialiste : « *La France était déjà en guerre avec le peuple algérien depuis tant d'années qu'un tel voyage aurait pu être mal interprété. La France considère l'Algérie comme une province. Nous pensions autrement et les Français savaient que nous étions favorables au mouvement de libération arabe.* »³ Les voyageurs de la deuxième partie du XX^e siècle vont aussi être très sensibles à la question algérienne. Lev Nikouline comparera même la guerre d'Algérie à « *une maladie grave et persistante* ». ⁴ La délégation soviétique était accompagnée dans son périple par un envoyé de De Gaulle – Louis Jacquinot (1898-1993),⁵ ministre d'État. Louis Joxe (1901-1991), ancien ambassadeur de France en Union soviétique qui était à l'époque ministre d'éducation nationale, se rendit également dans plusieurs villes visitées par Khrouchtchev.

« Lorsque notre délégation arrivait dans certaines villes, un ministre qui était une figure importante du gouvernement de Gaulle, l'ancien ambassadeur de France en URSS, historien de profession me semble-t-il, était là pour nous accueillir. C'était un homme très intéressant. En plus, il était facile de lui parler : il maîtrisait parfaitement le russe et c'était un homme [...] sociable. Après le dîner, en prenant un café avec du cognac ou de la liqueur, il aimait chanter des chansons russes. Naturellement, nous chantions avec lui au mieux que nous pouvions, sans exagérer nos capacités. Après tout, chacun chante en principe pour soi. Mais nous avons été heureux qu'un homme français prenne cette initiative. Un homme

¹ Dubinine, Jurij, *Diplomatičeskaja byl', Zapiski posla vo Francii, « Khrouchtchev vo Francii »*, (*La réalité diplomatique, Les notes d'un ambassadeur soviétique en France, « Khrouchtchev en France »*), Moscou, Rossijskaja političeskaja ènciklopedija, 1997.

<https://biography.wikireading.ru/45912> (consulté le 11 août 2021) « *В программе следует короткая пауза, только для того, чтобы советский премьер взглянул на свою официальную резиденцию на Кэ д'Орсе – здание рядом с Бурбонским дворцом, развернутое фасадом к Сене.* »

² Khrouchtchev, Nikita, *Vremja, ljudi, vlast', (Vospominanija)*, čast' 4, « *Vizit vo Franciju* », (*Le temps, les gens, le pouvoir, (Souvenirs)*, partie 4, « *La visite en France* »), Moscou, Informacionnaja-izdatel'skaja kompanija « *Moskovskie novosti* », 1999. Le livre a été consulté en ligne sur http://www.hrono.ru/libris/lib_h/hrush59.php le 17 août 2021. p. 1 : « *Дальнейшая программа была разработана заранее министерствами иностранных дел Франции и СССР. Предусматривалось пребывание там нашей делегации в течение 10 дней, включая различные поездки и ознакомление с городами страны.* »

³ Ibid., p. 1 : « *Франция уже столько лет воевала с алжирским народом, и такая поездка могла быть неправильно расценена. Франция считала Алжир своей провинцией. Мы не могли с этим согласиться, да и французам было известно, что мы сочувствуем освободительному движению арабов.* »

⁴ Nikouline, Lev, « *Vo Francii* » (1960), (« *En France* » (1960)), *Ljudi i stranstvija : vospominanija i vstreči*, (*Les gens et les voyages : les souvenirs et les rencontres*), Moscou, Sovetskij pisatel', 1962. (pas de traduction en français) p. 477 : « *Об алжирской войне честные люди говорят, как о тяжёлой, затяжной болезни.* »

⁵ Op. cit., p. 1 : « *Сопровождал нас в поездке доверенный представитель президента де Голля, один из его сподвижников по Сопротивлению. Он был несколько суховат (видимо, таково свойство его характера), но относился он к нам с большим вниманием, и у меня остались о нем наилучшие впечатления.* »

aussi respecté, qui avait été ambassadeur en Union soviétique pendant un certain nombre d'années et qui se montrait constamment attentif, qui venait dans la ville où nous étions en visite et créait immédiatement une atmosphère amicale et détendue. »¹

La délégation est accueillie et logée par les préfets mais ils rencontraient aussi les maires des villes. Par exemple, à Bordeaux Nikita Khrouchtchev discute avec Jacques Chaban-Delmas (1915-2000), qui deviendra plus tard premier ministre de France. À l'époque celui-ci avait pour projet une grande reconstruction de la ville.

« Je l'ai écouté, mais je ne suis pas vraiment entré dans le vif du sujet, car il s'agissait d'une question interne, celle de la ville et de son maire. À vrai dire, je n'ai pas compris pourquoi il voulait démolir un grand nombre de maisons. Peut-être parce que nous, en Union soviétique, ressentons un grand besoin de logements et chérissons chaque maison qui peut encore servir d'habitation jusqu'à ce que nous ayons construit le nombre d'immeubles nécessaire. Oui, nous ne pouvions pas répondre aux besoins les plus urgents de notre population en matière de logement à l'époque, notamment à Moscou. La situation n'était pas meilleure dans d'autres villes. Les gens souffraient, vivaient comme des punaises de lit, dans chaque recoin, plusieurs personnes dans une pièce, plusieurs familles dans un appartement. En France ce genre de choses était absolument impensable. Mais malheureusement, notre peuple a vécu dans de telles conditions. »²

Ces différentes rencontres officielles amènent à une réflexion sur les conditions de vie des Soviétiques et Nikita Khrouchtchev évoque les problèmes de logement en URSS.

Tous ces échanges étaient évidemment planifiés en amont par les ministres des affaires étrangères en France et en URSS, ainsi que les préfets qui s'occupaient des visites et réunions durant les différents déplacements dans les régions. Mais le parti communiste français s'était lui aussi investi dans l'organisation du voyage, qui était particulièrement important à ses yeux.

« Je ne me souviens pas du nombre de personnes qui sont descendues dans la rue, mais je me souviens que le parti communiste a participé à l'organisation de notre rencontre avec la population. Ceux qui sont descendus dans la rue étaient des sympathisants politiques du

¹ Ibid., p. 1 : « В некоторые города к моменту прибытия туда нашей делегации приезжал министр, занимавший видное положение в правительстве де Голля, бывший посол Франции в СССР, по профессии, кажется, историк. Очень интересный собеседник, к тому же с ним было легко беседовать : он отлично говорил по-русски, а сам был [...] общительный. После обеда, попивая кофе с коньячком или ликером, любил запеть русские песни и знал их. Естественно, мы подтягивали, как умели, не преувеличивая своих возможностей, как могли. Ведь каждый человек поет в принципе для себя. Но нам было приятно, что инициативу проявлял француз. Такой уважаемый человек, который ряд лет был послом в Советском Союзе и постоянно проявлял внимание, приезжал в тот город, где мы гостили, и сразу создавал непринужденную, простую, товарищескую обстановку. »

² Ibid., p. 1 : « Я слушал его, но в суть особо не вникал, потому что тут внутренний вопрос, вопрос города и его мэра. Признаться, я не понимал, зачем он хочет сносить большое количество домов? Может быть, потому, что мы в СССР ощущаем большую потребность в жилье и бережно относимся к каждому дому, который может еще послужить как жилище, пока мы не выстроим нужного количества домов? Да, мы не могли удовлетворить тогда самые насущные потребности в жилье у нашего населения, в первую очередь в Москве. И в других городах положение было не лучше. Люди страдали, жили, как клопы, в каждой щели, в одной комнате по несколько человек, в одной квартире много семей. У них это совершенно невыносимо. К сожалению, наши люди жили именно в таких условиях. »

mouvement communiste et de notre État socialiste. Ils reconnaissaient notre rôle déterminant dans la victoire sur l'Allemagne nazie. »¹

Le chef du gouvernement russe a l'occasion de rencontrer des Français lorsqu'il visite des lieux revêtant une importance historique pour l'URSS et la France. Ainsi, à Verdun Khrouchtchev dépose des fleurs sur les tombes des soldats morts pendant la Première Guerre mondiale.

« [...] des hymnes français et soviétiques ont été chantés et une manifestation ouvrière assez importante a défilé dans la ville après la cérémonie officielle. Les ouvriers sont arrivés en bus d'une ville voisine avec une bannière rouge et m'ont accueilli fraternellement en tant qu'ancien prolétaire, en tant que chef de l'État soviétique et en tant que premier secrétaire du parti communiste. »²

C'est par ces mots qu'André Pierrard (1916-1997), journaliste du magazine *France-URSS*, résume le discours de Khrouchtchev à Verdun :

« Khrouchtchev au Mont-Valérien, à Verdun, à l'ossuaire de Douaumont, Khrouchtchev rappelant les méfaits du militarisme allemand, saluant les morts des deux guerres et les Résistants, retraçant avec gravité la progression soviétique depuis 1917 en dépit des si nombreuses années de guerre, Khrouchtchev reprenant partout, devant tous, ministres, journalistes, ouvriers, agriculteurs, patrons, le thème de la nécessité d'unir les efforts pour empêcher à jamais le retour des tueries, telle est l'image qui demeure aujourd'hui en France la plus frappante : Khrouchtchev c'est l'homme en proie à la paix. »³

La Seconde guerre mondiale est aussi un événement historique majeur pour les relations franco-soviétiques : « *La France appréciait à sa juste valeur la contribution de notre peuple dans la victoire sur l'Allemagne hitlérienne et dans sa propre libération. Cela a été compris par chaque Français, non seulement les communistes, non seulement les ouvriers, mais des gens de toutes les tendances politiques.* »⁴ Lors de son voyage, Khrouchtchev rappelait la fraternité d'armes, et appelait à la contribution française au désarmement. Il privilégiait la stratégie de discussion en dépit du contexte de guerre froide et dans cette optique il était impératif de rendre hommage aux combattants ayant laissé leurs vies dans les batailles pour la liberté de l'Europe. Nous l'avons déjà dit dans le chapitre précédent et nous répétons encore ici que la mémoire de la guerre occupe un grand nombre de pages des récits de voyages, et se rendent en pèlerinage

¹ Ibid., p. 1 : « Не помню, много ли людей вышло на улицы города, зато сохранилось в памяти, что компартия приложила руку к организации нашей встречи с народом. На улицы вышли те, кто по политическим соображениям сочувствовал коммунистическому движению и нашему социалистическому государству, ценил нашу роль в разгроме гитлеровской Германии. »

² Ibid., p. 1 : « [...] были исполнены гимны, французский и советский, собралась довольно большая рабочая манифестация. Рабочие прибыли на автобусах из ближнего города с красным знаменем и встретили меня по-братски : и как бывшего пролетария, и как главу советского государства, и как представителя коммунистической партии. »

³ Pierrard, André, « La grande rencontre », *France-URSS*, n°172, avril 1960, p. 4-23. p. 7.

⁴ Khrouchtchev, Nikita, *Vremja, ljudi, vlast', (Vospominanija)*, čast' 4, « Vizit vo Franciju », (*Le temps, les gens, le pouvoir, (Souvenirs)*), partie 4, « La visite en France », Moscou, Informacionnaja-izdatel'skaja kompanija « Moskovskie novosti », 1999. Le livre a été consulté en ligne sur http://www.hrono.ru/libris/lib_h/hrush59.php le 17 août 2021. p. 1 : « Франция ценила вклад, который был внесен нашим народом в разгром гитлеровской Германии, в результате чего Франция вновь обрела независимость. Это понимал каждый француз, а не только коммунист, не только рабочий, понимали люди любых политических взглядов. »

sur les lieux de la guerre tant les voyageurs que les représentants officiels des pays. Le parcours de Khrouchtchev inclut aussi les lieux de l'histoire soviétique. Ainsi, comme les écrivains-voyageurs et plus généralement l'ensemble des touristes soviétiques, il visite l'appartement de Lénine à Paris. Cette visite-là est organisée par le parti communiste français.

« Nous avons été profondément touchés par la volonté des Français de préserver la mémoire du grand Lénine. Il appartient à la classe ouvrière mondiale, à toute l'humanité progressiste, mais c'est notre compatriote, notre chef, qui était le premier à proclamer que la Russie était prête pour la révolution sociale. C'était une déclaration ambitieuse pour l'époque, on pourrait même dire audacieuse. Beaucoup se sont moqués de lui, l'ont ridiculisé. Mais Lénine a prouvé à tous les sceptiques et défaitistes, même au sein du parti bolchevique, qu'une révolution victorieuse était possible. De nombreuses personnes se sont rassemblées autour de l'immeuble où se trouvait son ancien appartement parisien. Lorsque le camarade Thorez et moi sommes sortis sur le balcon, nous avons vu la foule se pressant dans la rue. Nous avons fait des discours. Les travailleurs et leurs familles ont accueilli notre délégation avec une grande sympathie. Le rassemblement était très solennel. »¹

Figure 70. Khrouchtchev saluant la foule depuis le balcon de l'appartement de Lénine à Paris



Source : magazine *France-URSS*, n°172, avril, 1960. p. 17.

Sur cette image, Khrouchtchev salue la foule depuis le balcon de l'appartement de Lénine, rue Marie-Rose. Le cadrage de la photographie laisse à penser que les gens sont venus en foule pour voir le premier secrétaire du Parti Communiste.

¹ Ibid., p. 1 : « На нас произвела сильное впечатление забота о памяти великого Ленина. Он принадлежит рабочему классу всего мира, всему прогрессивному человечеству, но он наш соотечественник, наш вождь, первым провозгласивший, что в России созрели условия для социальной революции. То было смелое по тому времени, можно сказать дерзкое заявление. Многие издевались над ним, высмеивали его. Однако Ленин доказал всем скептикам и маловеерам даже внутри большевистской партии, что победная революция возможна. Вокруг дома, где располагается его бывшая парижская квартира, собралось тогда много народа. Когда мы с товарищем Торезом вышли на балкон, то увидели, что вся улица запружена людьми. Мы выступили с речами. Рабочие и члены их семей с большой симпатией приветствовали нашу делегацию [...]. Митинг прошел очень торжественно. »

Ce voyage présidentiel visait principalement le renforcement des relations entre les deux pays. Pendant que Nikita Khrouchtchev était en France, diverses manifestations culturelles en l'honneur de la France furent organisées à Moscou. La Maison de l'Amitié accueillit ainsi une exposition d'art français, un séminaire sur la littérature française et même une soirée pour célébrer l'amitié franco-soviétique. Sur la photographie ci-dessous nous pouvons voir à gauche Ilya Ehrenbourg, qui était présent à la rencontre organisée par la société « URSS-France » en compagnie du commandant André au centre et du général Goloubov à droite, anciens combattants du Normandie-Niémen.

Figure 71. Soirée franco-soviétique à Moscou pendant le voyage de Khrouchtchev en France



Source : magazine *France-URSS*, n°172, avril, 1960. p. 24.

Ce voyage était aussi essentiel dans la mesure où il permit de nombreux échanges entre les dirigeants français et soviétiques afin de préparer la conférence au sommet qui devait se tenir à Paris le 16 mai 1960. Mais malgré les retombées positives de cette visite,¹ la conférence sera annulée. Un avion espion survole en effet l'URSS le 1 mai 1960. L'avion est abattu, le pilote s'échappe mais il est arrêté après son atterrissage. Pour Nikita Khrouchtchev, cet avion U2 suffit à motiver l'annulation du sommet prévu.² Mais, lorsqu'il est encore en France, il ne sait pas ce que lui réserve l'avenir. Il est heureux de découvrir les lieux touristiques, les musées et les monuments de France et ne se préoccupe pas de dissimuler son enthousiasme. On peut dire qu'il profite pleinement de son voyage :

« Le programme de la visite était chargé et j'ai pris plaisir à le suivre, à apprécier les endroits que j'ai visités, à rencontrer et à faire connaissance avec différentes personnes. La France est un véritable musée d'art et d'histoire, il y a beaucoup à voir, à admirer et sur

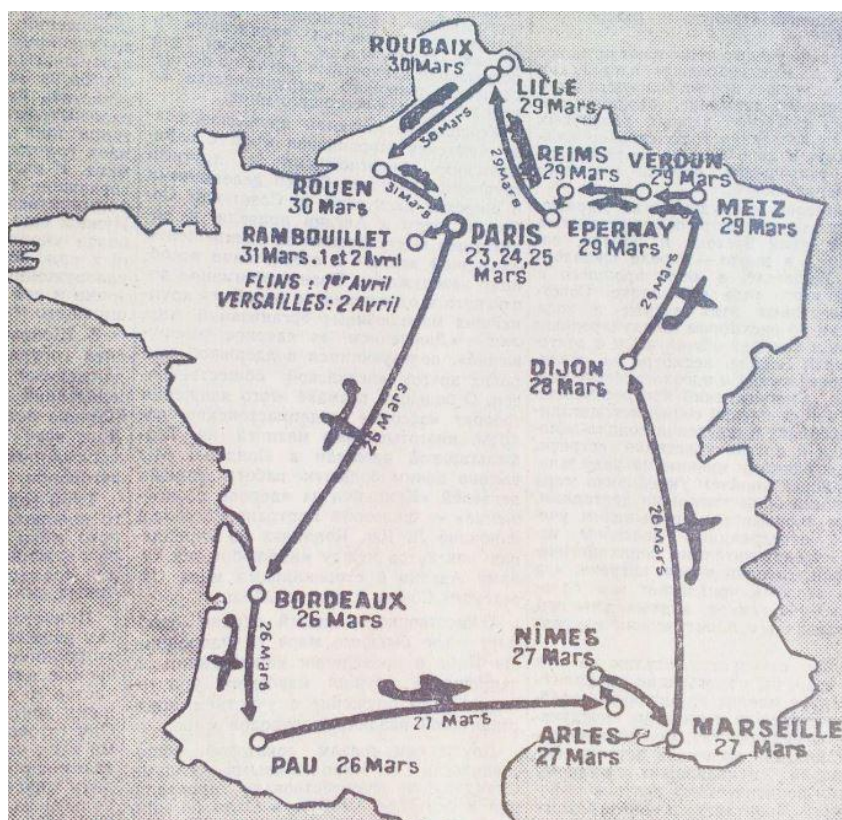
¹ Spiridonova, Elizaveta, *La visite de N. S. Khrouchtchev en France (23 mars-3 avril 1960)*, Paris, Panthéon-Sorbonne, Histoire, 2014. p. 61 : « Enfin, le voyage de Khrouchtchev en France est devenu l'occasion pour prolonger un accord économique entre la France et l'Union Soviétique ainsi que pour signer deux accords tout à fait nouveaux : l'Accord de la coopération scientifique dans le domaine de l'utilisation pacifique de l'énergie atomique et l'accord la coopération culturelle, scientifique et technique franco-soviétique qui ont permis à deux pays de partager leur expérience professionnelle. »

² <http://www.gaullisme.fr/2011/05/05/sommet-avorte-de-gaulle/> (consulté le 17 août 2021).

lequel s'émerveiller et s'étonner. Hélas, comme l'a dit Kozma Proutkov, il est impossible de tout faire. Je n'ai pu voir qu'une fraction des choses intéressantes dans l'éventail infini de monuments et d'œuvres d'art, de belles peintures et sculptures, de palais et de paysages. Il y a longtemps, après avoir obtenu le diplôme de l'école Rabfak, je suis allé voir pour la première fois le Palais d'hiver à Petrograd. J'en ai fait une visite sommaire mais ça m'a pris une journée entière. Puis, à la sortie, je me suis littéralement effondré sur un banc pour reprendre mon souffle. J'étais jeune et robuste à l'époque, mais tellement épuisé... Le Louvre, en revanche, est plus vaste et plus riche, et vous ne pouvez même pas le traverser en une fois. »¹

J'ai choisi de consacrer ces quelques pages à son voyage car il va exercer une grande influence sur les parcours soviétiques et les textes sur les voyages dans la deuxième partie du XX^{ème} siècle. Il serait donc utile de découvrir maintenant quel fut son parcours grâce à cette carte trouvée dans les archives du journal *Pravda*.

Figure 72. Les destinations de voyage de Khrouchtchev en France en 1960



Source : « Privetstvuem ètot vizit », *Pravda*, Moscou, n°21 (15205), 21 mars 1960, p. 1.

¹ Khrouchtchev, Nikita, *Vremja, ljudi, vlast'*, (*Vospominanija*), čast' 4, « Vizit vo Franciju », (*Le temps, les gens, le pouvoir, (Souvenirs)*), partie 4, « La visite en France », Moscou, Informacionnaja-izdatel'skaja kompanija « Moskovskie novosti », 1999. Le livre a été consulté en ligne sur http://www.hrono.ru/libris/lib_h/hrush59.php le 17 août 2021. p. 1 : « Программа визита была обширной, и я с удовольствием следовал ей, наслаждался местами, которые посещал, встречами и знакомством с разными людьми. Франция – подлинный музей искусств и истории, там есть на что посмотреть, чему удивиться, чем восхищаться и поразиться. Увы, как говорил Козьма Прутков, нельзя объять необъятное. Я смог посмотреть только какую-то долю интересного из бесконечного множества любопытных сооружений, прекрасных художественных полотен и скульптур, дворцов и пейзажей. Когда-то, после окончания рабфака, я впервые посетил в Петрограде Зимний дворец и бегом прошел по нему. Это отняло у меня целый день. Потом у выхода я буквально свалился на какую-то скамейку, чтобы передохнуть. Тогда я был молод и крепок, но так утомился... Лувр же более обширен и богат, и за один раз его нельзя только даже осмотреть. »

Sa carte de voyage va inspirer les nouveaux voyageurs, même si ceux-ci citeront également d'autres sources. Cela fera objet d'un chapitre à part mais nous pouvons dès à présent remarquer qu'il s'agit d'un tour de France. Il ne sera donc plus question de visiter seulement la ville de Paris, comme c'était le cas dans l'Entre-deux-guerres. Cette visite présidentielle reste un des temps forts de l'histoire des relations franco-soviétiques et elle est aussi importante pour mon étude car elle annonce une nouvelle période dans les voyages soviétiques en France.

Quelques années après le voyage de Khrouchtchev, De Gaulle est invité en URSS et juste avant son départ, la France quitte l'OTAN (7 mars 1966). L'ambiance de son voyage est donc très cordiale car il n'y a aucun grand sujet de tension entre les deux délégations, même si la question allemande est toujours au cœur des entretiens. Khrouchtchev est à la retraite depuis 2 ans, mais cette fois-ci c'est Léonid Brejnev (1906-1982) qui relance la discussion sur ce thème. De Gaulle ne fera aucune concession et ne reconnaîtra pas la RDA : « *C'est votre création et donc un État artificiel dont la reconnaissance ne présenterait ni signification ni intérêt pratique.* » Rappelant que la France a quitté l'intégration dans l'OTAN, il invite les Russes à prendre « *une attitude plus ouverte vis-à-vis des Allemands.* »¹ Son propos étant particulièrement clair, le côté soviétique ne relancera pas ce sujet, préoccupé par le bon déroulement de la visite du président français. En URSS, De Gaulle se rend à Moscou, mais aussi à Novosibirsk, à Kiev, à Leningrad et à Volgograd (Stalingrad). Partout où il va il est accueilli par une foule de Soviétiques.

De Gaulle œuvre pour la coopération avec l'URSS malgré les différents désaccords. Il contribue à l'installation d'une ligne de communication entre le Kremlin et l'Elysée, ainsi qu'à la création de la Grande Commission qui avait pour objectif de développer la coopération commerciale, scientifique et technique avec l'URSS. Néanmoins, la détente-entente-coopération proposée par De Gaulle fut brisée par le Kremlin le 21 août 1968, lorsque les troupes du Pacte de Varsovie envahirent Prague. Malgré le climat de nouveau glacial, les visites présidentielles se multiplient après le voyage de De Gaulle. Elles n'ont certes plus la même ampleur que celle de Khrouchtchev, mais Brejnev se rend de nombreuses fois à Paris entre 1971 et 1977. Georges Pompidou (1911-1974) accomplit aussi plusieurs voyages en URSS et poursuit là-bas la politique de De Gaulle, qui avait, par son voyage à Moscou en 1966, mis les relations avec l'URSS au premier plan de la diplomatie française : « *Georges Pompidou [...] signe en octobre 1970 un protocole qui mentionne pour la première fois la volonté de créer une vraie coopération politique entre les deux pays [...]* ». Le document stipule que les dirigeants

¹ Froment-Meurice, Henri, « De Gaulle et la Russie », *Cairn*, n°156, 2016, p. 797-800. p. 800. <https://www.cairn.info/revue-commentaire-2016-4-page-797.htm> (consulté le 12 août 2021).

des pays devront se rencontrer deux fois par an. »¹ Valéry Giscard d'Estaing (1926-2020) tente aussi de préserver le climat de détente.

« Effectivement je crois que notre rôle, c'est d'être un facteur de conciliation chaque fois que cela est possible et chaque fois que l'indépendance de notre position nous en donne les moyens. Le mondialisme ne consiste pas à être bien avec tout le monde [...]. Ce n'est pas une espèce de politique à l'eau de rose, dans laquelle on distribue les bonnes paroles sans tenir compte des réalités du monde contemporain. Le mondialisme, c'est le fait, à mes yeux, qu'un certain nombre de problèmes, qu'on le veuille, ou non, sont des problèmes de nature mondiale, qui doivent être traités dans des enceintes mondiales. »²

En 1975, les États-Unis, le Canada, l'Union soviétique et de nombreux pays d'Europe, dont la France, signent les accords d'Helsinki pour établir une paix durable, ce qui permet la création de la Conférence sur la sécurité et la coopération en Europe (CSCE). C'est dans cette période de détente que Giscard d'Estaing fait un voyage en Russie soviétique. Sa visite est chargée de symboles forts car il dépose une gerbe au mausolée de Lénine et fait aussi une halte devant la plaque commémorative de l'escadrille Normandie-Niémen à Moscou. Il se rend aussi à Kiev et à Borodino. De nombreux voyages ministériels sont effectués dans les années 1975-1979. Giscard d'Estaing sera de nouveau à Moscou en 1979. Lors de cette dernière visite sera élaboré un programme de développement de la coopération entre la France et l'Union soviétique.³ Cependant, cette période de détente se brise en décembre 1979 avec l'entrée des troupes soviétiques en Afghanistan.

Pompidou a rencontré Brejnev cinq fois et Giscard d'Estaing quatre fois. Ensuite, on constate une réduction du nombre de voyages présidentiels entre l'URSS et la France. En 1984 François Mitterrand (1916-1996) rencontre Constantin Tchernenko (1911-1985) et un an après il invite Mikhaïl Gorbatchev (1931-) en France. Il s'agira de sa première visite officielle en France. Lors de ce séjour les dirigeants français et soviétiques ont trois sujets de discussion : la non-militarisation de l'espace, la sécurité en Europe et les crises internationales. Leur rencontre a également pour visée le développement des relations économiques et culturelles entre l'URSS et la France. À cette époque, le désir de renouer des relations est exprimé par les deux parties et Gorbatchev reviendra encore une fois à Paris en 1989.

Ce détour par l'étude des voyages présidentiels a été nécessaire, tout d'abord pour comprendre quelles grandes questions inquiétaient la France et l'URSS durant la guerre froide :

¹ Jalabert, Laurent, *La France et la Russie, Regards diplomatiques (XVIIème-XXIème siècle)*, CRHIA centre de recherche en histoire internationale et Atlantique, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2012. p. 94.

² Hargrove, Charles, « Valéry Giscard d'Estaing », *Politique étrangère*, n°1, 1986, p. 117-118.

³ *France-URSS*, n°181, septembre-octobre 1985. p. 37.

le désarmement, la sécurité, la coopération économique, politique, scientifique et culturelle. Toutes ces préoccupations ont une influence sur les récits de voyages de la deuxième partie du XXème siècle car l'URSS n'essaie plus de prouver son autosuffisance et cherche des alliés en dépit des systèmes politiques divergents. À cette époque, le dialogue est ouvert non seulement entre les gouvernements, mais aussi entre les artistes, écrivains, scientifiques, sportifs, enseignants et d'autres, une ouverture qui va se traduire par un intérêt grandissant pour la culture étrangère et la recherche d'une complémentarité. En outre, le voyage de Khrouchtchev est une source d'inspiration pour les écrivains-voyageurs qui vont visiter la France après lui. Il va en quelque sorte redécouvrir le territoire français et d'autres à son image se permettront plus de libertés dans leurs déplacements. Il faut cependant mentionner qu'il ne sera pas cité parmi les personnalités qui ont influencé les itinéraires des auteurs soviétiques, mais les cartes de voyages de ces derniers laissent à penser que le parcours de Khrouchtchev a bien été étudié en préparation à leur propre séjour en France.

2.2 Les débuts du tourisme soviétique en France

2.2.1 Les touristes soviétiques en France

Nous avons présenté les conditions des voyages soviétiques en France et leur organisation dans la partie II de ce travail. Mais il est important de rappeler que c'est l'association « France-URSS », financée partiellement par Moscou,¹ qui organisait les voyages des intellectuels soviétiques après la Seconde guerre mondiale. Elle était dirigée par le Parti communiste français donc les déplacements des Soviétiques étaient d'emblée politisés.² En 1956, une fois le Kominform dissolu, on assiste à la création du Comité central du PCUS et du Département international pour les relations avec les pays capitalistes.³ La VOKS (société pour des relations culturelles avec l'étranger) disparaît un an après. Elle sera aussitôt remplacée par SSOD⁴ – l'Union des sociétés soviétiques d'amitié et des relations culturelles avec les pays étrangers. C'est cette Union qui va créer la société « URSS-France » qui travaillera en collaboration avec « France-URSS ».

Mais si les écrivains voyageaient déjà dans l'Entre-deux-guerres, ce n'était pas le cas du reste de la population soviétique. Le tourisme international pour les citoyens soviétiques devient possible en avril 1955. La résolution du comité central facilite les voyages et ils deviennent de plus en plus nombreux dans l'année qui suit. Les groupes des voyageurs soviétiques, soigneusement formés et encadrés, ont pu voyager en France à partir de l'année 1956 grâce à la coexistence pacifique, qui correspond à la période du « dégel ».⁵ Ganskij et Andrejčik ont travaillé sur un schéma qui présente efficacement le système d'organisation du tourisme en URSS.⁶ L'industrie du tourisme évolue très rapidement avec la création de l'agence de voyage Spoutnik pour le développement du tourisme pour la jeunesse en 1958 et l'ouverture de l'Office du tourisme étranger auprès du Conseil des ministres de l'URSS en 1964. Dans le conseil des ministres figure un office pour le tourisme étranger et c'est à l'intérieur de cette structure que se trouve l'agence de voyage Intourist. Le tourisme pour la jeunesse est quant à lui géré par le Comité central du Komsomol. L'organisation des voyages pour les délégations

¹ Gomart, Thomas, *Double détente, les relations franco-soviétiques de 1958 à 1964*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2003.

² Cœuré S., Mazuy R., *Cousu de fil rouge ; Voyages des intellectuels français en Union soviétique, 150 documents inédits des Archives russes*, Paris, CNRS Éditions, 2012. p. 22.

³ Ibid., p. 22.

⁴ *Sojuz c Zarubežnymi Stranami*.

⁵ Gorsáč, Anne, « Vystuplenie na međunarodnoj scene : sovetskie turisty xruščevskoj èpoxi na kapitalističeskom Zapade », (« Des spectacles sur la scène internationale : les touristes soviétiques de la période khrouchtchévienne dans les pays capitalistes »), *Antropologičeskij forum*, n°13, 2010, p. 359-388. p. 360. La période du « dégel » débute en 1953 et perdure jusqu'à l'année 1963, elle est poursuivie par la détente jusqu'en 1979.

⁶ Ganskij V., Andrejčik E., *Istorija putešestvij i turizma, (L'histoire des voyages et du tourisme)*, Novopolock, PGU, 2004. Voir la Figure 3 dans les Annexes.

soviétiques était longue et périlleuse et les personnes désirant se rendre en France devaient répondre à un certain nombre d'exigences.

« [...] Les candidats devaient avoir des lettres de recommandation exemplaires, un passé irréprochable, des relations politiques et (généralement) ils devaient avoir déjà effectué des voyages sans incidents en Europe de l'Est. Ceux qui souhaitaient se rendre dans les pays capitalistes devaient remplir un questionnaire de cinq pages, qui comprenait des questions sur la famille, les emplois passés et présents, les cas de violation de la loi soviétique, les membres de la famille vivant à l'étranger, les membres de la famille internés à l'étranger pendant la guerre [...] Les lettres de recommandation pour les voyageurs potentiels étaient écrites par les supérieurs professionnels et par la direction des organisations du Parti et du Komsomol : de bonnes relations et amitiés avec les supérieurs étaient donc essentielles. »¹

Une enquête approfondie précède donc tout déplacement en Occident et les futurs touristes doivent également suivre une formation dont la durée varie entre 2 ou 4 jours.²

En France, les touristes sont accueillis par des diplomates qui fournissent des renseignements supplémentaires sur le pays et les coutumes de ses habitants.³ De plus, ils sont suivis durant tout le voyage car au sein de chaque délégation soviétique se trouve un agent du KGB⁴ affecté à cette surveillance. Son identité étant tenue secrète, les voyageurs soviétiques restent donc sur leurs gardes tout au long du séjour.⁵

« [...] chaque groupe était tenu d'avoir un informateur spécialement implanté, dont l'existence était connue des membres du groupe, mais dont le visage restait secret jusqu'à la fin du voyage. D'une part, ils étaient activement instruits et mis en garde contre d'éventuelles « provocations » en URSS, mais d'autre part, tout le monde avait peur de faire une mauvaise impression à l'informateur, auquel cas il serait hors de question de partir à l'étranger à l'avenir. Par conséquent, seulement 0,5 % des citoyens soviétiques ont pu aller en Occident. »⁶

¹ Op.cit., p. 365 : « [...] надо было иметь образцовые рекомендации, безупречно чистое прошлое, политические связи и (как правило) предшествующие поездки без каких-либо инцидентов в Восточную Европу. Желаящие поехать в капиталистические страны должны были заполнить пятистраничную анкету, включающую вопросы о семье, прежних и нынешних местах работы, случаях нарушения советского законодательства, членах семьи, проживающих за границей, членах семьи, интернированных за границу во время войны [...] Характеристики потенциальным путешественникам давали начальники на работе, руководство партийных и комсомольских организаций : хорошие связи и дружеские отношения с вышестоящими лицами были в этом случае весьма существенны [...] »

² Ibid., p. 369 : « [...] туристы, выезжавшие в капиталистические страны, прежде чем отправиться на Запад, обычно собирались для двух или четырехдневного обучения в Москве [...] »

³ RGASPI, F. m-5, Op. 1, D. 94, L. 4 (1960) ; GARF, F. 9612, Op. 1, D. 373, L. 1, 6 (1956) ; GARF, F. 9520, Op. 1, D. 423, L. 13 (1961).

⁴ « Комитет государственной безопасности » – le Comité pour la sécurité de l'État (1954-1991).

⁵ Werth, N., Moullec, G., *Rapports secrets soviétiques, 1921-1991*, Paris, Gallimard, 1994. p. 438. Le 19 juin 1961, le nom de Nouriev, artiste de ballet, apparaît dans un rapport parce qu'il « rentrait tard le soir et se déplaçait seul dans Paris. » L'ambassade soviétique en France, en accord avec la commission des voyages à l'étranger et le ministère des Affaires étrangères d'URSS décide de le renvoyer en URSS. Toutes ces instances avaient pour but d'assurer une conduite sans faille des Soviétiques à l'étranger et de les déporter dans le cas où ils considéraient que celle-ci n'était pas à la hauteur de leurs exigences.

⁶ Ganskij V., Andrejčik E., *Istorija putešestvij i turizma, (L'histoire des voyages et du tourisme)*, Novopolock, PGU, 2004.p. 285 : « [...] то в каждой группе обязательно находился специально внедренный информатор, о существовании которого членам группы было известно, но секретом до конца путешествия оставалось лицо этого человека. Это приводило к тому, что советский турист, который выезжал за рубеж, был

Le peu de touristes soviétiques qui se sont rendus en France devaient donc avoir un comportement irréprochable dans un contexte de guerre froide, et un moment où la compétition entre l'Ouest et l'Est se faisait particulièrement intense. Le premier guide de voyages sur les capitales européennes fut publié en 1961 par l'Intourist. Cette publication permet dès lors à tout Soviétique d'apprendre la conduite exigée à l'étranger : « [...] *parler de leur patrie, de leur ville et des exploits de leur grand pays – dire la vérité sur le peuple soviétique et laisser un bon souvenir d'eux-mêmes.* »¹ Les écrivains, quant à eux, rapportaient des éloges de l'Union soviétique exprimés par les Français : « *Comme il était agréable d'entendre un mot gentil des Français sur mes compatriotes, et cela de la part de personnes de professions différentes et surtout à l'époque où Nikita Sergueïevitch Khrouchtchev faisait une tournée des États-Unis, à l'époque où la fusée spatiale soviétique atteignait la Lune !* »² Dans cette citation, l'auteur réussit à mettre en avant l'URSS de son point de vue et de celui des Français. Les succès des astronautes, scientifiques, artistes et sportifs soviétiques sont également soulignés dans les textes de cette époque car ils participent à la politique d'influence positive de l'URSS à l'étranger.

En outre, les écrivains-voyageurs et les dirigeants soviétiques, de même que les simples touristes, offrent des cadeaux ayant une valeur symbolique dans le but de propager la culture soviétique à l'étranger et de faire bonne impression. Khrouchtchev offre ainsi une poupée russe à une jeune femme qui avait gagné le concours de Miss Arles, Nikouline et Beršadskij donnent eux aussi des poupées, des timbres et des médaillons soviétiques aux personnes rencontrées dans les cafés. L'atmosphère sympathique se maintient surtout dans ces situations où les Français manifestent de l'intérêt aux Soviétiques et leur demandent de raconter leur vie en URSS. La propagation des valeurs socialistes passe aussi par les visites de lieux symboliques tels que l'appartement de Lénine, le cimetière du père Lachaise et le mur des fédérés, la tombe

окончательно закомплексованный : с одной стороны, еще в СССР он активно инструктировался и предупреждался о возможных « провокациях », с другой – все боялись произвести негативное впечатление на информатора, – в этом случае о поездках за границу в будущем не могло быть и речи. Как следствие, выездной международный туризм охватывал менее 0,5% граждан СССР. »

¹ Gorsaç, Anne, « Vystuplenie na meždunarodnoj scene : sovetskie turisty xruščëvskoj èpoxi na kapitalističeskom Zapade », (« Des spectacles sur la scène internationale : les touristes soviétiques de la période khrouchtchévienne dans les pays capitalistes »), *Antropologičeskij forum*, n°13, 2010, p. 359-388. p. 359 : « [...] *рассказать о своей Родине, о своем городе, о достижениях своей великой страны — рассказать правду о советском народе и оставить хорошую память о себе.* »

² Nikouline, Lev, « Vo Francii » (1960), (« En France » (1960)), *Ljudi i stranstvija : vospominanija i vstreči*, (Les gens et les voyages : les souvenirs et les rencontres), Moscou, Sovetskij pisatel', 1962. (pas de traduction en français) p. 481 : « *Как было приятно слышать от французов доброе слово о своих земляках, слышать от людей разных профессий и особенно в те дни, когда Никита Сергеевич Хрущёв совершал свою поездку по Соединённым Штатам, в дни, когда советская космическая ракета достигла Луны!* »

de Marcel Cachin et d'autres encore.

« Il y a à Paris des endroits qui ont plus de valeur pour les Soviétiques que les grands boulevards et les avenues de la capitale française. C'est la rue Marie-Rose et l'appartement discret du plus grand de tous les révolutionnaires, le fondateur du Parti communiste et de l'URSS, Vladimir Lénine. De tous les magnifiques parcs français on préfère le parc Montsouris où Lénine lisait et passait son temps libre assis sous les arbres. »¹

Les voyageurs et les touristes soviétiques choisissent des lieux de visite le plus souvent identiques, ce qui va naturellement les amener à se croiser sur les routes. Ainsi, Nikouline rencontre un groupe de Soviétiques qui voyagent en bus entre Grenoble et Nice. En raison d'un problème technique du bus, ils descendent tous et Nikouline peut ainsi leur parler.² Cette rencontre est un moment agréable du séjour, qui n'est pas reposant pour les touristes car leurs journées sont remplies de visites culturelles et on attend d'eux un comportement exemplaire. Autant dire qu'il s'agit en fait moins de vacances que de circuits culturels au cours desquels il est tout aussi important de se faire les relais de la culture de l'Union soviétique auprès des Français que de découvrir les particularités et la culture du pays visité. Ainsi, ce moment de rencontre avec un auteur soviétique est plutôt un moment détendu car comme il ne fait pas partie de la délégation, ils peuvent donc se sentir hors de danger parce qu'il ne peut pas être l'agent du KGB infiltré.

À partir de 1975, le tourisme entre l'URSS et la France se massifie grâce à un accord de coopération³ visant à faciliter les voyages des citoyens français vers l'URSS et des Soviétiques en France. Les années suivantes confirment cette dynamique avec la création des publicités touristiques, l'organisation d'expositions et d'autres événements favorisant le tourisme. Les représentants officiels des instances qui coordonnent les voyages dans les deux pays se réunissaient une fois tous les deux ans pour discuter des nouvelles destinations et infrastructures

¹ Ibid., p. 470 : « *Есть в Париже уголки, которые сердцу советского человек ближе, дороже, чем самые красивые бульвары и авеню французской столицы. Это улица Мари-Роз, и дом, и скромная квартира, где жил и работал величайший революционер, основатель Коммунистической партии и Советского государства Владимир Ильич Ленин. Из всех красивых парков Парижа нам всего дороже парк Монсури, где читал и отдыхал Ленин в тени старых деревьев...* »

² Ibid., p. 482 : « *В тот самый вечер, когда я на некоторое время переселился в автобус наших туристов, [...]* »

³ Arxipova, Elena, « *Nekotorye aspekty razvitija sovetskogo vyezdnogo turizma v 1980-1991 gg. (na primere turističeskogo obmena s kapitalističeskimi stranami)* », (« *Quelques aspects du développement du tourisme soviétique sortant dans les années 1980-1991 (étude d'échanges touristiques avec des pays capitalistes)* »), *Sovremennye problemy servisa i turizma*, n°1, 2008, p. 36-43. p. 38 : « *17 октября 1975 г. в Москве было подписано межправительственное соглашение о сотрудничестве в области туризма между СССР и Францией. (Сборник действующих договоров, соглашений и конвенций, заключенных СССР с иностранными государствами по вопросам туризма. Вып. XXXI. М., 1976.)* »

pour les touristes.¹ Ainsi, la carte du voyage soviétique en France se trouve élargie. Les touristes visitent Paris, Versailles, Fontainebleau, les châteaux de la Loire, Marseille, Nice, Cannes.² Dans les années 1980, les voyages d'affaires deviennent possibles. C'est à partir de ce moment que les citoyens soviétiques peuvent se déplacer seuls en Occident. L'étude des documents historiques nous permet de constater :

« [...] un développement dynamique du tourisme d'affaires – des voyages d'affaires individuels, voyages à l'occasion de conférences, congrès, symposiums et séminaires internationaux, foires et expositions, visites et voyages à l'occasion de grands événements sportifs et culturels – festivals de cinéma et de théâtre, etc. »³

Cela dit, les artistes voyagent moins souvent que les représentants de toutes les autres catégories socio-professionnelles. En effet, les dissidents étant le plus souvent des écrivains, peintres ou musiciens le régime évite de leur donner trop de liberté.

Après la mort de Staline, amenant un certain nombre de changements des structures de contrôle et d'organisation des voyages, le champ des contacts entre l'URSS et la France se trouve étendu. En effet, les écrivains-voyageurs et les diplomates n'étaient plus les seuls à se rendre en France. Des voyages des délégations soviétiques composées de danseurs,⁴ sportifs⁵ et d'autres représentants culturels se multiplient. Des déplacements d'une autre envergure – ceux des simples touristes deviennent aussi possibles. Néanmoins, il est important de souligner que l'extension de la circulation ne rime pas nécessairement avec sa libération de toutes les contraintes. Le voyage n'est plus quelque chose d'extraordinaire, mais il n'est pas non plus

¹ Ibid., p. 39 : « Помимо прочего, соглашением также была учреждена смешанная рабочая группа под председательством представителей официальных туристических органов СССР и Франции. Эта рабочая группа собиралась раз в 2 года в целях выработки и принятия рекомендаций по дальнейшему стимулированию обмена и сотрудничества в области туризма на межгосударственном уровне. »

² Nemoljaeva, M., Ходорков, Л., *Международный туризм : вчера, сегодня, завтра, (Le tourisme international : hier, aujourd'hui, demain)*, Moscou, *Международные отношения*, 1985.

³ Op. cit., p. 41 : « [...] динамичное развитие делового туризма – индивидуальных деловых поездок (командировках), поездок на международные конференции, конгрессы, симпозиумы и семинары, ярмарки и выставки, гастрольные поездки и поездки на крупные спортивные соревнования и культурные мероприятия – кино – и театральные фестивали и т. п. »

⁴ Gonçalves, Stéphanie, « Les danseurs soviétiques à Paris et à Londres pendant la guerre froide : entre travail, tourisme et propagande politique, 1954-1968 », *Les Cahiers Sirice*, n°16, 2016, p. 69-82. Stéphanie Gonçalves analyse la première tournée parisienne des danseurs soviétiques à Paris qui débute le 8 mai 1954. Quarante-sept danseurs soviétiques se produisent à Paris. Ils dorment à l'hôtel Commodore boulevard Hausmann et répètent à l'Opéra de Paris. La tournée – un privilège. Ils deviennent ambassadeurs culturels de la tradition et du modèle éducatif, culturel et artistique soviétique. Ils visitent les musées de Paris et des environs : Louvre, d'Orsay, Versailles, se promènent sur les Champs-Élysées et se rendent devant le mur des Fédérés au cimetière du Père-Lachaise.

⁵ Dufraisse, Sylvain, « Démontrer la puissance et parfaire les esprits. Pratiques et objectifs des délégations sportives soviétiques à l'étranger, 1952 – fin des années 1960 », *Les Cahiers Sirice*, n°16, 2016, p. 35-45. Sylvain Dufraisse s'intéresse quant à lui aux délégations sportives soviétiques à l'étranger. Il énonce les objectifs des Soviétiques : montrer la puissance pour impressionner l'adversaire au stade et dans la vie courante. Les sportifs ont un programme d'entraînement très chargé mais aussi des visites et des réceptions.

devenu banal pour la population soviétique. Après avoir exposé les exigences auxquelles devaient répondre les touristes soviétiques et les conditions de leurs voyages, nous allons voir en quoi le développement du tourisme de masse a influencé les voyages des écrivains soviétiques.

2.2.2 Les voyageurs et leurs textes

Les déplacements des écrivains de mon corpus après la Seconde guerre mondiale se partagent entre visites touristiques et voyages d'affaires. Certains écrivains mentionnent clairement dans leurs textes qu'ils font partie d'une délégation. Mariette Chaguinian est en compagnie d'un guide qui limite sa carte de voyage : « *Le crayon parcourt la carte en faisant des zigzags et sélectionne des grands ensembles. Mais mon guide a tout de suite rayé ces zigzags pour tracer deux grandes lignes.* »¹ L'emploi du « nous » permet aussi de déduire que son voyage n'est pas individuel : « *on devait voyager selon ce plan* ».² Granine et Rojdestvenski signalent eux aussi l'aspect collectif des voyages : « *Nous ne nous sommes pas assis de toute la journée et nos pieds bourdonnaient de fatigue.* »,³ « *Grève. Ce mot nous a accompagné de Cannes jusqu'à Paris, pendant 1000 kilomètres.* »⁴ Lev Nikouline utilise le même procédé : « *nous avons effectué ce voyage* ». ⁵ Cependant, lors de ses voyages antérieurs, il s'était déjà rendu seul en France. Pendant une dizaine d'années Nikouline avait multiplié les déplacements en France pour contribuer au retour de Ivan Bounine (1870-1953) en URSS, et à la mort de celui-ci, son but devint de ramener son œuvre en URSS. Il se déplaça à Paris en 1957 pour rencontrer la femme de Bounine. Elle décède en 1961 mais Nikouline est une nouvelle fois en déplacement cette année-là car il collecte des informations pour *Ogoniok*. Il essaie de récupérer l'œuvre de Bounine mais le fils de celui-ci est tenté de la vendre aux Anglais qui proposaient un prix beaucoup plus élevé que les Soviétiques. Mais ce n'était pas le seul argument en faveur des Anglais. En effet, le pouvoir avait encore changé en URSS et le roman de Bounine, *La vie*

¹ Chaguinian, Mariette, « Na Volge po Francii » (1965), (« La France en Volga » (1965)), *Zarubežnye pis'ma, (Les lettres de l'Occident)*, Moscou, Sovetskij pisatel', 1977. (pas de traduction en français) p. 7-8 : « *Карандаш побежал зигзагами, охватывая куски побольше. Но спутник мой сразу пересёк эти зигзаги. Он провёл две линии.* » Traduction personnelle en français.

² Ibid., p. 8 : « *нам предстояло по этому плану проехать* ».

³ Granine, Daniil, *Neožidannoe utro, (Une matinée imprévue)*, Léningrad, Lenizdat, 1970. (1987, 2006) (pas de traduction en français) p. 263 : « *За весь день мы ни разу не присели, и ноги у нас гудели от усталости.* »

⁴ Rojdestvenski, Robert, *I ne končaetsja zemlja... Putevye publicističeskie očerki, (La terre n'a pas de fin... Croquis de voyages journalistiques)*, Moscou, Izvestija, 1971. (pas de traduction en français) p. 268 : « *« Забастовка ». Это слово сопровождало нас по всему пути от Кани до Парижа – тысячу километров.* »

⁵ Nikouline, Lev, « Vo Francii » (1960), (« En France » (1960)), *Ljudi i stranstvija : vospominanija i vstreči, (Les gens et les voyages : les souvenirs et les rencontres)*, Moscou, Sovetskij pisatel', 1962. (pas de traduction en français) p. 469 : « *мы совершили поездку* ».

d'Arséniev : jeunesse (1927) avait été exposé à une nouvelle vague de critiques et subi des modifications majeures imposées par la censure. De nos jours, l'œuvre de Bounine se trouve au Royaume-Uni, dans les fonds de la Brotherton Library à l'Université de Leeds.¹ Beršadskij, quant à lui, effectue tantôt des voyages en bus touristique : « *L'odeur du cidre [...] qui entrainait par les fenêtres ouvertes du bus était enivrante au point qu'on avait l'impression de pouvoir boire l'air.* »,² tantôt des voyages privés en compagnie de sa femme et d'un journaliste soviétique qui réside en France : « *Arrivés à Paris, nous n'espérons pas faire un voyage à travers la France car nous n'avions pas un seul centime d'appoint. Mais un vieux camarade, prénommé Jura P., notre correspondant soviétique à Paris, nous a subitement invité à Nice à ses frais !* »³ D'autres voyageurs sont encore plus solitaires car ils se déplacent avant tout pour le travail. C'est le cas de Konstantinovski ou encore Evtouchenko. En ce qui concerne Sedykh, la visée de ses voyages est différente car il rencontre un grand nombre de connaissances et d'amis, en plus des membres de l'association « France-URSS » dans chaque ville.

L'autre nouveauté des voyages soviétiques pendant la seconde partie du XX^e siècle est que le séjour se trouve raccourci. Si dans l'Entre-deux-guerres les écrivains pouvaient passer plusieurs mois à Paris, à partir de la fin des années 1950 le séjour dure en moyenne 2 semaines. Mariette Chaguinian dispose de seulement 8 jours pour parcourir la France.⁴ Tandis que Evgueni Evtouchenko passe 3 semaines à Paris.⁵ De plus, ils sont nombreux à voyager en été : « *Nous avons demandé une orangeade. Elle était chaude. Et le marbre de la table était chaud aussi.* »,⁶ « *On était mi-août.* »,⁷ « *Dans Paris du mois d'août.* »⁸ Ainsi, la durée et la période

¹ cf. <https://www.kommersant.ru/doc/4538779> (consulté le 17 août 2021).

² Beršadskij, Rudolf, *Poltorosta stranic o Francii, Korotkie povesti i rasskazy, (Cent cinquante pages sur la France, Des histoires courtes et des nouvelles)*, Moscou, Sovetskaja Rossija, 1972. (pas de traduction en français) p. 3 : « *Запах сидра [...] проникал сквозь открытые окна автобуса и пьянил так, что казалось, воздух, насыщенный им, можно пить.* »

³ Ibid., p. 65 : « *Приехав в Париж, мы и в мечтах не имели препринять путешествие по Франции : у нас не было и сантиметра лишнего. Но тут мой старый товарищ Юра П., наш, советский корреспондент в Париже, вдруг пригласил нас в Ниццу. За его счёт!* »

⁴ Chaguinian, Mariette, « *Na Volge po Francii* » (1965), (« *La France en Volga* » (1965)), *Zarubežnye pis'ma, (Les lettres de l'Occident)*, Moscou, Sovetskij pisatel', 1977. (pas de traduction en français) p. 7 : « *автомобильный маршрут на восемь дней* ».

⁵ Evtouchenko, Evgueni, *Vojna – èto antikul'tura, (La guerre est anticulturelle)*, Moscou, Sovetskaja Rossija, 1983. (pas de traduction en français) p. 351 : « *За три недели, проведённые в майском Париже, я не изменил своей привычке бегать 4-5 километров каждое утро.* »

⁶ Granine, Daniil, *Neožidannoe utro, (Une matinée imprévue)*, Léningrad, Lenizdat, 1970. (1987, 2006) (pas de traduction en français) p. 264 : « *Мы попросили orangeад. Он был тёплый. И мрамор столика был тёплый.* »

⁷ Chaguinian, Mariette, « *Na Volge po Francii* » (1965), (« *La France en Volga* » (1965)), *Zarubežnye pis'ma, (Les lettres de l'Occident)*, Moscou, Sovetskij pisatel', 1977. (pas de traduction en français) p. 8 : « *Была середина августа.* »

⁸ Beršadskij, Rudolf, *Poltorosta stranic o Francii, Korotkie povesti i rasskazy, (Cent cinquante pages sur la France, Des histoires courtes et des nouvelles)*, Moscou, Sovetskaja Rossija, 1972. (pas de traduction en français) p. 30 : « *В августовском Париже.* »

des voyages suggèrent l'idée de vacances. Mais si la durée est égale d'un écrivain à l'autre, nous ne pouvons pas en dire de même de la période choisie. Les départs estivaux sont concurrencés par des voyageurs qui se rendent en France à d'autres moments de l'année. Par exemple, Nikouline voyage au début de l'automne,¹ Beršadskij qui a voyagé en août en 1968, avait déjà fait un séjour en France en hiver 1963,² et voyagera encore en hiver en 1969³ et au printemps en 1971.⁴ Ilya Konstantinovski et Volf Sedykh passent plusieurs semaines dans une France hivernale : « *On entend des rires bruyants à proximité. Ce sont les gens installés à une terrasse malgré le froid.* »,⁵ « *J'ai vu le Rhin pour la première fois au tout début d'un hiver capricieux d'Europe occidentale.* »⁶

La durée du séjour des écrivains diminue et ressemble à celle des touristes soviétiques. L'autre point commun entre les deux catégories (voyageurs et touristes soviétiques) est la multiplication des lieux visités. Cela a un impact non négligeable sur les récits de voyages. En effet, ils sont désormais d'une longueur de 30 à 50 pages, mais ils sont aussi plus travaillés en aval que les textes de l'Entre-deux-guerres. Les auteurs-voyageurs indiquent dans leurs textes avoir étudié des sujets qui les ont intéressés en France une fois qu'ils sont rentrés en URSS.⁷ Les nouveaux récits sont également plus solidement documentés comme nous le verrons en détail dans le chapitre suivant. Pour l'instant, j'aimerais retenir l'attention des lecteurs de ce travail sur le fait que les documents iconographiques très présents dans les récits de l'Entre-deux-guerres sont pratiquement absents dans les récits de cette nouvelle période. Les textes des auteurs-voyageurs comportent très peu de dessins et d'iconographies à partir des années 1960. En effet, à cette époque les guides de voyages sur la France sont déjà publiés en URSS donc les écrivains ne doivent plus combler le manque d'informations visuelles via leurs textes. Néanmoins une image, celle de Marianne, revient à plusieurs reprises. On la voit par exemple

¹ Nikouline, Lev, « Vo Francii » (1960), (« En France » (1960)), *Ljudi i stranstvija : vospominanija i vstreči*, (*Les gens et les voyages : les souvenirs et les rencontres*), Moscou, Sovetskij pisatel', 1962. (pas de traduction en français) p. 470 : « *мы выехали осенним утром* ».

² Op. cit., p. 3 : « *мы ехали в январе* ».

³ Ibid., p. 94 : « *я ехал в межсезонье, [...] – в феврале* ».

⁴ Ibid., p. 66 : « *весенний [...] аромат цветов* ».

⁵ Konstantinovski, Ilya, *Goroda i sud'by*, (*Les villes et les destins*), Moscou, Sovetskij pisatel', 1979. (pas de traduction en français) p. 286 : « *Вот где-то рядом раздаётся громкий смех – это за столиками кафе, которые, несмотря на холодную погоду, уже выставлены на тротуар.* »

⁶ Sedykh, Volf, *Francija v dviženii*, (*La France en mouvement*), Moscou, Sovetskaja Rossiija, 1986. (pas de traduction en français) p. 286 : « *Впервые я увидел Рейн в самом начале капризной западноевропейской зимы.* »

⁷ Chaguinian, Mariette, « Na Volge po Francii » (1965), (« La France en Volga » (1965)), *Zarubežnye pis'ma*, (*Les lettres de l'Occident*), Moscou, Sovetskij pisatel', 1977. (pas de traduction en français) p. 36 : « *Вскоре после моей поездки специальный корреспондент « Юманите » захотел посмотреть, как живут рабочие в Гренобле, [...] »*

sur la couverture du livre de Beršadskij. Marianne, figure allégorique nationale française, est représentée ici au premier plan et derrière elle on peut observer la place de la Concorde.

Figure 73. Marianne



Source : la couverture du livre de Rudolf Beršadskij par Aronov.

La Révolution et la Seconde guerre mondiale¹ occupent une place prépondérante dans l’imaginaire mobilisé par les Soviétiques qui visitent la France car elles renvoient à l’image d’une France proche des Soviétiques. Dans une même perspective l’image de la Marianne – symbole de la France, est souvent détournée à la soviétique. Nikouline exprime dans son texte son mécontentement face aux représentations habituelles de celle-ci alignées sur les vedettes féminines du moment, et dit qu’une jeune paysanne serait plus légitime dans ce rôle.

« Je ne peux m’empêcher de remarquer un détail agréable : tous les soirs, une belle fille mince aux yeux noirs passait en tracteur devant le café de la place, roulant aussi vite qu’elle le pouvait, d’une allure vive. Les jeunes assis à la terrasse du café l’applaudissaient presque toujours. C’était une façon d’honorer la beauté et la jeunesse. En France, la République était représentée par Marianne, une belle jeune femme coiffée d’un bonnet phrygien. La jeune fille sur le tracteur, avec ses cheveux noirs bordés d’un châle, était l’incarnation de la vraie beauté, celle que l’on ne voit pas à l’écran, cette beauté du peuple, qui ne ressemble en rien à Brigitte Bardot, starlette de cinéma symbolisant un certain idéal sexuel féminin. »²

¹ Pendant la Seconde guerre mondiale la Concorde était un lieu de rassemblement des résistants français. Le défilé de libération de Paris a été organisé sur la place de la Concorde.

<https://www.parismuseescollections.paris.fr/fr/musee-carnavalet/oeuvres/defile-place-de-la-concorde-le-26-aout-1944#infos-principales> (consulté le 17 août 2021).

² Nikouline, Lev, « Vo Francii » (1960), (« En France » (1960)), *Ljudi i stranstvija : vospominanija i vstreči*, (Les gens et les voyages : les souvenirs et les rencontres), Moscou, Sovetskij pisatel’, 1962. (pas de traduction en français) p. 491 : « Не могу не отметить одну приятную подробность : мимо кафе на площади каждый вечер на тракторе проезжала стройная, красивая черноглазая девушка, проезжала, можно сказать, лихо, выжимая из трактора возможную скорость. Молодёжь на террасе кафе почти всегда аплодировала ей – это была дань красоте и молодости. Республику во Франции изображали в виде Марианны – красивой молодой женщины во флигийском колпаке. Девушка на тракторе с тёмными, повязанными платком,

En effet, on assiste ici à la transformation des héros français et héros soviétiques à l'aide du tracteur sur lequel se déplace la jeune fille citée ci-dessus. Ce type de descriptions était récurrent dans les textes soviétiques qui mettaient en valeur le travail des gens simples. L'évocation du tracteur renvoie également à la guerre qui n'est pas oubliée. Ainsi Nikouline invite à dépasser les apparences (la starlette Brigitte Bardot) pour pouvoir saisir le vrai caractère des Françaises qui pour lui se définit par courage, force et détermination.

À partir de la fin des années 1950, les échanges entre la France et l'URSS s'intensifient et les voyages se multiplient. La période du dégel suivie de la détente contribue à l'amélioration de contacts au niveau politique et touristique, et les premières délégations de touristes soviétiques commencent à voyager à travers la France en croisant parfois des écrivains soviétiques. Ces derniers, même s'ils ne sont pas de simples touristes, voyagent aussi accompagnés et la durée de leurs séjours, désormais aligné sur ceux des touristes, se trouve drastiquement raccourcie et correspond plus à une courte période de vacances qu'à un véritable voyage immersif. Cette accélération de la vie transforme par conséquent le récit de voyage soviétique sur la France : sa longueur est assez homogène d'un auteur à l'autre et varie entre 30 et 50 pages, tandis que dans l'Entre-deux-guerres la plupart des textes sur la France étaient très courts (10-15 pages) mais côtoyaient une minorité de récits très longs (200-300 pages). La narration ne commence plus au début du parcours des voyageurs car tout va beaucoup plus vite et il est impossible de tout saisir dans un seul mouvement. On constate qu'il n'y a pratiquement plus de photographies et d'illustrations, en revanche, les observations rapportées sont toujours très poignantes et le récit de voyage soviétique de la deuxième partie du XXème siècle semble plus riche en termes de références littéraires, historiques, politiques et culturelles, ainsi qu'en matière de thèmes évoqués. Dans le chapitre suivant, je m'attacherai à décrire l'itinéraire de voyage choisi par les écrivains soviétiques de cette période.

волосами, олицетворяла подлинную красоту, такую не увидишь на экране, эта краса народная, ничуть не схожая с « сэкс-примой » кинозвездой Бригитой Бардо. »

3. Le tour de France en voiture

3.1 La carte du voyage soviétique

3.1.1 Les lieux visités

Dans cette partie, j'aimerais maintenant présenter la carte du voyage soviétique en France durant la deuxième moitié du XX^{ème} siècle, en expliquant le choix des itinéraires et en montrant l'importance capitale du développement de l'industrie automobile et son influence tant sur le parcours des voyageurs que sur la rhétorique narrative employée. Nous précisons que cette carte regroupe diverses villes visitées par les écrivains soviétiques, chacun d'entre eux ne les ayant bien sûr pas toutes visitées. J'ai en effet retenu les principaux lieux fréquemment cités dans les récits de voyages et laissé de côté les petits détours des uns et des autres lorsqu'ils étaient évoqués trop brièvement et ne contenaient pas d'éléments utiles à l'analyse.

Nous observons à partir des années 1960 chez les auteurs soviétiques une volonté de s'inscrire dans une tradition littéraire des voyages. Si les écrivains de l'Entre-deux-guerres essayaient de mettre en avant la spécificité soviétique des voyages en citant principalement Maïakovski, il y a cette fois une réelle tentative d'inscription dans un courant plus vaste et couvrant aussi une plus large temporalité. Les nouveaux voyageurs continuent à évoquer Maïakovski mais citent aussi les auteurs russes des XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles. Lev Nikouline rend hommage dans son texte à ses nombreux prédécesseurs russes qui se sont rendus à Paris. Il se distingue en effet par sa volonté de découvrir la France par-delà la ville de Paris, sans pour autant dénigrer les intellectuels qui s'étaient principalement préoccupés de la capitale française. L'auteur fait référence à Vassili Trediakovski (1703-1769), Denis Fonvizine (1745-1792), Nikolaï Karamzine (1766-1826) et Fiodor Dostoïevski (1821-1881), ou encore Ivan Bounine (1870-1953) et bien d'autres.

« Mais avant de quitter Paris, on ne peut s'empêcher de penser aux compatriotes qui sont venus en France, pour qui le pays a longtemps été un aimant. Lorsque Vassili Trediakovski, érudit et poète malheureux, arrive à Paris en 1728 et « se promène partout à pied à cause de sa pauvreté », il ne sait évidemment pas qu'il ouvre la voie à des générations d'écrivains russes. La vie spirituelle française a exercé un puissant attrait sur la Russie à partir de l'époque de Fonvizine et Karamzine et pendant de nombreuses décennies suivantes. »¹

¹ Nikouline, Lev, « Vo Francii » (1960), (« En France » (1960)), *Ljudi i stranstvija : vospominanija i vstreči*, (Les gens et les voyages : les souvenirs et les rencontres), Moscou, Sovetskij pisatel', 1962. (pas de traduction en français) p. 469 : « Но прежде чем покинуть Париж, как-то невольно предаёшься размышлениям о своих соотечественниках, которые в своё время приезжали во Францию, для кого эта страна издавна была магнитом. Когда Василий Кириллович Тредьяковский, учёный и злосчастный поэт, в 1728 году прибыл в Париж, « шедши пеш за крайней своей бедностью », он, разумеется, не знал, что открывает дорогу грядущим поколениям русских литераторов. Могучей притягательной силой обладала духовная жизнь Франции со времени Фонвизина и Карамзина и далее на протяжении многих десятилетий. »

« Beaucoup de textes curieux ont été écrits sur Monte-Carlo et Monaco, mais aussi beaucoup de bêtises. Mais quoi qu'on ait écrit sur le sens fascinant du jeu qui possède un joueur, aucune œuvre ne peut égaler celle de Dostoïevski intitulée *Le Joueur*. »¹

« La ville d'Avignon et le souvenir de Pétrarque ont inspiré à l'écrivain russe Ivan Bounine la nouvelle poétique « Plus belle incomparablement que le soleil » sur l'amour touchant et triste entre Pétrarque et Laure, une histoire proche d'un poème en prose, l'une des meilleures œuvres de la dernière période de l'écrivain. »²

Dans cette période, même les auteurs émigrés, tels que Bounine, sont cités. Lev Nikouline consacre également quelques lignes de son récit au précurseur du voyage soviétique littéraire à Paris : Vladimir Maïakovski (1893-1930).

« « Paris/court/en m'accompagnant/dans toute son impossible beauté... » Combien de fois me suis-je rappelé ces vers de Maïakovski en regardant Paris s'éloigner par la fenêtre de notre voiture, nous escortant au Sud vers la Méditerranée, à l'Ouest vers la Normandie ou la Bretagne, au Nord vers Reims, à l'Est vers les Vosges. »³

Nous apprenons également que les écrivains étaient collègues et amis et se sont rencontrés à de nombreuses reprises dans le Paris de l'Entre-deux-guerres.

« Pour l'auteur de ces pages, ces quartiers sont avant tout associés aux souvenirs de ses rencontres avec Maïakovski. C'est là que, durant l'hiver 1929, il se promenait en regardant du haut de ces deux mètres les habitués de Montparnasse. [...] La rue Campagne-Première, où il habitait, l'hôtel Istria, le restaurant Grande Chaumière, où nous l'avons vu pour la dernière fois avant son départ pour Moscou – tous ces lieux sont nommés dans ses poèmes. Il aimait Paris, son architecture, ses artistes et ses habitants, mais il disait toujours la vérité sur cette ville, où il aurait aimé « vivre et mourir », « s'il n'y avait pas Moscou ». »⁴

Cette dernière référence nous est déjà familière car nous avons étudié les récits de l'Entre-deux-guerres et nous connaissons le rôle de Maïakovski dans le développement du genre du récit de voyage soviétique sur la France. Néanmoins, les nouveaux textes s'inspirent aussi de la littérature du voyage en France en langue française.

¹ Ibid., p. 485 : « *О Монте-Карло и Монако написано много любопытного, но много и вздора, и что бы ни писали о завлекательном чувстве азарта, владеющем игроком, лучше « Игрока » Достоевского ничего не создано.* »

² Ibid., p. 493 : « *Город Авиньон, память о Петрарке вдохновили русского писателя Ивана Бунина – он создал поэтический рассказ « Прекраснейшая солнца » о трогательной и печальной любви Петрарки и Лауры, рассказ, подобный стихотворению в прозе, одно из лучших произведений последнего периода творчества писателя.* »

³ Ibid., p. 471 : « *« Париж/ бежит,/ провожая меня,/ во всей/ невозможной красе... » Сколько раз я вспоминал эти строки Маяковского, когда Париж бежал рядом с нашей машиной, провожая нас то на юг – к Средиземному морю, то на запад – в Нормандию или Бретань, то на север – в Реймс, то на восток – в Вогезы.* »

⁴ Ibid., p. 499-500 : « *Для автора этих страниц кварталы эти прежде всего связаны с воспоминанием о встречах с Маяковским. Здесь зимой 1929 года он проходил, возвышаясь головой над завсегдаятами Монпарнаса. [...] Улица Кампань премьер, где он жил, гостиница « Истрия », ресторан « Гран Шомьер », где мы провожали его в последний раз в Москву, – все эти уголки названы в его стихах. Он любил Париж, его архитектуру, его художников, народ, но всегда говорил правду об этом городе, где хотел бы « жить и умереть », « если б не было такой земли – Москва ». »*

Les grands écrivains français guident les voyageurs de la deuxième moitié du XX^{ème} siècle. Toutes les destinations choisies sans exception suivent les traces d'un grand esprit qui a vécu ou travaillé dans cette ville, ou bien voyagé et écrit un texte sur celles-ci : ainsi Flaubert est évoqué à Rouen, Rabelais à Poitiers et Rousseau à Arly, etc. Cette approche peut donner un cachet d'authenticité car les auteurs montrent qu'ils ont des connaissances, puisées dans les œuvres écrites sur la France par les Français. L'auteur le plus cité est Stendhal (1783-1842), qui avait entrepris un très long voyage entre les années 1837 et 1838, en visitant certains lieux plusieurs fois. En ce sens, son travail et celui des Soviétiques qui s'en inspirent peut apporter non seulement des impressions des voyages habituelles mais aussi donner à lire de véritables essais ethnographiques.

L'œuvre de Stendhal constitue un patrimoine littéraire et intellectuel considérable pour les auteurs-voyageurs soviétiques. Il est lu et interprété comme un écrivain de gauche.

« Stendhal a été une référence culturelle majeure parmi les intellectuels communistes français, en particulier dans les générations qui ont connu l'Occupation et qui ont fait la Résistance. Il a fait l'objet, de la part d'Aragon et Andrieu, d'une interprétation et d'une transmission soignées. Il s'agissait d'un stendhalisme et d'un communisme d'éducation, qui participaient plus largement de la constitution d'un patrimoine, c'est-à-dire d'abord d'une mémoire (on affirmait une filiation politique nationale : 1792-1793, 1830-31-32-34, 1848, 1871, 1920, 1936, 1945, dans laquelle le PCF occupait la position terminale et donc la position logique par excellence), mais aussi de la constitution d'un corpus de références littéraires et culturelles *classiques*, qui éclairait et qui légitimait l'action des intellectuels engagés dans ou aux côtés du PCF. Enfin le stendhalisme communiste participait du projet plus général de dessiner un domaine d'intervention privilégié pour les intellectuels communistes au sein du champ littéraire national, où la mise en pratique du corps doctrinal du communisme français fût féconde. Quand Aragon écrivait sur Stendhal, il le faisait clairement en tant que militant communiste. On peut même dire qu'il le faisait dans une large mesure pour le Parti. »¹

Bien que Stendhal ne fût pas lui-même communiste, son mépris pour le capital et les mœurs bourgeoises mais aussi son rapport ironique à la religion trouvent un écho chez Nikouline, Chaguinian et bien d'autres auteurs du corpus.

En 1965, Mariette Chaguinian cite Stendhal en épigraphe de son récit de voyage : « *Vous pouvez passer vingt ans à Paris mais vous ne connaîtrez pas la France* ». ²

« J'ai mis une citation de Stendhal en épigraphe de mon texte de voyage. Il a écrit cela quatre ans avant sa mort. Il avait alors cinquante ans, il a grossi, a commencé à porter des lunettes, il avait déjà parcouru les routes d'Angleterre, d'Italie, d'Autriche ; il a visité Moscou avec l'armée de Napoléon, a vu les incendies de Moscou, et a déjà créé les œuvres

¹ Vanoosthuyse, François, « Lectures communistes de Stendhal : enjeux politiques et patrimoniaux », *Itinéraires*, n°4, 2011, p. 117-133.

² Chaguinian, Mariette, « Na Volge po Francii » (1965), (« La France en Volga » (1965)), *Zarubežnye pis'ma, (Les lettres de l'Occident)*, Moscou, Sovetskij pisatel', 1977. (pas de traduction en français) p. 7 : « *Вы можете двадцать лет прожить в Париже – и не будете знать Францию.* »

Le Rouge et le Noir et *De l'amour*. En bref, c'était un Stendhal mûr, mature, arrondi. Soudain, sa maison d'édition lui a proposé de visiter la France et d'écrire un livre sur son pays. C'est ainsi qu'il a écrit l'un des plus intéressants de ses livres, les *Mémoires d'un touriste*. C'est de cet ouvrage que j'ai tiré la phrase qui apparaît dans mon épigraphe. Il peut sembler absurde de puiser l'inspiration dans un livre écrit il y a cent trente ans. Mais Stendhal lui-même a fait une chose encore plus « absurde » : pour son propre voyage, il a pris comme guide un livre écrit il y a deux mille ans, lorsque la France n'était que la Gaule. Ce livre est constitué des notes (ou plutôt des commentaires) de Jules César sur *La guerre des Gaules*. »¹

Chaguinian va elle aussi s'inspirer de Jules César (100 av. J. C.- 44 av. J. C.). Ainsi, elle a l'ambition d'inscrire son livre dans la même tradition littéraire et philosophique.

« Au cours d'un voyage (surtout pour nous, membres d'une nouvelle société sur terre), il est très important d'avoir une perception correcte (stéréoscopique) du temps. Une mauvaise connaissance de l'histoire peut conduire à des conclusions philosophiques et politiques erronées. Les gens de ma génération, par exemple, ont été élevés avec le sentiment de « la mort de l'Europe », de la décrépitude historique de la vieille culture occidentale – Spengler en a parlé dans *Le déclin de l'Occident*. Mais ça s'est avéré complètement faux – les systèmes sociétaux vieillissent et sont remplacés par de nouveaux, mais les cultures restent vivantes, tout comme Homère ne vieillit pas dans la perception de l'humanité. Jules César a aidé Stendhal, qui avait vu d'innombrables monuments antiques laissés par les soldats romains sur le sol français, à ressentir de très près le passé lointain. Sentir le passé de près, c'est sentir correctement l'âge historique du pays natal : elle n'est pas si vieille, cette France, qui encore hier était la Gaule. Et Stendhal, qui voyageait sous l'apparence d'un marchand de fer « tantôt en buggy, tantôt à cheval », qui n'oubliait jamais de passer dans les entreprises locales et étudier leur économie, et pas seulement de décrire la nature et les monuments ; Stendhal, qui en décrivant le bruit des sabots de son cheval sur les pavés des rues françaises me faisait entendre aussi le bruit des sandales des légionnaires romains, m'a fait oublier les barrières temporelles. Il m'a aidé à voir le passé comme quelque chose de récent, toujours actuel, nécessaire pour comprendre le présent, il m'a permis de voir l'ensemble des choses et m'a fait réaliser l'âge encore jeune de l'Europe... »²

¹ Ibid., p. 11 : « Эпиграфом к моей поездке я взяла слова Стендаля. Он написал их за четыре года до смерти. Ему тогда было пятьдесят лет, он растолстел; стал носить очки, за плечами его лежали исхоженные, изъезженные дороги Англии, Италии, Австрии; он побывал с армией Наполеона в Москве, видел московские пожары; и уже созданы были такие вещи, как « Красное и чёрное », « О любви ». Словом, это был зрелый, сложившийся, закруглившийся Стендаль. И вдруг издательство предложило ему поехать по родной стране и написать книгу о Франции. Тогда-то и родилась одна из самых его интересных книг, « Записки туриста », откуда я и выбрала цитату для моего эпиграфа. Казалось бы, нелепо видеть пособие для современной поездки в книге, написанной около ста тридцати лет назад. Но сам Стендаль сделал ещё более « нелепую вещь » : для своей собственной поездки он взял гидом книгу, написанную две тысячи лет назад, когда Франция была ещё только Галлией. Эта книга – Записки (вернее, комментарии) Юлия Цезаря к Галльской войне. »

² Ibid., p. 11-12 : « Дело в том, что в путешествии (особенно для нас, людей нового на земле общества) очень важно правильно и выпукло (стереоскопически) чувствовать время. Неверное чувство времени может привести к неверным философским и политическим выводам. Люди моего поколения, например, были воспитаны на чувстве « гибели Европы », исторической дряхлости старой западной культуры, – об этом вещал Шпенглер в « Закате Европы ». И было это совершенно неверно, – стареют общественные системы, заменяясь новыми, а культуры остаются жить, как не стареет Гомер в восприятии человечества. Юлий Цезарь помог Стендалю, видевшему бесчисленные античные памятники, оставленные римскими воинами на французской земле, очень близко, очень придвинуто к его времени почувствовать далёкое прошлое. А близко почувствовать прошлое – значит правильно оцунуть исторический возраст родной страны : не так уж она стара, эта Франция, ещё вчера бывшая Галлией. И Стендаль, ездивший под видом торговца железом « то в коляске, то верхом », нигде не забывавший заглянуть в местную промышленность и её экономику, а не только описывать природу и памятники;

Chaguinian est tellement enthousiaste qu'elle va se rendre dans le musée Stendhal à Grenoble : « *Je devais traverser la rue et me rendre de l'autre côté, là où se trouve le musée Stendhal, un patriote ardent de Grenoble – sa ville natale. Il pense souvent à cette ville et l'oppose à Paris qu'il n'apprécie pas, à Paris qui devient de plus en plus difforme jour après jour.* »¹ À l'instar de Stendhal, M. Chaguinian critique Paris et trouve la capitale de la France sans grand intérêt lorsqu'on veut découvrir autre chose que ses monuments mondialement connus. Passionnée, elle tient à partager avec les lecteurs l'impopularité de Stendhal de son vivant et l'ampleur que prend sa carrière en France après sa mort. Les Russes, quant à eux, ont su reconnaître le talent de cet écrivain car les œuvres de Stendhal ont été traduites en russe et publiées en Union soviétique à partir des années 1930. Il y eut une réédition des œuvres de Stendhal en 15 tomes en 1959, ce qui pourrait expliquer sa grande popularité dans les récits de voyages de cette période.²

« Le musée Stendhal était vide à cette heure. Une fois de plus, j'étais émerveillée de tout ce qu'une collection inerte de documents peut nous raconter, si nous prenons le temps de les examiner longuement et de manière chronologique. Je ne vais pas exposer ici le contenu du musée. Nous lisons et publions beaucoup Stendhal, et le lecteur soviétique connaît sa vie. Mais le musée permet d'approfondir certaines connaissances : de son vivant, cet écrivain remarquable n'était pas du tout [...] célèbre [...]. »³

Les documents exposés dans le musée mettent en lumière le rôle révolutionnaire de la prose de Stendhal dans la littérature française : ses écrits sont simples et précis, il ne s'enferme pas dans les formes traditionnelles de la littérature.

« Grand admirateur de la nature, de la nature des choses, de la représentation exacte de la réalité humaine et sociale, une admiration qui frôle le naturalisme brute, Stendhal a trouvé un écho chez les réalistes français, d'après lesquels il a fait une véritable révolution dans la prose française, et peut-être pas seulement française. L'amour de Stendhal pour les théories

Стендаль, донёсший до меня сквозь цокот копыт своей лошади по булыжникам французских улиц также и тяжёлый шаг сандалий римских легионеров, тоже сдвинул передо мной столетия. Он помог мне разглядеть прошлое как нечто недавнее, необходимо присутствующее на выпукло-синхронном восприятии целого – и дал почувствовать ещё молодой, очень, в сущности, недавний возраст Европы... »

¹ Ibid., p. 34 : « *Мне предстояло, миновав эту улицу, пойти на другую окраину, где помещается музей Стендаля, пламенного патриота своего родного Гренобля, постоянно вспоминавшего о нем в укор нелюбимому и остро им критикуемому Парижу – Парижу, который он назвал становящимся « день ото дня все безобразнее ».* »

² Naumenko, V. G., « *Russkie fragmenty v avtobiografičeskoj proze Stendalja, ili Francuzy i Russkie v 1812 godu* », (« *Des fragments russes dans la prose autobiographique de Stendhal, ou les Français et les Russes en 1812* »), *Informačionno-gumanitarnyj portal « Znanie. Ponimanie. Umenie »*, n°4, 2012. http://www.zpu-journal.ru/e-zpu/2012/4/Naumenko_Russian-Fragments-Stendhal/ (consulté le 18 août 2021).

³ Op.cit., p. 34 : « *Музей Стендаля в этот час был пуст. И опять пришлось мне подивиться, как много может сказать мёртвое собрание документов, если есть время пересмотреть их в постепенном, хронологическом разворачивании. Я не стану тут приводить содержание музея. У нас много читают и много издают Стендаля, и советский читатель знает его жизнь. Но музей помогает глубже осмыслить его значение : при жизни этот замечательный писатель совсем не был [...] знаменит [...].* »

scientifiques, l'agriculture, l'économie, l'explication physiologique des processus mentaux, se révèle brillamment dans le musée. »¹

Stendhal sera le compagnon permanent de Chaguinian, qui le citera systématiquement dans son récit de voyage.

« C'était mon premier voyage ici mais j'étais déjà empoisonnée par l'ironie de Stendhal. J'étais quelque peu sceptique à l'égard des falaises grises et du château de Fontainebleau que nous avons atteint en voiture depuis Barbizon, je me rappelais ce que Stendhal avait écrit dans ses *Mémoires* : « Les rochers de Fontainebleau sont ridicules ; ils n'ont pour eux que les exagérations qui les ont mis à la mode. » Stendhal était encore plus irrévérencieux, avec une précision mortelle, à propos du château de Fontainebleau : « Le château de Fontainebleau est extrêmement mal situé, dans un fond. Il ressemble à un dictionnaire d'architecture ; il y a de tout, mais rien n'est touchant. » Nous avons visité le jardin de Diane sans grande excitation et avons rendu hommage qui leur était dû aux ombres de François Ier et de Louis XV dans la célèbre « salle des adieux ». »²

Si Chaguinian peut laisser une place majeure aux notes de Stendhal à l'intérieur de son propre texte, c'est parce qu'elle se rend également dans les lieux où celui-ci a voyagé. Un autre voyageur, Lev Nikouline, est encore plus émerveillé par l'œuvre de cet écrivain français et va jusqu'à emprunter son itinéraire complet.

Lev Nikouline effectue au cours de sa vie de nombreux voyages en France, mais en 1960, il choisit de suivre l'itinéraire que Stendhal a immortalisé dans les *Mémoires d'un touriste* (1838). Celui-ci est cité en épigraphe de son récit : « *Je n'ai jamais eu le temps de me renseigner, ou plutôt d'essayer de comprendre ce que les gens qui m'hébergeaient étaient capables de faire, à la recherche du bonheur. Pourtant, c'est l'essentiel dans la vie. Du moins, c'est ce qui m'intéresse au plus haut point.* »³ L'auteur explique que malgré l'ancienneté de

¹ Ibid., p. 35 : « Своей страстью к натуре, к природе вещей, к точной передаче действительного в человеке и обществе, страстью, граничившей с жестоким натурализмом, Стендаль нашёл отклик у французско-мыслителей, французско-реалистов, по мнению которых, он совершил подлинную революцию во французской прозе, а может быть и не только французской. Ярче открывается в музее и ещё одна важная особенность Стендаля : его любовь к научным аналогиям, к хозяйству и экономике и к физиологической основе душевных явлений. »

² Ibid., p. 14 : « Но я, хоть и отправилась в свой путь впервые, была уже отравлена ядом стендалевской иронии. С некоторым скептицизмом восприняла я и серые скалы, и дворец Фонтенбло, к которому мы подъехали из Барбизона, памятуя слова Стендаля из его « Записок » : « Скалы Фонтенбло просто смешны. Только преувеличенные рассказы о них ввели их в моду... Лесистые места также очень жалки ». Ещё более непочтительно, с убийственной меткостью, выразился Стендаль о дворце Фонтенбло : « Дворец Фонтенбло весьма плохо расположен, в самой низине. Он напоминает словарь по архитектуре : всё как будто налицо, а между тем ничто не волнует ». Без особого волнения заглянули мы в сад Дианы, отдали положенную дань теням Франциска I и Людовика XV в знаменитом « зале прощаний ». »

³ Nikouline, Lev, « Vo Francii » (1960), (« En France » (1960)), *Ljudi i stranstvija : vospominanija i vstreči*, (Les gens et les voyages : les souvenirs et les rencontres), Moscou, Sovetskij pisatel', 1962. (pas de traduction en français) p. 468 : « У меня никогда не хватало времени, чтобы осведомиться, или, точнее говоря, постараться уяснить себе, на что обычно способны люди, у которых я останавливался проездом, в погоне за счастьем. А между тем, это главное в жизни. По крайней мере, это то, что меня в первую очередь интересует. »

cette œuvre, elle reste néanmoins très importante et moderne : « *Mon précieux guide de la France, les Mémoires d'un touriste de Stendhal, écrites il y a plus de cent ans, est frappant par sa vision de l'avenir ; lire ce livre, c'est comme parler à notre contemporain.* »¹ Selon lui les touristes contemporains peuvent y puiser beaucoup d'informations. Il est vrai que Stendhal avait usé dans ses notes de voyages d'un personnage de fiction – un commis marchand qui se déplaçait pour affaires, mais ses propres impressions et réflexions apparaissent dans les pages de ce livre.

« Stendhal définissait son livre comme des « impressions superficielles, très sommaires, plus ou moins véridiques », mais il va de soi que les réflexions du commis marchand, ses intérêts, ses connaissances sur la politique, l'économie, l'art et l'histoire du pays appartiennent à Stendhal lui-même. Le plus frappant, c'est que ce sont parfois les pensées de nos contemporains. Et la sympathie de l'écrivain pour les travailleurs simples dans les *Mémoires d'un touriste*, est particulièrement émouvante. »²

L'influence de Stendhal, premier touriste de la littérature française,³ est tellement grande que Nikouline choisit de reproduire un des parcours décrits dans son œuvre. Ainsi il avance sur le territoire français et sur les traces de Stendhal :

« Pourquoi n'ai-je pas commencé par Paris ? J'ai fait de nombreux voyages à Paris et j'y ai passé en tout trois ans. J'ai vécu dans la capitale française à différentes époques – avant la Première guerre mondiale, il y a un demi-siècle, et après la guerre, à la veille de la Seconde guerre mondiale et après celle-ci. J'ai visité le pays plus d'une fois dans les années cinquante et plus récemment, à l'automne 1960. J'aurais dû commencer par Paris, mais c'est Stendhal et ses *Mémoires d'un touriste* qui m'ont troublé.
« On peut vivre à Paris pendant vingt ans et ne pas connaître la France ». Cela m'a paru si convaincant que j'ai décidé de commencer ces notes par un voyage à travers la France et de suivre l'itinéraire de Stendhal de Paris jusqu'à la province. »⁴

¹ Ibid., p. 483 : « *Мой драгоценный путеводитель по Франции, книжка Стендаля « Записки туриста », написанная более ста лет назад, поражает проникновением в будущее ; читая эту книгу, как бы беседеешь с нашим современником.* »

² Ibid., p. 468-469 : « *Стендаль называл свои записки « беглыми, весьма незначительными, более или менее верными штрихами », но, разумеется, суждения коммивояжера, его интересы, его познания в области политики, экономики, искусства, истории страны – это суждения самого Стендаля. Поразительнее всего, что это порой мысли нашего современника. И сочувствие писателя людям труда в « Записках туриста » глубоко волнует.* »

³ Venayre, Sylvain, « *Mémoires d'un touriste : Stendhal, voyageur et historien ?* », *Recherches & Travaux*, 2017, <https://journals.openedition.org/recherchestravaux/890> (consulté le 12 avril 2021). p. 334.

⁴ Nikouline, Lev, « *Vo Francii* » (1960), (« *En France* » (1960)), *Ljudi i stranstvija : vospominanija i vstreči*, (*Les gens et les voyages : les souvenirs et les rencontres*), Moscou, Sovetskij pisatel', 1962. (pas de traduction en français) p. 470 : « *Почему же я не начал с Парижа ? Из трёх лет, в разное время прожитых во Франции, я дольше всего прожил в Париже. Я жил в столице Франции в разные годы – до первой мировой войны – полвека назад и после мировой войны, жил накануне второй мировой войны и после неё, не один раз бывал в этой стране в пятидесятые годы и уже совсем недавно, осенью 1960 года. Следовало начать эти записки именно с Парижа, но и тут меня смутил Стендаль и его « Записки туриста ». « Вы можете двадцать лет прожить в Париже и не будете знать Франции ». Это звучало так убедительно, что я решил начать эти записки с путешествия по Франции и отправился по маршруту Стендаля из Парижа в провинцию.* »

Au début de son livre Stendhal écrit « *il n'y a presque pas de voyages en France : c'est ce qui m'encourage à faire imprimer celui-ci.* »¹ Il s'annonce ainsi comme précurseur d'un genre et les voyageurs soviétiques se reconnaissent eux aussi dans cette dimension novatrice car dans l'Entre-deux-guerres les déplacements se faisaient principalement à Paris. Quelques voyageurs s'étaient certes rendus dans d'autres endroits mais personne n'avait véritablement parcouru le territoire français.

« Je reviendrai plus d'une fois sur le livre de Stendhal dans mon récit de voyage, mais pour l'instant je me contenterai de dire que j'ai choisi un des itinéraires de Stendhal dans ses *Mémoires d'un touriste* et que je l'ai reproduit, en l'élargissant seulement pour Nice, qui n'était pas encore une ville française à son époque. »²

« En fait, notre voyage sur la route de Stendhal touchait à sa fin. Nous étions sur le chemin du retour vers Paris, mais comme mon compagnon avait deux jours à perdre, il a déplié la carte, et après une longue réflexion il a dit :

- Ce serait bien d'aller à Rouen. C'est l'ancienne capitale de la Normandie, j'y suis allé deux fois après sa libération. »³

L'auteur a besoin d'associer son voyage aux parcours déjà établis par des écrivains célèbres, ce qui motive la reprise de l'itinéraire de Stendhal. Nikouline part de Paris en direction de Lyon et évoque sur la route Montargis et Nevers. Après avoir visité Lyon, il se rend à Grenoble, Nice, Menton, Monaco, Cannes, Marseille, Avignon, Tarascon et Rouen.

Si certains voyageurs – Granine, Rojdestvenski, Konstantinovski et Evtouchenko, vont à Paris pour des raisons professionnelles ou bien pour essayer de faire connaître leurs œuvres, d'autres – Nikouline, Chaguinian, Beršadskij et Sedykh font un tour de France. Ils voyagent au centre de la France (Montargis, Nevers, Tours, Tournus, Bourg-en-Bresse), traversent les Alpes (Annecy, Grenoble, Lyon) et descendent aussi dans le Sud (Brignoles, Marseille, Avignon, Tarascon, Nice, Monaco, Menton, Corse). Outre les guides littéraires qu'ils suivent sous l'égide de Stendhal, les Soviétiques se rendent aussi en Lorraine, en Alsace et en Normandie, afin de rappeler les événements de la Seconde guerre mondiale (cf. chapitre 1 de la partie V). Puisque nous avons déjà étudié la représentation de ces trois régions, dans l'intérêt de la clarté de

¹ Stendhal, *Voyages en France*, Paris, Gallimard, 1992. p. 3.

² Op.cit., p. 469 : « По ходу моих путевых заметок я не раз буду возвращаться к книге Стендаля, а пока только скажу, что, выбрав один из маршрутов Стендаля, в его « Записках туриста », я повторил его, нарушив только ради Ниццы – города, который в те времена ещё не принадлежал Франции. »

³ Ibid., p. 495 : « Собственно говоря, наше путешествие по маршруту Стендаля подходило к концу. Мы возвращались в Париж, но, может быть, потому, что у моего товарища оставались два свободных дня, он, развернув карту, долго размышлял над ней и вдруг сказал :

- Хорошо бы съездить в Руан. Древняя столица Нормандии, притом я видел эти места через два года после освобождения. »

l'analyse qui suit, je vais diviser la France en quatre zones : l'Île de France, le Centre, les Alpes et le Sud. Il s'agit en effet des territoires qui ont été les plus fréquemment visités par les voyageurs soviétiques de la deuxième partie du XX^{ème} siècle. Mais avant d'étudier chaque espace en particulier, nous devons nous intéresser aux moyens de transport.

3.1.2 La fidèle Volga et les autres moyens de transport

Dans l'Entre-deux-guerres, la majorité des écrivains arrivaient à Paris après un long voyage en train. Mais les textes datant d'après la Seconde Guerre mondiale ne comportent pas d'informations sur l'arrivée jusqu'à Paris. La narration commence en effet une fois les voyageurs déjà en France. Le premier moyen de transport évoqué est donc une automobile, et souvent il s'agit de la Volga soviétique dont la production est lancée en 1956. Le choix de l'automobile garantit à la fois une certaine mobilité à nos voyageurs qui se déplacent beaucoup, et sert aussi d'étendard de la modernité : l'image d'une automobile fabriquée en URSS qui roule sur les autoroutes françaises est aussi un moyen de diffuser une image positive de leur pays.

Il faut souligner que « *La fidèle Volga* »¹ est la seule marque soviétique qui apparaît dans les récits, face à une grande palette de marques d'automobiles françaises. Mariette Chaguinian et Volf Sedykh font le tour de France en Volga : « *Paris était morte et inhabituellement calme, la rue des Bourdonnais, où se trouvait mon hôtel, était très paisible et respectable, et notre Volga soviétique courait joyeusement dans les rues matinales endormies du Paris estival.* »² « *Notre Volga traverse maintenant le Massif Central, laissant derrière elle le centre industriel de Saint-Etienne et un certain nombre d'autres villes et villages.* »³ Tandis que Nikouline se déplace en Renault : « *Ainsi, grâce à un bon ami qui possède une Renault de 1958, nous sommes allés dans le sud de la France via Lyon, Grenoble et les Alpes-Maritimes, et nous sommes revenus à Paris via Marseille, les villes de Provence, et nous avons fait une escale à Rouen.* »⁴ et Rojdestvenski en Citroën : « *Les routes avec les péages sont chic,*

¹ Chaguinian, Mariette, « Na Volge po Francii » (1965), (« La France en Volga » (1965)), *Zarubežnye pis'ma, (Les lettres de l'Occident)*, Moscou, Sovetskij pisatel', 1977. (pas de traduction en français) p. 20 : « *Верная « Волга »* ».

² Ibid., p. 8 : « *Париж был мёртв и необыкновенно тих, очень тиха и чинна улица де Бурдонне, где стоял мой отель, и через сонные утренние улицы каникулярного Парижа весело побежала наша советская « Волга »* ».

³ Sedykh, Volf, *Francija v dviženii, (La France en mouvement)*, Moscou, Sovetskaja Rossiya, 1986. (pas de traduction en français) p. 303 : « *Наша « Волга » пересекает теперь Центральный массив, оставляя в стороне промышленный центр Сент-Этьенн и ряд других больших и малых городов и селений.* »

⁴ Nikouline, Lev, « Vo Francii » (1960), (« En France » (1960)), *Ljudi i stranstvija : vospominanija i vstreči, (Les gens et les voyages : les souvenirs et les rencontres)*, Moscou, Sovetskij pisatel', 1962. (pas de traduction en français) p. 469 : « *Итак, пользуясь, любезностью одного доброго друга, обладателя автомобиля « Рено » выпуска 1958 года, мы совершили поездку на юг Франции через Лион-Гренобль-Приморские Альпы и возвратились через Марсель, города Прованса в Париж, заглянув мимоходом в Руан.* »

incroyablement lisses, avec un marquage clair des virages, des stations-service et des parkings. Elles s'étendent de manière flatteuse et inaudible sous les roues de la voiture. On ne sent pas la vitesse. La Citroën vole comme une ballerine en pointes. »¹ Dans cette dernière citation l'automobile est spécifiquement comparée à une ballerine. De manière plus générale, nous remarquons dans le récit de voyage soviétique de cette période une analogie entre l'automobile mécanique et le corps humain organique. Par exemple, dans cet extrait Mariette Chaguinian suggère la présence des touristes par l'évocation d'un nombre important de voitures : « [...] presque à chaque pas nous voyons des hôtels qui ont tout juste le temps de refroidir dans la nuit, sous la pluie poussiéreuse des voitures de touristes. »² L'automobile remplace donc le corps des touristes. En Provence, l'arrivée de l'auteure est annoncée par celle de sa Volga, qui est tout de suite vue par les propriétaires de l'hôtel. Il faut dire au passage que contrairement au voyageur-type de l'Entre-deux-guerres, celui de cette seconde période dort, mange, boit et parle ouvertement, bien qu'assez rapidement, de tous ces aspects pratiques dans son récit. Le confort qui est proposé dans les hôtels de France, que ce soit à Paris ou dans les provinces, n'est pas critiqué. Bien au contraire, il signale le savoir vivre des Français, leur hygiène et leur alimentation traditionnelle.

« Une auberge française typique avec un lit tellement grand que quatre personnes pourraient dormir ici et une douche chaude derrière le rideau. En bas – le bruit du nettoyage, le mouvement des chaises, les claquements des portes – le petit déjeuner habituel est servi : un café, une tartine de beurre, une cuillerée de confiture sur une assiette et des croissants légers comme l'air. »³

Contrairement aux voyageurs de la première période qui vivaient vraiment dans des conditions précaires, leurs hôtels paraissent ici mieux équipés. De plus, ils s'arrêtent dans les restaurants pour se restaurer et pour goûter les plats français. Le café n'est donc plus un lieu d'observation privilégié de la vie française, mais bien une étape intéressante parmi tant d'autres.

« Nous faisons connaissance avec une autre curiosité de l'ancienne Bourgogne sur le point de la quitter. La cuisine française est traditionnellement considérée comme la meilleure au monde ; mais même au sein du meilleur, il y a des hiérarchies ; l'arrondissement de Bresse

¹ Rojdestvenski, Robert, *I ne končatsja zemlja... Putevye publicističeskie očerki, (La terre n'a pas de fin... Croquis de voyages journalistiques)*, Moscou, Izvestija, 1971. (pas de traduction en français) p. 268 : « Платные автотрассы – шикарные, невероятно гладкие дороги с четкими обозначениями поворотов, указателями бензопробок и стоянок – льстиво и неслышно ложились под колеса машины. И скорость не ощущалась. И « Citroen » летел, как балерина на пуантах. »

² Chaguinian, Mariette, « Na Volge po Francii » (1965), (« La France en Volga » (1965)), *Zarubežnye pis'ma, (Les lettres de l'Occident)*, Moscou, Sovetskij pisatel', 1977. (pas de traduction en français) p. 18 : « [...] а чуть не на каждом углу отели и остывшие за ночь, опыленные дождем машины туристов. »

³ Ibid., p. 18 : « Типичная французская гостиница с кроватью, где можно уложить четверых, с горячим душем за занавеской. Внизу – шум уборки, диванье стульев, хлопанье дверей, – вам готовят обычный завтрак : кофе, кусочек масла, ложка джема на тарелочке, неизменные круассан – лёгкие, как воздух слоёные подковки. »

est connu comme la reine de la gastronomie française, on trouve ici de nombreux restaurants – même devant la façade de l'Église ; les touristes emportent avec eux des serviettes, des sous-verres, des petits souvenirs avec une inscription qui certifie qu'ils ont bu et mangé à Bresse. Nous aussi, sous l'hypnose générale, nous sommes entrés dans un des cafés et nous avons commandé ce qui était dans nos moyens : du thé et un gâteau aux pommes. C'était effectivement très bon. »¹

Néanmoins, la consommation du soviétique en voyage demeure modeste. Chaguinian tient à signaler dans le passage ci-dessus que malgré son choix du plaisir, elle ne peut se permettre que ce que toute personne soviétique pourrait à sa place : une collation tout ce qu'il y a de plus banal. En revanche, à Marseille M. Chaguinian et son guide s'arrêtent dans un restaurant pour goûter la Bouillabaisse, et le service est alors conté comme une cérémonie religieuse :

« [...] dans un restaurant du Vieux Port, juste au-dessus de l'eau, nous avons mangé la fameuse soupe marseillaise – la bouillabaisse. C'était de l'art. La serveuse avançait vers nous comme pendant une cérémonie sacrée, avec un énorme plat et un énorme bol, une odeur délicieuse nous a mis l'eau à la bouche. Elle a posé cela sur table voisine et a essuyé nos assiettes comme si elles étaient sur le point de recevoir la sainte communion. Elle a commencé par servir toutes sortes de créatures marines cuites – poissons, crabes de toutes variétés et nuances – puis elle a versé le bouillon du bol. Elle a mis une sauce piquante devant nous, et nous avons commencé le repas dans le silence. Le vent de la mer soufflait sur nos visages brûlants et semblait ajouter du sel à la délicieuse chaudière, qui était la plus savoureuse que j'aie jamais mangée. Celles que j'ai consommées en mer Noire, en mer Adriatique ou en mer Tyrrhénienne n'entrent même pas en compétition. »²

Ainsi, Chaguinian illustre l'importance de la nourriture en France. Les Français vouent un culte à leur gastronomie. Elle se trouve en fait, même si cela n'est pas indiqué dans le texte, dans le restaurant le Péron, qui se situe sur la Corniche et surplombe la mer en offrant une vue exceptionnelle. C'est avec la description de la vue et du plat à la carte que nous pouvons deviner de quel restaurant il s'agit. Ce lieu est extraordinaire pour les voyageurs soviétiques modestes car il est plutôt chic et onéreux. Néanmoins, Chaguinian, peut-être se permettrait cet écart car elle s'y rend à la toute fin de son tour de France, donc très probablement en possession d'un excédent à dépenser sur place. Mais comme je l'ai indiqué plus haut le café et le restaurant

¹ Ibid., p. 20 : « Мы узнаём ещё одну достопримечательность старой Бургундии на пороге расставанья с нею. По общепринятой традиции французская кухня считается лучшей в мире; ни и в лучшей есть своё лучшее : местность Брес рекламируется как царица французской гастрономии. Ресторанов здесь множество – прямо перед фасадом церкви; туристы уносят из них салфетки, подстаканники, сувениры с надписью, удостоверяющей, что вы ели и пили в Бресе. И мы, поддавшись гипнозу, тоже вошли в один из них и в меру наших средств напильсь чаю с яблочным пирогом, действительно вкусным. »

² Ibid., p. 45 : « [...] в ресторане Старого порта, прямо над водой, пообедали знаменитой марсельской ухой – буйабесс. Это уже эстетика. Официантка, священнодействуя, принесла огромное блюдо и огромную миску, вздымавшую аппетитное паровое благовение. Поставив их на соседний столик, она вытерла наши тарелки, как если бы им предстояло принять святое причастие, и сперва наложила туда всевозможную разваренную морскую живность – рыб, крабов всех сортов и оттенков, а затем залила их бульоном из миски. Поставила перед нами в помощь еде какой-то пронзительно острый соус, и мы молча стали опускать ложки и молча подносить их ко рту. А ветер с моря обвевал наши разгорячённые лица и – казалось – присаливал изумительную похлёбку, вкуснее которой я не ела ни на Чёрном, ни на Адриатическом, ни на Тирренском морях. »

n'occupent plus une place centrale dans les récits soviétiques car c'est désormais bien dans la voiture que les écrivains-voyageurs passent la majeure partie de leur temps en France et c'est à travers les fenêtres de celle-ci qu'ils observent le pays. Revenons donc à la Volga, qui est une marque de distinction pour les voyageurs soviétiques car elle est produite en URSS. Si une métonymie entre le corps humain et le corps mécanique s'établit c'est en grande partie parce que les voyageurs passent beaucoup de temps dans la voiture : « *Huit jours en raison de quinze heures par jour [...]* »¹ Parfois ils y dorment même, c'est le cas par exemple de Beršadskij.

« Un vieux camarade [...], nous a soudainement invité à Nice. Tous frais payés ! Il nous a expliqué que nous allons devoir voyager comme des étudiants et très probablement nous serons amenés à passer la nuit dans la voiture, qui lui a été prêtée par la rédaction où il travaillait. En fait, il devait partir en voyage d'affaires sur la Côte d'Azur et les prix des hôtels sont extrêmement élevés là-bas. Il ne pouvait pas non plus nous nourrir – il n'était pas plus riche que nous. Son seul avantage financier était que sa rédaction payait sa chambre d'hôtel. L'idée de dormir à l'air libre ne nous a pas effrayés. Sur la Côte d'Azur, nous pouvions dormir même sur un banc de parc ! D'autant plus que les sièges en cuir étaient de toute façon prévus pour nous, et est-il acceptable de demander à la vie plus que ce qu'elle nous offre déjà ? »²

Pour résumer : la voiture est à la fois un moyen de transport, une marque de distinction nationale et un lieu d'hébergement. Elle ne forme qu'un avec le voyageur en remplaçant en quelque sorte son cœur humain. Ainsi, les paysages seront décrits de son point de vue : son moteur est le cœur et ses phares – les yeux.

Le tour de France soviétique ne débute réellement que lorsque l'écrivain rejoint l'autoroute. Cette arrivée sur l'autoroute est définie comme une véritable rencontre : « *Nous avons eu à peine le temps de sortir de la Porte d'Orléans sur la merveilleuse autoroute française, que mon premier cours de voyage débutait, la rencontre avec les routes de la France.* »³ Tout d'abord les voyageurs constatent une grande variété de marques d'automobiles différentes : « *Il y a surtout des Renault, des Citroën et des Peugeot. Ce sont des nouveaux*

¹ Ibid., p. 9 : « *Восемь дней по пятнадцать часов в машине [...]* »

² Beršadskij, Rudolf, *Poltorosta stranic o Francii, Korotkie povesti i rasskazy, (Cent cinquante pages sur la France, Des histoires courtes et des nouvelles)*, Moscou, Sovetskaja Rossija, 1972. (pas de traduction en français) p. 65 : « *Но тут мой старый товарищ [...], вдруг пригласил нас в Ниццу. За его счёт! Правда, предупредил : ехать придётся по-студенчески – ночевать, скорей всего, в машине, на которой он на несколько дней отправлялся в командировку на Лазурный берег, – там бешеные цены в отелях. Кормить нас он тоже не мог – он был не богаче нашего. Его финансовое преимущество заключалось единственно в том, что редакция оплачивала ему номер в гостинице. Однако неужели нас могло остановить, что придётся ночевать под открытым небом? Да на Лазурном берегу хоть на парковой скамье! Тем более что кожаные пружинистые сиденья автомобиля были обеспечены в любом случае, а допустимо ли спрашивать с жизни больше того, что она и так преподносит в подарок? »*

³ Chaguinian, Mariette, « Na Volge po Francii » (1965), (« La France en Volga » (1965)), *Zarubežnye pis'ma, (Les lettres de l'Occident)*, Moscou, Sovetskij pisatel', 1977. (pas de traduction en français) p. 9 : « *Не успели мы выехать через Орлеанские ворота на чудесную французскую автостраду, как начался мой первый урок поездки, знакомство с самими дорогами Франции.* »

modèles. Ils dépassent les bus touristiques. »¹ Nikouline nous signale que l'automobile n'est plus seulement un moyen de transport, mais aussi un objet de luxe, qui est aussi changeant que la mode vestimentaire.

« [...] plus la carrosserie de la voiture est large et longue, plus elle est « luxueuse », et à Nice, devant l'hôtel étoilé Negresco, nous avons eu l'occasion d'étudier les différents modèles de ces voitures. Certes, elles sont bien colorées et cela anime les rues, mais on ne peut s'empêcher de penser que ce ne sont pas seulement les prouesses techniques et la puissance du moteur qui attirent les acheteurs de ces voitures de luxe. C'est l'industrie de la mode qui pousse les usines automobiles à remplacer un modèle par un autre chaque année. »²

Il évoquera également la nouvelle exposition d'automobiles qui a eu lieu à Paris et à laquelle il a assisté personnellement.

« [...] les gens passaient un long moment à regarder le nouveau modèle de Rolls-Royce, qui a quand même conservé quelque chose de son ancienne apparence, une voiture de millionnaire, parce qu'elle coûte neuf millions de francs, presque dix-huit mille dollars, alors qu'on pouvait avoir un Chrysler pour cinq ou six mille dollars. Certes, c'est un caprice pour les millionnaires snobs d'acheter une Royce, et c'est encore plus un caprice de restaurer une voiture datant de 1902, remplacer son moteur et la conduire à Londres et à Paris, suscitant l'étonnement et la curiosité. C'est aussi une sorte de snobisme – une mode vintage. »³

La plupart du temps les auteurs voient toutes ces voitures de luxe à Nice et à Paris. Celles qui parcourent la France sur les autoroutes sont légèrement différentes. Chaguijian décrit les automobiles qui roulent à une vitesse impressionnante dans la direction de Paris au moment où elle se dirige vers la province.

« Des dizaines de milliers de vacanciers qui ont passé leur été à la montagne ou à la mer reviennent à Paris en caravanes. On peut voir des voitures de toutes marques, chargées comme des wagons de foin, avec les équipements les plus étonnants – des bateaux, fusils, cannes à pêche, meubles et sacs de couchage. Les automobiles avancent les unes après les

¹ Nikouline, Lev, « Vo Francii » (1960), (« En France » (1960)), *Ljudi i stranstvija : vospominanija i vstreči*, (*Les gens et les voyages : les souvenirs et les rencontres*), Moscou, Sovetskij pisatel', 1962. (pas de traduction en français) p. 473 : « Но большие всего на дороге – « рено », « ситроэнов » и « пежо », тоже изменивших свой облик в послевоенные годы. Они обгоняют автобусы туристических компаний. »

² Ibid., p. 483 : « [...] чем шире и длиннее корпус машины, тем она более « люкс », и в Ницце у фешенебельного отеля « Негреско » мы имели возможность наглядно изучить разнообразные модели подобных автомобилей. Правда, разные цвета окраски машин очень оживляют улицу, но всё же невольно приходит на ум, что не одни технические достижения, мощь мотора привлекают покупателей дорогих машин. Мода – именно это – заставляет автомобильные заводы из года в год заменять одну модель другой. »

³ Ibid., p. 483-484 : « [...] люди подолгу разглядывали современный « ролс-ройс », сохранивший нечто от своего старого облика, машину миллионеров, потому что цена этой машины – девять миллионов франков, то есть почти восемнадцать тысяч долларов, в то время как современный « крейслер » можно приобрести за пять-шесть тысяч долларов. Конечно, покупать « ройс » – это причуда для снобов-миллионеров, и ещё большая причуда реставрировать машину 1902 года, вставить в неё современный мотор и развезжать по Лондону и Парижу, вызывая недоумение и любопытство. Это тоже своего рода снобизм – мода на старину. »

autres à une vitesse incroyable, traînant des maisons entières avec des rideaux aux fenêtres sur roues. »¹

Cette vitesse est bien évidemment critiquée par les auteurs du corpus : « [...] *est-il nécessaire de rouler à cent quatre-vingts kilomètres à l'heure, ce qui entraîne parfois de terribles accidents qui coûtent la vie à plusieurs milliers de personnes.* »² Mais malgré les accidents les conducteurs sont nombreux et ils peuvent voir de loin les ouvriers qui travaillent sur les routes car ces derniers portent des vêtements jaunes fluorescents. Toutes ces descriptions ont une valeur parce qu'elles reflètent un phénomène nouveau dans l'écriture des récits de voyages sur la France. Désormais, chez les auteurs, l'attention va se concentrer sur ce qu'on ne connaît pas et sur ce qu'on n'a pas chez nous, plutôt que sur ce qui nous rappelle notre pays.

L'abondance est également mise en avant. En France il y a un choix de consommation qui n'existe pas en Union soviétique : du côté des voitures, mais aussi des stations-service qui proposent une multitude de marques d'essence différentes.³ Cependant, la consommation est incitée au-delà du raisonnable par la publicité. M. Chaguinian en établit une critique argumentée : « *Celui qui est monté sur un cheval connaît la coutume du cheval ; en allant à l'abreuvoir, il se met plus haut qu'un autre cheval pour boire de l'eau plus pure.* »⁴ La publicité pratique la même tactique. Mais ceux qui la placent pensent plus à la rentabilité qu'au confort des voyageurs. Il s'agit, selon l'auteure, du plus grand vice des publicités routières en Occident. L'intimité des voyageurs est violée parce qu'on ne leur laisse pas le choix d'orienter librement leur regard. Sur les autoroutes, les voyageurs soviétiques sont confrontés aux affiches de publicité en permanence. Toutes les régions sont mises en valeur et tout semble intéressant à découvrir. Cette variété les surprend car ils n'y sont pas habitués mais c'est en même temps une

¹ Chaguinian, Mariette, « Na Volge po Francii » (1965), (« La France en Volga » (1965)), *Zarubežnye pis'ma, (Les lettres de l'Occident)*, Moscou, Sovetskij pisatel', 1977. (pas de traduction en français) p. 8-9 : « Тысячи и десятки тысяч « дачников », проводивших летнее время в горах или на море, целыми караванами возвращались вспять, – машины самых разных марок, нагруженные сверху как возы с сеном, самым неожиданным « инвентарем » – опрокинутыми носом вниз лодками, ружьями и удилицами, мебелью и спальными мешками, – мчались одна за другой с невероятной скоростью, волоча за собою целые домики на колесах с занавесками на окошках. »

² Nikouline, Lev, « Vo Francii » (1960), (« En France » (1960)), *Ljudi i stranstvija : vospominanija i vstreči, (Les gens et les voyages : les souvenirs et les rencontres)*, Moscou, Sovetskij pisatel', 1962. (pas de traduction en français) p. 483 : « [...] *есть ли необходимость доводить скорость до ста восьмидесяти километров в час, что иногда ведёт к ужасным авариям, которые стоят жизни многим тысячам людей.* »

³ Ibid., p. 473 : « *По всем автомобильным дорогам рассеяны броские рекламы горючего, смазочных масел – « Эссо », « Шэлл », « Тоталь », « Мобиль », « Кальтекс », « Азур » и просто « Калифорния ».* »

⁴ Chaguinian, Mariette, « Na Volge po Francii » (1965), (« La France en Volga » (1965)), *Zarubežnye pis'ma, (Les lettres de l'Occident)*, Moscou, Sovetskij pisatel', 1977. (pas de traduction en français) p. 10 : « *Кто ездил верхом, знает обычай лошади : входя на водопой в реку, стать повыше другой лошади, чтоб пить более чистую воду.* »

source de frustration car ils n'ont pas le temps de s'arrêter dans chaque commune présentée sous son meilleur jour sur les spots publicitaires autoroutiers.

La volonté de chaque région d'attirer les touristes en faisant découvrir leurs spécialités conduit à la création d'un marché autoroutier sauvage : « *La céramique fabriquée en Bourgogne : des grands vases, cruches, assiettes, bols ; fait le chemin jusqu'à vous sans attendre que vous quittiez l'autoroute. Les marchands ont étalé les marchandises presque sur l'asphalte sous les tentes ou à l'air libre, en rangées ou en tas [...].* »¹ L'autoroute n'est pas seulement une invention pour une circulation plus rapide de la population, c'est aussi un espace important pour l'économie du pays. Elle a deux fonctions, comme nous l'avons vu, elle fait connaître toutes les régions et villes qu'il serait intéressant de visiter pour une raison ou pour une autre, et simultanément donne de la clientèle aux marchands, qui en se plaçant tout au long de l'autoroute peuvent facilement vendre leurs produits. Le voyageur, le touriste étranger ou local n'a pas à aller chercher une chose à découvrir, tout lui est offert. Il n'a plus qu'à acheter. Plus loin dans le texte de Chaguinian, en parlant du centre métallurgique de la Bourgogne, Le Creusot, nous retrouvons l'importance des annonces publicitaires. Grâce à ces annonces, le voyageur apprend l'existence de villages qui n'ont pas habituellement une grande signification ou un grand succès auprès des Soviétiques.²

Dans l'Entre-deux-guerres les voyageurs soviétiques restaient principalement à Paris.³ Tandis qu'à partir de la fin des années 1960 ils font un tour de France en automobile, en Volga, Citroën ou Renault. Ils passent des heures à observer la France à travers les vitres de leur ami mécanique et parfois y dorment même car ils n'ont pas toujours les moyens de prendre une chambre d'hôtel. Paris n'est donc plus au centre des voyages effectués mais c'est en sortant de Paris que l'aventure commence et sur le chemin du retour vers la capitale qu'elle s'achève. Afin

¹ Ibid., p. 10 : « *Бургундская керамика, от больших ваз и кувшинов до маленьких блюшек и плошек, не дожидаясь, когда вы свернёте к ней с дороги, сама подошла к вам, расположившись чуть ли не у самого асфальта под тентами и без тентов, рядами, кучами, [...].* »

² Ibid., p. 16 : « *Взглянув на карту района, мы видим вокруг него городки с незнакомыми названиями : Отён, Шалон-на-Соне, Турнюс, Брансьон. Незнакомыми они, впрочем, останутся для вас, путника по дорогам Франции, ненадолго. Дорожные столбы с рекламами, плакаты на стенах, объявления в газетах кричат вам на каждом шагу, что их нельзя пропустить на пути к югу, что это гордость нации.* »

³ L. Nikouline va à Chartres et à Orléans. Tandis que I. Babel donne sa préférence à une grande ville dans le sud de la France – Marseille.

de constater cette nouvelle place de Paris dans les récits, nous présenterons donc dans le chapitre suivant les esquisses des voyageurs soviétiques de la deuxième moitié du XX^e siècle.

3.2 La ville de Paris

3.2.1 Un lieu de souvenirs et de rencontres

La ville de Paris est évoquée dans chaque récit des auteurs du corpus, ainsi que dans certains textes qui n'ont finalement pas été retenus. Comme, par exemple, celui de Valentin Kataïev, qui se rend à Paris à plusieurs reprises entre les années 1960 et 1984 mais écrit essentiellement sur Lénine.¹ L'auteur fait un véritable pèlerinage des lieux où il habitait, travaillait et se reposait. Son texte relève d'un éloge présentant un Lénine presque sacré. En revanche, il n'évoque par ailleurs que très peu d'aspects de la vie parisienne, donc son récit de voyage a été exclu du corpus d'étude définitif. D'autres auteurs-voyageurs ont eux aussi visité l'appartement de Lénine, rue Marie-Rose, dans le quatorzième arrondissement.

« Il existe à Paris des coins qui sont plus chers au cœur d'un homme soviétique que les plus beaux boulevards et avenues de la capitale française. Voici la rue Marie-Rose, où logeait et travaillait autrefois dans un modeste appartement Vladimir Lénine, le plus grand révolutionnaire, le fondateur du parti communiste et de l'État soviétique. De tous les beaux parcs de Paris, celui que nous chérissons le plus est le parc Montsouris, où Lénine avait l'habitude de lire et de se détendre dans l'ombre des vieux arbres... »²

Un autre lieu souvent visité par les Soviétiques à Paris est le cimetière du Père Lachaise. Evgueni Evtouchenko y fait son jogging tous les matins : « *Dans le quartier où je vivais, il n'y avait malheureusement pas de grands parcs. Chaussé de mes baskets avec la boue encore fraîche, je courais autour du cimetière Père Lachaise jusqu'à ce qu'il soit ouvert aux visiteurs, [...] »*³

Lev Nikouline, quant à lui partage des souvenirs d'ordre plus général sur ses nombreux voyages à Paris.

« Sans pêcher par exagération, je puis dire que je connais Paris aussi bien que Moscou. Moscou où je suis né, a été par-dessus tout ma patrie spirituelle. J'ai vu onze fois Paris en

¹ Kataïev, Valentin, *Malen'kaja železnaja dver' v stene, (Petite porte en fer dans le mur)*, Moscou, Sovetskij pisatel', 1970.

² Nikouline, Lev, « Vo Francii » (1960), (« En France » (1960)), *Ljudi i stranstvija : vospominanija i vstreči, (Les gens et les voyages : les souvenirs et les rencontres)*, Moscou, Sovetskij pisatel', 1962. (pas de traduction en français) p. 470 : « *Есть в Париже уголки, которые сердцу советского человека ближе, дороже, чем самые красивые бульвары и авеню французской столицы. Это улица Мари-Роз, и дом, и скромная квартира, где жил и работал величайший революционер, основатель Коммунистической партии и Советского государства Владимир Ильич Ленин. Из всех красивых парков Парижа нам всего дороже парк Монсури, где читал и отдыхал Ленин в тени старых деревьев...* »

³ Evtouchenko, Evgueni, *Vojna – èto antikul'tura, (La guerre est anticulturelle)*, Moscou, Sovetskaja Rossija, 1983. (pas de traduction en français) p. 351 : « *В районе, где я жил, к сожалению, не было больших парков. Надев свои кеды с ещё прилипшей к ним землёй, я бегал по кладбищу Пер-Лашез до его открытия для посетителей, [...] »*

un demi-siècle et j'y ai passé au total plus de deux ans. [...] En 1927, je retrouvais un Paris fait de lumière et de légèreté où rien ne semblait rappeler les souffrances de la France en 1914-1918. Vint 1929 et la crise américaine franchit l'Océan, on vit vaciller le dollar, l'inébranlable dollar. [...] Quand je revins en 1933, le Reichstag flambait en Allemagne et un Führer déchaîné criait sa volonté d'anéantir la France (« fernichtung frankreich ») et le livre qu'il publia était chargé de cette haine. [...] Ainsi, après ce retour dans le passé, je songe à la France, telle que je l'ai revue après la seconde guerre mondiale. J'ai été heureux de voir, dès 1956, qu'elle avait pansé les plaies de l'occupation et de la guerre. Heureux de voir partout, dans les campagnes aussi bien dans les squares des villes, des enfants, beaucoup d'enfants, heureux de voir le sourire des mères, de voir le sacrifice de tous ceux qui tombèrent pour la Libération rester dans la mémoire des vivants. Je dois dire que je connais le peuple français, ce peuple de travailleurs, de grands artistes, d'écrivains, pétri de talent et d'énergie. Et jamais le peuple soviétique ne reste indifférent devant le bilan scientifique, économique et culturel de la France. »¹

Cependant, Paris attire les voyageurs soviétiques non seulement par son passé révolutionnaire, avec la mémoire de la Commune ou de la Seconde guerre mondiale, mais aussi en raison des opportunités de carrière.

Evgueni Evtouchenko se rend à Paris en mai 1981 où il visite plusieurs maisons d'édition dans le but de faire traduire et publier ses œuvres en France. Il a rendez-vous avec Michel Tournier (1924-2016) chez Gallimard. Lors de son entretien ils discutent longuement de la littérature française et de sa réception dans le monde avant d'entrer dans le vif du sujet : le roman *Les Trois Mousquetaires* (1844) d'Alexandre Dumas (1802-1870). Un film soviétique en 3 parties, intitulé *D'Artagnan et les Trois Mousquetaires* est sorti en 1978. Cette adaptation est l'une des plus connues du public soviétique, notamment pour la devise « Un pour tous et tous pour un », qui est la devise soviétique par excellence. Très apprécié en URSS, ce film suscite l'intérêt de Evtouchenko. Son voyage et les personnes qu'il rencontre l'inspirent pour la rédaction d'un livre *La Fin des Mousquetaires* qui est publié en 1988. Il ne mentionnera pas le film en question dans ce récit mais rédigera quelques pages sur le cinéma en général : « *J'ai toujours aimé et j'aime toujours le cinéma. L'un des grands avantages du cinéma est qu'il est plus facile de s'éclipser que du théâtre si l'œuvre ne nous plaît pas.* »² Il a vu une vingtaine de films à Paris mais il n'a apprécié qu'un film – de Federico Fellini (1920-1993) : *La cité des femmes* (1980). Cette fois encore, Evtouchenko, comme tout Soviétique, manifeste son enthousiasme pour une œuvre que des milliers de Soviétiques connaissent et apprécient. En effet, Fellini a inspiré un grand nombre de réalisateurs en URSS : Andreï Tarkovski (1932-

¹ Nikouline, Lev, « Revoir Paris », *France-URSS*, n°178, novembre 1960. p. 40-41.

² Op.cit., p. 337 : « *Я всегда любил и люблю кино. Одно из самых главных удобств кинотеатра – то, что из него легче удрать, чем из театра, если смотреть уже невозможно.* »

1986), Alexeï Guerman (1938-2013) et bien d'autres.¹ Evtouchenko lui-même était présent pendant le tournage de ce film à Rome.

« J'ai été frappé par le chaos de l'organisation du tournage, qui me donnait l'impression d'être chez moi, à Mosfilm. [...] Fellini travaillait de manière vigoureuse et dynamique ! Il savait trouver un mot gentil, affectueux, non seulement pour Mastroianni, mais aussi pour n'importe quel figurant et faire la remarque la plus cruelle, impitoyable, avec une intonation amicale ! »²

L'auteur met en avant le professionnalisme et la bienveillance de Fellini envers tout le monde. Son rôle à Paris est de découvrir les livres et les films nouveaux, mais aussi de faire connaître aux lecteurs soviétiques des écrivains qu'on ne lit pas à l'époque en URSS. Ainsi, il rend visite à Nathalie Sarraute (1900-1999) qui est très contente de le recevoir et d'écouter quelqu'un parler en russe.

« - Parlez, parlez encore, – disait Nathalie Sarraute. – Vous pouvez me parler de ce que vous voulez, tant que c'est en russe. Je vous écoute parler en russe moderne et j'apprécie tellement ! En revanche, mon russe est probablement un peu rouillé. Je ne suis pas allée en Russie depuis si longtemps. Après tout, une langue est en constante évolution, et cette évolution ne peut être vécue que dans la patrie de la langue. »³

Mais selon Evtouchenko Sarraute parlait bien russe et ils ont eu une discussion passionnante sur la poésie française et le nouveau roman.

La ville de Paris est chargée en souvenirs pour les écrivains soviétiques : la Révolution, la Commune, mais aussi la Seconde guerre mondiale que nous avons déjà longuement étudiée. C'est aussi un lieu de rencontres littéraires car nos voyageurs tentent leurs chances de se faire publier en France en se rendant dans les différentes maisons d'édition. Ils obtiennent des entretiens avec des collègues écrivains pour parler de littérature et d'art en général. La visite de Paris présente donc toujours un intérêt dans cette période, même si elle n'a plus l'exclusivité.

¹ Komarov, Dimitri, « Почему фильму Fellini так poljubili v SSSR », (« Pourquoi les Soviétiques aiment tant les films de Fellini »), *Yandex Q*, 2 avril 2021.

https://yandex.ru/q/question/pochemu_filmy_fellini_tak_poliubili_v_4f7ccdee/ (consulté le 20 août 2021.)

² Evtouchenko, Evgueni, *Vojna – èto antikul'tura*, (*La guerre est anticulturelle*), Moscou, Sovetskaja Rossiya, 1983. (pas de traduction en français) p. 338 : « Меня поразили организационный хаос, царивший на съёмках, сделавший их сразу родными, мосфильмовскими. [...] как филигранно, энергично работал сам Феллини ! Как он умел найти доброе, ласковое слово не только для Матроянни, но и для любого человека в массовке и с дружеской интонацией сделать самое жестокое, беспощадное замечание ! »

³ Ibid., p. 339 : « - Говорите, говорите побольше, – сказала Натали Саррот. - О чём угодно. Лишь бы по-русски. Я слушаю живой русский язык и так им наслаждаюсь ! А вот мой русский, наверное, несколько заржавел. Я так давно не была в России. Ведь язык в непрерывном развитии, и это развитие можно ощутить только на родине языка. »

3.2.2 Un espace moderne

Lorsque Ilya Konstantinovski se trouve à Paris, ses connaissances, Thérèse et Tadus, cherchent à lui faire découvrir de nouveaux lieux à visiter. Cependant, ils ne sont pas toujours d'accord entre eux sur le choix des quartiers.

« - Vous devriez passer au moins une journée dans le Marais, déclare Thérèse. - Il faut voir tout le quartier. Les hôtels des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles sont des chefs-d'œuvre d'architecture et d'art. Le Marais est le vrai Paris.

- C'est surtout le Paris du passé lointain, objecte Tadus. - Le vrai Paris se trouve ailleurs. Allez voir la tour Montparnasse, le premier projet de reconstruction achevé à Paris.

- Le palais et le jardin du Luxembourg, dit Thérèse. - Saint-Germain-des-Prés, Saint-Severin, les ponts sur la Seine – c'est le vrai Paris. »¹

Or, Konstantinovski est plutôt de l'avis de Tadus, car il se sent à l'étroit dans l'ancien Paris qui pour lui le retient prisonnier de l'histoire. C'est donc pour cela qu'il demande de l'aide à ses amis.

« Sur le quai de la Seine, lorsqu'on regarde les reflets des façades, la pétrification et la finition des palais de l'île de la Cité dans l'eau, on oublie même l'architecture et il semble qu'on peut toucher l'esprit de la France, son âme vaniteuse et courageuse, encline à la gloire, qui adore la monumentalité et les grands mots. »²

Il y a déjà à l'époque six millions d'habitants à Paris. D'après I. Konstantinovski les anciens immeubles ne répondent plus aux exigences actuelles.

« Les vieux immeubles, montés il y a un siècle, couverts à l'intérieur de la suie du temps, sont très étroits pour la vie parisienne actuelle, et ce malgré les rénovations nombreuses et l'installation dans les nouveaux appartements des baignoires modernes. Les immeubles sont collés les uns aux autres, le quartier résidentiel, – est comme une roche avec des angles ronds à l'intersection. Tous les immeubles sont de la même hauteur, avec les mêmes toits noirs en graphite et des greniers obligatoires. Entre eux, il n'y a presque pas de dégagement, il n'y a pas de parcs, même pas de cours habituels, seulement des trous en pierre – le bitume avec des tâches de pétrole. »³

¹ Konstantinovski, Ilya, *Goroda i sud'by*, (*Les villes et les destins*), Moscou, Sovetskij pisatel', 1979. (pas de traduction en français) p. 300 : « - Вы должны провести хоть один день в районе Марэ, – говорила Тереза. - Осмотрите весь квартал, он стоит того. Отели XVI, XVII и XVIII веков – это шедевры архитектуры и искусства. Марэ – настоящий Париж.

- Париж далёкого прошлого, – возражал Тадю. - Настоящий Париж надо искать в другом месте. Посмотрите башню Монпарнас – первый законченный проект реконструкции Парижа.

- Люксембургский дворец и сад, – говорила Тереза. - Сен-Жермен-де-Пре, Сен-Северен, мосты через Сену – вот подлинный Париж. »

² Ibid., p. 301 : « Стоя на набережной Сены и глядя на отражающиеся в воде фасады, на окаменение, твёрдость и законченность дворцов острова Сите, забываешь вовсе об архитектуре, и кажется, что ощущаешь гордый дух Франции ; её отважную монументальность и громкие слова. »

³ Ibid., p. 301-302 : « Старые жилые дома, построенные сто лет назад, покрытые снаружи копотью времени, сколько бы их ни подновляли и ни устанавливали бы в переделанных квартирах современные ванны, всё равно слишком тесны для сегодняшнего Парижа. Дома стоят врпрых друг к другу, жилой квартал – это как бы один каменный массив с закруглёнными углами на перекрёстках. Все дома одинаковой высоты, с одинаковыми чёрными графитовыми крышами и обязательными мансардами. Между ними почти нет просветов, нет зелёных площадок, даже обыкновенных дворов, а лишь каменные

En 1927, Véra Inber faisait le tour des maisons ouvrières dans le vingtième arrondissement et décrivait les appartements représentatifs de l'architecture hygiéniste. Un demi-siècle plus tard, Ilya Konstantinovski s'aventure quant à lui dans le quartier de la Défense : « [...] *la construction du nouveau quartier de la Défense, que beaucoup considèrent comme le prototype du nouveau Paris débute dans les années 1960. Je l'ai visité et je peux vous assurer que ce n'est pas exactement Paris qu'on y voit.* »¹ La Défense est à la fois un centre d'activités économiques et un centre d'affaires important, mais c'est aussi un quartier où on construit des immeubles pour permettre aux personnes qui y travaillent de s'installer. Ce sont des constructions modernes et confortables, très bien aménagées. La Défense est un indice réel de la puissance industrielle et technologique de la France face aux problèmes de surpopulation : « *La Défense, selon le projet de ses auteurs et de ses inspirateurs, devait exprimer la magnificence de la nouvelle époque.* »² Ce quartier est le nouveau Manhattan, une copie américaine. Konstantinovski prêche pour une esthétique qui serait plus proche de l'architecture traditionnelle parisienne mais qui garderait toutes les fonctionnalités de ce lieu. Le quartier est accessible en métro, il y a un parking souterrain dans l'immeuble, des étages avec des jardins partagés pour se promener et de la place dans les appartements pour s'y installer confortablement. Mais pour l'auteur, ce type d'architecture nouvelle impose inéluctablement un mode de vie nouveau, qui pourrait ne pas se marier avec les habitudes des Parisiens.

« La seule chose qui n'a pas été prouvée, est que ces constructions sont au goût des Parisiens. Le style de vie et de travail proposé par les concepteurs de la Défense nécessite, semble-t-il, de nouveaux Parisiens ; la génération actuelle n'en est pas friande. Des milliers de personnes viennent ici chaque jour pour travailler ; elles se sont certes adaptées aux gratte-ciels, mais elles ne les aiment pas. »³

Konstantinovski observe la Défense du point de vue des Parisiens. Il se met à leurs places et il a du mal à s'habituer aux changements. Il y trouve de tout sauf le charme parisien typique dont tant d'écrivains ont chanté les louanges.

« Il n'y a pas d'âme de la ville dans ces constructions. Tout est inventé et fabriqué comme pour prouver : nous pouvons le faire aussi, et nous avons réussi ! Dans le style de ce

дыры - асфальт в нефтяных пятнах. В Париже интра мурос есть целые кварталы, где вообще нет земли, нога ступает только по серым камням и безрадостному асфальту. »

¹ Ibid., p. 302 : « *A в шестидесятих годах [...] началось строительство нового района Дефанс, который многие считают прообразом нового Парижа. Побывав в нём, я убедился, что как раз Парижа там не увидишь.* »

² Ibid., p. 304 : « *Дефанс, по мысли его авторов и вдохновителей, создавался как выражение величия новой эпохи.* »

³ Ibid., p. 306-307 : « *Не доказано только одно – что эти сооружения по душе парижанам. Стиль жизни и работы, предлагаемый авторами Дефанса, требует, по-видимому, каких-то новых парижан, нынешнее поколение от него не в восторге. Ежедневно сюда приезжают на работу тысячи людей, они, конечно, приспособились к небоскрёбам, но они их не полюбили.* »

nouveau Paris ultra-moderne, il n'y a pas de place pour la tendresse des poètes parisiens, le raffinement de ses artistes, la passion de ses réformateurs sociaux. »¹

Cela va donc à l'encontre de ce qu'il avait lu et imaginé sur Paris, mais fait désormais partie du paysage de la ville. En voyageur exemplaire, il se donne le but de dépasser la dichotomie majeure du récit de voyage sur Paris – celle qui oppose deux Paris. En réalité, il n'y a pas d'opposition entre deux mondes, ni même de coexistence entre deux classes. L'organisation sociétale est beaucoup plus complexe et il essaie de témoigner de cette multitude d'images et de caractères dans son œuvre.

« Le Paris du Quartier latin, où se trouve la Sorbonne, et l'académie, le Paris étudiant et intellectuel est si différent du Paris des Champs-Élysées avec ses expositions de mode et de produits de luxe, et le Paris des Sénégalais, des Algériens, des Marocains ne ressemble même pas au Paris ouvrier et démocratique des Français. L'incompatibilité des différentes rues et des différents quartiers peut être représentée sous la forme d'une image pédagogique ou d'une affiche de propagande : « Paris est une ville de contrastes ». Mais quel essai ne témoigne pas de ce fait ? Il me semble cependant que c'est l'observation la plus superficielle que l'on puisse faire sur Paris. »²

Il observe, lit et discute beaucoup avec les Parisiens, et il constate une grande insatisfaction de la vie qu'ils mènent et de leurs droits en général.

« Quel esprit de doute et de dénégation ! Quelle variété dans l'évaluation de tout ce qui existe dans le monde ! Quelle incrédulité à l'égard des institutions, des lois et des traditions sur lesquelles la société était fondée ! Quelle lutte complexe, quelle insistance obstinée sur les principes personnels et sociaux, sur ses propres intérêts et désirs et ceux de la collectivité, quelle recherche des possibilités de s'entendre d'une manière ou d'une autre, de vivre selon les principes généralement acceptés par la majorité ! Paris est probablement la ville la plus moderne d'Europe occidentale, et en même temps la plus insatisfaite, la plus empreinte de résignation. Ceux qui ne sont pas prêts à faire des sacrifices, à renoncer à leurs privilèges, sont également saisis par l'esprit de déni et discutent de la nécessité d'un changement avec la même ferveur que tout le monde. Les Parisiens, qui se battent jour après jour pour des revendications et des droits bien précis, parlent moins mais agissent plus. »³

¹ Ibid., p. 309 : « В этих постройках нет живой души города. Всё придумано, натянуто, сделано как бы для того, чтобы доказать : мы тоже это умеем и нам это по плечу! В стиле этого нового, ультрасовременного Парижа нет места нежности сердца парижских поэтов, утонченности его художников, страсти его общественных реформаторов. »

² Ibid., p. 352-353 : « Париж Латинского квартала, где Сорбонна, и академии, студенческий и интеллектуальный Париж так мало похож на Париж Елисейских полей с их выставками модных и роскошных товаров, а Париж сенегальцев, алжирцев, марокканцев не похож даже на рабочий, демократический Париж французов. Несовместимость разных улиц и кварталов можно изобразить как нравоучительную картинку или агитплакат : « Париж – город контрастов ». Но в каком очерке не засвидетельствован этот факт? Мне кажется, однако, что это самое поверхностное наблюдение, которое можно сделать в Париже. »

³ Ibid., p. 353-354 : « Какой дух сомнения и отрицания ! Какой разницей в оценке всего на свете! Какое неверие в учреждения, порядки и традиции, на которых держалось общество ! И какая сложная борьба, какое упорное отстаивание и личного и общественного начала, своих интересов и желаний и интересов коллектива, запутанные поиски возможностей как-то ужиться, устроиться на общепризнанных большинством началах ! Париж, вероятно, самый современный город в Западной Европе и в то же время – самый неудовлетворённый, отрицающий самого себя. Духом отрицания захвачены или делают вид, что захвачены, и те, кто не готовы ничем пожертвовать, поступиться ни одной из своих привилегий, но с не

Outre les lieux symboliquement importants, des espaces nourris de la mémoire des générations et des quartiers nouveaux, Paris est aussi le centre des luttes sociales.

Robert Rojdestvenski est à Paris au moment de la révolte étudiante de mai 1968. Les musées étant fermés il observe le mouvement social éclaté depuis peu. Il rapporte par exemple que : « *Les éboueurs sont en grève depuis quatre jours déjà. « Et alors ! » – diriez-vous. Mais je ne répondrai rien parce que j’ai vu des rochers, des montagnes de déchets. De véritables Alpes de déchets dans les petites et grandes ruelles de Paris. Comme si chaque personne toute la journée n’était occupée qu’à produire des balayures !* »¹ Il accorde des traits humains aux déchets, en disant qu’ils vont bientôt entourer les gens et organiser eux aussi un soulèvement.² Les barricades et les grèves font partie de la vie quotidienne des Parisiens et n’étonnent que les touristes qui y sont de passage.

« Paris, quoique non ! – le XXème siècle, comment comprendre cela ? Ta police est armée mis à part tout le reste des boucliers et des matraques – les armes du Moyen Âge. Toute la nuit tes enfants se servent des pavés pour construire des barricades comme au XIXème siècle. Tes autres enfants – mécaniques, les bulldozers et les fouilleurs, dès le lendemain râtelent paresseusement en tas les restes des barricades, [...] »³

Il nous fait remarquer l’engagement impressionnant des citoyens révoltés et le faible impact de leurs actions dans le temps. Les technologies rendent futiles les contestations humaines : elles sont capables de détruire en quelques minutes ce que les hommes ont construit toute la nuit.

Au moment du voyage de Rojdestvenski, l’université de la Sorbonne est occupée et la grève générale est annoncée à partir du 13 mai, après deux nuits d’affrontement particulièrement violents entre les policiers et les étudiants au quartier Latin. Les étudiants condamnaient les actes des Américains au Vietnam, mais revendiquaient également une amélioration des conditions d’études et de vie.

« [...] le gouvernement n’avait pratiquement aucun pouvoir sur le pays pendant dix jours. Les ministères, les banques, les bureaux de poste, les chemins de fer se sont mis en grève.

меньшим пылом, чем все остальные, рассуждают о необходимости перемен. Парижане, ведущие изо дня в день борьбу за совершенно определённые требования и права, меньше рассуждают, но больше действуют. »

¹ Rojdestvenski, Robert, *I ne končatsja zemlja... Putevye publicističeskie očerki, (La terre n’a pas de fin... Croquis de voyages journalistiques)*, Moscou, Izvestija, 1971. (pas de traduction en français) p. 268-269 : « *Бастуют мусорщики. Бастуют уже четыре дня. « Подумаешь ! » – скажете вы. А я не скажу ничего, потому что видел глыбы, горы. Альпы мусора на больших и маленьких улицах Парижа. Бог мой, как будто человек целый день только тем и занимается, что производит мусор !* »

² Ibid., p. 269 : « *Мусор обступает их со всех сторон, будто идет на штурм. Рябит в глазах от цветных пакетов. Кажется, что некоторые из них кровоточат... »*

³ Ibid., p. 271 : « *Париж – хотя нет ! – двадцатый век, как понимать это ? Твоя полиция вооружена помимо всего прочего щитами и дубинками – оружием времен средневековья. Твои дети ночью выворачивают камни мостовых и строят баррикады, как в девятнадцатом веке. Твои механические детища – бульдозеры и экскаваторы – уже на следующий день лениво сгребают в кучи остатки баррикад, и оседают под необычным (действительно необычным!) грузом рессоры мощных грузовиков. »*

Les travailleurs de toutes les branches de l'industrie étaient eux aussi en grève. Tous. Les syndicats et les comités de grève dirigeaient le pays. »¹

Rojdestvenski qui passe pratiquement un mois à Paris, assiste aussi au défilé en soutien du général de Gaulle qui amorce la fin des événements. Les gaullistes se sont rassemblés sur les Champs-Élysées après les annonces de De Gaulle de la dissolution de l'Assemblée et des élections législatives et de la suspension du referendum sur la rénovation universitaire, sociale et économique. On sent un certain engagement de l'auteur qui semble soutenir les étudiants – dont certains sont communistes – qui s'expriment contre le nucléaire. En revanche, la description du défilé en soutien à De Gaulle est pour le moins encline à la raillerie. Il en est de même pour le défilé d'automobiles qui se tient dans la nuit du 31 mai, lorsque la distribution de l'essence redevient normale. Ce défilé est qualifié de « bizarre » par Rojdestvenski.

« Les voitures étaient conduites par des gars bien gros et sulfureux. Ils étaient excités. Ils criaient. Leurs passagers se tenaient debout et agitaient les bras. Chaque voiture klaxonnait très fort, dans un rythme précis... C'est facile à comprendre. Ils répétaient une phrase autrefois très populaire chez les membres de l'organisation de l'armée secrète qui manifestaient contre l'indépendance de l'Algérie traduite dans le langage des klaxons : « Algérie Française ! » »²

La politique française est donc commentée et critiquée par les auteurs du corpus qui se rangent du côté des dirigeants soviétiques sur la question de l'Algérie, ils sont pour la libération du pays. Mais ils soulignent également que les Parisiens, quelle que soit l'idée qu'ils défendent, ont l'occasion de se rencontrer lors des événements tels que les manifestations ou les défilés. De ce point de vue, il est tout aussi utile de lutter pour ses droits que de faire connaissance avec de nouvelles personnes. Les mouvements sociaux permettent aux gens qui partagent les mêmes idées de se rencontrer.

Pourtant, pour les plus timides, il existe un autre moyen de trouver des amis. Ilya Konstantinovski apprend ainsi en lisant les petites annonces que les Parisiens se sentent très seuls. Il est difficile de faire de la place aux amitiés et aux relations amoureuses dans une ville aussi grande et agitée.

« L'un cherche des gens pour former un « nouveau groupe artistique », l'autre veut juste trouver des camarades pour faire des escapades ensemble le week-end à la campagne. Le troisième est plus imaginatif : il rêve d'un voyage au Kenya ou en Tanzanie. Ils veulent tous échapper à « l'inertie et au conformisme », voire quitter pour toujours la « cité de la

¹ Ibid., p. 276 : « [...] правительство в течении десяти дней практически не правило страной. Бастовали министерства, банки, почта, железные дороги. Бастовали рабочие всех отраслей промышленности. Всех. Страной правили профсоюзы, правили забастовочные комитеты. »

² Ibid., p. 278 : « За рулями автомобилей сидели сытые холёные парни. Они были возбуждены. Они орали. Их пассажиры, встав в полный рост, размахивали руками. Каждая машина сигнализала очень надрывно, очень ритмично... Всё объяснилось просто : на язык автомобильного рёва была переведена фраза, одно время очень популярная в среде оасовцев и тех, кто их поддерживал. « Альжери – франсез! » »

peur ». Il ne faut pas croire qu'ils rêvent de la vie que Jean-Jacques Rousseau a décrite autrefois de manière si séduisante. Tous leurs plans sont emplis de chaos, de fièvre, d'absence de foi durable en quoi que ce soit. Ils ne sont fidèles à aucun mouvement, et ils se jettent sur toutes les idées. [...] Quelle mélancolie de l'amour, de l'amitié, de la tendresse et de la compréhension ! Combien de jeunes, vivant dans les quartiers les plus bruyants et les plus intoxiqués par le confort moderne, le culte des plaisirs, le sexe, se sentent insatisfaits et malheureux à Paris. »¹

La solitude des Parisiens pourrait être comparée à l'aspect collectif de la vie en URSS. Dans ce combat la collectivité gagne car elle est source de moins de tourments. Cependant, le Parisien exprime ouvertement sa volonté de changer le cours de la vie déjà établi. Il construit jour après jour un avenir meilleur :

« Mais le trait le plus remarquable de Paris est peut-être son obsession et son irrépressibilité dans son rêve de changer la vie. Les idées d'une nouvelle société ont un attrait particulier ici. Il n'y a pas un seul projet social qui n'ait pas trouvé un petit mais bruyant écho ici. [...] La tentation qui séduit le plus les Parisiens est le rêve de changer de vie, l'obstination à remettre en cause le statu quo, à trouver quelque chose de nouveau. [...] Ce que l'étranger voit ici maintenant, ce sont surtout des touristes complaisants et des Parisiens constamment inquiets, rassembleurs, grévistes, démonstratifs. Paris a même désormais un ministère de la qualité de la vie. »²

Pendant son voyage en France I. Konstantinovski a observé des tensions et des insatisfactions permanentes. Les Parisiens, qu'ils soient riches ou pauvres, de droite ou de gauche, étrangers ou Français, aspirent à une autre trame de vie. La recherche d'une vie meilleure et la lutte déchaînée dans ce but sont une particularité de Paris. L'existence dans une mégapole est en effet traversée par des problèmes sociaux, économiques et personnels comme l'accès inégal à l'emploi, les salaires disparates et bas, la solitude dans la foule et encore bien d'autres.

¹ Konstantinovski, Пяа, *Goroda i sud'by*, (*Les villes et les destins*), Moscou, Sovetskij pisatel', 1979. (pas de traduction en français) p. 355 : « Один ищет товарищей для создания « нового художественного коллектива », другой согласен ограничиться « мирным товариществом » для совместных выездов за город по выходным. У третьего больше фантазии : он мечтает о поездке в Кению или Танзанию. И все хотят бежать от « инерции и конформизма » или даже совсем покинуть « город страха ». Не следует думать, что они мечтают о той жизни, которую так соблазнительно обрисовал когда-то Жан-Жак Руссо. Все их планы говорят о хаосе, лихорадке, отсутствии стойкой веры во что бы то ни было. Нет ветра, который носил бы их, нет иллюзии, на которую они бы не набрасывались. [...] Какая тоска по любви, дружбе, нежности, пониманию! Как много молодых людей, живущих в самом шумном и наиболее опьяненном современном комфорте, культом наслаждений, сексом городе, чувствуют себя в нем неудовлетворенными и несчастными. »

² Ibid., p. 359 : « Но, пожалуй, самая примечательная черта Парижа – это его одержимость и неудержимость в своей мечте изменить жизнь. Какой-то особой притягательной силой обладают здесь идеи нового обществоустройства. Нет такого социального проекта, который не нашёл бы здесь пусть немногочисленных, но шумных сторонников. [...] соблазн, который больше всех других заборазивает самих парижан, – это мечта об изменении жизни, упорное стремление нарушить статус-кво, найти что-то новое. [...] Сейчас иностранец видит здесь главным образом благодущных туристов и постоянно волнующихся, митингующих, бастующих, демонстрирующих парижан. В Париже теперь есть даже министерство по улучшению качества жизни. »

En conclusion, cet espace moderne, le quartier de la Défense, est la manifestation architecturale des progrès techniques. La transformation commence de manière artificielle, avec la construction des gratte-ciels qui à première vue, nuisent au paysage de la ville, brisent l'unité de son apparence. Ensuite, cette nouveauté qui perturbe les consciences des Parisiens, remet en question les constructions sociales existantes et les amène à s'interroger sur le sens de leurs vies, sur les valeurs et les croyances qui sont les leurs et qu'il faut continuer à défendre, et sur l'avenir qu'ils envisagent. Ainsi, le changement qui commence de l'extérieur, glisse dans les consciences des Parisiens qui l'abritent et l'expriment, fidèles à leurs habitudes, sous formes de luttes sociales.

3.2.3 Le point de départ pour le tour de France

Dans la seconde partie du XX^{ème} siècle, la ville de Paris est le point de départ du tour de France soviétique en voiture mais également le point qui annonce la fin de celui-ci. Les écrivains préfèrent consacrer plus de temps aux autres régions car ils commencent à déjà bien connaître la capitale, mais aussi parce qu'elle subit un flot important de touristes.

« Du matin au soir je marchais dans les rues, je prenais le métro et je traversais à pied tous les quais de la Seine depuis le pont d'Alexandre III jusqu'à Notre-Dame, j'ai visité Montmartre et Montparnasse, j'étais sur les Champs-Élysées et dans les boulevards de la rive gauche. Mais nulle part je n'avais l'assurance d'observer la vraie vie parisienne. Partout éclatait l'agitation du tourisme international, ses rituels et ses caprices. »¹

Ilya Konstantinovski, comme ses nombreux prédécesseurs, s'installe au café sur le boulevard Saint-Michel pour observer les Parisiens, mais à son grand regret il ne voit que des touristes : « *on peut y voir une variété de visages humains – asiatiques, africains, arabes, slaves [...]* ». ² La ville de Paris est surpeuplée, et même au mois d'août, quand les habitants de la ville partent en vacances, ici il y a toujours beaucoup de touristes et beaucoup de bruit.

« Je pouvais regarder ou non les passants, m'arrêter ou non devant les vitrines des magasins, mais une caractéristique de la rue parisienne ne pouvait être évitée : le ronronnement et le grondement des voitures qui circulaient à une vitesse extraordinaire. Le bruit est plus inquiétant ici que dans toute autre ville que j'ai visitée. Ni les photographies ni les films ne peuvent en donner une idée. [...] il me semble que ce rugissement est caractéristique du Paris contemporain. Vous pouvez fermer les yeux ou détourner le regard

¹ Konstantinovski, Ilya, *Goroda i sud'by*, (Les villes et les destins), Moscou, Sovetskij pisatel', 1979. (pas de traduction en français) p. 282 : « *Пробыв в Париже первую неделю, я понял, что моё узнавание местной жизни не очень-то продвинулось вперед. С утра до вечера я ходил по улицам, ездил в метро, исходил пешком набережные Сены от моста Александра III до собора Нотр-Дам, побывал на Монмартре и Монпарнасе, на Елисейских полях и на бульварах левого берега. Но нигде у меня не было уверенности, что я наблюдаю настоящую, подлинную парижскую жизнь. Всюду бросались в глаза суета и блеск международного туризма, его ритуалы, его причуды.* »

² Ibid., p. 284 : « *Всё мыслимое разнообразие человеческих лиц – лица азиатские, африканские, арабские, славянские – можно увидеть, [...]* ».

si ce que vous voyez ne vous intéresse pas. Vous pouvez regarder un objet et ne pas le voir. Mais il est impossible d'arrêter d'entendre. [...] Il me semble que le ronronnement de la voiture a un impact sur la vie parisienne. Dans ce bruit incessant, fusionnant, ne cessant presque jamais, pénétrant dans le cerveau et le sang, se trouve la cause de nombreuses crises de nerfs et de cette excitation particulière qui caractérise la rue parisienne. [...] L'autre raison – ce sont les touristes. Des légions de nouveaux arrivants... Je marchais dans la foule et je sentais qu'elle était en quelque sorte particulièrement agitée et impressionnable. La volonté des touristes de s'amuser, d'absorber tout ce qui se passe dans la rue, se ressentait dans l'air même, dans les remarques des passants, dans les regards fuyants des personnes assises derrière les fenêtres des cafés. »¹

D'après Konstantinovski, tout cette agitation permanente pourrait en rendre fou plus d'un. Tout ce qu'il voit à Paris a évidemment une valeur pour les lecteurs qui n'ont pas la chance de se rendre à Paris, mais il a le sentiment qu'à cause de tout le brouhaha qu'il y a autour de lui, il remarque uniquement ce qui est en surface, sans avoir le temps ni l'énergie d'aller plus loin.

« J'ai continué à marcher dans les rues et les boulevards de Paris... J'ai vu les foules hétéroclites, les flots de voitures, les mystères et l'excitation des commerces. J'ai vu les célèbres cathédrales, les palais construits sous les rois et les empereurs, les places rappelant la Commune, les monuments du « culte de la raison », les rues et les lieux mentionnés dans les romans de Balzac, tous les endroits précieux pour les touristes. [...] Je me suis assis dans des cafés historiques. J'ai visité les nouvelles drogueries américaines, et c'est ici que j'ai vu des homosexuels aux visages pâles, en pantalons moulants et chemises en dentelle, des prostituées aux cheveux teints en couleurs flamboyantes, des gigolos élégants qui mataient les touristes riches. [...] Tout cela était-il la vraie vie parisienne d'aujourd'hui, ou n'ai-je vu que sa surface hétéroclite, qui, comme la mousse de savon, ne laisse aucune trace ? »²

En lisant cet extrait, nous constatons la fatigue de l'auteur et en même temps la volonté de découvrir quelque chose de plus intime sur Paris, puis la France. D'autres écrivains soviétiques ont visité tous ces lieux avant d'emprunter les chemins un peu moins évidents. Daniil Granine

¹ Ibid., p. 285 : « Можно было смотреть или не смотреть на прохожих, останавливаться или не останавливаться у витрин магазинов, но от одной особенности парижской улицы уйти нельзя : от гула и грохота мчащихся по ней автомобилей. Здесь он терзает глубже, чем во всех известных мне городах. О нём не дают представления ни фотографии, ни кинофильмы. [...] мне кажется, что гул этот характерен для современного Парижа. Глаза можно закрыть или отвести в сторону, если нам не интересно то, что мы видим. Можно, наконец, смотреть на предмет и не видеть его. Выключить слух невозможно. [...] Мне кажется, что автомобильный гул накладывает свой отпечаток на парижскую жизнь. В этом непрерывном, слитом, почти никогда не утихающем шуме, проникающем в мозг и кровь, кроется причина множества нервных вспышек и той особой возбудимости, что характерна для парижской улицы. [...] Другая причина – всё те же приезжие. Легионы приезжих... Я шёл в толпе и чувствовал, что она как-то по-особенному жива и впечатлительна. Готовность туристов веселиться, впитывать в себя всё, что происходит на улице, чувствовалась в самом воздухе, в репликах прохожих, в мимолётных взглядах людей, сидящих за окнами кафе. »

² Ibid., p. 287-288 : « Я продолжал ходить по парижским улицам и бульварам... Я видел пёстрые уличные толпы, потоки автомобилей, мистерии и азарт торговли. Я видел знаменитые, трепетно осматриваемые туристами соборы, дворцы, построенные при королях и императорах, площади, напоминающие о Коммуне, памятники времени « культура разума », улицы и места, упоминаемые в романах Бальзака. [...] Я сидел в старинных кафе. Я заходил и в новейшие американизированные « драгстор », не имеющие истории, зато именно здесь я видел бледнолицых гомосексуалистов в узких брючках и дамских кружевных рубашках, проституток с волосами, выкрашенными в огненный цвет, элегантных жиголо, высматривающих богатых туристов. [...] Была ли во всём этом сегодняшняя, настоящая парижская жизнь, или я видел только её пёструю поверхность, которая, подобно мыльной пене, не оставляет ни следа? »

et sa délégation se promènent sur la place Pigalle, la place Vendôme et à Montmartre, des zones très touristiques : « *Il était onze heures du soir. Paris était déjà endormi. Nous ne nous étions pas assis de la journée, et nos jambes étaient douloureuses de fatigue.* »¹ La ville de Paris est surpeuplée et les touristes sont partout – dans les rues, les magasins, les cabarets, les bars de nuit. Si dans l’Entre-deux-guerres la plupart des touristes étaient Américains, désormais on peut rencontrer à Paris des gens de tous les pays du monde : des Nordiques, des Sénégalais, des Anglais, des Soviétiques. Et ces derniers aspirent à connaître les vrais Parisiens.

Ilya Konstantinovski dialogue avec les habitants de la ville : la serveuse d’un café à Saint-Germain, le propriétaire d’un kiosque de journaux, les vendeurs dans une grande librairie à Montparnasse. En cela son approche ressemble à celle d’Ilya Ehrenbourg qui s’intéressait seulement à la classe laborieuse de Paris. À la gare Saint-Lazare, Konstantinovski engage une discussion avec un jeune homme qui prend le même train que lui. Il s’avère que ce jeune homme habite dans la banlieue parisienne et prend le RER tous les jours.

« La vie d’un Parisien de souche se résume-t-elle au bureau ennuyeux, la gare et le métro ? Il m’a parlé d’un proverbe local, qui, en argot parisien, ressemble à ceci : « Métro, boulot, dodo ! » Ça veut dire : toute notre vie, c’est prendre le métro, travailler et dormir. N’est-il pas étonnant que ce « mot » soit né dans une ville aussi animée et majestueuse, où les foules déambulent sur les boulevards, où on peut voir les troupeaux de voitures, l’extravagance florissante des publicités qui créent l’impression d’une fête perpétuelle ? Après cette discussion à la gare Saint-Lazare, j’ai cessé de chercher les preuves d’une vie parisienne typique. Et je pense que nous comprenons maintenant pourquoi beaucoup de Parisiens croient que cette vie digne de sa propre gloire existe, et ne considèrent pas la leur comme telle. »²

Lorsque les auteurs-voyageurs rencontrent les Parisiens de souche, ils se rendent compte qu’ils n’ont pas la vie qu’ils imaginaient. Ils sont beaucoup trop pris par le travail et d’autres obligations pour se promener longuement dans les rues et passer des heures au café en discutant de tout et de rien. Néanmoins, les écrivains soviétiques sont séduits par l’idée de bien connaître et comprendre les Français. Ils peuvent le faire en allant ailleurs que sur leur lieu de travail. En

¹ Granine, Daniil, *Neožidannoe utro, (Une matinée imprévue)*, Léningrad, Lenizdat, 1970. (1987, 2006) (pas de traduction en français) p. 263 : « *Было одиннадцать часов вечера. Париж уже спал. За весь день мы ни разу не присели, и ноги у нас гудели от усталости.* »

² Konstantinovski, Ilya, *Goroda i sud’by, (Les villes et les destins)*, Moscou, Sovetskij pisatel’, 1979. (pas de traduction en français) p. 290 : « *Неужели коренному парижанину никакой другой жизни не полагается, кроме надоевшего бюро, вокзала и парижского метро ? И он поведал мне о местной поговорке, которая на парижском аргю звучит так : « Метро, було, додо ! » Это означает : вся наша жизнь – поездки в метро, работа, сон. Разве не удивительно, что такое « мо » родилось в шумном и нарядном городе, где толпы, планирующие по бульварам, табуны автомобилей, расцветающие и гаснущие феерии рекламу создают впечатление вечного праздника ? После разговора на вокзале Сен-Лазар я перестал искать какую-то особенную парижскую жизнь. И, кажется, уже понимаем, почему многие парижане уверены, что она всё же существует, эта достойная своей славы жизнь, а свою собственную они парижской не считают. »*

l'occurrence, ils vont décider de visiter les provinces – le berceau du patrimoine culturel français et l'espace où les coutumes resteraient encore intactes.

Souvent le récit de voyage soviétique commence par la narration du départ de Paris. Celui-ci est annoncé par l'évocation des sorties d'autoroutes : « *Nous venons de passer devant la Porte d'Italie, les usines d'Air France, l'aéroport d'Orly ; il y avait là-bas, malgré l'heure matinale, beaucoup de voitures. L'air vibrait et les avions de différents pays s'envolaient vers tous les coins du monde.* »¹ Il se termine de la même manière sur l'histoire du retour à Paris.

« Lorsqu'on revient à Paris en automne, on éprouve toujours le même sentiment – la peur : les voitures se précipitent sur l'autoroute relativement étroite et se dépassent les unes les autres à une vitesse allant de cent-vingt à cent-quarante kilomètres heure. Il n'y a plus que cent-cinquante ou deux cents kilomètres jusqu'à Paris, et il fait nuit, donc je ne comprends pas pourquoi ils sont aussi pressés. »²

Mais les voyageurs ne font pas le trajet d'une traite. Ils s'arrêtent aussi pour visiter Fontainebleau, comme leur grand maître, celui à qui ils ont emprunté leur itinéraire, Stendhal, l'avait fait au XIX^{ème} siècle. À Fontainebleau Nikouline est surpris par le voisinage du grand château avec un immeuble de dix-neuf étages.

« Nous sortons de l'autoroute pour entrer dans la célèbre forêt de Fontainebleau, puis nous avançons et nous voyons devant nous un monstrueux immeuble. Le contraste est étonnant avec les maisons à deux étages de Fontainebleau et surtout avec le palais historique où ont résidé Henri II, Henri IV, Louis XIV, XV et XVI et Napoléon. »³

Mais malgré tout, et en dépit des dégâts causés par des incendies fréquents et ravageurs, les Français ont réussi à sauvegarder cet espace, riche d'histoire mais aussi de nature car le château est entouré de jardins et de forêts.

¹ Nikouline, Lev, « Vo Francii » (1960), (« En France » (1960)), *Ljudi i stranstvija : vospominanija i vstreči*, (*Les gens et les voyages : les souvenirs et les rencontres*), Moscou, Sovetskij pisatel', 1962. (pas de traduction en français) p. 471 : « *Вот мы уже проехали Порт д'Итали, авиационные заводы Эр Франс, аэродром Орли ; там, несмотря на ранний час, уже много машин. Воздух гудит, и самолёты разных стран отлетают во все концы мира.* »

² Ibid., p. 497 : « *Когда возвращаешься осенью в Париж, по правде говоря, испытываешь одно и то же чувство – страх : по сравнительно узкой магистрали мчатся машины, обгоняя со скоростью сто двадцать – сто сорок километров. До Парижа остаётся всего полтораста – двести километров, сумерки, кажется, не к чему спешить.* »

³ Ibid., p. 473-474 : « *Но вот автострада кончилась, мы въезжаем в знаменитый лес Фонтенебло, затем он редееет и прямо перед нами возникает нечто чудовищное – девятнадцатизэтажный дом-ящик. Ошелмляющий контраст по сравнению с двухэтажными домиками городка Фонтенебло и особенно с историческим дворцом где обитали Генрих Второй, Генрих Четвёртый, Людовики Четырнадцатый, Пятнадцатый и Шестнадцатый и Наполеон.* »

Le développement du tourisme a un impact très positif pour l'économie du pays et son influence culturelle dans le monde. Les Français sont connus pour leur respect envers les ancêtres. Cela peut s'observer dans leur rapport au patrimoine national : ils préservent absolument tout en l'état, ils prennent soin des monuments, des objets de valeur, et ils procèdent à la restauration lorsque celle-ci est nécessaire. C'est bien pour voir les éléments architecturaux grandioses, les riches collections des musées, le charme des immeubles et des cafés anciens que les touristes viennent. Leur imaginaire est nourri par les représentations romantiques de Paris et lorsqu'ils arrivent ils veulent tout voir. Ainsi, les visites sont faites au pas de course. Cela ne convient pas toujours aux voyageurs soviétiques, surtout s'ils sont déjà venus ici auparavant. Dans ce cas, ils choisissent plutôt un tour de France. La ville de Paris se situera alors au début et à la fin d'un grand parcours réalisé principalement en voiture. L'ordre des villes visitées n'est pas toujours le même d'un voyageur à l'autre, mais comme nous l'avons déjà mentionné plus haut, seules les destinations communes, ou celles ayant occupé un grand nombre de pages du récit de voyage, ont été sélectionnées dans cette étude sur les représentations de la province française.

3.3 Au centre de la France

La découverte de la province commence par les villes au sud de Paris. Les écrivains-voyageurs présentent ces régions encore inédites pour les lecteurs soviétiques en leur apportant des éléments d'histoire générale tout en précisant également quels sont les lieux importants pour la mémoire socialiste.

Lev Nikouline, qui suit l'itinéraire d'un des voyages de Stendhal, offre des vues panoramiques à ses lecteurs. Il quitte Paris pour la Loire et, à chaque étape du trajet, il explique le contexte historique éclairant les lieux et monuments qu'il visite.

« La ville de Montargis, que Stendhal qualifiait de pathétique il y a cent-vingt ans, mérite aujourd'hui une visite – une ville propre avec de grands magasins et un boulevard. La vallée de la Loire commence avec ses rives fertiles. Les collines descendent jusqu'à la rivière et il n'y a pas une once de terre qui n'ait été cultivée par les mains des agriculteurs. La ville de Nevers. C'est ici que le conquérant de la Gaule, Jules César, plaça son trésor, qui fut d'ailleurs rempli par les Gaulois conquis. Sur la colline qui surplombe la ville se trouvent les ruines d'un château médiéval, une cathédrale et un clocher, en contrebas on observe une ville commerciale animée, les rues sont pleines de voitures, presque comme à Paris. »¹

Montargis et Nevers sont présentées de manière assez rapide car le voyageur ne va pas longuement s'y arrêter. Néanmoins, il rappelle les grands maîtres qu'il suit durant son tour de France : Stendhal et César.

Volf Sedykh se rend également dans la région de la Loire et partage des observations sommaires sur Tours, où il ne passe qu'une seule journée. Au début du chapitre, il raconte comment la ville de Tours s'est plusieurs fois retrouvée à tenir le rôle de capitale de la France.

« Située entre deux rivières, la Loire et le Cher, cette ville a un destin surprenant. Fondée à l'aube de notre ère, Tours a tenté à plusieurs reprises au cours de son histoire, mais brièvement, de tenir le rôle de capitale de la France. Cela s'est produit à des moments où Paris connaissait des difficultés particulières. [...] Au Moyen Âge, les rois y convoquaient les États généraux. À l'automne 1870, Gambetta s'envole en ballon de Paris assiégé par les troupes prussiennes, et atterrit ici pour organiser la résistance contre l'ennemi en province. Et 70 ans plus tard, en juin 1940, le gouvernement français de l'époque s'y est arrêté quelques jours après avoir livré la capitale à la merci des occupants hitlériens. Au cours de ce terrible été, les bombes se sont abattues sur les anciennes cathédrales et les maisons

¹ Nikouline, Lev, « Vo Francii » (1960), (« En France » (1960)), *Ljudi i stranstvija : vospominanija i vstreči*, (Les gens et les voyages : les souvenirs et les rencontres), Moscou, Sovetskij pisatel', 1962. (pas de traduction en français) p. 475 : « Город Монтаржи, который Стендаль сто двадцать лет назад назвал довольно жалким, теперь вполне достоин внимания – чистый городок с большими магазинами и бульваром. Дальше начинается долина Луары, плодородные её берега. Склоны холмов сбегают прямо к реке, нет клочка земли, который не был бы возделан руками земледельца. Город Невер. Здесь завоеватель гревней Галлии Юлий Цезарь поместил своё казначейство, кстати сказать, пополняемое за счёт покорённых галлов. На холме над городом развалины средневекового замка, собор, колокольня, внизу – торговый шумный город, улицы забиты легковыми машинами, почти как в Париже. »

médiévales uniques de Tours. Le Manège qui avait accueilli le XVIIIème Congrès des socialistes français 20 ans avant la tragédie a été incendié. »¹

C'est précisément dans ce lieu de mémoire socialiste que son ami Casimir Couton (1897-1973), syndicaliste et militant communiste, va le guider.

« Mon ami Casimir Couton m'a emmené sur le site de l'ancien Manège. J'ai vu une petite place à côté de la vieille église de Saint-Julien, quelques peupliers à pointe qui avaient perdu leurs dernières feuilles en hiver, et un bouleau solitaire, rare en ces lieux, qui avait encore quelques cercles dorés sur ses branches. Tout près, dans la rue Nationale, nous avons visité la maison natale de Balzac, qui a consacré de nombreuses pages à sa ville, et pas seulement dans *Le Curé de Tours*. »²

Sydykh mentionne dans son texte que le destin de Honoré de Balzac (1799-1850) a été lié à cette ville. Il montre ainsi sa connaissance de la littérature française et de l'œuvre personnelle de cet écrivain français, car il décrit les changements de la région depuis sa mort : « *Aujourd'hui, pas loin de chez Balzac, il y a une boutique de vêtements pour dames « Catherine » et au coin de la rue Colbert, une autre boutique appelée « Pêle-Mêle », qui signifie en russe « Un peu de tout » ou « Toutes sortes de choses ».* »³ Le lieu qui a autrefois tenu en son sein un grand écrivain et dramaturge français, est désormais présenté comme une rue commerciale sans intérêt particulier. La ville de Tours est par ailleurs célèbre pour sa grande université : « *Je rappelle également que Tours est un grand centre universitaire.* »⁴ Il faut souligner que Volf Sedykh n'entre pas dans les châteaux de la Loire que les touristes visitent habituellement. Il les observe au moment de son départ à travers les vitres de sa voiture : « *Le lendemain matin, je quittais Tours. Au loin, les silhouettes majestueuses des cathédrales flottaient dans une dense brume violette, puis nous avons vu les hautes constructions des*

¹ Sedykh, Volf, *Francija v dviženii, (La France en mouvement)*, Moscou, Sovetskaja Rossija, 1986. (pas de traduction en français) p. 311 : « *У этого города, расположенного между двумя реками – Луарой и Шер, удивительная судьба. Основанный на заре нашей эры, Тур несколько раз на протяжении своей истории, хоть ненадолго, но пытался выполнять роль столицы Франции. Это случалось в те времена, когда на долю Парижа выпадали особые невзгоды. [...] В средние века короли созывали тут Генеральные штаты. Осенью 1870 года Гамбетта прилетел сюда на воздушном шаре из осаждённого прусскими войсками Парижа, чтобы организовать в провинции сопротивление врагу. А 70 лет спустя, в июне 1940 года, здесь на несколько дней остановилось тогдашнее французское правительство, сдавшее столицу на милость гитлеровским оккупантам. В то страшное лето на древние соборы и неповторимые средневековые дома Тура обрушились бомбы. В огне пожарниц сгорело и помещение манежа, в котором за 20 лет до этой трагедии проходил XVIII съезд французских социалистов.* »

² Ibid., p. 311 : « *Мой знакомый Казимир Кутон привёл меня на место бывшего манежа. Я увидел небольшую площадку рядом со старой-престарой церковью Сен-Жюльен : несколько островерхих тополей, сбросивших к зиме последнюю листву, и одинокую, редкую в этих краях берёзку, ещё сохранившую на своих ветвях несколько золотых кружочков. Рядом, на Национальной улице, мы осмотрели дом, в котором родился Бальзак, посвятивший родному городу немало страниц, и не только в « Турском священнике ».* »

³ Ibid., p. 312 : « *Ныне неподалёку от дома Бальзака блистает витринами магазин дамских нарядов « Катрин », а за углом, на улице Кольбер, примостилась ещё одна лавочка « Пель-Мель », что значит « Всего понемножку » или « Всякая всячина ».* »

⁴ Ibid., p. 315 : « *Напомню также, что Тур – крупный университетский центр.* »

bâtiments modernes, et enfin les paysages de la campagne. »¹ Sa découverte de la ville est très rapide car il doit reprendre la route.

Mariette Chaguinian, quant à elle, visite la Bourgogne. Elle est émerveillée tout d'abord par la nature :

« Un vaste espace s'est ouvert devant nous avec une verdure particulière couleur émeraude – d'un vert vif, les couronnes vertes des bosquets, comme les cheveux humides et bouclés des sirènes. L'Yonne coulait à notre droite, et à gauche, invisible depuis la voiture, s'étendait le canal de Bourgogne ; devant nous, le canal du Centre traversait le département de la Saône, et plus loin encore se trouvait l'Ain inconnu. »²

La Bourgogne est une région agricole. Le principal animal du paysage est ici la vache.

« [...] la Bourgogne, vous [...] souhaite la bienvenue avec un monument inhabituel – une statue noire d'une vache. C'est presque la seule vache ici qui préfère rester debout plutôt que de s'allonger. [...] ici, en Bourgogne, elles [...] s'allongent, de satiété pure, de l'excès calorifique des prés à l'herbe grasse et bien entretenue, de la densité des arômes dans l'air, du poids de la mamelle débordante, – elles sont blanches, grandes, avec des rougeurs sur la laine brillante. »³

Comme tout Soviétique modèle, l'auteure critique la paresse des vaches. Cependant, M. Chaguinian suggère que les vaches sont en France mieux nourries que les Soviétiques en URSS. Cet argument, présenté dans le texte comme une plaisanterie, n'est rien d'autre qu'une dénonciation du niveau de vie dans le système soviétique. De plus, en Union soviétique certaines régions sont spécialisées exclusivement dans l'agriculture. Tandis qu'en France, l'agriculture coexiste avec la métallurgie. M. Chaguinian évoque Le Creusot, le siège de la communauté urbaine Creusot et un pôle industriel pour la production d'acier et d'énergie. La Haute-Savoie a connu des changements bouleversants en très peu de temps. Elle n'était auparavant qu'une région montagneuse pauvre qui ne pouvait pas faire vivre ses habitants ainsi contraints à l'exode. Désormais, l'industrie automobile florissante a modifié l'apparence de la région : « *Elle occupe la quarante-sixième place au niveau national pour la densité de la*

¹ Ibid., p. 316 : « *На следующее утро я уезжал из Тура. Вдали в густой сиреновой дымке проплыли величественные силуэты соборов, потом высокие коробки современных зданий, затем потянулся сельский пейзаж.* »

² Chaguinian, Mariette, « *Na Volge po Francii* » (1965), (« *La France en Volga* » (1965)), *Zarubežnye pis'ma, (Les lettres de l'Occident)*, Moscou, Sovetskij pisatel', 1977. (pas de traduction en français) p. 15 : « *Огромный простор распахнулся перед нами с тою особой зеленью, какую сравниваешь с изумрудом, – резко-зелёная трава, зелёные кроны роц, словно мокрые, завившиеся после мытья и непросушенные волосы русалок. Справа от нас зигзагами петляла Йонна ; слева, невидимый глазу, лежал Бургундский канал ; впереди пересекал весь департамент Соны Центральный канал, а ещё дальше нас ждал неведомый Эн.* »

³ Ibid., p. 15 : « *[...] в Бургундии вас [...] встречает необычный памятник – чёрная статуя Коровы. Это почти единственная здесь корова, предпочитающая стоять, а не лежать. [...] тут, в Бургундии, они [...] лежат, от сугубой сытости, от чрезмерной калорийности лугов с их выхоленной, жирной травой, от густоты ароматов в воздухе, от тяжести переполненного вымени, – белые, крупные, с рыжеватинной на блестящей шерсти.* »

population, et se trouve simultanément à la deuxième place pour le nombre d'automobiles sur les cinq dernières années. »¹ Les habitants sont donc moins nombreux que les automobiles. Neuf ans auparavant, le gagne-pain local était l'agriculture. Maintenant, la position géographique de la région, les routes de qualité, la proximité avec Genève, la frontière avec l'Italie et trois plans d'industrialisation menés directement après la guerre, entre les années 1947 et 1953, puis 54-57 et 58-61, l'ont transformée en géant urbain à haute productivité. On imagine bien que ce ne sont pas les paysans pauvres qui possèdent toutes ces voitures, et que ce ne sont pas eux non plus qui payent assez d'impôts pour être classés neuvième sur l'échelle nationale du taux d'imposition. Seuls s'enrichissent ceux qui possèdent soit une branche dans le tourisme, soit l'énergie hydraulique, ou encore des usines ou des entreprises. Les pauvres restent nombreux dans cette région, mais une élite qui s'est enrichie est venue s'installer ici.

Au sud de la Bourgogne, plus exactement à Tournus, M. Chaguinian visite le musée Greuze. Elle ne connaissait pas cette personnalité de la Révolution française, défaut d'érudition qui aurait été invraisemblable pour les auteurs-voyageurs soviétiques de l'Entre-deux-guerres : *« C'est avec réticence que je vais au musée Jean-Baptiste Greuze, né à Tournus en 1725 et, paraît-il, très respecté ; avec réticence parce que dans mon ignorance de ce personnage je l'imaginai parmi les poètes sentimentaux, que les Anglais appellent « pretty-pretty ».* »² Lorsqu'elle découvre qui était vraiment Jean Baptiste Greuze (1725-1805), elle est tout de suite admirative de son talent artistique. Il n'a pas été reconnu de son temps. Greuze est en effet mort dans une pauvreté totale.³

Mariette Chaguinian poursuit son périple. À Bourg-en-Bresse elle est frappée par la majestueuse architecture relevant du gothique flamboyant.

« [...] Bourg-en-Bresse est une grande ville, comparée à Tournus. Notre voiture nous conduit directement sur la place centrale, célèbre pour sa cathédrale. Jusqu'à présent, nous avons vu l'architecture gothique française du XII au XIVème siècle. Elle était très droite, très sévère et solide dans la symétrie de ses voûtes et fenêtres, merlons et tours. Mais ici, dans la façade de la cathédrale, nous observons quelque chose de complètement différent. Nous sommes face à une construction du XVIe siècle, bâtie dans le style « gothique flamboyant » – une épithète un peu pompeuse donnée par les Français. C'est comme si une main avait crocheté cette façade complexe, qui ressemble à une dentelle avec des volutes

¹ Ibid., p. 21 : *« Занимая во Франции сорок шестое место по числу населения, она стоит на втором месте по числу автомобилей в течение последних пяти лет. »*

² Ibid., p. 18 : *« Иду с некоторой неохотой в музей Жана Батиста Грёза, родившегося в Турнюсе в 1725 году и, видимо, очень чтимого ; с неохотой, потому что в невежестве своем я соединяла с его именем только так называемые « головки », нечто сентиментальное и красивенькое, то, что англичане называют « pretty-pretty ».*

³ Ibid., p. 19 : *« Задвинутый великоленным Давидом, он умер в нищете, не признанный той самой революцией, чьи материалистические истоки хотел подхватить и воспеть. »*

ou à un feu de joie avec des langues de feu. C'est le cas de la célèbre église de Brou à Bourg-en-Bresse, lieu de pèlerinage pour des milliers de touristes. »¹

Une exposition temporaire de Maurice Utrillo (1883-1955) se tenait dans une salle voisine de l'église au moment de son voyage, mais Chaguinian avance au pas de course pour se rendre dans le musée municipal de Bourg-en-Bresse, qui se situe également dans l'une des ailes du monastère.

« Bien que les anciennes régions françaises soient maintenant divisées en dizaines de départements, chaque population a conservé ses anciens noms (Bourguignons, Provençaux, Normands, Savoyards, Dauphinois, etc.) ; ils gardent jalousement dans les musées les détails historiques de leur vie, de leurs habits, de leurs coutumes, et même dans la petite ville de Bourg-en-Bresse, on vous parle dans le musée des « Burgiens » et de toutes les différences de ces « Burgiens » par rapport aux autres Français. »²

Elle remarque la volonté de chaque région de conserver et valoriser sa propre histoire et de la mettre en avant dans les musées. La ville de Bourg-en-Bresse est en outre connue pour sa gastronomie, mais cet aspect a déjà été évoqué dans le chapitre précédent.

La partie centrale de la France est observée très rapidement, car les auteurs-voyageurs n'y sont que de passage, en chemin vers d'autres destinations. Néanmoins, ils prennent le temps de faire quelques visites et promenades : la salle du Manège et l'appartement de Honoré de Balzac à Tours, le musée Greuze à Tournus, puis le monastère royal de Brou et le musée municipal à Bourg-en-Bresse. Partout où ils vont, ils s'intéressent à la nature, au patrimoine, mais aussi au développement de l'industrie et des productions qui participe au rayonnement des différentes régions.

¹ Ibid., p. 19 : « [...] Бург-ан-Брес, город по сравнению с маленьким Турнюсом столичный, и мы влетаем в него прямо на площадь, славящуюся своим филигранным собором. До сих пор впечатления наши не шли дальше XII-XIV веков французской готики, очень прямолинейной, очень суровой и солидной в симметрии своих сводов и окон, зубцов и башен. Но здесь в фасаде собора – нечто совершенно непохожее, мы лицом к лицу с веком XVI, со стилем, французами названным « стиль готик фламбуайян », – несколько напыщенный эпитет, переводимый как стиль блестящий, пламенный. Словно рука крючком связала этот замысловатый фасад, похожий на кружево с завитушками или на костёр с огненными языками. Такова знаменитая церковь де Бру в Бурге, место паломничества тысяч туристов. »

² Ibid., 19-20 : « Хотя старинные французские провинции делятся сейчас на десятки департаментов, население каждой из них сохранило свои старые названия (бургундцы, провансальцы, нормандцы, савояры, дофинезцы и т.д.) ; оно ревниво бережёт в музеях исторические подробности своего быта, одежды, обычаев, и даже маленький Бург-ан-Брес рассказывает вам в музее о « бресистах » и всех отличиях этих « бресистов » от жителей других городов. »

3.4 Dans les Alpes

Dans les Alpes, les écrivains-voyageurs soviétiques visitent Annecy, Grenoble et Lyon. Pendant la seconde partie du XX^{ème} siècle ils peuvent laisser libre cours à leurs sentiments et décrire certains aspects de la vie en France de manière assez élogieuse. Ainsi, M. Chaguinian déclare ne pas avoir de mots à la hauteur de ce qu'elle a vu en arrivant à Annecy : « *Et pourtant, en entrant dans Annecy, vous vous exclamez involontairement devant la richesse inouïe des couleurs, impossibles à décrire avec des mots.* »¹ De manière générale, l'écrivaine est éblouie par la ville d'Annecy. L'atmosphère qui règne dans cette ville fait renaître son inspiration poétique. Elle confie aux lecteurs qu'elle s'est presque remise à composer des poèmes : « [...] *une mélodie ne quittait pas mon esprit « Chaque rencontre appelle une séparation », une mélodie d'errance éternelle.* »² Annecy lui rappelle Venise mais domine dans cette comparaison.

« La ville, avec ses canaux, en retrait du lac, et l'îlot sur lequel se dresse un château, – autrefois, dans ses caves il y avait une prison – ressemble à Venise, mais de la même manière qu'un adolescent plein de vie, aux cheveux roux et bouclés, ressemblerait à la jeune fille pâle et fantomatique des tableaux de Botticelli. Le lac immense, d'un bleu épais, est sillonné de voiles blanches, jaunes et écarlates. Sur les canaux, les cygnes nagent en groupes comme si quelqu'un avait dispersé un bouquet de lys blancs. À l'horizon, tout autour, on voit des crêtes lointaines jusqu'aux sommets enneigés. Les toits des maisons de la ville, les bardeaux de la tour du château sont rouge brique, et les œillets sur les pelouses rouge écarlate, [...] »³

Après une promenade au bord du lac, Chaguinian visite la vieille ville d'Annecy. Elle va aux Beaux-Arts pour regarder le tableau de Caravage et à la cathédrale Saint-Pierre d'Annecy où Jean-Jacques Rousseau avait chanté adolescent dans la chorale.

« Tout près d'ici, dans l'immeuble numéro 13, se trouvait une école de musique, où Rousseau, grand musicien, fit ses premières armes. Jean-Jacques a aussi appris à aimer dans cette ville aux couleurs vives. Rendue familière par des milliers d'images, à côté de l'ancienne maison de l'évêque se trouve la résidence de la baronne de Warens. Quiconque a lu les *Confessions* de Rousseau sait ce qu'elle représentait pour un adolescent vivant sous sa garde « maternelle ». Tout dans ces rues, dans ces maisons, conservant l'apparence du

¹ Chaguinian, Mariette, « Na Volge po Francii » (1965), (« La France en Volga » (1965)), *Zarubežnye pis'ma, (Les lettres de l'Occident)*, Moscou, Sovetskij pisatel', 1977. (pas de traduction en français) p. 23 : « *И всё же, когда вы въезжаете в Аннеси, вы невольно вскрикиваете от неслыханного богатства красок, для которого слов не хватает.* »

² Ibid., p. 23 : « [...] *в голове у меня пела и пела коротенькая мелодия « Каждая встреча – разлука », мелодия вечного странничества.* »

³ Ibid., p. 23 : « *Город с его каналами, отведёнными от озера, и островком, на котором стоит старинные замок, бывший когда-то, в своих подвалах, тюрьмой, – похож на Венецию, но так, как румяный, кудрявый подросток похож на бледную и призрачную девушку Боттичелли. Озеро, огромное, густо-синего цвета, исчерчено белыми, жёлтыми и альными парусами. На каналах, словно кто-то рассыпал охапку белых лилий, группами плывут лебеди. На горизонте вокруг – далёкие хребты, хребет за хребтом, до снежных вершин в самой последней дали. Крыши домов в городе, черепица на башне замка – кирпично-красного цвета, и алокрасного цвета гвоздики на газонах, [...] »*

dix-huitième siècle, se présente à nous comme les confessions de Rousseau, et comme la musique de Rousseau, [...]. »¹

Chaguinian fait dans le récit de voyage étalage de sa connaissance pointue du destin et de l'œuvre de Rousseau. Son texte intègre ainsi des connaissances littéraires et culturelles précieuses sur la vie à l'étranger et l'histoire de ses grandes personnalités.

La prochaine étape du voyage est la ville de Grenoble. Dans son texte datant de 1960, Nikouline avait mentionné sa rencontre inattendue avec des touristes soviétiques dans ces lieux.² Il parle d'un hasard mais nous savons bien qu'il y avait très peu de place pour les coïncidences pendant les voyages soviétiques. Très probablement, la rencontre eut lieu là-bas car Grenoble est une ville qui a une forte valeur symbolique pour les Soviétiques. Cinq ans après Nikouline, une autre voyageuse, Mariette Chaguinian, présente Grenoble comme le berceau de la Révolution française, et donc une destination importante pour nos écrivains.

« Nous ne l'avons pas appris dans nos manuels. Le Jeu de Paume et la Bastille sont restés gravés dans notre mémoire. Mais les « jeux de paume » et les salles de paume ne se trouvaient pas seulement à Paris. Le Château de Vizille, près de Grenoble, dispose également d'une salle du jeu de paume. Il y a même une Bastille à part entière – c'est le nom du fort situé sur la montagne. Vous pouvez y accéder en téléphérique en trois ou quatre minutes. Et presque un an avant la prise de la Bastille à Paris le 14 juillet 1789 – c'est ici, dans ce château près de Grenoble, dans la salle du jeu de paume que, le 14 juillet 1788, retentit l'ouverture de la future symphonie de la révolution. »³

Au début de cette citation, Chaguinian renvoie au manuel que les touristes soviétiques devaient étudier avant leur voyage en France. Elle tient à prouver qu'elle n'a pas besoin d'un rappel pour se souvenir des événements de la Révolution française qui ont tant inspiré la Russie. Lev

¹ Ibid., p. 23 : « Неподальку, в доме н° 13, была музыкальная школа, где Руссо, большой музыкант, приобщился впервые к музыке. И любви приобщился Жан-Жак в этом городе ярких красок. Знакомый по тысячам изображений, рядом со старым жильём епископа стоит дом мадам Варрен. Кто читал « Исповедь » Руссо, знает, чем была мадам Варрен для подростка, жившего под её « материнской » опекой. Всё в этих улочках, в этих домах, сохранивших облик XVIII века, встаёт исповедью Руссо, музыкой Руссо, [...]. »

² Nikouline, Lev, « Vo Francii » (1960), (« En France » (1960)), *Ljudi i stranstvija : vospominanija i vstreči*, (Les gens et les voyages : les souvenirs et les rencontres), Moscou, Sovetskij pisatel', 1962. (pas de traduction en français) p. 480 : « Пассажиры автобуса пешком переправлялись через мост. И, к радостному моему удивлению, я услышал родную русскую речь. Люди или, острили, смеялись, поглядывая на небо, где собирались грозовые тучи. Это были наши соотечественники. Среди советских туристов я нашёл даже знакомых. Сколько было шуток, сколько смеха, действительно, какие бывают неожиданные встречи – и где – по дороге из Гренобля в Ниццу! »

³ Chaguinian, Mariette, « Na Volge po Francii » (1965), (« La France en Volga » (1965)), *Zarubežnye pis'ma*, (Les lettres de l'Occident), Moscou, Sovetskij pisatel', 1977. (pas de traduction en français) p. 30 : « Мы не учили об этом в своих учебниках. Нам запомнились парижские здания и события – « jeu de rotte », Бастилия, – но « игра в мяч » и залы для игры в мяч находились не в одном Париже. В замке Визиль под Греноблем тоже есть зал для игры в мяч. Есть даже своя Бастилия – так названа крепость на горе, куда вы взлетаете по воздушно-канатной дороге в какие-нибудь три-четыре минуты. И почти за год до всенародного восстания в Париже, когда 14 июля 1789 года была взята народом тюрьма Бастилия, – именно здесь, в Гренобле, в его ратуше, 14 июля 1788 года, грянула увертюра к будущей симфонии революции. »

Nikouline, fidèle à ses habitudes, fait quant à lui d'abord une présentation historique, puis panoramique, de ces lieux qu'il a aussi visités.

« Grenoble a longtemps été une forteresse, sur la montagne au-dessus de la ville se trouve le fort de la Bastille. Autrefois, on y accédait à pied ; aujourd'hui, on y accède par un téléphérique. La vue du sommet est spectaculaire, avec une perspective sur les collines et les plaines environnantes et sur les routes bordées de châtaigniers séculaires. Il existe peu de routes aussi pittoresques en France, des arbres plantés à l'époque où les voitures postales et les diligences faisaient la course ici. Aujourd'hui, alors que le trafic motorisé nécessite de larges autoroutes, ces ruelles-routes ombragées sont condamnées à périr. »¹

Chaguinian, qui voyage après Nikouline, dresse un compte rendu de tous les changements dans la ville, mais souligne que, malgré tout, la mémoire révolutionnaire est éternelle, pour les Soviétiques comme pour les habitants de Grenoble. Cette réception de l'histoire les unit à jamais.

« Oui, Grenoble est aujourd'hui une grande ville bourgeoise, mais elle a quelque chose d'autre qui mérite involontairement le respect. Bien qu'elle soit devenue le centre d'une colossale concentration d'industries, un lieu d'expansion du capital français ; bien que les forces des plus grandes entreprises et des monopoles se soient rassemblées autour d'elle ; bien que les banques s'y soient installées, transformant cette ville de la beauté et de la nature, la ville des Alpes et du tourisme alpin en un centre de blanchiment d'argent, Grenoble n'en a pas perdu la mémoire. Comme aucune autre ville de France, Grenoble se souvient clairement de ses origines, ou plutôt du début de ses libertés bourgeoises – la Révolution – et le rappelle constamment aux touristes. »²

Grenoble concurrence Paris sur plusieurs plans. Tout d'abord, pour l'origine de la Révolution, ensuite, au niveau du patrimoine, car d'après Chaguinian le musée de Grenoble est aussi important que le Louvre.

« Je suis allée dans beaucoup de musées et partout j'achetais des catalogues, mais ce n'est que dans un seul d'entre tous, celui de Grenoble, que j'ai trouvé l'histoire des origines des

¹ Nikouline, Lev, « Vo Francii » (1960), (« En France » (1960)), *Ljudi i stranstvija : vospominanija i vstreči*, (*Les gens et les voyages : les souvenirs et les rencontres*), Moscou, Sovetskij pisatel', 1962. (pas de traduction en français) p. 479 : « Гренобль издавна был крепостью, на горе над городом находится форт « Бастилия ». В старое время сюда добирались пешком, сейчас поднимает подвесная дорога. Сверху открывается чудесный вид на близлежащие вершины, на равнины и дороги, обсаженные вековыми каштановыми деревьями. Таких живописных дорог не мало во Франции, деревья посажены ещё в те времена, когда здесь мчались почтовые кареты, diligencы. Сейчас, когда автомобильное движение требует широких автострад, эти тенистые аллеи-дороги обречены на гибель. »

² Chaguinian, Mariette, « Na Volge po Francii » (1965), (« La France en Volga » (1965)), *Zarubežnye pis'ma*, (*Les lettres de l'Occident*), Moscou, Sovetskij pisatel', 1977. (pas de traduction en français) p. 31 : « Да, город Гренобль сейчас – крупнобуржуазный город, но есть в нём ещё кое-что, невольно заслуживающее уважения. Хотя он и стал центром колоссального сосредоточения промышленности, местом экспансии французского капитала ; хоть и сгрудились вокруг него силы крупнейших трестов и монополий ; хоть и переметнулись сюда банки, превращая этот город красоты и природной прелести, город Альп и альпийского туризма в центр кипения денежных страстей, – но город Гренобль не потерял от этого памяти. Как ни один другой город Франции, Гренобль чётко помнит своё происхождение, верней, начало своих буржуазных свобод – революцию – и постоянно напоминает о ней туристу. »

musées publics. C'est après la Révolution que l'art est devenu accessible à tous, les trésors trouvés dans des palais royaux ont été exposés dans les musées [...] »¹

La Révolution a eu pour conséquence la mise en commun des biens culturels et artistiques. À partir de ce moment, toute la population française, et les touristes en prime, ont eu la chance de pouvoir accéder à des œuvres abritées autrefois dans les palais royaux.

« Il est impossible de ne pas visiter le musée de Grenoble, et une fois que vous avez vu les collections, vous ne pouvez pas l'oublier. Outre l'énorme quantité de trésors qu'il contient (quelques-uns des meilleurs tableaux de Rubens, quatre magnifiques Zurbaran, les œuvres iconiques de Canaletto et de Guardi, les peintures les plus représentatives des écoles française, flamande et italienne à partir du XVI^e siècle, des chefs d'œuvres des impressionnistes français tels que le « Portrait de Madeleine Bernard » de Gauguin, « Femme lisant » de Matisse, « L'enfant à la poupée » de Picasso), il est également remarquable pour la manière dont ces perles artistiques sont exposées et présentées. Je ne sais pas si le musée a des « fonds » où il conserve ses œuvres non-essentielles, mais il est merveilleux aussi parce qu'il n'impose pas une trop grande quantité de tableaux aux visiteurs, et ne bombarde pas la perception humaine de quantités intolérables. »²

À Grenoble, Chaguinian n'a pas beaucoup de temps, elle décrit donc son voyage de manière linéaire. Le lecteur pourrait même avoir l'impression de faire les visites en sa compagnie. Une fois qu'elle a fait le tour du musée, elle se dirige vers l'université car l'une des plus grandes universités françaises se trouve dans cette ville.

« En sortant du musée, je me suis promenée le long de l'Isère, appréciant à chaque pas la beauté de la rivière et des montagnes à ma droite. J'ai marché jusqu'à l'étroite place où se trouve l'université de Grenoble. Un bâtiment gris, peu impressionnant ; plus loin, un bâtiment de trois étages, plus ancien. Les pigeons sont assis sur les avant-toits. Les plus grandes recherches se font ici, au « centre de recherche scientifique », à l'institut de sciences politiques, à la faculté d'économie et de droit, au « centre de documentation ». »³

Il y a une différence fondamentale entre l'esthétique modeste des bâtiments et la grandeur des recherches qui y sont effectuées. Chaguinian n'entre pas pour ne pas déranger. Elle poursuit sa

¹ Ibid., p. 31-32 : « Я всюду бывала в музеях, покупала каталоги – и только в одном, гренобльском, нашла напоминание о том, как и когда начались вот эти городские музеи живописи, открытые для народа. Великая французская революция дала их своим гражданам, свезя сокровища из королевских дворцов [...] »

² Ibid., p. 32 : « Музей нельзя не посмотреть в Гренобле, а посмотрев – нельзя забыть. Помимо того что в нём собраны огромные количества богатства (едва ли не лучший Рубенс, четыре великолепных Сурбарана, лучшие образцы Каналетто и Гварди, характернейшие полотна французской, фламандской, итальянской школ начиная с XVI века, а из французских импрессионистов такие шедевры, как « Портрет Мадлены Бернар » Гогена, « Читающая женщина » Матисса, « Ребёнок с куклой » Пикассо), он замечателен ещё тем как размещены и показываются его богатства. Не знаю, есть ли у музея « фонды », куда он прячет своё второстепенное ; но замечательно, что посетителю он не навязывает этого второстепенного и не обрушивает на восприятие человеческое непереносимых сразу количеств. »

³ Ibid., p. 33 : « Из музея – по набережной Изеры, наслаждаясь с каждым своим шагом красотою реки и подошедших к ней справа гор, я прошла к узкой площадке, где находится университет Гренобля. Серое, невыразительное здание ; подальше – трёхэтажное, старенькое. Голуби сидят на карнизах. А крупнейшие изыскания делаются тут – в « центре научных поисков », в институте политических знаний, на факультете экономики и права, в « центре документации ». »

promenade et s'arrête quelques instants devant l'Auberge des Trois Dauphins, actuelle Auberge Napoléon.

« [...] Napoléon a séjourné dans la chambre n°2 sur son chemin vers Paris pendant ses célèbres Cent-Jours. Mais la mémoire de Grenoble ne conserve pas cette pièce et la rue Montorge uniquement à cause de Napoléon. C'est là qu'un jeune grenoblois courageux, le juge Joseph Rey, est venu voir Napoléon. [...] Joseph Rey a salué Napoléon au nom de la ville de Grenoble, en disant que la France l'aimait et l'admirait comme grand homme et chef militaire ; mais qu'elle ne voulait pas d'un dictateur qui créait une nouvelle noblesse et qui, une fois de plus, « faisait revivre les vieux abus » balayés par la révolution. Ce discours a été imprimé le jour même à vingt mille exemplaires et a été distribué aux habitants de Grenoble [...] »¹

Ensuite, Chaguinian visite le musée Stendhal. Un extrait s'y rapportant apparaît dans la partie sur les lieux visités.

La destination suivante est Lyon et l'arrivée dans cette ville est particulièrement anticipée par Lev Nikouline.

« [...] nous nous dépêchions car nous voulions arriver à Lyon plus tôt. Cependant, un interminable convoi de voitures bordait la route, nous empêchant d'avancer plus vite. C'était un dimanche après-midi, tous ceux qui étaient partis en week-end revenaient, nous avons donc passé au moins une heure dans les bouchons avant de pouvoir entrer à Lyon. »²

Il décrit la géographie physique et sociale de la ville. Lyon est une ville qui est très bien située, entourée de toute part de lacs et de montagnes, mais malgré cette situation avantageuse, dans les années 1960 les touristes n'y sont pas nombreux. Les personnes qu'il y voit sont ainsi majoritairement en voyage d'affaires.

« Enfin, nous sommes à Lyon, le grand centre industriel de la France. Il y beaucoup de lumière ; les rues et les places sont bondées. [...] La nature a veillé à la beauté de Lyon ; ici, le Rhône turbulent, issu du lac Léman, se confond avec la Saône et se précipite avec elle vers la Méditerranée. Les rues de Lyon, en particulier la partie commerçante, sont plutôt étroites et très fréquentées, surtout tôt le matin, lorsqu'elles sont remplies d'hommes

¹ Ibid., p. 33-34 : « [...] в комнате н°2, останавливался Наполеон на своём пути в Париж во время знаменитых « Ста дней ». Но память Гренобля хранит эту комнату и улицу Монторж не только из-за Наполеона. Сюда пришёл к Наполеону молодой смелый grenoblec – судья Жозеф Рей. [...] Жозеф Рей приветствовал Наполеона от имени города Гренобля, он сказал, что Франция любит его, восхищается им как великим человеком и полководцем ; но она не любит и не желает иметь диктатора, создавшего новое дворянство и опять « оживляющего старые злоупотребления » сметённые революцией. Речь эта была в тот же день напечатана в двадцать тысяч оттисков и роздана жителям Гренобля [...] »

² Nikouline, Lev, « Vo Francii » (1960), (« En France » (1960)), *Ljudi i stranstvija : vospominanija i vstreči*, (Les gens et les voyages : les souvenirs et les rencontres), Moscou, Sovetskij pisatel', 1962. (pas de traduction en français) p. 476 : « [...] мы торопились, хотелось раньше приехать в Лион. Однако ещё задолго до предместья вдоль дороги выстроилась бесконечная колонна легковых машин. Был воскресный день, возвращались все, кто уезжал за город, и потому мы потратили не меньше часа на въезд, останавливались и снова двигались. »

d'affaires. Il n'y a guère de flâneurs comme à Paris, probablement parce qu'il y a peu d'étrangers : on se rend surtout à Lyon pour des raisons professionnelles. »¹

Nikouline regrette de ne pas avoir suffisamment de temps pour visiter cette ville si grande et si riche.

« Lyon est une immense ville industrielle qui mérite d'être observée un peu plus longuement. Ses habitants : ouvriers, intellectuels, hommes d'affaires, sont tout aussi intéressants. Mais mon chauffeur n'a que deux semaines de vacances et encore plus de mille kilomètres à parcourir, je vais donc me contenter des rencontres occasionnelles, rarement planifiées à l'avance. »²

Il fait le choix de consacrer sa journée à l'étude des conditions de travail et de vie des ouvriers lyonnais, employés dans l'industrie de la soie. Dans le passage ci-dessous il renvoie à plusieurs reprises à l'œuvre de son guide spirituel – Stendhal :

« J'ai relu les notes de Stendhal sur Lyon. Il était plutôt sceptique quant aux curiosités de la ville, mais imprégné d'une profonde sympathie pour les ouvriers lyonnais de la soie. « Une chose m'attriste toujours dans les rues de Lyon, c'est la vue de ces malheureux ouvriers en soie ; ils se marient en comptant sur des salaires qui tous les cinq ou six ans manquent tout à coup. » Stendhal poursuit en disant que si « au milieu de cette vie si tranquille il survient une émeute, le Lyonnais se bat comme un lion. » Le grand écrivain parle avec indignation des fonctionnaires qui imposent une taxe d'importation élevée sur les denrées alimentaires importées à Lyon ; c'était une calamité nationale. »³

Nikouline compense la rapidité de son observation de Lyon au moyen des citations du texte de Stendhal, et semble être en tout point d'accord avec celui-ci.

À Lyon, V. Sedykh participe à un colloque organisé par l'association « France-URSS » afin de célébrer les relations diplomatiques entre les deux pays. Tous les participants rappellent des faits qui ont aidé à nouer des liens forts. La journaliste Geneviève Tabouis (1892-1985) cite Stendhal : « *Les anniversaires font renaître les souvenirs* », – répétait souvent notre grand

¹ Ibid., p. 476 : « *Наконец мы в Лионе – крупном промышленном центре Франции. Много света ; улицы, площади заполнены народом. [...] Лион красив, природа позаботилась об этом ; здесь бурная Рона, вытекающая из Женевского озера, сливается с Соной и устремляется вместе с ней к Средиземному морю. Улицы Лиона, в особенности торговая часть, довольно узки, очень многолюдны, особенно ранним утром, когда их заполняют деловые люди. Здесь почти не видно фланеров, как в Париже, вероятно потому, что мало иностранцев : в Лион ездят главным образом с деловыми целями. »*

² Ibid., p. 476-477 : « *Лион – громадный промышленный город – достоин того, чтобы пожить в нём и узнать его жителей – тружеников, интеллигентов, деловых людей, но когда у твоего водителя (в полном смысле слова) две недели отпуска и впереди ещё не одна тысяча километров, довольствуешься случайными встречами, редко предусмотренными заранее. »*

³ Ibid., p. 478 : « *Я перечитал записки Стендаля о Лионе, довольно скептические по отношению к достопримечательностям этого города, но проникнутые глубокой симпатией к лионским рабочим шёлковой промышленности. « Мне всегда становится грустно на душе при виде несчастных рабочих шёлкового производства. Они женятся, рассчитывая на заработок, который неожиданно теряют каждые пять-шесть лет... » Дальше Стендаль пишет о том, если « начинается бунт, лионец дерётся, как лев ». С возмущением великий писатель говорит о чиновниках, которые облагают предметы продовольствия, ввозимые в Лион, огромной ввозной пошлиной ; она была народным бедствием. »*

écrivain Stendhal – dit-elle. »¹ Elle évoque ensuite le rôle d'Édouard Herriot (1872-1957) dans le rétablissement des relations entre la Russie et la France après la disparition de l'Empire russe. Celui-ci était maire de Lyon et membre du parti radical socialiste. G. Tabouis lui a rendu une visite. Ils ont discuté de l'oncle de Tabouis qu'il connaissait bien, Jules Cambon (1845-1935), qui avait développé une approche philosophique de l'alliance franco-soviétique. Herriot confie à Tabouis que son oncle : « [...] essayait souvent de [lui] faire comprendre qu'il n'y a que l'exiguïté humaine qui pouvait engendrer l'idée d'éternité. »² Mais É. Herriot pensait autrement : « [...] plus j'y pense et plus évidente devient pour moi l'idée que l'aspiration des peuples soviétiques et français au rapprochement réciproque reflète précisément l'idée d'éternité. »³ De nombreuses rencontres, des colloques et séminaires organisés visent à faire perdurer l'idée de l'union éternelle des peuples français et soviétiques. René Desgrand (1921-), président de l'association franco-soviétique à Lyon, donne à Sedykh la fiche d'activités de la filiale lyonnaise pour qu'il constate à quel point les membres lyonnais sont passionnés et engagés pour faire vivre cette amitié éternellement. Son programme lui indique qu'il y a une exposition à visiter, il s'y rend aussitôt et rencontre le maire de Lyon – Francisque Collomb (1910-2009). Le maire témoigne de l'intérêt grandissant du milieu des affaires et des gens ordinaires pour l'Union soviétique, ainsi que d'une aspiration réciproque à la collaboration, confirmant et donnant une nouvelle dimension aux propos de l'association.

Dans les années 1980, Lyon est le deuxième centre culturel et industriel de France, après Paris. Le commerce y est développé à l'échelle nationale et internationale. Les domaines de la métallurgie, de la construction, de la chimie et du textile sont particulièrement florissants. La moitié des habitants travaillent dans les usines, les autres gagnent leur vie grâce aux emplois dans les commerces. C'est ici qu'ont été créés le Crédit Lyonnais, Pechiney et Rhône-Poulenc. Mais les écrivains-voyageurs veulent mettre en évidence le fait qu'à l'origine, ce sont les couturiers – les canuts, qui ont fait la gloire de Lyon, et non les entreprises capitalistes. Les couturiers se sont révoltés à plusieurs reprises : en 1834, 1848 et 1871, fondant ainsi leur propre mouvement révolutionnaire.

¹ Sedykh, Volf, *Francija v dviženii, (La France en mouvement)*, Moscou, Sovetskaja Rossija, 1986. (pas de traduction en français) p. 299 : « « Годовщины служат для воспоминаний », – нередко повторял наш великий писатель Стендаль, – сказала она. »

² Ibid., p. 300 : « [...], нередко старался внушить мне, что только лишь человеческая ограниченность могла породить мысль о вечности. »

³ Ibid., p. 300 : « « Что касается меня, то чем больше я об этом думаю, тем очевиднее становится для меня, что непрерывное стремление советского и французского народов к взаимному сближению очень точно отражает идею вечности. » »

À Annecy, les voyageurs soviétiques se promènent le long du lac, visitent le centre-ville, vont aux Beaux-Arts, entrent dans la cathédrale Saint-Pierre et se rendent devant la résidence de la baronne de Warens. Près de Grenoble, ils font des escapades dans le domaine de Vizille et le fort de Bastille, des lieux qui gardent le souvenir des réunions préludes à la Révolution française. Dans Grenoble même, ils saisissent l'opportunité de voir les plus grandes œuvres d'art au musée municipal. Ils font ensuite le tour du centre-ville, marchent jusqu'à l'Université, puis se retrouvent devant l'Auberge des Trois Dauphins, populaire car Napoléon s'y était arrêté sur son chemin de retour vers Paris pendant la période des Cent-Jours, mais surtout car c'est là que Joseph Rey, résistant et homme politique français, avait osé l'affronter. Pour finir, les voyageurs font un saut dans le musée Stendhal. À Lyon, ils rencontrent des ouvriers travaillant dans l'industrie de la soie et des amis communistes avec qui ils peuvent longuement parler du rôle des différentes personnalités, surtout celle d'É. Herriot, dans l'établissement des relations entre la France et l'URSS.

3.5 Dans le Sud de la France

3.5.1 La Provence

L'itinéraire-type du voyageur soviétique de la deuxième partie du XX^{ème} siècle commence à Paris et se termine à Paris. Mais la destination phare de tout son parcours est le Sud de la France. L'écrivain fait ainsi route vers le Sud et parcourt tout le territoire français, s'arrêtant dans plusieurs villes en chemin. C'est donc dans le Sud qu'il va se poser un peu plus longuement et multiplier les visites. Dans leurs descriptions du Sud de la France, les voyageurs soviétiques semblent reprendre les oppositions réservées à Paris dans l'œuvre de Maïakovski – le grand précurseur du récit de voyage soviétique. Ainsi, ils présentent le Sud comme un territoire où la richesse et la pauvreté cohabitent.

La description de la Provence par M. Chaguinian commence par celle de la ville de Brignoles. Brignoles a longtemps été la demeure des comtes de Provence. Désormais, c'est une ville pauvre : les maisons n'y sont pas rénovées, les gens y vivent dans des conditions désastreuses, les femmes et les chats sont tellement maigres qu'on leur voit les os.

« [...] une petite ville incroyablement pauvre et miteuse, avec des immeubles si minables qu'ils ressemblaient à des chiffons entassés à l'aide d'un balai. Des profondeurs sombres et nues de ces maisons sortait au matin une multitude de chats maigres et squelettiques sur les toits, les avant-toits et les clôtures. Les femmes tout aussi maigres portaient des bassines dans la rue, lavaient le linge, parlaient entre elles... »¹

Comme dans l'œuvre *Mon Paris* d'Ilya Ehrenbourg, ici les pauvres occupent les rues. Le motif de la lessive que ces femmes font en extérieur rappelle deux épisodes précis du livre d'Ehrenbourg : les blanchisseuses lavant le linge dans la Seine, et les vieilles femmes qui nettoient leurs affaires au milieu d'une place, en se servant d'une fontaine d'eau devant une pissotière. Chaguinian ne cite pas explicitement Maïakovski et Ehrenbourg, mais leurs ouvrages sont bien connus. Cependant, contrairement, à ces prédécesseurs, Chaguinian ne prétend pas connaître ces lieux, ni même vouloir les transformer. Elle observe tout simplement la vie de leurs habitants et rapportent ses impressions de voyage.

« Tout en Provence était nouveau pour nous. Le département du Var, où nous avons passé la nuit, est apparemment très pauvre, mais il y a des richesses tout autour : de grands gisements de bauxite, des gisements de marbre, des forêts d'oliviers avec leur huile provençale – la chaleur généreuse du Sud. Au lieu de fermer les portes à clé, les entrées des magasins et des maisons sont suspendues à de longs chapelets de perles, comme des colliers

¹ Chaguinian, Mariette, « Na Volge po Francii » (1965), (« La France en Volga » (1965)), *Zarubežnye pis'ma, (Les lettres de l'Occident)*, Moscou, Sovetskij pisatel', 1977. (pas de traduction en français) p. 43 : « [...] невыразимо нищий, облупленный городишко, с домами до такой степени облезлыми, что они стали похожи на лохмотья, которые чья-то метла намела в кучу. Из голых тёмных недр этих домов выползало утром множество худых, как скелеты, кошек, рассеявшись буквально повсюду – на крышах, карнизах, заборах. Такие же худые женщины выносили на улицу тазики, стирали бельё, переговаривались... »

de dame faits de cailloux ronds. Vous défaites ces longs brins en entrant dans la pièce et les perles émettent un son clair, une musique de porte provençale. Les coutumes des nations, comme le dit la Bible, sont impénétrables. »¹

Le département du Var, où elle s'arrête pour la nuit, est pauvre, mais jouxte pourtant des richesses : d'importants gisements de bauxite, des réserves de marbre et des forêts d'oliviers. Chaguinian trouve ce voisinage surprenant. Mais, même si ses descriptions précédant l'arrivée à Marseille sont focalisées sur cette misère, elle donne également des informations précises sur les traditions provençales, en racontant que les portes sont ici remplacées par des rideaux en perles qui produisent un son lorsque quelqu'un entre afin d'informer les propriétaires de la venue des invités ou des clients.

« Tout au long du trajet jusqu'à Marseille, nous avons été hantés par l'aspect misérable et minable des villes provençales. Puis nous avons soudainement réalisé que cette chaleur estivale nous rappelait l'été dans nos propres villes. J'ai eu l'impression de sentir l'odeur de la peinture et de voir les peintres marchant sur les planches, et tout près – les forêts. Nous, qui vivions dans ces maisons, ne nous en préoccupions pas ; nous supportions péniblement la réalisation des travaux, nous grommelions même lorsque la peinture coulait soudainement sur nos vêtements ou que, la nuit, nous la sentions par la fenêtre ouverte. Mais pensez-y : c'est la ville qui a pris en charge l'aspect extérieur de votre maison, l'a peinte, l'a nettoyée, l'a construite surtout. Qui va refaire le plâtre sur les maisons écaillées de Provence ? Qui va les repeindre, les restaurer ? Les propriétaires ? C'est justement ça le problème. En comparant, en pensant et en admirant sans cesse la vie des autres, nous oublions parfois la nôtre, mais quand soudainement nous nous rappelons nos propres conditions, notre âme se réchauffe immédiatement et nous avons un peu honte. »²

La vie modeste de la campagne provençale lui rappelle son propre lieu de vie – Moscou – imparfait mais très cher à son cœur. Mais Chaguinian ressent ici le besoin de montrer aux lecteurs la supériorité soviétique, car même si certaines choses se ressemblent, d'après elle la vie est bien meilleure en URSS car les collectivités s'occupent des biens de leurs habitants et de les maintenir en l'état.

¹ Ibid., p. 44 : « *Всё в Провансе было ново для нас. Департамент Вар, где находилась наша ночёвка, видимо, очень беден, а вокруг лежат богатства : крупные залежи боксита, залежи мрамора, леса оливы с их прованским маслом – благодатное южное тепло. Вместо закрывающихся дверей вход в лавки, в дома завешен длинными нитями бус, похожими на дамские ожерелья из круглых камушков. Вы раздвигаете эти длинные нити, входя в помещение, и бусы издают рассыпчатое позвякивание – провансальская музыка дверей. Обычаи народов, как Библия говорит, неисповедимы. »*

² Ibid., p. 44 : « *До самого Марселя преследовал нас жалкий, облупленный вид провансальских городков. Потом мы вдруг поняли. Мы вспомнили летнюю жару наших собственных городов, густой запах краски, деревянные леса вокруг домов с разгуливающими по доскам малярами. Нам, живущим в этих домах, до них дела не было ; мы их с грехом пополам терпели, мы даже отругивались, когда краска вдруг капала нам на платье или ночью пахло ею в открытое окно. Но подумайте : ведь это город заботился о внешнем виде вашего дома, красил его, чистил, строил, – а кто будет возобновлять штукатурку на облупленных домах Прованса? Кто будет заново окрашивать их, приводит в порядок? Собственники? Вот то-то и оно. Бесконечно сравнивая, соображая, восхищаясь чужим, мы вдруг ярко, до нежности, вспоминали своё, и на душе сразу становилось тепло и немножко стыдно. »*

Après avoir parcouru tous ces territoires, les voyageurs arrivent à Marseille. Lev Nikouline avait déjà visité cette ville par le passé, et relevé le patriotisme des Marseillais.

« Nous sommes arrivés à Marseille dans la soirée. Vingt-six ans après mon dernier voyage, je suis de nouveau ici. À une époque, une comédie intitulée « Marius » (Marius est un nom commun dans le Sud) a eu du succès à Paris. C'était une comédie qui raillait avec amertume et drôlerie le tempérament méridional, la gesticulation passionnée, l'accent et le caractère même du Marseillais, vif, énergique et sournois. Mais elle mettait en colère les Marseillais : ils étaient patriotes de leur ville, de leur belle rue de la Canebière. [...] »¹

L'auteur commence sa visite sans perdre de temps et se montre critique envers l'architecture contemporaine de Marseille.

« Il y a maintenant quelques nouveaux grands immeubles peu attrayants par ici. En général, les constructions récentes de Marseille ne sont pas agréables à regarder, pas même dans la rue Canebière, où un énorme immeuble de style nouveau, ou plutôt de mauvais goût, a été construit, très semblable aux maisons du Vieux-Port. Le port ressemble à un lac, ou plutôt à un immense étang. Il est toujours entouré sur trois côtés de petits restaurants proposant des huîtres, des homards et du poisson, de cafés et de bars où des marins de différentes nationalités se retrouvent jusqu'à très tard dans la nuit. »²

Il continue sa promenade sur le Vieux-Port, puis se rend au marché où il observe les Marseillais.

« Derrière les immeubles du Vieux-Port, il y a un marché sous les marronniers. Les marchands vendent du raisin, des amandes, des prunes, des poires, du pain, des chaussures, des cravates, des perles de nylon, des parfums, le tout à des prix bas, donc je comprends pourquoi les couches travailleuses sont si nombreuses à venir ici – mères de famille, épouses d'ouvriers – toutes les économies sont bonnes pour leur modeste budget. Cependant, dans ce tohu-bohu, le commerce se poursuivait sans encombre, avec dignité, mais avec un tempérament méridional joyeux, qui, soit dit en passant, ne détronait pas la politesse et la courtoisie traditionnelles françaises. »³

Ce tempérament marseillais est apprécié par l'auteur, qui souligne également que les habitants de la ville profitent pleinement de la vie, mais savent aussi travailler très dur.

¹ Nikouline, Lev, « Vo Francii » (1960), (« En France » (1960)), *Ljudi i stranstvija : vospominanija i vstreči*, (Les gens et les voyages : les souvenirs et les rencontres), Moscou, Sovetskij pisatel', 1962. (pas de traduction en français) p. 488 : « В Марсель мы приехали вечером. И так, спустя двадцать шесть лет я снова в этом городе. В своё время в Париже с успехом шла комедия « Мариус » (Мариус – распространённое на юге имя). Комедия беззлобно и забавно высматривала южный темперамент, страстную жестикуляцию, южный говор и самый характер марсельцев, живой, энергичный и лукавый. Но даже эта комедия сердила жителей Марселя : они были патриотами своего города, своей прекрасной улицы Каннебьер. [...] »

² Ibid., p. 488 : « Сейчас здесь выросли довольно непривлекательные на вид новые многоэтажные дома. Вообще новые дома Марселя не радуют глаз, даже на Каннебьер, где выстроен огромный дом в новом вкусе, вернее, безвкусье, очень схожий с домами в Старом порту. Порт похож на озеро, или, вернее, на огромный пруд. По-прежнему с трёх сторон его окружают маленькие рестораны, прельщающие устрицами, омарами, морской рыбой ; кафе и бары, где до поздней ночи толкуются моряки разных наций. »

³ Ibid., p. 489 : « За линией домов в Старом порту под каштановыми деревьями раскинулся рынок. Тут в живописной пестроте смешались виноград, миндаль, сливы, груши, хлеб, обувь, галстуки, нейлоновые бусы, парфюмерия ; всё по сравнительно дешёвым ценам, потому здесь и толкуются трудовой народ – матери семейств, жёны рабочих ; видно было, что линия сотня франков играет роль в их скромном бюджете. Но в этой суете торговля шла без толкотни, достойно, хотя с весёлым южным темпераментом, кстати говоря, радуя традиционной французской вежливостью и обходительностью. »

« Toute la journée et toute la soirée il y a du monde : une foule grouillante, animée et hétéroclite. On pourrait même se demander si les Marseillais travaillent. Et pourtant ils travaillent vraiment beaucoup. Marseille n'est pas moins une ville d'affaires que Lyon, mais le Marseillais est attiré par la rue de la Canebière ; c'est un immense club où se tiennent des réunions d'affaires, et le soir, c'est un plaisir de descendre jusqu'au port. »¹

Nikouline observe la vie des Marseillais dans la rue la plus connue – la Canebière, et explique son importance aux lecteurs soviétiques.

Mariette Chaguinian, qui a lu le livre de Nikouline, ne se figurait pas Marseille comme une grande ville mais plutôt comme un port, car c'est surtout ainsi que la ville était présentée dans les textes soviétiques de l'époque : « *Moi aussi j'imaginai Marseille comme un port chaleureux, brouillant, rempli de gens et de sonorités, de voiles sur toute la mer, un port très brouillant et plein de vie, j'imaginai un port et seulement un port sans une continuité sur terre.* »² La ville qu'elle a découverte lui plaisait beaucoup plus que ce qu'elle avait pu lire avant le voyage. Ce fut pour elle un véritable plaisir que de voyager là-bas et elle n'essaie pas de le dissimuler dans son récit. La voyageuse déclare avoir profité de cette ville fabuleuse.

« Le nouveau port n'est pas très visible à partir du centre-ville, tandis que le Vieux-Port s'y inscrit dans la continuité comme un petit lac fermé de tous les côtés. Parmi les cubes roses du vieux Marseille, les boîtes blanches solitaires, placées horizontalement (en largeur) et verticalement (en hauteur), les nouveaux immeubles blancs avec beaucoup d'étages ne changent pas du tout le visage de la ville, comme le fait de porter des lunettes ne change pas une personne. Mais la ville « terrestre » de Marseille, n'était pas moins bien que le port grouillant de marins étrangers que j'avais imaginé. C'était mille fois mieux, plus intéressant, plus brillant que tout ce que j'avais imaginé. Je voulais simplement remercier cette argile inconnue, qui avait si merveilleusement colorisée, en mêlant sa teinte rouge à tout ce qui se construisait et se peignait à Marseille. Sans compter les « lunettes » fantaisistes – les boîtes de grande hauteur. »³

¹ Ibid., p. 489 : « *Здесь весь день и вечер кипит шумная, живая, пёстрая толпа ; просто дивишься, когда марсельцы работают, между тем они действительно работают. Марсель не менее деловой город, чем Лион, но марсельца тянет на улицу Каннебьер ; это точно огромный клуб, где происходят деловые встречи, а вечером здесь с удовольствием гуляют на всём протяжении, до самого порта.* »

² Chaguinian, Mariette, « *Na Volge po Francii* » (1965), (« *La France en Volga* » (1965)), *Zarubežnye pis'ma, (Les lettres de l'Occident)*, Moscou, Sovetskij pisatel', 1977. (pas de traduction en français) p. 44 : « *Я тоже воображала себе Марсель горячим, суматошным, полным людей, и звуков, и парусов, дугой охватившим море, шумнейшим, оживленнейшим портом, – портом, и только портом без наземного продолжения. Я как-то не мыслила себе Марсель городом.* »

³ Ibid., p. 45 : « *Новый порт из города не очень заметен, а Старый вписан в него, как небольшое, закрытое со всех сторон озеро. Среди розовых кубиков старого Марселя одинокими белыми ящиками, поставленными горизонтально (вширь) и вертикально (вывысь), белеют новые модные многоэтажки, совсем не меняя лица города, как не меняют человека надетые очки. Но этот новый « сухопутный » Марсель – был ли он хуже того невообразимого, кишащего чужестранными матросами порта, какой я представляла себе? Нет, он был в тысячу раз лучше, интересней, ярче всякого о нём представленья. Хотелось просто подарить эту неведомую глину, так здорово, так солнечно-розово замешавшую свой красный оттенок во всё, что строилось и красилось в Марселе, за вычетом его модных « очков » – многоэтажных коробок.* »

« Nous avons passé un moment merveilleux, et nous avons apprécié chaque minute. Nous avons marché jusqu'à Notre-Dame de la Garde, lu les inscriptions de remerciements sur ses murs, flâné dans l'ancienne « Canebrière » et fouillé dans les stands des bouquinistes. »¹

Avant de quitter Marseille, Chaguinian arpente la rue Thubaneau pour trouver la plaque indiquant que c'est dans un de ces immeubles que la Marseillaise a été chantée pour la première fois. Mais elle est déçue de voir que désormais cette même rue est un lieu où des femmes se livrent à la prostitution.

« Une inscription, sale et peu visible dans cette rue épouvantable, dit : « Ici, en 1792, fut chanté pour la première fois à Marseille l'hymne « La Marseillaise » composé par Rouget de Lisle. » Désormais, dans l'immeuble n°25 il y a des « Bains et douches », et les portes sont ouvertes tout autour... Nous avons quitté Marseille en silence, bouleversés par le « dernier mot » d'une chanson si vivante et si belle. Si seulement nous pouvions l'effacer ! »²

Son récit sur Marseille change brusquement de tonalité peu de temps avant son départ. Souvent, dans les textes soviétiques, les derniers paragraphes ont pour visée de corriger les impressions partagées auparavant. Nous constatons ainsi que Chaguinian ne pouvait pas se permettre un tel émerveillement dans ses descriptions de la ville, et a donc glissé quelques mots sur la prostitution à la fin de son texte, pour montrer que tout ne peut pas être parfait dans une société capitaliste. La morale de son récit est la suivante : il ne faut pas oublier les grands principes révolutionnaires, car lorsqu'ils sont oubliés depuis longtemps, la voie est ouverte aux inégalités et aux nouveaux maux sociétaux, difficiles à réparer.

Les voyageurs quittent Marseille et lorsqu'ils atteignent la route vers Avignon, ils remarquent à plusieurs reprises que les paysages ressemblent à ceux de l'Italie. Avignon est bien en l'occurrence une ville culturellement et historiquement liée à l'Italie car aux XIV^{ème} et XV^{ème} siècles les papes sont venus s'y installer.

« Dans le sud de la France, on a souvent l'impression d'être en Italie, non seulement à cause du climat et des antiquités romaines, mais aussi à cause des habitants bronzés, charismatiques, du son de leur voix et de leurs rires. C'est avec ce sentiment que nous roulions dans la direction d'Avignon. Les tentes de la foire étaient étalées sur le boulevard, près des murs entourant le palais des papes, et dans leur labyrinthe, la foule des acheteurs bruissait et les vendeurs criaient fort en essayant de vendre leurs marchandises. Mais plus près du palais des papes, nous nous sommes retrouvés dans la zone de silence : c'était la veille du dimanche, et les magasins avaient fermé plus tôt. Mais des bus de touristes et des voitures avec des plaques d'immatriculation parisiennes étaient garés devant le palais. Les

¹ Ibid., p. 45 : « Мы провели чудное время, наслаждаясь каждой его минутой. Лазили к Марии-де-ля-Гард, читали благодарственные надписи на её стенах, бродили по старой « Ля-Канебьер », рылись в лавочках букинистов. »

² Ibid., p. 45-46 : « Надпись, грязная, едва видимая, на этой страшной улице, говорила : « Здесь в 1792 году был пропет впервые в Марселе гимн Ружа де Лиля « Марсельеза ». » Дом н°25. Сейчас в этом доме « Бани и души ». И – открытые двери вокруг... Молча ехали мы из Марселя, подавленные этим « последним словом » такой яркой, такой прекрасной песни. Если б можно было выкинуть его из песни! »

touristes étaient en train de gravir les marches qui menait à la falaise où se situe le palais des papes. C'était vraiment inattendu de voir un immense palais, pratiquement une forteresse de la période de la Renaissance italienne au-dessus d'une ville de province française ! »¹

Avignon rappelle aussi la Russie : des écrivains russes mais aussi des villes et paysages. Le voyageur est émerveillé.

« Les murs qui entourent Avignon nous rappellent à certains égards les Kremlins dans les anciennes villes russes, comme Zaráisk. Les murs ont été construits en 1358, sous le pape Innocent VI, pour protéger la ville des attaques des brigands venant du sud. Le temps a donné à ce monument architectural une couleur douce, jaune rosée, très belle combinée à la verdure des platanes. »²

Ce voyage à Avignon est ainsi un retour dans le passé russe. Nikouline reprend la route, cette fois-ci en direction de Tarascon.

« Le soir, sur la place, entourée de trois côtés par des cafés en terrasse et d'un côté par un boulevard, les Tarasconnais se promenaient par deux, et par moments nous avions l'impression d'être transportés au milieu d'une époque révolue. L'hôtel de cette ville portait un nom cérémonieux : « L'impératrice de Russie ». C'est incroyable comme ils aiment les titres pompeux dans cette république, même lorsqu'ils ne sont plus que des mots dépourvus de sens. »³

Ces indications sur les cafés et les hôtels permettent de constater que Nikouline s'est arrêté dans cette ville pour dîner et dormir avant de continuer son tour de France. En Provence, mais plus exactement à Avignon et Tarascon, il a le sentiment de retrouver le passé de la Russie, sans doute parce que de nombreux Russes sont venus s'installer ici.

¹ Nikouline, Lev, « Vo Francii » (1960), (« En France » (1960)), *Ljudi i stranstvija : vospominanija i vstreči*, (Les gens et les voyages : les souvenirs et les rencontres), Moscou, Sovetskij pisatel', 1962. (pas de traduction en français) p. 492 : « На юге Франции очень часто охватывает чувство, будто находишься в Италии ; это впечатление создаёт не только благодатный климат, не только римские древности, но и сами жители, загорелые, темпераментные, их звонкий говор и смех. Это ощущение покорило нас, когда мы въезжали в Авиньон. К тому же у стен, окружающих папский дворец, на бульваре раскинулись шатры ярмарки, и в их лабиринте шумели толпы покупателей, на разные голоса выкрикивали, восхваляя свой товар, продавцы. Но ближе к папскому дворцу мы попали в зону тишины : был канун воскресенья, раньше закрылись магазины. На площади перед дворцом стояли туристские автобусы и машины с парижскими номерами. По ступеням лестницы, которая ведёт на утёс, где построен папский дворец, поднимались туристы. Как это было неожиданно – увидеть огромный дворец-крепость эпохи итальянского Возрождения над французским провинциальным городом ! »

² Ibid., p. 493 : « Стены, окружающие Авиньон, чем-то напоминают нам кремль в древних русских городах, например в Зарайске. Крепостные стены построены в 1358 году, при папе Иннокентии VI, чтобы защитить город от нападения разбойников с юга. Время придало этому архитектурному памятнику мягкий, розоватожёлтый колорит, очень красивый в сочетании с зеленью платанов. »

³ Ibid., p. 494-495 : « Tarascon сохранил свой провинциальный облик : вечером на площади, окружённой с трёх сторон террасами кафе, а с одной стороны бульваром, парами гуляли тарасконцы, и нам временами казалось, что мы перенеслись в середину минувшего века. Гостиница в этом городке называлась пышно : « Императрица России ». Удивительно, как в этой республике любят пышные титулы, даже в том случае, когда они теперь пустой звук. »

Avant d'arriver à Marseille les voyageurs décrivent la vie misérable des habitants de Provence observée depuis la voiture. À Marseille, ils suivent un parcours touristique simple : ils se promènent sur le Vieux-Port, vont au marché, prennent la navette maritime pour découvrir l'île d'If avec son château, passent beaucoup de temps dans la rue la plus animée de la ville – la rue Canebière, et visitent la basilique Notre-Dame de la Garde. Dans la rue Thubaneau ils cherchent à lire l'inscription sur la Marseillaise, si chère et chargée de symboles forts pour les Soviétiques. À Avignon, ils visitent le Palais des Papes, et à Tarascon ils ont à peine le temps de faire le tour du centre-ville historique, avant de continuer leur périple.

3.5.2 Le Pays niçois

Plus les voyageurs s'approchent de Nice, et plus les paysages leurs rappellent l'Italie, ce qui n'a rien d'étonnant compte tenu de la position géographique et de l'histoire de la ville. Lorsque Stendhal (que Nikouline prend comme modèle) avait planifié son voyage, Nice ne faisait pas encore partie du territoire français, donc cette destination a été choisie par ce dernier de son propre chef.

« Nous nous déplaçons rapidement vers le sud ; et l'architecture même des maisons et l'apparence des villes et villages dans les vallées changeaient, rappelant l'Italie. Des fontaines sur des petites places accueillantes où les femmes lavaient leur linge, des cafés où les tables étaient dressées sous les arbres, des méridionaux gais et sociables chez le coiffeur, le Figaro local, grattant sa guitare et amusant les passants. Les commerçants et leurs marchandises se trouvaient pour la plupart à l'extérieur ; à la place des portes, les boutiques étaient dotées d'un rideau de bambou ou de bâtons de roseau, comme le veut la coutume locale, qui laissait entrer l'air tout en les protégeant des regards indiscrets. »¹

À Nice, Nikouline arrive directement sur la Promenade des Anglais, qui apparaît en français dans le texte d'origine. Il partage avec les lecteurs ses observations panoramiques sur la ville.

« C'était la célèbre *Promenade des Anglais*, les façades des hôtels, des chambres d'hôtes, des restaurants, des cafés bordaient la plage sur plusieurs kilomètres, éclairées par des milliers de lumières. Mais comme il pleuvait, la promenade était déserte et tout ce que nous avons vu – palais, palmiers, parcs et places – ressemblait au décor du ballet « La Belle au bois dormant ». En effet, c'était comme un royaume endormi qui s'est animé soudainement lorsque l'orage a cessé. Nous nous sommes baladés sur la place Massena. Au milieu de la place se tenait un homme de marbre, costaud et nu, l'idée du sculpteur étant qu'il devait représenter Apollon. Sous les arcades, à l'abri de la pluie, les vacanciers se promenaient et passaient du temps en terrasse. »²

Nice est une destination phare pour les vacanciers. Même hors haute saison, ici il y a toujours beaucoup de touristes : « *La saison à Nice était pratiquement terminée, mais la ville était toujours bondée. Le matin, bien qu'il y ait encore des nuages d'orage sur les sommets des*

¹ Nikouline, Lev, « Vo Francii » (1960), (« En France » (1960)), *Ljudi i stranstvija : vospominanija i vstreči*, (*Les gens et les voyages : les souvenirs et les rencontres*), Moscou, Sovetskij pisatel', 1962. (pas de traduction en français) p. 480 : « Мы быстро продвигались к югу ; и самая архитектура домов и внешний вид городов и селений в долинах менялись, напоминая Италию. Фонтаны на маленьких уютных площадях, где женщины полоскали бельё, кафе, где столики расставлены под деревьями ; весёлые, общительные южане у входа в парикмахерскую ; местный Фигаро, перебирающий струны гитары и развлекающий прохожих. Магазины со своими товарами большей частью располагались на улице ; вместо дверей в магазинах была принята в здешних местах завеса из бамбуковых или камышовых палочек, пропускающая воздух и вместе с тем ограждающая от любопытных взглядов. »

² Ibid., p. 482 : « Это была знаменитая Английская набережная, Promenade des anglais, фасады гостиниц, пансионатов, ресторанов, кафе выстроились на несколько километров по берегу, освещённые тысячами огней. Но так как хлестал дождь, набережная была пустынна, и то, что мы видели, – дворцы, пальмы, парки и скверы – производило впечатление декорации к балету « Спящая красавица ». Действительно, это было похоже на сонное царство, которое вдруг ожило, когда прекратилась гроза. Мы повернули на площадь Массена. В середине площади стоял мраморный, дородный голый мужчина, по мысли скульптора он должен изображать Аполлона. Под аркадами, защищённые от дождя, гуляли, сидели за столиками люди, которых у нас принято называть курортниками. »

montagnes, les rues étaient pleines et j'ai pu constater certains changements depuis ma dernière visite ici en 1929. »¹ Le voyageur énumère ces différentes transformations : la mode, l'architecture, la peinture, l'industrie automobile et la vie quotidienne.

« La population de la ville est principalement composée de touristes venus du monde entier. Ici, comme à Paris, il est possible d'observer les tendances qui prévalent actuellement dans les vêtements, la peinture, l'industrie automobile et même dans la vie quotidienne. Cette mode très changeante exerce son influence en Europe mais aussi aux États-Unis. »²

D'après Nikouline, les touristes qui viennent à Nice en juillet et août, ne ressemblent en rien aux voyageurs qui viennent en début du mois de septembre. Il y a une très grande différence au niveau des prix. Les gens modestes, comme les Soviétiques, se rendent sur la Côte d'Azur-hors haute saison.

« Dans les stations balnéaires internationales, tout est fait pour les riches, ou du moins pour les invités fortunés (et même leurs chiens), tout a l'air si charmant, mais la différence est d'autant plus frappante lorsqu'on entre dans la ville par la porte de derrière. Là il n'y a pas de terrains de golf ou de tennis, d'hippodromes ou de piscines à l'eau bleue étincelante, de bars et de cafés, de restaurants de luxe ou de magasins chics, de succursales de célèbres firmes parisiennes. Cela ne veut pas dire que seuls les riches et les nantis habitent le climat béni de la Côte d'Azur. Si vous remontez les rues étroites et montagneuses, vous verrez la vieille ville, les maisons écaillées, vieilles et humides, les trottoirs sordides. Pendant la saison morte, les riches sont remplacés par des travailleurs qui gagnent légèrement plus que le smig.³ C'est là qu'ils passent leurs courtes vacances, et pour eux, il existe des hôtels et des pensions bon marché, loin de la mer et de la plage. »⁴

Nikouline établit une comparaison entre Nice et la Crimée. Depuis 1960, année de son voyage, Nice est en effet jumelée avec la ville de Yalta, située en Crimée : « *Nous sommes rentrés à Nice le soir ; la promenade n'était pas trop fréquentée, et nous ne pouvions nous empêcher de*

¹ Ibid., p. 482-483 : « Сезон в Ницце, в сущности, кончился, но город был всё ещё многолюден. Утром, хотя на вершинах гор ещё клубились грозовые облака, улицы были заполнены народом, и я имел возможность наблюдать некоторые перемены со времени 1929 года, когда последний раз был в Ницце. »

² Ibid., p. 483 : « Прежде всего эти перемены коснулись моды, поскольку население этого города главным образом состоит из приезжих со всех концов света. Здесь, как и в Париже, можно наблюдать вкусы, которые в данное время властвуют в одежде, в живописи, в автомобилестроении и даже в быту. Вкусы эти, как известно, меняются, оказывают своё влияние во всей Европе и за океаном. »

³ Nikouline voyage en 1960, à l'époque, l'actuel smic avait encore une appellation différente – smig : le salaire minimum interprofessionnel garanti.

⁴ Nikouline, Lev, « Vo Francii » (1960), (« En France » (1960)), *Ljudi i stranstvija : vospominanija i vstreči*, (Les gens et les voyages : les souvenirs et les rencontres), Moscou, Sovetskij pisatel', 1962. (pas de traduction en français) p. 485 : « На международных курортах всё рассчитано на богатого или, по меньшей мере, состоятельного гостя (даже на его собачку), всё выглядит привлекательно, но от этого ещё резче контрасты, которые видишь, так сказать, не с парадного, а с чёрного хода, где нет площадок для гольфа и тенниса, ипподрома и бассейнов с ослепительно-голубой водой, баров и кафе, ресторанов « люкс » и шикарных магазинов – филиалов известных парижских фирм. Не следует думать, что в благословенном климате Лазурного берега обитают только богатые и счастливые люди. Если подняться по горным узким улочкам, видишь старый город, облупившиеся, старые, сырые дома, скверные мостовые. В так называемый мёртвый сезон на смену богачам сюда приезжает трудовой люд, получающий несколько больше скромного прожиточного минимума. Здесь он проводит свой короткий отпуск, для него существуют дешёвые гостиницы и пансионы, подальше от моря и пляжа. »

penser à notre Crimée, à la promenade de Yalta au crépuscule, où il y avait tant de sons joyeux, de rires et d'excitation. »¹ Un autre élément relie la Russie à la France dans l'espace de son voyage car à Nice, Lev Nikouline se rend devant la tombe d'Alexandre Herzen (1812-1870) au cimetière du château. Plusieurs obstacles ont retardé cette visite.

« Nous voulions vénérer les cendres de l'homme qui a donné son nom à de nombreuses institutions éducatives de notre pays, et dès le premier jour, nous avons demandé le chemin du cimetière où Herzen et sa famille sont enterrés. [...] Nous avons passé deux jours à chercher le cimetière sur la montagne. Même les personnes bienveillantes qui voulaient sincèrement nous aider ont haussé les épaules avec embarras et ont levé les sourcils avec perplexité, mais ont promis de trouver par tous les moyens comment se rendre au cimetière où le « célèbre Russe » est enterré. [...] Le troisième jour de notre séjour, lorsque nous nous apprêtions à quitter Nice, ils nous ont indiqué les informations sur l'emplacement exact de sa tombe, et nous avons compris pourquoi il était aussi difficile de reconnaître l'endroit, bien que tout le monde ait vu des photos de la tombe de Herzen dans des livres. Beaucoup de choses avaient changé dans le paysage : les cyprès avaient disparu aux environs du monument et les éventails de palmiers y poussaient ; la montagne était couverte de grands platanes étalés et nous montions une allée ombragée qui nous cachait la ville des morts, où se pressaient des monuments, des croix et des pleureuses en marbre, ainsi que des sarcophages et des urnes funéraires. »²

La ténacité avec laquelle Nikouline et ses compagnons de voyage cherchent la tombe de Herzen montre à quel point ils sont attachés à cette personnalité. L'ardeur de l'hommage que rendent à cette figure les nouveaux écrivains s'explique conjointement par sa production littéraire : ses *Lettres de France et d'Italie (1847-1852)*³ et par ses idées socialistes.

« À part nous, il n'y avait pas une seule personne dans le cimetière, et il n'y avait pas de fleurs sur les tombes. Cela fait probablement longtemps que plus personne n'est enterrée ici. Mais malheureusement c'est ici, loin de sa patrie, loin du peuple que l'écrivain a servi fidèlement, qu'il dort de son dernier sommeil. »⁴

¹ Ibid., p. 487 : « Мы возвращались по вечерам в Ниццу ; набережная была не слишком оживлена, и невольно вспоминался наш Крым, набережная Ялты в вечерние часы, где столько весёлого шума, смеха, радостной суеты. »

² Ibid., p. 487 : « Мы хотели поклониться праху человека, именем которого названы многие просветительные учреждения нашей родины, и в первый же день спросили, как проехать на кладбище, где похоронены Герцен и его близкие. [...] Два дня мы потратили на поиски кладбища на горе. Даже расположенные к нам люди, искренне желавшие нам в этом помочь, в смущении пожимали плечами, в недоумении поднимали брови, однако обещали непременно узнать, как проехать на кладбище, где похоронен « знаменитый русский ». [...] На третий день, когда мы покидали Ниццу, нам указали на гору, и мы поняли, почему трудно было узнать это место, хотя каждый видел в книгах фотографии могилы Герцена. Многого изменилось в пейзаже : не стало кипарисов вблизи памятника – теперь там пышно разрослись веера пальм ; гора покрылась высокими раскидистыми платанами, и мы поднимались тенистой аллеей, скрывающей от нас город мёртвых, где теснились мраморные памятники-кресты, мраморные плакальщицы, саркофаги, погребальные урны. »

³ Herzen, Alexandre, *Lettres de France et d'Italie (1847-1852)*, Édition des enfants de l'auteur, Genève, 1871.

⁴ Nikouline, Lev, « Vo Francii » (1960), (« En France » (1960)), *Ljudi i stranstvija : vospominanija i vstreči*, (Les gens et les voyages : les souvenirs et les rencontres), Moscou, Sovetskij pisatel', 1962. (pas de traduction en français) p. 488 : « Кроме нас, ни одного человека не было на кладбище, не было и цветов на могилах. Вероятно, не одно поколение сменялось с тех пор, как здесь никого не хоронят. Всё же печально : вдали от родной земли, от народа, которому верно служил писатель, спит он последним сном. »

Volf Sedykh se rend lui aussi devant la tombe de Herzen pour y poser des fleurs et immortaliser le monument dans les archives de l'association « France-URSS ».

Figure 74. Sedykh et Lukovec devant la tombe de Herzen à Nice



Source : Société « France-URSS », Archives et documents franco-russes, 1972.

Nice n'est cependant pas la seule destination qui intéresse les voyageurs soviétiques dans les Alpes Maritimes. Ils visitent aussi Monaco et Menton.

« L'après-midi nous partons pour Menton et nous faisons un saut à Monte-Carlo. Nous remontons la Grande Corniche et voyons la Riviera dans toute sa splendeur – les toits en pente roses et vert clair, des villas luxueuses en bord de mer, vignobles, orangers et citronniers, grands palmiers vivaces ; plus bas encore, le littoral, peint en délicates aquarelles. Au-dessus de nous se trouve une chaîne de montagnes couronnée par un monument de la Rome antique, la tour de Turbie, construite sous l'empereur Auguste pour commémorer la soumission des peuples des Alpes. »¹

La Turbie surplombe la principauté de Monaco et c'est là-bas que se trouve le Trophée d'Auguste. Le tour soviétique de Monaco commence habituellement dans le quartier Monte-Carlo.

« Monte-Carlo est peut-être le seul coin du pays où l'on ne voit pas les grands changements qui ont eu lieu au cours du dernier quart de siècle. Il y a encore des joueurs agglutinés autour des tables de roulette dans les salles de jeu, encore des maniaques qui essaient de

¹ Ibid., p. 485 : « Мы отправляемся после полудня в Ментону, Монте-Карло, едем по верхнему шоссе Гранд Корниш, видим Ривьеру во всей красе – розовые, светло-зелёные, островерхие крыши приморских богатых вилл, виноградники, апельсиновые и лимонные рощи, высокие многолетние пальмы ; ещё ниже – береговая линия, прихотливо нарисованная нежными акварельными красками. Над нами горный хребет, который венчает памятник древнего Рима – Турбийская башня, сооружённая при императоре Августе в ознаменование победы над непокорными племенами горцев. »

concevoir un système qui permettrait de gagner tout le temps, comme s'ils pouvaient découvrir une loi selon laquelle une balle qui tourne en rond tomberait dans la bonne poche et non dans la mauvaise. Pourtant, le croupier annonce les chiffres avec douceur et indifférence et, d'un coup de spatule, ratisse les jetons de la table, remplaçant les cartes de crédit. »¹

Le casino est resté figé dans le passé. Les jeux d'argent rendent ses clients indifférents à tout ce qui les entoure, y compris la beauté des paysages. Ils ne relèvent pas les yeux de la table, tout à leur espoir de gagner de l'argent : « *Des fenêtres de la maison de jeu, on peut voir la mer bleue, la côte rocheuse, les innombrables fleurs, les parcs aux feuilles persistantes, mais bien sûr, les joueurs ne voient pas cette beauté. Ce qu'ils voient, c'est la nappe verte de la table et le cercle sur lequel court la balle...* »² Rudolf Beršadskij voyage aussi à Monaco avec son ami et sa femme. Il entre dans le casino de Monte-Carlo seulement avec son ami car sa femme refuse de perdre de l'argent. Il raconte son expérience dans un récit intitulé « Comment j'ai gagné à Monte-Carlo » (1971),³ en commençant par la description des lieux.

« L'entrée du casino était aussi solennelle que l'entrée d'un temple, mais en beaucoup plus opulent. Les portes qui mènent vers le hall d'entrée sont faites d'un bois très coûteux, sculptées et dotées de miroirs, elles atteignent presque le plafond. Tout ici est d'une richesse extravagante. Des stucs dorés sont partout (même là où il ne devrait pas y en avoir !) ; des parquets incrustés de diverses essences de bois précieux ; des colonnes de marbre polies de telle sorte que l'on pouvait s'y voir comme dans un miroir ; d'innombrables constellations de lampes, et en plus, des lustres en cristal ; des rideaux de brocart – il y avait vraiment de tout ! »⁴

Cet endroit respire la richesse et le mauvais goût mais le récit de Beršadskij n'a pas une tonalité négative car il sympathise avec un employé du casino qui le dissuade de jouer. Ce personnage n'était pas spécialement opposé aux idées communistes, et il était surtout vétéran de guerre, ce qui a vraisemblablement séduit Beršadskij, qui avait lui-même combattu contre l'ennemi nazi. En fait, ce n'est pas pour son gain d'argent qu'il intitule le récit « Comment j'ai gagné à Monte-

¹ Ibid., p. 485-486 : « *Монте-Карло, может быть, единственный уголок, где не видишь больших изменений, которые произошли за последнюю четверть века. По-прежнему в игорных залах вокруг столов рулетки теснятся игроки, по-прежнему маньяки стараются придумать систему беспроигрышной игры, как будто можно открыть закон, по которому бегающий по кругу шарик упадёт именно в ту, а не в другую лузу. По-прежнему крупье негромко и равнодушно выкрикивает номера и, щёлкая лопаточкой, сгребаёт со стола фишки, заменяющие здесь кредитные билеты.* »

² Ibid., p. 486 : « *Из окон игорного дома видна голубая морская даль, скалистый берег, много цветов, вечная зелень парков, но игроки, разумеется, этой красоты не видят. Они видят зелёное сукно стола и круг, по которому бегают шарик...* »

³ « Как я выиграл в Монте-Карло » (1971).

⁴ Beršadskij, Rudolf, *Poltorosta stranic o Francii, Korotkie povesti i rasskazy, (Cent cinquante pages sur la France, Des histoires courtes et des nouvelles)*, Moscou, Sovetskaja Rossija, 1972. (pas de traduction en français) p. 68 : « *Вход в казино был торжествен, как вход в храм, значительно пышнее. Вестибюль, куда вели двери из какого-то очень дорогого дерева, резные, зеркальные, высотой доходившие чуть не до потолка, подавлял своей расточительной роскошью. Позолоченная лепнина где только можно (и где нельзя!) ; инкрустированный из разных ценнейших пород дерева паркет ; мраморные колонны отполированные так, что в них можно было смотреться как в зеркало ; бесчисленные созвездья лампионов, а вдобавок ещё хрустальные люстры ; парчовые занавеси – чего тут только не было ! »*

Carlo », mais bien parce qu'il a fait la connaissance de cette personne. Son gain était humain et non pas monétaire. Après cet épisode, Beršadskij et son ami sortent du casino pour rejoindre la femme de l'écrivain qui les attendait sur un banc, et ils vont visiter le palais princier tous ensemble.

« Nous avons quitté Monaco le jour même dans la soirée. Pour dire au revoir, nous sommes montés voir le château et le palais des princes. Le château domine toute la zone côtière. Les princes Grimaldi, qui gouvernent encore Monaco aujourd'hui, ont autrefois construit ici leur nid d'aigle sur un rocher au Moyen Âge. L'emplacement du château, combiné à ses solides murs, garantissait son imprenabilité. Au près du château, sur le même rocher, se nichait la cité médiévale. La Principauté de Monaco compte officiellement trois villes : Monte-Carlo, Condamine et Monaco, mais elles ont pratiquement fusionné en une seule. Cependant, les différences entre elles persistent. Monte-Carlo possède un casino, un théâtre, des hôtels luxueux avec vue sur la mer, une promenade, un club maritime aristocratique, un golf aristocratique. La Condamine possède des banques, le port, le centre commercial – bijouterie, parfumerie, magasins de lingerie, ganterie et fourrure. »¹

D'après Beršadskij, les touristes vont à Monte-Carlo pour s'amuser, essayer de gagner une fortune, faire des connaissances. Monte-Carlo est le centre des divertissements, tandis que La Condamine est le cœur des affaires. Mais les habitants de Monaco mènent une vie paisible et simple.

« Seules les femmes au foyer, avec leurs vieux portefeuilles en bois de saule, se dirigent lentement vers les magasins de la région pour acheter des fruits, des herbes, du pain, du lait et du vin jeune, du poisson, des huîtres, des escargots de jardin – une simple collation quotidienne. Les ménagères locales ne sont pas intéressées par les peaux de léopard et la zibeline de Barguzin. C'est pourquoi elles sont si méfiantes à l'égard des étrangers et les identifient et passent le message aux autres très vite d'un simple regard, chaque fois qu'un étranger s'aventure ici par hasard. C'est là Monaco, pas Monte-Carlo où personne ne prête la moindre attention à personne. Peu importe que Monte-Carlo ait désormais étendu son nom à toute la Principauté et que les étrangers considèrent presque invariablement l'ensemble de Monaco comme Monte-Carlo. Une personne pour qui Monaco est une patrie a sa propre façon de voir les choses... »²

¹ Ibid., p. 77 : « Мы выехали из Монако в тот же день к вечеру. На прощанье поднялись ещё посмотреть княжеский замок с дворцом. Замок господствует над всей округой побережья. В средние века, когда князь Гримальди, правящий в Монако и поныне, возвели здесь на скале своё орлиное гнездо, это играло важную роль. Местоположение замка в сочетании с мощными стенами обеспечивало его неприступность. К замку, на скале же, прильнул средневековый город. Княжество Монакское официально насчитывает три города : Монте-Карло, Кондамин и Монако, но практически они уже слились в один. Впрочем, различия между ними остались. Монте-Карло – это казино, театр, роскошные отели над самым морем и променады, аристократический морской клуб, выхоленное поле для аристократической игры в гольф... Кондамин – это банки, порт, торговый центр – магазины ювелирные, парфюмерные, кружев и перчаток, меховые. »

² Ibid., p. 78 : « Только хозяйки со старыми кошелками из ивовых прутьев не спеша проходят в единственно расположенные лавочки, за фруктами, зеленью, хлебом, молоком и молодым вином, за рыбой, устрицами, садовыми улитками – за нехитрой повседневной едой. Леопардовыми шкурами и баргузинским соболем здешние хозяйки не интересуются. И оттого они к незнакомым так подозрительны и непременно, хотя безмолвно, – просто взглядом, – передадут одна другой каждого случайно забредшего к ним чужака. Тут Монако, а не Монте-Карло, где никто ни на кого не обращает ни малейшего внимания. Не важно, что Монте-Карло распространило сейчас своё имя на всё княжество и иностранцы почти сплошь считают городом Монте-Карло всё Монако. У того, для кого Монако – родина, свой взгляд на вещи... »

Les voyageurs mentionnent ensuite que le musée océanographique de Monaco vaut le détour : « *Il serait injuste de passer sous silence le Musée océanographique, la fierté de l'État monégasque. Il s'agit en effet d'une merveilleuse institution scientifique, mais elle n'est généralement mentionnée que pour prouver que Monaco n'est pas seulement célèbre pour la roulette et le palais princier.* »¹ Mais pour Nikouline, ce n'est là qu'une tentative médiocre de sauver les apparences d'une ville où règne le capital.

Les écrivains soviétiques sont contents d'arriver enfin à Menton, ville située juste avant la frontière italienne. Autrefois, c'était un lieu d'accueil pour l'aristocratie russe mais d'après Lev Nikouline, l'immigration n'y est plus aussi présente.

« Après Monaco, Menton apparaît comme un havre de paix, créé en quelque sorte pour les paysagistes. Quoi de plus charmant que cette petite ville de bord de mer, peu soucieuse d'attirer les touristes fortunés. Il y a vingt ans, des hommes et des femmes âgés issus de familles aristocratiques russes passaient leurs dernières années de vie ici. [...] En fait, l'ancienne émigration a disparu. Certains souhaitaient de toute leur âme la victoire de leur patrie ; pendant la guerre, ils ont pris part au mouvement de résistance et sont rentrés chez eux. Ceux qui sont restés sont tellement attachés à la France qu'ils ne peuvent pas la quitter, leurs enfants se sont naturalisés à tel point qu'ils ont oublié la langue russe, et leurs petits-enfants ne la connaissent pas du tout. Il y en a eu, bien sûr, qui ont rampé devant les nazis pendant les années noires de l'occupation française, mais les Russes comme les Français parlent de ces crapules avec dégoût. »²

Rudolf Beršadskij se rend également à Menton. Il commence la description du lieu par l'évocation des ouvriers italiens qui y viennent tous les jours pour travailler.

« Menton est une jolie petite station balnéaire de la Côte d'Azur, à la frontière de la Riviera française et de l'Italie. Les tailleurs de pierre italiens, avec leur déjeuner fait maison, composé de pizza – une gaufre avec du poisson épicé, des tomates et Dieu sait quoi d'autre – et une grande bouteille de Chianti, et tout cela bien couvert de foulards colorés, prennent le bus de banlieue pour Menton chaque matin et, le soir, après avoir mangé la pizza et bu le Chianti, ils attachent le foulard vide autour de leur cou et rentrent en Italie pour la nuit. »³

¹ Nikouline, Lev, « Vo Francii » (1960), (« En France » (1960)), *Ljudi i stranstvija : vospominanija i vstreči*, (Les gens et les voyages : les souvenirs et les rencontres), Moscou, Sovetskij pisatel', 1962. (pas de traduction en français) p. 486 : « Было бы несправедливостью умолчать об океанографическом музее, гордости государства Монако, это действительно замечательное научное учреждение, но о нём упоминают обычно только для того, чтобы доказать, что не одной рулеткой и дворцом принца славится Монако. »

² Ibid., p. 486 : « После Монако Ментона кажется тихим, райским уголком, созданным как бы специально для художников-пейзажистов. Что может быть прелестнее этого маленького приморского городка, не особенно заботящегося о том, чтобы прельщать богатых туристов. Здесь двадцать лет назад доживали свой век старцы и старушки из русских аристократических семейств. [...] Вообще старой эмиграции, в сущности, уже нет. Некоторые всей душой желали победы своей родине, в дни войны участвовали в движении Сопротивления и вернулись на родину. Те же, кто остался, настолько крепко связаны с Францией, что уже не могут её покинуть, их дети натурализовались настолько, что забыли русский язык, а внуки вообще его не знают. Были, конечно, и такие, кто пресмыкался перед нацистами в чёрные годы оккупации Франции, но об этих подонках говорят с отвращением и русские и французы. »

³ Beršadskij, Rudolf, *Poltorosta stranic o Francii, Korotkie povesti i rasskazy*, (Cent cinquante pages sur la France, Des histoires courtes et des nouvelles), Moscou, Sovetskaja Rossija, 1972. (pas de traduction en français) p. 102-103 : « Ментона – прелестный небольшой курорт на Лазурном берегу, на самой границе

Cette introduction est contrebalancée par la description des lieux touristiques, et la misère est compensée par l'apparence luxueuse de la promenade.

« La partie la plus élégante de Menton est bien sûr la promenade, comme dans toutes les autres villes de la Riviera. Les vitrines des bijouteries scintillent et les boutiques de chapeaux et de gants à la mode attirent les femmes. Dans un immeuble sur trois se trouvent des cafés sympas dont les portes ouvertes dégagent d'alléchantes odeurs de pâtisserie. Au milieu de la promenade se trouve une fosse profonde et confortable pour l'orchestre. Tous ceux qui ont choisi Menton comme destination de vacances, ne se sont pas trompés. Tout à Menton est fait dans un seul objectif : rendre votre séjour aussi confortable, utile et agréable que possible. »¹

Pourtant, pour Beršadskij, qui voyage dix ans après Nikouline, Menton est un lieu fortement touristique et seuls les voyageurs riches peuvent s'y sentir bien à leurs aises.

« Cependant, il n'y a pas de bancs à proximité de la fosse d'orchestre. Il n'est pas difficile de savoir pourquoi. Si vous voulez écouter la musique sans payer, alors restez debout. Et tenez-vous comme un pilier de la honte ! Tout le monde sait que rester debout près de la fosse de l'orchestre pendant un concert, c'est attirer sur soi une attention déshonorante. Eh bien, la location d'une chaise longue ou du moins d'une chaise standard coûte une somme très conséquente pour quelqu'un qui aime la musique mais qui doit choisir entre celle-ci et un morceau de pain. Dans ces petites stations thermales accueillantes, où tout est agréable pour l'œil, l'oreille et même le nez, tout est méticuleusement pesé et calculé à l'avance. »²

Beršadskij reconnaît tout de même que Menton est une ville pleine de charme et de beauté, mais regrette qu'elle soit inaccessible au petit peuple. De fait, ce n'est pas pour s'allonger sur une chaise-longue face à la mer qu'il est venu jusqu'ici. Le 26 décembre 1933, Anatoli Lounatcharski (1875-1933), déjà gravement malade depuis quelques temps, décède à Menton. Cette destination a donc une forte valeur symbolique pour les Soviétiques : « *Je suis venu à Menton pour me recueillir devant l'obélisque commémoratif érigé à la mémoire d'Anatoli*

Французской Ривьеры с Италией. Итальянские каменички с завязанным в цветастые косынки домашним своим обедом – пиццей, то есть ватрушкой, но начиненной острой рыбой с томатами и бог знает чем ещё, и с пузатой бутылкой неизменного кьянти, каждое утро призжают в Ментону пригородным автобусом, а вечером, когда пицца съедена, а кьянти выпито ; повязывают косынки на шею и уезжают ночевать обратно, в Италию. »

¹ Ibid., p. 103 : « Самая нарядная часть Ментоны – конечно, променада, как и в любом городке Ривьеры. Сверкают драгоценностями ежедневно протираемые до зеркального блеска витрины ювелирных лавок, манят к себе женщин модные шляпные и перчаточные магазины. Через два дома в третьем – прохладные кафе, из распахнутых дверей которых несутся соблазнительные кондитерские запахи. Посреди променада – уютная глубокая раковина для оркестра. Пусть знает каждый, кто выбрал для своего отдыха Ментону, – он не ошибся. Всё, что есть в Ментоне, существует для одной цели : чтобы вам было как можно удобней, полезней и приятней провести тут время. »

² Ibid., p. 103 : « Правда, близ раковины почему-то нет ни одной скамьи. Разгадка, однако, не сложна. Если хочешь развлекаться музыкой, но при этом не платить за неё, – тогда стой. И уж стой, как у позорного столба! Потому что кто же не знает, что стоять у оркестровой раковины во время концерта – это привлечь к себе всеобщее унижительное внимание. Ну, а прокат шезлонга или, на худой конец, стула стоит суммы, весьма ощутимой для того, кто хоть и любит, быть может, музыку, но вынужден выбирать между нею и куском хлеба. В этих, таких по-домашнему милых курортных местечках, где всё ласкает и глаз, и слух, и даже обоняние, всё, однако, взвешивается и высчитывается заранее. И – скрупулёзно! »

Lounatcharski, notre premier ambassadeur en Espagne républicaine, qui a passé ses derniers jours ici, loin de sa patrie, frappé par une maladie mortelle. »¹ Le mémorial de Lounatcharski se trouvait à Garavan, à côté de l'hôtel Cécil. Beršadskij témoigne son respect en se rendant dans ce lieu, qui est également salué comme une manifestation de l'engagement sincère des Français dans l'amitié franco-soviétique.

« Mais je n'ai pas pu bien voir l'obélisque. Il était sur un minuscule parking devant l'hôtel, pas très haut – il ne dépassait pas un mètre quarante ou cinquante – et les voitures, qui sont entassées partout en France, étaient garées trop près. J'ai eu du mal à trouver un point d'où, me tenant sur la pointe des pieds, je pouvais lire l'inscription qui y figure : « Ici vécut et mourut Lounatcharski Anatoli Vassilievitch, compagnon de Lénine, ministre de l'éducation nationale de l'URSS, homme d'État, savant, écrivain, ami de la France. » »²

Figure 75. Le mémorial de Lounatcharski à Menton



Source : photographie prise en 2011, libre de droits.

¹ Ibid., p. 103 : « Я приехал в Ментону поклониться мемориальному обелиску, установленному в память того, что здесь, вдали от родины, подкошенный смертельной болезнью, провёл свои последние дни Анатолий Васильевич Луначарский, назначенный первым нашим послом в республиканскую Испанию, но так и не добравшийся до неё. »

² Ibid., p. 104 : « Но не удалось толком осмотреть и обелиск. Он был водружен на крохотной автостоянке перед отелем, высотой не отличался, – она не превышала метра сорок – метра пятьдесят, – и машины, от которых во Франции всюду тесно невпоровот, стиснули его наглухо. Еле-еле нашёл я точку, с которой, привстав на цыпочки, сумел прочесть надпись на нём : « Здесь жил и умер Луначарский Анатолий Васильевич, соратник Ленина, министр просвещения, государственный деятель, учёный, писатель, друг Франции. » »

Beršadskij ne s'y attarde pas car il a du mal à voir le monument mais il saisit l'essentiel pour les lecteurs : le message qui figure sur la plaque. Comme il a encore quelques heures à Menton devant lui, avant le retour à Nice, il en profite pour se promener au centre-ville.

« Mais j'ai été récompensé par une promenade dans Menton. Quel plaisir de s'y balader tranquillement ! Les rues, même celles qui ne sont pas centrales, ont aussi beaucoup de végétations : cactus géants (c'est comme ça qu'on les appelle : géants), lauriers-roses, mimosas. Puis il y a les châtaigniers, les lauriers majestueux, les palmiers élancés. Leurs couronnes tentaculaires ombragent non seulement les trottoirs, mais aussi les chaussées tout au long de l'année. Les bâtiments brillent de la blancheur de leurs murs comme partout dans le sud. Il suffit de les regarder pour sentir à quel point ils chauffent sous le soleil du midi. Mais vous, en les longeant, vous sentez l'air frais, vous êtes balayé par la brise de la mer. À sa fraîcheur saumâtre, viennent s'ajouter le parfum des roses et des mandarines... »¹

L'auteur est émerveillé par les espaces verts de la ville. Non seulement de nombreux jardins fleurissent dans tous les coins de Menton, mais le centre même arbore une végétation riche composée de plantes de tout genre. Cette dernière promenade est donc extrêmement agréable et l'auteur termine son récit sur une note positive.

Les premiers lieux visités à Nice sont aussi ceux qui sont le plus massivement connus – la promenade des Anglais et la place Masséna. Nice est une ville qui attire énormément de touristes. Mais seules les personnes riches y sont à l'aise durant l'été car les prix y sont très élevés. Néanmoins, un lieu extraordinaire, réservé aux Soviétiques, apparaît dans les récits de voyages : la tombe d'Alexandre Herzen au cimetière du château de Nice. À Monaco, ceux-ci visitent le Casino de Monte-Carlo, le Palais des Princes, le musée océanographique mais aussi le quartier de La Condamine. À Menton, ils se baladent le long de la mer et dans les nombreux jardins botaniques, ils se promènent aussi dans le centre-ville et se rendent devant le mémorial de Lounatcharski.

¹ Ibid., p. 104-105 : « Зато я был вознаграждён прогулкой по Ментоне. Какое это удовольствие – не спеша прогуляться по ней ! Улицы, даже не центральные, всё равно, тоже обсажены сплошь. Гигантские кактусы (они так и называются : гигантские), олеандры, мимоза. А кроме того, каштаны, величественные лавры, стройные пальмы. Их раскидистые кроны круглый год осеняют густою тенью в этом благодатном крае не только тротуары, но и мостовые. Здания по-южному слепят белизною своих стен. Только обратишь на них взгляд, и уже чувствуешь, как они раскалены полуденным солнцем. Однако тебе, хоть ты и идёшь вдоль них, прохладно, тебя овеивает ветерок с моря. К его солоноватой свежести тонко примешивается аромат роз, мандаринов... »

3.5.3 La Corse

En 1969, Rudolf Beršadskij voyage en Corse. Il va d'abord à Bastia et Corte, puis il se pose à Ajaccio – la patrie de Napoléon. Il a lu beaucoup d'éloges et de commentaires admiratifs sur cette île et il a hâte de découvrir les paysages pittoresques par lui-même.

« La Corse s'est révélée à nous progressivement, montagne après montagne, vallée après vallée... Les brochures touristiques, ces manuels de géographie les plus fascinants de notre époque, ne parlent bien sûr que de ses charmes et uniquement en superlatifs : la perle de la Méditerranée, le joyau de la grappe, l'une des meilleures îles occidentales parmi Majorque, Minorque, Elbe, Sicile, Sardaigne... »¹

Beršadskij, très impatient, part faire un tour de la ville sans prendre le temps de déposer ses affaires à l'hôtel : « *J'ai surmonté mon désir de m'occuper avant tout d'un lieu de résidence dans une ville étrangère. J'ai jeté ma valise dans le casier (« Le reçu, monsieur ! ». « Vous avez oublié le reçu ! » a crié le commerçant après moi) et je me suis empressé de quitter la gare.* »² Pour commencer, il partage avec les lecteurs les vues de la ville qu'il saisit au passage. Dans l'extrait qui suit l'auteur décrit le marché, en mettant en évidence l'abondance des fruits, légumes, produits laitiers et viandes.

« Les maisons ne sont pas tout à fait comme celles que j'ai vues à Bastia et à Corte, mais il faut dire qu'il y a pas mal de nouveaux bâtiments. Les rues ne sont pas seulement médiévales, étroites – voici, par exemple, une avenue assez large. (Je me suis aperçu plus tard que c'était la seule, mais c'est déjà ça !) Et voici une petite place bordée de palmiers, sur laquelle s'est installé un modeste marché alimentaire : des auvents en bâche, des balances à tasse avec des poids, oubliés depuis longtemps dans les grandes villes, et des poulets et coqs attachés avec des bandes de tissu et jetés sur le sol. Des odeurs, des odeurs, des odeurs : melons et oranges, fromage de chèvre, chicorée fraîche, vin de raisin jeune, fruits de mer (crabes, pieuvres avec des yeux humains) et poissons fraîchement pêchés. »³

¹ Beršadskij, Rudolf, *Poltorosta stranic o Francii, Korotkie povesti i rasskazy, (Cent cinquante pages sur la France, Des histoires courtes et des nouvelles)*, Moscou, Sovetskaja Rossija, 1972. (pas de traduction en français) p. 95 : « Корсика раскрывалась перед нами постепенно, гора за горой, долина за долиной... Туристские проспекты, эти самые увлекательные учебники географии нашего времени, пишут, конечно, только о её прелестях и только в превосходной степени : прекраснейшая жемчужина Средиземного моря, драгоценный алмаз в соцветье его лучших, западных островов : Мальорки, Менорки, Эльбы, Сицилии, Сардинии... »

² Ibid., p. 114 : « Я преодолел в себе желание раньше всего позаботиться о пристанище в чужом городе, – бросил чемоданишко в камере хранения (« Квитанцию, мсье ! Вы забыли квитанцию ! » – крикнул мне вдогонку кладовщик) и поспешил прочь из вокзала. »

³ Ibid., p. 114 : « Дома не только такие, какие я видел в Бастии и Кортэ, но частично и сегодняшней постройки. И улицы тоже не только средневековые – вот, например, довольно широкий проспект. (Впоследствии я, правда, убедился, что он один такой. Но всё же есть!) А вот и словно понарошку перенесённая в явь с подмостков театра небольшая, под пальмами, рыночная площадь, на которой раскинулся скромный продуктовый базарчик : рундуки под брезентовыми навесами, давно позабытые в городах покрупнее чашечные весы с гирями, брошенные на землю обречённые куры и петухи с завязанными тряпичными полосками лапами. Запахи, запахи, запахи : дынь и апельсинов, козьего сыра, свежего цикория, молодого виноградного вина, только что выловленной морской живности : рыбы, крабов, осьминогов с человеческими глазами. »

Beršadskij continue la promenade pendant plusieurs heures, avant d'être installé à l'hôtel par ses amis qui travaillaient à la rédaction de l'*Humanité*. M. Angélie, le propriétaire, se trouve avoir été résistant pendant la Seconde guerre mondiale¹ et est donc une personne de confiance. Beršadskij l'observe au travail et discute avec lui.

« Qu'y a-t-il d'autre à rêver ? Tout était tellement bien que je me suis senti comme chez moi. M. Angélie, cet homme agité, un peu bouffi, avait une présence inhabituellement sympathique. Est-ce sa désinvolture ou peut-être sa gentillesse envers les gens ? Il avait la cinquantaine mais c'était facile de l'imaginer plus jeune et complètement impossible de le voir comme un vieil homme. Il avait enterré sa femme il y a quelques années et il n'avait pas d'enfants. Dans son hôtel, il y avait quatre chambres à louer et une cinquième chambre où il vivait – c'est la plus petite de toutes. Il faisait toutes les tâches seul et c'était son seul moyen de subsistance. Il faisait la lessive, repassait le linge, trimballait des bouteilles de gaz sur son grand dos, faisait les lits, nettoyait les chambres, réparait l'électricité, posait du papier peint, blanchissait les plafonds, – bref, il faisait vraiment tout. Il n'y avait pas d'autre issue : sans cela, il ne pouvait pas joindre les deux bouts. [...] Et pourtant, il avait toujours le sourire joyeux et bienveillant. »²

C'est en fait la capacité de M. Angélie à accomplir toutes ces tâches seul qui l'impressionne. Par son efficacité il rappelle les Soviétiques modèles. L'hôtel ne disposant pas de restaurant, l'auteur lui demande donc une adresse pour manger et celui-ci lui recommande d'aller chez l'« oncle Martin ». ³ Cet endroit se révèle être un lieu de rencontre des membres du parti communiste d'Ajaccio.

« En effet, aurais-je deviné par moi-même que derrière le homard de la vitrine – une écrevisse à l'allure sportive dans un élégant smoking rouge long – se trouvait le véritable Club Communiste d'Ajaccio ? Mais ne pensez pas que le café de l'« oncle Martin » est une distraction, une façade pour quelque chose d'illégal. Non, ça ne l'est pas. Et pourquoi ? Le Parti communiste français a maintenant obtenu un tel soutien des travailleurs et un tel poids

¹ Ibid., p. 122-123 : « Товарищи из « Юманите », когда я поделился с ними в Париже, что собираюсь на Корсику, сказали : - Приедете в Аяччо – селитесь у Анжели. Он очень порядочный человек, не возьмёт с вас и сантимата лишнего. В прошлом – активный участник Сопротивления. Будете чувствовать себя у него превосходно. Не говоря о том, что номера – в центре, и чистота у него такая, будто всё языком вылизано. »

² Ibid., p. 123 : « О чём ещё можно мечтать ? И так как всё это на самом деле оказало так, то я почувствовал себя у Анжели, и верно, как дома. Этот неугомонный толстяк-хлопотун создавал вокруг себя на редкость симпатичную атмосферу. Непринуждённость его, что ли, играла в этом главную роль, а может, доброжелательность к людям ? Ему было под пятьдесят, но – знаете такие лица ? – по ним легко вообразить, каким человек был в десять лет или в двенадцать, и совершенно невозможно представить его стариком. Несколько лет назад он похоронил жену ; детей не имел ; и всё по своим номерам (их у него было четыре, являвшихся единственным источником его существования ; он жил в пятом – каморке), так вот, всё по своим номерам он делал сам : сам стирал бельё, сам гладил, сам притаскивал на мощной спине баллоны с газом, стелил постоянльцам постели, убирал комнаты, чинил проводку, клеил обои, белил потолки, – короче, всё без исключения. Другого выхода не было : без этого ему бы не свести концов с концами. [...] А улыбка у мсье Анжели всё-таки сохранилась полная жизнерадостности и доброжелательности. »

³ Ibid., p. 122 : « Хозяин номеров, в которых я остановился, мсье Анжели (опять итальянская фамилия !) советовал мне, если я хочу перекусить вкусно, недорого и в доброй компании, отправиться непременно к дядюшке Мартину. И бесхитростно добавил : « Я, например, только туда хожу », из чего явствовало, что лучшей компании в Аяччо мне искать не приходится. »

dans le pays qu'il n'a pas besoin de locaux pour organiser des réunions illégales pour ses membres. Mais il n'y a pas encore ici non plus les clubs auxquels nous sommes habitués dans notre pays, notamment dans les petites villes. Ils ont donc un club de facto de l'organisation locale du parti communiste, ouvert à tous, bien sûr, qui tisse aussi ses liens avec la population pour étendre son influence, – le plus souvent c'est une sorte de café, nécessairement avec un poste de télévision, toujours entretenu par un frère communiste. D'autant plus que s'asseoir au café, au moins une fois par jour, pour boire un verre de Beaujolais ou un verre de pastis, la vodka anisée, est un besoin aussi organique pour les Français qu'une chope de bière dans un pub tous les jours après le travail pour un Australien, ou une tasse de café pour un Cubain. »¹

Beršadskij est heureux de constater par lui-même que ce café proposait vraiment des plats délicieux, copieux et peu chers, car même s'il est content de retrouver ici des personnes partageant les mêmes idées politiques, il était avant tout venu là pour manger. En passant sa commande, il fait connaissance avec l'oncle Martin – le propriétaire des lieux, qui est très heureux de le recevoir, surtout parce qu'il est Soviétique.

« - Vous êtes Soviétique ? Vous venez directement de l'Union Soviétique ? C'est génial ! Eh bien, tant que vos médecins ne l'interdisent pas, vous prendrez un verre avec nous... Au moins à la santé de l'URSS ! Je ne me rappelle pas quand nous avons vu un camarade soviétique pour la dernière fois ici ! Femme ! – Il a délibérément appelé très fort une femme qui faisait ses corvées au fond d'une petite salle étroite. – Viens ici, ma chère, et joins-toi à nous pour une minute. Un camarade de l'Union soviétique est ici, je voudrais te le présenter, il veut boire à notre amitié ! – Pendant ce temps, il m'a versé un verre de vin, en a versé un deuxième pour lui et un troisième pour sa femme. - Alors, à l'Union soviétique et au peuple soviétique ! Il m'a fait un clin d'œil qui sous-entendait que je ne pouvais pas m'esquiver, et que je n'avais pas d'autre choix que de boire mon verre. Notre proverbe est juste : si tu n'as pas cent roubles...² Sans parler du fait qu'il n'y avait pas que l'oncle Martin et sa femme avec qui je devais trinquer. Une douzaine d'autres personnes, toutes assises dans le café à ce moment-là, nous ont tendu la main avec leurs verres. Et puis, lorsque je me suis assis à la table, ils ont passé une bonne heure à m'interviewer en détail sur la vie soviétique (sur ce que je savais, et sur beaucoup de choses que je devais admettre ne pas savoir), ils ont même éteint la télévision ! »³

¹ Ibid., p. 124 : « Действительно, разве я догадался бы сам, что за лангустом в витрине – таким спортивного вида раком в элегантном длинном красном фраке – располагается настоящий коммунистический клуб Аяччо ? Не подумайте, однако, что кафе дядюшки Мартина – кафе лишь для отвода глаз, на самом же деле – ширма для чего-то нелегального. Ничего подобного. Да и зачем ? Компартия Франции добилась теперь такой поддержки трудящихся и такого веса в стране, что не нуждается в помещениях для устройства нелегальных встреч своих членов. Но и клубов, к которым мы привыкли у себя, тоже ещё не имеет, особенно в небольших городах. Вот у них и складывается, что фактический клуб местной организации компартии, открытый, конечно, для всех, что тоже расширяет её связи с народом и влияние, – чаще всего какое-нибудь кафе, обязательно с телевизором, испокон веку содержимое своим же братом коммунистом. Тем более что посидеть в кафе, хоть раз в день, за стаканчиком божоле или за рюмкой настиса – анисовой водки – такая же органическая потребность для французов, как пропустить ежедневно после работы кружку пива в пивной – для австралийца, или чашечку кофе – для кубинца. »

² Le proverbe russe dit : « Si tu n'as pas cent roubles, aie cent amis ».

³ Op.cit., p. 124-125 : « - Советский ? Прямо из Советского Союза ? Замечательно ! Ну, раз вам врачи не запрещают, то вы обязательно у нас выпьете. Хотя бы за Советский Союз ! Я и не помню, когда к нам заезжал кто-нибудь из советских товарищей. Жена ! – Он нарочно громко окликнул женщину, занимавшуюся чем-то по хозяйству в глубине небольшого узкого зальца. – Пойди сюда, дорогая, присоединись к нам на минутку. Вот приехал в гости товарищ из СССР, я счастлив представить его

L'écrivain-voyageur transmet dans son texte qu'il n'a pas perdu une seule minute, ainsi même lorsqu'il peut prendre une pause pour déjeuner il continue à œuvrer en informant les locaux sur la vie en Union soviétique.

« Il y avait des journaux communistes sur les tables : *L'Humanité*, *L'Humanité-dimanche*, *France Nouvelle*, que l'on ne voit pas toujours dans les autres cafés ; ils imprimaient toujours des informations importantes sur nous. Mais mes nouveaux amis m'ont expliqué que ce n'est pas la même chose de lire des articles ou interroger quelqu'un qui vient tout droit de l'Union soviétique. Ils avaient bien sûr raison, donc je n'ai pas pu toucher à tout ce que l'hospitalière épouse de l'oncle Martin avait mis dans mon assiette avant d'avoir répondu à toutes leurs questions. »¹

Il a donc bien rempli son rôle de Soviétique qui propage partout où il va sa culture et ses idées. Sa remarque sur le fait qu'il n'a pas pu toucher à son repas avant d'avoir répondu à toutes les questions des communistes qui l'ont entouré dans le café, nous permet de constater que la figure du Soviétique en voyage qui ne profite d'aucun privilège et qui se donne corps et âme pour convaincre les Français de la supériorité de la société soviétique est bel et bien préservée dans la seconde partie du XXème siècle.

« Aussi savoureux que soient les plats de la femme de l'oncle Martin, j'y prêtais moins d'attention après avoir avalé quelques bouchées. J'étais très intéressé par les conversations autour de moi dont j'étais l'auditeur involontaire. Je me souviens combien Vladimir Lénine appréciait l'esprit de gaieté et de détente des cafés des quartiers populaires de Paris, combien il aimait venir prendre une pinte aux rares heures où il se permettait de s'arracher au travail. La même ambiance règne dans le café de l'oncle Martin. Après tout, la France est un pays aux traditions remarquablement résistantes. Et les cafés, bistrot, restaurants sont presque un élément indispensable de la vie française, surtout pour la moitié masculine du peuple français. »²

тебе, он хочет с тобою выпить за дружбу! – Одновременно он, уже налив мне рюмку какого-то вина, налил себе вторую, а третью наполнил жене. Поднял свою : - Итак, за Советский Союз и советский народ! Подмигнул мне : попробуйте, мол, уклониться! Правильная у нас поговорка : не имей сто рублей... Не говорю уж о том, что чокнуться мне пришлось не только с дядюшкой Мартином и его женой. Ещё человек десяток – все сидевшие в это время в кафе, по-моему, потянулись к нам со своими рюмками. А потом, когда я сел за стол, добрый час наперебой интервьюировали меня в подробностях – даже телевизор выключили ! – о советской жизни : и о том, что я знал, и о многом таком, в чём сразу должен был признаться, что не сведущ. »

¹ Ibid., p. 125 : « На столиках лежали коммунистические издания : « Юманите », « Юманите-димани », « Франс нувель », в других кафе их не всегда встретишь, – они постоянно печатали значительную информацию о нас. Но ведь это другое дело, – объясняли мне мои новые друзья, не оставляя, однако, времени прикоснуться ни к чему, что всё ставила и ставила предо мной на стол радушиная жена дядюшки Мартина, – это же совсем другое дело : живая информация из уст советского человека, да ещё только что приехавшего из СССР. Спорить не приходилось, они были, конечно, правы. »

² Ibid., p. 129 : « Как ни вкусны были блюда жены дядюшки Мартина, но, утолив первый голод, я уже обращал на них меньше внимания, чем они того, наверно, заслуживали. Очень уж интересно было всё окружающее, включая, конечно, и разговоры, невольным слушателем которых я оказался. Вспомнилось : как наслаждался Владимир Ильич в парижский период своей жизни духом бодрости и непринуждённости, царившим в кафе рабочих районов Парижа, как он любил прийти и отдохнуть в них за кружкой пива в редкие часы, когда позволял себе оторваться от работы. Наверно, этот же дух сохранился и в кафе дядюшки Мартина. Ведь Франция – страна на редкость живучих бытовых традиций. А кафе, бистро, ресторанчик – едва ли не самая непререкаемая часть французского быта, в особенности мужской половины французского народа. »

Beršadskij profite de ce repas chez l'« oncle Martin » pour remplir son rôle de conteur de la vie soviétique à l'étranger, et dans le même temps il collecte des informations sur les particularités de la vie en France à l'intention de ses lecteurs soviétiques. En cela, son texte rappelle les récits de voyages de l'Entre-deux-guerres, la seule différence étant qu'à l'époque, les écrivains de passage dans les cafés et les bistrotts ne décrivaient absolument pas leurs repas et se concentraient uniquement sur la nourriture spirituelle.

Parallèlement à la fréquentation des lieux de rassemblements, tels que les hôtels et cafés tenus par les communistes, et les projections de films organisées par les membres du parti, les auteurs-voyageurs soviétiques peuvent aussi admirer les paysages magnifiques d'Ajaccio, ils longent la mer, se promènent dans le centre-ville, visitent le marché, puis la maison Bonaparte et le palais Fesch – incontournables pour les touristes cultivés.

4. Les héros et les martyrs

4.1 Les communistes et sympathisants

Outre les anciens combattants de guerre, d'autres héros figurent dans les récits de voyages soviétiques. Il s'agit des camarades communistes et sympathisants de l'URSS que les écrivains rencontrent en France et avec qui ils passent beaucoup de temps en visite, en réunion ou tout simplement autour d'un thé.

Les propriétaires des restaurants dans lesquels déjeune Rudolf Beršadskij sont communistes. C'était le cas non seulement à Ajaccio, mais aussi à Rouen.

« En plus, lorsque le propriétaire du « Lys » a appris que nous venons d'Union soviétique, il nous a assuré fièrement qu'il a plusieurs fois voté pour les communistes. [...] - Oui, messieurs, c'est la troisième fois que je vote communiste ! Et je veux vous dire [...] que ce n'est pas la propagande qui m'a poussé à voter pour eux. Savez-vous qui fait la campagne en France pour les communistes ? Les monopolistes, messieurs, c'est eux qui seront responsables si notre glorieuse nation prend un jour d'assaut les bastions de l'abominable inégalité sociale ! - Il a pointé son doigt aussi épais qu'une saucisse vers le restaurant réservé pour nous par notre agence de tourisme. - Ces monopolistes sont l'ennemi numéro un de la France ! Oui, son vénérable et vieux « Lys » n'est pas en mesure de rivaliser avec les grands restaurants d'aujourd'hui. Il ne peut pas servir trois cents clients à la fois, ni même trente. »¹

Le propriétaire de ce petit restaurant souffre du monopole des grandes infrastructures voisines. Il est particulièrement heureux d'avoir autant de clients, même s'il n'a pas la place pour tout le monde dans la partie chauffée du restaurant : « *La moitié de notre groupe a dû se mettre dans la partie extérieure, dans un pavillon vitré. Les tables étaient posées sur le trottoir. Mais le climat était doux donc même si on était au mois de janvier, aucun d'entre nous n'a ressenti le froid.* »² Beršadskij prouve ainsi que l'homme soviétique peut se contenter du peu de confort que le propriétaire du restaurant peut lui proposer – il n'est pas un privilégié. S'il y avait si peu de places dans ce restaurant, c'est parce qu'une partie était réservée pour un mariage. C'est une

¹ Beršadskij, Rudolf, *Poltorosta stranic o Francii, Korotkie povesti i rasskazy*, (Cent cinquante pages sur la France, Des histoires courtes et des nouvelles), Moscou, Sovetskaja Rossija, 1972. (pas de traduction en français) p. 8 : « К тому же хозяин « Лилии », узнав, что мы из Советского Союза, с гордостью заверяет нас, что уже который раз голосует на выборах за коммунистов. [...] - Да, господа, я голосую за коммунистов третий раз! И заметьте при этом... [...] не они меня распропагандировали. Вы знаете, кто больше всех агитирует во Франции за коммунистов? Монополисты, господа, – вот кто толкает всю нашу славную нацию на штурм бастионов гнусного социального неравенства! - Он яростно ткнул толстым, как сарделька, пальцем в сторону ресторана, абонированного для нас туристской фирмой. - Эти монополисты – вот кто враги Франции номер один ! Да, его заслуженная древняя « Лилия » не в состоянии конкурировать с сегодняшними большими ресторанами. Ей не под силу сразу обслужить не то что триста клиентов, а и тридцать. »

² Ibid., p. 8-10 : « Половине нашей группы пришлось разместиться в неотопляемом дощатом павильончике, примыкавшем к ресторану и отхватившем добрый кусок тротуара ; столы стояли здесь просто на асфальте. Но – благодатный климат! – несмотря на январь, никто из нас не испытывал холода : было совершенно достаточно того, что павильончик застеклен. »

chance pour le voyageur soviétique qui verra pour la première fois de sa vie une cérémonie de mariage catholique : « *C'était sacrément intéressant – je n'avais encore jamais pu assister à une telle célébration.* »¹ À la fin de la partie officielle, toute la délégation soviétique s'est levée pour applaudir et offrir des cadeaux.

« Les mariés étaient surpris qu'on se lève tous, trois cents personnes, pour applaudir. La jeune fille était tellement embarrassée qu'elle voulait sûrement partir en courant ! [...] Nous avons décidé de leur offrir des cadeaux. Il nous a semblé de bon augure que, dès notre arrivée en France, nous soyons témoins d'un événement aussi joyeux. Comme nous étions nombreux, nous avons formé une délégation de francophones qui devait donner au couple toutes sortes de pins, six bouteilles de cognac arménien et de vodka de Moscou, plusieurs boîtes de chocolats et, bien sûr, une grande poupée russe laquée avec un sourire aux dents blanches jusqu'aux oreilles. Chaque délégation soviétique en avait une dans ses valises dans ce but-là. »²

Les Soviétiques souhaitent au couple nouvellement marié d'avoir des enfants aussi joyeux que la poupée russe qu'ils leur ont offerte. Et le mari leur répond avec beaucoup de bienveillance.

« [...] lui et sa femme se sont déjà mis d'accord pour appeler leur fille, s'ils en ont une, Jeanne, comme Jeanne d'Arc. Ils veulent qu'elle soit courageuse et ils pensent que dans la vie actuelle en France, c'est encore plus important que la gaieté. [...] Mais vous avez raison, dit-il, sans gaieté, le courage n'est pas un plaisir. C'est pourquoi nous profiterons de la permission de notre église pour donner plusieurs noms à l'enfant et, lorsque notre fille naîtra, nous l'appellerons Jeanne-Matriochka. »³

Quelques années plus tard les membres de la délégation soviétique reçoivent une lettre de la part des jeunes français les informant de la naissance de leur fille qu'ils ont véritablement prénommée Jeanne-Matriochka.

Les ouvriers sont également très présents parmi les amis et confidants mentionnés par les Soviétiques en voyage.

« Dans les conversations que j'ai eues avec les travailleurs, je répondais plus souvent à des questions portant sur nos habitudes, que je n'en posais. Cela ressemblait en quelque sorte à des conférences de presse. Ils ont posé des questions sur les brigades de travail

¹ Ibid., p. 10 : « *Это было чертовски интересно – я никогда прежде не видел, как празднуют свадьбу по католическому обряду.* »

² Ibid., p. 11-12 : « *Когда же мы ещё – и это было явной неожиданностью для них : полный ресторан народу, триста человек – поднялись как один со своих мест и зааплодировали, невеста окончательно смутилась – хоть беги назад ! [...] Мы немедленно решили одарить молодых. Нам показалось добрым предзнаменованием, что, едва прибыв во Францию, мы стали свидетелями такого отрадного события. Чтобы вручить подарки, мы выделили целую делегацию из знающих французский язык и надавали им всяческих значков, полдюжины бутылок армянского коньяка и столичной водки, несколько коробок московских конфет и, – конечно, – ну, какая советская делегация обходится без того, чтобы не захватить с собой этот сувенир! – большую лакированную матрёшку с белозубой улыбкой до ушей.* »

³ Ibid., p. 13 : « *[...] они с женой уговорились ещё раньше назвать дочь, когда она родится, Жанной, по Жанне д'Арк. Они хотят, чтобы она прежде всего была такой же мужественной. Он думает, что в сегодняшней жизни во Франции это ещё важнее, чем весёлость. [...] Однако вы правы : без веселья и мужество не в радость. Поэтому мы воспользуемся разрешением нашей церкви давать ребёнку несколько имён и, когда родится дочь, назовём её Жанна-Матрёшка.* »

communistes (ils voulaient savoir pourquoi les travailleurs des brigades les plus importantes aidaient les autres), sur l'assurance de santé, les maisons de repos, les centres culturels, les stades, les clubs d'art amateurs... J'ai essayé de faire en sorte que mes réponses ne contiennent pas l'ombre d'une soi-disant propagande, mais uniquement des faits, sans aucune fioriture ; j'ai parlé des difficultés que nous essayons de surmonter, de l'énorme besoin de logements et de ce qui était fait pour répondre à ce besoin. »¹

Il y a un véritable échange d'égal à égal entre les ouvriers et les écrivains soviétiques. Ces derniers partagent ensuite avec les lecteurs des bouts de discussion et des aperçus de leurs modes de vie.

« Après avoir écouté la partie sur l'entraide des ouvriers soviétiques, un « manœuvre spécialisé » – un briqueteur-maçon a dit : « Oui, c'est bien... Mais pour cela, il faut que le socialisme soit déjà en place ! » Ce sont des travailleurs et des artisans sans parti ; leur premier souci est de nourrir leurs femmes et leurs enfants. Ils choisissent les journaux avec les titres les plus consciencieux. Ces travailleurs ne peuvent évidemment pas être qualifiés de leaders de la classe ouvrière, mais lorsqu'il s'agit de s'élever contre le fascisme ou les bellicistes, ils font preuve du courage et de la bravoure mentionnés par Stendhal dans son texte sur les ouvriers de Lyon. Ces gens du travail ne manquent pas de sens poétique : les jours fériés et les dimanches, ils vont à la campagne, en conduisant toute leur famille (femme, petite-amie ou enfants) sur une vieille moto (s'ils en ont une). »²

Ces gens simples, ouvriers ardents, sont présentés de manière extrêmement positive. En lisant le passage ci-dessus nous pouvons ressentir la bienveillance et la sympathie avec lesquelles les écrivains dialoguaient avec eux et à quel point ils se sont attachés à ces personnes.

Volf Sedykh fournit un compte rendu de toutes ses rencontres avec les représentants de l'association « France-URSS » dans chaque ville visitée. Il parcourt en effet la France avant tout pour s'entretenir avec les communistes et sympathisants de l'URSS, tout son texte est donc imprégné de débats sur les sujets qui inquiétaient à l'époque les deux pays. En guise d'exemple,

¹ Nikouline, Lev, « Vo Francii » (1960), (« En France » (1960)), *Ljudi i stranstvija : vospominanija i vstreči*, (*Les gens et les voyages : les souvenirs et les rencontres*), Moscou, Sovetskij pisatel', 1962. (pas de traduction en français) p. 499 : « В беседах, которые у меня были с людьми труда, я меньше спрашивал, но больше отвечал на самые разнообразные вопросы о нас, о наших порядках. Это были своего рода пресс-конференции. Спрашивали о бригадах коммунистического труда, о том, ради чего рабочие передовых бригад идут на помощь, отстающим товарищам, о медицинской помощи, домах отдыха, дворцах культуры, стадионах, кружках самодеятельности... Я старался, чтобы в моих ответах не было ни тени так называемой пропаганды, только факты, без всяких прикрас ; говорил о трудностях, которые мы стараемся преодолеть, о громадной нужде в жилищах и о том, что делается для того, чтобы преодолеть эту нужду. »

² Ibid., p. 499 : « Выслушав о помощи наших передовых рабочих отстающим, один « маневр специализэ » – нечто вроде мастера – сказал : - Да, это хорошо... Но для этого нужно, чтобы уже существовал социализм ! Это были беспартийные рабочие и ремесленники, у них на первом месте забота о том, чтобы прокормить жену и детей ; глава семьи если читает газеты, то часто такие, где позабористее заголовки. Этим тружеников нельзя, конечно, назвать передовыми людьми рабочего класса, но если речь идёт о том, чтобы выступить против фашизма или поджигателей войны, они проявляют мужество, смелость, о которых упомянул Стендаль, когда писал о рабочих Лиона. Эти люди труда не лишены поэтического чувства : в праздники и воскресенье они стремятся на природу, за город, усадив позади себя на старенький мотоцикл (если такой имеется) жену, или подругу, или мальчугана-сына... »

nous pouvons résumer une de ces discussions, qui a eu lieu à Tours et portait sur les différentes raisons d'adhérer au Parti communiste français.

« J'ai eu une conversation très intéressante dans les locaux de la Fédération, au 35 rue Bretonneau. Cinq personnes sont réunies dans une petite pièce : Casimir Couton, son vieil ami Jean Geneek, Jean Gardaire et deux filles, Claudine et Ginette. L'écart d'âge entre eux était de plus d'un demi-siècle, soit trois générations. La conversation a tourné autour des différentes raisons d'adhérer au Parti communiste français. »¹

Couton a été séduit par les idées révolutionnaires pendant la Première Guerre mondiale. Tandis que Geneek, avait écouté les discours de Jean Jaurès en 1912 et fut déjà à l'époque convaincu de leur pertinence. Mais la guerre et la révolution d'Octobre russe ont bien évidemment renforcé ce sentiment et l'ont poussé à prendre sa carte : « *Tout cela m'a conduit au Congrès de Tours. Lors de la séance de clôture, j'ai entendu Vaillant-Couturier lire le Manifeste du Parti communiste français nouvellement créé. J'ai immédiatement rejoint le PCF.* »² Jean Gardaire, un membre quarantenaire du parti communiste parle de son grand père socialiste. Le rôle des socialistes soviétiques dans la victoire dans la Seconde Guerre mondiale est une fois de plus mis en avant. Nous avons étudié ce motif récurrent des récits de voyages soviétiques dans le premier chapitre de cette partie.

« Pendant la Seconde Guerre mondiale, mon grand-père me disait souvent, alors que j'étais adolescent : « Il est impossible que l'Allemagne nazie l'emporte sur le socialisme. À l'âge de dix-sept ans, j'ai trouvé un emploi dans les chemins de fer et j'ai immédiatement demandé à adhérer au parti communiste. Pour moi, les idées de socialisme et de communisme incarnées par le Pays des Soviets étaient liées à la libération de la France et de l'Europe du joug fasciste. »³

Claudine avait quant à elle seulement 22 ans et était étudiante en lettres. Les événements de l'année 1968 l'ont poussée à rejoindre le parti communiste qui avait alors soutenu les victimes de la guerre du Vietnam. Elle souligne également l'importance pour elle de l'accès à l'enseignement supérieur égal et gratuit pour tous.

¹ Sedykh, Volf, *Francija v dviženii, (La France en mouvement)*, Moscou, Sovetskaja Rossija, 1986. (pas de traduction en français) p. 313 : « *Здесь, в помещении федерации, в доме н° 35 на улице Бретонно, у меня состоялась интереснейшая беседа. В маленькой комнатке собрались пятеро : Казимир Кутон, его давний друг Жан Генеек, Жан Гардер и две девушки – Клодин и Жинет. Разница между возрастными « полюсами » моих собеседников составляла более полувек, три разных поколения. Разговор сам собой зашёл о главном : почему каждый из них решил в своё время вступить во Французскую компартию? »*

² Ibid., p. 313 : « *Всё это привело меня на Турский съезд : на заключительном заседании я слышал, как Вайян-Кутюрье зачитывал Манифест только что созданной Французской компартии. Я сразу же вступил в ФКП.* »

³ Ibid., p. 313-314 : « *Во время второй мировой войны дед нередко говорил мне, подростку : « Невозможно, чтобы фашистская Германия победила социализм ». В семнадцать лет я устроился работать на железную дорогу и сразу же подал заявление о приёме в компартию. Для меня идеи социализма, коммунизма, которые воплощает Страна Советов, были связаны с избавлением Франции, Европы от фашистского ига. »*

Comme dans les récits de voyages soviétiques de l'Entre-deux-guerres, les propriétaires des restaurants et les ouvriers sont campés comme les héros de la société française. Nous pouvons ajouter à cette liste des membres de l'association « France-URSS ». En leur compagnie, les Soviétiques se sentent à l'aise et se laissent aller : mangent, boivent, offrent des cadeaux avec des symboles de l'URSS. Dans ce climat particulièrement amical, les relations de confiance émergent très rapidement et durent ensuite de longues années.

4.2 Les anciens peuples colonisés

La question des colonies inquiète profondément les écrivains-voyageurs soviétiques, qui soulignent leur rôle déterminant, mais souvent négligé, dans la puissance mondiale de la France.

« Lorsque vous quittez la France, tout ce que vous avez vu défile devant vos yeux, vous vous rappelez des rencontres, des conversations, vous voyez des lumières et des ombres, une vie confortable, des champs, des vignobles, de bonnes routes, des villages pittoresques, des villes, et vous pensez – qui a créé cette vie aisée ? Était-ce seulement la nation française ? J’ai vécu ici à une époque où des personnes malavisées étaient fières du fait que la France était une puissance coloniale – qu’il y avait des colonies où les Français régnaient depuis plus d’un siècle. Peu de ces messieurs pensaient que la France s’était enrichie grâce à ses possessions coloniales, que l’Algérie, le Maroc, la Guinée, le Sénégal, l’Indochine ont fait de la France, à une époque, le banquier de l’Europe et que la « belle France » a prêté son or au régime tsariste sanguinaire. »¹

Selon Nikouline, les pays colonisés ont beaucoup contribué à l’économie française et participé à son rayonnement dans le monde, et depuis qu’ils ont obtenu leur indépendance, la France est en crise.

« Elle est passée du statut de banquier de l’Europe à celui de débiteur des États-Unis d’Amérique. Seuls des aveugles comme les jeunes parachutistes sanguinaires et les colonisateurs obsédés peuvent penser que les bombardiers et les mitrailleuses peuvent encore maintenir les peuples d’Afrique en esclavage : même la leçon de l’Indochine n’a rien appris à ces voyous. »²

Mais plus largement, les auteurs soviétiques témoignent sur la situation des personnes qui ont quitté les anciennes – ou encore actuelles – (selon la date du voyage) colonies françaises pour venir travailler en France. Les voyageurs vont bien évidemment rapporter les problèmes de logement et d’emploi des Français, mais ce n’est qu’à partir des années 1960 qu’ils sont nombreux à consacrer plusieurs pages de leurs récits aux anciens peuples colonisés qui vivent et travaillent en France.

¹ Nikouline, Lev, « Vo Francii » (1960), (« En France » (1960)), *Ljudi i stranstvija : vospominanija i vstreči*, (*Les gens et les voyages : les souvenirs et les rencontres*), Moscou, Sovetskij pisatel’, 1962. (pas de traduction en français) p. 510 : « Покидаешь Францию, и перед твоим взором проходит всё, что ты видел, перебираешь в памяти встречи, беседы, видишь свет и тени, благоустроенную жизнь, поля, виноградники, хорошие дороги, живописные селения, города и думаешь – кем создано это внешне удобное, благоустроенное бытие ? Только ли французской нацией, одними французами ? Я жил здесь в те годы, когда недалёковидные люди гордились тем, что Франция – колониальная держава, – тем, что есть колонии, где французы властвуют больше столетия. Не многие из этих господ думали о том, что Франция обогатилась за счёт своих колониальных владений, что Алжир, Марокко, Гвинея, Сенегал, Индокитай сделали Францию одно время банкиром Европы и « прекрасная Франция » ссужала кровавый царизм своим золотом. »

² Ibid., p. 510 : « Из банкира Европы она превратилась в должника Америки. Только слепцы, вроде кровожадных молодцов-парашютистов, и одержимые колонизаторы могут думать, что с помощью бомбардировщиков и пулемётов можно по-прежнему держать в рабстве народы Африки : даже урок Индокитая не научил ничему этих головорезов. »

« Mais quiconque a vu ce qu'on appelle les bidonvilles, ces cabanes construites avec des rebuts de guerre, avec des tôles rouillées en guise de toit, quiconque a vu les maisons croulantes et délabrées d'il y a des siècles dans les rues étroites des vieilles villes, où seuls les cavaliers passaient autrefois et où maintenant deux cyclistes peuvent à peine se faufiler, sait dans quel genre de logement les travailleurs se contentent de vivre. Seuls quelques chanceux vivent dans des chalets avec des jardins, des fleurs et du lierre, que nous avons vu en province par la fenêtre de la voiture sur la route de Lyon. »¹

En 1965, lors de son voyage à Grenoble, en sortant du musée Stendhal, Mariette Chaguinian est stupéfiée par l'affiche d'un film de cinéma rédigée en arabe. En effet, la rue dans laquelle se trouvait alors l'écrivaine était habitée par des personnes qui parlaient cette langue.

« Et les visages n'étaient pas du tout français – basanés, presque noirs, lugubres... Algériens ! Pas quelque part dans la lointaine banlieue, mais presque en plein centre, à côté – oui, à côté – d'un gigantesque exemple de modernisme architectural, la tour Rothschild Vercors. Construite sur 28 étages et 150 appartements, avec toutes les qualités urbaines du « luxe », jusqu'à son microclimat, la tour Vercors donne sur une rue étrange et effrayante où même les lumières sont en quelque sorte tamisées. Nos accompagnateurs nous disent qu'il ne faut pas y aller le soir – ils n'aiment pas les gens désœuvrés. »²

Pour en apprendre plus sur les conditions de travail et de vie de ces ouvriers, elle consulte plusieurs journaux français. Après son voyage elle trouve une enquête menée par des journalistes français dénonçant les inégalités et signalant de plus qu'il y a 4000 appartements vides à Grenoble. Et cela pendant que les ouvriers qui travaillent à la construction et à l'embellissement de la ville, entre autres en préparation des Jeux Olympiques de 1968, vivent, eux, dans des conditions lamentables, qu'ils soient Français ou étrangers. En se basant sur ce qu'elle a vu en personne et sur le travail des journalistes français, Chaguinian fournit dans son texte des données précises pour permettre à ses lecteurs de prendre eux-mêmes la mesure de la situation désastreuse des ouvriers immigrés en France, et plus particulièrement dans cet extrait des Italiens, mais l'ensemble des immigrés connaissent une situation similaire.

« Voici une chambre sans confort, sans cheminée, où vivent 17 italiens. Leurs lits en fer se trouvent côte à côte, leurs valises sont rangées sur les étagères accrochées au mur, les vêtements sont suspendus sur les cordes étendues d'un mur à l'autre. Lorsque la moitié des habitants se presse à table pour manger, l'autre moitié attend, – il n'y a pas assez de place

¹ Ibid., p. 491-492 : « Но тот, кто имеет представление о так называемых бидонвилях, о хижинах, сложенных из лома военного времени, с ржавыми листами жести вместо кровли, кто видел сырые, покосившиеся дома вековой давности в узких улочках старинных городов, по которым проезжали только всадники, а теперь с трудом разъедутся два велосипедиста, тот знает, каким жильём довольствуются труженики. Только очень немногие счастливы живут в домиках с садиками, цветами и плющом, которые нам попадались в провинции на пути в Лион. »

² Chaguinian, Mariette, « Na Volge po Francii » (1965), (« La France en Volga » (1965)), *Zarubežnye pis'ma, (Les lettres de l'Occident)*, Moscou, Sovetskij pisatel', 1977. (pas de traduction en français) p. 35-36 : « И лица были совсем не французские – смуглые, почти чёрные, мрачноватые... Алжирцы ! Не где-нибудь на далёкой окраине, а почти в самом центре, по соседству – да, по соседству от гигантского образа архитектурного модернизма, так называемой башни Ротшильда « Веркор ». Построенная на 28 этажей, 150 квартир со всеми городскими качествами « люкса », вплоть до своего микроклимата, эта башня « Веркор » смотрит сверху вниз на странную, страшную улицу, где даже огни горят как-то приглушенно. Говорят, вечером сворачивать туда не рекомендуется – там досужих людей не любят. »

pour que tout le monde mange en même temps. Chacun paye 25 francs par mois pour sa couchette dans la chambre à la société Darde pour laquelle ils travaillent tous dans les chantiers. La société Darde donne pour cette chambre au propriétaire 100 francs par mois. En recevant l'argent des 17 ouvriers, soit 425 francs, elle fait profit de 325 francs tous les mois. »¹

Les enquêteurs concluent en disant que les Italiens sont exploités nuit et jour car ils travaillent pour une misère toute la journée et payent leur logement trois fois son prix de location initial.² M. Chaguinian s'attache cependant à rendre la donne plus universelle. D'après elle, les familles ouvrières françaises de souche souffrent tout autant que les immigrés. Elle présente les statistiques trouvées dans les journaux : 225 familles n'ont pas de domiciliation fixe, 17 familles vivent dans des masures, 9 – dans des cavernes, et 27 familles vivent dans des bungalows de vacances, 101 dans des greniers à foin. La pauvreté serait donc le sort commun de tous ces travailleurs, qui souffriraient des mains des géants capitalistes, qui se font des fortunes sur leurs dos. Tous les auteurs soviétiques ne partageront cependant pas cette opinion car ils vont identifier des différences notables dans le traitement des étrangers par rapport à celui des Français.

En 1979, l'un d'eux, Ilya Konstantinovski, publie son récit de voyage sur la France dans lequel il consacre un chapitre entier aux « Pompiers ». Il donne aussitôt à ses lecteurs la définition du terme inédit : « *À Paris, on appelle « Pompiers » les ouvriers étrangers, algériens, marocains, portugais, turcs, sénégalais, – qui sont déjà quatre millions dans toute la France, c'est presque 8% de la population.* »³ Cette nouvelle figure dans le récit de voyage vient se substituer à celle de l'ouvrier français ou bien encore du patron de bistrot qui étaient emblématiques dans l'Entre-deux-guerres et encore considérées d'actualité dans les années 1960. L'auteur raconte les conditions de travail des « Pompiers », qu'il juge de particulièrement difficiles. Selon lui, c'est eux qui s'occupent en France des tâches les plus lourdes.

¹ Ibid., p. 36 : « *Вот одна комната без удобств, без печки, где живут 17 итальянцев. Железные их кровати сдвинуты рядом, чемоданы стоят не прибитых к стене досках, платье развешано на веревках, протянутых от стены к стене. Когда половина жильцов протискивается к столу поесть, другая половина ждёт, - всем сразу не хватает места. За свою койку в комнате каждый платит по 25 франков в месяц предприятию Дард, на стройке которого они работают. Предприятие Дард снимает эту комнату у ее хозяина за 100 франков в месяц. И, получая с 17 рабочих 425 франков, оно ежемесячно кладет себе в карман 325 франков прибыли.* »

² Ibid., p. 36 : « *Журналист картинно заключает : эксплуатация не только дневного труда рабочих, но и ночного их сна.* »

³ Konstantinovski, Ilya, *Goroda i sud'by, (Les villes et les destins)*, Moscou, Sovetskij pisatel', 1979. (pas de traduction en français) p. 328 : « *« Кочегарами » в Париже называют иностранных рабочих, алжирцев, марокканцев, португальцев, турок, сенегальцев, – которых во всей Франции уже четыре миллиона, а это почти восемь процентов ее населения.* »

« [...] les travailleurs étrangers à Paris sont au rez-de-chaussée, parfois au sous-sol de la société. »¹

« [...] Il y a des dizaines de milliers d'étrangers qui travaillent dans la ville. [...] Les éboueurs de Paris sont tous noirs. C'est une division du travail par nationalité, monsieur. Un Noir peut difficilement s'élever au-dessus du rang d'éboueur. »²

Il montre le décalage entre le train de vie et le statut de ces étrangers et ceux des Parisiens, mais souligne qu'ils font intégralement partie de la France contemporaine et qu'ils y ont bien légitimement leur place.

« « Les Pompiers », c'est aussi le Paris de notre époque, un environnement spécial, un monde particulier qui coexiste avec le monde parisien traditionnel, ou plutôt avec ses autres mondes, mais qui ne se mélange presque pas avec eux, bien distinct, étrange, plein de détails exotiques, d'émeute, de souffrance, de désir perçant et d'une beauté particulière, expression de l'esprit humain vivant, très éloigné de l'esprit parisien traditionnel. »³

Konstantinovski s'intéresse à leur intégration en France et à leurs relations avec les populations de souche. Les Algériens et Sénégalais qui vivent dans les bidonvilles ne ressemblent pas, dans leur niveau de vie, mais aussi dans leurs habitudes et coutumes, aux Français qui logent près des Champs-Élysées. Ici l'opposition est double : de nationalité et de classe. Son texte est le résultat d'une étude de la géographie sociale de Paris. Dans ce but, Konstantinovski analyse les articles de presse sur l'immigration et consulte également les recherches scientifiques.

« Les journaux parisiens publient de nombreux articles, reportages et notes sur la situation des travailleurs étrangers qui effectuent les tâches que de nombreux Français ne veulent plus faire, sur les maisons inhabitables dans lesquelles les étrangers doivent encore parfois vivre, sur l'immigration illégale et l'expulsion légale des personnes qui entrent en France sans visa ni contrat de travail. Des études scientifiques ont également été publiées sur les conséquences sociales, politiques et même sanitaires de l'afflux de tant d'étrangers, dont beaucoup se sont installés ici de manière permanente, les conséquences positives et négatives de ce phénomène. Je ne vais pas tout raconter, donner les chiffres, calculer les avantages et les inconvénients. Cependant, je ne peux pas oublier les visages. Je les ai vus à Paris – les visages noirs-bleus, pointus ou ronds des Africains, les visages brûlés par le soleil des Arabes, les visages courbés des Espagnols, les visages des Grecs, les Levantins avec leurs nez crochus. Il y a quelque chose de maussade et de triste dans toute l'apparence de ces personnes, dans leur discours, leurs gestes, l'expression de leurs yeux. En les regardant, je pense aux paradoxes du monde moderne, à l'étrangeté, à la dureté et à la laideur des relations entre les gens. L'Algérie, ancienne colonie française, est depuis longtemps un pays libre et indépendant, mais plus de huit cents milles Algériens vivent et travaillent encore en permanence en France, remplissant les sous-sols de leur ancienne

¹ Ibid., p. 328 : « [...] иностранные рабочие в Париже находятся в нижнем этаже, иногда в подвале городского общества. »

² Ibid., p. 283 : « [...] В городе работают десятки тысяч иностранных рабочих. [...] Парижские мусорщики – все негры. Разделение труда по национальности, мсье. Негр вряд ли дослужится выше чина мусорщика. »

³ Ibid., p. 328-329 : « « Кочегары » – это тоже Париж наших дней, особая среда, особый мир, сосуществующий с традиционным парижским миром, вернее, с его остальными мирами, но почти не смешивающийся с ними, ясно различимый, странный, полный экзотических подробностей, буйства, страданий, пронзительной тоски и особой красоты, выражение живого человеческого духа, очень далёкого от традиционного парижского духа. »

métropole. Dans les destins des travailleurs étrangers, on retrouve des indications claires des liens tissés à l'époque coloniale, on voit en eux les conséquences d'un vieux péché qui a pris de nouvelles formes. Ils sont aussi les preuves vivantes d'une tentative forcée et vouée à l'échec d'assimiler un mode de vie et des valeurs étrangers, qui conduit à un nouvel esclavage. »¹

Ces ouvriers essaient de s'intégrer en France et d'assimiler la culture de ses habitants mais ils se retrouvent souvent entre eux, car logés dans les bidonvilles et embauchés dans les endroits où les Français ne veulent pas travailler. Les tâches à effectuer sont dures et la nécessité de leur travail pour les Français ne leur assure en aucun cas l'adaptation sociale. Ces travailleurs sont souvent exclus d'office des lieux de rencontres favorables aux échanges car il faut avoir le temps et les moyens de s'y rendre. De plus, ils vivent des scènes de discrimination raciale.

« Ce n'est pas tous les jours qu'on voit les corps des Marocains et des Sénégalais dans la Seine. Le pire c'est une autre maladie : l'allergie aux couleurs. Noir et blanc vont ensemble, n'est-ce pas ? Mais observez attentivement la réaction des Français quand un jeune noir comme un anthracite entre dans le wagon de métro. Vous n'avez pas entendu quelqu'un murmurer entre ses dents : singe, macaque, babouin ? Parfois, tout le monde se tait et le regarde... »²

Konstantinovski s'intéresse à ces personnes, analyse les visages qu'il a vu de ses propres yeux, revit en boucle des discussions entendues. Au moment de son voyage, les peuples des anciennes colonies connaissent encore la servitude à la France, en essayant de s'intégrer le plus possible, ces travailleurs s'exposent en effet à une nouvelle forme d'esclavage.

¹ Ibid., p. 329 : « *Парижские газеты печатают немало статей, заметок, сообщений о положении иностранных рабочих, исполняющих здесь всё те же работы, которые многие французы уже не хотят выполнять, о домах, непригодных для жилья, в которых иностранцы всё ещё иногда вынуждены жить, о нелегальной иммиграции и легальной высылке людей, проникающих во Францию без визы и контракта на работу. Публикуются и научные исследования о социальных, политических, даже медицинских последствиях притока такого большого количества чужеземцев, многие из которых обосновываются здесь навсегда, о положительных и отрицательных последствиях такого явления. Я не стану всё это пересказывать, называть цифры, подсчитывать выгоды и просчёты. Однако я не могу забыть о лицах. Немало повидал я их в Париже – эти синие от черноты, острые или круглые лица африканцев, сожжённые солнцем лица арабов, горбоносые лица испанцев, лица греков, левантийцев с крючковатыми носами. Во всём облике этих людей, в их говоре, жестах, выражении глаз есть что-то угрюмое, печальное. Глядя на них, думаешь о парадоксах современного мира, о том, как странно, тяжело и уродливо всё ещё складываются отношения между народами. Вот Алжир, бывшая колония Франции, давно свободная и независимая страна, а более восьмисот тысяч алжирцев всё ещё постоянно живут и работают во Франции, заполняя подвальный этаж своей бывшей метрополии. В судьбах иностранных рабочих ясно выражены связи, завязанные ещё в колониальные времена, в них последствия старого греха, принявшего новые формы. В них и вынужденная, заранее обречённая попытка усвоить чуждой образ жизни и чужие ценности, ведущая к новому рабству. »*

² Ibid., p. 332 : « *И не каждый день бросают в Сену первого встречного марокканца или сенегальца. Хуже другое заболевание : аллергия на цвет кожи. Чёрное и белое, как цвета, отлично сочетаются, не правда ли? Но приглядитесь в метро, когда в вагон входит малый, которого мать родила чёрным, как антрацит. Никогда не слышали, как рядом с ним кто-то цедит сквозь зубы : обезьяна, макака, бабуин? Иногда все молчат и только глядят на него... »*

Le peuple, dans sa diversité, n'est donc pas absent du panorama soviétique de la société française. Les différentes couches sociales et les personnes de nationalités diverses sont bien représentées. À présent, l'évocation des gens rencontrés ne prend plus autant de place que dans l'Entre-deux-guerres, mais elle devient beaucoup plus pointue et sensible. Dans les œuvres de la seconde période des voyages soviétiques, nous pouvons ainsi lire des observations précises sur la vie quotidienne, culturelle, sociale, et parfois même politique de la France.

Conclusion

Dans ce travail de recherche, je me suis penchée sur la lecture des récits de voyages sur la France rédigés par les écrivains soviétiques entre les années 1920 et 1990. La place particulière de la France dans l'imaginaire russe étant bien connue, j'ai formulé l'hypothèse que pendant la période soviétique sa représentation avait évolué, que de nouveaux thèmes et motifs étaient apparus. Je me suis ainsi attachée à déterminer dans ces textes les stéréotypes préexistants sur la France, et à repérer les éléments nouveaux prouvant que ces textes relevaient bien d'une production de type idéologique. Mon analyse a été guidée par le choix de considérer ces récits comme un genre à part entière, ce qui m'a conduit à élaborer une grille d'observation qui avait pour visée de collecter les informations matérielles sur l'organisation et la tenue des voyages, le rôle des voyageurs soviétiques en France, et la forme et le contenu de leurs récits qui témoignent tous d'une histoire des relations culturelles internationales. Tout cela m'a permis de définir le « récit de voyage soviétique sur la France » et de le situer dans le paysage littéraire russe et mondial.

Dans l'Entre-deux-guerres, les Soviétiques perçoivent Paris comme une ville presque fabuleuse car c'est l'avenir communiste qui y est projeté. Cette transformation utopique est exprimée par les auteurs à titre individuel mais elle relève en fait d'un schéma établi, imposé par des objectifs idéologiques qui sont ceux du Parti. Dans les années 1920, l'idée de la révolution universelle occupe les esprits et les écrivains sont des acteurs soviétiques sociaux qui doivent la promouvoir en France : ils participent aux réunions communistes, rencontrent des ouvriers, manifestent à leurs côtés, critiquent la société des classes et le capitalisme. Néanmoins, ils ne sont pas de simples agents car ils accomplissent un travail d'exploration digne de véritables voyageurs : ils se promènent dans les rues de Paris, passent du temps dans les terrasses des cafés, observent la vie quotidienne des petites gens et discutent avec les employés des cafés. Leurs récits présentent à la fois ce qui correspond à l'horizon d'attente des Russes, car la culture et la langue françaises sont depuis longtemps étudiées en Russie ; mais également ce qui va paraître aux lecteurs étranger et exotique car produire un tel effet est généralement le but des voyageurs qui se rendent dans des territoires difficilement accessibles au reste de la population. Dans l'Entre-deux-guerres, ils citent V. Maïakovski ainsi que d'autres auteurs qui ont voyagé durant la même période qu'eux afin d'affirmer l'originalité de leurs textes – leur spécificité soviétique. Plus rarement et de manière ponctuelle ils peuvent aussi renvoyer aux grands auteurs français, comme É. Zola et V. Hugo.

La Seconde Guerre mondiale va donner aux rapports entre Soviétiques et Français un caractère plus amical. Lors de la période précédente, si les figures appréciées ou les personnes pour qui les auteurs ressentaient de la compassion – les ouvriers, patrons des bistrotts, artistes, chômeurs et sans-abri – faisaient l’objet de longues descriptions, il était cependant rare que les écrivains engagent plus qu’un dialogue superficiel. Les Soviétiques les observaient de loin, gardaient un point de vue externe et ne s’attachaient pas vraiment à ces personnes. Or, dans la deuxième moitié du XX^{ème} siècle, les voyageurs se déplacent à présent soit pour affaires et pour rencontrer des collègues, soit pour réaliser un tour de France. Ainsi, les personnes évoquées sont décrites comme ce qu’elles sont, car on a accès à des informations sur leur vécu, sur leurs positionnements idéologiques et sur leurs pensées, ces nouveaux portraits contrastant donc avec les représentations exclusivement basées sur les classes et les statuts, qui étaient si nombreuses dans l’Entre-deux-guerres. Désormais, l’ouvrier n’intéresse pas seulement parce qu’il est ouvrier mais aussi parce qu’il a une histoire à raconter. Les écrivains ne se limitent plus au travail et au poste occupés. Ainsi, R. Beršadskij se lie d’amitié avec un bourgeois parce qu’ils ont fait la guerre ensemble, et dans ce cas de figure le capital de son ami l’inquiète certes mais il ne lui tourne pas le dos pour autant car l’expérience partagée de la guerre est beaucoup plus importante à ses yeux. Le récit de voyage soviétique accorde d’ailleurs une place primordiale aux souvenirs de la guerre. Cette période tragique a rapproché l’URSS et la France, donc aussi des peuples dont nous trouvons des témoignages directs dans les textes du corpus. Mais il ne faut pas oublier les enjeux politiques car ceux-ci cristallisent en effet un certain nombre d’idées qui sont celles du Parti, telles que l’impact néfaste des États-Unis d’Amérique, la volonté du désarmement, et la critique du colonialisme.

Le récit de voyage soviétique évolue tout au long du XX^{ème} siècle mais nous avons relevé une différence cruciale entre l’avant et l’après-guerre. En effet, dans l’Entre-deux-guerres les Soviétiques se rendaient principalement à Paris et leurs séjours sur place pouvaient durer plusieurs mois. Tandis qu’après la guerre, un certain nombre de voyageurs se rendent aussi en Alsace, Lorraine, Normandie et Rhône-Alpes afin de rendre hommage aux soldats qui se sont battus et aux civils qui ont résisté sur ces territoires, mais aussi pour rencontrer des amis anciens combattants. À partir des années 1960, le tour de France soviétique se fait désormais en voiture, la plupart du temps en Volga. Ce n’est plus un tour de l’Europe avec pour dernière destination la ville de Paris, mais un tour de France avec pour point de départ Paris. Les voyageurs parcourent le pays en s’arrêtant principalement dans quatre zones : l’île de France, le centre, les Alpes et le Sud. Cette période est marquée par la signature des accords de coopération qui visent à promouvoir et massifier le tourisme entre la France et l’URSS. Ainsi,

les écrivains ne sont plus l'unique source d'information car les premiers guides des voyages commencent à être publiés. De fait, l'auteur-voyageur n'est plus le seul point de connexion entre deux cultures. Les séjours sont plus courts, sur la route les écrivains croisent souvent des touristes soviétiques car ils empruntent les mêmes routes. À partir de ce moment, le récit de voyage tend à s'inscrire dans une tradition de voyage à l'échelle européenne. Les auteurs soviétiques sont nombreux à citer les écrivains russes et français qui ont voyagé à travers la France et leur nouveau guide spirituel n'est plus Maïakovski mais Stendhal, qui était très apprécié en URSS et considéré comme un auteur de gauche qui partageait indirectement les idées socialistes. Une propagande comme celle que nous avons pu observer dans l'Entre-deux-guerres n'était plus possible à cause des accords signés. Cependant les Soviétiques en voyages devaient à tout prix faire bonne figure et transmettre les valeurs socialistes. Cela étant, ce rôle n'empêchait pas la découverte du pays et un certain enthousiasme apparaissait dans les pages des récits.

Nous n'avons pas observé une grande diversité de styles et de registres. Certaines productions contiennent certes des poèmes, des œuvres avec des illustrations et photographies, des textes concis et d'autres plus longs ; mais tous suivent généralement la même trame et reprennent plus au moins les mêmes grandes thématiques du voyage : la préparation, le déplacement, l'installation à l'hôtel, les premières impressions, les visites des lieux qui ont une valeur symbolique pour les Soviétiques (l'appartement de Lénine, le cimetière du Père-Lachaise, le mémorial de Lounatcharski, etc.), ainsi que les discussions avec les communistes et les ouvriers. Néanmoins, les récits de voyages soviétiques de la deuxième moitié du XXème siècle sont plus documentés et peuvent se lire comme de véritables documents historiques. Nous avons constaté également une plus grande liberté dans la narration : les auteurs s'expriment sur les sujets qui les inquiètent personnellement, tels que le cinéma et la littérature, car ils aspirent à être publiés en Occident. Ils sont généralement plus nombreux à se rendre dans des lieux purement touristiques : le Louvre, le musée de Grenoble, la maison Bonaparte etc. Ils montrent ainsi leurs connaissances de la culture française en prouvant en quelque sorte la supériorité intellectuelle des Soviétiques, mais reconnaissant en réalité le caractère inestimable du patrimoine français. Par conséquent, malgré la volonté manifeste de ne pas se livrer à des éloges poussés de la France, nous pouvons lire dans les récits de voyages une certaine admiration pour les Français et pour la France. Pendant cette période, cette admiration n'est plus seulement liée aux progrès techniques mais aussi à la culture des Français, à leur respect des traditions et leur savoir vivre.

Le récit de voyage soviétique n'est donc pas un produit purement idéologique. Bien que le texte respecte le cadre imposé et se fasse le reflet des différentes tendances politiques qui évoluent tout au long de l'histoire de l'URSS, il est aussi témoin des relations amicales entre les Français et les Russes, de l'admiration pour la culture française, des connaissances de la littérature écrite en langue française, et d'un émerveillement face à la liberté de vivre et de penser des Français. Malgré toutes les critiques formulées dans ces récits, et la présence d'extraits qui mettent en avant les différents désaccords entre les deux pays, l'espace français est vu comme un lieu où tout est possible, c'est une terre sacrée, autrefois berceau des idées révolutionnaires, mais nourri dorénavant des espoirs d'une vie meilleure. Ce récit de voyage associe des images et tonalités imposées par la contrainte idéologique à une tradition littéraire héritée des récits des voyageurs russes du XVIIIème et XIXème siècles. Le récit de voyage soviétique sur la France ainsi produit est donc une sorte d'hybride, né à une époque difficile, victime de la censure, mais présentant tout de même un intérêt historique, littéraire et culturel. Pour poursuivre et compléter mon analyse, il faudrait lire aussi les textes rédigés après l'éclatement de l'URSS afin d'observer si les nouveaux récits ont gardé quelque chose de la période soviétique, ou si cette tradition de voyage était amenée à disparaître avec le régime. À notre époque, le tourisme est devenu si facile à organiser et l'information si aisément accessible, qu'on pourrait se demander quel public pourrait encore lire aujourd'hui des récits de voyages sur la France. Quels apports pourraient bien transmettre ces textes, outre un approfondissement intellectuel et la pure analyse de leur forme littéraire ?

Annexes

RGANI, fonds n°11, opis' n°1, delo n°184, rolik n°3864, plan de propagande du Sovetskogo Informbjuro (A. Poryvaev), non daté.

Figure 1. La liste des journalistes soviétiques qui ont couvert le tour de France de Khrouchtchev

Moscou le 9 mars 1960

DIPLOMATIE PARIS N°

Je se réfère à mon tg
Le Minindiel a donné à l'Ambassade la liste nominative des journalistes soviétiques désignés pour suivre M. KHROUCHTCHEV.

A - Journalistes résidant à Moscou :

1. VOLDKINE V.I.	Pravda
2. TSEITLINE M.A.	Izvestzia
3. SMIRNOV S.I.	Izvestia
4. RASSADINE G.I.	Sovietskaia Rossiia
5. CHEVTCHENKO IOU.I.	Troud
6. IGNATIEV O/K.	Komsomolskaia Pravda
7. ORLOV V.I.	Sovietskaia Kultura
8. POLIEVOI B.N.	Literatournaia gazeta
9/ NIKOLAIEV V.N.	Nouvelles de Moscou
10. PEDANUK I.M.	Radianska Ukraina
11. IVERT I. IA	Tzinia
12. TCHERNIKVICHVILI I.I.	Zaria Voetoka
13. GRIBACHEV N.M.	Sovietski Soïouz
14. KRYMOV IOU.D.	Ogonek
15. SAVIN M. I.	Novoe Vremia
16. ZAGLADIN V.V.	Miejdounarodnaia Ssyn
17. SANAKOIEV CH. P.	Tass
18. DRAGOUNOV G.P.	Tass
19. SOBOLIEV V.B.	Tass
20. LOSIEV IA. I.	Télévision
21. SOKOLOV B. IA.	"
22. GREZINE V.N.	"
23. IOUKIEVITCH S.I.	Cinéma
24. KASPILIE D.A.	"
25. KISSELIEV V.M.	"

Figure 2. Le programme du voyage de Khrouchtchev avant qu'il ne tombe malade et que son séjour soit reporté de quelques jours

MARDI 15 MARS 10 heures — Orly ; 15 heures — Arc de Triomphe — Mont Valérien ; 15 h. 50 - 16 h. 20 — Constructions de la banlieue Ouest — La Celle Saint-Cloud et Beauregard ; 16 h. 20 - 17 h. 30 — Vue sur les constructions en hélicoptère. Atterrissage à l'Esplanade des Invalides.
MERCREDI 16 MARS 15 h. 45 — Notre-Dame ; 16 heures — Hôtel de Ville ; 17 heures — Chambre de Commerce.
JEUDI 17 MARS 9 h. 30 — Visite de la maison de Lénine (XIV ^e) ; 20 heures Opéra.
 VENDREDI 18 MARS Matin : Paris-Orléans-Austerlitz, départ pour Chambord et Chenonceaux. Départ de Saint-Pierre-des-Corps pour Barbezieux (S.N.C.F.) en rapide. Après-midi : Bordeaux par la route.
SAMEDI 19 MARS Bordeaux ; La Brède par la route ; La Bénauge ; Le vignoble ; L'Hôtel de Ville ; Bordeaux-Tarbes en « Caravelle ».
DIMANCHE 20 MARS Pau-Marignane ; Marseille.
LUNDI 21 MARS Matin : Marseille — Visite du port — Constructions scolaires et universitaires — Hôtel de Ville et Préfecture. Après-midi : Marseille-Nîmes par la route ; Nîmes-Arles (visite des travaux agricoles du Bas-Rhône) ; Arles-Salon par la route ; Salon : Défilé militaire ; Salon-Lyon en « Caravelle ».
MARDI 22 MARS Matin : Lyon — Usines Rhodiacéta (textile) ; Delle (constructions électriques) ; Hôtel de Ville et Préfecture. Après-midi : Lyon Bron-Dijon-Langres en « Caravelle » ; Dijon : Dispatching S.N.C.F. ; Faculté des sciences ; Quartiers neufs ; Hôtel de Ville et Préfecture.
MERCREDI 23 MARS Matin : Dijon-Pont-à-Mousson par la route ; Pont-à-Mousson. visite d'usines ; Pont-à-Mousson-Nancy par la route ; Nancy : Préfecture. Après-midi : Verdun — Douaumont ; Cimetière russe de Saint-Hilaire-le-Grand ; Reims : Hôtel de Ville.
JEUDI 24 MARS Matin : Présentation du Trésor et de la Cathédrale ; Reims-Epernay par la route ; Epernay : Visite de Moët et Chandon ; Epernay-Compiègne par la route ; Usine Saint-Gobain. Après-midi : Compiègne-Lille en autorail ; Lille : Visite du Centre hospitalier ; Hôtel de Ville et Préfecture.
VENDREDI 25 MARS Matin : Roubaix : Usine textile de laine — Constructions ouvrières ; Flives-Lille ; Lille-Cherbourg en « Caravelle ». Après-midi : Cherbourg-Caen par la route ; Quettehon (élevage) ; Isigny (beurrerie) ; Caen : Visite de l'Université ; Reconstruction de la Ville ; Hôtel de Ville et Préfecture.
SAMEDI 26 MARS Matin : Caen-Rouen par la route ; Tancarville ; Rouen : Visite de la Cathédrale et de la Préfecture. Après-midi : Rouen-Alezay par la route ; Alezay : Usine S.I.C.A. ; Alezay-Rambouillet par la route.
DIMANCHE 27 MARS Rambouillet ; Château de Versailles ; Bergerie Rambouillet.
LUNDI 28 MARS Flins ; Télévision ; Conférence de presse.
MARDI 29 MARS - Départ.

Ganskij V., Andrejčik E., *Istorija putešestvij i turizma, (L'histoire des voyages et du tourisme)*, PGU, Novopolock, 2004, p. 276.

Figure 3. L'organisation du tourisme en URSS



Рисунок 16.1 – Организационная структура управления туризмом в СССР

Bibliographie

1. Récits de voyages soviétiques sur la France

Babel, Isaac, « Putešestvie vo Franciju », (« Le voyage en France »), *Pioner*, n°3, 1937, p. 8-17. (1990) (pas de traduction en français)

Beršadskij, Rudolf, *Poltorosta stranic o Francii, Korotkie povesti i rasskazy*, (*Cent cinquante pages sur la France, Des histoires courtes et des nouvelles*), Moscou, Sovetskaja Rossija, 1972. (pas de traduction en français)

Chaguinian, Mariette, « Na Volge po Francii » (1965), (« La France en Volga » (1965)), *Zarubežnye pis'ma*, (*Les lettres de l'Occident*), Moscou, Sovetskij pisatel', 1977. (pas de traduction en français)

Ehrenbourg, Ilya, *Moj Pariž*, (*Mon Paris*), Moscou, Izogiz, 1933. (pas de traduction en français)

Evtouchenko, Evgueni, *Vojna – èto antikul'tura*, (*La guerre est anticulturelle*), Moscou, Sovetskaja Rossija, 1983. (pas de traduction en français)

Forche, Olga, *Pod kupolom*, (*Sous la coupole*), Léninegrad, Izdatel'stvo pisatelej v Leningrade, 1929. (1930, 1932, 1991) (pas de traduction en français)

Granine, Daniil, *Neožidannoe utro*, (*Une matinée imprévue*), Léninegrad, Lenizdat, 1970. (1987, 2006) (pas de traduction en français)

Inber, Véra, *Amerika v Pariže*, (*Amérique à Paris*), Moscou, Xudožestvennaja Literatura, 1965. (1928) (pas de traduction en français)

Koltsov, Mikhaïl, « Listok iz kalendarja », (« Une page du calendrier »), *Izbrannye sočinenija v 3 tomach*, (*Œuvres choisies en 3 tomes*), t. 2, Moscou, GIXL, 1957. (1929, 1930) (pas de traduction en français)

Konstantinovski, Ilya, *Goroda i sud'by*, (*Les villes et les destins*), Moscou, Sovetskij pisatel', 1979. (pas de traduction en français)

Kouchner, Boris, *Stolicy Zapada*, (*Les capitales européennes*), Moscou, Ogiz, 1931. (pas de traduction de français)

Maïakovski, Vladimir, *Pariž (stixi)*, (*Paris (poèmes)*), Moscou, Moskovskij rabočij, 1925.

Maïakovski, Vladimir, *Polnoe sobranie sočinenij v 13ti tomach*, *Stixotvorenija, Poèmy, Agitlubki i Očerki*, (*Œuvres complètes en 13 tomes, Vers, poèmes, textes de propagande et*

essais (1922-1923), t. 4, Moscou, Goslitizdat, 1957. <https://www.litmir.me/bd/?b=180792>, (consulté le 27/12/2016). Certains textes ont été traduits en français et sont parus dans Frioux, Claude, *Du monde j'ai fait le tour : poèmes et proses*, Paris, la Quinzaine littéraire-L. Vuitton, 1997.

Maïakovski, Vladimir, *Pročti i kataj v Pariž i Kitaj, (Lis cela et parcourt le monde de Paris jusqu'à la Chine)*, Moscou, Gosizdat, 1929. (pas de traduction en français)

Nikouline, Lev, « Vo Francii » (1960), (« En France » (1960)), *Ljudi i stranstvija : vospominanija i vstreči, (Les gens et les voyages : les souvenirs et les rencontres)*, Moscou, Sovetskij pisatel', 1962. (pas de traduction en français)

Nikouline, Lev, *Vokrug Pariža (Voobražaemye progulki), (Autour de Paris (Promenades Imaginaires))*, Moscou, Zemlja i Fabrika, 1929. (2008) (pas de traduction en français)

Rojdestvenski, Robert, *I ne končaetsja zemlja... Putevye publicističeskie očerki, (La terre n'a pas de fin... Croquis de voyages journalistiques)*, Moscou, Izvestija, 1971. (pas de traduction en français)

Sedykh, Volf, *Francija v dviženii, (La France en mouvement)*, Moscou, Sovetskaja Rossija, 1986. (pas de traduction en français)

Simonov, Constantin, *Segodnja i davno, Stat'i, Vospominanija, Literaturnye zametki, O sobstvennoj rabote, (Aujourd'hui et autrefois, Articles, Souvenirs, Notes littéraires, Sur mon propre travail)*, Moscou, Sovetskij pisatel', 1980. (1974, 1976, 1978, 1981) (pas de traduction en français)

Zozulya, Efim, *Po Evrope, (À travers l'Europe)*, Moscou, Biblioteka Ogoniok, n°339, 1928. (pas de traduction en français)

Žukov, Jurij, *Na Zapade posle vojny, (En Occident après la guerre)*, Moscou, Sovetskij pisatel', 1948. (pas de traduction en français)

2. Ouvrages de référence

Babel, Isaac, *Izbrannoe, (Les œuvres choisies)*, Moscou, Xudožestvennaja literatura, 1966.

Baratynski, Evgueni, *Polnoe sobranie sočinenij, (Œuvres complètes)*, t. 2, Moscou, Jazyki slavjanskoj kul'tury, 2002.

Batiouchkov, Constantin, *Sočinenija v dvux tomax, Iz zapisnyx knižek, Pis'ma, (Œuvres complètes, Mémoires et correspondances)*, t. 2, Moscou, Xudožestvennaja literatura, 1989.

- Baudin, Rodolphe, *Nikolai Karamzin en France, L'image de la France dans les Lettres d'un voyageur russe*, Paris, Institut d'études slaves, 2014.
- Bludilina, Natalija, *Zapadnoe učenje I russkie učeniiki, Rossija i Zapad gorizonty vzaimoponimanija, (Les élèves russes en études en Occident, La Russie et l'Occident, terrains d'entente)*, Moscou, RGB, 2005.
- Blumm, Arlen, *Za kulisami Ministerstva Pravdy, (Dans les coulisses du ministère de la Vérité)*, Saint-Pétersbourg, Akademičeskij prospekt, 1994.
- Bonardi, C., Roussiau, N., *Les représentations sociales*, Paris, Dunod, 2014.
- Campana, A., Dufaud, G., Tournon, S., *Les déportations en héritage : Les peuples réprimés du Caucase et de Crimée hier et aujourd'hui*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010.
- Caute, David, *Le communisme et les intellectuels français (1914-1966)*, Paris, Gallimard, 1967.
- Cœuré S., Mazuy R., *Cousu de fil rouge ; Voyages des intellectuels français en Union soviétique, 150 documents inédits des Archives russes*, Paris, CNRS Éditions, 2012.
- Dorna, A. Niqueux, M., *Le peuple, cœur de la nation ?*, Paris, l'Harmattan, 2004.
- Dostoïevski, Fiodor, *Notes d'hiver sur les impressions d'été*, Paris, Actes Sud, 2001.
- Dubinine, Jurij, *Diplomatičeskaja byl', Zapiski posla vo Francii, « Khrouchtchev vo Francii », (La réalité diplomatique, Les notes d'un ambassadeur soviétique en France, « Khrouchtchev en France »)*, Moscou, Rossijskaja političeskaja ènciklopedija, 1997.
- Dulphy, A., Léonard, Y., Matard-Bonucci, M-A., *Intellectuels, artistes et militants, Le voyage comme expérience de l'étranger*, Bruxelles, P. I. E. Peter Lang, Collection « Comparatisme et Société », n°10, 2009.
- Doudintsev, Vladimir, *Ne xledom edinyim, (L'homme ne vit pas seulement de pain)*, Moscou, Veče, 2011. (1956)
- Ehrenbourg, Ilya, *Letopis' mužestva, Publicističeskie stat'i voennyx let, (Chroniques du courage, Les articles de presse pendant la guerre)*, Moscou, Sovetskij pisatel', 1974.
- Ehrenbourg, Ilya, *Ljudi, gody, žizn', (Les gens, les années, la vie)*, Moscou, Novyj mir, 1960. (1961, 1962, 1963, 1965, 1990) Ce livre a été traduit par Michel Parfenov et Michèle Kahnet, puis publié en français en 2008 dans les Éditions Parangon.
- Ehrenbourg, Ilya, *Ottepel', (Le Dégel)*, Moscou, Sovetskij pisatel', 1956.

- Ehrenbourg, Ilya, *Viza vremeni, (Le visa du temps)*, Léningrad, Izdatel'stvo pisatelej v Leningrade, 1933.
- Erofeev, Nikolaj, *Tumannyj Al'bion, Anglija i angličane glazami russkix, 1825-1853, (Albion brumeux, l'Angleterre et les Anglais vus par les Russes, 1825-1853)*, Moscou, Izdatel'stvo nauka, 1982.
- Etkind, Alexandre, *Tolkovanie putešestvij. Rossija i Amerika v travelogax i intertekstax, (Analyse des voyages, la Russie et les États-Unis dans les récits de voyages et intertextes)*, Moscou, Novoe literaturnoe obozrenie, 2001.
- Fonvizine, Denis, *Lettres de France (1777-1778)*, Paris, CNRS, 1998.
- Forche, Olga, *Sočinenija, (Œuvres)*, t.4, Moscou, Gosudarstvennoe izdatel'stvo xudožestvennoj literatury, 1956.
- Galcova, Elena, *Beglye vzgljady : Novoe pročtenie russkix travelogov pervoj treti XX veka, (Regards fugitifs : Nouvelle lecture des récits de voyages russes du premier tiers du XXème siècle)*, Moskva, Novoe literaturnoe obozrenie, 2010.
- Ganskij V., Andrejčik E., *Istorija putešestvij i turizma, (L'histoire des voyages et du tourisme)*, Novopolock, PGU, 2004.
- Gomart, Thomas, *Double détente, les relations franco-soviétiques de 1958 à 1964*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2003.
- Gouminski, Viktor, *Otkrytie mira, ili Putešestvija i stranniki, (La découverte du monde, ou Les voyages et les voyageurs)*, Moskva, Sovremennik, 1987.
- Grečanaja, Elena, *Kogda Rossija govorila po-francuzski, (Quand la Russie parlait français)*, Moscou, IMPLI Ran, 2010.
- Grin A., Leonov L., Babel I., et d'autres, *Bolšye požary, (Grands feux)*, Moscou, Ogoniok, 1927.
- Gucker, Jeanne, *La Russie – Des Idées et des Hommes*, Lorraine, Éditions CRDP, 1999.
- Günter, H., Dobrenko, E., *Socrealističeskij kanon, (Le Canon du réalisme socialiste)*, Gumanitarnoe agenstvo « Akademičeskij proekt », Saint-Pétersbourg, 2000.
- Herzen, Alexandre, *Lettres de France et d'Italie (1847-1852)*, Genève, Édition des enfants de l'auteur, 1871.

- Hingley, Ronald, *Les écrivains russes et la société (1825-1904)*, Paris, l'Univers des Connaissances, Hachette, 1966.
- Hingley, Ronald, *Russian writers and Soviet society 1917-1978*, Londres, Routledge Library Editions : Russia and Soviet Literature, 1979.
- Hugo, Victor, *Notre-Dame de Paris*, Paris, Pocket, 2019.
- Intourist, *Kruiznoe putešestvie vokrug Evropy, (Une croisière autour de l'Europe)*, Moscou, 1961.
- Jalabert, Laurent, *La France et la Russie, Regards diplomatiques (XVIIème-XXIème siècle)*, CRHIA centre de recherche en histoire internationale et Atlantique, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2012.
- Jauss, Hans-Robert, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1990.
- Karamzine, Nikolai, *Voyage en France (1789-1790)*, Paris, Hachette, 1885.
- Kataïev, Valentin, *Malen'kaja železnaja dver' v stene, (Petite porte en fer dans le mur)*, Moscou, Sovetskij pisatel', 1970.
- Khomiakov, Alexeï, *Stixotvorenija, (Anthologie des poèmes)*, Moscou, Universitetskaja tipografija, 1888.
- Khrouchtchev, Nikita, *Vremja, ljudi, vlast', (Vospominanija), čast' 4, « Vizit vo Franciju », (Le temps, les gens, le pouvoir, (Souvenirs), partie 4, « La visite en France »)*, Moscou, Informacionnaja-izdatel'skaja kompanija « Moskovskie novosti », 1999. Le livre a été consulté en ligne sur http://www.hrono.ru/libris/lib_h/hrush59.php le 17 août 2021.
- Klaus, Mehnert, *L'homme soviétique*, Paris, Plon, 1960.
- Krestovski, Vsevolod, *Les Taudis de Saint-Pétersbourg*, Moscou, Pravda, 1990.
- Kriegel, Annie, *Les communistes français (1920-1970)*, Paris, Seuil, 1968.
- Laforgue, Jules, *Œuvres complètes, Poésies, t. 1*, Paris, Mercure de France, 1922.
- Lefebvre, Georges, *Èpopeja kaučuka, (Épopée du caoutchouc)*, Moscou, Gosudarstvennoe izdatel'stvo, 1928.
- Levinson-Lessing, Vladimir, *Pervoe putešestvie Petra I za granicu, (Le premier voyage de Pierre le Grand à l'étranger)*, Léningrad, Gosudarstvennyj Ėrmitaž, 1985.

- Lounatcharski, Anatoli, *Henri Barbusse, Polnoe sobranie sočinenij v 8mi tomax, (Henri Barbusse, Œuvres complètes en 8 tomes)*, t. 6, Moscou, Xudožestvennaja literatura, 1965.
- Mandelstam, Ossip, *La Pierre*, Belval, Les éditions Circé, 2000.
- Miltchina, V., Ospovat, A., *Les Russes découvrent la France au XVIIIe et au XIXe siècle*, Paris, Éditions du Progrès, 1990.
- Murger, Henry, *Scènes de la vie de bohème*, Paris, Galmann Lévy Éditeur, 1851.
- Nemoljaeva, M., Xodorkov, L., *Meždunarodnyj turizm : včera, segodnja, zavtra, (Le tourisme international : hier, aujourd'hui, demain)*, Moscou, Meždunarodnye otnošenija, 1985.
- Niqueux, M., Nivat, G., *L'Occident vu de Russie : anthologie de la pensée russe de Karamzine à Poutine*, Paris, Institut d'études slaves, 2016.
- Pérus, Jean, *Introduction à la littérature soviétique*, Paris, Éditions sociales, 1949.
- Pingaud, Léonce, *Les Français en Russie et les Russes en France*, Paris, Librairie académique Didier, 1886.
- Pobedimova, Galina, *Putešestvie brat'ev Demidovyx po Evrope. Pis'ma i podnevnye Jurnalny 1750-1761 gody, (Les voyages en Europe des frères Demidoff. Lettres et carnets de voyages des années 1750-1761)*, Moscou, Rossijskaja akademija nauk, 2006.
- Ponomariev, Evgueni, *Tipologija sovetskogo putešestvija : « Putešestvie na Zapad » v literature mežvoennogo perioda, (Typologie du voyage soviétique en Occident dans la littérature des années 1920-1930)*, Saint-Pétersbourg, Izdatel'stvo SPbGUKI, 2014.
- Prus, Boleslaw, *La poupée*, Paris, Éditions Mondiales, 1964.
- Rebérioux M., Georgel C., Moret F., *Socialisme et utopies de Babeuf à Jaurès*, Paris, Direction de la documentation française, 2001.
- Rudikova, Natalija, *Obrazy Pariža v russkoj i francuzskoj literaturax konca XVIII – serediny XIX vv. : dialog kul'tur, (Les images de Paris dans les littératures russe et française (fin XVIII – milieu XIX) : le dialogue des cultures)*, Tomsk, Nacionalnyj issledovatel'skij Tomskij gosudarstvennyj universitet, 2011.
- Saltykov-Chtchédrine, Mikhaïl, *Berlin et Paris : Voyage satirique à travers l'Europe ; La conscience perdue*, Paris, Éditeur Louis Westhausser, 1887.
- Saltykov-Chtchedrine, Mikhaïl, *Polnoe sobranie sočinenij, Za rubežom, (1880-1881), (Œuvres complètes, À l'étranger (1880-1881))*, t. 14, Moscou, Xudožestvennaja literatura, 1965.

- Slavinsky, M., Stolypine D., *La vie littéraire en URSS (de 1934 à nos jours)*, Paris, Stock, 1971.
- Slonine, Marc, *Histoire de la littérature russe soviétique*, Lausanne, L'Âge de l'Homme, 1985.
- Soljenitsyne, Alexandre, *Les droits de l'écrivain suivi de Discours de Stockholm*, Paris, Seuil, 1969.
- Spiridonova, Elizaveta, *La visite de N. S. Khrouchtchev en France (23 mars-3 avril 1960)*, Paris, Panthéon-Sorbonne, Histoire, 2014.
- Stendhal, *Les Mémoires d'un touriste*, Paris, Champion, 1933.
- Stendhal, *Voyages en France*, Paris, Gallimard, 1992.
- Svirski, Grigori, *Écrivains de la liberté, La résistance littéraire en Union soviétique depuis la guerre*, Paris, NRF, Éditions Gallimard, 1981.
- Time, Galina, *Putešestvie Moskva-Berlin-Moskva, Russkij vzgljad drugogo 1919-1939, (Le voyage Moscou-Berlin-Moscou, Le regard russe sur l'autre 1919-1939)*, Moscou, ROSSPEN, 2011.
- Todorov, Tzvetan, *Nous et les Autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Laval, Laval théologique et philosophique, 1990.
- Tolstoï, Léon, *Polnoe sobranie sočinenij, Pis'ma (1863-1872), (Œuvres complètes, Lettres (1863-1872))*, t. 61, Moscou, Xudožestvennaja literatura, 2014.
- Travnikov, Serguej, *Putevye zapiski Petrovskogo vremeni : problema istorizma, (Les notes des voyages sous Pierre le Grand : le problème historique)*, Moskva, MGUSU, 1987.
- Trizno, Oksana, *Obraz Francii v ruskoj slovesnosti XVIII – pervoj poloviny XIX vv. : motivy, obrazy, koncepty, (Les représentations de la France dans les textes russes du XVIIIème siècle au début du XIXème siècle : les motifs, images, concepts)*, Tomsk, Nacionalnyj issledovatel'skij Tomskij Gosudarstvennyj universitet, 2014.
- Vaissié, Cécile, *Les ingénieurs des âmes en chef, Littérature et politique en URSS (1944-1986)*, Paris, Belin, 2008.
- Viazemski, Piotr, *Polnoe sobranie sočinenij, Pis'ma iz Francii, (Œuvres complètes, Les lettres de France)*, t. 1, Saint-Pétersbourg, Izdanie grafa Šeremet'eva, 1878.
- Werth, N., Moullec, G., *Rapports secrets soviétiques, 1921-1991*, Paris, Gallimard, 1994.

Zakharova, Larissa, *S'habiller à la soviétique. La mode et le Dégel en URSS*, Paris, CNRS Éditions, 2011.

Zaretskaïa-Balsente, Ioulia, *Les intellectuels et la censure en URSS (1965-1985), De la vérité allégorique à l'érosion du système*, Paris, Logiques Politiques, l'Harmattan, 2000.

Zola, Émile, *Au Bonheur des Dames*, Paris, Georges Charpentier, 1883.

Zola, Émile, *Le ventre de Paris*, Paris, Le livre de poche, 1971.

3. Articles

Afanasiev, Egor, « Rossija i Zapad v vospriyatii « starodumov » », (« La Russie et l'Occident analysés par des grands penseurs »), *Rossija i Zapad : gorizonty vzaimopoznanija*, https://imwerden.de/pdf/rossiya_i_zapad_literaturnye_istochniki_18_veka_vyp2_2003__ocr.pdf, (consulté le 19 octobre 2016).

Arxipova, Elena, « Nekotorye aspekty razvitija sovetskogo vyezdnogo turizma v 1980-1991 gg. (na primere turističeskogo obmena s kapitalističeskimi stranami) », (« Quelques aspects du développement du tourisme soviétique sortant dans les années 1980-1991 (étude d'échanges touristiques avec des pays capitalistes) »), *Sovremennye problemy servisa i turizma*, n°1, 2008, p. 36-43.

Aucouturier, M., Depretto, C., *Le « réalisme socialiste » dans la littérature et l'art des pays slaves*, Paris, Cahiers slaves, n°8, 2004, p. 672-674.

Balina, M., Gréciet F., « La fin du protocole : La transformation des récits de voyage dans la littérature russe des années 1960-1980 », *Cahiers slaves*, coll. Routes et chemins slaves, n°10, 2008, p. 269-286.

Balina, Marina, « Literatura putešestvij », (« Littérature de voyage »), *Socrealističeskij kanon, (Le Canon du réalisme socialiste)*, Gumanitarnoe agenstvo « Akademičeskij proekt », 2000, p. 896-909.

Champenois, Jean, « Le voyage de « K » vu de Moscou », *France-URSS magazine*, n°172, 1960, p. 25.

Corbin, Stéphane, « Don et pacte social dans l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau », *Revue du Mauss*, n°46, 2015, p. 385-401.

Dufraisse, Sylvain, « Démontrer la puissance et parfaire les esprits. Pratiques et objectifs des délégations sportives soviétiques à l'étranger, 1952 – fin des années 1960 », *Les Cahiers Sirice*, n°16, 2016, p. 35-45.

Evtouchenko, Evgueni, « Plač po cenzure », (« Les lamentations pour la censure »), *Ogoniok*, n°5, 1991, p. 24-26.

Froment-Meurice, Henri, « De Gaulle et la Russie », *Cairn*, n°156, 2016, p. 797-800.

Ganser, Daniele, « Retour sur la crise des missiles à Cuba », *Le Monde diplomatique*, novembre 2002, p. 28.

Garreau, Roger, « Comment fut signé à Moscou le pacte franco-soviétique », *Le monde diplomatique*, janvier 1955, p. 1-4.

Gonçalves, Stéphanie, « Les danseurs soviétiques à Paris et à Londres pendant la guerre froide : entre travail, tourisme et propagande politique, 1954-1968 », *Les Cahiers Sirice*, n°16, 2016, p. 69-82.

Gončaruk, Elena, « Komu prinadležit fraza : uvidet' Pariž i umeret' ? », (« D'où vient l'expression : voir Paris et mourir ? »), *Poznovatel'nyj jurnal*, <https://shkolazhizni.ru/culture/articles/58899/> (consulté le 27 août 2017).

Gorsač, Anne, « Vystuplenie na meždunarodnoj scene : sovetskie turisty xruščëvskoj èpoxi na kapitalističeskom Zapade », (« Des spectacles sur la scène internationale : les touristes soviétiques de la période khrouchtchévienne dans les pays capitalistes »), *Antropologičeskij forum*, n°13, 2010, p. 359-388.

Günter, Hans, « Xudožestvennyj avangard i socialističeskij realizm », (« L'avant-garde artistique et le réalisme socialiste »), *Socrealističeskij kanon, (Le Canon du réalisme socialiste)*, Gumanitarnoe agenstvo « Akademičeskij proekt », 2000, p. 101-108.

Hargrove, Charles, « Valéry Giscard d'Estaing », *Politique étrangère*, n°1, 1986, p. 117-118.

Hérodote, Le média de l'histoire, « 12 novembre 1942, Normandie-Niémen sur le front de l'Est », https://www.herodote.net/12_novembre_1942-evenement-19421112.php (consulté le 13/05/2021).

Hérodote, Le média de l'histoire, « Pierre Laval (1883-1945), Du socialisme à la collaboration », https://www.herodote.net/Du_socialisme_a_la_collaboration-synthese-85.php (consulté le 14/05/2021).

Komarov, Dimitri, « Počemu fil'my Fellini tak poljubili v SSSR », (« Pourquoi les Soviétiques aiment tant les films de Fellini »), *Yandex Q*, 2 avril 2021. https://yandex.ru/q/question/pochemu_filmy_fellini_tak_poliubili_v_4f7ccdee/ (consulté le 20 août 2021.)

Lapina, Natalija, « La France vue de Russie », (« Francija : vzgljad iz Rossii »), *Aktual'nye problemy Evropy*, n°2, 2016, p. 31-64.

Lévêque, François, « Les relations franco-soviétiques pendant la Seconde Guerre mondiale, de la défaite à l'alliance (1939-1945) : essai historique d'après les Archives du Quai d'Orsay », *Revue des études slaves*, t. 69, fascicule 3, 1997.

Lotman, Ju., Uspenskij, B., « Pis'ma russkogo putešestvennika N. M. Karamzina i ix mesto v razvitii russkoj kul'tury », *Nauka*, 1987, p. 525-606.

Machu, Didier, « Nabokov à Berlin : un lieu de passage », *Les imaginaires de la ville*, Presses universitaires de Rennes, 2007, p. 229-241.

Makritskaïa, Tatiana, « Un jour je te prendrai – seule ou avec Paris », *Les routes de l'histoire*, https://fra.1sept.ru/view_article.php?ID=200901213 (consulté le 03/05/2021).

Morin, Violette, « Une analyse de presse : Le voyage de Khrouchtchev en France », *Communications*, n°1, 1961. p. 81-107.

Nabilkina, Larisa, « Evropa v travelogax russkix pisatelej », (« L'Europe dans les récits de voyages des écrivains russes »), *Teorija i praktika obščestvennogo razvitija*, Nijni Novgorod, 2014.

Naumenko, V. G., « Russkie fragmenty v avtobiografičeskoj proze Stendalja, ili Francuzy i Russkie v 1812 godu », (« Des fragments russes dans la prose autobiographique de Stendhal, ou les Français et les Russes en 1812 »), *Informačionno-gumanitarnyj portal « Znanie. Ponimanie. Umenie »*, n°4, 2012.

Nikouline, Lev, « Izvoščik s motorom », (« Un cocher à moteur »), *Za rulem*, n°9, décembre 1928, p. 32-34.

Ponomarenko, Ljudmila, « Francuzsko-sovetskoe sotrudničestvo v gody vtoroj mirovoj vojny », (« La coalition franco-soviétique pendant la seconde guerre mondiale »), *Vestnik RUDN*, sér. Relations internationales, 2005, n°1, p. 65-75.

Ponomarev, Evgueni, « « Liberal'noe putešestvie » : sovjetskij pisatel' v Pariže vtoroj poloviny 1920-x godov », (« La réception du récit de voyage sur Paris des années 1920 »), *Beglye vzgljady. Novoe pročtenie russkix travelogov pervoj treći XX veka*, (*Regards fugitifs : Nouvelle lecture des récits de voyages russes du premier tiers du XXème siècle*), coll. Nouveau regard littéraire, n° LXXXVI, 2010, p. 329-358.

Razvožaeva, Elena, « Francija v dnevnikax i zametkax russkix putešestvennikov konca XIX – načala XX vv. », (« La France dans les carnets et notes des voyageurs russes de la fin du XIXème siècle au début du XXème siècle »), *Nevskoe vremja*, n°1, SPBGU, 2016. p. 164-182.

Rjéoutski, V., Vlassov, S., « L'enseignement de la grammaire française en Russie au XVIIIe siècle : enseignants, méthodes et livres utilisés », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde*, n°53, 2013, p. 105-128.

Schmid, Ulrich, « Ob'ekt v ob'ektive : parižskie videnija Il'i Èrenburga », (« Un objet dans l'objectif : les visions parisiennes d'Ilya Ehrenbourg »), *Beglye vzgljady. Novoe pročtenie russkix travelogov pervoj treći XX veka*, (*Regards fugitifs : Nouvelle lecture des récits de voyages russes du premier tiers du XXème siècle*), coll. Nouveau regard littéraire, n° LXXXVI, 2010, p. 359-380.

Staline, Joseph, « Marksizm i nacionalnyj vopros », (« Le marxisme et la question nationale »), *Prosveščenie*, n°3-5, 1913.

Stefko, Marija, « Evropejskij gorod v zapiskax russkix putešestvennikov konca XVIII – načala XIX vv. : strategija opisanija i istočniki predstavlenij (na primere Pariža) », (« La ville européenne dans les notes des voyageurs russes de la fin du XVIIIème au début du XIXème siècle »), *Vestnik SamGU*, n°3, 2009, p. 84-89.

Studer, Brigitte, « Le voyage en U.R.S.S. et son « retour » », *Le Mouvement Social*, n°205, 2003. p. 3-8.

Tumanov, Oleg, « Dejatel'nost' russkix pisatelej i publicistov konca XIX – načala XXvv. po formirovaniju otnošenija k zapadnoj Evrope. », (« Les écrits des écrivains et journalistes russes de la fin du XIXème siècle au début du XXème siècle qui ont contribué à la formation d'une représentation commune de l'Europe de l'Ouest »), *Vlast'*, n°8, 2010. p. 121-124.

Vanoosthuyse, François, « Lectures communistes de Stendhal : enjeux politiques et patrimoniaux », *Itinéraires*, n°4, 2011, p. 117-133.

Venayre, Sylvain, « *Mémoires d'un touriste : Stendhal, voyageur et historien ?* », *Recherches & Travaux*, 2017, <https://journals.openedition.org/recherchestravaux/890> (consulté le 12 avril 2021).

Wall, Irwin, « Les accords Blum-Byrnes. La modernisation de la France et la guerre froide », *Vingtième Siècle, revue d'histoire*, n°13, janvier-mars 1987, p. 45-46.

Zeitoun, Charline, « À l'époque des zoos humains », *CNRS le Journal, Société*, 25/08/2015. <https://lejournal.cnrs.fr/articles/a-lepoque-des-zoos-humains> (consulté le 19 mars 2020).

4. Archives

Archives de la société « France-URSS ».

Archives du journal *Novyj mir*.

Archives du journal *Ogoniok*.

Archives du journal *Pioner*.

Archives du magazine *France-URSS*.

Fonds de GARF (archives d'état de la fédération de Russie).

Fonds de l'Intourist (agence de voyage en Union soviétique).

Fonds de RGALI (archives d'état de la littérature et de l'art).

Fonds de RGANI (archives d'état de l'histoire contemporaine russe).

Fonds de RGASPI (archives d'état russe de l'histoire politique et sociale).

Fonds de la VOKS (société pan-soviétique pour les relations culturelles avec l'étranger).

Titre de la thèse : *Du voyage à Paris au tour de France : les récits de voyages des écrivains soviétiques (1922-1991)*

Résumé en français : Durant des siècles, une place particulière est réservée à la culture française dans la société russe et de nombreux écrivains voyagent en France et rédigent des textes sur le pays. Leurs ouvrages sont abondamment étudiés par des chercheurs russes et étrangers. En revanche, le récit de voyage soviétique sur la France est un domaine peu investigué, et pourtant, il présente un intérêt littéraire et historique. Les séjours des écrivains soviétiques à Paris puis dans les différentes villes de la France étaient longuement préparés et dûment suivis par les instances de contrôle. Le texte rédigé à l'issue du voyage devait correspondre aux normes du réalisme socialiste et était relu et corrigé par des censeurs. Les règles sont revues tout au long de la période soviétique et le récit de voyage subit aussi des transformations. De fait, il s'imprègne de la politique du moment, témoigne des événements tragiques et rend compte des relations diplomatiques entre la France et l'URSS. Le rappel intarissable de la notion d'« amitié » entre les peuples traduit la volonté des Soviétiques de préserver des rapports exclusifs. Néanmoins, et cela malgré son aspect fidèle à la propagande d'État, le récit de voyage soviétique hérite des critères et emprunte des images déjà utilisées pour décrire la France dans la littérature russe et française.

Mots-clés : récit de voyage soviétique – URSS – France – Révolution – Entre-deux-guerres – Seconde Guerre mondiale – Paris – tour de France – communisme – propagande – imaginaires – représentations.

Thesis title : *From Parisian Sojourn to French Tour : Travel Writings of Soviet Authors (1922-1991)*

English abstract : For centuries, French culture had been held in high regard among Russian society and many Russian writers had travelled to France and written about the country. The resulting body of works focuses the attention of scholars both Russians and foreign. However, Soviet travel writings about France make for an under-investigated area of study, despite their relevance to the fields of literature and history. Monitoring bodies supervised Soviet writers' stays in Paris – and later in other French cities – from the early beginnings of travel planning and through every step. The travelers' accounts were bound to adhere to the norms of Soviet realism and revised by censors. Throughout the Soviet era, the rules were frequently amended, and travel writings evolved along them. Indeed, they were reflective of the current political climate, bore witness to tragic events and chronicled the state of Franco-Russian diplomatic relations. Soviet writers constantly invoked the notion of « friendship » between the people of both nations, indicating a wish for a continued privileged and exclusive rapport. But even though the genre of Soviet travel writings was conscientiously aligned with State propaganda, it also drew from older criteria and images to be found in descriptions of France in Russian and French literature.

Keywords : Soviet travel writings – URSS – France – Revolution – Interwar period – Second World War – Paris – French tour – communism – propaganda – social imaginary – representations.